

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT



Paris. — Imprimerie JULES BONAVENTURE
quai des Augustins, 55.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-bibliothécaire de l'Institut.

TOME PREMIER:

ISRAÉLITES. — ÉGYPTIENS.
ASSYRIENS.

PARIS
A. LEVY FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 29.

1868

A MES CHERS NEVEUX ET NIÈCES

AMELIE, CHARLES, ALBERTINE, MARTIAL, ADOLPHE, LOUISE,

Je dédie ce livre qu'a surtout inspiré la pensée de leur instruction.

PRÉFACE

Le fait dominant des cinquante dernières années, dans l'ordre scientifique, a été certainement la rénovation des études de l'histoire et surtout la conquête du vieux passé de l'Orient par la critique moderne, armée du flambeau qui fait pénétrer la lumière jusque dans les plus obscurs replis de ces annales pendant si longtemps ensevelies dans l'oubli.

Il y a seulement un demi-siècle, on ne connaissait guère de l'ancien monde que les Romains et les Grecs. Habitué à voir dans ces deux grands peuples les représentants de la civilisation antique, on consentait sans peine à ignorer ce qui s'était passé en dehors de la Grèce et de l'Italie. Il était à peu

près convenu qu'on n'entrait dans le domaine de l'histoire positive que quand on avait mis le pied sur le sol de l'Europe.

On savait cependant que, dans cette immense contrée qui s'étend entre le Nil et l'Indus, il y avait eu de grands centres de civilisation, des monarchies embrassant de vastes territoires et d'innombrables tribus, des capitales plus étendues que nos capitales modernes de l'Occident, des palais aussi somptueux que ceux de nos rois; et de vagues traditions disaient que leurs orgueilleux fondateurs y avaient retracé la pompeuse histoire de leurs actions. On savait également que ces vieux peuples de l'Asie avaient laissé des traces puissantes de leur passage sur la terre. Des débris amoncelés dans le désert et sur le rivage des fleuves, des temples, des pyramides, des monuments de toute sorte recouverts d'inscriptions présentant des caractères étranges, inconnus; tout ce que racontaient les voyageurs qui avaient visité ces contrées attestait un grand développement de culture sociale. Mais cette grandeur apparaissait à travers des ruines ou dans les récits incomplets des historiens grecs, et dans quelques passages de la Bible. Et comme, dans ce monde primitif de l'Orient, tout revêt des proportions colossales, on était naturellement disposé à croire que la fiction occupait une grande place dans

les récits de la Bible et dans les pages d'Hérodote.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Dans toutes ses branches la science des antiquités a pris un essor qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors, et ses conquêtes ont renouvelé la face de l'histoire. Après les grandes œuvres des érudits de la Renaissance on croyait connaître à fond la civilisation de la Grèce et de Rome, et pourtant sur cette civilisation même l'archéologie est venue jeter des lueurs inattendues. L'étude et l'intelligence véritable des monuments figurés, l'histoire de l'art, ne datent pour ainsi dire que d'hier. Winckelmann clôt le XVIIIe siècle, et c'est celui-ci qu'inaugure Visconti. Les innombrables vases peints et les monuments de toute nature qu'ont fourni, que fournissent encore chaque jour les nécropoles de l'Étrurie, de la Grèce, de la Cyrénaïque et de la Crimée, constituent un champ immense, inconnu il y a cinquante ans et qui a prodigieusement élargi l'horizon de la science.

Mais ces conquêtes dans le domaine du monde classique ne sont rien à côté des mondes nouveaux qui se sont tout-à-coup révélés à nos yeux; à côté de l'Égypte, ouverte pour la première fois par les Français et dont les débris ont rempli les musées de l'Europe, nous initiant jusqu'aux moindres détails de la civilisation la plus antique du monde; à côté de l'Assyrie, dont les monuments, découverts aussi

par un Français, sortent du sol où ils sont demeurés enfouis depuis plus de deux mille ans, et nous font connaître un art, une culture, dont les témoignages littéraires ne faisaient qu'indiquer l'existence. Et ce n'est pas tout : voici la Phénicie, dont l'art, l'histoire et la civilisation, intermédiaire entre l'Égypte et l'Assyrie, se révèlent, et dont les catacombes commencent à rendre leurs trésors. Voici la Syrie araméenne qui livre ses vieilles inscriptions et ses souvenirs. Voici que de hardis explorateurs nous font connaître les vestiges de tous les peuples divers qui se pressaient en foule sur l'étroit territoire de l'Asie Mineure : Cypre, avec son écriture étrange et les sculptures de ses temples ; la Lycie, avec sa langue particulière, ses inscriptions, ses monnaies, ses grottes sépulcrales ; la Phrygie, avec ses grands bas-reliefs sculptés sur les rochers et les tombeaux des rois de la famille de Midas. L'Arabie rend à la science les vieux monuments de ses âges antérieurs à l'islamisme, les textes gravés par les pèlerins sur les rochers du Sinaï et les nombreuses inscriptions qui remplissent l'Yémen. Et comment oublier dans cette énumération la Perse, avec les souvenirs de ses rois Achéménides et Sassanides, ou l'Inde, dont l'étude des Védas a renouvelé la connaissance?

Mais ce n'est pas seulement le champ à parcourir qui s'est élargi. Les progrès de la science ont été

aussi grands que son domaine est maintenant étendu. Partout, sur ces routes nouvelles, de vaillants et heureux pionniers ont planté leurs jalons et fait pénétrer la lumière au sein des ténèbres. L'Europe achève en notre siècle de prendre possession définitive du globe. Ce qui se passe dans l'ordre des événements se passe aussi dans le domaine de l'étude. La science reprend possession du monde ancien et des âges disparus.

C'est par l'Égypte qu'a commencé cette renaissance des premières époques des annales de la civilisation. La main de Champollion a déchiré le voile qui cachait aux yeux la mystérieuse Égypte, illustrant le nom français par la plus grande découverte de ce siècle. Grâce à lui, nous savons enfin ce que cachaient jusqu'ici les énigmes des hiéroglyphes, et nous pouvons désormais nous avancer d'un pas ferme sur un terrain solide et définitivement conquis, au lieu du sol trompeur et mal assuré où s'égaraient ceux qui l'ont précédé.

La découverte de Champollion a été le point de départ des recherches savantes, ingénieuses, auxquelles nous devons la restauration de l'histoire égyptienne. Dans toute l'étendue de la vallée du Nil, les monuments ont été interrogés, et ils nous ont raconté les actions des rois qui gouvernèrent l'Égypte depuis les temps les plus reculés. La science

a pénétré dans ces sombres nécropoles où dormaient les Pharaons, et elle y a retrouvé ces nombreuses dynasties dont il ne restait de traces que dans les écrits mutilés du vieux Manéthon. On connaissait à peine au commencement de ce siècle les noms de quelques souverains séparés les uns des autres par de bien longs intervalles, et ces noms ne rappelaient qu'un petit nombre d'événements altérés par la crédulité des voyageurs grecs ou amplifiés par la vanité nationale. Maintenant nous connaissons à bien peu de chose près toute la série des monarques qui régnèrent sur l'Égypte pendant plus de 4000 ans.

L'art pharaonique a été apprécié dans ses formes diverses, architecture, sculpture, peinture, et la loi qui réglait les inspirations du génie égyptien a été reconnue. La religion a été étudiée dans son double élément sacerdotal et populaire, et il a été prouvé que, sous ce symbolisme étrange et désordonné qui consacrait l'adoration des animaux, il y avait une théologie savante qui embrassait l'univers entier dans ses conceptions, et au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu, écho vague et altéré d'une révélation primitive. Nous savons aussi à quoi nous en tenir sur l'état des sciences chez cette nation fameuse. On a fait passer dans notre langue les morceaux les plus importants de sa littérature, dont le style et l'action rappellent

étroitement ceux de la Bible. En un mot, l'Égypte a complétement reconquis sa place dans l'histoire positive, et nous pouvons maintenant raconter ses annales d'après les documents originaux et contemporains, comme nous raconterions celle d'une nation moderne.

La résurrection de l'Assyrie a été, s'il est possible, plus extraordinaire encore. Ninive et Babylone n'ont pas laissé, comme Thèbes, des ruines gigantesques à la surface du sol. D'informes amas de décombres amoncelés en collines, voilà tout ce que les voyageurs y avaient vu. On pouvait donc croire que les derniers vestiges de la grande civilisation de la Mésopotamie avaient péri pour toujours, quand la pioche des ouvriers de M. Botta, puis de ceux de M. Layard et de M. Loftus, rendit à la lumière les majestueuses sculptures que l'on peut admirer au Louvre et au Musée Britannique, gages certains de découvertes plus brillantes et plus étendues encore quand les recherches pourront être poussées dans toutes les parties de l'Assyrie et de la Chaldée.

Et maintenant ils revivent sous nos yeux dans les bas-reliefs de leurs palais, ces rois superbes qui emmenaient des nations entières en captivité. Voilà ces figures qui nous apparaissent si terribles dans les récits enflammés des prophètes hébreux.

On les a retrouvées, ces portes où, suivant l'expression de l'un d'eux, les peuples passaient comme des fleuves. Voilà ces idoles d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple d'Israël et lui faisait oublier Jéhovah. Voilà, reproduite en mille tableaux divers, la vie des Assyriens : leurs cérémonies religieuses, leurs usages domestiques, leurs meubles si précieux, leurs vases si riches ; voilà leurs batailles, les siéges des villes, les machines ébranlant les remparts.

D'innombrables inscriptions couvrent les murailles des édifices de l'Assyrie et ont été exhumées dans les fouilles. Elles sont tracées avec ces bizarres caractères cunéiformes dont la complication est si grande qu'elle paraissait à jamais défier la sagacité des interprètes. Mais il n'est pas de mystère philologique qui puisse résister aux méthodes de la science moderne. L'écriture sacrée de Ninive et de Babylone a été forcée de livrer ses secrets après celle de l'Egypte. Les travaux de génie de sir Henry Rawlinson, du docteur Hincks et de M. Oppert ont donné la clef du système graphique des bords de l'Euphrate et du Tigre. On lit maintenant d'après des principes certains les annales des rois d'Assyrie et de ceux de Babylone, gravées sur le marbre ou tracées sur l'argile pour l'instruction de la postérité. On lit le récit qu'ils ont eux-mêmes

donné de leurs campagnes, de leurs conquêtes, de leurs cruautés. On y déchiffre la version officielle assyrienne des événements dont la Bible, dans le Livre des Rois, nous fournit la version juive, et cette comparaison fait ressortir d'une manière éclatante l'incomparable véracité du livre saint.

La révélation de l'antiquité assyrienne est venue aussi jeter les lumières les plus précieuses et les moins attendues sur les origines et la marche de la civilisation. Il était impossible qu'une culture aussi brillante restât enfermée dans les limites de l'Assyrie. Et en effet, l'assurance des arts et de la civilisation assyrienne se propagea au loin avec les armes des conquérants ninivites.

A l'orient et au nord, elle s'étendit sur la Médie et sur la Perse, où, en se combinant avec le génie si fin et si délicat des Iraniens sous les Achéménides, elle enfanta les merveilleuses créations de Persépolis.

L'art de la Grèce, dont on avait cherché vainement la source en Égypte, retrouve ses origines à Ninive. L'influence assyrienne pénétra dans la Syrie, dans l'Asie-Mineure, dans les îles de la Méditerranée; par les villes grecques du littoral il s'introduisit au sein des tribus helléniques. C'est ainsi que les premiers sculpteurs de la Grèce reçurent les inspirations et les enseignements de

l'école des sculpteurs assyriens, qui parvinrent jusqu'à eux en gagnant de proche en proche, et prirent pour modèles les œuvres asiatiques. De l'Asie-Mineure cette tradition passa avec les colons lydiens en Italie, où elle servit de base au développement de la civilisation étrusque, qui fournit à celle de Rome les éléments de sa primitive grandeur. Et c'est ainsi que s'expliquent ces monuments, ce luxe, ces richesses des villes de l'Etrurie, qui excitèrent si longtemps les âpres convoitises des grossiers enfants de Romulus.

Ainsi l'histoire des plus vieux empires du monde, de ceux chez lesquels la civilisation prit naissance, se trouve désormais accessible à l'Europe dans les conditions aujourd'hui reconnues comme les seules garanties d'études historiques sérieuses, c'est-à-dire avec l'aide et la connaissance des documents originaux. On peut maintenant apprécier à leur juste valeur les notions confuses et informes que les écrivains les plus accrédités de l'antiquité classique nous ont transmises sur ces peuples, dont ils ignoraient les idiômes et dont la tradition historique était déjà probablement bien altérée quand ils en recueillaient à l'aveugle quelques rares débris. On peut, on doit, aujourd'hui encore, parler avec

respect de l'exactitude avec laquelle Hérodote a raconté ce que lui ont dit les Égyptiens et les Perses, avec sympathie du zèle que Diodore de Sicile a montré pour les recherches de l'érudition. On peut et on doit faire entrer dans l'enseignement les traits de mœurs qu'ils ont recueillis.

Mais reproduire l'ensemble des faits qu'ils racontent et le donner comme l'enchaînement des événements principaux dans l'histoire d'Égypte ou d'Assyrie, ce n'est pas donner de cette histoire une idée sommaire telle qu'elle conviendrait assurément à de jeunes esprits, c'est en donner une idée absolument fausse. Les récits d'Hérodote et de Diodore sur l'Égypte et l'Assyrie ne sont pas plus une histoire réelle que ne le serait, pour notre pays, celle qui supprimerait l'invasion des barbares, la féodalité, la renaissance ; qui ferait de Philippe-Auguste le prédécesseur de Charlemagne, de Napoléon le fils de Louis XIV, et qui expliquerait les embarras financiers de Philippe-le-Bel par le contre-coup de la bataille de Pavie.

Et pourtant, c'est là qu'en sont encore, avec quelques corrections empruntées à Josèphe, la majorité des livres classiques. Sans doute, il en est qui tiennent compte dans une certaine mesure des progrès de la science, qui ont éliminé de grossières erreurs. Mais au point où en sont arrivées les con-

naissances, quand l'histoire des peuples orientaux peut être racontée d'une manière suivie et précise, et fournit des lumières qu'il n'est plus permis d'ignorer sur les origines de nos arts et de notre civilisation, il ne suffit pas de supprimer quelques énormités. Il n'y a plus de raison pour laisser de vastes lacunes, pour oublier des faits du plus haut intérêt, pour conserver, à côté de rectifications importantes, des erreurs qui faussent l'ensemble de cet enseignement.

Une réforme complète est donc indispensable à introduire chez nous dans l'enseignement de l'histoire et dans les livres classiques, en ce qui touche à la première période de l'histoire ancienne, aux annales des vieux empires de l'Orient, aux origines de la civilisation. Les immenses conquêtes de la science doivent passer dans le domaine de tous, leurs résultats principaux doivent entrer dans cette somme de connaissances indispensables qu'il n'est permis à personne d'ignorer et qui font la base de toute éducation sérieuse. On ne saurait plus aujourd'hui, sans une ignorance impardonnable, s'en tenir à l'histoire telle que l'ont écrite le bon Rollin et le peuple de ses imitateurs. Que dirait-on d'un professeur ou d'un homme du monde qui parlerait encore des quatre éléments ou des trois parties de l'univers habité; qui ferait, avec Ptolémée, tourner

le soleil autour de la terre? C'est là qu'en sont aujourd'hui même, au sujet de l'Égypte et de l'Assyrie, la grande majorité de nos livres d'histoire.

La nécessité absolue de la réforme dont nous parlons frappe, du reste, tous les esprits. Il n'y a pas un des maîtres de la science qui ne l'ait hautement proclamée et le sentiment commence à en devenir général. Mais ce qui manque jusqu'à présent pour les sciences historiques et archéologiques, c'est ce que l'on a produit en foule depuis quelques années pour les sciences naturelles et ce qui en a fait pénétrer les notions dans tous les rangs de la société, des livres de vulgarisation, des manuels. Les résultats du prodigieux mouvement des études d'antiquités et de philologie orientale depuis cinquante ans n'ont pas été mis suffisamment à la portée du grand public. Il faut aller les chercher dans des ouvrages spéciaux, volumineux, coûteux, et que l'appareil d'érudition qui s'y développe ne rend accessibles qu'à un bien petit nombre. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dans le monde et dans le corps enseignant les hommes les plus instruits, les meilleurs esprits dire : Oui, nous savons que l'histoire primitive de l'Orient, cette histoire qui est le point de départ de toute autre, a été complétement renouvelée depuis un demi-siècle, qu'elle a changé de face ; mais où trou-

ver réuni, clairement exposé, l'ensemble des faits que la science est parvenue à reconstituer?

C'est cette lacune que nous avons essayé de combler dans le Manuel que nous publions aujourd'hui.

Sans doute nous ne sommes pas tout à fait le premier à hasarder cette tentative. Outre M. Henry de Riancey qui, dans son *Histoire du Monde*, a donné place à une partie des résultats des recherches modernes, deux membres distingués de l'Université, M. Guillemin, recteur de l'Académie de Nancy, et M. Robiou, professeur d'histoire, ont essayé d'introduire dans l'enseignement public l'histoire véritable des antiques empires de l'Orient. Ils ont l'un et l'autre publié dans cette intention des résumés dignes d'estime, qui n'ont pas eu le retentissement qu'ils méritaient. Ces livres nous ont frayé la voie, et en plus d'un point nous avons suivi leurs traces. Mais, malgré tout leur mérite, ils ne nous ont point paru répondre complétement aux besoins. Ils offrent encore de graves lacunes, et, suffisants et utiles pour les élèves des colléges, ils ne le sont pas pour les gens du monde et pour les professeurs, auxquels ils ne fournissent pas tous les moyens de renouveler leur enseignement. On y sent un peu trop que les auteurs n'ont abordé qu'en partie l'étude directe des

sciences dont ils exposent les résultats, qu'ils n'en connaissent certaines branches que de seconde main, et pas toujours d'après les meilleures sources. D'ailleurs ces livres ont déjà plusieurs années de date. La science a marché depuis qu'ils ont paru, et maintenant ils se trouvent en arrière.

Nous croyons pouvoir affirmer que le lecteur trouvera dans notre Manuel le résumé complet de l'état des connaissances à l'heure présente, sauf bien entendu le degré d'imperfection que nul homme — et nous moins qu'aucun autre — ne saurait se vanter d'éviter. La science dont j'y expose les résultats est celle à laquelle un père illustre et dont j'essaie de continuer les travaux m'a formé, qui est le but et l'occupation de ma vie. Il n'est pas une de ses branches comprises dans la présente publication à laquelle je n'aie consacré une étude directe et approfondie.

Dans l'histoire de chaque peuple, nous avons pris pour guides les autorités les plus imposantes, celles dont les jugements font loi dans le monde savant.

Pour ce qui est des Israélites pendant la période des Juges et celle des Rois, dans tous les cas où le déchiffrement des inscriptions égyptiennes et assyriennes n'est pas venu apporter des lumières nou-

velles et inattendues, nos guides ont été M. Munk, enlevé beaucoup trop tôt à ces études bibliques où il était le maître par excellence dans notre pays, et M. Ewald, dans les écrits duquel tant d'éclairs de génie et un si profond sentiment de la poésie de l'histoire brillent au milieu d'idées souvent bizarres et téméraires.

Pour l'Egypte nous nous sommes appuyé sur les admirables travaux des continuateurs de Champollion, de MM. de Rougé et Mariette en France, Lepsius et Brugsch en Allemagne, Birch en Angleterre. Mais nous nous sommes surtout servi de la grande *Histoire d'Egypte* de M. Brugsch, et encore plus de l'excellent *Abrégé* composé par M. Mariette pour les écoles de l'Egypte, véritable chef-d'œuvre de sens historique, de clarté dans l'exposition, de méthode prudente et de concision substantielle. Nous avons emprunté à ce dernier livre des pages entières, surtout en ce qui touche les dynasties de l'*Ancien* et du *Moyen Empire*, car nous n'avions rien à ajouter à ce que disait le savant directeur des feuilles du gouvernement égyptien, et nous n'aurions pu mieux dire.

Les écrits de MM. Rawlinson, Hincks et par-dessus tout de M. Oppert nous ont fourni les éléments nécessaires à la reconstitution des annales de l'Assyrie et de Babylone, dont M. Oppert avait com-

mencé un tableau d'ensemble, qui demeure malheureusement inachevé. Les traductions d'inscriptions historiques des rois de Ninive que nous avons insérées dans notre texte sont empruntées aux ouvrages de l'éminent orientaliste que la France a enlevé à l'Allemagne pour en faire notre compatriote, mais nous les avons toutes revues sur les monuments originaux, et en les offrant à nos lecteurs nous affirmons ne pas nous borner à jurer *in verba magistri.*

Notre immortel Eugène Burnouf, M. Spiegel, le commentateur allemand du Zend-Avesta, Westergaard, et enfin M. Oppert, ont été les autorités auxquelles nous avons recouru pour la connaissance des antiquités, des doctrines et des institutions de la Perse.

Enfin, quant à ce qui est de la Phénicie, les belles études de Movers ont été naturellement notre point de départ, mais nous en avons complété ou modifié les résultats à l'aide des écrits de M. le duc de Luynes, de M. Munk, de M. de Saulcy, de M. le docteur A. Levy, de Breslau, et de M. le comte de Vogüé.

Le résumé des œuvres des maîtres de la science, des conquêtes de l'érudition européenne depuis cinquante ans dans le champ des antiquités orientales, fait donc le fond de notre livre et en constituera la véritable valeur. Mais dans ces études, qui sont les

nôtres propres, il nous a été impossible, quelque effort que nous ayons fait sur nous-même, de nous borner au simple rôle de rapporteur. On trouvera donc dans ce Manuel une part considérable de recherches personnelles et même quelques assertions dont nous devons assumer entièrement la responsabilité. Mais nous avons du moins toujours pris soin d'indiquer ce qui était de nos hypothèses et de nos opinions personnelles.

Un mot encore sur les principes et les idées qu'on verra se refléter à chaque page de ce livre.

Je suis chrétien, et je le proclame hautement. Mais ma foi ne s'effraie d'aucune des découvertes de la critique, quand elles sont vraies. Fils soumis de l'Eglise dans toutes les choses nécessaires, je n'en revendique qu'avec plus d'ardeur les droits de la liberté scientifique. Et par cela même que je suis chrétien, je me regarde comme étant plus complétement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi.

En histoire, je suis de l'école de Bossuet. Je vois dans les annales de l'humanité le développement d'un plan providentiel qui se suit à travers tous les siècles et toutes les vicissitudes des sociétés. J'y reconnais les desseins de Dieu, respectant la liberté

des hommes, et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres, presque toujours à leur insu, et souvent malgré eux. Pour moi, comme pour tous les chrétiens, l'histoire ancienne tout entière est la préparation, l'histoire moderne la conséquence du sacrifice divin du Golgotha.

C'est pour cela que, fidèle aux traditions de mon père, j'ai la passion de la liberté et de la dignité de l'homme. C'est pour cela que j'ai l'horreur du despotisme et de l'oppression, et que je n'éprouve aucune admiration devant ces grands fléaux de l'humanité qu'on appelle les conquérants, devant ces hommes que l'histoire matérialiste élève aux honneurs de l'apothéose, qu'ils s'appellent Sésostris, Sennachérib, Nabuchodonosor, César, Louis XIV ou Napoléon.

C'est pour cela surtout que mon âme est invinciblement attachée à la doctrine du progrès constant et indéfini de l'humanité, doctrine que le paganisme ignorait, que la foi chrétienne a fait naître, et dont toute la loi se trouve dans ce mot de l'Evangile : « Soyez parfaits, *estote perfecti* ».



CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE JUSQU'A LA DISPERSION DES PEUPLES.

§ 1. — L'espèce humaine jusqu'au Déluge.

I. — Nous ne savons sur l'histoire des premiers hommes jusqu'au Déluge et sur les origines de notre espèce que ce qu'enseigne l'Écriture Sainte, bien que les principaux traits de cette histoire primitive se reconnaissent, mais altérés, dans les traditions de différentes contrées très-éloignées les unes des autres et dont les habitants n'ont pas eu de communications depuis des milliers d'années.

Il est impossible, dans l'état actuel des connaissances, de songer à assigner une date précise à la naissance du genre humain. La Bible ne donne aucun chiffre positif à ce sujet; elle n'a pas en réalité de chronologie pour les époques initiales de l'existence de l'homme, ni pour celle qui s'étend de la Création au Déluge, ni pour celle qui va du Déluge à la Vocation d'Abraham; les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique. Elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'apparition de l'homme sur la terre est récente, par rapport à l'immense durée des périodes géologiques de la Création, et que l'antiquité de plusieurs myriades d'années que certains peuples, comme les Égyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les Chinois, se sont complaisamment attribuée dans leurs traditions mythologiques, est entièrement fabuleuse.

Nous ne chercherons pas à déterminer, plus que la date de la création de l'homme, le lieu précis où fut son berceau. Les commentateurs les plus savants et les plus orthodoxes des Livres Saints ont laissé la question indécise. Tout nous commande d'imiter leur réserve, et de nous en tenir à l'opinion commune, qui place en Asie l'origine de la première famille humaine et la source de toute civilisation.

II. — Le premier livre de la Bible, la Genèse, ainsi nommée en Europe d'un mot grec qui signifie *naissance* parce que ce livre débute par le récit de la naissance du monde, nous apprend que Dieu créa successivement la lumière, le firmament, la terre, les planètes, le soleil, les poissons, les oiseaux et tous les animaux. Ensuite, pour mettre le sceau à son œuvre, il fit l'homme. Adam, créé par Dieu dans un état d'innocence absolue et de bonheur, désobéit au Seigneur par orgueil dans les délicieux jardins d'Eden où il avait d'abord été placé, et cette désobéissance le condamna, lui et sa race, à la peine, à la douleur et à la mort. Dieu l'avait créé pour le travail, dit formellement le livre inspiré, mais ce fut en expiation de sa chute que ce travail devint pénible et difficile; « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » lui dit le Seigneur, et cette condamnation pèse encore sur tous les hommes.

III. — Adam et Eve, le premier couple humain sorti

des mains de Dieu, eurent deux fils, Caïn et Abel. Ils menaient l'un la vie agricole et l'autre la vie pastorale, dont la Bible place ainsi l'origine au début même de l'humanité. Caïn tua son frère Abel, par jalousie pour les bénédictions dont le Seigneur récompensait sa piété; puis il s'expatria, dans le désespoir de ses remords, et il se retira avec les siens à l'orient d'Eden, où il fonda la première ville, qu'il appela Enoch, du nom de son premier né. Dieu avait créé l'homme avec les dons de l'esprit et du corps qui devaient le mettre en état de remplir le but de son existence et par conséquent de former des sociétés régulières et civilisées. C'est à la famille de Caïn que le livre de la Genèse attribue la première invention des arts industriels. D'Enoch, fils de Caïn, y est-il dit, naquit Lamech, qui eut à son tour plusieurs enfants : Jabel, « le père de ceux qui demeurent sous les tentes et des pasteurs; » Jubal, l'inventeur de la musique; Tubalcaïn, l'auteur de l'art de fondre et de travailler les métaux; enfin une fille, Noëma, qui inventa celui de filer la laine des troupeaux et d'en tisser des étoffes.

IV. — Adam eut un troisième fils, nommé Seth, et Dieu lui accorda encore un grand nombre d'enfants. Seth vécut neuf cent douze ans et eut une nombreuse famille, qui, tandis que les autres hommes s'abandonnaient à l'idolâtrie et à tous les vices, conserva fidèlement les traditions religieuses de la révélation primitive jusqu'au temps du Déluge, après lequel elle passa dans la race de Sem. Les descendants de Seth furent Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, « qui marcha pendant « trois cent soixante-cinq ans dans les voies de l'Eternel » et qui fut ravi au ciel; Mathusalem, qui de tous vécut la plus longue vie, neuf cent soixante-neuf ans, Lamech, enfin Noé, qui fut père de Sem, Cham et Japhet. Chacun d'eux fut la tige d'une postérité nombreuse.

V. — Les découvertes récentes de la géologie sont venues apporter la plus éclatante confirmation des récits de l'Ecriture Sainte sur l'origine et les débuts de la race humaine, en faisant retrouver de nombreux vestiges de l'humanité antédiluvienne dans les terrains formés pendant la période qui a précédé la nôtre et qu'en sépare le dernier grand cataclysme. Les ustensiles travaillés par la main de l'homme, et même quelquefois les ossements de notre espèce, s'y rencontrent mêlés aux débris des monstres qui alors encore habitaient nos contrées et ont disparu depuis le Déluge, les mammouths ou éléphants à crinière, les rhinocéros à longs poils, les hippopotames, les tigres, les loups, les hyènes et les ours bien plus grands et plus terribles que ceux de notre époque.

La configuration des continents habitables était alors très-différente de ce qu'elle est aujourd'hui, au moins en Occident, car l'Asie ne paraît pas avoir beaucoup changé de forme depuis lors. L'océan couvrait entièrement les vastes plaines qui constituent en Afrique le grand désert du Sahara. Le massif montueux du Maroc, de l'Algérie et de Tunis formait une longue presqu'île, dirigée d'Est en Ouest, qui se reliait à l'Espagne, le détroit de Gibraltar n'existant pas encore. La Sicile tenait alors à l'extrêmité de l'Italie, les Iles Britanniques au nord de la France, enfin la Grèce était rattachée à l'Asie Mineure par de grandes plaines dont la mer Egée occupe actuellement la place. Le climat, au moins en Occident, était tout autre que celui de nos jours, bien plus rude et plus pénible pour les habitants. C'était celui du nord de la Russie. Un froid intense régnait dans toute l'Europe; des glaciers gigantesques descendaient des montagnes et occupaient toutes les hautes vallées; celui du Rhône, par exemple, s'étendait jusqu'au Jura. Certains animaux qui ne peuvent plus vivre qu'aux environs du pôle habitaient les rivages de la Méditerranée.

On voit combien devait être dure et difficile la vie des hommes antédiluviens dans de pareilles conditions de climat et au milieu des animaux formidables contre lesquels il leur fallait à chaque instant défendre leur existence. Il semble vraiment que la condamnation de la race humaine à la peine et à la douleur, résultat de la désobéissance d'Adam, pesât alors sur elle, presque au lendemain de la chute, plus lourdement qu'elle n'a fait depuis. Et lorsque la géologie nous montre les premiers hommes antédiluviens parvenus dans nos contrées, vivant au milieu des glaces sous des conditions de climat analogues à celles où vivent aujourd'hui les Esquimaux, conditions qui ne s'étaient encore jamais produites dans la zone tempérée et qui n'y ont pas reparu depuis, on est naturellement amené à se souvenir que la tradition antique de la Perse, pleinement conforme aux données bibliques au sujet de la déchéance de l'humanité par la faute de son premier auteur, range au premier rang parmi les châtiments qui suivirent cette faute, en même temps que la mort et les maladies, l'apparition d'un froid intense et permanent, que l'homme pouvait à peine supporter et qui rendait la terre presque inhabitable.

Les hommes dont on découvre les vestiges dans les terrains antérieurs au Déluge étaient dans l'état de la barbarie sauvage la plus absolue. Ils ne savaient ni cultiver la terre, ni mener paître des troupeaux, ni se construire des demeures. Leurs familles erraient dans les forêts, vivant exclusivement de fruits sauvages et du produit de leur chasse, habitant les cavernes et se couvrant de peaux de bêtes pour se défendre du froid. Ils ignoraient le travail des métaux; comme armes et comme ustensiles ils n'avaient que des silex grossièrement taillés et des os d'animaux aiguisés. Et pourtant, dans cette vie si rudimentaire et si sauvage, on reconnaît que l'homme était déjà en possession des facultés

et des instincts qui l'élèvent au-dessus de toutes les autres créatures. Avec leurs armes presque brutes, les hommes antédiluviens osaient attaquer des monstres qui nous feraient trembler aujourd'hui, et à force d'intelligence et de ruse ils parvenaient à les vaincre. Ils croyaient à la vie future et pratiquaient des rites funéraires sur la tombe de leurs morts. Sur des pierres tendres et sur des morceaux d'os ils s'essayaient à retracer avec la pointe d'un caillou les figures des animaux qui les entouraient. C'est ainsi que dans une caverne du Périgord on a découvert une image du mammouth dessinée par la main d'un homme antédiluvien. Et dans quelques-uns de ces premiers rudiments d'art plastique, auxquels on n'oserait tenter de fixer une date, on découvre les lueurs incontestables du sentiment du beau.

Les découvertes de la géologie prouvent que la race humaine avant le Déluge s'était déjà répandue sur toute la surface du globe et n'y occupait pas moins d'espace qu'aujourd'hui. Il n'est pas une partie de la terre où l'on n'ait observé des vestiges de l'homme dans les couches immédiatement antédiluviennes; on en trouve en Amérique aussi bien que sur l'ancien continent, en Europe et en Afrique aussi bien qu'en Asie. C'est en France que jusqu'à présent ils ont été le mieux et le plus complétement étudiés. Partout les découvertes montrent l'humanité dans le même état de barbarie. Mais il est à remarquer que les recherches n'ont pas pu être faites dans les contrées asiatiques où l'on s'accorde généralement à supposer que l'espèce humaine a dû avoir son berceau. Or, tandis que les tribus qui s'en étaient éloignées tout d'abord demeuraient précisément dans l'état où Adam s'était trouvé au sortir de l'Eden, il résulte des récits mêmes de la Genèse que c'étaient les tribus restées dans le voisinage de ce berceau primitif qui seules avaient accompli les progrès de civilisa-

tion matérielle qui représentent la fondation des premières villes, l'élève des troupeaux, la culture de la terre, l'invention du travail des métaux, ainsi que l'art de la fileuse et du tisserand.

§ 2. — Le Déluge.

I. — Cependant, la corruption des hommes allait en grandissant et ne connaissait plus de limites. Leurs iniquités devinrent telles que le Seigneur irrité voulut exterminer leur race. Seul, le juste Noé, descendant de Seth, trouve grâce devant lui. Dieu lui fit bâtir une arche dans laquelle il s'enferma avec les siens et sept couples de tous les animaux; puis le déluge commença. Ce fut une inondation terrible, qui couvrit toute la surface de la terre, dépassa la cime des plus hautes montagnes et fit périr tous les hommes, à l'exception de la famille du patriarche qui avait cherché un refuge dans l'arche.

II. —Les traditions de presque tous les peuples ont conservé le souvenir du Déluge et du juste que Dieu y fit échapper pour repeupler la terre. La science géologique a aussi retrouvé les traces nombreuses de cette convulsion formidable de la nature, qui clot la série des grands cataclysmes de la formation de notre globe. Avant l'apparition de l'homme et pendant les premiers âges de la création, les bouleversements de cette nature avaient été fréquents; chaque nouvelle période géologique avait dû sa naissance à un cataclysme. Mais celui du Déluge, le seul qui trouva l'homme sur la terre, fut aussi le dernier. C'est alors que les continents prirent la forme et le relief que nous leur voyons encore aujourd'hui. Ils n'ont changé depuis que sur un bien petit

nombre de points, par suite de phénomènes tout à fait restreints et locaux.

III. — Après cent cinquante jours d'inondation, les eaux commencèrent à se retirer. Au huitième mois, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, non pas sur la montagne de ce nom située en Arménie, mais sur l'Airyaratha des tribus japhétiques primitives, le Mérou des Indiens et l'Albordj des Perses, c'est-à-dire sur le Belourtagh ou le plateau alpestre de Pamir dans la Petite-Boukharie. Là, en effet, les traditions de tous les peuples qui ont conservé des souvenirs de quelque netteté et conformes aux données bibliques sur les âges primitifs, comme les Indiens et les Perses, convergent pour placer le berceau de l'humanité postdiluvienne[1]. Là aussi nous reporte formellement le texte de la Bible; car il dit que c'est en marchant constamment de l'Est à l'Ouest que les descendants de Noé parvinrent, du lieu où s'était arrêtée l'arche, dans la plaine de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate, indication qui ne permet pas de supposer que leur point de départ ait été en Arménie, mais convient parfaitement au massif montueux de la Petite-Boukharie[2].

[1] Voyez l'intéressante brochure de M. Obry, sur *le Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*. Amiens, 1858.

[2] Ces lieux ayant été le berceau de l'humanité postdiluvienne, les peuples qui en avaient gardé le souvenir furent amenés par une pente assez naturelle à y placer aussi le berceau de l'humanité antédiluvienne. Chez les Indiens, les hommes d'avant le déluge, comme ceux d'après le déluge, descendent du mont Mérou. Les Perses placent le paradis terrestre à l'Albordj. Des indications données par la Genèse sur les quatre fleuves de l'Eden, on pourrait aussi conclure, avec assez de vraisemblance, que Moïse le rapportait à la même région. Et en effet, il paraît certain que le souvenir de l'Eden y a été appliqué à une certaine époque, car il se retrouve clairement dans le nom du royaume d'Oudyâna, ou du « jardin, » près de Cachmyr, arrosé précisément par quatre fleuves.

Bientôt, le sol commença à paraître. Noé laissa envoler une colombe qui, sur le soir, rentra, tenant dans son bec un rameau d'olivier. A ce signe, le patriarche reconnut que les eaux s'étaient retirées et qu'il pouvait sortir pour prendre possession de la terre enfin desséchée.

En quittant l'arche avec ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et leurs femmes, Noé sacrifia au Seigneur et commença à cultiver la terre. Sa postérité fut nombreuse, car il vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge ; il en avait neuf cent cinquante quand il mourut.

§ 3. — Dispersion des peuples.

I. — La famille de Noé se multiplia rapidement ; mais, à partir de cette époque, la vie des hommes fut abrégée de beaucoup et ne dépassa plus, en général, la moyenne actuelle, nous le voyons par les plus antiques inscriptions égyptiennes qui remontent à mille ans environ avant Abraham. Sem pourtant (et probablement aussi ses frères) vécut encore durant plusieurs siècles, et, d'après le témoignage de l'Écriture Sainte, la famille où naquit Abraham put, jusqu'au temps de ce patriarche, grâce sans doute aux sobres habitudes de la vie patriarcale, dépasser de beaucoup la vie ordinaire des humains d'alors.

II. — Tous les hommes, issus d'une même famille, parlèrent d'abord la même langue. Quelques générations après le déluge, la masse des descendants de Noé, devenus très-nombreux, avait fixé sa demeure dans les immenses plaines que baignent le Tigre et l'Euphrate, contrée primitivement appelée Sennaar, c'est-à-dire, dans les idiomes sémitiques, « le pays des deux fleuves. »

Orgueilleux de leur multitude et de leur puissance, ils se crurent capables de tout, et leur insolente audace alla jusqu'à défier Dieu lui-même. Ils se dirent : « Allons, « courage, bâtissons une ville et une tour dont la tête « atteigne jusqu'au ciel. » Mais Dieu châtia leur orgueil en confondant leur langage ; ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils furent obligés de se disperser, chaque famille ou groupe de familles emportant avec elle le langage distinct qu'elle parla dès lors, et d'où sont provenus les idiomes que la science classe aujourd'hui d'après leurs analogies. C'est ainsi que se formèrent les trois grandes races qui ont peuplé le monde : les fils de Cham dans une portion de l'Asie et de l'Afrique, les enfants de Sem en Asie, et les descendants de Japhet en Europe. La tour, restée inachevée, fut appelée *Babel*, c'est-à-dire « la confusion, » car c'était là que les langues s'étaient confondues.

III. — Le souvenir de la tour de Babel et de la séparation des langues n'est pas seulement écrit dans la Bible. Il s'était conservé, comme celui du déluge et de l'arche, chez les Babyloniens qui habitaient la portion de l'ancien pays de Sennaar où la tour avait été élevée. On a retrouvé et traduit, il y a quelques années, une inscription du roi Nabuchodonosor, qui se vante de l'avoir réparée ou achevée en l'honneur d'un de ses dieux. Il l'appelle « la tour à étages, la maison éternelle, « le temple des sept lumières de la terre (les sept pla- « nètes) auquel se rattache le plus ancien souvenir de « Borsippa (ce qui, dans la langue du pays, veut dire « *tour des langues*), que le premier roi a bâtie mais sans « pouvoir en achever le faîte. » Nabuchodonosor ajoute : « *Les hommes l'avaient abandonnée depuis les jours du* « *déluge, proférant leurs paroles en désordre*. Le tremble- « ment de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique « crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements ;

« la brique crue des massifs s'était éboulée en formant « des collines. »

La découverte de cette inscription, d'un prix inestimable, permet de reconnaître les débris, encore gigantesques, du monument regardé du temps de Nabuchodonosor comme la tour de Babel parmi les ruines qui s'élèvent sur l'emplacement de l'antique Babylone. C'est celle que les habitants du pays appellent actuellement Birs-Nimroud, « la tour de Nemrod, » et qui se dresse au milieu de la plaine comme une montagne. La description que Nabuchodonosor donne de l'état où il l'avait trouvée lorsqu'il la répara convient parfaitement à son état présent. Ce n'est plus qu'un amas prodigieux et informe de briques simplement séchées au soleil, qui se sont éboulées en formant des collines.

IV. — La confusion des langues et la dispersion générale des hommes eut lieu, d'après le sens le plus naturel d'un passage de l'Écriture qui a fort exercé la sagacité des commentateurs, au temps de Phaleg, cinquième descendant de Sem, et vers l'époque de sa naissance, puisque son nom, qui veut dire « séparation, » lui fut donné en souvenir de cet événement. Rien, du reste, dans le texte biblique n'interdit de penser que quelques familles s'étaient déjà séparées antérieurement de la masse des descendants de Noé et s'en étaient allées au loin former des colonies en dehors du centre commun, où le plus grand nombre des familles destinées à repeupler la terre demeuraient encore réunies.

§ 4. — Les fils de Noé et les races humaines.

I. — Noé, comme nous l'avons déjà dit, avait trois fils, Sem, Cham et Japhet. C'est d'eux, nous apprend la Bible, que descendent les différentes races des hommes.

Dans le Xe chapitre de la Genèse, Moïse donne le tableau de la filiation de ces races rattachées à leurs premiers auteurs. C'est le document le plus ancien, le plus précieux et le plus complet sur la distribution des peuples dans le monde primitif. C'est en même temps une base d'un prix incomparable pour l'ethnographie, c'est-à-dire pour la science qui s'occupe de rechercher la parenté des nations entre elles et leurs origines. L'étude attentive des traditions historiques, la comparaison des langues et l'examen des caractères physiologiques des diverses races humaines fournissent des résultats pleinement d'accord sur cette matière avec le témoignage du livre inspiré.

La question des races humaines, étudiées à l'aide de la physiologie et de la linguistique, forme, nous venons de le dire, l'objet d'une science spéciale. C'est une matière tellement vaste que nous ne saurions la traiter ici dans tout son développement. Il faut nous borner à exposer d'une manière aussi brève que possible les renseignements fournis par la Bible, en signalant seulement quelques-uns des faits constatés par la science moderne qui sont venus les éclaircir.

II. — *Race de Cham.* — Cham, dont le nom veut dire « le brûlé du soleil, » est le père de la grande race dont les peuples de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Éthiopie étaient primitivement descendus.

Suivant la Genèse, *Cham* eut quatre fils : *Kousch*, *Misraïm*, *Phut* et *Chanaan*.

L'identité de la race de *Kousch* et des Éthiopiens est certaine ; les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte désignent toujours les peuples du Haut-Nil, au sud de la Nubie, sous le nom de *Kousch*.

Dans les Livres saints, *Misraïm* est l'appellation constante de l'Égypte, et de nos jours encore les Arabes

appliquent le nom de *Misr* soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière.

L'identité de la descendance de *Phut* avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique n'est pas établie d'une manière aussi certaine. Les critiques les plus compétents sont cependant d'avis que ce nom, pris dans sa plus grande extension, désigne les Libyens.

Sous le nom de *Chanaan* sont compris les Phéniciens et toutes les tribus étroitement apparentées à eux, qui, avant l'établissement des Hébreux, habitaient la contrée dite de Chanaan, depuis Sidon et Gaza, jusqu'à Sodome et Gomorrhe, c'est-à-dire le pays compris entre la Méditerranée et la mer Morte, qui fut plus tard la Terre-Sainte.

Il paraît certain que la race de Cham peupla d'abord la plus grande partie de l'Asie occidentale et méridionale avant les enfants de Sem, qui l'en chassèrent. Nemrod, descendant de Kousch, régna sur Babylone, bâtit Arach et Chalanné dans le pays de Sennaar, et fonda le plus ancien empire. Des Chamites furent les premiers habitants du pays bordé par l'Oxus et qui s'étend vers le cours supérieur de l'Indus. Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les bords du Tigre, la Médie, la Perse, l'Inde même ont été peuplés par la famille de Kousch avant d'être occupés par les descendants de Sem et par les Aryâs, issus de la race de Japhet. Il y a aussi de sérieuses raisons de penser que les Cariens, premiers habitants d'une grande partie de l'Asie Mineure, appartenaient à la race de Cham. Enfin, la même race domina d'abord en souveraine incontestée sur les côtes de la Carmanie et de la Gédrosie, le long de l'Océan Indien, et sur tout le midi de la Péninsule arabique.

On le voit, les Chamites, des trois grandes races qui se séparèrent après la confusion des langues, furent

ceux qui s'éloignèrent les premiers du centre commun de l'humanité, se répandirent d'abord sur la plus vaste étendue de territoire et fondèrent les plus antiques monarchies. Ce fut chez eux que la civilisation matérielle fit d'abord les plus rapides progrès. Mais Noé avait maudit son fils Cham pour lui avoir manqué de respect dans son ivresse et pour avoir tourné en dérision la nudité paternelle. « Tu seras le serviteur de Sem et de Ja« phet, » lui avait-il dit. Cette malédiction s'accomplit dans sa plénitude. Les empires fondés par les Chamites se trouvèrent bientôt en contact avec les deux autres races, qui entrèrent en lutte avec eux, les vainquirent et s'emparèrent des pays qu'ils occupaient. Les Sémites les remplacèrent dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans la Palestine et dans l'Arabie; les Aryâs dans l'Inde et la Perse. Les descendants du fils maudit ne maintinrent leur puissance qu'en Afrique et particulièrement en Égypte, où s'éleva la plus florissante de leurs colonies. Et même encore là, dans la suite des siècles, les effets de la malédiction paternelle ont fini par les atteindre. Si Cham y est resté libre et maître plus longtemps qu'ailleurs, il n'y est pas moins à la fin devenu le serviteur de Sem. Après avoir été conquis par les Grecs et les Romains, descendants de Japhet, la Phénicie, l'Égypte et le nord de l'Afrique obéissent depuis des siècles à des Arabes; les Éthiopiens ont été conquis par les Abyssins, peuple qui tire aussi son origine de Sem. Si la race de Cham subsiste encore dans un certain nombre de pays et y forme toujours le fond de la population, nulle part, depuis des centaines et des centaines d'années, elle n'a une vie propre et nationale et ne forme un État indépendant.

Les descendants de Cham furent les premiers, après le Déluge, à marcher dans la voie de la civilisation matérielle, qu'ils poussèrent à un haut degré de développement. Mais s'ils avaient sous ce rapport des aptitudes

remarquables, leur race garda toujours l'empreinte des tendances dépravées et grossières qui avaient attiré sur Cham la malédiction paternelle. Les peuples chamites ont été tous profondément corrompus. Leurs religions ne sortaient pas du matérialisme le plus absolu, exprimé sans pudeur, par des fables révoltantes et par des symboles d'une inconcevable obscénité. Aussi le triomphe des races de Sem et de Japhet a-t-il été partout la substitution d'une civilisation plus haute et plus épurée à celle que les Chamites avaient établie, l'avénement d'une morale plus pure et d'une religion plus spirituelle, même au milieu des erreurs de l'idolâtrie.

III. — *Race de Sem.* — Les descendants de Sem furent les seconds à se répandre dans le monde en quittant la contrée que les hommes avaient d'abord habitée à la suite du Déluge. Ils occupèrent le pays qui s'étend depuis la haute Mésopotamie jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Arabie et depuis les bords de la mer Méditerranée jusqu'au delà du Tigre.

Le premier-né de Sem, dans la Genèse, est *Elam*, qui représente les Élyméens de la Perse. La première couche de population chamite fut en effet dans cette contrée remplacée par des habitants de race sémitique; mais ceux-ci ne purent pas non plus s'y maintenir et furent plus tard conquis par les Aryâs descendus de Japhet. Le pays de Suse, entre la Perse proprement dite et le Tigre, garda toujours ces trois éléments confondus dans sa population, qui paraît avoir été essentiellement mixte.

Assur, second fils de Sem, est le chef de cette nation puissante qui, sous le nom d'Assyriens, joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Asie occidentale. « *Assur*, dit la « Bible, fonda les villes de Ninive, Resen et Chalé. » A Babylone et dans toute la Chaldée la langue, nous le savons maintenant par les monuments, était la même qu'à Ninive; l'influence prépondérante appartenait aussi

à la race d'*Assur;* mais le fond de la population semble y être resté chamite, du rameau de *Kousch*, par lequel avait été formé l'empire primitif de Nemrod.

Le livre de la Genèse nomme ensuite *Arphaxad*, dont le nom s'applique à la contrée montagneuse de l'Arménie appelée encore par les géographes classiques *Arrapachitis.* Ce nom, qui signifie « borne du Chaldéen, » révèle que les Chaldéens en occupaient d'abord le voisinage; nous verrons plus tard ce que c'était que ces Chaldéens, qui dans un temps dominèrent à Babylone. Comme la plupart de ceux qui sont donnés aux petits-fils de Noé, ce nom contient plutôt une désignation géographique du pays où résida d'abord la famille du personnage, qu'il ne doit avoir été son appellation même. Il détermine le berceau qu'habitèrent dans les premiers siècles après le cataclysme et d'où descendirent plus tard les familles étroitement apparentées entre elles, qui furent la souche des Hébreux et des Arabes. En effet, parmi la descendance d'*Arphaxad* nous voyons figurer *Heber*, ancêtre direct d'Abraham et de la nation hébraïque, puis *Jectan*, qui fut le père des plus anciennes tribus arabes, de celles avec lesquelles se fondirent plus tard les enfants d'Ismaël, qui prirent sur elles la suprématie.

Lud est le quatrième fils de Sem. Il personnifie les anciens habitants de la Lydie. Suivant toutes les vraisemblances ce peuple habitait originairement le voisinage de l'Assyrie et de la Mésopotamie, d'où, par une migration ultérieure, il vint se fixer à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure. Les investigations les plus récentes de la science sur le peu que l'on possède de l'idiome des Lydiens et sur leurs traditions prouvent en effet que leur sang était sémitique.

Le dernier des enfants du même patriarche, tels que les énumère la Bible, est *Aram.* C'est l'auteur de la race syrienne, qui couvrait tout le pays entre la Méditerranée

et l'Euphrate. Il y avait même des Araméens dans la portion occidentale de la Mésopotamie. Aussi les Hébreux divisaient-ils le pays d'Aram en plusieurs régions : 1o L'*Aram-Naharaïn* ou Aram des deux fleuves, c'est-à-dire la Mésopotamie des Grecs, entre l'Euphrate et le Tigre; 2° L'*Aram* proprement dit, c'est-à-dire la Syrie, dont la ville la plus antique et la plus considérable était Damas; 3° l'*Aram-Sobah*, qui était la région dans laquelle se forma plus tard le royaume de Palmyre.

IV. — *Race de Japhet.* — Le nom de ce dernier-né des fils de Noé signifie « extension » parce que sa postérité couvrit une immense étendue de pays. C'est celui dont la race resta groupée le plus tard et quitta la dernière les environs mêmes du lieu où Noé sortant de l'arche avait fixé sa demeure. La Genèse lui donne sept fils : *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Thubal*, *Mosoch*, *Thiras*, et *Javan*.

Gomer personnifie les familles originairement établies sur la rive septentrionale du Pont-Euxin et au nord de la Grèce. C'est d'elles que devaient sortir un jour les peuples si connus des historiens grecs et romains sous le nom de Cimmériens, Cimbres ou Kimrys, qui furent pendant des siècles la terreur de l'Asie et de l'Europe et qui firent trembler Rome même dans tout l'éclat de sa puissance. Trois fils sont attribués à *Gomer : Askenaz*, tige des nations germaniques et scandinaves, *Riphath*, père des Celtes ou Gaulois, enfin *Thogorma*, auteur de la nation des Arméniens.

Magog est presque toujours associé à *Gog* dans l'Écriture Sainte. Les allusions si fréquentes des prophètes hébreux aux incursions et aux ravages des fils de *Gog* et de *Magog* doivent faire chercher en eux des tribus nomades du Nord-Est, voisines de la mer Caspienne. On a comparé leur nom à celui des *Massagètes*. L'historien Josèphe, interprète des traditions constantes de la nation juive, les appelle les *Scythes*. Tout semble

prouver que sous le nom de *Magog* l'écrivain inspiré de la Genèse a voulu représenter les nombreuses tribus qui constituent la race désignée aujourd'hui dans la science sous le nom de *touranienne* ou *tartaro-finnoise*, l'une des anciennes races du monde, à laquelle se rattachent, parmi les populations de l'Europe actuelle, les habitants de la Finlande, les Hongrois et les Turcs, mais dont la masse principale, demeurée dans son ancien berceau, se compose des nombreuses nations du Turkestan et de tout le vaste plateau de l'Asie centrale. La langue et le type physique des populations touraniennes ou tartaro-finnoises offrent de grandes différences avec la langue et le type des nations proprement japhétiques; cependant les savants les plus autorisés en pareille matière, tels que M. Pott en Allemagne, M. Max Müller en Angleterre et M. Oppert en France, croient pouvoir affirmer une parenté originaire entre les deux races. Mais s'il en est ainsi, les nations issues de Magog sont certainement, de toute la race de Japhet, celles qui se sont le plus anciennement séparées des autres et qui se sont le plus altérées dans leur vie d'isolement.

La synonymie de *Madaï* et des Mèdes est certaine. On peut être surpris de trouver le nom de ce peuple dans la Genèse, sept ou huit siècles avant son apparition sur la scène de la grande histoire. Mais le rapprochement des traditions orientales et du récit biblique ne laisse aucun doute sur l'extrême antiquité des Mèdes.

L'identité de *Thubal* et des Tibaréniens est également bien établie; ce peuple habitait encore aux siècles classiques les montagnes voisines de la Colchide. C'est de lui que descendent les populations tout à fait à part qui vivent encore aujourd'hui dans les vallées du Caucase.

Mosoch semble correspondre aux *Moschiens* d'Hérodote, qui occupaient le territoire compris entre le pays des Tibaréniens et la Phrygie. A la même race devaient appar-

tenir les nations voisines du nord de l'Asie Mineure, Paphlagoniens, Mariandyniens, habitants du Pont.

Thiras ne peut être que l'auteur des Thraces. Les historiens grecs nous affirment d'ailleurs que les Thraces étaient originaires de l'Asie Mineure et que, partis de la Bithynie à une époque inconnue, ils étaient venus, à travers l'Hellespont, chercher des demeures dans les contrées situées au nord de la Macédoine.

Javan ou *Joun* est le père des Ioniens et des Grecs. Sortis des contrées méridionales de l'Asie Mineure, les fils de *Javan* s'étendirent sur les côtes et dans les îles de la mer Egée.

De ces Ioniens primitifs vinrent *Elisah*, *Tharsis*, *Kétim*, et *Dodanim*. *Elisah* est l'Hellas, c'est-à-dire la Grèce. *Dodanim* personnifie la race pélasgique des Epirotes, dont le centre religieux le plus important était Dodone. *Kétim* représente les habitants des îles de l'Archipel et de Chypre, où cette population avait fondé la ville de Citium. Enfin *Tharsis* doit être rapproché des Pélasges Tyrrhéniens, dont on trouve un rameau établi en Grèce et qui formaient la population primitive d'une grande partie de l'Italie.

Moïse, en énumérant les fils de Japhet, n'y a naturellement fait figurer que les populations de cette race qui pouvaient être connues des Hébreux de son temps. Mais la science contemporaine, en se guidant sur les affinités physiologiques et linguistiques, est parvenue à compléter sur ce point le témoignage de la Genèse et à rattacher encore un grand nombre de peuples à la souche japhétique. On s'accorde universellement à reconnaître parmi les descendants de Japhet, en Europe, les Grecs et les Romains, les Germains, les Celtes, les Scandinaves et les Slaves; en Asie, les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les castes supérieures de l'Inde. Ces derniers peuples, réunis sous le nom d'Aryâs, restèrent longtemps concentrés dans les contrées arrosées

par l'Oxus et l'Iaxarte, c'est-à-dire dans la Bactriane et la Sogdiane, région qui fut la demeure première de toute la race. De là une branche se dirigea vers le midi, franchit l'Hindou-Kousch et pénétra dans l'Inde en détruisant ou subjuguant les populations antérieures, de race chamitique. L'autre s'établit dans le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Tigre, et dans les montagnes de la Médie et de la Perse. On les voit même se mêler très-anciennement aux Assyriens et les dominer pendant plusieurs siècles.

La race de Japhet est donc celle que l'on désigne aussi, pour peindre l'étendue de ses domaines, sous le nom d'*indo-européenne*. C'est celle à laquelle nous appartenons. C'est la race noble par excellence, celle à qui a été confiée la mission providentielle de porter à un degré de perfection inconnu de toutes les autres les arts, les sciences et la philosophie. « Béni soit Japhet, dit Noé « suivant la Bible, que Dieu étende au loin sa postérité, « qu'il habite dans les tentes de Sem et que Cham soit « son serviteur. » Cette bénédiction et cette prophétie se sont accomplies, car la descendance de Japhet n'est pas devenue seulement la plus nombreuse et la plus étendue, elle est aussi la race dominatrice du monde, celle qui chaque jour encore s'avance vers la souveraineté universelle.

V. — A chacune des trois grandes races humaines dont nous venons d'exposer la filiation d'après la Génèse correspond une des grandes familles de langues que restitue la philologie comparative. Le vieil idiome sacré de l'Inde, le sanscrit, présente avec les langues de la Perse, de la Grèce, de l'Italie ancienne, de la Germanie, des Scandinaves, des Celtes et des Slaves la plus frappante analogie. Les éléments essentiels et fondamentaux de ces différents idiomes sont identiques et se rattachent à une source commune, à une langue primitive des

Aryâs, que l'on peut reconstituer en grande partie. Ainsi la parenté du langage, d'accord avec la tradition sacrée, révèle une origine commune pour tous les rameaux de la descendance de Japhet.

Celui que nous avons rattaché à Magog fait seul exception ; les langues touraniennes ou tartaro-finnoises forment une famille à part et bien distincte. Mais certains indices donnent cependant à croire que les progrès de la science parviendront un jour à les rapporter à un état encore plus primitif et presque embryonnaire des langues indo-européennes. Ce serait donc simplement un rameau détaché avant tous les autres du tronc commun.

L'unité des langues des enfants de Sem n'est pas moins complète que celle des descendants de Japhet. Les idiomes des Chaldéens, des Syriens, des Hébreux, des Assyriens, des Arabes et des Abyssins sont liés entre eux par la plus étroite parenté et constituent un groupe parfaitement compacte et homogène. Il faut y joindre la langue des Phéniciens, bieu que ces derniers descendissent de Cham par Chanaan. Mais ils avaient vécu dans un contact si intime et si prolongé avec les Sémites, si bien confondus et amalgamés avec eux, qu'ils en avaient adopté le langage.

Les idiomes des fils de Cham forment enfin une dernière famille, également distincte et dont l'unité se révèle par la marche des études linguistiques. Le plus important et le mieux connu est celui de l'antique Égypte, avec lequel se groupent naturellement la langue des anciens Libyens, conservée jusqu'à nos jours par les Kabyles et les Touaregs du nord de l'Afrique, et celle des Éthiopiens, que parlent encore les Bischaris des rives du haut Nil.

VI. — La descendance de Sem, de Cham et de Japhet, si bien exposée par Moïse, n'embrasse qu'une seule des

grandes divisions physiques de l'espèce humaine, formée de ces trois rameaux et appelée aussi *caucasique* par les naturalistes, qui a peuplé l'Asie occidentale, l'Europe et le nord de l'Afrique. Mais il y a encore trois autres races aussi nettement caractérisées, la race jaune ou *mongolique*, qui habite depuis des temps extrêmement reculés l'orient et le nord de l'Asie; la race noire, qui s'est concentrée dans le continent africain; et la race rouge, qui a peuplé l'Amérique où elle était déjà fixée au début de notre ère. Deux de ces races, la rouge et la noire, n'ont pas d'histoire; quant à la jaune, à laquelle appartiennent les Mongols et les Chinois, elle s'est isolée dès les époques les plus anciennes et elle est restée en dehors du mouvement de la civilisation générale. Toutes trois seront donc exclues de ce manuel, qui ne s'étendra même pas à tous les peuples de la race caucasique, car les Indiens, malgré leur civilisation brillante et l'intime parenté de leurs langues avec nos idiomes, n'ont pas conservé de monuments certains de leur histoire et n'ont jamais, d'ailleurs, eu d'influence directe sur la marche de notre culture. L'histoire des origines orientales de la civilisation européenne n'a pas à s'éloigner de l'Asie antérieure et des bords de la Méditerranée.

Les trois races, jaune, noire et rouge, n'ont pas de place dans le tableau que donne la Bible des peuples issus de Noé. On ne saurait s'en étonner pour ce qui est de la première et la troisième. Le rédacteur inspiré du livre de la Genèse ne pouvait parler aux hommes de son temps que des nations dont ils avaient connaissance. Or, du temps de Moïse on n'avait en Égypte ou parmi les Israélites aucune notion de l'existence des Chinois ou de la race rouge américaine. Les nègres, au contraire, étaient parfaitement connus. Moïse surtout, élevé en Égypte, avait dû en voir en grand nombre, car les Pharaons de son époque guerroyaient contre eux et les ramenaient captifs par milliers dans les cités égyptiennes.

Ce n'est donc pas par ignorance ou par omission qu'il ne les a pas fait figurer dans son énumération des descendants des trois fils de Noé; c'est volontairement et sans aucun doute avec une intention formelle, bien que nous ne puissions pas nous l'expliquer.

Est-ce à dire qu'il ne considérait pas la race noire comme, elle aussi, descendue d'Adam? Bien loin pareille pensée, à laquelle ont recouru quelquefois de misérables sophistes à bout d'arguments pour justifier l'infâme institution de l'esclavage des nègres. L'unité de la race humaine dans toutes ses variétés, la descendance d'un couple originaire unique, est un fait éclatant comme le soleil; la religion l'enseigne, la raison le proclame et la science le démontre. Mais comment et à quelle époque se sont produites les principales variétés physiques de cette unique espèce, issue des mêmes auteurs? quelle en a été la filiation? C'est là ce que l'on ignore et ce qu'on ne parviendra probablement jamais à savoir.

Le texte de la Bible n'a rien qui s'oppose formellement à l'hypothèse que Noé aurait eu, postérieurement au déluge, d'autres enfants que Sem, Cham et Japhet, d'où seraient sorties les races qui ne figurent pas dans la généalogie de ces trois personnages. Elle ne nie non plus en aucune façon, comme nous l'avons déjà dit, l'hypothèse que certaines familles issues des trois patriarches Noachides aient pu s'éloigner du centre commun avant la construction de la tour de Babel et la confusion des langues et aient pu donner naissance à de grandes races qui, se développant dans un isolement absolu, auraient pris une physionomie tout à fait à part et seraient demeurées en dehors de l'histoire du reste des hommes. Dans le tableau de filiation du Xe chapitre de la Genèse, Moïse n'a prétendu comprendre que les nations qui, après avoir vécu toutes ensemble et parlant la même langue dans le pays de Sennaar, s'étaient dis-

persées à la suite de l'événement de Babel. Et ces nations étaient seulement celles qui composaient la race blanche, la race supérieure et dominatrice, à laquelle on ne saurait refuser la primauté sur toutes les autres et la gloire d'être l'humanité par excellence.

CHAPITRE II

LE PEUPLE DE DIEU. — VOCATION D'ABRAHAM. — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE. — MOISE.

§ 1. — Abraham.

I. — Les diverses nations du genre humain oublièrent peu à peu les grands souvenirs de leur histoire primitive, ou du moins n'en conservèrent que des traits épars qui se mêlèrent aux rêves de leur imagination. L'idée même de Dieu s'obscurcit graduellement dans leurs âmes, et l'idolâtrie s'établit sur toute la surface de la terre. « Les hommes ensevelis dans la chair et dans le « sang, dit Bossuet, avaient pourtant conservé une idée « obscure de la puissance divine, qui se soutenait par « sa propre force, mais qui, brouillée avec les images « venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les « choses où il paraissait quelque activité et quelque « puissance. Ainsi, le soleil et les astres, qui se faisaient « sentir de si loin, le feu et les éléments, dont les effets « étaient si universels, furent les premiers objets de « l'adoration publique. »

Pour arrêter les progrès d'un si grand mal et pour empêcher son triomphe définitif qui eût fait disparaître

du monde la notion vraie de la divinité, Dieu, dans sa toute-puissance et sa miséricorde infinie, choisit une famille parmi cette race de Sem, sur laquelle le second père du genre humain, Noé, avait attiré ses bénédictions spéciales, et l'appelant à une vocation sublime, il la chargea de conserver intacte l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines, ainsi que le dépôt de ses préceptes et des promesses qu'il avait faites au genre humain.

II. — Tharé, descendu d'Arphaxad, habitait tout à côté du canton montagneux que désigne le nom de son ancêtre, à l'extrémité septentrionale de la Mésopotamie, appelée alors, dans la langue des populations de race touranienne qui dominaient à ce moment dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre (voy. plus loin, dans le chapitre VI, l'histoire primitive de l'Assyrie), *Ur Kasdim*, c'est-à-dire « le pays des deux eaux, des deux « fleuves. » Il eut trois fils, Abram, Nachor et Aran. Celui-ci mourut du vivant de son père, tandis que la famille habitait encore sa première résidence, et laissa un fils du nom de Lot. La stérilité du pays où il vivait et qui n'offrait que de médiocres pâturages à une race tout entière adonnée à la vie pastorale, décida Tharé à changer de résidence et à se diriger vers les contrées méridionales avec toute sa famille. Il vint dans la ville de Harrân, s'y établit et y mourut à l'âge de deux cent cinq ans.

C'est là que Dieu révéla sa mission à Abram, destiné par lui à devenir la tige des croyants. Il avait alors soixante-quinze ans et son père ne devait mourir que soixante ans plus tard. « Sors de ton pays, de ta parenté « et de la maison de ton père, lui dit le Seigneur, et « viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de « toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et

« toutes les nations de la terre seront bénies dans un « de tes descendants. » Les traditions populaires des Juifs et des Arabes, qui paraissent en ceci reposer sur des bases antiques, ajoutent que cette émigration était devenue nécessaire par suite des dangers qui menaçaient le pieux Abram au milieu de populations idolâtres et dans la maison même de son père, ardent adorateur des faux dieux. L'historien Josèphe, écho des légendes de la Synagogue, dit que les habitants du pays de Harrân s'étaient soulevés en armes contre lui et voulaient le punir de son mépris pour leurs divinités.

III. — Abram obéit aux ordres du Seigneur. Laissant à Harrân son père et son frère Nachor, il partit en se dirigeant vers le Sud, avec sa femme Saraï, son neveu Lot et tous ses gens. Il franchit l'Euphrate, traversa la Syrie et vint enfin dans le pays de Chanaan, qui fut plus tard la Judée et dont le nom signifiait « le pays « d'en bas, » par opposition à la contrée d'Aram ou « pays d'en haut. » Il était alors occupé tout entier par les tribus chananéennes de la race de Cham, qui y avaient fondé des villes et y menaient la vie sédentaire, mais laissaient des tribus nomades de Sémites errer en pasteurs dans les campagnes voisines de leurs cités, de même qu'encore aujourd'hui les tribus bédouines errent presque jusqu'aux portes des villes de la Syrie et de la Palestine.

Arrivé dans le pays de Chanaan, Abram eut, dans le canton de Sichem, une vision dans laquelle Dieu lui annonça que toute la contrée appartiendrait un jour à sa postérité. Il éleva un autel au lieu où le Seigneur lui était apparu, puis un autre entre Béthel et Aï, à l'endroit où il avait fixé ses tentes, dans les riches pâturages du cours inférieur du Jourdain, et après y avoir invoqué le nom de Jehovah, il continua sa route vers le midi.

Une famine l'obligea d'aller séjourner quelque temps en Égypte. Craignant de voir enlever sa femme Saraï, qui était très-belle, et d'être lui-même l'objet de quelque violence, il lui demanda de se faire passer pour sa sœur, dont il était le protecteur naturel. Le roi, que la Bible ne désigne, comme tous ceux dont il est question dans la Genèse ou dans l'Exode, que par son titre de Pharaon (en égyptien *pir-aa*), ayant entendu parler de la beauté de Saraï, la fit venir en son palais; il traita Abram avec beaucoup de distinction et lui fit de riches cadeaux en esclaves et bestiaux. Mais arrêté dans son projet par un châtiment céleste, et ayant su que Saraï était la femme d'Abram, il la rendit à son mari, les engagea à quitter le pays et les fit accompagner par ses gens.

IV. — Abram revint donc, toujours accompagné de son neveu Lot, au lieu de son premier campement, entre Béthel et Aï. La vie qu'Abram et Lot menaient était exactement celle des scheikhs arabes de nos jours. Une foule de serviteurs héréditaires erraient comme eux d'un pâturage à l'autre, à mesure que le premier était épuisé, avec les troupeaux de leurs maîtres ou plutôt de leurs seigneurs, car chaque famille patriarcale formait une sorte de petit état ambulant, où probablement les pasteurs tenaient au chef de la tribu par des liens de parenté plus ou moins éloignés. L'immensité des troupeaux de l'oncle et du neveu rendit difficile le pacage commun; leurs serviteurs se prirent de querelle à ce sujet, et il fallut se séparer. Abram laissa Lot maître de choisir la région qu'il voudrait habiter. Il se décida pour les rives fécondes du bas Jourdain et le bassin de la mer Morte, qui lui offrait à son extrémité méridionale un pays d'admirables pâturages dans la plaine appelée aujourd'hui Ghôr-Safieh, que les tribus bédouines de cette partie de la Syrie regardent encore comme un véritable paradis terrestre. Cette plaine était immédiate-

ment voisine de Sodome, la principale des cinq cités confédérées bâties sur la mer intérieure ; les quatre autres étaient Gomorrhe, Adamah, Séboïm et Ségor ou Zoar. Leurs habitants paraissent avoir été de sang chananéen ; mais ils étaient horriblement corrompus, adonnés à l'impiété, à toutes les iniquités et aux vices les plus infâmes, qui attirèrent sur eux la vengeance céleste. Malgré cela, Lot fixa sa demeure dans la ville même de Sodome, laissant ses troupeaux dans le Ghôr.

Après le départ de son neveu, Abram eut une nouvelle vision, dans laquelle Dieu lui renouvela ses promesses d'une innombrable postérité, à laquelle appartiendrait tout le pays à l'entour. Il vint demeurer alors dans le bocage de Mambré, près de Hébron, ville alors occupée par les Héthéens, l'une des nations de la race de Chanaan. Il y éleva un nouvel autel à Jéhovah.

V. — Cependant, Chodorlahomor, roi des Elamites, c'est-à-dire de la Susiane, avait conquis la vallée du Jourdain et soumis à son sceptre les cinq villes des rives de la mer Morte, c'est-à-dire la contrée où Lot s'était établi. Il en était resté douze ans le maître ; dans la treizième année, les petits rois de cette région, voyant Chodorlahomor occupé de guerres dans le nord de l'Arabie, crurent pouvoir secouer le joug. Mais le roi des Elamites revint sur eux avec ses vassaux Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Ellassar, et Targal[1], roi des peuples ou des tribus nomades. La bataille se livra dans un lieu nommé la *Vallée sauvage*, au bord de la mer Morte, où se trouvaient des puits de bitume ; les indigènes furent mis en déroute. Sodome, Gomorrhe et les

1 Nous expliquerons plus loin, dans notre chapitre VI, pourquoi nous avons préféré, pour le nom de ce prince, la leçon *Targal* du texte des Septante à la leçon *Tidal* du texte hébraïque.

trois autres villes furent pillées, et Lot fut emmené captif. Abram en fut instruit par un fuyard. Il habitait à ce moment Mambré et avait fait alliance avec le prince chananéen du pays. Il partit avec son allié, les deux fils de celui-ci et tous ses serviteurs, et se mit à la poursuite des ennemis, qui se retiraient. Il les atteignit à l'extrémité septentrionale de la Palestine, à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Dan. Une surprise nocturne lui donna la victoire ; les quatre rois furent poursuivis jusqu'au-delà de Damas ; Lot fut délivré et tout le butin repris. C'est alors qu'Abram reçut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, dont la tribu, sans aucun doute d'origine sémitique, était une de celles, en bien petit nombre, qui dans la vie pastorale avaient su conserver intacte la croyance primitive à l'unité de Dieu. Il refusa généreusement de prendre pour lui la moindre portion du butin que lui offrait le roi de Sodome et ne réclama que la part de ses alliés.

Abram, pénétré de reconnaissance pour le succès qu'il avait obtenu avec l'aide de Dieu, eut encore à ce moment une de ces visions qui signalaient chaque événement important de sa vie, et qui le fortifiaient dans la foi, en lui inspirant la plus grande confiance pour l'avenir. « Je suis ton bouclier, lui dit le Seigneur, ta « récompense sera très-grande. » — « Mais à quoi me « servent tous ces biens, demanda Abram, puisque je « n'ai pas d'enfants et que mon héritage doit passer à « l'intendant de ma maison ? » — « Non, fut la réponse ; « ta postérité sera nombreuse comme les étoiles du « ciel ; je suis Jéhovah qui t'ai fait sortir de la contrée « d'*Ur-Kasdim*, pour te donner ce pays en héritage. » Abram accomplit alors, sur l'ordre de Dieu, la cérémonie symbolique qui devait consacrer son alliance avec l'Éternel ; il sacrifia plusieurs animaux qu'il coupa en morceaux, et il vit Dieu lui-même, sous la forme

d'une flamme de feu, passer au milieu des morceaux. C'était ainsi que chez les Orientaux d'alors se juraient les alliances, et saint Ephrem le Syrien, dans son Commentaire sur la Genèse, raconte que l'usage en subsistait encore de son temps chez les Chaldéens. Celui qui jurait alliance, en passant ainsi entre les morceaux découpés des victimes, voulait dire qu'il consentait à être traité comme elles s'il manquait à son serment. C'est d'usages semblables que dérivent en grec l'expression de ὅρκια τέμνειν et en latin celle de *fœdus ferire*.

VI. — Après dix ans de séjour dans le pays de Chanaan, Saraï, désespérant de donner elle-même un fils à Abram, lui demanda de prendre pour femme l'Égyptienne Hagar, sa servante. Celle-ci, devenue orgueilleuse, fit sentir son dédain à sa maîtresse, qui s'en plaignit à Abram. La servante, livrée aux mauvais traitements d'une maîtresse jalouse, prit la fuite. Elle était assise auprès d'une source dans le désert, lorsqu'elle fut visitée par un ange, qui lui annonça que le fils qu'elle portait dans son sein serait puissant un jour et aurait une nombreuse postérité, et qui lui ordonna de retourner chez Saraï et de s'humilier devant elle. Revenue dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils qui fut appelé Ismaël (*Dieu exauce*). Abram avait alors quatre-vingt-six ans.

Treize ans après cet événement, Dieu renouvela son alliance avec Abram. Ce nom, qui signifiait *père élevé*, fut changé par Dieu lui-même en celui d'Abraham (*père de la multitude*), désignant l'immense postérité qui devait sortir du patriarche, et la circoncision fut instituée, comme symbole de la nouvelle alliance et comme signe distinctif des Abrahamides. Saraï reçut le nom de Sara (*maîtresse, princesse*) et Dieu promit à Abraham qu'il aurait d'elle un autre fils dans lequel se perpétuerait l'alliance divine. Quant à Ismaël, le Seigneur annonça

que douze princes sortiraient de sa souche et que sa postérité serait très-nombreuse.

VII. — Cependant Abraham était arrivé à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans et Sarah en avait quatre-vingt-dix. Sans doute, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la vie des hommes qui conservaient l'existence active et frugale des patriarches était encore très-longue par comparaison à celle des autres hommes contemporains; mais elle était bien au-dessous de ce qu'elle avait été avant le déluge, et à l'âge qu'avaient atteint Abraham et sa femme, toutes les vraisemblances naturelles annonçaient qu'ils ne pourraient plus avoir d'enfants. Un jour, trois inconnus se présentèrent devant la tente d'Abraham, qui les supplia d'entrer et se hâta de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité. Ils se révélèrent alors à lui comme des anges envoyés de Dieu et lui renouvelèrent l'assurance que l'année suivante Sarah lui donnerait un fils. La femme nonagénaire, qui du fond de la tente entendait cette prédiction, ne put s'empêcher de rire ; mais elle fut blâmée par les anges pour avoir douté de la toute-puissance divine, qui pouvait opérer en elle un miracle.

VIII. — C'est alors qu'eut lieu la catastrophe de Sodome et des autres villes riveraines de la mer Morte. Leurs iniquités et leur corruption étaient parvenues à un tel degré que Dieu résolut de donner un exemple au monde par leur châtiment. En vain, Abraham invoqua sa miséricorde en faveur des villes maudites; il ne se trouva pas dans Sodome les dix justes dont la présence aurait suffi , suivant la parole du Seigneur, pour détourner le fléau de sa colère. Averti par les anges, Lot s'enfuit en toute hâte à Ségor avec ses filles, dont les fiancés, dédaignant ses avertissements, refusèrent de le suivre. Alors Sodome , Gomorrhe, Adamah et Séboïm,

furent réduites en cendres, sans qu'aucun habitant pût échapper, par une effroyable convulsion de la nature, que la Bible appelle poétiquement « une pluie de feu et « de soufre; » mais qui paraît avoir été en réalité une prodigieuse éruption volcanique, vomie par un grand nombre de cratères à la fois et dont toute la contrée environnante offre encore aujourd'hui les vestiges aux regards de l'observateur.

Lot, craignant de rester à Ségor où il ne se croyait pas à l'abri du danger, se retira avec ses deux filles dans une caverne du désert, située à l'Orient de la mer Morte. C'est là que la Genèse place la naissance incestueuse de Moab et d'Ammon, pères des nations que Moïse et Josué trouvèrent établies sur la rive orientale du Jourdain et de la mer intérieure.

IX. — Continuant à mener sa vie errante de nomade pasteur, Abraham vint s'établir pour quelque temps dans le pays de Gérar, auprès de Gaza, sur la frontière, entre l'Égypte et la Palestine. Il y fit alliance avec le roi du pays, nommé Abimélech, auprès d'un puits qui fut appelé, en mémoire de cet événement, Beerséba (le puits du serment).

C'est dans cette contrée que, suivant la promesse des messagers divins, Sarah mit au monde un fils qui reçut le nom d'Isaac, du mot hébreu *Yischak* (on rit); tout le monde, avait dit Sarah, *rira* en entendant cette nouvelle. A un festin qu'Abraham donnait à l'occasion du sevrage d'Isaac, Sarah vit un rire moqueur sur le visage d'Ismaël, fils d'Hagar, et elle exigea de nouveau le bannissement de la servante et de son fils. Hagar et Ismaël errèrent dans le désert de Beerséba, et ils étaient sur le point de mourir de soif, lorsqu'une voix du ciel les consola et leur donna du courage. Une fontaine se présenta à leurs regards et ils se désaltérèrent.

Ismaël grandit dans l'exil et devint un habile archer ;

sa mère le maria avec une Égyptienne. Il devint la souche des tribus qui formèrent la seconde couche des Arabes nomades et se mêlèrent aux premières tribus issues de Jectan, sur lesquelles elles prirent, avec le temps, la primauté. La plus illustre de toutes les tribus arabes issues directement d'Ismaël, fut celle de Koreïsch, qui habitait la Mecque et y possédait le fameux sanctuaire de la Caâbah, fondé, dit la tradition, par Ismaël. C'est dans cette tribu que naquit Mahomet.

X. — Abraham remonta vers le nord et resta de longues années fixé à Mambré. C'est là que sa piété fut mise à la plus dure épreuve. Dieu lui ordonna d'immoler son fils Isaac. Déchiré de douleur, il n'hésita pas cependant à obéir à l'ordre du Seigneur ; déjà il était sur le point de consommer ce cruel sacrifice, lorsqu'il fut arrêté par une voix d'en haut qui lui apprenait que Dieu se contentait de cette preuve de son dévouement. Au même moment il aperçut un bélier devant lui, et il l'immola au lieu de son fils.

Peu de temps après, Sarah mourut, âgée de cent vingt-sept ans. Abraham acheta des Héthéens de Hébron une grotte sépulcrale auprès de cette ville pour en faire un tombeau de famille, et il y déposa le corps de Sarah.

§ 2. — Isaac et Jacob.

I. — Lorsqu'Abraham se vit très-avancé en âge et sentit que sa fin approchait, il voulut marier son fils Isaac, qui devait être le père du peuple élu. Répugnant à une alliance avec les filles des Chananéens, il envoya son intendant Éliézer en Mésopotamie pour choisir à Isaac une épouse de sa race. Arrivé aux portes de la ville de Harrân, dans laquelle une branche de la famille de Tharé était restée après le départ d'Abraham, Éliézer

s'arrêta près d'une fontaine et aperçut une jeune fille d'une grande beauté, qui était venue y puiser de l'eau. Comme elle s'en retournait avec son vase rempli, Éliézer lui demanda à boire. Elle inclina le vase pour le lui présenter, et s'offrant pour abreuver aussi ses chameaux, elle retourna puiser d'autre eau qu'elle leur donna. A ce trait de mœurs gracieuses et naïves, Éliézer reconnut le signe qu'il avait demandé au Seigneur pour connaître la femme destinée à l'héritier des promesses divines; il apprit d'ailleurs que la jeune fille, nommée Rébecca, était fille de Bathuel, fils de Nachor, frère d'Abraham, et par conséquent la nièce de son maître. Il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte chez Bathuel, fit connaître la mission qu'il avait reçue, et Rébecca partit avec les bénédictions de sa famille.

Bien qu'Abraham eut alors cent quarante ans, il prit encore, après le mariage de son fils, une nouvelle femme, nommée Cétura, dont il eut six fils. L'un fut Madian, père des Madianites qui habitèrent entre la mer Morte et le golfe Élanitique de la mer Rouge, à l'Orient des Nabatéens. Abraham dota richement ses nouveaux enfants, mais les renvoya de la Palestine, où son héritage devait passer tout entier à Isaac. Celui-ci, qui avait quarante ans lors de son mariage, resta vingt ans sans enfants. Enfin Dieu exauça ses prières et Rébecca lui donna deux jumeaux. Celui qui vit le premier le jour fut appelé Esaü et aussi Edom (*le rouge*) à cause de la couleur de son teint; le second reçut le nom de Jacob. Abraham avait vécu assez longtemps pour voir s'accomplir la promesse divine dans la postérité d'Isaac. Il mourut quinze ans après la naissance des deux frères, à l'âge de cent soixante-et-quinze ans, et il fut enterré par Isaac et Ismaël dans son tombeau de famille, auprès de sa femme Sarah. Ce tombeau, dit-on, désigné par une tradition constante et ininterrompue, subsiste encore sous la grande mosquée de Hébron.

II. — La vie d'Isaac n'offre aucun événement bien saillant. Continuant la vie nomade de son père, le second patriarche passa toute son existence, en partie dans les pâturages de Mambré, et en partie dans ceux du pays de Gérar, tantôt en étroite alliance avec le roi de cette dernière contrée, qui s'appelait Abimélech comme son prédécesseur du temps d'Abraham, tantôt, au contraire, en butte à la malveillance et à la jalousie des habitants sédentaires et agriculteurs, toujours assez mal disposés envers les nomades pasteurs.

Esaü était l'aîné des fils d'Isaac ; mais Rébecca favorisait particulièrement Jacob. Celui-ci un jour acheta de son frère son droit d'aînesse, puis, avec l'aide de sa mère, parvint par ruse à recevoir à la place d'Esaü la bénédiction paternelle qui devait le sacrer héritier des promesses de Dieu sur la race d'Abraham. Il se vit dès lors en butte à une haine furieuse de son frère, et pour y échapper il dut s'enfuir en Mésopotamie, près de Laban, frère de Rébecca, sur le conseil de sa mère elle-même et sur l'ordre d'Isaac, qui, à l'exemple d'Abraham, ne voulait pas donner à l'héritier de sa race une épouse chananéenne. C'est dans sa fuite que Jacob eut, à Louz, la fameuse vision dans laquelle il aperçut une échelle sur le sommet de laquelle apparaissait Jéhovah lui-même et où ses anges montaient et descendaient.

III. — Arrivé au delà de l'Euphrate, Jacob rencontra des pasteurs de Harrân, et ils lui montrèrent Rachel, une des filles de Laban, qui faisait paitre elle-même les troupeaux de son père. Jacob se fit connaître et fut reçu amicalement par Laban ; mais celui-ci ne voulut lui accorder sa fille Rachel qu'après qu'il l'eut servi quatorze ans et qu'il eut épousé Lia, sœur aînée de Rachel. Il eut douze fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephthali, Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin, qui furent les ancêtres des douze tribus d'Israël,

et une fille, du nom de Dina. Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon et Dina étaient nés de Lia; Dan et Nephthali de Bilha, servante de Rachel; Gad et Aser de Zilpha, servante de Lia; enfin les deux derniers-nés, Joseph et Benjamin, de Rachel elle-même, pendant de longues années stérile.

Après un séjour prolongé chez Laban, Jacob se décida enfin à revenir auprès de son père, qui vivait encore. Il se réconcilia avec Esaü, qui lui abandonna la possession et la jouissance exclusive des pâturages de la terre de Chanaan, et se retira avec les siens dans la montagne de Séir, aujourd'hui Scherah, au nord du golfe Élanitique, où il devint la souche du peuple des Iduméens ou Édomites. Une circonstance du récit de la Bible relativement à ce retour montre que l'idolâtrie existait chez Laban, comme nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà chez son ancêtre Tharé. C'est aussi dans le cours de ce voyage que le livre de la Genèse place la lutte mystérieuse de Jacob avec un ange, d'où lui vint le nom d'Israël (*combattant de Dieu*), seul conservé par ses héritiers, qui s'intitulèrent « enfants d'Israël » ou Israélites.

IV. — De cruelles épreuves attendaient Jacob après son retour dans le pays de Chanaan. Sichem, fils de Hamor, le prince des Sichémites, enleva sa fille Dina et la déshonora. Il la demanda ensuite en mariage; mais les fils de Jacob méditèrent une vengeance terrible contre tous les Sichémites. Ils consentirent en apparence au mariage de Dina avec Sichem, sous condition que tous les habitants mâles de la ville se soumettraient immédiatement à la circoncision. Le troisième jour, quand les Sichémites étaient encore souffrants, Siméon et Lévi dirigèrent une attaque contre eux et les égorgèrent tous, après quoi les autres fils de Jacob pillèrent la ville et emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Jacob fut très-affligé de cet événement, et il reprocha

sévèrement à ses fils leur action atroce et leur perfidie.

Toute la famille quitta le canton de Sichem, où elle ne se sentait plus en sûreté. A Ephrath, qui fut plus tard appelé Bethléem, Jacob eut la douleur de perdre Rachel, qui mourut en donnant le jour à son second fils Benjamin. Encore aujourd'hui l'on montre le tombeau de Rachel aux environs de Bethléem.

Jacob se rendit ensuite à Mambré, où vivait encore son père Isaac, qui ne mourut qu'à l'âge de cent quatre-vingts ans. Il dut donc être témoin du fait qui nous reste à raconter et du désespoir de son fils Jacob.

V. — Joseph, premier-né de Rachel, était l'objet tout particulier de l'affection de son père, qui lui donnait souvent des marques de tendresse et se montrait disposé à lui accorder les priviléges qui, par droit de naissance, appartenaient aux fils de Lia. D'ailleurs les aînés des enfants de Jacob s'étaient attiré par des fautes graves la défaveur de leur père. Ruben, le premier-né, avait perdu son droit par un inceste; Siméon et Lévi avaient mécontenté Jacob par leur trahison envers les Sichémites. Joseph, enfant chéri de son père et traité en ennemi par ses frères jaloux, rendait compte à Jacob de tout ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans la conduite de ses fils aînés, et ne cachait pas à ceux-ci ses espérances et ses rêves de grandeur. Attachant, dès son enfance, une grande importance aux songes dans lesquels il lisait l'avenir, Joseph n'hésitait pas à raconter à ses frères des visions nocturnes, présages du futur éclat de sa vie. Ses frères conçurent contre lui une haine mortelle et conspirèrent sa perte. Un jour, Jacob envoya Joseph demander des nouvelles de ses frères qui faisaient paître leurs troupeaux dans les environs de Sichem. Le voyant seul, l'idée de le tuer s'empara d'eux; néanmoins Ruben, l'aîné, sur lequel eût pesé la plus grande responsabilité, tâcha de sauver Joseph, et il engagea ses frères à

le jeter dans une citerne sans eau, d'où il avait le dessein de le retirer plus tard. Mais en son absence une caravane de marchands arabes vint à passer, se rendant en Égypte. Juda décida ses frères à leur vendre Joseph, et ceux-ci à leur tour le vendirent à Putiphar ou Pétéphra (*celui qui appartient au Soleil*), officier des troupes d'un roi d'Égypte que l'Écriture Sainte désigne seulement par son titre de Pharaon. Les fils aînés de Jacob firent croire à leur père qu'une bête féroce avait dévoré Joseph.

§ 3. — Joseph en Égypte.

I. — Joseph, emmené en esclavage, acquit rapidement les bonnes grâces de son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison. Mais, calomnié par la femme de Pétéphra, il fut mis en prison, et là Dieu lui révéla le sens des songes mystérieux de deux compagnons de captivité. L'un d'eux, échanson du roi, rentra bientôt en faveur auprès de son maître, comme Joseph le lui avait prédit, et oublia d'abord le fils de Jacob; mais deux ans plus tard, le roi, à son tour, ayant vu en songe sept vaches maigres et sept épis maigres qui dévoraient sept vaches grasses et sept beaux épis, son esprit en fut fort agité, et il demanda qu'on lui interprétât cette vision. Alors l'échanson se souvint de l'esclave hébreu qui lui avait si bien prédit son sort. On envoya chercher Joseph dans sa prison; il fut présenté au roi et lui annonça que sept années de stérilité devaient succéder bientôt à sept années d'abondance. Remarquons ici en passant qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces chiffres de sept années. Le nombre *sept* s'employait chez les Égyptiens comme un nombre indéterminé; la vision des sept vaches grasses et des sept vaches maigres avait dû se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit du roi que préci-

sément les *sept vaches épouses du taureau divin* étaient un des symboles importants du paganisme égyptien. Enfin dans une inscription égyptienne datant de la XIIe dynastie (nous expliquerons cette expression dans notre chapitre IV) et par conséquent antérieure de plusieurs siècles à Joseph, un gouverneur de province se vante d'avoir créé des greniers d'abondance *pour sept années*, c'est-à-dire des greniers capables de suffire à plusieurs années de disette de suite.

II. — L'Égypte, au temps où Joseph y avait été conduit, se trouvait divisée en deux royaumes, par suite d'événements que nous raconterons dans notre chapitre IV, en faisant l'histoire de ce pays. Il n'y avait plus de princes nationaux que dans la Thébaïde. La Basse-Égypte était occupée depuis plusieurs siècles déjà par des envahisseurs de race chananéenne, connus sous le nom de Pasteurs, qui avaient fini par prendre les mœurs égyptiennes et avaient constitué une dynastie de princes de leur sang. C'est un de ces rois, nommé Apophis ou Apépi, devant lequel Joseph fut amené. Naturellement il n'avait pas et ne pouvait pas avoir pour les services d'un étranger la même répugnance que les Égyptiens proprement dits, puisqu'il était lui-même d'origine étrangère.

Frappé des avis de Joseph et de sa clairvoyance, il jugea que personne ne pouvait mieux combattre le fléau annoncé qu'un homme si favorisé du ciel. Il lui mit au doigt un anneau, au cou un collier d'or (marque d'honneur retracée et mentionnée plusieurs fois sur les monuments de l'Égypte), le revêtit d'une robe de lin et le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui, car il était choisi pour administrer tout le royaume. Le roi décora le fils de Jacob d'un nom égyptien qui signifiait « nourrisseur du monde » (Tsaf-en-to),

c'est-à-dire nourrisseur du pays, car dans la langue égyptienne le pays (le pays par excellence, l'Égypte) et le monde s'exprimaient par le même mot (*to*). Le nouveau ministre épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Pétéphra comme son ancien maître; elle s'appelait, dit la Bible, Aseneth, c'est-à-dire « la précieuse Neith; » Neith était une déesse des Égyptiens. De ce mariage Joseph eut deux fils, Manassès et Éphraïm.

III. — Joseph recueillit dans des greniers publics construits exprès une partie de la moisson surabondante des années de fertilité et la distribua, au nom du roi, aux Égyptiens pendant les années de disette. En retour de cette prévision et des secours qui les avaient sauvés, le fils de Jacob exigea des habitants de l'Égypte qu'ils cédassent au roi ce que les jurisconsultes appelleraient *le domaine supérieur* de leurs terres, avec redevance d'un cinquième des produits pour le droit de possession. Les prêtres en furent exceptés, parce qu'ils recevaient leur nourriture des greniers publics.

Les approvisionnements créés par la prévoyance de Joseph étaient si considérables, que non-seulement il put nourrir la population de la Basse-Égypte pendant toute la durée de la disette, mais encore il eut le moyen de vendre des grains aux habitants des contrées voisines, où la famine se faisait sentir. C'est alors que ses frères vinrent en Égypte, envoyés par Jacob pour acheter des vivres. A leur second voyage, il se fit reconnaître par eux, leur pardonna et appela toute sa famille à résider en Égypte. En agissant ainsi, il ne faisait que pratiquer la politique constante des Pharaons, qui avait toujours consisté à attirer des tribus de la Palestine et de la Syrie comme colons dans les terres du Delta, qu'une agriculture savante conquérait graduellement et péniblement sur les marais. Et cette politique, qui avait été celle des souverains indigènes, devait être encore bien plus

celle des rois Pasteurs, lesquels avaient tout intérêt à fortifier dans leur État l'élément non-égyptien pour s'assurer un appui contre une réaction nationale.

IV. — Jacob se rendit avec tous les siens à l'appel de Joseph; il était alors âgé de cent trente ans. Le Pharaon les accueillit avec faveur et les établit dans la terre de Gessen, que l'on croit avoir été le territoire de la ville actuelle de Belbéis, à la frontière du Delta et du désert, au N.-N.-E. de Memphis et de la ville moderne du Caire. C'est là que Jacob mourut, dix-sept ans après son établissement. A son lit de mort il bénit ses fils et déclara que l'héritage des promesses divines sur le sang d'Abraham et la qualité de chef de famille passaient à Juda, à l'exclusion de ses trois frères aînés, Ruben, Siméon et Lévi, qui s'en étaient rendus indignes par leurs crimes.

Joseph vécut encore un demi-siècle et demeura toujours le protecteur actif de la colonie israélite. Enfin il mourut à son tour, âgé de cent dix ans, recommandant à ceux de ses frères qui lui survivaient que son corps fût emporté dans la terre de Chanaan quand la race d'Israël quitterait l'Égypte.

§ 4. — Les Israélites en Égypte et l'Exode.

I. — Les Hébreux demeurèrent 430 ans dans le fertile pays de Gessen et s'y multiplièrent énormément. Ils y formèrent un petit peuple, séparé des Égyptiens par ses mœurs, son culte, son langage et son régime patriarcal. La Bible se tait sur l'époque qui suivit immédiatement la mort de Joseph et de ses frères; mais il est certain que les Hébreux restaient isolés des Égyptiens. Leur profession de pasteurs, leurs mœurs nomades, méprisées de la population proprement égyptienne, avaient établi

entre les deux peuples une barrière insurmontable. Le culte patriarcal, à la vérité, ne s'était pas conservé dans sa pureté primitive; mais le culte idolâtre des Égyptiens était trop en opposition avec les traditions des Israélites pour qu'il eût pu prévaloir parmi ces derniers. Les enfants d'Israël conservaient des notions du *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, quoiqu'ils n'eussent plus de ce Dieu que des idées bien confuses. Placés sous la dépendance des rois d'Égypte, ils étaient gouvernés cependant par leurs propres chefs. Les tribus étaient divisées en familles, qui avaient chacune son *zakên* ou *scheikh*, et ces chefs de familles se trouvaient sous les ordres des chefs supérieurs de leurs tribus respectives, appelés *hak* en égyptien. A côté de ceux-ci se trouvaient encore des officiers portant le titre de *schoterim* ou « scribes, » qui, bien que choisis dans la race d'Israël, étaient auprès d'elle les représentants de l'autorité du gouvernement égyptien et répondaient personnellement envers le gouvernement de l'exécution des charges imposées à la colonie hébraïque.

II. —Cependant l'existence des Israélites en Égypte fut loin d'être toujours aussi heureuse qu'elle l'était d'abord. De grandes révolutions s'étaient accomplies dans ce pays, que nous raconterons en détail lorsque nous traiterons de l'Égypte. Les souverains étrangers de la Basse-Égypte avaient été chassés; l'unité du pays et sa pleine indépendance avaient été rétablies. Une dynastie nationale, dynastie glorieuse, guerrière et conquérante, était montée sur le trône. Elle paraît avoir laissé les Hébreux dans une grande paix et même les avoir favorisés. Mais plus tard, à la suite de troubles auxquels, ainsi que nous le verrons plus loin, l'influence des Israélites n'avait peut-être pas été tout à fait étrangère, une nouvelle dynastie encore, celle que l'on compte en Égypte comme la XIXe, parvint au pouvoir. « Il s'éleva, dit l'Écriture, un roi

« nouveau qui ne connaissait pas Joseph. » Les services qu'il avait rendus à l'Égypte ayant été mis en oubli, les descendants de Jacob, regardés comme dangereux à cause de leur nombre et de leur origine, furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions. Le Pharaon qui commença à les persécuter dans le but d'anéantir leur force s'appelait Rhamsès, nous le savons maintenant par les documents d'origine égyptienne; c'était un prince guerrier, et en même temps un despote implacable, un véritable tyran. Il accabla les Israélites de travaux et les employa, sous la conduite de *chefs de corvée*, à toutes les plus rudes opérations de la construction de villes. C'est à des travaux forcés de ce genre que les rois d'Égypte avaient coutume de mettre leurs prisonniers de guerre ; les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques et élevant des murailles sous l'œil de surveillants égyptiens armés de longs fouets, scènes qui peuvent servir d'illustrations aux récits de la Bible sur la servitude des Israélites. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumère les populations ainsi employées aux travaux publics et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux. Ils construisirent dans leur servitude deux villes à l'Orient du Delta, Pithom et Rhamsès, cette dernière ainsi appelée d'après le nom du roi, villes qui sont l'une et l'autre fréquemment mentionnées dans les monuments égyptiens.

III. — Le Pharaon espérait écraser les Israélites à force de mauvais traitements. Voyant qu'au contraire leur nombre allait toujours croissant, il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient.

C'est alors que Moïse vint au monde. Il était fils d'Amrâm et de Jochabed, l'un et l'autre de la tribu de Lévi, qui avaient eu déjà antérieurement deux autres enfants,

un fils du nom d'Aaron et une fille nommée Marie. Sa mère le cacha pendant trois mois; enfin, ne pouvant plus dissimuler son existence, elle l'exposa sur le bord du fleuve dans une corbeille enduite de bitume et de poix. La fille du Pharaon, que l'historien Josèphe appelle Thermouthis, étant allée se baigner, vit la corbeille et recueillit l'enfant, pour lequel Jochabed elle-même s'offrit comme nourrice. Elle lui donna le nom de Moïse (*Mosché*), qui signifie « tiré des eaux, » puis, l'enfant ayant grandi, elle le rendit à la princesse, qui le fit élever à la cour.

L'Écriture Sainte ne dit rien sur la jeunesse de Moïse et sur son éducation, mais on peut accepter avec une certaine confiance la tradition juive rapportée par Josèphe. Suivant cette tradition, la princesse Thermouthis aurait fait élever l'enfant sauvé du Nil par les prêtres, dans toutes les sciences des Égyptiens, et en même temps elle aurait su le préserver contre les embûches de la caste sacerdotale et des devins, qui prédirent au roi ce que l'Égypte aurait à redouter de cet enfant. Il fut aussi formé aux choses de la guerre et exerça un commandement militaire important dans une expédition en Éthiopie.

IV.—La faveur dont il jouissait à la cour n'empêchait pas Moïse, devenu homme, d'être très-sensible à l'oppression qui pesait sur ses compatriotes; il allait souvent au milieu d'eux pour les consoler. Un jour, dans son indignation, il tua un Égyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans l'Arabie Pétrée. Tandis qu'il y errait en proscrit, il eut une fois, se trouvant dans le voisinage d'une tribu madianite, l'occasion de défendre les sept filles de Jéthro, chef et prêtre de la tribu, qui étaient venues abreuver les troupeaux de leur père, contre l'agression des bergers qui voulaient les repousser de la fontaine. Jéthro, ayant appris de ses filles la généreuse conduite de Moïse,

l'invita à venir chez lui et lui offrit l'hospitalité. Moïse ayant consenti à rester chez Jéthro, celui-ci lui donna pour femme sa fille Séphora.

Moïse passa de longues années chez les Madianites, menant la vie de pasteur. Pendant ce temps rien n'avait changé dans la situation de ses frères en Égypte; un nouveau roi, que les monuments égyptiens nous apprennent s'être appelé Merenphtah, était monté sur le trône; mais il continuait à l'égard des Hébreux le système inique de son prédécesseur. Dans la solitude auprès de ses troupeaux, Moïse put méditer sur le sort des Israélites; les traditions des patriarches occupaient son esprit, et la pensée de Jéhovah, le Dieu de ses pères, occupait tout son être.

V. — Un jour qu'il avait porté ses pas auprès du mont Horeb, il vit un buisson qui était enflammé sans être consumé par le feu. Ne pouvant se rendre compte de ce phénomène, il voulut s'approcher pour l'examiner de plus près; mais une voix se fit entendre du milieu du buisson et l'avertit qu'il se trouvait sur un terrain sanctifié par la présence de Dieu. Nous ne considérons ici les faits de l'Histoire Sainte que sous le rapport purement et exclusivement historique; nous ne reproduirons donc pas ici le sublime dialogue que la Bible place à cet endroit entre Moïse et le Seigneur. Tous les sentiments du futur libérateur, sa confiance en Dieu, sa méfiance dans sa propre capacité, ses hésitations, se retracent dans ce dialogue, où Dieu, suivant l'expression de Bossuet, « se fait connaître à ce grand homme plus qu'il « n'avait jamais fait à aucun homme vivant. » Dieu ordonne à Moïse de retourner en Égypte et lui révèle qu'il l'a choisi pour délivrer son peuple de l'esclavage et pour lui faire connaître de nouveau le Dieu de ses pères comme *l'être absolu*. « Je suis celui qui suis » (ÉHYÉ), tel est le nom sous lequel Dieu veut se faire annoncer à son

peuple, en se faisant connaître comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VI. — Moïse rejoignit alors son frère Aaron, dont le concours lui avait été annoncé par la voix divine dans le buisson ardent et qui, plus éloquent que lui, devait être, auprès des Hébreux et du roi d'Égypte, l'interprète de ses inspirations venues d'en haut. Ils rentrèrent ensuite en Égypte et, après avoir rassemblé les chefs des tribus israélites, leur avoir rendu courage et les avoir décidés à leur obéir, ils se présentèrent devant le Pharaon.

Bien qu'ils n'eussent réclamé pour leurs compatriotes que la liberté d'aller sacrifier dans le désert, leur demande fut repoussée avec mépris, et, loin d'accorder la moindre relâche au peuple d'Israël, un surcroît de travaux lui fut imposé. Alors Dieu, par le ministère de Moïse et d'Aaron, frappa le pays des divers fléaux si célèbres sous le nom des dix plaies d'Égypte. Les eaux du Nil changées en sang, divers animaux nuisibles, la mortalité des animaux, des ulcères, un orage furieux, des ténèbres surnaturelles, vinrent tour à tour affliger les Égyptiens. Plusieurs fois le roi, touché de repentir ou de crainte, pria les deux frères d'obtenir de Dieu la cessation de ces désastres; mais lorsque le fléau avait cessé, il revenait à l'endurcissement de son cœur. Enfin, la mort de tous les premiers-nés du royaume et du fils même du roi brisa sa résolution, et il laissa partir les Israélites.

Le soir du départ, Moïse institua en mémoire de cet événement le repas de la Pâque. Les Hébreux montaient alors à six cent mille hommes adultes, sans compter les femmes et les petits enfants. Tous se mirent en route sous la conduite de Moïse.

VII. — Leur marche ne pouvait être que très-lente;

ils furent trois jours à gagner les bords de la mer Rouge, par un itinéraire dont il est difficile maintenant de déterminer les stations d'une manière précise.

Le Pharaon, se ravisant et regrettant la permission qu'il leur avait donnée de partir, s'était mis à leur poursuite avec 600 chars de guerre et une grande masse d'infanterie. Il les atteignit sur le rivage. Les Hébreux avaient devant eux, à l'est, le golfe de Suez, à droite et à gauche des montagnes inaccessibles, et derrière eux ils voyaient l'armée des Égyptiens. Sans un secours miraculeux ils étaient perdus. Déjà ils s'abandonnaient au désespoir, quand Moïse leur promit de la part du Tout-Puissant une délivrance éclatante. La nuit venue, Moïse étendit sa main sur les eaux : une violente tempête venue de l'est se mit alors à souffler, sépara les eaux du golfe, au point où les Israélites étaient campés, et ouvrit un passage au milieu des eaux, refoulées de chaque côté. Les Hébreux s'engagèrent aussitôt dans ce chemin miraculeusement frayé, et toute la nuit fut occupée par le passage, qui s'opéra probablement dans le voisinage du mont Attaka, où la mer a maintenant six lieues de largeur. Là se trouvent, sur le rivage arabe, des sources que les indigènes d'aujourd'hui appellent Ayoun-Mousa (les sources de Moïse), et où ils placent traditionnellement le passage des enfants d'Israël.

Au point du jour les Égyptiens aperçurent ceux qu'ils poursuivaient campés sur l'autre rive. Leur premier mouvement fut de s'élancer en toute hâte sur les traces des Hébreux, sans calculer les dangers d'une telle entreprise. Ils se hasardèrent à suivre les fugitifs dans le lit du golfe, avec leurs chars et leurs chevaux; mais les chars ne pouvaient pas rouler et la marche fut très-pénible. Tout à coup Moïse étendit de nouveau sa main dans la direction de la mer. Aussitôt le vent d'est cessa de souffler, les flots revinrent sur eux-mêmes et coupèrent la retraite à l'armée égyptienne, qui fut engloutie dans la mer.

On ajoute d'habitude que le Pharaon périt dans les eaux avec son armée; mais c'est là une de ces *interprétations*, un de ces *développements* que trop souvent on ajoute au récit de la Bible. Le livre saint ne dit rien de semblable, et même aucune de ses expressions ne justifie ni ne motive une semblable assertion. C'est l'armée, non le roi, qui fut engloutie. Et en effet, nous verrons dans le chapitre de l'histoire d'Égypte qûe le Pharaon Mérenphtah dut survivre à ce désastre et mourut dans son lit.

§ 5. — Les Israélites au Sinaï.

1. — Ce n'est pas sans une intention bien arrêtée et mûrement réfléchie que Moïse avait conduit les Israélites vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï. La route la plus courte et qui semblait la plus naturelle pour se rendre d'Égypte dans le pays de Chanaan était de passer au nord, le long de la côte de la Méditerranée, et de gagner Gaza en traversant Rhinocorura (El-Arîsch). Mais cette route était, sur tout son parcours, jalonnée de forteresses redoutables occupées par des garnisons égyptiennes qui auraient entravé le passage des Hébreux. L'armée du Pharaon les eût facilement rejoints sur cette voie, qu'elle avait l'habitude de suivre pour ses campagnes en Asie, et les y eût indubitablement taillés en pièces. Il eût été d'ailleurs de la plus grande imprudence de mettre immédiatement le peuple d'Israël, abaissé par un long esclavage et sans habitude du maniement des armes, en collision avec les belliqueuses populations chananéennes, qui, si la guerre s'était engagée, auraient été secourues par toutes les forces du roi d'Égypte, alors leur souverain.

De plus, avant d'entrer en possession de la Terre Promise et de constituer un peuple indépendant, les Hébreux

des individus qui suivaient Moïse. Or, cette foule immense se trouvait conduite, avec des troupeaux nombreux, dans un désert où à peine quelques tribus d'Arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de pâturages.

Dès les premiers jours, Dieu pourvut à la vie de son peuple en faisant adoucir par Moïse l'eau amère de Marah, station qui doit correspondre au lieu actuel de Howara, à quelque distance au sud du point où s'était fait le passage, lieu dont les eaux, encore aujourd'hui, ne sont pas possibles à boire à cause de leur amertume. Ensuite, lorsqu'ils se furent éloignés des fontaines d'Elim pour se rendre, à travers le désert de Sin, au canton de Raphidim près du mont Horeb, Dieu leur envoya un passage de cailles qui les rassasia, et fit sortir l'eau du rocher de la vallée actuellement appelée Ouady-Mokatteb, prodige qu'il renouvela encore plus tard pour sauver son peuple d'une mort infaillible. C'est alors aussi que Dieu commença à faire tomber la manne, qui nourrit les Hébreux durant les quarante années qu'ils furent retenus dans le désert en punition de leur peu de foi. La manne tombait chaque matin dans le camp ; chacun en recueillait promptement (car elle fondait aux premiers rayons du soleil) la quantité nécessaire à la consommation du jour, mais non davantage, car le lendemain elle était corrompue ; cependant, la veille du sabbat, on pouvait, sans qu'elle se corrompît, en amasser pour deux jours, afin d'observer exactement le jour consacré au Seigneur.

Les Hébreux étaient encore à Raphidim, lorsqu'ils y furent attaqués par les Amalécites, l'une des plus anciennes et des plus puissantes tribus de l'Arabie proprement dite, qui devait descendre de Jectan et dont il est déjà question dans le récit des conquêtes de Chodorlahomor. Dieu accorda la victoire aux Israélites, qui furent conduits au combat par Josué, le futur conquérant de la Terre Promise.

III. — Partis de Raphidim, les enfants d'Israël arrivèrent, le troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï, où Dieu leur donna sa loi, annoncée par le bruit du tonnerre, la lueur des éclairs, les nuées et la fumée qui couvrirent la montagne. Il promulgua d'abord les devoirs fondamentaux de l'homme envers Dieu, son prochain et lui-même ; c'est ce qu'on nomme le décalogue ou les dix commandements. Beaucoup de préceptes plus détaillés furent ajoutés à ceux-là, et le peuple promit d'observer la loi du Seigneur.

Mais, tandis que Moïse était retourné sur le Sinaï, où il disparut aux regards, enveloppé d'une nuée, et demeura quarante jours et quarante nuits, écoutant les ordres que Dieu lui donnait pour la célébration de son culte, le peuple léger et grossier d'Israël n'eut pas la patience de subir cette première et facile épreuve de sa fidélité à la loi suprême qui allait être sa grande institution nationale, le principe même de sa constitution. Durant la courte absence du prophète il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de servitude, et ses propres engagements ; il dit à Aaron : « Fais-nous des dieux « qui nous précèdent. » Aaron leur fabriqua un veau d'or, en imitation du culte égyptien d'Apis, et les Israélites dirent en le voyant : « Voilà tes dieux, Israël, qui « t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel, et on offrit des victimes à ce honteux simulacre.

Moïse intercéda près du Seigneur pour qu'il n'anéantît point ce peuple impie et infidèle, mais, dans le transport de son indignation, il lança et brisa contre terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait tracé sa loi. Il jeta au feu l'idole et envoya la tribu de Lévi fondre sur les rebelles à la loi divine, loi de la nation elle-même, que Dieu avait miraculeusement affranchie et créée pour ainsi dire. Un grand nombre tomba sous le glaive. D'autres tables de pierre furent taillées par Moïse d'après

l'ordre du Seigneur, et les dix commandements y furent de nouveau tracés.

§ 6. — La loi de Moïse.

I. — Nous ne pouvons exposer ici dans tous ses détails la législation dictée en différentes fois à Moïse par la parole divine et destinée à enseigner au peuple hébreu les principes essentiels de la croyance, les lois de la morale, la forme du culte et les institutions politiques et civiles qui devaient en faire un peuple à part parmi les nations du monde antique. Mais il est du moins nécessaire d'en exposer ici, le plus brièvement que faire se pourra, les principes fondamentaux et les dispositions les plus essentielles.

La loi mosaïque offre ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, d'une législation complète dès l'origine d'une nation et subsistant durant de longs siècles, malgré des infractions fréquentes, mais toujours réparées, et quoique, par sa sublimité même, elle froissât souvent les inclinations grossières du peuple qu'elle régissait. Celui-là seul pouvait l'imposer aux Israélites qui pouvait dire en tête du livre : « Je suis le Seigneur ton « Dieu, » et confirmer cette parole par quarante années de miracles.

Sans doute, il y a dans ce code des traits qui ne sont pas directement empruntés à la perfection divine ; on y rencontre la sanction de coutumes imparfaites ou regrettables, qui devaient antérieurement exister chez un peuple sortant du milieu des idolâtres ; la loi les tolère en partie, se bornant à prescrire des règles pour en restreindre l'application. Mais, quelque éloignée qu'elle soit de la perfection évangélique, réservée pour une époque où l'exemple du Sauveur et l'institution des sa-

crements devaient apporter au genre humain une force morale inconnue jusque-là, la loi de Moïse dépasse encore de la distance du ciel à la terre les institutions de tous les peuples anciens, sans en excepter ceux qui surpassèrent les Hébreux par la vivacité de l'intelligence ou l'élévation du caractère.

II. — Le principe fondamental de cette législation est l'autorité de Dieu sur le peuple d'Israël. Il est, dans le sens littéral du mot, leur souverain, et toute autre autorité est subordonnée à l'exercice permanent de la sienne, même dans l'ordre politique ou civil. Du reste, les autres pouvoirs sont institués par Dieu pour administrer conformément à ses lois, mais ne sont pas d'ordinaire choisis parmi les prêtres, descendants d'Aaron, ni dans la tribu de Lévi, consacrée aux diverses fonctions du culte.

Chaque tribu avait ses autorités civiles, bien que certaines causes fussent réservées à un tribunal suprême; mais l'unité de la nation reposait surtout sur l'unité de croyance et de culte, sur les grands souvenirs rappelés chaque année par des fêtes solennelles, la Pâque ou Fête des azymes (sortie d'Égypte), la Pentecôte (promulgation de la loi) et la Fête des tabernacles ou des tentes (commémoration du séjour dans le désert). Le tabernacle unique, où s'offraient des sacrifices solennels et où reposait l'arche, symbole de l'alliance formée entre Dieu et son peuple, était le centre politique comme le centre religieux de la nation.

III. — Les lois pénales proclamées par Moïse n'admettaient ni les supplices recherchés, ni la torture, par laquelle (triste héritage du droit romain) les nations modernes cherchaient encore, il y a un siècle, à arracher dans les douleurs les aveux d'un accusé. On ne devait point prononcer la peine de mort sur la déposition d'un

seul témoin, et, contrairement aux mœurs politiques de l'Asie, le supplice du père ne pouvait jamais entraîner celui des enfants. Mais l'idolâtrie qui, dans ces contrées comme partout ou presque partout ailleurs, s'alliait à d'affreuses débauches, l'idolâtrie qui était à la fois un outrage à la divinité même et une attaque formelle au principe constitutif de la nation, à la condition essentielle de son unité, emportait la peine de mort.

IV. — La propriété de la terre était soumise à des conditions, à des restrictions, qui, dans leur bienfaisante sagesse, devaient rappeler souvent à l'Israélite le don direct et spécial que Dieu lui avait fait, en chargeant son peuple de châtier la dépravation des Chananéens et en lui abandonnant leur territoire. Non-seulement la dîme du revenu, sorte d'impôt perçu au nom de Dieu même, souverain du peuple hébreu, était destinée à l'entretien des Lévites, exclus par la loi de toute part à la possession des champs et pourvus seulement de certaines villes avec une étroite banlieue; mais, chaque septième année ou année sabbatique, la terre se reposait et les productions qu'elle rendait sans culture devaient être partagées avec les serviteurs et les étrangers. De plus, l'année jubilaire, c'est-à-dire la cinquantième année ou plutôt encore la septième année sabbatique, qui représente la cinquantième, en comptant celle du point de départ selon l'usage d'un grand nombre de peuples anciens, devait rétablir chaque famille en possession de l'héritage qui lui serait assigné lors de la conquête. Ainsi la vente des biens ruraux ne pouvait jamais être qu'un engagement de la terre pour les années qui restaient à écouler jusqu'à la prochaine année jubilaire; en sorte que l'imprévoyance, la prodigalité ou la mauvaise conduite d'un père ne pouvait compromettre que temporairement le sort de sa famille. Au bout d'un terme fixe, elle recouvrait son ancienne aisance, et cela sans que les droits de

personne fussent compromis. Le père ne pouvait non plus, comme chez les Romains, exercer un droit de vie et de mort sur ses enfants.

V. — Mais l'institution des années sabbatique et jubilaire avait une autre portée encore et un but plus élevé: elles rendaient la liberté aux esclaves hébreux. Le sort de l'esclave dans la société israélite ne ressemblait presque en rien à ce qu'il etait chez les peuples les plus policés de l'Europe antique. La loi de Moïse punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur, et affranchissait, sans indemnité aucune, l'esclave blessé par son maître. Le repos du sabbat et des fêtes lui appartenait comme à l'homme libre. « C'est pour les esclaves aussi que ce repos est institué, » disait la loi; et elle ajoutait cette raison touchante : « Souvenez-vous que vous avez « été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Mais cette servitude si adoucie, et qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'acquittement d'une dette par le travail dans une famille autrement insolvable, cette servitude ne devait, en aucun cas, dépasser l'espace de six ans, puisqu'à la septième année — par laquelle il faut, selon toute apparence, entendre l'année sabbatique, — l'Israélite esclave redevenait libre, s'il ne s'y refusait lui-même, auquel cas sa servitude se prolongeait jusqu'au prochain jubilé.

Il est vrai que les esclaves étrangers étaient exclus de cette bienfaisante disposition, les Hébreux usant envers eux du droit des gens que les étrangers pratiquaient eux-mêmes. Mais en se déclarant prosélyte, en ouvrant les yeux à la lumière et en embrassant la loi divine du Sinaï, tout étranger était admis à l'égalité avec les enfants d'Israël. L'esclave d'origine étrangère se trouvait donc, par le fait seul de sa conversion, profiter de toutes les dispositions établies en faveur des Hébreux tombés en servitude.

VI. — La charité la plus entière était d'ailleurs prescrite aux Israélites envers les étrangers, contrairement aux mœurs de tous les autres peuples antiques. « Que « l'étranger soit chez vous comme l'indigène, disait la « loi, et vous l'aimerez comme vous-même, car vous « aussi, vous avez été étrangers sur la terre d'Égypte. » Il avait part aux dîmes, et il était associé à l'orphelin et à la veuve dans le droit de glaner, droit formellement établi par la loi. La législation juive était essentiellement partiale pour le pauvre; elle défendait l'usure, commandait l'aumône, prescrivait la charité même envers les animaux, et admettait l'étranger au temple et aux sacrifices. Tout ce que le monde ancien abaissait et repoussait, la loi mosaïque le relevait. Dans la société qu'elle fondait, l'étranger n'était plus un ennemi, l'esclave était encore un homme, et la femme, assise dignement à côté du chef de la famille, y était entourée des mêmes respects.

§ 7. — Le Tabernacle.

I. — Une fois la loi promulguée, Moïse s'occupa d'organiser le culte extérieur et visible de Jéhovah, qu'il importait d'instituer au plus tôt pour retenir dans la foi un peuple amoureux des pompes extérieures et fort enclin, par cet amour même des cérémonies, à retomber dans l'idolâtrie. Il communiqua ses inspirations divines à ce sujet, d'abord à Aaron et aux chefs des tribus, puis à la nation tout entière, et il leur exposa le plan du temple portatif dans lequel le culte devait être désormais célébré pour toute la nation. Aaron et ses quatre fils furent désignés comme les prêtres de ce culte, et la mission de les assister dans leurs fonctions fut remise à la tribu de Lévi tout entière, en récompense du dévouement qu'elle venait de manifester pour la cause de l'unité divine.

Sur l'appel que fit Moïse à la générosité de la nation, les matériaux, les métaux et autres objets précieux nécessaires à la confection du *Tabernacle* (c'est ainsi qu'on a pris l'habitude de désigner le temple portatif), des autels, des vases sacrés, etc., furent apportés avec profusion. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, sous la direction de deux artistes, Besalel, de la tribu de Juda, et Oholiab, de celle de Dan. Le travail marcha avec rapidité, et au premier jour de la seconde année le Tabernacle put être dressé et consacré.

II. — Il était semblable aux tentes de luxe des chefs nomades; mais la tenture en était soutenue par un échafaudage de planches qui lui donnait plus de consistance. Le tout formait un carré oblong dont les côtés les plus longs allaient du levant au couchant, et se composait du sanctuaire proprement dit, appelé *mischcan* (demeure), et d'un vaste parvis qui l'entourait de tous les côtés.

Dans ce parvis, en plein air, se trouvaient l'autel des sacrifices, en bois revêtu de lames de bronze, sur lequel on brûlait les victimes immolées, et le vaste bassin de bronze, posé sur un piédestal du même métal, dans lequel les prêtres se lavaient les pieds et les mains avant d'approcher de l'autel ou d'entrer dans le sanctuaire.

Le sanctuaire proprement dit était divisé par un voile d'étoffe magnifique et brochée en deux parties, le *lieu saint* et le *saint des saints*. Le lieu saint renfermait, en fait de meubles sacrés, la table des pains de proposition, en bois revêtu d'or, où étaient placés chaque jour de sabbat les douze pains azymes offerts par les douze tribus, le fameux chandelier d'or à sept branches, enfin le petit autel portatif en bois revêtu de lames d'or où l'on brûlait les parfums. La table des pains de proposition et le chandelier à sept branches sont représentés dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus, à Rome, parmi les trophées enlevés de Jérusalem après la prise

de cette ville par les Romains. On trouve aussi dans certains monuments égyptiens la figure d'une table d'offrandes sur laquelle paraît avoir été copiée celle des pains de proposition.

Le saint des saints, dans lequel le grand-prêtre et Moïse avaient seuls le droit d'entrer, et à de certains jours déterminés, ne renfermait autre chose que l'arche sainte, symbole de l'alliance conclue entre Dieu et son peuple choisi. Elle était en bois incorruptible, revêtu de lames d'or. La description qu'en donne le livre de l'Exode est très-obscure et très-incomplète, mais tout semble indiquer que l'arche avait été faite sur le modèle de ces *naos* ou chapelles portatives en bois que contenait le sanctuaire de chaque temple de l'Égypte et que leurs bas-reliefs représentent souvent. Dans les *naos* ou arches égyptiennes, dont les portes demeuraient toujours closes, était enfermée l'image, invisible pour les profanes, de la divinité à laquelle chacun était consacré et qui était censée y résider. Dans l'arche du Tabernacle mosaïque, il n'y avait pas d'image de ce genre, puisque la loi, pour éviter le danger de l'idolâtrie, défendait de représenter Dieu sous une figure visible et matérielle quelconque. Moïse y avait placé les tables du décalogue, qui constituaient comme l'instrument de l'alliance entre l'Eternel et les Israélites. Les deux figures emblématiques qui enveloppaient l'arche de leurs ailes étendues, et que la Bible appelle des *Chérubins*, devaient être, d'après leur nom qui signifie « taureaux » et d'après les passages qui leur prêtent une face humaine et des ailes, de ces taureaux ailés à tête d'homme dont on a trouvé les images gigantesques à la porte de tous les palais de l'Assyrie.

III. — On s'est étonné souvent de la magnificence du Tabernacle tel qu'il est décrit dans le livre de l'Exode et surtout des énormes travaux métallurgiques qu'en avait

réclamés l'exécution. De semblables travaux ne peuvent pas être produits par un peuple de pasteurs nomades errant sous des tentes; ils nécessitent un outillage perfectionné, des établissements fixes et étendus. La critique anti-religieuse s'est donc hâtée de tirer parti de cette difficulté pour taxer les Livres Saints d'exagération et même de mensonge, et pour dire que les travaux du Tabernacle devaient être relégués dans le domaine des fables. Mais aujourd'hui ces objections spécieuses s'écroulent devant le progrès des connaissances, et la véracité du livre divin se montre éclatante ici comme dans tous ses autres récits.

Les explorateurs les plus récents de l'Arabie Pétrée, M. le comte de Laborde, M. Lepsius et M. Lottin de Laval, ont trouvé dans le massif montueux du Sinaï, tout auprès de l'endroit où les Hébreux séjournèrent sous la conduite de Moïse les deux ans que réclamèrent les travaux du Tabernacle, dans un lieu qui s'appelle actuellement Ouady-Magarah, d'importantes mines de cuivre exploitées par les Égyptiens depuis le temps de leurs plus anciennes dynasties, et les ruines, parfaitement reconnaissables encore, de vastes usines métallurgiques qu'ils y avaient fondées. Les inscriptions abondent dans ces ruines, et l'on a remarqué que toute mention des souverains d'Égypte s'y arrête pendant l'intervalle de temps correspondant au séjour des Israélites dans le désert. Il devient donc bien clair que ceux-ci, une fois qu'ils furent parvenus au Sinaï et voulurent exécuter les objets nécessaires à leur culte, chassèrent les ouvriers égyptiens des usines de Ouady-Magarah et s'en rendirent maîtres. Ce fut là qu'Aaron fit sans doute fabriquer le veau d'or, ce fut là qu'avec les fourneaux établis par l'ordre des Pharaons et l'outillage qui en dépendait, Besalel et Oholiab fondirent les nombreux objets d'or et de bronze qui formaient le mobilier du Tabernacle.

§ 8. — Séjour dans le désert.

I. — Le Tabernacle une fois dédié, quelques jours après la seconde Pâque anniversaire de la sortie d'Égypte, Moïse fit lever le camp et reprendre la marche. Il avait choisi pour guide, dans la partie du désert qui restait à traverser et qu'il ne connaissait pas personnellement, son beau-frère Hobab le Madianite, qui était venu le rejoindre au Sinaï et qui lui avait amené sa femme et ses enfants. La route fut prise au nord, vers le désert de Pharân et la frontière méridionale de la Palestine.

Mais dès le début du voyage les murmures recommencèrent. La chaleur (car on était à la fin de mai) faisait un certain nombre de victimes dans cette foule agglomérée; bientôt le bas peuple se plaignit du manque de nourriture et se prit à regretter l'abondance dont il avait joui en Égypte. Encore une fois de nombreuses volées de cailles arrivèrent dans le camp; les Hébreux se jetèrent avec une telle avidité sur cette nourriture que beaucoup payèrent de la vie leur intempérance. On parvint enfin à Cadès-Barné dans le désert de Pharân, très-près de l'extrémité méridionale de la mer Morte.

II. — C'est de là que Moïse envoya douze hommes, un chaque tribu, pour explorer le pays de Chanaan et pour lui faire un rapport sur les habitants, sur les villes qu'ils occupaient et sur l'aspect du pays en général. Revenus après quarante jours, ces hommes louèrent beaucoup la fertilité du pays de Chanaan, mais ils en présentèrent la conquête comme une chose impossible, à cause de la force des habitants, hommes d'une stature gigantesque et établis dans des villes bien fortifiées. A

ce rapport le découragement s'empara du peuple; en vain Josué et Caleb, qui avaient été du nombre des explorateurs, cherchèrent-ils à calmer l'exaspération de la foule et à vaincre sa défiance par des récits plus favorables. Un soulèvement général menaça de détruire entièrement le plan de Moïse, et on parlait déjà d'élire un autre chef pour retourner en Égypte. Moïse sentit alors l'impossibilité de poursuivre son œuvre avec la génération présente, habituée à l'esclavage et incapable d'un dévouement héroïque. Il reprocha sévèrement au peuple sa défiance envers le Dieu qui s'était manifesté à lui par tant de miracles, et il lui annonça l'arrêt divin qui condamnait tous les hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Josué et de Caleb) à mourir dans le désert, et réservait à la jeune génération la conquête du pays de Chanaan.

A la parole de Moïse, les Hébreux sentirent combien leur conduite était criminelle et voulurent immédiatement se mettre en marche contre les Chananéens; mais l'arrêt était irrévocablement prononcé. Malgré la défense de Moïse, qui refusa de quitter le camp, on tenta une attaque; les Israélites furent repoussés avec perte par les Chananéens et les Amalécites ligués contre eux, et ils durent se résigner à continuer la vie nomade dans le désert.

Le rejet à quarante années de l'entrée dans la Terre Promise était un châtiment divin du peu de foi des Hébreux; résultat d'une sage disposition de la Providence, il eut pour conséquence de faciliter beaucoup dans l'ordre des choses humaines la conquête du pays de Chanaan. Non-seulement il mit aux prises avec les belliqueuses populations chananéennes une génération endurcie et aguerrie, née dans les épreuves de la liberté, au lieu de celle qui était née et avait grandi dans l'esclavage, mais il amena l'invasion dans le moment historique qui pouvait lui être le plus favorable. Si les Hé-

breux étaient entrés sur la terre de Chanaan deux ans après l'Exode, ils n'auraient pas eu affaire aux seuls Chananéens, mais à toutes les forces de l'empire égyptien, encore formidable et maître de la Palestine entière. Quarante ans après, au contraire, les circonstances avaient changé. L'Égypte était aux mains de rois fainéants qui ne s'occupaient plus des choses de la guerre et qui laissèrent les Israélites et les Chananéens se heurter comme ils voulurent dans la Palestine, en se bornant à revendiquer sur ce pays une suzeraineté purement nominale, que ni les uns ni les autres ne paraissent s'être inquiétés de contester.

III. — Pendant trente-huit ans les Hébreux, tristement résignés à la vie de nomades, parcoururent le désert auquel les Arabes ont donné le nom d'*El-tyh* ou *Tyh Beni-Israël* (égarement des enfants d'Israël), allant du nord au midi jusqu'à Aziongaber sur le golfe Élanitique, et retournant de là au nord jusqu'à Cadès-Barné.

Ils ne paraissent y avoir été troublés par des attaques d'aucune sorte. Ce long espace de temps se passa sans incidents remarquables dont la mémoire ait mérité d'être transmise à la postérité. Du moins les documents historiques du Pentateuque ne relatent de cette époque qu'un seul événement qui ait quelque importance : c'est la révolte excitée par le lévite Coré, et dont la cause est attribuée au privilége du sacerdoce accordé à Aaron et à sa famille. On sait quel fut le châtiment divin qui atteignit Coré et ses principaux complices. Le peuple ayant trouvé ce châtiment trop sévère, Dieu punit ses murmures par une peste qui fit de nombreuses victimes.

IV. — Au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, Aaron, frère de Moïse, mourut à Masera, sur le mont Hor. Il était alors âgé de cent vingt-trois ans, et le souverain sacerdoce fut transmis à

Éléazar, son fils. L'entrée de la Terre Promise venait de lui être refusée par un arrêt divin, ainsi qu'à Moïse, parce qu'ils avaient chancelé dans leur foi quand Dieu leur avait prescrit de commander au rocher de Cadès de donner de l'eau à son peuple.

Le mont Hor se trouve sur la frontière du pays alors occupé par les Edomites, descendants d'Esaü, à qui Moïse venait de demander le passage en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert les Israélites. Le législateur, en effet, sentant sa fin approcher, avait voulu du moins assurer l'œuvre de toute sa vie en conduisant lui-même son peuple sur la rive gauche du Jourdain, où les limites de la terre de Chanaan n'étaient point fortifiées par la nature et n'avaient d'autre défense que le fleuve, guéable en plusieurs endroits. En demandant passage au travers de l'Idumée, Moïse avait promis qu'aucun Hébreu ne s'écarterait de la route frayée et que le peuple paierait l'eau qu'il pourrait boire. Les Edomites refusèrent; alors les Hébreux, à qui Dieu avait défendu de combattre leurs frères, furent obligés de se détourner au sud-est jusqu'au rivage du golfe Elanitique, pour remonter ensuite vers le nord. Attaqués dans leur marche par les Chananéens d'Arad, ils furent d'abord vaincus, puis bientôt prirent une éclatante revanche ; mais les Edomites les laissèrent défiler sur leur frontière sans les inquiéter. Dieu défendit également aux Hébreux d'attaquer les Moabites et les Ammonites, descendants de Lot, et ils suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared (aujourd'hui Ouady-Karak), puis gagnèrent celui d'Arnon, qui formait la frontière des Moabites et des Amorrhéens, l'une des nations chananéennes. Le torrent d'Arnon se jette dans la mer Morte, vers le milieu de la côte orientale de cette mer, et celui de Zared sur la même côte, plus au sud.

§ 9. — Conquête du pays à l'est du Jourdain.

I. — Une ambassade pacifique fut alors adressée par Moïse à Sibon, roi des Amorrhéens, pour demander le passage, en promettant encore de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Ce Sibon était un aventurier conquérant, qui très-peu de temps auparavant se mettant à la tête de tribus chananéennes cantonnées jusqu'alors autour d'Engaddi, sur la rive occidentale de la mer Morte, avait passé le Jourdain et s'était formé, entre le Yabbok et l'Arnon, aux dépens des Ammonites et des Moabites, un royaume dont Hésebon était la capitale. Il avait ravagé tout le pays de Moab et en avait même enlevé d'assaut la capitale. Un grand bas-relief sur lave, d'un travail imité de celui des Egyptiens mais plus grossier, qui a été découvert par M. de Saulcy dans les ruines d'un monument triomphal de ce prince tout auprès de l'Arnon, dans un lieu auquel les Arabes donnent encore le nom très-significatif de Tell-Schibân (le monticule de Sihon), a été rapporté récemment en France par les soins de M. le duc de Luynes, qui l'a généreusement offert au musée du Louvre; il représente le conquérant perçant de sa lance un ennemi renversé à terre. Enorgueilli outre mesure par ses succès précédents, Sihon rejeta les demandes des Israélites, réunit ses troupes et s'avança dans le désert pour combattre le peuple guidé par Moïse. Complétement vaincus, les Amorrhéens se virent enlever toutes leurs villes, et leur territoire devint la conquête des Hébreux.

Après cette première victoire, Moïse, sans perdre un moment, dirigea les forces d'Israël contre le royaume de Basan, qui prenait les armes pour venger Sihon. Ce royaume, dont les capitales étaient Astharoth-Karnaïn et Edreï, avait été également fondé, aux dépens des Am-

monites, rejetés plus à l'est autour de Rabbath-Ammon (plus tard Philadelphia), et des cantons méridionaux de l'état araméen de Damas, par des tribus amorrhéennes que dirigeait un aventurier d'une taille énorme et d'une force prodigieuse, nommé Og ; il descendait de la population des Rephaïm, qui avaient occupé une partie de la Palestine avant la venue des Chananéens et que la tradition représente comme des géants. Og, s'étant constitué l'adversaire des Israélites, eut le même sort que Sihon ; il fut vaincu et tué. Par sa défaite les Hébreux se trouvèrent maîtres de toute la rive gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'au mont Hermon où ce fleuve prend sa source, c'est-à-dire de toute la contrée que plus tard les Grecs appelèrent la Pérée, ou « pays au-delà du fleuve. »

II. — Après ces deux victoires, le peuple d'Israël vint camper dans les plaines enlevées par Sihon aux Moabites, en face de Jéricho. Balak, roi de Moab, s'effraya de leur présence et s'allia pour se défendre contre eux avec les chefs des Madianites. Se sentant pourtant trop faibles pour attaquer les Hébreux, les alliés firent venir du pays des Ammonites un devin fameux, nommé Balaam, pour maudire ces redoutables ennemis et jeter sur eux un sort funeste. Le projet n'ayant pas réussi, ils invitèrent les Hébreux aux fêtes célébrées en l'honneur de leur Dieu Baal-Phégor. Le culte immoral et voluptueux de ce Dieu séduisit un grand nombre d'Israélites. Zamri, chef d'une famille de la tribu de Siméon, osa passer devant Moïse avec la fille d'un prince madianite ; tous deux furent tués sur le champ par Phinéhas, fils du grand-prêtre Eléazar. Moïse fut obligé de déployer la plus terrible sévérité, et il ordonna aux juges de faire punir de mort tous les coupables. Une guerre d'extermination fut ensuite entreprise contre les Madianites ; Moïse donna le commandement à Phinéhas, qui attaqua

l'ennemi avec douze mille hommes et en fit un massacre formidable. Phinébas ne prit point, du reste, possession du territoire madianite ; il se contenta de dévaster le pays, et l'expédition revint au campement avec un immense butin.

III. — On fit alors le dénombrement des familles d'Israël; il donna 601,730 hommes en état de porter les armes. De nouveaux préceptes furent ajoutés à la loi des Hébreux, et Josué fut désigné par Dieu comme successeur de Moïse, mais avec ordre de consulter le grand-prêtre Eléazar dans les déterminations qu'il aurait à prendre.

Le moment de franchir le fleuve approchant, les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages que présentait la contrée qui venait d'être conquise, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse leur reprocha de semer ainsi le découragement parmi le peuple, mais ces deux tribus ayant promis de prendre part aux combats de la conquête de Chanaan sans réclamer aucune autre parcelle de territoire, le législateur y consentit. Les deux tribus s'établirent donc entre l'Arnon et le Yabbok, Ruben au midi et Gad au nord. Une partie de la tribu de Manassé, issue de Joseph, obtint le même privilège et reçut pour son lot le territoire de Basan.

IV. — Enfin Moïse fixa les limites du territoire dont on devait faire la conquête; il chargea Josué, Eléazar et les chefs des dix tribus de veiller au partage des terrains, qui devaient être tirés au sort. Il ordonna d'assigner aux lévites, dans les différents cantons, quarante-huit villes, dont six devaient en même temps servir d'asile à ceux qui auraient tué un homme par imprudence. Après avoir ainsi réglé d'avance l'œuvre de la conquête, il sentit la nécessité de rappeler à la nouvelle généra-

tion la miraculeuse conservation des Hébreux dans le désert, et tout ce qu'il avait fait lui-même afin de consolider le bonheur de son peuple pour les siècles à venir. Il adressa aux Israélites une série de discours, dans lesquels il rappela les points principaux de sa législation avec plusieurs modifications et additions que le temps avait rendues nécessaires. Il exhorta les Hébreux à la piété et à la vertu, leur prédisant les malheurs dont ils seraient frappés, si jamais ils négligeaient la loi divine. Le document qui renfermait la loi fut remis aux prêtres avec l'ordre d'en faire lecture au peuple, tous les sept ans, à la fête des Tabernacles.

Après avoir donné de nouveau ses avertissements dans un sublime cantique que les Hébreux devaient apprendre par cœur, Moïse installa Josué dans le pouvoir. Puis il donna sa bénédiction aux tribus d'Israël et se retira sur le mont Nébo, d'où il jeta un coup-d'œil sur le pays que son peuple allait conquérir. Il mourut sur cette montagne à l'âge de cent vingt ans. « Personne, » dit l'Écriture, n'a connu son tombeau. »



CHAPITRE III

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE. — LES JUGES. — LES ROIS : SAUL, DAVID, SALOMON. — SCHISME DES DIX TRIBUS. — CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM.

§ 1. — Conquête du pays de Chanaan. — Josué.

I. — Lorsque les trente jours de deuil par lesquels les Israélites honorèrent la mort de Moïse furent terminés, quarante ans précisément après la sortie d'Égypte, Josué franchit, à la tête des douze tribus, le Jourdain, dont les eaux s'entr'ouvrirent pour leur laisser passage, et vint attaquer Jéricho, dont les défenses, suivant l'expression de la Bible, tombèrent au son des trompettes d'Israël. Les habitants de Aï (ville située à l'est et près de Béthel), attirés dans une embuscade, succombèrent bientôt à leur tour. Immédiatement après ce double succès, qui leur livrait les clefs du pays de Chanaan et assurait leur supériorité morale, les Hébreux se portèrent au cœur du pays, à Sichem, qu'ils paraissent avoir emporté sans coup férir. Là, Josué fit élever sur le mont Hébal, en monument de la conquête, un grand autel où fut gravé le résumé de la loi de Moïse.

II. — Cependant les rois des diverses tribus chananéennes commençaient à revenir de la première stupeur dans laquelle ils avaient été jetés par l'invasion. Une coalition générale se forma contre les Hébreux. Les Héthéens du sud (car il y en avait d'autres beaucoup plus puissants dans la vallée de l'Oronte et au pied du mont Amanus, qui restèrent indifférents aux événements de la Palestine), les Jébuséens, les Amorrhéens d'en deçà du Jourdain, qui habitaient les montagnes, les Chananéens proprement dits, qui vivaient dans les plaines voisines de la mer et du fleuve, se réunirent pour les combattre.

Les Hévéens de Gabaon ayant fait leur paix séparément et à des conditions très-avantageuses avec les Israélites, Adonisédec, roi de Jébus (qui fut plus tard Jérusalem), appela à lui les peuples d'Hébron, de Jérimoth de Lachis et d'Eglon, et ces cinq nations, qui étaient les plus fortes dans la portion méridionale du pays, vinrent attaquer Gabaon, qui implora le secours de Josué. Celui-ci accourut et remporta une victoire éclatante, dans laquelle il anéantit l'armée ennemie. C'est à l'occasion de cette victoire que la Bible, citant, comme elle le dit formellement, un recueil de vieux chants populaires, se sert de l'expression poétique du soleil s'arrêtant pour laisser à Israël le temps de détruire les Chananéens.

Les cinq rois, faits prisonniers à la bataille de Gabaon, furent pendus. A la suite de cette bataille, les Hébreux enlevèrent de vive force les villes de Mackédah, Libnah, Lachis, Eglon, Hébron et Débir, dont ils exterminèrent les habitants, et de cette façon tout le midi de la Palestine fut réduit en leur pouvoir.

III. — Mais une seconde coalition, plus formidable encore, se forma, comprenant les Chananéens de l'est et de l'ouest et toutes les tribus du nord, Héthéens, Phérézéens, Hévéens du pied du mont Hermon. Elle

était conduite par le plus puissant prince de cette portion du pays, Jabin, roi de Hazor. Mais Dieu avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué fut encore une fois victorieux, dans une bataille livrée sur les bords du lac Samochonitis, et poursuivit l'ennemi jusque dans les environs de Sidon, alors la principale des villes phéniciennes de la côte. Le roi de Hazor, tombé aux mains des Israélites, fut mis à mort, et une grande partie des villes du nord furent conquises.

Une attaque dirigée ensuite contre les Enacim de l'extrémité méridionale de la Terre Promise ne fut pas couronnée de moins de succès.

Enfin, après six ou sept ans de luttes acharnées dans lesquelles trente et une principautés chananéennes furent détruites, la Palestine se trouva presque complétement au pouvoir des Hébreux, depuis Baalgad, au pied de l'Hermon, jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles de Séir, c'est-à-dire jusqu'au pays des Edomites.

IV. — Cependant les Chananéens étaient parvenus à se maintenir dans beaucoup d'endroits, notamment dans un grand nombre de places fortes. Josué, déjà avancé en âge, avait acquis la conviction que l'œuvre de la conquête ne pourrait être achevée de sitôt et qu'il devait considérer sa mission comme terminée. Au lieu de faire de nouvelles tentatives, qui auraient exigé de grands efforts, il préféra consolider ses conquêtes et organiser les affaires intérieures des Hébreux, abandonnant aux différentes tribus le soin d'achever de réduire les villes qui devaient leur appartenir. C'est alors que les deux tribus qui avaient obtenu les terres de la Pérée retournèrent les occuper et que le sol conquis en deçà du Jourdain fut partagé entre les autres par vingt et un commissaires.

Au sud-est restèrent indépendantes, Gaza, Gath, Azoth, Ascalon et Accaron, c'est-à-dire les cinq villes qui, bientôt après, devinrent la possession des Philistins, mais qui furent d'abord, au moment même de la conquête, le refuge des Enacim, expulsés de leurs montagnes. Les Jébuséens conservèrent Jérusalem dans le territoire que la tribu de Juda reçut depuis le désert de Pharân et les frontières des Edomites, la mer Morte et l'embouchure du Jourdain jusqu'à la Méditerranée auprès d'Accaron. Des Chananéens en grand nombre restaient encore sur les domaines d'Ephraïm et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdain. Le pays qui fut ainsi donné aux descendants de Joseph allait du Jourdain auprès de Jéricho jusqu'à la mer auprès de Gazer; Ephraïm s'étendait au nord et au midi de cette fraction de Manassé. Au nord était la tribu d'Aser, et à l'est celle d'Issachar, avec des enclaves données à Manassé, entre autres Mageddo. Zabulon fut établi au nord d'Issachar, entre la côte occupée par la tribu d'Aser et le territoire de Nephthali, un peu plus reculé vers l'est: celui-ci côtoyait le Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génézareth et suivait le bord occidental de ce lac même. Siméon obtint des villes d'abord destinées à Juda: il occupait l'extrémité sud-ouest du territoire israélite, sur la frontière du pays des Philistins, et avait au nord la tribu de Dan. Comme nous l'avons déjà dit, la tribu de Lévi n'eut point de territoire à part, mais seulement des villes répandues au milieu des diverses autres tribus.

Le Tabernacle et l'Arche d'alliance, centre du culte et de la nation même, furent établis à Siloh, ville du territoire assigné à la tribu d'Ephraïm, la tribu à laquelle appartenait Josué.

V. — Se sentant près de mourir, le héros réunit le peuple à Sichem et dans un discours que la Bible nous

a conservé rappela tous les bienfaits dont Jéhovah avait comblé les Hébreux. Il exhorta les Israélites à la fidèle observation des lois de Moïse et à la continuation de la guerre contre les Chananéens, leur prédisant de grands malheurs s'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu et s'ils se mêlaient avec les infidèles, restés encore trop nombreux dans le pays. Les Hébreux promirent d'obéir et sanctionnèrent de nouveau leur alliance avec Jéhovah. Josué en dressa un acte, qui fut écrit dans le livre de Moïse, puis il fit élever sur le lieu de l'assemblée une pierre monumentale, qui devait servir de témoin contre le peuple, si jamais il reniait son Dieu.

Bientôt après Josué mourut, à l'âge de cent dix ans, soixante-cinq ans après la sortie d'Égypte. Il fut enseveli dans la propriété que le peuple lui avait décernée en reconnaissance de ses services, à Timnath-Sérah, où un voyageur français, M. Victor Guérin, a récemment découvert son tombeau, vaste et creusé dans le roc. Il avait été pendant vingt-cinq ans le chef suprême du peuple d'Israël. Le grand-prêtre Eléazar le suivit rapidement dans la tombe et fut enterré sur une colline qui appartenait à son fils Phinéhas, dans les montagnes d'Ephraïm. On était alors dans la seconde moitié du XIVe siècle avant l'ère chrétienne. C'est tout ce que l'on peut affirmer en l'absence de données chronologiques précises. Toutes les dates plus positives que l'on a prétendu jusqu'à présent établir pour la sortie d'Egypte, le passage du Jourdain et la mort de Josué sont de pures hypothèses sans valeur réelle, et dont un sage historien doit s'abstenir d'une manière absolue, faute de bases fixes et solides pour les calculs de chronologie.

§ 2. — Période de repos. — Première servitude. — Commencement des Juges.

I. — Tant que vécurent les anciens qui avaient été contemporains de Josué et qui avaient assisté à la conquête, les Hébreux furent maintenus dans le respect de la loi et dans le culte de Jéhovah. Conformément à la dernière exhortation de Josué, quelques tribus recommencèrent les hostilités, soit pour faire de nouvelles conquêtes, soit pour reprendre des villes déjà conquises à la première invasion et dont les Chananéens avaient pu de nouveau se rendre maîtres. C'est ainsi que les tribus de Juda et de Siméon attaquèrent quelques peuplades chananéennes près de Bezec, ville dont la position précise est inconnue, mais qui devait être située entre Jérusalem et le Jourdain. Dix mille Chananéens furent défaits près de cette ville, dont le roi, nommé Adonibezec, eut les pouces et les orteils coupés, supplice que, de son propre aveu, il avait fait subir à soixante-dix rois. Jérusalem, il est vrai, ne put être enlevée aux Jébuséens, mais tout le reste de la montagne de Juda fut déblayé, et on s'empara même momentanément des villes de Gaza, Ascalon et Accaron. Béthel tomba par trahison au pouvoir des Ephraïmites.

Cependant les tribus manquèrent de force ou d'énergie pour expulser complétement ou exterminer les Chananéens, comme l'avait ordonné Moïse. Josué avait fait une grande faute en ne se désignant pas de successeur; le manque de chef, l'absence d'unité et d'ensemble dans les opérations paralysèrent les forces des Hébreux. Ce furent surtout les tribus du nord, celles de Dan, Manassé, Ephraïm, Azer, Zabulon, Nephthali, qui ne purent s'emparer de toutes les villes qui leur avaient été destinées, ou qui se contentèrent de rendre les Chananéens tribu-

taires, en leur permettant de demeurer au milieu d'elles. En général, les cités du littoral repoussèrent victorieusement les efforts des Israélites et demeurèrent aux mains de leurs anciens possesseurs. C'est là ce qui explique comment les campagnes du dernier grand Pharaon guerrier de l'Égypte, Rhamsès III, campagnes qui eurent lieu à cette époque et ne touchèrent la Palestine que par son littoral, ne se mêlent pas à l'histoire des Hébreux. Dans les inscriptions égyptiennes qui les racontent il n'est pas question des enfants d'Israël, et en même temps le livre des Juges ne fait aucune mention du passage des armées de l'Égypte.

II.—Un messager des volontés divines se présenta pour montrer aux Hébreux les conséquences funestes de leur faiblesse. Le peuple reconnut la vérité de tout ce que disait l'homme de Dieu ; mais il ne pouvait déjà plus répondre à son appel que par des larmes. Les Chananéens devinrent de plus en plus dangereux, par leur force matérielle qui n'était pas encore brisée, et plus encore par leur culte plein de séductions pour les sens et par leurs mœurs corrompues. Les anciens qui avaient entouré Josué moururent peu à peu ; des beaux temps de l'élan guerrier et de l'enthousiasme religieux il ne resta plus que le grand-prêtre Phinéhas, qui ne pouvait, de son bras vieilli, venger comme autrefois l'outrage fait aux mœurs et au nom de Jéhovah, et qui n'était pas capable de maintenir l'unité politique et religieuse des tribus, en les préservant de l'anarchie. L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent de jour en jour ; les tribus, manquant de chef et de centre commun, devinrent étrangères les unes aux autres, et leur indifférence mutuelle menaça de dégénérer en hostilité.

Deux événements racontés dans le livre des Juges, et que nous devons faire remonter à l'époque qui suivit la mort de Josué et des anciens, montrent ce qu'étaient de-

venues après si peu de temps les belles espérances de Moïse et de son successeur. L'une est celle de ce lévite que les gens de la tribu de Dan prirent avec eux lorsqu'ils enlevèrent aux Chananéens la ville de Laïsch et l'appelèrent Dan, et qui, représentant Jéhovah par une idole, au mépris du premier et du plus essentiel des préceptes du Décalogue, institua dans cette ville un culte rival de celui du Tabernacle de Siloh. L'autre est le massacre de la tribu de Benjamin par les autres tribus confédérées pour venger les outrages commis sur la femme d'un lévite d'Éphraïm. Les détails de ce dernier événement nous offrent le plus triste tableau des mœurs barbares de l'époque : la conduite infâme des habitants de Gabaa, le cadavre dépecé de la femme du lévite envoyé dans toutes les tribus pour servir de provocation à la guerre; le carnage qu'on fait des Benjamites, et où les innocents se trouvent confondus avec les coupables; enfin l'expédition contre Jabès de Galaad dont on massacre les habitants, demeurés inactifs pendant les événements, pour donner leurs filles aux survivants de la tribu de Benjamin et permettre ainsi à cette tribu de se reconstituer. Ce sont là autant d'actes indignes d'un peuple policé, vivant sous un gouvernement régulier et sous des lois civilisatrices.

III. — Se plaisant dans les douceurs de la paix, les Hébreux s'allièrent avec les Chananéens, et abandonnant de plus en plus le sanctuaire national de Siloh, ils ne craignirent bientôt plus de se livrer au culte de Baal, d'Astarôth et de toutes les divinités phéniciennes. Le sentiment patriotique, qui devait toujours se retremper dans l'unité religieuse et dans les assemblées solennelles des fêtes mosaïques, se relâcha chaque jour davantage; et bientôt les tribus isolées et sans chef se virent attaquées, soit par les nations voisines, soit par les ennemis qu'on avait eu l'imprudence de tolérer dans l'intérieur

du pays, et qui commencèrent à se reconnaître et à acquérir des forces. De temps en temps, il est vrai, un homme énergique se mettait à la tête de certaines tribus, ou même de la nation tout entière, pour faire revivre l'esprit national et pour secouer le joug étranger ; mais il n'avait pas toujours la faculté, ni même la volonté de faire renaître le sentiment religieux et l'amour des institutions mosaïques, et après sa mort le peuple retombait dans l'anarchie. Pendant plusieurs siècles ce fut une vicissitude perpétuelle de revers et de prospérités, d'anarchie et de dictature ; mais des institutions données à Israël sur le Sinaï, il n'en est pas question. C'est cette période que l'on a pris l'habitude d'appeler celle des *Juges*, traduisant ainsi le titre hébreu donné aux libérateurs temporaires, qui devenaient par leurs exploits premiers magistrats de la nation ou plus souvent d'une partie seulement de la nation. Mais ce nom est fort mal choisi, car il ne donne aucunement l'idée exacte du rôle et du pouvoir des hommes qu'il désigne. Il vaudrait beaucoup mieux ici employer le mot hébreu lui-même et appeler les prétendus *Juges* (dont l'autorite n'était nullement judiciaire) les *Suffètes d'Israël*, puisque ce nom de *Suffète* est consacré dans l'histoire romaine pour désigner les premiers magistrats de la République carthaginoise, dont le titre était le même et le pouvoir semblable. Pour notre part, c'est de cette expression que nous nous servirons préférablement.

IV. — C'est du vivant même de la génération qui suivit celle de la conquête, qu'eut lieu la première servitude d'Israël, destinée à châtier l'adhésion de la majorité du peuple au culte des divinités chananéennes. Un roi de la Mésopotamie occidentale, nommé Chusan-Rasathaïm, étendit alors sa domination à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux frontières du pays de Chanaan. Dans l'état où se trouvaient les Hébreux, ils ne purent défendre leur indé-

pendance, et ils devinrent tributaires de Chusan, qui les opprima pendant huit ans. Touché de leurs supplications, le Seigneur suscita pour les délivrer Othoniel, neveu de Caleb, qui, par la défaite des étrangers, les remit en liberté, état où ils se maintinrent quarante années.

Ce fut là le commencement des alternatives de servitude et de délivrance qui répondirent, durant toute la période des Juges ou Suffètes, aux alternatives d'infidélité et de retour vers Dieu. Mais on tomberait dans une grande erreur historique et on se jetterait dans des difficultés inextricables si l'on croyait que ces années de servitude et d'indépendance s'étendirent toujours à tout le peuple d'Israël. C'est là un point depuis longtemps éclairci, et s'il reste des obscurités pour la science, c'est seulement quand il s'agit de déterminer exactement la limite géographique de chacune de ces invasions et leurs dates relatives. Quant à celle de Chusan, je ne vois aucun motif de la borner, comme l'ont fait quelques critiques, aux contrées situées à l'est du Jourdain, que ce roi dut rencontrer les premières. Outre que la chronologie ne trouve point d'embarras à faire entrer ces huit années de servitude et ces quarante années de repos dans l'histoire générale de la nation hébraïque, un peuple qui vient châtier l'adhésion des tribus d'Israël au culte phénicien n'a pas dû manquer d'envahir la Palestine occidentale, d'où ce culte avait sans doute pénétré chez les tribus de l'orient.

V. — Il est, du reste, impossible de présenter de l'époque des Juges ou Suffètes un tableau historique et surtout chronologique complet. Le livre des Juges, que seul nous pouvons consulter pour cette époque, n'est point proprement un livre d'histoire ; tout y est raconté d'une manière décousue, et les événements s'y succèdent sans suite rigoureuse, sans que l'auteur s'y soit

astreint à un ordre de temps invariable. C'est un recueil de traditions détachées sur la phase républicaine de la nation, composé probablement sur d'anciens poëmes et sur des légendes populaires qui célébraient la gloire des héros de cet âge. Ce recueil, qui date des premiers temps de la royauté, paraît avoir eu surtout pour but d'encourager le nouveau gouvernement à achever l'œuvre commencée par Josué et de montrer au peuple tous les avantages d'une monarchie héréditaire. Pour cet objet, il suffisait de faire voir par une série d'exemples quels avaient été les désordres auxquels s'étaient livrés les Hébreux avant la fondation de la royauté ; quelles suites malheureuses avait eues la faiblesse des Israélites envers les Chananéens, et comment le pouvoir temporaire d'un seul les avait toujours préservés d'une ruine totale. Il ne faut donc pas penser à établir avec exactitude l'ordre chronologique des faits et l'époque de chaque Suffète. Les savants qui l'ont tenté se sont donné une peine inutile, et tous leurs efforts ont échoué. Non-seulement le premier livre de Samuel et le premier livre des Rois donnent deux chiffres absolument différents pour la durée de la période des Juges ; mais l'historien Josèphe, rapporteur fidèle des traditions de la Synagogue, a jusqu'à trois manières opposées de compter le même intervalle de temps. Et maintenant que le progrès des connaissances dans le domaine de l'histoire et de la chronologie égyptienne permet de nourrir l'espérance d'arriver à déterminer bientôt d'une manière certaine, par le synchronisme avec les annales de l'Egypte, la date précise de l'Exode, on est forcé de reconnaître qu'il faudra réduire le temps écoulé de la sortie d'Égypte à l'établissement de la monarchie en Israël beaucoup plus que ne le faisait aucun des calculs jusqu'à présent proposés.

§ 3. — Aod, Samgar, Débora, Gédéon et Jephté.

I. — Quarante ans après la première servitude, eut lieu l'invasion d'Églon, roi des Moabites, uni aux Ammonites et aux Amalécites, qui tint sous le joug pendant dix-huit ans les Israélites prévaricateurs. Il est évident que cette grande coalition ne se borna pas non plus à envahir le territoire des tribus de l'est, voisines des Ammonites. Le pays de Moab était au sud-est de la mer Morte et c'était par le sud que les Amalécites pouvaient le plus facilement aborder la Terre Promise : ces peuples avaient dû, par conséquent, attaquer la tribu de Juda, et d'ailleurs les circonstances du soulèvement montrent que l'ennemi s'était établi jusqu'au cœur du pays. En effet, Aod ayant frappé Églon d'un coup mortel en lui présentant le tribut de son district, et appelé le peuple à prendre les armes, les Israélites occupèrent les gués du Jourdain qui formaient la voie la plus directe de communication entre la Palestine centrale et le territoire de Moab, et ils tuèrent dix mille soldats moabites qui essayaient de regagner leur pays. Mais on ne peut appliquer aussi à la Palestine entière les quatre-vingts ans de repos qui furent obtenus par là.

II. — En effet, c'est après ce succès des Israélites que l'Écriture mentionne la résistance opposée dans le sud aux Philistins par Samgar, fils d'Anath, à la tête d'une troupe de laboureurs armés de leurs instruments aratoires. Vers le même temps, elle nous raconte une nouvelle servitude, qui ne dut s'étendre aussi qu'à une portion du pays.

Les Chananéens du nord, jadis vaincus par Josué, étaient redevenus très-puissants et avaient repris la plus

grande part du pays conquis par les Hébreux. Comme du temps de Josué, ils avaient à leur tête un roi du nom de Jabin, qui résidait à Hazor, leur ville principale, dont M. de Saulcy retrouvait il y a quelques années les gigantesques remparts. Avec ses neuf cents chars de guerre et une nombreuse armée, il opprima les tribus du nord, sur lesquelles il fit peser son joug pendant vingt années. Ses troupes étaient commandées par Sisara, qui avait son quartier général dans une ville appelée *Haroseth des païens*.

Barac, fils d'Abinoam, appelé aux armes par la prophétesse Débora, vainquit complétement Sisara, qui fut assassiné dans sa fuite par Jahel, femme d'un descendant du beau-frère de Moïse. Les Hébreux enlevèrent ensuite la ville de Haroseth, puis celle de Hazor, et mirent à mort le roi Jabin. La Bible dit formellement que c'est avec les seules forces de Nephtbali et de Zabulon, avec dix mille combattants seulement, que Barac prit l'initiative de la guerre et gagna la bataille du torrent de Cison. Il ressort du fameux cantique de Débora que le général hébreu reçut ensuite l'assistance des Benjaminites, de la tribu d'Issachar et de celle d'Ephraïm; mais Ruben se divisa, une partie de ses chefs refusant de prendre part à la guerre. Les tribus de Juda et de Siméon, reculées vers le sud, furent tout à fait en dehors de ces événements. Le pays de Galaad, au-delà du Jourdain, demeura immobile, et les tribus maritimes de Dan et d'Aser, bien voisines pourtant du théâtre de la guerre, ne quittèrent pas leurs occupations pacifiques. C'est là un des plus frappants exemples de ces divisions ou de cette timide et apathique indifférence entre les tribus, qui, résultant du relâchement de la foi commune, fut alors plus d'une fois funeste aux Hébreux. Dieu se sert souvent de nos vices mêmes pour nous en infliger le châtiment.

III. — Quarante années de paix suivirent cette lutte, mais pour les tribus qui y avaient combattu seulement; car les fautes du reste d'Israël lui attirèrent un autre fléau, et il fut livré sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites et les tribus bédouines de l'orient s'étaient joints à eux pour faire des incursions continuelles en Palestine. Parcourant le pays de l'est à l'ouest, jusque vers Gaza, ils y campaient avec leurs troupeaux et leurs nombreux chameaux; ils pillaient les bestiaux des Hébreux, et, semblables aux nuées des sauterelles, ils ravageaient les campagnes, détruisaient les récoltes et amenaient la famine. Les Israélites étaient obligés alors de mettre leurs bestiaux et les produits de leurs terres à l'abri dans des souterrains et dans des lieux fortifiés. Le peuple humilié implora l'assistance de Dieu, et Dieu fit appel par la voix d'un ange à la foi et au courage de Gédéon, de la tribu de Manassé. A la première nouvelle du mouvement, les Madianites et leurs alliés se mirent en campagne. Gédéon, appelant à lui les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephthali, que les dévastations avaient moins épuisées que les autres et qui, par conséquent, étaient plus en état de faire la guerre, se prépara à combattre. Mais Dieu ne voulut pas que son peuple attribuât la victoire au nombre des combattants. Par son ordre, Gédéon mit à part trois cents hommes seulement; tout le reste fut tenu en arrière comme armée de réserve. Les trois cents combattants d'élite surprirent de nuit, partagés en trois corps, le camp des Madianites. Ils s'étaient armés de trompettes et de torches renfermées dans des vases qu'ils brisèrent en criant: « L'épée du Seigneur et de Gédéon. » Les ennemis, saisis de trouble et croyant voir un Israélite dans chacun de ceux qu'ils rencontraient, s'entr'égorgèrent. Les hommes de Nephthali, d'Aser et de Manassé se mirent à leur poursuite; les Ephraïmites occupèrent les bords du Jourdain, et Gédéon poursuivit, jusqu'au-delà

du fleuve, ceux qui avaient échappé : l'armée ennemie fut exterminée. Ce fut, sans contredit, une des plus complètes et des plus décisives victoires qu'aient jamais remportées les Hébreux, car, à dater de ce jour, l'histoire ne fait plus mention des Madianites.

IV. — Gédéon refusa la royauté que lui offrait une partie des Israélites, mais il administra pendant assez longtemps les tribus qui l'avaient suivi à la guerre. Le livre des Juges dit pendant quarante ans, mais on ne saurait prendre à la lettre cette expression qui y revient à chaque instant et qui, on l'a prouvé, y indique simplement un espace de temps indéterminé, correspondant approximativement à la durée d'une génération. La fidélité à la loi divine, déjà fort ébranlée sous la direction de Gédéon, qui croyait honorer Jéhovah en lui élevant une idole dans sa ville natale, disparut tout à fait après sa mort, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu. L'un des fils du vainqueur des Madianites, Abimélech, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères et se forma, dans le pays de Sichem, un petit royaume qu'il garda trois ans ; il périt alors dans une guerre civile, en assiégeant la ville de Thébès.

Thala, son cousin, fut reconnu suffète d'Israël pendant vingt-trois années, et après lui Jaïr de Galaad pendant vingt ans. Nous ne savons pas quelles furent les particularités de leur gouvernement, mais l'Écriture nous apprend qu'Israël s'étant adonné au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins, Dieu le livra de nouveau à ses ennemis.

V. — Les Ammonites envahirent le territoire des tribus de la Pérée, qu'ils tinrent sous leur autorité pendant dix-huit ans. De là, franchissant le Jourdain, ils pous-

saient quelquefois des incursions sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Ephraïm. Les supplications des opprimés touchèrent à la fin le Seigneur, qui voulut bien assister son peuple, et la guerre commença. Les habitants de Galaad, qui était comme la capitale de la Pérée, n'ayant parmi eux aucun homme en état de conduire les opérations, s'adressèrent à un chef de bande du voisinage, appelé Jephté. Il fut reconnu comme général, et les négociations qu'il tenta d'ouvrir n'ayant point abouti, il remporta sur les Ammonites de grands avantages qui délivrèrent la contrée. C'est alors que Jephté, par suite d'un vœu coupable et insensé, sacrifia sa propre fille.

Les Ephraïmites, qui n'avaient point pris part à la guerre, eurent honte de leur conduite, et, s'en prenant à Jephté, ils lui reprochèrent de ne les avoir pas appelés à combattre ; la querelle s'envenimant, ils en vinrent même aux mains avec les habitants de Galaad, qui en firent un grand carnage. Après six ans d'une administration si agitée, Jephté mourut, et il eut pour successeur Abesaï de Bethléem, Ahialon de la tribu de Zabulon, et enfin Abdon de Pharathon en Ephraïm, dont les gouvernements comprennent un espace d'environ vingt-cinq ans. Mais aucun de ces suffètes n'étendit son autorité au-delà des tribus du nord et de la Pérée. Pendant qu'ils y gouvernaient, d'autres événements, beaucoup plus graves et plus importants, se passaient chez les tribus du sud et de l'ouest.

§ 4. — Héli et Samuel.

I. — Nous allons voir maintenant une lutte longue et opiniâtre commencer dans le midi de la Palestine, lutte qui amènera d'abord pour les Hébreux des désastres

plus considérables qu'à aucune des époques antérieures, mais qui finira par réunir toutes les tribus d'Israël sous un même drapeau et par faire revivre, avec le culte de Jéhovah, l'esprit national et l'amour des anciennes institutions. A l'époque de leur histoire où nous sommes parvenus, les Israélites se trouvent tout d'un coup en face d'un nouvel ennemi, que Moïse et Josué ne paraissent pas avoir prévu, qu'ils ne mentionnent pas au nombre des dangers dont le peuple aura à se garder, mais qui entre en scène avec une puissance presque irrésistible et menace d'anéantir toute indépendance et toute vie nationale chez les Hébreux. Les Chananéens à ce moment disparaissent presque absolument de l'histoire de la Palestine; ils ne menacent plus Israël de l'oppression, ils ont cessé d'être un danger; tout montre que leur puissance est définitivement brisée, non pas tant par suite de la dernière victoire de Barac et de Débora, mais par une cause extérieure. C'est au sud que se montre le nouvel ennemi, les Philistins. Dans tout le Pentateuque, Moïse ne les nomme jamais parmi les populations que les Hébreux devaient expulser de la Terre Promise; il n'en est pas non plus question sous Josué, ni tout de suite après sa mort, lorsque la tribu de Juda s'empara temporairement des villes de Gaza, Ascalon et Accaron, alors détenues par les Enacim. La première mention des Philistins que la Bible renferme est faite à l'occasion des exploits de Samgar, mais ils ne paraissent pas encore à ce moment avoir été bien redoutables; rien ne fait prévoir l'ascendant supérieur avec lequel ils vont se montrer dans la période des annales hébraïques dont nous avons atteint le seuil.

Ce n'est en grande partie que tout récemment, et à l'aide des documents hiéroglyphiques de l'Égypte, que l'origine, la race et les débuts de l'histoire des Philistins ont été définitivement éclaircis. Mais les conquêtes de la science ont été assez considérables pour que l'on puisse

être maintenant affirmatif sur ces différents sujets. Les Philistins n'avaient aucun rapport d'origine avec les autres populations de la Syrie. Ils n'étaient ni du sang de Cham, comme les Chananéens, ni de celui de Sem, comme les Israélites, mais bien du sang de Japhet. Étroitement apparentés aux peuplades primitives de la Grèce et de l'Archipel, ils appartenaient de même à cette grande race des Pélasges qui domina dans un temps sur tout le bassin de la Méditerranée, et leur nom de *Philistins* ou *Pilistins* renferme les mêmes éléments essentiels que celui de *Pelasgi*. Un grand nombre de témoignages de la littérature sacrée et des auteurs profanes s'accordent à désigner l'île de Crète comme ayant été leur berceau, ou du moins leur premier établissement connu. C'est de là qu'ils vinrent par mer attaquer et occuper le pays qui reçut d'eux le nom de Palestine. Nous verrons, au chapitre de ce manuel qui traitera de l'histoire d'Égypte, que les grands bas-reliefs historiques du palais de Médinet-Abou, à Thèbes, retracent précisément toutes les péripéties de la guerre acharnée et terrible dans laquelle le Pharaon Rhamsès III, quelques années après la conquête du pays de Chanaan par Josué, s'efforça de repousser leur invasion. Les Philistins furent alors vaincus, mais incomplètement, et en échange de leur soumission à son sceptre, le roi d'Égypte dut se décider à leur accorder des terres sur le littoral où ils avaient abordé. Ce fut le noyau de leurs établissements et de leur puissance. Ils commencèrent humblement, faibles encore et soumis au vasselage de l'Egypte; et telle devait être leur situation lors de la tentative sur les tribus les plus méridionales d'Israël, que Samgar ne paraît pas avoir eu grand'peine à les repousser avec quelques bandes de paysans rassemblées à la hâte et mal armées.

Mais la décadence rapide de la puissance égyptienne permit bientôt aux Philistins de secouer toute suzerai-

neté. De nouvelles émigrations venues de la Crète les fortifièrent ; ils devinrent maîtres des cinq villes puissantes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, qui formèrent les capitales de cinq principautés unies par un lien étroit de confédération. Tandis qu'Israélites et Chananéens s'épuisaient dans des guerres continuelles, leur puissance grandissait en silence. Un jour vint où ils se sentirent assez forts pour prétendre à la domination sur tout l'ancien pays de Chanaan. Ils avaient une flotte considérable et l'avaient exercée dans le honteux métier de la piraterie. Ils vinrent par mer assaillir les villes de la côte de Phénicie, où s'étaient concentrées toute la vie et toute la puissance nationale des Chananéens, depuis que leur force sur terre avait été brisée par Josué. Ce qui restait de petites principautés chananéennes dans l'intérieur du pays ne se soutenait plus dès lors que par l'appui de ces villes, parvenues par le commerce maritime à un degré d'opulence sans égale. En 1209 avant Jésus-Christ les Philistins prirent et réduisirent en cendres Sidon, la principale des cités phéniciennes, qui avait alors la suprématie sur toutes les autres. Le désastre fut si complet que la Phénicie disparaît alors de l'histoire pour un demi-siècle, jusqu'au jour où Tyr est devenue assez forte pour reprendre l'héritage de Sidon. C'est vers la même époque, qu'après avoir anéanti temporairement de cette manière la puissance phénicienne, les Philistins entreprirent de soumettre à leur autorité le peuple d'Israël.

II. — Lorsque les Ammonites envahirent la Pérée et y établirent cette domination qui fut brisée par Jephté, ils étaient alliés aux Philistins, qui entrèrent concurremment sur le territoire des tribus méridionales et y imposèrent leur joug, d'autant plus lourd que la tyrannie de ce peuple était exercée avec ordre et méthode, conformément à des pratiques administratives savantes et

régulières. Tandis que les tribus du nord et de l'est parvenaient à se délivrer des Ammonites et jouissaient d'un repos momentané sous le gouvernement des trois suffètes successeurs de Jephté, les Philistins continuaient à opprimer les provinces méridionales, et chaque jour leur puissance s'y consolidait et s'y étendait, malgré la résistance de la population israélite. C'est cette résistance populaire que le livre des Juges personnifie dans les exploits de Samson. Sans doute il a dû y avoir un personnage du nom de Samson, qui, comme le dit très-bien le savant historien des Philistins, M. Stark, jouait alors dans le sud de la Palestine le rôle d'un défenseur du peuple, offrait aux Israélites de ces districts un centre de résistance nationale et d'unité dans une localité déterminée, mais sans parvenir à former un établissement politique sérieux, et qui fut à la fin vaincu, peut-être par la trahison d'une femme. Mais le récit des exploits de Samson tel que le fournit le livre des Juges ne saurait trouver place dans un ouvrage purement historique comme le nôtre; il est en effet tout allégorique et emblématique, et n'offre aucun caractère de réalité positive.

III. — Tandis que ces choses se passaient dans le sud, de grands efforts avaient lieu dans le nord de la terre d'Israël pour rétablir la pureté de la religion et l'unité nationale, dont elle était la sauvegarde. Un prêtre de la lignée d'Ithamar, dernier fils d'Aaron, nommé Héli, avait usurpé le souverain sacerdoce sur la lignée d'Eléazar, à qui cette fonction appartenait légitimement, par le choix de Moïse. Il se fit pardonner son usurpation en restaurant le tabernacle de Siloh, abandonné depuis plusieurs générations et tombé dans le plus déplorable état de délabrement; à force de zèle et de soins il parvint à ramener le concours des fidèles vers cet unique sanctuaire légal du culte du vrai Dieu, centre véritable insti-

tué par Moïse de la vie nationale du peuple choisi. Abdon étant mort, Héli fut élu juge ou suffète par les tribus du nord et de l'est, demeurées seules indépendantes. Celles du sud et de l'ouest, écrasées sous le poids de la domination philistine, tournèrent leurs regards vers lui et le considérèrent comme leur chef légitime, dont la tyrannie étrangère empêchait seule l'autorité de s'exercer.

Cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir sacerdotal sur la tête d'Héli, ce retour du peuple israélite à la foi de ses pères et aux idées d'unité, auraient dû avoir les résultats les plus heureux. Mais Héli n'était pas l'homme capable de sauver à la fois la religion et l'Etat, de réunir tout Israël sous un seul drapeau pour le conduire à la victoire. Il n'avait rien du génie nécessaire à cette magnifique mission. Vers la fin de sa vie surtout, la déplorable faiblesse du grand-prêtre pour ses deux fils, Ophni et Phinéhas, vint compromettre tout le bien qu'il avait pu faire et aggraver considérablement la mauvaise situation du pays. Les fils d'Héli profanaient le lieu saint, détournaient les offrandes faites au Seigneur et excitaient les murmures de tout le peuple. Le grand-prêtre se contentait de leur adresser quelques molles réprimandes. Vainement un prophète vint annoncer à Héli qu'il serait puni de sa faiblesse, que sa famille perdrait le pouvoir qu'il n'avait pas su exercer, et que ses fils périraient. Un enfant inspiré de Dieu rappela plusieurs fois, mais sans effet, au malheureux père les menaces suspendues sur sa tête. C'était le jeune Samuel, de la tribu de Lévi, fils d'une femme de Rama, accordé aux vœux de sa mère après une longue stérilité, et élevé dans le tabernacle, où il servait le grand-prêtre à l'autel des sacrifices. C'était lui que la Providence avait choisi pour remplir un peu plus tard la mission du libérateur.

IV. — La prédiction, souvent répétée par Samuel, ne tarda pas à s'accomplir. Les Philistins, toujours ambitieux et résolus à s'emparer de tout le pays, menacèrent les tribus du nord. Ils rassemblèrent une armée pour les attaquer, à Aphec, dans la plaine d'Esdrelon. Les Hébreux vinrent les y combattre et furent repoussés avec une perte de quatre mille hommes. On fit venir alors, ce qui ne s'était plus fait depuis la prise de Jéricho, l'arche d'alliance elle-même, conduite par Ophni et Phinéhas, dans le camp d'Israël, pour donner à ses guerriers plus d'ardeur et de courage dans l'action qui allait décider de l'indépendance nationale. Mais une nouvelle et plus terrible épreuve attendait encore les Hébreux. Ils furent mis en déroute après avoir laissé trente mille hommes sur le champ de bataille ; les deux fils d'Héli périrent en défendant l'arche sainte, qui tomba au pouvoir des Philistins. Héli, à cette dernière nouvelle, saisi de désespoir et de stupeur, tomba de son siège, se brisa la nuque et mourut.

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur les Philistins, qui avaient déposé l'arche comme un trophée à Azoth, dans le temple de leur dieu Dagon. Une épidémie ravagea leurs villes; ils y reconnurent un châtiment de cette profanation, et, après quelque hésitation, ils se décidèrent à rendre aux Israélites l'arche, qui fut d'abord déposée à Bethsamès, puis à Cariathiarim. Mais ils ne renoncèrent pas pour cela au pouvoir que la victoire leur avait donné sur le peuple vaincu. La bataille livrée aux environs d'Aphec leur avait livré dans sa totalité le territoire des tribus septentrionales, jusqu'alors demeuré à l'abri de leurs atteintes. Israël tout entier leur demeura soumis, privé de son indépendance et durement opprimé. Mais cette oppression même prépara la délivrance définitive, en faisant enfin comprendre à tous les Israélites où les menait l'abandon du culte du vrai Dieu et des préceptes de la Loi, en

leur montrant qu'il n'y avait de salut possible qu'à se grouper résolument autour de Jéhovah.

V. — La servitude dura vingt ans, que Samuel passa dans le silence et dans la retraite, se préparant à la mission à laquelle Dieu l'appelait et méditant sur les moyens de l'accomplir. Lorsqu'il crut enfin le moment venu, il sortit de sa retraite pour se mettre à la tête de ses concitoyens et les encourager à reconquérir leur indépendance. Il les exhorta d'abord à quitter toute espèce de culte idolâtre, pour n'adorer que le Dieu d'Abraham et de Moïse, qui seul pouvait les délivrer du joug des Philistins. Voyant les Hébreux sincèrement disposés à se laisser guider par lui et à former un ensemble compacte autour des symboles du Dieu unique, il convoqua une assemblée générale du peuple à Masphath, sur le territoire de Gad, où l'on était un peu moins sous les regards directs des Philistins. Là les représentants des diverses tribus confessèrent hautement qu'Israël avait péché en s'éloignant du culte de son Dieu; en signe de pénitence, un jour de jeûne fut ordonné. Puis l'assemblée proclama solennellement Samuel suffète d'Israël.

Les Philistins s'indignèrent de cet acte d'indépendance de la part d'une nation qu'ils croyaient assujettie à toujours, et se mirent en campagne pour châtier les rebelles. Mais Dieu les effraya par un orage; attaqués à Masphath, les Israélites les culbutèrent et les mirent en pleine déroute, en leur tuant beaucoup de monde. Profitant immédiatement de ce succès, les Hébreux, conseillés par Samuel, prirent alors eux-mêmes l'offensive contre les Philistins, les battirent dans toutes les rencontres, les forcèrent à rendre les villes qu'ils avaient prises et à signer une paix très-honorable pour Israël, dont ils durent reconnaître l'indépendance après l'avoir opprimé pendant quarante ans. Cette paix laissa pourtant aux Philistins le droit d'entretenir un poste armé

à Gabaa, et une autre clause imposa aux districts hébreux voisins de leur frontière de rester désarmés pour être hors d'état de les attaquer.

VI. — Tant que gouverna Samuel, les Philistins, suivant l'expression de la Bible, « furent tenus en échec par la main du Seigneur, » et n'osèrent plus attaquer les Israélites. Les peuplades chananéennes qui demeuraient mêlées aux tribus du nord, et que la défaite des Philistins avait délivrées de la servitude autant que les Hébreux, vivaient en paix avec ceux-ci et entretenaient avec eux les relations du plus amical voisinage. Tout tendait donc à favoriser les projets de Samuel, qui désormais pouvait tranquillement travailler à restaurer le culte mosaïque dans ses voies essentiellement spirituelles, et à rétablir l'unité absolue à la fois dans la république et dans le culte. Il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale; mais tous les ans il faisait des tournées à Bethel, à Galgala, près de Jéricho, et à Masphath, où se tenaient des assemblées populaires, et où il dirigeait les délibérations des affaires publiques.

La plus importante et la plus féconde des institutions de Samuel, dont le rôle ressemblait tant à celui de Moïse, car il était alors le chef spirituel autant que temporel du peuple, bien que n'étant pas investi du souverain sacerdoce, fut l'institution des *collèges de prophètes*. Elle réclame quelques explications.

Le mot *prophète* (en hébreu *nabi*) a dans la Bible deux significations bien distinctes. Il s'applique quelquefois, et c'est le sens le plus généralement adopté dans notre langage ecclésiastique, à ces hommes inspirés de Dieu devant les yeux de qui la grâce divine soulevait les voiles de l'avenir, afin qu'ils pussent exhorter le peuple à la pénitence et annoncer au monde la venue future du Rédempteur destiné à effacer les péchés des hommes. Dans cette acception, *prophète* est synonyme

de *voyant* (en hébreux *roéh*). Mais plus ordinairement dans la Bible, surtout aux anciennes époques, ce mot est le titre des membres de corporations religieuses qui jouaient chez les Israélites le même rôle que les ordres prêcheurs dans l'Église catholique, corporations du sein desquelles sortaient presque toujours les *voyants*. Ce sont celles que fonda Samuel.

L'expérience de ce qui s'était passé depuis la mort de Josué ne lui permettait pas de se faire d'illusion sur la force et la stabilité d'une loi écrite, sans autre garantie que la sanction du peuple obtenue par la force des circonstances, et sans qu'il y eût toujours, à la tête de la nation, des hommes qui sussent faire respecter cette loi. Il sentait également que la loi de Moïse aurait besoin de se développer et de se modifier avec les progrès de la nation, et que cependant, d'un autre côté, il serait très-dangereux de toucher à la lettre de la Loi, environnée d'un caractère sacré. Il fallait donc des hommes qui sussent interpréter la Loi, en inspirant la vie et le mouvement à la lettre morte, des hommes entrant dans le vrai sens de la Loi et participant, pour ainsi dire, à l'inspiration du législateur, des hommes enfin qui se dévouassent à prêcher constamment le peuple, à lui reprocher ses manquements, quelque danger qu'ils pussent encourir, et à replacer sans cesse sous ses yeux ses devoirs envers son Dieu. C'est dans ce but que Samuel jeta les bases de l'organisation des colléges de prophètes. Loin du bruit des armes et de la trompette guerrière, les jeunes prophètes chantaient les louanges de Jéhovah aux sons plus doux du luth, de la flûte et de la harpe ou *kinnor;* dans une paisible retraite, ils se préparaient à leurs chaleureuses prédications en méditant sur Dieu et sur le vrai sens de la Loi. Ils vivaient ensemble dans plusieurs villes, où ils occupaient des quartiers particuliers, et ces villes sont généralement celles où se tenaient les assemblées publiques et que Samuel visitait habituel-

lement. Nous les trouvons à Rama, sa résidence, où ils habitaient un quartier appelé *Nayoth* (les demeures); là leur assemblée était présidee par Samuel lui-même ; des congrégations du même genre sont signalées à Béthel, à Jéricho, à Galgala. Ces colléges de prophètes étaient destinés à exercer, tant que le peuple hébreu demeurerait indépendant, une grande influence, et à prendre rang parmi les pouvoirs de l'Etat, en représentant la Loi selon son véritable esprit, avant tout spirituel, en face des prêtres souvent trop attachés au culte matériel ou se laissant aller au relâchement, et surtout en face de l'autorité royale dont ils devaient empêcher les empiétements.

§ 5. — Établissement de la royauté. — Saül.

(1094-1055)

I. — Samuel, étant devenu vieux et se sentant trop faible pour supporter seul toutes les charges de l'administration, voulut partager les fonctions de magistrat suprême avec ses deux fils, Joël et Abias, qu'il installa comme suffètes à Beerséba, à l'extrémité méridionale de la Palestine. Mais les fils ne marchèrent pas sur les traces de leur père; de graves plaintes s'élevèrent contre leur administration, car ils se laissaient guider par leur intérêt personnel et leur avidité, et, au lieu de l'intégrité de Samuel, on ne voyait chez eux que corruption et injustice.

Les anciens d'Israël, inquiets de l'avenir, se réunirent et vinrent trouver Samuel à Rama pour le prier de leur donner un roi. En vain le Seigneur exprima par l'organe de son prophète l'indignation que lui causait le vœu d'un peuple rejetant une constitution dont Dieu même était l'auteur, constitution qui ne reconnaissait que Dieu pour souverain d'Israël. En vain il fit représenter aux Hébreux par Samuel l'abaissement auquel sont ré-

duits les peuples orientaux sous la domination d'un maître absolu qui ne reconnaît ni la liberté des personnes ni l'inviolabilité des biens. Le peuple ne voulut rien écouter; il exigea un roi comme ceux des autres nations, pour le gouverner et le conduire à la guerre. Dieu alors les châtia, comme fait souvent sa Providence, en exauçant leurs désirs imprudents : Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, fut désigné par lui, sacré par Samuel, et reconnu par une partie des Hébreux.

II. — Il y avait pourtant une opposition assez nombreuse à l'établissement de la royauté. Aussi crut-on prudent de différer pour quelque temps l'installation solennelle de Saül. Mais bientôt après Nahas, roi des Ammonites, vint menacer la ville de Jabès-Galaad. Quand la nouvelle en parvint à Saül, qui résidait encore à Gabaa dans sa maison et ramenait alors une paire de bœufs du labourage, il frappa ces animaux, les mit en pièces, et, envoyant des messagers dans tout Israël, il fit dire au peuple : « Quiconque ne se mettra pas en « campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même « traiter ses bœufs. » Le peuple entier le suivit; trois cent mille Israélites furent passés en revue : trente mille hommes étaient fournis par la tribu de Juda, car, pour de très-courtes campagnes, une levée en masse était parfaitement praticable. L'ennemi, attaqué à la pointe du jour, fut taillé en pièces, et les restes de son armée furent entièrement dispersés.

Israël, saisi d'enthousiasme, voulut faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül. Mais celui-ci, par une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, ne consentit point à souiller sa victoire par des excès de ce genre. « Personne, dit-il, ne sera mis « à mort en ce jour, parce que le Seigneur a donné le « salut à Israël. » Son règne fut alors inauguré solennellement à Galgala par Samuel et par le peuple.

III. — En résignant le pouvoir dont il avait été jusqu'alors investi, Samuel ne renonçait nullement à toute influence politique; il se proposait, au contraire, de surveiller le nouveau roi et de lui retirer sa protection dès qu'il cesserait d'être un fidèle vassal de Jéhovah et de sa loi. Dans l'idée de Samuel, la royauté ne devait être qu'une judicature permanente et héréditaire, une autorité surtout militaire, et les institutions, malgré ce changement, devaient rester ce qu'elles avaient été jusqu'alors. Longtemps le nouveau chef du gouvernement demeura soumis à l'influence du sanctuaire, et Samuel continua à le diriger dans l'administration. Le prophète lui-même avait rédigé la nouvelle constitution, qui fut déposée dans le Tabernacle. Conformément à l'esprit de la Loi, on ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était au milieu du camp. Quant à ce qui est du roi lui-même, il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, sans cour ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel restait l'interprète.

Mais Saül ne resta pas longtemps soumis aux ordres de Samuel; il voulut s'affranchir d'une tutelle qui commençait à lui paraître importune, et surtout tendit à s'emparer des fonctions du sacerdoce, unies au pouvoir royal dans toutes les monarchies qu'il voyait autour de lui, chez les nations païennes du voisinage. Après son installation solennelle, Saül avait renvoyé les Israélites dans leurs foyers, gardant seulement sous les armes 3000 hommes de milice permanente, dont il avait 2000 avec lui, et dont les mille autres étaient dans les provinces méridionales avec son fils Jonathas. Celui-ci, très-brave et animé du plus ardent zèle patriotique, ne supportait qu'avec peine la présence du poste militaire que les Philistins avaient gardé à Gabaa, sur le territoire de Benjamin. Un jour il le surprit et l'enleva. Les Philistins, pour venger cet affront, mirent en campagne une armée immense. Saül convoqua le peuple à Galgala pour la

levée qui devait permettre de repousser l'invasion. Samuel devait venir y sacrifier au Seigneur avant l'entrée en campagne; on l'attendit sept jours, et comme il ne paraissait pas encore, Saül, qui voyait le peuple commencer à perdre patience, crut le moment favorable pour consommer l'usurpation qu'il rêvait du pouvoir sacerdotal. Il offrit donc lui-même le sacrifice, au lieu d'attendre avec confiance le secours de Dieu, qui avait tant de fois sauvé Israël. Samuel arriva quelques instants après; indigné de l'acte du roi, dont il avait du premier moment senti toute la gravité, car il ne tendait à rien moins qu'à constituer la monarchie d'Israël sur les mêmes bases que celles des infidèles et à mettre le pouvoir spirituel à la merci des caprices du pouvoir politique en donnant à ce dernier la haute main dans les choses du sanctuaire, le prophète reprocha sévèrement à Saül son manquement aux préceptes de la Loi; parlant au nom du Seigneur, il lui annonça que le secours divin l'abandonnerait, que son règne ne subsisterait pas et qu'une autre maison royale serait substituée à la sienne.

Saül cependant marcha contre les ennemis; mais il n'avait pas pris le temps d'emmener avec lui les levées des tribus du nord, et arrivé parmi celles du sud il se trouva dans un grand embarras. Par une disposition maintenue même dans le traité avec Samuel, les Philistins avaient depuis longtemps interdit chez ces tribus l'industrie des armuriers et des forgerons, en sorte que le peuple était désarmé, ou du moins n'avait pour combattre que des instruments agricoles, qu'encore il fallait faire réparer chez les Philistins. Aussi, complètement découragé, ne fournit-il que 600 hommes au roi pour sa marche hardie. Cependant Jonathas, seul avec son écuyer, escalada un poste de Philistins entre Machmas et Gabaa. Troublés par cet exploit, comme autrefois les Madianites, ils tournèrent leurs armes les uns contre les

autres. Les Hébreux, qu'ils avaient fait marcher de force sous leurs drapeaux en assez grand nombre, les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Ephraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva bientôt à la tête de 10,000 hommes; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven.

IV. — Les Philistins étant rentrés dans leurs frontières, Saül, pendant les années qui suivirent, continuant son rôle de roi militaire, repoussa avec un égal succès l'agression d'autres peuples voisins, tels que les Ammonites, les Moabites, les Iduméens et les Syriens de Sobah. Les tribus de l'est du Jourdain vainquirent aussi sous son règne les Hagaréens, nomades arabes, et s'étendirent par le désert jusque vers l'Euphrate. Saül s'attendait encore à de longues et pénibles luttes avec les Philistins, et il tâcha de s'entourer de tout ce qu'Israël possédait d'hommes forts et exercés dans la guerre. Il se mit en mesure d'avoir, en cas de besoin, des troupes expérimentées et convenablement armées, et il confia le commandement général des forces militaires à son cousin Abner, fils de Ner. C'est le seul grand dignitaire que nous trouvions auprès de Saül. En général, il avait conservé sa simplicité d'autrefois; il ne tenait pas de cour, et sa maison se composait des seuls membres de sa famille.

Un jour Samuel, bien près déjà de sa fin, se rendit auprès de Saül, et, rappelant au roi que c'était à lui qu'il devait la couronne, il lui ordonna au nom de Jéhovah de porter ses armes contre les Amalécites, les plus anciens et les plus intraitables ennemis des Hébreux, et de leur faire une guerre d'extermination. Saül obéit, et son expédition fut couronnée de succès; mais au lieu de tout exterminer, ainsi que l'avait ordonné le prophète, on ramena comme butin les meilleurs bestiaux et les

autres objets précieux. Agag, roi d'Amalec, fut fait prisonnier; mais les Amalécites ne furent pas entièrement détruits, comme Moïse l'avait commandé lui-même, et on pouvait craindre de leur part de nouvelles attaques, d'autant plus que Saül, sensible à l'appât de l'argent, avait accepté d'entrer en pourparlers pour la rançon d'Agag. Indigné de cette désobéissance aux ordres célestes et de cette avidité qui, pour l'appât le plus vulgaire, pouvait compromettre gravement l'avenir du puple et sa sécurité, Samuel courut au-devant de Saül jusqu'à Galgala et le maudit au nom du Seigneur, lui annonçant que Dieu le rejetait désormais,et renouvelant la prophétie d'un avenir funeste pour lui et sa race. En même temps, pour rendre impossible le projet formé de rendre le roi des Amalécites moyennant une rançon, Samuel tua Agag de sa propre main.

V. — A dater de ce moment la rupture fut définitive et complète entre Saül et Samuel, suivi de tout le parti sincèrement attaché à la Loi; la protection divine abandonna le roi d'Israël. Par l'ordre de Dieu, Samuel se rendit à Bethléem et sacra mystérieusement comme héritier du trône, à l'exclusion des fils de Saül, le plus jeune des enfants du riche Jessé, David, qui avait déjà signalé son courage en défendant son troupeau contre les lions et les ours.

Depuis le moment où le prophète l'avait maudit, Saül était resté livré à des accès d'une mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des actes de cruauté. David seul, que l'influence secrète de Samuel avait introduit dans le palais, pouvait, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, dissiper ses sombres hallucinations. Aussi le jeune berger, dont on ne connaissait pas encore la mystérieuse élection, ne tarda pas à devenir nécessaire au roi, qui le combla de ses faveurs et le nomma son écuyer.

VI. — Une circonstance vint révéler sa valeur. La guerre s'était rallumée avec les Philistins. Tandis que les deux armées demeuraient en présence, un guerrier d'une taille gigantesque, nommé Goliath, natif de la ville de Gath et issu de l'antique race des Enacim, sortait chaque jour du camp des Philistins pour défier les Israélites; nul n'osait affronter cet homme redoutable. David, n'ayant pour arme que sa fronde, eut le courage de se mesurer avec lui : d'un coup de pierre il le renversa, et, se jetant sur lui, il lui coupa la tête. Les Philistins, épouvantés de la mort de leur plus illustre guerrier, s'enfuirent précipitamment, et les Israélites les chassèrent jusqu'aux portes d'Accaron et de Gath, faisant de leurs troupeaux un grand carnage. A la suite de ce triomphe et de quelques autres exploits non moins glorieux contre les mêmes ennemis, Saül accorda à David la main de sa fille, et Jonathas conçut pour lui une affection qui ne se démentit jamais.

Mais la jalousie entra dans l'âme du roi, quand il entendit les Israélites célébrer les victoires de David en chantant : « Saül en a tué mille, et David en a tué dix « mille. » A dater de ce jour, il lui voua une haine profonde et chercha par tous les moyens à le faire périr. Sauvé à diverses reprises par Michol sa femme, par Jonathas, et par le grand-prêtre Achimélec, David se vit contraint de fuir chez le prince de Gath, où il contrefit l'insensé pour échapper à la vengeance des Philistins. Mais il n'y demeura pas; il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés et reparut dans la terre de Juda, sans néanmoins provoquer la guerre civile.

Samuel venait de mourir à Rama, pleuré par tout le peuple, dans une vieillesse très-avancée. Saül ne connut plus alors de frein dans les passions sanguinaires qui s'étaient emparées de lui. Il se mit à persécuter sans relâche et sans pitié, comme amis et partisans de David, les prêtres, les lévites, les collèges de prophètes, en un

mot tout ce qui représentait l'autorité de la religion et le pouvoir de la Loi. On eût dit que dans sa folie il avait déclaré la guerre à Jéhovah lui-même. Ayant fait arrêter le grand-prêtre Achimélec et les quatre-vingt-cinq prêtres qui vivaient avec lui dans la ville de Nob, il les fit tous égorger sous ses yeux; puis, comme enivré par ce carnage, il fit passer au fil de l'épée toute la population de Nob, hommes, femmes et enfants. Un seul fils d'Achimélec, nommé Abiathar, héritier du souverain sacerdoce, parvint à échapper au massacre et se réfugia près de David.

Errant de retraite en retraite pour sauver sa vie, plus d'une fois trahi dans son malheur, trahi par ceux même qu'il avait sauvés, avec le secours des siens, d'une incursion ennemie, le fils de Jessé épargna cependant la vie du roi, qu'il eut deux fois en son pouvoir. Enfin il se vit contraint encore de se retirer à Gath, dont le roi Achis le reçut favorablement et lui donna la ville de Siceleg. David y passa plusieurs années, faisant de fréquentes incursions sur les terres des Amalécites et servant ainsi toujours, même dans son exil, la cause d'Israël.

VII. — Au bout d'un certain temps la guerre reprit entre Saül et les Philistins. Achis, prince de Gath, entra en campagne et força David, qu'il avait en son pouvoir, de marcher avec lui. Mais heureusement les défiances des chefs philistins, en obligeant Achis à renvoyer de son camp le héros israélite, le dégagèrent bientôt de la cruelle alternative de trahir son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes.

Les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Sunam, dans la Palestine septentrionale; Saül, à la tête de son armée, avait pris position sur les hauteurs de Gelboé, en vue des ennemis. C'est là que s'engagea une bataille où les Israélites furent taillés en pièces et où s'accomplirent les sinistres prédictions de Samuel. Saül, ayant perdu

ports d'Aziongaber et d'Elath (l'Ælana des géographes classiques), à l'extrémité du golfe Elanitique, et il mettait ainsi ses états en communication avec la mer Rouge, et par cette voie avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique. Ces résultats obtenus, David revint contre les Ammonites; Rabbath, leur capitale, fut assiégée, et, après s'être défendue encore longtemps, finit par succomber.

IV. — C'est au milieu de tant de travaux et de conquêtes que David, entraîné par ses passions, tomba tout à coup dans un double crime. Il était dans son palais pendant le siége de Rabbath-Ammon, quand un jour il aperçut Bethsabée, femme d'Urie l'Héthéen, l'un de ses capitaines les plus vaillants et les plus dévoués, qui se trouvait alors au siége. Il la séduisit et l'enleva; puis Joab, par ses ordres, fit périr traitreusement Urie dans une rencontre avec les Ammonites. David alors épousa publiquement Bethsabée. Cette conduite odieuse, ce crime aggravé par un nouveau crime, lui fut sévèrement reproché par le prophète Nathan, et David en exprima un repentir sincère et profond, dont plusieurs de ses psaumes portent le témoignage. Mais Dieu ne voulut pas qu'un aussi cruel abus du pouvoir demeurât impuni. David, qui avait si indignement méconnu les droits sacrés de la famille, se vit châtié dans ses propres enfants.

Le premier fils que lui donna Bethsabée mourut. Après la naissance d'un autre fils, nommé Salomon, toute la famille royale fut troublée par les désordres et les crimes de ses membres. Amnon, fils aîné de David, fit violence à sa sœur Thamar et fut ensuite assassiné par son frère Absalon. Absalon lui-même se révolta contre son père et entraîna dix tribus dans sa rébellion. Il fallut que David quittât Jérusalem à pied, au milieu de la nuit; et dans cette fuite précipitée, il eut encore à essuyer

les insultes de Séméï, parent de Saül, qui lui jeta des pierres et l'accabla de malédictions. Cependant tous ceux qui étaient restés fidèles à David se réunirent autour de lui, et le roi vint, à la tête de 20,000 hommes, présenter la bataille aux rebelles dans la vallée d'Éphraïm. Absalon fut vaincu et tué par Joab, bien que David eut expressément recommandé d'épargner la vie de son fils coupable.

V. — Mais la paix intérieure n'était pas encore complétement affermie par cet événement. La jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda, qu'elles accusaient de vouloir usurper les bonnes grâces du roi, et l'aigreur de celle-ci, amenèrent une nouvelle commotion. Séba fit soulever les Israélites ; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abéla, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre civile se trouva ainsi étouffée, et sauf quelques campagnes encore contre les Philistins, le règne de David s'acheva paisiblement.

La population s'accrut même dans une proportion considérable; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des taxes nouvelles, poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes adultes, sans compter les enfants et les femmes, furent trouvés dans Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés. Une peste terrible frappa alors la terre d'Israël ; mais à peine avait-elle duré trois jours, que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi, qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de sa justice.

VI. — Une tentative de révolte fut encore essayée, à

quelque temps de là, par Adonias, l'un des fils du roi. Mais David, qui destinait sa couronne à Salomon, le fit aussitôt sacrer et reconnaître par le peuple. Adonias, abandonné de ses partisans, se soumit et obtint sa grâce. Le vieux roi ne survécut pas longtemps à cette dernière épreuve. Il mourut, âgé de soixante-dix ans, trente-trois années après avoir transporté le siége de son pouvoir à Jérusalem. A son lit de mort il donna à son successeur Salomon les plus sages instructions, et lui laissa les plans du temple qu'il devait élever au vrai Dieu.

VII. — David n'avait pas seulement fondé la puissance politique et matérielle de l'État hébreu, il avait aussi fixé ses institutions. « Saül, dit le savant Heeren, « n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après les « ordres de Jéhovah transmis par Samuel, sans cour, « sans demeure fixe. La nation n'était encore qu'un peuple « adonné à l'agriculture et au soin des troupeaux, sans « richesse et sans luxe, mais qui devint insensiblement « un peuple guerrier. Sous David, réforme totale de la « nation et changement du gouvernement; établisse- « ment d'une résidence fixe à Jérusalem, qui est en « même temps le siége du sanctuaire; observation ri- « goureuse du culte de Jéhovah, comme culte national « et exclusif; accroissement considérable de l'État par « des conquêtes; établissement graduel du despotisme « et d'un gouvernement de palais dont les résultats po- « litiques se font déjà sentir vers la fin du règne de « David par les révoltes de ses fils. » Et en effet, dès que le gouvernement de David est complétement constitué, une armée organisée, des chefs qui servent à tour de rôle, un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats indigènes, une garde étrangère pour la personne du souverain, composée d'archers Crétois et Philistins, des gouverneurs de tribus, un service de finances réparti dans les villes et les bourgs, des ministres chargés de

surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des impositions, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'Etat, un commandant général des troupes, nous mettent bien loin du temps où Saül, déjà proclamé roi par une partie d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage.

Mais David ne fut pas seulement un organisateur politique, un conquérant heureux; ce fut aussi, et c'est là sa plus grande gloire, un roi-prophète. Il a vu dans l'avenir et célébré avec une magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de la majeure partie de ces *Psaumes* où le repentir a trouvé les accents les plus touchants et les plus douloureux, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime. Admirable et sainte poésie, faite pour consoler éternellement et pour soutenir les cœurs vraiment religieux !

§ 7. — Salomon.

(1016-975)

I. — Bien que désigné par son père et sacré avant qu'il n'eût encore expiré, Salomon ne se mit pas sans peine en possession du trône. Adonias manifesta de nouvelles prétentions, et son frère, pour se débarrasser de cette compétition dangereuse, fut obligé de le faire mettre à mort.

Le règne de Salomon fut, du reste, pacifique. Il conserva les habitudes d'administration régulière et le système gouvernemental de son père, ainsi qu'on peut le voir par le passage du IIIe livre des Rois (chap. IV, v. 1-8), qui mentionne les scribes du roi, le secrétaire d'État, le commandant en chef de l'armée ou ministre

de la guerre, le chef du conseil d'État, le chef des chambellans, l'*ami* du roi (nom que l'on voit usité plus tard, en Asie et en Égypte, pour désigner un titre ou une fonction de la cour), l'intendant de la maison du roi, le ministre des revenus publics, enfin douze officiers, qui servaient à tour de rôle chacun pendant un mois, pour les approvisionnements du souverain et de sa maison. A peine en possession de la royauté, Salomon s'affermit au dehors par des alliances avec Tyr et avec l'Égypte ; puis, voulant inaugurer son règne par la religion plutôt que par la guerre, il se rendit à Gabaon, et y offrit mille holocaustes au Seigneur. Maître paisible des pays conquis par son père, il voyait sa domination reconnue depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et au torrent d'Egypte. Prince peu guerrier, il vécut en paix avec les peuples voisins, et l'Écriture a exprimé la tranquillité profonde dont les Israélites jouirent sous son règne, en disant : « Juda et Israël habitaient sans nulle crainte ; « chacun vivait dans l'abondance et la joie à l'ombre de « sa vigne et de son figuier, depuis Dan jusqu'à Beerséba « (c'est-à-dire du nord au midi du royaume), durant « tous les jours de Salomon. »

II. — A la faveur de cette paix, Salomon résolut d'exécuter le grand projet de son père et de construire à Jérusalem le temple de Jéhovah. Hiram, roi de Tyr et intime allié de Salomon comme il l'avait été de David, lui fournit, en échange d'huiles et de céréales que le royaume produisait en abondance, les bois dont il avait besoin, coupés dans les forêts de cèdres du Liban, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques arbres, bien des fois séculaires. Salomon fit venir en même temps de Tyr et de Byblos des ouvriers habiles dans l'art de tailler la pierre et de travailler le bois, art où les Israélites étaient alors peu experts, mais pour lequel les Phéniciens étaient renommés. Ce fut aussi un

Tyrien, mais né d'une mère israélite, et nommé Hiram comme son roi, que le fils de David attira à Jérusalem pour exécuter, à l'intention du même temple, les ouvrages de bronze, de fer, d'or, d'argent et de marbre, ainsi que pour diriger la teinture des étoffes précieuses en pourpre, en hyacinthe et en écarlate. Sept ans et demi furent employés à cette construction fameuse, commencée dans la quatrième année du règne de Salomon, et où le roi prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. La huitième année, la dédicace en fut faite au milieu d'un immense concours de peuple ; l'arche d'alliance y fut placée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu ; vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons servirent aux festins de la nation entière convoquée à cette grande solennité. Conformément au strict esprit de la loi mosaïque, il y eut défense de sacrifier ailleurs ; « l'unité de Dieu, dit Bossuet, fut démontrée par l'unité « de son temple. »

La description du temple, de son mobilier et de ses splendeurs remplit plusieurs chapitres du livre des Rois. C'est d'après cette description que M. de Saulcy et M. le comte de Vogüé ont consacré, dans les dernières années, d'intéressants ouvrages à en tenter la restitution complète. Les soubassements, construits en pierres gigantesques, en subsistent encore sur presque tout le pourtour de l'emplacement qu'il occupait au sommet du mont Moriah. La construction du temple n'a pas moins contribué à la célébrité du nom de Salomon que la sagesse merveilleuse dont Dieu l'avait comblé et dont il faisait preuve dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, principalement lorsqu'il avait à rendre la justice, sagesse que la reine de Saba, dans l'Arabie méridionale, vint de cette lointaine contrée éprouver et admirer, et que les Arabes, avec leur imagination désordonnée, ont transformée en un pouvoir magique

qui permettait à Salomon de commander à tous les génies.

III. — Salomon épousa une princesse d'Égypte, à laquelle il permit d'exercer son culte dans une petite chapelle bâtie exprès dans le style des constructions religieuses des bords du Nil, chapelle qu'un curieux hasard a conservée intacte jusqu'à nos jours au village de Siloam, à la porte de Jérusalem. Il fit élever pour lui-même et pour elle, sur l'acropole de Sion, des palais d'une extrême magnificence que la Bible décrit en grand détail. Il entoura Jérusalem de fortes murailles ; il bâtit ou il agrandit Hazor, Mégiddo, Gazer et Baalath ; enfin il fonda, dans le désert qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate, la grande ville de Tadmor, plus tard Palmyre, destinée à être l'entrepôt des caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone.

Plus puissant encore que son père, Salomon acheva, par le seul éclat de son nom, la soumission de ce qui restait encore à l'état indépendant des peuplades chananéennes de l'intérieur des terres, jadis combattues par Josué, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens et Hévéens. Il les employa, suivant le système égyptien, aux grands travaux dont il couvrait ses états, tandis qu'il réservait les Israélites pour l'armée et l'administration.

IV. — Mais la principale entreprise du règne de Salomon fut celle qui ouvrit aux Hébreux la navigation et le commerce des mers du midi. Le commerce de l'Inde remontait à l'antiquité la plus reculée. Depuis des siècles et des siècles les civilisations raffinées de l'Égypte et de la Syrie recherchaient avec avidité les épices, les aromates, les métaux, les bois précieux et odoriférants, les gemmes, l'ivoire, en un mot toutes les marchandises de haute valeur que le sol heureux de l'Inde fournit en

abondance. Mais si le commerce avec l'Inde remonte ainsi presque aux premières époques de la civilisation égyptienne, jamais, jusqu'au temps de Salomon, ce commerce ne s'était fait d'une manière directe. Les vaisseaux indiens, lourds et mal construits, profitaient de la mousson pour traverser l'Océan et venir apporter les richesses de leur pays dans les ports de l'Yémen ou Arabie Heureuse. De là, les marchandises de l'Inde étaient dirigées par caravanes sur Babylone au travers de l'Arabie ou portées en Égypte par la voie de mer. Les vaisseaux d'Égypte, qui pendant longtemps sillonnèrent seuls la mer Rouge et y dominèrent en maîtres incontestés, venaient les chercher dans l'Yémen et les apportaient chez eux. Ce fut Salomon qui conçut le premier la féconde pensée de soustraire ce riche et important commerce aux charges de l'entrepôt forcé dans l'Arabie méridionale, en faisant doubler aux navires la pointe extrême de la Péninsule arabique et en les dirigeant droit jusque dans les ports de l'Inde même. Il profita de ce que la conquête de l'Idumée, par son père, lui avait donné de bons ports sur la Mer Rouge, et de ce que l'affaiblissement subi depuis plusieurs générations par la puissance égyptienne, jadis si irrésistiblement prépondérante, permettait la création d'une autre marine sur cette mer.

Mais Salomon ne pouvait pas réaliser à lui seul le plan qu'il avait conçu ; les Hébreux n'avaient aucune expérience des choses maritimes ni aucun des instincts qui font les navigateurs. Il s'entendit donc avec son allié Hiram, roi de Tyr, pour entreprendre à frais communs les navigations de l'Inde. Une flotte fut construite à Elath et à Aziongaber avec les bois de la Judée; on y fit monter des matelots phéniciens, les marins les plus habiles, les plus hardis et les plus fameux de toute l'antiquité. Une première expédition fut conduite à Ophir, contrée que l'illustre historien de l'Inde antique, M. Las-

sen, a définitivement démontré être la contrée d'Abhira, voisine de la province actuelle de Guzarate ; elle réussit et rapporta de nombreux trésors, que les deux rois se partagèrent. A dater de ce moment et tant que vécut Salomon, la flotte partait tous les trois ans pour la même contrée et en revenait chargée d'épices, d'aromates, d'or, d'argent et d'ivoire. En retour de la part qu'il lui avait donnée dans ces navigations de l'Inde, Hiram associa Salomon aux bénéfices des voyages de long cours que les flottes tyriennes faisaient régulièrement chaque année jusqu'à la côte méridionale d'Espagne, alors désignée par le nom de Tharsis (qui s'était appliqué d'abord à l'Italie), pour y chercher l'étain, le plomb, le cinabre et beaucoup d'autres marchandises d'un grand prix. Aussi la Bible dit-elle que « du temps de Salomon « l'argent devint commun à Jérusalem comme les pier- « res, et les cèdres comme les sycomores qui naissent « dans les campagnes. »

V. — Mais cette brillante prospérité, cette puissance, ces richesses incalculables, corrompirent le cœur du roi, qui se laissa séduire par l'amour du plaisir et oublia le Dieu de ses pères. Entraîné par la passion des femmes, il ouvrit son harem, devenu scandaleusement nombreux, à une foule d'étrangères de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Sidon et du pays des Héthéens. « Elles « étaient, dit la Bible, toutes des nations dont il avait « été dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez pas « pour vous des femmes de ces pays-là, et vos filles n'en « épouseront pas les hommes, car ils vous perverti- « raient le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. » En effet, on vit Salomon, cédant aux suggestions de ses femmes et de ses concubines étrangères, oublier jusqu'à la majesté incommunicable du Créateur, servir Astoreth, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et bâtir un temple à Chamos, dieu des Moabites. L'alliance

avec les peuples voisins, la tolérance accordée aux divinités étrangères étaient choses absolument contraires à la vocation d'Israël et à la loi de Moïse. La conduite de Salomon, de très-bonne heure, causa dans une notable partie du peuple une profonde irritation. Aussi, les avis et les menaces ne lui manquèrent point ; mais il ne les écouta pas. Lorsque sa chute eut été complète, lorsqu'il se fut montré publiquement infidèle aux préceptes divins, le châtiment de Dieu commença à s'appesantir sur la tête de ce roi jusque-là si heureux, et il put voir, avant de descendre au tombeau, les menaces qu'il avait méprisées s'accomplir en partie.

Son empire ne demeura pas intact. Il fut témoin du début de son démembrement. L'Iduméen Hadad, soutenu par le roi d'Égypte, lui arracha une partie des cantons voisins de la mer Rouge. Le Syrien Rasin parvint à se rendre indépendant à Damas et y ceignit la couronne. Jéroboam, en excitant les tribus d'Israël à la révolte, prépara la division du peuple hébreu et commença sa ruine. Ce dernier était fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm. Son intelligence avait attiré l'attention de Salomon, qui lui avait confié un emploi administratif important. Mais le roi ayant appris, par la voix du prophète Abdias, qu'il devait régner sur dix des tribus, et recevant d'un autre côté la nouvelle qu'il préparait une insurrection dans le nord, voulut le faire mourir. Jéroboam s'enfuit auprès de Scheschonk, roi d'Égypte (appelé Sésac dans la Bible), et il y demeura jusqu'à la mort de Salomon, qui eut lieu après quarante ans de règne, c'est-à-dire vers l'an 977 avant Jésus-Christ.

Le règne de Salomon est d'une très-grande importance dans l'histoire des Hébreux, en ce qu'il y sert de pivot à toute la chronologie. La première date précise et positive que l'on rencontre dans cette histoire est, en effet, celle de la dédicace solennelle du temple. C'est d'après elle que l'on peut arriver à déterminer avec cer-

titude, à l'aide des données fournies par le livre des Rois, les autres dates des règnes de Salomon, de David et de Saül.

VI. — « La sagesse de Salomon, nous apprend l'Écri-« ture, surpassa celle de tous les Orientaux et de tous « les Égyptiens. Il était (avant sa chute bien entendu) « plus sage que tous les autres hommes, et sa réputation « était répandue dans les nations voisines. Il composa « trois mille paraboles, et fit cinq mille cantiques. Il « traita aussi de toutes les plantes, depuis le cèdre du « Liban jusqu'à l'hyssope qui croît sur les murailles, et « il traita de même des animaux de la terre, des oiseaux, « des reptiles et des poissons. » Tous ces ouvrages sont perdus ; il ne reste, sous le nom de Salomon, que les *Proverbes*, ou recueil de maximes, qui semblent, en effet, l'avoir eu pour auteur, et l'*Ecclésiaste*, où toutes les conditions, toutes les joies de la vie humaine sont appréciées à leur juste valeur et caractérisées par cette conclusion : « Tout est vanité. » L'attribution de ce dernier livre au roi d'Israël est pour le moins douteuse. On donne aussi à Salomon le *Cantique des cantiques*.

§ 8. — Roboam et Jéroboam. — Schisme des dix tribus.

(975-954)

I. — Les règnes de David et de Salomon représentent le plus haut degré de gloire et de puissance politique que les Hébreux aient jamais atteint. Mais cette prospérité même et la corruption qu'elle introduisit à la cour, le développement des relations commerciales avec les puissances du dehors, devaient naturellement réagir sur

l'état intérieur du royaume d'Israël et exercer une funeste influence sur les mœurs et les croyances du peuple. La religion, seul lien qui tenait les Hébreux réunis, s'affaiblit par suite de l'invasion de l'idolâtrie sous Salomon. La royauté, quelque puissante et respectée qu'elle fût sous David et sous son successeur, ne se trouva pas assez forte pour fonder l'unité de la nation et pour établir solidement la prépondérance de Juda sur les autres tribus. A la fin même du règne de David on avait vu celles-ci tenter un soulèvement, par jalousie contre l'importance et les prérogatives de la tribu d'où le roi était issu. Les symptômes de révolte s'étaient manifestés de nouveau, et beaucoup plus menaçants, dans les dernières années de Salomon ; le prophète Abdias avait clairement annoncé à ce prince la division de son royaume. Les dépenses énormes qu'avaient entraînées les grands travaux de son règne achevèrent de séparer le nord et le midi, et déterminèrent la rupture.

Le successeur de Salomon fut son fils Roboam, qui était alors âgé de quarante et un ans. Les députés des tribus d'Israël, qui devaient rendre hommage au nouveau roi, voulant en même temps lui dicter des conditions et demander une diminution des charges du peuple, jugèrent convenable de ne point se rendre à Jérusalem ; ils s'assemblèrent à Sichem, chef-lieu de la puissante tribu d'Ephraïm. Ils rappelèrent d'Égypte Jéroboam et le mirent à leur tête. Roboam fut invité à se rendre à Sichem pour y être proclamé roi, et loin de se douter du piége qui lui était tendu, il se présenta dans l'assemblée. Jéroboam porta la parole au nom des députés. « Ton père, dit-il au roi, a rendu dur notre « joug ; mais toi, allège maintenant la dure servitude « de ton père et le joug pesant qu'il nous a imposé, et « nous te servirons. » Roboam, surpris, demanda un délai de trois jours. Les vieux conseillers d'État de Salomon furent unanimement d'avis de céder ; mais le roi

préféra à leurs conseils les pernicieux avis des jeunes courtisans, qui, mettant son amour-propre en jeu, le poussaient à la résistance. Lorsque, au troisième jour, Jéroboam et les députés se présentèrent devant lui, il leur répondit avec hauteur : « Le joug que mon père a « fait peser sur vous, je l'augmenterai encore ; mon « père vous a châtiés avec des fouets, moi, je vous châ- « tierai avec des verges piquantes. » Alors, le peuple s'ameuta en criant : « Qu'avons-nous de commun avec « David ? Israël, retire-toi sous tes tentes ; et toi, David, « pourvois maintenant à ta maison. » Aduram, chef des corvées, envoyé par Roboam pour calmer l'effervescence populaire, fut tué à coup de pierres. Roboam n'eut que le temps de monter dans son char et de s'enfuir en toute hâte à Jérusalem. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à la dynastie de David, tandis que les autres proclamèrent roi Jéroboam.

Roboam essaya de résister ; il mit sous les armes 180,000 hommes pour dompter les tribus séparées. Mais Dieu lui fit dire, par le prophète Achias, que cet événement s'était accompli d'après l'ordre de sa providence et que ses soldats ne devaient pas combattre contre leurs frères. L'armée se dispersa, et la séparation demeura ainsi consommée.

II. — La Bible ne nous donne aucun détail sur les limites respectives des deux royaumes formés par cette séparation. Elle dit seulement que dix tribus se déclarèrent pour Jéroboam, savoir : Ephraïm, qui s'était placé à la tête du mouvement, Siméon, Dan, Manassé, Issachar, Aser, Zabulon, Nephthali, Ruben et Gad. Le nouvel état, renfermant le gros de la nation, prit de préférence le nom de *royaume d'Israël*, dont on s'était déjà servi autrefois pour désigner le royaume d'Isboseth. Le pays d'Israël renfermait donc toute la Pérée, avec les pays tributaires jusqu'à l'Euphrate, et la grande moitié

de la Palestine en-deçà du Jourdain. Le royaume de Roboam, appelé *royaume de Juda*, n'embrassait que la Palestine méridionale, entre Béthel et Beerséba. Le roi de Juda avait, en outre, la suzeraineté de l'Idumée et du pays des Philistins ; mais toutes les provinces soumises à son sceptre formaient à peine le quart du royaume de Salomon.

Les limites n'étaient pas tracées avec rigueur, et certaines villes des frontières, appartenant aux tribus de l'un des deux royaumes, se trouvaient de fait, soit par la volonté des habitants, soit par la force des choses, au pouvoir de l'autre royaume. Ainsi, par exemple, les villes de Béthel et de Rama, quoique situées sur le territoire de Benjamin, appartenaient au royaume d'Israël; mais en revanche, les villes méridionales de Dan, telles qu'Ayalon, faisaient partie du royaume de Juda. Quant aux villes qui, du temps de Josué, avaient été données à la tribu de Siméon, elles devaient toutes, par leur position géographique, appartenir à l'État de Juda. Si donc, en réalité, Siméon était au nombre des dix tribus qui se déclarèrent pour Jéroboam, il faudrait supposer qu'une partie au moins de la tribu de Siméon avait émigré vers le Nord. Un passage du livre des Paralipomènes paraît, en effet, indiquer que les Siméonites ne possédaient plus, depuis le règne de David, les villes qui leur avaient été données par Josué. Quelques débris de cette tribu, qui étaient restés dans le pays de Juda, émigrèrent plus tard, sous Ezéchias, au nombre de cinq cents familles, vers le mont Séir. Un savant orientaliste hollandais, M. Dozy, a récemment consacré un ouvrage très-érudit et très-ingénieux à établir qu'ils avaient dû s'en aller fort loin dans l'Arabie et être les premiers fondateurs de la ville de la Mecque.

III. — La séparation des deux royaumes d'Israël et de Juda dura jusqu'à la prise de Samarie par les Assy-

riens et l'anéantissement de l'État d'Israël. Il ne semble pas que durant tout ce long espace de temps personne ait même conçu la pensée du rétablissement de l'unité nationale sous un même sceptre. La chronologie des deux royaumes parallèles présente de graves difficultés, que déjà saint Jérôme déclarait inextricables. Elles ont occupé depuis les méditations de bien des savants, qui ont proposé de nombreux systèmes pour les lever. Nous ne saurions entrer ici dans l'examen approfondi du problème et dans la discussion de ses éléments ; ce sont là des questions et des détails qui ne peuvent être admis dans le cadre d'un livre tel que le nôtre. Bornons-nous donc à dire que le système le plus généralement adopté des critiques, et qui semble le préférable, établit de la manière suivante la concordance des listes royales des deux monarchies formées des débris de celle de David et de Salomon :

ROYAUME DE JUDA.		ROYAUME D'ISRAEL.	
Commencement du règne de :		*Commencement du règne de :*	
	AV. J.-C.		AV. J.-C.
Roboam	975	Jéroboam	975
Abiam	958		
Asa	955		
		Nadab	954
		Baasa	952
		Ela	929
		Zamri	928
		Amri	928
		Achab	917
Josaphat	914		
		Ochozias	897
		Joram	896
Joram	889		
Ochozias	885		
Athalie	884	Jéhu	884
Joas	878		

		Joachaz	856
		Joas	840
Amasias	838		
		Jéroboam II	825
Ozias	809		
		Interrègne	782 à 772
		Zacharie	772
		Sallum	771
		Manahem	771
		Phacéias	760
Joathan	758	Phacée	758
Achaz	741		
		Interrègne	738 à 730
		Osée	736
Ezéchias	726		
		Chute du royaume d'Israël	720

Le tableau comparatif de la succession des princes dans les deux royaumes était nécessaire à placer sous les yeux du lecteur, afin d'éviter la confusion qui pourrait facilement résulter du récit simultané que l'on est obligé de faire des annales de Juda et d'Israël, qui paraissent par moments s'enchevêtrer d'une manière très-obscure.

Je reprends maintenant la suite des événements.

IV. — Jéroboam, à peine proclamé roi, se hâta de se mettre en garde contre une attaque possible du royaume de Juda, en fortifiant Sichem, sa nouvelle capitale, et quelques-unes des villes de la frontière. Mais il ne sut point user de la position qui lui était faite. Loin de se conduire en prince élu de Dieu, loin d'appuyer l'état qu'il fondait sur la puissance de la vocation divine, il se laissa séduire par un sentiment étroit et bas de politique méfiante, et il devint apostat. Craignant que les Israélites, s'ils allaient, conformément aux préceptes de la Loi, sacrifier dans le temple unique de Jérusalem, ne

rentrassent sous l'autorité de Roboam et n'ébranlassent son trône, il résolut d'interrompre toutes les relations de ses sujets avec le centre religieux de la nation, et, pour mieux réussir dans cette entreprise en y prenant pour auxiliaires les mauvaises passions et les tendances grossières du peuple, il mit en vigueur une idolâtrie révoltante. Aux deux extrémités de son royaume, à Dan et à Béthel, il éleva deux temples, dans lesquels Jéhovah fut adoré sous l'ignoble image d'un veau d'or, et il renouvela ainsi le crime dont les Hébreux s'étaient rendus coupables dans le désert. Le peuple se laissa gagner au culte facile et tout matériel de ces dieux muets; des autels furent élevés sur tous les hauts lieux et de nouveaux prêtres, étrangers à la tribu de Lévi, créés pour cette nouvelle religion. Les prêtres légitimes et les lévites, repoussés par Jéroboam, abandonnèrent leurs possessions et vinrent chercher un refuge dans le royaume de Juda, suivis du petit nombre des hommes qui, dans les tribus d'Israël, voulurent rester fidèles à la loi divine et préférèrent l'expatriation à l'apostasie.

Les avertissements divins ne manquèrent pourtant pas à Jéroboam pour l'exciter à sortir de la voie criminelle dans laquelle il s'était engagé; mais il n'en tint aucun compte. C'est ainsi qu'un jour un prophète zélé du royaume de Juda osa se présenter dans le temple de Béthel et maudire l'autel au moment même où il y offrait l'encens. Abias, fils du roi, étant ensuite tombé gravement malade, Jéroboam eut l'idée d'envoyer sa femme déguisée interroger le prophète Achias, qui avait arrêté la guerre entre les deux royaumes et dans lequel le souverain d'Israël espérait trouver un protecteur auprès du ciel. Mais Achias, au lieu de se montrer favorable, reprocha dans les termes les plus sévères à la reine l'idolâtrie de Jéroboam et lui prédit la chute prochaine de sa dynastie, ainsi que la ruine du royaume d'Israël, dont les habitants seraient transportés au-delà

de l'Euphrate. « Quant à ton enfant, ajouta-t-il, au mo-« ment où tu rentreras dans ta ville, il mourra. »

V. — L'habileté politique la plus élémentaire commandait à Roboam, en présence de la conduite de son rival, de montrer un grand zèle pour le culte mosaïque orthodoxe, qui seul pouvait, même humainement, devenir sa planche de salut. Il en fut ainsi pendant trois ans. Mais ce zèle ne se ralentit que trop tôt; il fit place à une coupable indifférence, qui fut bientôt suivie d'une invasion de l'idolâtrie phénicienne, accompagnée de toutes les abominables débauches qui formaient son cortége habituel. En même temps le culte schismatique des hauts-lieux s'établit dans toutes les parties du royaume parmi ceux qui demeuraient fidèles au dogme de l'unité de Dieu; sans doute le culte s'adressait encore à Jéhovah, mais en multipliant les sanctuaires il violait les préceptes de la Loi, et il détournait les adorations du temple unique qui excluait tout autre lieu de sacrifices.

La tiédeur pour le sanctuaire national et pour la ville sainte devint si grande que, malgré les forteresses qui garnissaient sa frontière méridionale, Roboam ne put faire aucune résistance aux troupes égyptiennes qui, dans la cinquième année de son règne (970 avant Jésus-Christ), envahirent le royaume de Juda, probablement par les intrigues de Jéroboam, et pénétrèrent jusqu'à Jérusalem. Roboam trembla dans sa résidence, et le prophète Séméïas profita de ce moment pour reprocher au roi, en pleine cour, son infidélité envers Jéhovah, cause de son malheur. Le roi et tous les grands qui l'entouraient montrèrent un sincère repentir et s'écrièrent : « Jéhovah est juste! » Séméïas alors les rassura, en leur montrant que ce n'était là qu'un orage passager, et qu'il fallait accepter avec résignation ce châtiment du ciel. Scheschonk, roi d'Egypte, à la tête d'une nombreuse armée, fit son entrée dans la capitale sans coup férir, et pilla

les trésors du temple. Mais, comme Séméïas l'avait annoncé, il n'avait d'autre but que d'humilier et de rançonner le roi de Juda, et son armée se retira après le pillage.

Roboam régna encore douze ans après l'invasion des Egyptiens. Aucun événement mémorable ne signala cet espace de temps. Les hostilités continuèrent toujours entre Roboam et Jéroboam; mais elles se bornèrent à des tracasseries mutuelles, et il ne paraît pas qu'il y ait eu jamais entre les deux rois un engagement de quelque importance.

VI. — Roboam étant mort et son fils Abiam lui ayant succédé, Jéroboam crut le moment du passage d'un règne à l'autre favorable pour tenter de conquérir le pays de Juda. Des deux côtés on se prépara à une lutte décisive et on eut recours à la levée en masse des populations. Aussi Jéroboam mit-il sous les armes 800,000 hommes et Abiam 400,000. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes d'Ephraïm, près de la hauteur de Samaraïm. Malgré une embuscade que Jéroboam plaça sur les derrières des troupes de Juda, celles-ci s'emparèrent de Béthel et de quelques autres villes israélites. Abiam, aussi peu zélé que son père pour la religion, commit la faute de ne pas profiter de cet événement pour abolir le culte du veau d'or à Béthel, et la ville retomba bientôt au pouvoir d'Israël. Abiam mourut après trois ans de règne.

Son fils et successeur Asa montra, dès ses premières années, une grande ardeur pour le culte de Jéhovah. Quoique très-jeune encore, il déploya beaucoup d'énergie contre l'idolâtrie; il n'épargna même pas sa grand' mère Maacha, veuve de Roboam, qui favorisait le culte phénicien et prétendait le dominer. Asa la dépouilla de toute influence dans les affaires du gouvernement; la statue d'Astarté, qu'elle avait osé éleverdans Jérusalem, fut brûlée dans la vallée du Cédron. Partout on détruisit

les autels des divinités chananéennes, et les personnes prostituées à leur culte honteux furent expulsées du pays. Le seul reproche que l'Écriture adresse à Asa est d'avoir laissé subsister les autels schismatiques des hauts lieux, afin d'occuper et de donner un moyen de subsistance aux nombreux prêtres que l'apostasie des dix tribus avait fait refluer dans le petit royaume de Juda.

§ 9. — Désordres et revers dans le royaume d'Israël.

(954-918)

I. — Jéroboam avait régné vingt-deux ans. Après sa mort, la prédiction du prophète Achias contre sa famille s'accomplit presque immédiatement. Au bout de deux ans de règne seulement, son fils Nadab fut assassiné par un de ses principaux officiers nommé Baasa, de la tribu d'Issachar, tandis qu'il assiégeait Gebbeton, ville de la tribu de Dan, qui était tombée au pouvoir des Philistins. Baasa s'empara de la couronne, et pour se mettre à l'abri des compétitions possibles, fit égorger tous les proches parents de Jéroboam.

II. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le royaume d'Israël, Asa rétablissait dans le pays de Juda le culte du vrai Dieu, et, régnant avec sagesse et gloire, développait sous toutes ses formes la prospérité nationale. Un de ses soucis principaux était l'armée, qu'il s'occupait de mettre sur le pied le plus respectable. Les événements se chargèrent bientôt de montrer combien cette conduite avait été prudente et pleine de prévoyance.

Dans la quinzième année du règne d'Asa (940 av. J.-C.),

le flot d'une formidable invasion vint fondre sur les frontières méridionales de la Palestine. Zérach, roi d'Éthiopie[1], à la tête d'une nombreuse armée recrutée dans toutes les peuplades barbares du Haut-Nil, s'était abattu sur l'Égypte comme un torrent dévastateur auquel rien n'avait été en état de résister. Après l'avoir subjuguée un moment et y avoir promené la dévastation du sud au nord, dans toute son étendue, il franchit le torrent de Rhinocorura et assaillit le royaume de Juda, qu'il comptait aussi piller, avec toute la Syrie. Asa conduisit son armée au-devant des Ethiopiens et leur livra bataille dans la vallée de Séphatha, près de Marésa. Zérach fut vaincu et obligé de fuir, abandonnant un immense butin aux troupes de Juda. La défaite fut si complète que le roi d'Éthiopie ne put pas même se maintenir en Égypte et fut forcé de se retirer en toute hâte jusque dans son royaume, au-dessus des cataractes du Nil.

Au retour d'Asa vainqueur dans sa capitale, le prophète Asarias se présenta devant le roi et, dans une allocution qu'il adressa à lui et à son armée, montra comment ce succès était une récompense du retour à la vérité religieuse, de même que les désastres de Roboam avaient été un juste châtiment de son infidélité. Asa continua à déployer une grande sévérité contre l'idolâtrie ; il fit aussi d'importantes réparations au temple et y offrit de splendides sacrifices en reconnaissance de sa victoire sur Zérach. De nombreux habitants du pays d'Israël, demeurés encore fidèles, malgré le schisme officiel, au Dieu de leurs pères, et voyant les succès du pieux Asa, vinrent assister à cette fête et s'établirent dans le pays de Juda.

[1] C'est par erreur que quelques historiens ont confondu ce prince avec Tahraka, roi d'Ethiopie et d'Égypte en même temps, qui vivait près de deux siècles plus tard. Le Zérach de la Bible est le roi Azerch-Amen, dont le nom se lit sur plusieurs monuments de l'Ethiopie.

III. — Baasa, l'usurpateur de la couronne d'Israël, ne put voir sans inquiétude la puissance toujours croissante d'Asa et de son royaume. Il commença bientôt des actes d'hostilité contre lui en fortifiant la ville de Rama, et en y plaçant une garnison qui devait empêcher les gens d'Israël de communiquer avec le royaume de Juda et de se rendre au temple. Asa ne pouvait souffrir l'établissement de cette forteresse menaçante à deux lieues seulement de Jérusalem. Il épuisa le trésor royal et celui du temple pour acheter l'alliance de Ban-hidri[1], roi de Syrie, qui résidait à Damas et s'était fait un état considérable des provinces araméennes jadis tributaires de David et de Salomon. Ses offres ayant été acceptées, Ban-hidri envahit le nord de la Palestine, jusqu'aux environs du lac de Génésareth, et s'empara de plusieurs villes importantes. Asa, dans le même temps, marcha sur Rama, l'emporta, et, ayant fait démolir les ouvrages de fortification déjà très-avancés, les employa à construire, à Guébah et à Masphath, deux forteresses qui servissent de boulevards à ses États contre le royaume d'Israël.

Mais les prophètes virent avec peine une alliance conclue avec un païen contre le roi d'Israël et payée avec le trésor sacré. Un prophète nommé Hanani reprocha amèrement à Asa de s'être appuyé sur la Syrie, au lieu de compter sur le secours exclusif de Jéhovah, qui lui aurait soumis en même temps et les Syriens et les Israélites. Les paroles de l'orateur inspiré ne furent pas sans influence sur le peuple et soulevèrent quelques troubles. Asa se crut en droit d'user de répression et

1 Ce nom, porté successivement par plusieurs rois de Syrie, est écrit Ben-hadad dans le texte hébreu de la Bible, et Ben-hader dans la version des Septante. La leçon que nous avons adoptée est celle que fournissent les inscriptions cunéiformes assyriennes contemporaines de ces princes; elle est assez exactement conforme à celle qu'ont suivie les Septante.

osa même faire arrêter Hanani comme perturbateur. A dater de ce moment jusqu'à la fin de son règne, il se vit en butte à la malveillance de l'ordre des prophètes, qui le regarda comme un tyran. Cependant, malgré sa rupture avec cette corporation qui représentait l'élément vivant et zélé de la religion mosaïque, il ne s'éloigna pas de la vérité religieuse et servit toujours fidèlement Jéhovah. Son orthodoxie et sa vigilance à repousser toute introduction des cultes étrangers lui valurent encore un grand nombre d'années d'un règne paisible, et il ne mourut qu'en 914, après quarante et un ans de prospérités, laissant dans son fils Josaphat un digne successeur.

IV. — Pendant ce temps, le désordre et le crime, juste châtiment du schisme et de l'apostasie, sévissaient dans le royaume d'Israël. Baasa régna encore dix ans après l'invasion des Syriens, mais sans s'être jamais relevé de cette humiliation. La Bible ne mentionne pas de nouvelles collisions entre lui et Asa, mais les deux rois restèrent en état d'hostilité.

Baasa, on a pu le voir par ce que nous avons raconté de sa vie, était animé d'un grand esprit d'impiété ; il s'était posé en ennemi déclaré de l'orthodoxie mosaïque, dans laquelle il voyait un danger pour sa couronne et une force pour le roi de Juda. Le prophète Jéhu, fils du prophète Hanani, qui avait affronté la colère d'Asa en condamnant son alliance avec les Syriens, osa se présenter devant Baasa pour lui reprocher d'avoir imité les péchés de Jéroboam, après avoir été élevé de la poussière pour renverser sa dynastie; il lui annonça l'arrêt divin qui, en punition de cette impiété, le frapperait, lui et sa race : « la maison de Baasa, dit-il, aura le même « sort que celle de Jéroboam. » Asa put assister encore à l'accomplissement de cette prophétie et voir une troisième dynastie monter sur le trône fondé par Jéroboam,

car les événements se succédèrent rapidement dans le pays d'Israël.

Baasa transmit cependant la couronne à son fils Ela ; il mourut après avoir régné près de vingt-trois ans. Mais Ela succomba dès la deuxième année de son règne, frappé, comme le fils de Jéroboam, par la main d'un conspirateur. Pendant que les troupes, commandées par le général en chef Amri, étaient occupées à un nouveau siége de la ville de Gebbeton contre les Philistins, Zamri, l'un des deux capitaines des chars de guerre, assassina à Thirsa, qui était alors la capitale d'Israël, le roi Ela, un jour où celui-ci s'était enivré dans la maison d'Arsa, son maître d'hôtel. L'assassin, s'étant emparé du trône, massacra les membres de la famille royale, et la prédiction du prophète Jéhu s'accomplit ainsi à la lettre.

Lorsque la nouvelle du forfait de Zamri arriva au camp de Gebbeton, les troupes indignées proclamèrent leur général Amri roi d'Israël. Amri abandonna aussitôt le siége pour marcher sur Thirsa, et l'usurpateur, se voyant forcé de rendre la ville, mit le feu au palais et s'y brûla lui-même, après avoir régné sept jours. Cependant Amri, élu par l'armée, trouva un concurrent dans un certain Thebni, fils de Ginath, auquel le peuple de la capitale avait décerné la couronne. Une lutte s'établit entre les deux prétendants, et, bien que le parti d'Amri fût le plus considérable, la mort de Thebni fit seule reconnaître son compétiteur par tout Israël. Le texte des Écritures nous laisse deviner que la guerre civile entre Amri et Thebni avait duré quatre ans, car il ne fait commencer le règne d'Amri que dans la 31ᵉ année d'Asa (924), quoiqu'il fasse remonter la conspiration de Zamri et sa mort à la 27ᵉ année du même prince (928), dans laquelle Amri fut proclamé roi par l'armée.

Dans la septième année de son règne, deux ans après la mort de Thebni, Amri, voulant se créer une nouvelle capitale, sans doute parce qu'il se défiait de

l'esprit de désordre et des tendances révolutionnaires des habitants de Thirsa, acheta, d'un individu nommé Samar, une hauteur située dans une position très-forte au milieu du territoire d'Ephraïm et non loin de Sichem; il paya cet emplacement 100 talents d'argent et il y bâtit une ville qui fut appelée Samarie. C'est là que désormais, et jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, la résidence de ses souverains demeura fixée. La fondation de Samarie est le seul fait remarquable que l'on rapporte du règne d'Amri, sauf une guerre malheureuse contre les Syriens, dans laquelle il perdit plusieurs villes. Il gouverna dans le même esprit que ses prédécesseurs, en maintenant le culte schismatique et idolâtre établi par Jéroboam. Il mourut enfin dans la douzième année de son règne, laissant le trône à son fils Achab.

§ 10. — Achab, Josaphat et leurs enfants.

(917-884)

1. — Josaphat, fils d'Asa, monta sur le trône de Jérusalem à l'âge de trente-cinq ans. Héritier des vertus de son père, il manifesta un zèle plus grand encore pour le culte national, et fit disparaître les dernières traces de l'idolâtrie. Pour inspirer au peuple de meilleurs sentiments religieux, il chargea, dans la troisième année de son règne, cinq des principaux personnages de sa cour, accompagnés de deux prêtres et de neuf lévites, et munis du livre de la Loi, de faire une tournée dans tout le pays et d'instruire les habitants. En même temps Josaphat fit élever de nouveaux forts et remplir les arsenaux d'approvisionnements de toute sorte; il réorganisa soigneusement l'administration et l'armée. Cette der-

nière se composa désormais de deux divisions très-fortes, l'une de Juda, et l'autre de Benjamin. La paix qui régnait alors dans le pays de Juda, auquel plusieurs peuples voisins payaient tribut, favorisa singulièrement les réformes du roi Josaphat, que nous verrons bientôt prendre encore de plus grands développements.

II. — La cour de Samarie formait alors un complet contraste avec celle de Jérusalem. Tandis que Josaphat ne cessait de faire les plus grands efforts pour rétablir le culte de Jéhovah dans toute sa pureté, Achab, qui surpassa en impiété tous les rois d'Israël, non content du culte des veaux d'or, et dominé par sa femme phénicienne, Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Tyr, avait introduit le culte de Baal et d'Astoreth, qui avaient des temples et des autels jusque dans la ville de Samarie. Le débordement du paganisme phénicien jeta le trouble et le désordre dans tout le royaume d'Israël, où l'on vit naître des collisions sanglantes entre les adorateurs de Baal et le petit nombre de partisans zélés que comptait encore la religion de Jéhovah. Le parti des premiers était devenu le plus fort; Baal n'avait pas moins de 450 prêtres ou prophètes à son service, et Astoreth en comptait 400, tous nourris aux frais de Jézabel. Soutenus par l'énergie d'une reine fanatique et cruelle, ils sévissaient avec une extrême fureur contre les prophètes de Jéhovah, qu'ils tâchaient d'exterminer.

Ces derniers étaient encore assez nombreux; dans la persécution même dont ils étaient l'objet, quelques-uns d'entre eux puisèrent un zèle et un courage qu'on ne leur avait pas remarqués jusqu'alors, et, quand l'occasion se présentait, ils usaient de sanglantes représailles contre leurs adversaires. Leur chef était le célèbre prophète Elie, et à la cour ils avaient un protecteur secret dans Obadias, intendant de la maison du roi. Mais la masse du peuple, indécise ou indifférente, ne prêtait

son appui à aucun des deux partis; c'est pourquoi Elie lui reprochait de *boiter des deux côtés*, et de ne se déclarer ni pour Jéhovah ni pour Baal. Le roi Achab lui-même, homme sans énergie et sans conviction, peut être mis au premier rang de ces indécis : tantôt il se prosternait devant Baal et se livrait à toutes les abominations des cultes chananéens; tantôt, effrayé par les paroles d'un prophète, il s'humiliait devant Jéhovah, en déchirant ses vêtements; un jour il laissait massacrer les prophètes de Jéhovah par les ordres de Jézabel, un autre jour il livrait les prophètes de Baal à la vengeance d'Elie.

Le royaume d'Israël ne pouvait sortir de cette malheureuse situation que par un coup violent; il fallut un homme énergique, inspiré d'en haut, plein de courage et de dévouement, pour entraîner les indécis, pour faire triompher la sainte cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque contre la tyrannique fureur de la princesse phénicienne. Israël, dans ces temps calamiteux, vit paraître un sauveur, qui entreprit à lui seul, sinon d'accomplir, du moins de préparer une révolution, et de renverser la dynastie impie qui voulait effacer jusqu'aux dernières traces du culte du vrai Dieu. Cet homme fut le prophète Elie, le héros de l'époque. Plein d'un enthousiasme fougueux, qu'excitait encore une inspiration céleste presque continuelle, il bravait, par son courage et sa constance, les fureurs de Jézabel et faisait trembler maintes fois le roi Achab, qui, tout en le détestant, ne pouvait lui refuser son respect. Comme Samuel, il était inflexible lorsqu'il s'agissait d'arriver à son but, et ne craignait pas de se montrer dur et même quelquefois cruel pour accomplir ce qu'il regardait comme nécessaire. Malheureusement Israël était déjà tombé trop bas pour pouvoir être entièrement relevé. Elie lui-même n'éleva jamais sa voix contre le culte des images de Béthel et de Dan, mais il fit tous ses efforts pour faire triompher

le nom de Jéhovah sur l'odieux culte des Phéniciens; et lorsque, sur la fin de ses jours, il dut laisser son œuvre inachevée, il se donna un successeur qui pût la continuer et l'accomplir.

III. — Cependant le règne d'Achab parut s'affermir par des victoires éclatantes. Ban-hidri, roi de Syrie, fils de celui qui avait fait la guerre à Baasa et à Amri, vint, suivi de trente-neuf princes, ses vassaux ou ses alliés, assiéger Samarie, qui était devenue, comme nous l'avons dit, la capitale du royaume. Le roi d'Israël s'humilia d'abord devant lui et offrit de se déclarer son vassal; mais Ban-hidri répondit par une telle insolence que, sur le conseil des anciens, Achab se résolut à résister. Dieu lui fit dire par un prophète : « Voici ce que dit le « Seigneur : Tu as vu cette multitude immense! eh bien, « je la livrerai en tes mains, pour que tu saches que « c'est moi qui suis le Seigneur. » Sentant sa foi se ranimer dans le péril, il ordonna une sortie de 7,000 hommes, qui tomba sur le camp des ennemis au moment où ils se livraient à l'orgie et les mit en pleine déroute.

Mais les courtisans du roi de Syrie, voulant consoler leur orgueil et celui de leur maître, dirent à Ban-hidri : « Le dieu d'Israël est un dieu de montagnes; c'est pour « cela qu'ils nous ont vaincu; il faut combattre les Israé- « lites en plaine, et nous l'emporterons sur eux. « Le roi se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chars de guerre qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures en nombre à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les blasphèmes des ennemis d'Israël; cent mille Syriens furent taillés en pièces sous les murs d'Aphec, dans la plaine d'Esdrelon, et Ban-hidri dut implorer la clémence de l'ennemi qu'il avait si insolemment défié.

Achab, qui pouvait faire prisonnier le roi de Syrie, ne

se borna pas à lui conserver la liberté. Sous la garantie d'un article qui lui donnait le droit de tenir garnison à Damas, il conclut avec lui un traité d'intime alliance, qui assurait Ban-hidri du concours des troupes israélites dans ses guerres. Aussi une précieuse inscription de Salmanassar V, roi d'Assyrie, découverte aux sources du Tigre et maintenant conservée au Musée Britannique, en racontant une défaite que ce prince fit éprouver l'année suivante à Ban-hidri, mentionne-t-elle, parmi les troupes qui combattaient pour ce dernier, « dix mille hommes d'*Achab d'Israël*. » Un prophète vint reprocher sévèrement à Achab cette alliance avec un infidèle que Dieu avait fait tomber entre ses mains, et le menaça de la colère céleste ; mais il ne fut pas écouté.

IV. — Un crime horrible, auquel l'entraîna la reine Jézabel, valut bientôt à Achab, de la part d'Élie, une prophétie encore plus accablante. Un certain Naboth, à Esdrelon, possédait une vigne voisine du palais du roi dans cette ville; Achab, désirant joindre cette vigne à son jardin, demanda à Naboth de la lui vendre à perpétuité. C'était introduire dans le droit civil un principe formellement contraire à la Loi mosaïque, qui n'admettait pas que la propriété du sol pût sortir à jamais des mains de la famille à laquelle elle avait été accordée lors de la conquête, mais ordonnait qu'elle lui fît constamment retour dans les années jubilaires. Naboth, fidèle à l'esprit de la Loi, refusa de vendre l'héritage de ses ancêtres, ce dont le roi se montra fort affligé. Jézabel, ayant appris la cause de son chagrin, le consola en lui promettant qu'il aurait la vigne de Naboth. Elle envoya des ordres, au nom du roi, aux autorités d'Esdrelon, pour faire accuser Naboth de haute trahison. On gagna de faux témoins, qui affirmèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre le roi ; il fut condamné à mort et lapidé. Jézabel avertit son époux de la mort

de Naboth, et l'engagea à confisquer les biens du condamné au mépris des prescriptions de la Loi. Achab s'étant rendu à la vigne de Naboth pour en prendre possession, le prophète Élie vint l'y trouver. « As-tu assassiné pour hériter? dit-il au roi; ainsi a parlé Jéhovah: « A l'endroit où les chiens ont léché le sang de Naboth, « ils lècheront aussi ton propre sang. » — « Viens-tu « encore me trouver, mon ennemi? » s'écria le roi. — « Oui, répondit le prophète; parce que tu t'es livré au « crime, le malheur fondra sur toi; ta maison aura le « sort de celles de Jéroboam et de Baasa, et les chiens « dévoreront Jézabel sous les remparts d'Esdrelon. »

V. — La prophétie ne tarda pas à s'accomplir dans sa première partie. Ban-hidri, depuis trois ans que le traité de paix avait été conclu avec lui à la suite de la bataille d'Aphec, n'en avait pas exécuté les conventions; Ramoth, une des villes les plus importantes du pays de Galaad ou de la Pérée, demeurait au pouvoir des Syriens. Achab manifesta l'intention de recommencer la guerre contre le roi de Syrie et de lui enlever cette ville de vive force, puisqu'il ne voulait pas la rendre.

A cette époque, Josaphat, roi de Juda, qui depuis son avénement avait profité des bienfaits de la paix pour continuer ses réformes dans le culte et dans l'administration, alla voir le roi d'Israël, avec lequel il s'était allié par mariage, en faisant épouser à son fils Joram la fille d'Achab et de Jézabel, nommée Athalie. Ce fut la première fois, depuis le schisme, qu'un roi de Juda se montra comme ami et allié sur sur le territoire d'Israël, et on peut s'étonner de ce que ce fut précisément sous le pieux Josaphat et l'impie Achab que la paix s'établit entre les deux royaumes et que les deux cours contractèrent des liens de famille. Peut-être Josaphat espérait-il par là pouvoir agir sur le faible Achab et le ramener à de meilleurs sentiments.

Au moment de marcher contre les Syriens, Achab témoigna le désir que le roi de Juda voulût prendre part à l'expédition. Josaphat y consentit et promit le concours de ses troupes, mais sous la condition que le roi d'Israël interrogerait d'abord les prophètes. Achab en réunit 400 à la porte de Samarie, qui tous déclarèrent qu'il fallait faire la guerre et que le roi d'Israël en sortirait vainqueur. Mais Josaphat se méfia de ces 400 voix unanimes; il ne lui parut pas possible qu'après tant de persécutions l'appel d'Achab pût réunir un si grand nombre de véritables prophètes de Jéhovah, parlant avec sincérité et indépendance. Sur son insistance on fit venir Michée, qui n'avait pas été convoqué, et qui annonça un désastre terrible avec la mort d'Achab.

Celui-ci cependant persistant à marcher sur Ramoth, Josaphat l'y accompagna. Le roi d'Israël, ayant appris que les officiers syriens avaient reçu l'ordre de diriger l'attaque contre lui personnellement, se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats, tandis que Josaphat garda ses vêtements royaux. Les Syriens, prenant ce dernier pour le roi d'Israël, se dirigèrent sur lui et l'environnèrent. Josaphat appela au secours; mais les officiers de Ban-hidri, reconnaissant leur erreur, se retirèrent aussitôt. En même temps Achab était mortellement frappé d'une flèche qu'un soldat avait tirée au hasard; il expira au coucher du soleil, et aussitôt l'armée israélite battit en retraite. Le corps du roi fut reporté à Samarie, où on l'ensevelit. Son char ensanglanté fut lavé à la piscine de Samarie, et ainsi furent accomplis les paroles d'Élie, qui avait dit que les chiens lècheraient le sang d'Achab. Il eut pour successeur son fils Ochozias.

VI. — Josaphat retourna à Jérusalem, où le prophète Jéhu, fils de Hanani, le blâma avec douceur pour avoir prêté son concours à l'impie Achab, ce qui, disait-il,

aurait attiré sur le roi la colère de Jéhovah s'il n'avait pas si bien mérité de Dieu en exterminant l'idolâtrie dans ses états. Josaphat continua à agir sur son peuple dans le même esprit de piété et à introduire des améliorations notables dans l'administration. Il réforma les tribunaux dans les principales villes du royaume, leur recommandant la plus grande impartialité, et il établit à Jérusalem un tribunal suprême, composé de prêtres, de lévites et de chefs de familles, pour décider en dernière instance des affaires difficiles.

A l'exemple de Salomon, Josaphat fit construire des vaisseaux dans le port d'Aziongaber, afin de reprendre les expéditions commerciales vers l'Inde et spécialement vers le pays d'Ophir; mais il n'avait plus de matelots phéniciens pour les monter, et les vaisseaux ayant fait naufrage dans le golfe même, près d'Aziongaber, Josaphat renonça à cette entreprise, malgré les instances d'Ochozias, roi d'Israël, qui voulut s'y associer.

VII. — Pendant le court règne d'Ochozias, qui ne dura pas à peine plus d'un an, Misa, roi de Moab, qui, comme ses prédécesseurs, avait reconnu la suzeraineté du roi d'Israël, refusa de payer son tribut. Il avait déjà fourni 100,000 agneaux et 100,000 moutons avec leur laine; car le pays des Moabites était de tout temps riche en troupeaux et l'est encore aujourd'hui. Une chute grave que fit Ochozias, à travers un grillage de la plateforme du palais de Samarie, l'empêcha de prendre des mesures pour soumettre les Moabites. Élevé dans le culte de Baal et dans les superstitions de l'idolâtrie, Ochozias envoya des messagers à Accaron, dans le pays des Philistins, pour interroger le célèbre oracle de Beelzébub sur l'issue de sa maladie. Le prophète Élie, indigné de cet outrage fait au Dieu d'Israël, arrêta en chemin les messagers d'Ochozias. « N'y a-t-il pas de Dieu en « Israël, leur dit le prophète, que vous alliez consulter

freuse famine qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins Dieu voulut encore sauver le peuple d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Conformément à une prédiction d'Elisée, l'armée asiégeante, ayant cru entendre un bruit miraculeux, fut saisie d'une terreur panique; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de son camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie.

X. — Elie, avant de disparaître, avait annoncé que la couronne d'Israël serait transférée à Jéhu, l'un des généraux d'Achab et de Joram, et celle de Damas à Hazaël, le principal des conseillers de Ban-hidri. Le moment était venu où cette double prophétie devait s'accomplir. Elisée se rendit à Damas au moment où le roi Ban-hidri se trouvait gravement malade. Averti de la venue du prophète, dont la renommée était immense, il envoya vers lui Hazaël pour l'interroger sur l'issue de sa maladie. « Va, répondit Elisée, dis-lui qu'il vivra; mais « Jéhovah m'a fait voir qu'il mourra. » Et après avoir prononcé ces paroles, le prophète fixa longtemps sur Hazaël un regard plein de tristesse, et ses yeux se remplirent de larmes. — « Pourquoi mon seigneur pleure-« t-il? » demanda Hazaël. — « Je sais, reprit Elisée, tout « le mal que tu feras aux enfants d'Israël; tu mettras le « feu à leurs villes fortes, tu tueras leurs jeunes gens « par le glaive, tu écraseras leurs nourrissons et tu éven-« treras leurs femmes enceintes. » — « Mais qui suis-je, « demanda encore Hazaël, pour faire de si grandes « choses? » — « Jéhovah m'a fait voir que tu seras roi de « Syrie. » Le lendemain Hazaël, impatient de réaliser la prophétie, étouffait Ban-hidri dans son lit, en lui jetant sur le visage une couverture mouillée. Monté alors sur le trône de Damas, il continua les hostilités contre la cour de Samarie.

Dans le même temps, Joram, roi de Juda, mourut à l'âge de quarante ans, dans d'horribles souffrances causées par une maladie des entrailles qui avait duré deux ans. Sa mort n'excita point de regrets. On l'ensevelit hors du sépulcre de la famille royale et on lui refusa les honneurs dus aux rois. Son fils Ochozias, âgé de vingt-deux ans, lui succéda. Entièrement dominé par sa mère Athalie et par les conseils de ses parents de la famille d'Achab, il persista dans la voie impie de Joram, son père. Son oncle maternel Joram, roi d'Israël, l'engagea à prendre part à une nouvelle expédition qu'il allait tenter contre le roi de Syrie, toujours pour reconquérir la ville de Ramoth. Joram et Ochozias se rendirent en personne au siége de cette ville. On parvint à s'emparer de Ramoth; mais le roi Joram fut grièvement blessé et obligé de se retirer à Esdrelon, pour se faire guérir.

XI. — Le prophète Elisée jugea le moment arrivé pour la révolution prédite par Elie et devenue d'autant plus urgente, que l'alliance intime des deux rois des Hébreux et leur tendance commune à l'idolâtrie phénicienne menaçaient d'anéantir le culte de Jéhovah. Elisée chargea un de ses disciples d'aller sacrer secrètement Jéhu comme roi d'Israël. Le disciple se rendit à Ramoth, où se trouvait alors Jéhu avec les autres capitaines de l'armée de Joram. A peine tous ces officiers, compagnons et amis de Jéhu, furent-ils instruits de la mission du prophète, qu'ils proclamèrent solennellement roi au son des trompettes celui qui venait d'être sacré et le firent reconnaître par toute l'armée. Jéhu marcha aussitôt sur Esdrelon, où Joram se trouvait malade de ses blessures et où Ochozias était allé le visiter. Joram se fit porter dans son char et sortit de la ville pour aller au devant de lui, accompagné d'Ochozias. Les deux rois rencontrèrent Jéhu près du champ qui avait appartenu à Naboth. « Tout est en paix? » demanda Joram à son an-

cien général. — « Qu'est-ce que la paix, répliqua Jéhu, « tant que durent les infidélités de ta mère Jézabel et « ses nombreuses sorcelleries? » Aussitôt Joram tourna bride et s'enfuit en criant : « Trahison, Ochozias! » Mais au même instant une flèche tirée par Jéhu le perça entre les deux épaules et l'étendit raide mort dans son char. Jéhu ordonna à l'un de ses gens de jeter le corps de Joram dans le champ de Naboth, afin de venger son sang innocent, versé par Achab et Jézabel. Ochozias avait pris la fuite; Jéhu le fit poursuivre. Il fut atteint près de Jibléam et blessé mortellement; conduit à Mégiddo, il y expira. Son corps fut transporté à Jérusalem et enseveli dans la citadelle de David.

Jéhu, poursuivant son œuvre d'extermination, entra dans Esdrelon. Levant la tête vers une des fenêtres du palais, il y aperçut une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements : c'était Jézabel. Il la fit jeter par la fenêtre et fouler aux pieds des chevaux. Quand, peu après, on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains; le reste avait été dévoré par les chiens, conformément à la prédiction d'Elie. Soixante-dix fils d'Achab restaient à Samarie; ils y furent massacrés par le peuple et leurs têtes envoyées à Esdrelon. Tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis, les prêtres de Baal périrent. On brûla la statue de ce dieu et on démolit son temple, à la place duquel on établit des cloaques. Mais malgré son zèle pour le culte de Jéhovah, Jéhu n'essaya même pas de le rétablir dans toute sa pureté; il laissa subsister les veaux d'or de Jéroboam. Les prophètes, satisfaits de leur victoire et du châtiment de l'impiété de la race royale, promirent à Jéhu la consolidation de sa dynastie; mais ils ne purent préserver le royaume d'Israël des attaques qui le menaçaient du dehors, ni lui conserver cette force que, dans les derniers temps, il avait pu déployer maintes fois, grâce à l'étroite alliance

qui avait existé entre les deux cours de Samarie et de Jérusalem.

Des événements non moins sanglants avaient lieu en même temps dans le royaume de Juda. Ochozias, mort à l'âge de vingt-trois ans, ne laissait que des fils mineurs. Athalie, sa mère, se trouva de droit investie du gouvernement comme leur tutrice, et avec le titre de régente. Mais elle conçut le projet de s'assurer du pouvoir à toujours par l'extinction de la maison de David, et de faire triompher définitivement le culte de Baal à Jérusalem. Ne reculant pas devant un crime effroyable pour accomplir ce projet, Athalie fit égorger sous ses yeux tous ses petits-fils, les enfants d'Ochozias. Elle régna six ans après cet acte odieux, et Baal remplaça Jéhovah dans les adorations de la cité de David.

§ 11. — Les royaumes de Juda et d'Israël, depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias.

(884-757)

I. — Cependant une sœur d'Ochozias, Josabeth, mariée au grand-prêtre Joïada, avait sauvé l'une des victimes dévouées à la mort par l'ambition d'Athalie, le petit Joas, âgé d'un an seulement. L'enfant resta six ans caché dans le temple, inconnu de tous, à l'exception de Joïada. Mais la septième année, le grand-prêtre assembla dans le temple les lévites et les chefs de l'armée; il leur déclara alors qu'il restait encore un fils d'Ochozias, le leur présenta, leur fit jurer de le reconnaître et de le défendre. A cette nouvelle et au bruit des acclamations du peuple qui saluait Joas, Athalie accourut; mais elle fut aussitôt saisie par les ordres du pontife et mise à mort; comme Jézabel, son cadavre fut foulé aux pieds

des chevaux. En même temps le peuple entrait dans le temple de Baal, renversait ses autels, brisait ses images et mettait à mort Mathan, son grand-prêtre, devant l'autel même (878).

Joas gouverna pendant sa minorité sous la tutelle du grand-prêtre Joïada, qui trouva en lui un élève docile, donnant les plus belles espérances pour l'affermissement du culte national. Lorsque le roi eût atteint l'âge de puberté, Joïada lui fit épouser deux femmes, dont il eut plusieurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Un des premiers soins du jeune prince fut la restauration du temple de Jérusalem, qui avait subi de très-nombreuses dégradations sous les règnes précédents. Joas ordonna que les prêtres employassent à cet effet l'argent provenant des rachats et des dons volontaires, et qu'ils fissent en outre des collectes particulières pour les réparations du temple.

II. — Pendant ce temps, le royaume d'Israël allait s'affaiblissant sous la domination de Jéhu. La vaillance de ce roi et l'appui qu'il trouva dans l'ordre des prophètes ne purent protéger le pays contre l'invasion des Syriens, qui, sous la conduite de leur roi Hazaël, occupèrent toutes les provinces situées à l'est du Jourdain et y exercèrent des cruautés dont le souvenir se conserva longtemps. C'est évidemment pour se ménager un appui contre ces redoutables ennemis que Jéhu mendia humblement la faveur de Salmanassar V, roi d'Assyrie. Dans l'inscription cunéiforme du fameux obélisque de Nimroud, actuellement conservé au Musée Britannique, ce dernier prince dit : « J'ai reçu les tributs de Jéhu, fils « d'Amri[1], de l'argent, de l'or, des plats d'or, des coupes « d'or, des vases de diverses espèces en or, des sceptres,

[1] La célébrité d'Amri, fondateur de Samarie, était telle que les Assyriens croyaient que tous les rois d'Israël, même Jéhu, devaient appartenir à sa descendance.

« qui sont la main du roi. » Et l'un des bas-reliefs du même monument montre Jéhu se prosternant la face contre terre devant le monarque assyrien, comme s'il se reconnaissait son vassal. Jéhu mourut dans la vingt-huitième année de son règne (856), laissant le trône à son fils Joachaz.

Hazaël continua ses attaques contre le royaume d'Israël sous le nouveau prince, qui fut loin de montrer pour le culte de Jéhovah le même zèle que son père Jéhu; on vit même les images d'Astoreth reparaître dans Samarie. L'armée de Joachaz, décimée par des combats continuels, se trouva réduite à dix mille hommes d'infanterie, cinquante cavaliers et dix chars de guerre. Cependant ces faibles restes, encouragés probablement par les prophètes, dont le roi Joachaz sut par son repentir regagner la faveur, parvinrent à tenir en échec les troupes syriennes et à rétablir la tranquillité pour un certain temps. Joachaz mourut dans la dix-septième année de son règne; son fils Joas lui succéda au trône, et de cette manière les deux royaumes hébreux se trouvèrent, pour la seconde fois, gouvernés en même temps par deux princes du même nom.

III. — Joas, roi de Juda, persévéra dans l'orthodoxie religieuse, la fidélité aux préceptes de la Loi et la docilité aux conseils du sanctuaire, tant que vécut le grand-prêtre Joïada, qui, dit-on, parvint à l'âge de cent trente ans. Le respect qu'avait inspiré Joïada fut si grand qu'on lui décerna la sépulture royale. Mais après la mort du vénérable pontife, les partisans du culte phénicien osèrent reparaître de nouveau, et Joas eut la faiblesse de leur accorder une coupable tolérance. Ce fut en vain que les prophètes élevèrent la voix contre ce scandale; le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, ayant osé un jour, dans le parvis du Temple, reprocher au peuple sa nouvelle défection et le menacer du châtiment du ciel, fut

lapidé par les ordres du roi ingrat, et s'écria en expirant : « Dieu te voit et me fera justice. »

Le châtiment de Joas ne se fit pas en effet attendre longtemps. Dès l'année suivante, Hazaël ayant pénétré avec son armée jusqu'à Gath, dont il fit la conquête, menaça d'assiéger Jérusalem, et le faible Joas ne put éloigner les ennemis qu'en payant au roi de Syrie un honteux tribut pour lequel il employa les trésors du Temple. Cet événement fit éclater une conspiration, tramée peut-être par les prêtres qui voulurent venger la mort de Zacharie. Joas fut assassiné par deux de ses serviteurs après un règne peu glorieux, qui avait duré quarante ans (838). On lui refusa la sépulture royale, et la souillure que son ingratitude envers le fils de son bienfaiteur avait attachée à sa mémoire est probablement la cause qui, dans l'Evangile, l'a fait rayer de la généalogie de saint Joseph.

Amasias, fils de Joas, régna ensuite pendant vingt-neuf ans. Il se rendit sans doute agréable aux prêtres et aux prophètes en agissant contre les partisans du culte phénicien, car on ne lui reproche pas autre chose que d'avoir laissé subsister les sanctuaires irréguliers des *hauts-lieux*. Après s'être affermi sur le trône, il fit punir de mort les meurtriers de son père ; mais on vante le pardon que, conformément à la loi mosaïque, il accorda aux enfants des coupables. Une expédition qu'il entreprit contre les Iduméens fut couronnée d'un succès éclatant : après les avoir vaincus dans une bataille, il s'empara de Séla, leur capitale, plus tard appelée par les Grecs Pétra.

IV. — Vers la même époque Joas, roi d'Israël, remportait également des avantages signalés sur les Syriens. Hazaël était mort dans un âge très-avancé, et son fils Ban-hidri, le troisième du nom dont il soit question dans la Bible, lui avait succédé. Joas, encouragé par les der-

nières paroles du prophète Elisée mourant, attaqua Ban-hidri, le défit et reprit sur lui toutes les villes que Hazaël avait enlevées à Joachaz. Mais au milieu de ses succès, les incursions de quelques bandes moabites l'arrêtèrent en lui donnant des inquiétudes, puis une guerre s'alluma bientôt entre lui et Amasias, roi de Juda. Les troupes de ce dernier furent totalement défaites et mises en fuite, et Amasias tomba vivant entre les mains de ses ennemis. Joas marcha ensuite sur Jérusalem et y entra par la brèche; il se fit livrer les trésors qui restaient dans le Temple et dans le palais du roi, et s'en retourna à Samarie, emmenant de nombreux otages, probablement en échange de la personne d'Amasias, qui fut remis en liberté. L'Écriture présente le malheur d'Amasias comme un juste châtiment de son infidélité envers Jéhovah; car elle l'accuse d'avoir adoré les divinités des Iduméens, après la victoire qu'il remporta sur ce peuple, et d'avoir proféré des menaces contre un prophète qui osait l'en réprimander.

Joas d'Israël mourut dans la seizième année de son règne (825), laissant pour successeur son fils Jéroboam II. Quinze ans après (809), Amasias succomba victime, comme son père, d'une conspiration. Il fut assassiné à Lachis, où il s'était réfugié: son corps, ramené à Jérusalem, fut déposé dans le sépulcre des rois.

V. — Ozias, autrement dit Azarias, son fils et son successeur, dont l'avènement fut salué avec joie par tout le peuple et calma les discordes des partis, promettait à Juda des jours de bonheur et de puissance. Le jeune roi manifestait beaucoup d'attachement pour le culte de Jéhovah, et il paraît qu'un prophète du nom de Zacharie exerçait sur lui la plus heureuse influence. Dès les premiers temps de son règne, il acheva la soumission des Iduméens, en reprenant et fortifiant la ville d'Elath, sur le golfe Elanitique. Il fit aussi des conquêtes sur les Phi-

listins. reconquit Gath et s'empara même d'Azoth, qu'il fortifia. Il battit enfin les Ammonites, auxquels il fit payer tribut, et les Arabes de Gurbaal. Malgré son caractère belliqueux, Ozias ne favorisa pas moins les arts de la paix; tandis qu'il relevait et augmentait les défenses de toutes les villes de son royaume, il encourageait activement les progrès de l'agriculture et il avait à son service un grand nombre de laboureurs et de vignerons. Ses troupeaux couvraient les plaines; dans les déserts propres au pâturage, il fit creuser un grand nombre de citernes et élever des forts pour protéger les bergers. Son règne, qui dura près de cinquante-deux ans, fut un des plus glorieux dans l'histoire des Hébreux.

Mais vers la fin de sa vie, Ozias, enorgueilli de ses succès militaires et de sa prospérité, tenta la même usurpation que Saül. Il voulut, au mépris de la Loi et malgré les représentations des prêtres, s'arroger les fonctions sacerdotales. La lèpre le frappa subitement au moment où il offrait lui-même de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, conformément aux ordonnances mosaïques, et ce prince fut condamné à finir ses jours dans le plus complet isolement. Son fils Joathan prit la régence.

VI. — Quant à ce qui est du royaume d'Israël, il était redevenu très-puissant sous le règne de Jéroboam II, qui, poursuivant les succès obtenus par son père sur les Syriens, attaqua ceux-ci sur leur propre territoire et fit des conquêtes dans les environs de Damas et de Hamath. Il paraît même, par un passage du Livre des Rois, que les Israélites occupèrent ces deux villes pendant quelque temps. Tout le pays à l'est du Jourdain, depuis Hamath jusqu'à la mer Morte, se trouva de nouveau sous la domination du prince régnant à Samarie. Le prophète Jonas, fils d'Amitthaï, de la tribu de Zabulon,

avait encouragé le roi Jéroboam à la guerre et lui avait prédit le succès le plus complet.

La fortune rapide du royaume d'Israël y introduisit la richesse et le luxe, et on y vit bientôt tous les débordements d'une société corrompue. Le prophète Amos, simple berger de Thécoa dans le pays de Juda, se rendit alors à Béthel, et dans un langage plein d'énergie, de hardiesse et d'un zèle ardent pour le vrai et le juste, il reprocha à Israël le culte des images de Béthel et de Dan, la mollesse et le luxe effréné des riches, l'injustice et l'oppression qu'ils faisaient subir aux pauvres ; il menaça Jéroboam et les puissants de Samarie de la colère du ciel, et au milieu de leur insouciante sécurité, il leur fit voir de loin l'exil et la mort ; car déjà le pouvoir assyrien était menaçant, et à la nouvelle de ses progrès rapides, toute l'Asie occidentale était saisie de terreur. Amasias, grand-prêtre de Béthel, demanda à Jéroboam la mort d'Amos, mais le prince se borna à l'expulser de son territoire.

VII. — C'est à dater de ce moment surtout que l'on voit le prophétisme prendre de grands développements. S'élevant contre l'idolâtrie ou même contre le trop grand attachement aux formes purement extérieures du culte de Jéhovah, contre la corruption des mœurs, contre les fautes ou la tyrannie des rois, les prophètes sont à la fois des prédicateurs et des orateurs politiques ; en même temps, inspirés par l'esprit de Dieu qui déchire devant leurs yeux le voile de l'avenir, ils commencent à prédire les splendeurs futures de la nouvelle Jérusalem et à annoncer dans les termes les plus précis la venue du Sauveur promis à Israël et aux nations.

A côté d'Amos nous voyons florir le prophète Joël, fils de Péthuel, dont les prédictions nous ont été conservées. Enfin, c'est au même temps que commence à prophétiser Isaïe, dont les écrits furent déposés dans le temple

de Jérusalem et préservés avec un soin religieux. C'est surtout au Messie annoncé et attendu que se rapportent les paroles de ce grand prophète. « Le juste de Sion, « dit-il, sera comme une lumière éclatante, et son sau- « veur brillera comme un flambeau allumé. Ceux qui « n'avaient pas entendu parler de lui le verront, ceux à « qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin « donné à tous les peuples; c'est le chef et le précepteur « des gentils. Les gentils verront ce juste ; tous les rois « de la terre connaîtront cet homme tant célèbre dans « les prophéties de Sion. C'est lui que j'ai choisi, dit le « Seigneur, et il enseignera la justice aux gentils... Le « temps viendra où j'assemblerai les peuples de toutes « les langues. Ils viendront et ils verront ma gloire. « Je choisirai des hommes que je marquerai de mon « sceau : je les enverrai aux nations, aux îles les plus « reculées, à ceux qui n'ont point entendu parler de « moi et qui n'ont point connu ma gloire. »

VIII. — Jéroboam II mourut l'an quarante-et-un de son règne (784), et les dates du livre des Rois nous laissent deviner que son fils Zacharie ne monta sur le trône que onze ou douze ans après (772). Il est probable qu'à la mort de Jéroboam le royaume d'Israël se trouva déchiré par les factions, soit que Zacharie fût encore trop jeune pour régner, soit qu'il fût trop faible pour lutter contre les séditieux qui lui disputaient le trône ou qui voulaient anéantir la royauté. Les discours du prophète Osée, qui en partie appartiennent à cette époque, confirment ces suppositions. Le prophète s'exprime en effet ainsi : « Leur cœur s'est partagé, maintenant ils en « portent la peine. Dieu brisera leurs autels; il détruira « leurs statues. Car ils disaient alors : Nous n'avons pas « de roi, puisque nous ne craignons pas Jéhovah, que « nous ferait un roi? Ils proféraient de vaines paroles, « prêtaient de faux serments et contractaient des al-

« liances; mais le jugement poussera comme la cigüe « dans les sillons des champs. »

Zacharie parvint enfin à s'asseoir sur le trône de son père l'an trente-huit du règne d'Ozias en Juda; mais il n'y resta que six mois. Un rebelle nommé Sallum, fils de Jabès, l'assassina en présence du peuple, probablement dans une émeute, et s'empara du trône. Ainsi s'éteignit à son tour la dynastie de Jéhu, car aucune de celles qui s'élevaient successivement dans Israël ne pouvaient durer au-delà de quelques générations. Sallum se maintint un mois seulement. Manahem, fils de Gadi, qui commandait l'armée et se trouvait alors à Thirsa, marcha contre Sallum, et s'étant emparé de Samarie, tua l'assassin du roi, s'empara du trône et sut s'y maintenir pendant dix ans. Une ville nommée Thipsach, située selon toute apparence dans les environs de Thirsa et qui n'avait pas voulu reconnaître la royauté de Manahem, fut prise de force et châtiée par le nouveau roi avec la plus implacable cruauté.

IX. — Phul, roi de Chaldée et d'Assyrie, envahit alors la Syrie et menaça le royaume d'Israël. Manahem, ne pouvant combattre contre un ennemi aussi puissant, extorqua au pays mille talents ou trois millions de sicles d'argent pour les donner à Phul, et racheta ainsi son armée au prix de cinquante sicles par tête, ce qui prouve qu'elle montait à 60,000 hommes. En échange de cette humiliation qui rappelait celle de Jéhu devant Salmanassar, Phul consentit à retirer ses troupes et à prêter à Manahem main-forte contre ses ennemis de l'intérieur, qui lui contestaient la couronne usurpée par lui.

Mais une telle conduite ne pouvait qu'augmenter la haine contre Manahem et sa famille. Son fils Phacéias lui succéda dans la cinquantième année du règne d'Ozias en Israël (760). Mais deux ans après, un des officiers de ce prince, Phacée, fils de Rémalia, forma, avec cin-

avec les trésors du Temple et ceux du palais. Le monarque assyrien, toujours avide de nouvelles conquêtes et désireux de renouveler la politique de ses prédécesseurs dont la Palestine avait été l'objectif, ne se fit pas attendre longtemps. Il envahit le royaume de Damas, s'empara de la capitale, tua Rasin et réunit à son vaste empire les états qu'il avait gouvernés. Une grande partie des habitants du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus. De la Syrie, Teglathphalasar pénétra dans le pays d'Israël, et occupa toute la Pérée et la Galilée, dont il fit transporter en Assyrie les principaux habitants (739). Ce fut le commencement de la captivité des Dix Tribus, et le royaume d'Israël se borna dès lors au petit pays de Samarie. Le roi Phacée fut assassiné quelque temps après, victime d'une conspiration à la tête de laquelle était Osée, fils d'Ela, qui voulait se placer sur le trône. Mais il résulte de la concordance des dates fournies par le Livre des Rois entre l'histoire d'Israël et celle de Juda, qu'il ne put y parvenir immédiatement et que pendant sept ans (jusqu'en 730) le pays de Samarie et d'Ephraïm fut en butte à la lutte des partis et à une complète anarchie.

Achaz alla trouver le roi d'Assyrie à Damas pour lui rendre un hommage de vassal. A cette occasion, ayant vu le grand autel de Damas, il en envoya le dessin au prêtre Urie à Jérusalem, en lui ordonnant d'en faire élever un pareil dans le parvis du Temple. Le nouvel autel, chargé de symboles idolâtriques, remplaça celui que Salomon avait construit. Non content de cette profanation, Achaz, de retour à Jérusalem, éleva partout des autels aux divinités syriennes, et finit par fermer le sanctuaire du vrai Dieu. Achaz n'eut pas, du reste, à se louer de l'alliance assyrienne qu'il avait si chèrement achetée, et bientôt il put reconnaître combien étaient lourds les liens de vasselage auxquels il s'était soumis. En même temps, les Iduméens firent des incursions sur

le territoire de Juda et s'y livrèrent au pillage. Les Philistins, profitant de la faiblesse d'Achaz, lui prirent plusieurs villes importantes. Achaz mourut dans la seizième année de son règne (726) ; quoique jeune encore, il ne fut nullement regretté, et on lui refusa même les honneurs de la sépulture royale. Il laissa dans son fils Ezéchias un successeur qui donnait au royaume les plus belles espérances. Dès sa plus tendre jeunesse, le prophète Isaïe avait annoncé en lui le sauveur de Juda, qui devait renouveler l'éclat de la maison de David.

III. — Ezéchias formait en effet, sons tous les rapports, le plus complet contraste avec son père. Il manifesta un zèle ardent pour la religion ; dès son avénement au trône il fit rouvrir le Temple, qui avait été fermé par Achaz. Partout les statues des divinités phéniciennes furent brisées, et il fit même supprimer les *hauts-lieux*, dont le culte, bien que consacré à Jéhovah, formait une concurrence illégale au sanctuaire central et était contraire aux prescriptions de la loi mosaïque. Voulant détruire tout ce qui pouvait donner lieu à l'idolâtrie, Ezéchias fit briser le serpent d'airain que Moïse avait jadis fait ériger dans le désert, et qui était devenu pour le peuple l'objet d'un culte superstitieux.

La première Pâque célébrée après l'avénement d'Ezéchias le fut avec une extraordinaire solennité ; le roi envoya des messagers à Samarie et dans tout ce qui restait du royaume de Juda pour y inviter les hommes demeurés fidèles à la loi du Seigneur. Il en vint un certain nombre à Jérusalem, mais la majorité de la population insulta et maltraita les envoyés d'Ezéchias. Complétant ses réformes, le pieux roi réorganisa le corps des prêtres et des lévites sous les auspices du grand-prêtre Azarias.

IV.—Pendant ce temps le royaume de Samarie voyait approcher sa dernière heure. « Il y avait longtemps, dit

avantageuses, et Jérusalem surtout offrait de grands moyens de défense. Sargin n'essaya pas de soumettre le royaume de Juda; Samarie prise, il se dirigea au plus vite vers le pays des Philistins pour y rencontrer Schabak, roi d'Egypte, qui, après n'avoir pas su venir à temps au secours d'Israël, entrait à ce moment en Palestine. Après l'avoir vaincu à Raphia et avoir contraint à l'obéissance les cités des Philistins, le conquérant assyrien, retournant sur ses pas, pénétra en Phénicie, où il s'empara de toutes les villes à l'exception de Tyr. Mais au milieu de ces conquêtes, il laissa tranquilles Ézéchias et le royaume de Juda.

§ 13. — Le royaume de Juda, de la prise de Samarie à la bataille de Mageddo.

(720-610)

I. — Les livres historiques de la Bible ne nous disent rien sur ce qui se passait dans le pays de Juda pendant les vingt ans de paix profonde qui succédèrent pour Ézéchias à la terreur que dut tout d'abord lui causer la conquête de Samarie par Sargin, et l'établissement des garnisons assyriennes jusque sur la frontière de ses états. Mais les écrits du prophète Isaïe nous présentent un tableau très-animé de l'état moral et politique du peuple de Juda à cette époque de son histoire. Heureuse par son roi et se reposant avec assurance sur le courage de ses guerriers, la Judée était troublée par les menées d'un parti qui, au lieu de chercher le salut dans la piété et dans la confiance à Jéhovah, ne respirait que la guerre et comptait sur les chevaux et les chariots de l'Égypte, que le prophète présente comme inutiles et même dangereux pour Juda. Ce

parti, qui comptait dans son sein des personnages importants, même des prêtres et des prophètes, méconnut le vrai sens des préceptes religieux et s'attacha tout au plus à quelques observances extérieures; il s'abandonna au débordement de ses passions, viola le droit et opprima le peuple. Le pays, disait Isaïe, ne devait être vraiment heureux que lorsque Dieu aurait puni les impies d'un châtiment exemplaire.

II. — Malgré l'influence dont Isaïe jouissait auprès du roi Ezéchias, le parti de la guerre à tout prix et de l'alliance égyptienne prévalut à la cour de Jérusalem, lorsqu'on vit Sargin mourir, en 702, laissant Babylone arrachée à sa domination par une révolte que depuis deux ans il n'avait pas pu dompter. Toutes les nations de la Palestine crurent trouver dans ce changement de règne une occasion favorable pour secouer le joug assyrien. Une coalition générale de leurs princes s'organisa sous les auspices et avec le concours de l'Ethiopien Schabatok (le Séthos d'Hérodote), qui régnait alors sur l'Égypte. Les petits souverains des cités de la Phénicie, ceux des villes des Philistins, les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, refusèrent en même temps le tribut et s'allièrent avec Ézéchias, qui ouvrit les hostilités en prenant Migron, ville de la tribu de Benjamin sur la frontière de l'ancien royaume d'Israël, que Sargin avait détachée du territoire de Juda et où il avait installé une de ses créatures avec un titre royal.

Mais le nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Assyrie était le terrible Sennachérib. Il laissa passer deux ans sans venir châtier l'audace des princes de la Palestine, occupé qu'il était à terrasser l'insurrection du Chaldéen Mérodachbaladan et à ramener Babylone à l'obéissance, puis à réprimer toutes les velléités de révolte qui s'étaient manifestées dans les âpres provinces situées au nord et à l'est de l'Assyrie. Mais une fois qu'il se fut

ainsi bien assuré contre toute chance de soulèvements qui, éclatant derrière lui, pourraient le rappeler en arrière une fois qu'il se trouverait engagé sur le territoire de la Palestine, il se mit en marche contre cette contrée à la tête de toutes les forces de son empire. Ce fut sur la Phénicie qu'il se jeta d'abord; il battit Élouli, roi de Tyr, qui avait alors l'hégémonie sur les autres cités phéniciennes; toutes se soumirent, et les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, épouvantés, se hâtèrent — pour nous servir ici de l'expression des orientaux modernes qui s'y applique mieux qu'aucune autre — de demander l'*aman* sans même avoir combattu. Sennachérib, longeant la mer, se rendit alors chez les Philistins qu'il écrasa, défit sur leur territoire une armée égyptienne qui venait les secourir, enfin se rendit à Migron, où il rétablit le prince sa créature, détrôné par Ézéchias.

III.— Celui-ci restait seul après la défaite de tous ses alliés. C'est à ce moment seulement que la Bible commence le récit, car elle se tait sur les événements qui amenèrent l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda, et c'est d'après les inscriptions mêmes du monarque assyrien que nous avons dû les raconter.

Sennachérib, suivant le Livre des Rois, complétement d'accord ici avec les monuments de l'épigraphie assyrienne, envahit le territoire de Juda, s'empara successivement de toutes ses forteresses, réduisit une portion considérable de sa population en captivité, enfin vint camper en personne devant Jérusalem. Ézéchias, pour sauver sa capitale et le Temple des profanations dont les menaçait l'armée de Sennachérib, s'humilia devant le roi d'Assyrie, qui lui imposa un tribut de 30 talents d'or et de 300 talents d'argent. Pour le payer, Ézéchias employa jusqu'au revêtement d'or des portes du Temple, voulant probablement faire croire

aux Assyriens que ses caisses ne suffisaient pas à payer une somme aussi considérable et qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, car moins d'un an après nous le verrons faire parade de ses trésors devant les ambassadeurs de Babylone. Sennachérib partit, après avoir touché ce tribut, pour aller faire en personne le siège de la place très-forte de Lachis, dans la plaine de Juda, qui bientôt fut contrainte à se rendre. En même temps ses avant-postes furent portés jusque devant Péluse, à la frontière d'Égypte, car il comptait envahir ce pays après avoir achevé la soumission de la Judée.

Mais à son camp devant Lachis, l'idée vint à Sennachérib qu'il serait imprudent, au moment de porter ses armes en Égypte, de laisser derrière lui une ville de l'importance de Jérusalem sans y mettre garnison. Il envoya donc un corps de troupes considérable pour réduire la capitale de Juda. Ézéchias, décidé à résister par le conseil même d'Isaïe qui avait repris sur lui tout son légitime ascendant, ne négligea rien pour mettre Jérusalem en état de défense. Il fit obstruer les sources qui pouvaient fournir de l'eau aux assiégeants, réparer les murs partout où il y avait des brèches, démolir les maisons qui pouvaient gêner la défense et détourner en ville l'eau de la fontaine de Siloé.

Bientôt on vit se présenter au pied des remparts le général en chef de l'armée assyrienne (*tartan*), le grand échanson du roi (*rab saké*) et le chef de ses ennuques (*rab saris*) [1], qui apportaient la sommation de Sennachérib. Ézéchias envoya trois de ses officiers pour conférer avec eux. Le grand échanson assyrien prit la parole et, dans un langage hautain, il taxa de fanfaronnade les plans de défense et la bravoure dont se vantait

[1] La plupart des histoires en font trois personnages qu'elles appellent Tartan, Rabsacès et Rabsaris, prenant leurs titres pour leurs noms propres.

le roi de Juda, et appela l'Egypte, d'où Ézéchias attendait son salut, un faible roseau qui ne fait que blesser la main de celui qui s'y appuie. «En vain, ajouta-t-il, vous « compteriez sur le secours de Jéhovah, qu'Ézéchias a « offensé en détruisant partout ses hauts lieux et ses « autels, et en ne laissant subsister qu'un seul autel à « Jérusalem. Vous êtes déjà si faibles que, si je vous « fournissais 2,000 chevaux, vous n'auriez pas assez de « cavaliers pour les monter. C'est Jéhovah lui-même « qui a envoyé le roi d'Assyrie pour dévaster ce pays. » Les délégués d'Ézéchias lui demandèrent de parler en syriaque, pour ne pas être entendu du peuple qui était sur le rempart; mais l'Assyrien répondit que c'était justement à ce peuple mourant de faim et de soif que s'adressaient ses paroles; alors, élevant la voix, il parla aux soldats d'Ézéchias en langue hébraïque, disant que leur roi les trompait et qu'il ne pourrait pas les sauver; que le roi d'Assyrie, au contraire, leur offrait le bonheur et la tranquillité, et les conduirait dans un pays plus fertile que le leur; que d'ailleurs Jéhovah ne les sauverait pas plus que les autres dieux n'avaient sauvé leurs pays. Ce discours fut écouté dans un profond silence; Ézéchias avait défendu que l'on fît aucune réponse.

Ézéchias et le peuple allèrent au Temple en habits de deuil se prosterner devant Jéhovah et implorer sa miséricorde. Isaïe les encourageait et leur promettait au nom de Dieu une prochaine délivrance. Cependant Sennachérib avait pris Lachis et, se rapprochant de Jérusalem, était venu camper à Libnah. Il y apprit l'approche du prince royal d'Ethiopie et d'Egypte, Tahraka, chargé du commandement de l'armée par le roi Schabatok, lequel, à la tête de troupes nombreuses recrutées principalement dans les pays du Haut-Nil, s'avançait dans le Delta et se préparait à entrer en Palestine pour y combattre les Assyriens. La position de Sennachérib pouvait devenir très-périllense si Tahraka l'attaquait avant qu'il

ne fût venu à bout du royaume de Juda. Dans cette situation des choses, il résolut de brusquer l'assaut de Jérusalem et envoya à Ezéchias une nouvelle sommation, plus impérative encore que la première, qui lui laissait à peine quelques jours pour la réflexion. Le roi lut la lettre, se rendit au Temple et adressa au Seigneur une fervente prière, lui demandant de venger l'outrage fait à son nom. Alors Isaïe, saisi par l'inspiration divine, annonça au roi et au peuple que Jéhovah avait exaucé sa prière, que bientôt Sion et Jérusalem regarderaient avec mépris l'orgueil humilié de Sennachérib, et que celui-ci n'essaierait même pas d'assiéger la ville de Jérusalem. En effet, dans la nuit suivante, « l'ange de la colère « de Dieu descendit sur le camp des Assyriens ; » 185,000 hommes furent atteints de la peste, qui éclata subitement au milieu de l'armée. Avec ses troupes ainsi ravagées par la contagion, Sennachérib ne pouvait plus songer ni à prendre Jérusalem, ni à tenir tête à l'armée nombreuse et fraîche qu'amenait Tahraka; il se hâta d'ordonner la retraite, et du reste de son règne il ne reparut plus en Palestine. Ezéchias rentra en possession de son territoire dévasté, et même une notable portion des villes de la tribu d'Ephraïm, qui avaient appartenu au royaume d'Israël, se donnèrent à lui, en secouant le joug assyrien. Quant aux Egyptiens, contents de n'être plus menacés, ils ne paraissent pas avoir poursuivi Sennachérib dans sa retraite, et ils le laissèrent en possession du pays des Philistins jusqu'à Gaza.

Lorsqu'Hérodote visita l'Egypte, les prêtres de cette contrée lui racontèrent l'événement miraculeux qui l'avait sauvée de l'invasion assyrienne en même temps que le royaume de Juda; seulement, comme de juste, ils attribuaient le prodige à la puissance de leurs dieux.

IV. — Juda était délivré des Assyriens, mais l'armée de Sennachérib, en se retirant, avait laissé la peste der-

rière elle comme dernier fléau. Ezéchias en fut atteint, et bientôt on désespéra de sa vie. Le pieux roi implora le Seigneur avec larmes, en demandant de vivre encore assez pour avoir un héritier qui assurât l'avenir de la couronne de David. Dieu écouta cette prière, et ce fut Isaïe qui reçut la mission d'aller annoncer au roi qu'il guérirait bientôt, malgré toutes les prévisions de la médecine.

L'échec de Sennachérib avait répandu dans toute l'Asie la renommée du royaume de Juda, qui seul avait échappé au conquérant redoutable devant lequel tout tremblait. Aussi vit-on bientôt arriver à Jérusalem des ambassadeurs de Mérodachbaladan, qui s'était soulevé à Babylone contre le joug assyrien et s'attendait à une prochaine attaque de Sennachérib. Ils venaient sous le prétexte de féliciter Ezéchias sur le rétablissement de sa santé, mais en réalité pour lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Ezéchias, flatté de cette démarche, mit une imprudente vanité à étaler sous les yeux des envoyés du prince babylonien ses trésors, ses magasins et ses arsenaux. Isaïe, qui demeurait toujours le conseiller du roi, craignit les dangers que pourrait attirer de nouveau sur le pays une alliance avec les insurgés de Babylone, et, éclairé par une vue prophétique, il dit à Ezéchias : « Des jours viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce « que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour ; rien n'y « restera, dit Jéhovah, et tes propres descendants seront « des courtisans dans le palais du roi de Babylone. » La prompte défaite de Mérodachbaladan, quelques mois seulement après, ne permit pas, du reste, à Ezéchias de suivre la velléité qu'il paraît avoir eue d'écouter ses propositions.

V. — Ezéchias passa le reste de sa vie dans une paix profonde, s'occupant à réparer les plaies sans nombre que l'invasion de Sennachérib avait laissées dans le pays.

Il ramassa, en prévision de l'avenir, de grands trésors, de nombreux troupeaux, établit des magasins et des arsenaux, et fit relever les fortifications des villes. Trois ans après l'invasion des Assyriens, sa femme lui donna un fils, du nom de Manassé, qui paraît avoir été associé au trône dès sa naissance, car le Livre des Rois compte son règne à partir de cette date (697).

Sous le règne d'Ezéchias la littérature hébraïque, en décadence depuis l'époque de Salomon, prit un nouvel essor; ce fut l'âge d'or de la poésie prophétique. A côté d'Isaïe florissait, à la cour du roi, le prophète Michée, de Moreseth, près de Gath. Ce fut très-probablement aussi vers la fin du règne d'Ezéchias que Nahum prononça la prophétie sublime dans laquelle, à ce moment même des plus éclatantes prospérités de Ninive, il en annonçait la ruine prochaine. Un passage du livre des Proverbes nous laisse à entendre qu'Ezéchias établit une sorte d'académie chargée de recueillir et de mettre en ordre les anciens monuments littéraires, notamment les apophthegmes attribués à Salomon. Le beau cantique composé par Ezéchias après sa maladie doit faire aussi reconnaître dans ce roi lui-même un des bons poëtes de l'époque.

Ezéchias mourut âgé de cinquante-quatre ans, dans la quarante-et-unième année de son règne (685) [1]. Ses

[1] Cette date est absolument différente de celle que l'on trouve jusqu'à présent dans les histoires (697). Mais toute la chronologie de cette époque doit être maintenant remaniée, en prenant pour pivot la date de l'expédition de Sennachérib, définitivement fixée par les monuments assyriens à l'an 700 avant Jésus-Christ. Évidemment, quand le livre des Rois n'attribue que vingt-neuf ans de règne à Ezéchias, il arrête son calcul à la naissance de Manassé et à son association au trône paternel en 697. De même il compte les années de règne de Manassé à partir de cette date, bien qu'il n'ait régné seul et effectivement qu'à partir de 685, quand il avait douze ans, c'est-à-dire quinze ans après l'invasion des Assyriens, comme le dit formellement la Bible.

funérailles furent célébrées avec une grande pompe, au milieu de la douleur universelle du peuple.

VI. — Manassé n'était âgé que de douze ans lorsqu'il monta sur le trône de son père Ezéchias (685). Le prophète Isaïe était trop avancé en âge pour exercer encore une sérieuse influence sur les affaires du pays et les destinées du jeune prince. Le parti antireligieux, qui trouvait un fort appui dans les mauvaises passions des masses et que l'énergie d'Ezéchias avait pu dompter un moment sans être capable de le vaincre complétement, releva la tête, s'empara du jeune roi et se livra à des désordres d'autant plus grands qu'il avait à venger sur les prêtres et les prophètes le frein sévère qu'il s'était senti imposer et dont il voulait prévenir le retour. Ce fut sous l'influence de ce parti que se fit l'éducation de Manassé; car on ne saurait autrement expliquer la réaction terrible qui éclata sous le fils du pieux Ezéchias. Manassé réunit en lui l'impiété d'Achab à la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal et d'Astarté, et jusque dans les parvis du Temple il éleva des autels consacrés au culte des astres. A l'entrée du Temple on vit des chevaux et des chars, emblêmes du dieu Baal considéré comme le soleil, et le sanctuaire fut profané par les abominables mystères d'Astoreth célébrés par la débauche. Manassé fit passer son enfant par le feu en l'honneur de Moloch, et se livra à toutes sortes de pratiques coupables et superstitieuses, telles que la divination, la nécromancie, etc. Plusieurs prophètes osèrent élever la voix contre ces abominations et prédire à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab; mais ils ne furent pas écoutés, et la mort fut le prix de leur pieux dévouement; car Manassé, dit l'Ecriture, versa beaucoup de sang innocent, jusqu'à en remplir Jérusalem d'une extrémité à l'autre. Une tradition, constante dans la Synagogue et adoptée par les Pères de l'Église, dit qu'Isaïe

fut au nombre des martyrs de cette époque; Manassé, importuné de ses reproches, le fit scier entre deux planches.

Une si criminelle conduite devait nécessairement attirer sur le roi de Juda les châtiments que la Providence divine tient toujours en réserve pour les grands coupables. Le roi d'Assyrie Assarahaddon, un des derniers grands conquérants ninivites, fit une expédition pour réduire à l'obéissance les cités de la Phénicie révoltées. Après avoir pris et brûlé Sidon, reçu la soumission des autres villes, il marcha sur le royaume de Juda, en défit l'armée, prit Jérusalem, fit prisonnier le roi Manassé et l'interna à Babylone; là ce dernier se repentit de sa conduite et pria Dieu, qui l'exauça. Ramené à Jérusalem au bout de quelque temps de captivité, par l'ordre d'Assarahaddon, et rétabli sur son trône à la condition de reconnaître la suzeraineté du monarque assyrien et de lui payer tribut, il fit renverser les idoles et rétablir l'autel de Jéhovah. Mais son repentir ne fut pas de longue durée; après quelque temps il rentra dans la voie coupable qui l'avait pourtant conduit à son désastre, et Jérémie atteste formellement que toute la fin du règne de Manassé fut remplie des mêmes impiétés et des mêmes crimes que le commencement. Manassé mourut en 642, à l'âge de cinquante-cinq ans; la sépulture royale fut refusée à sa dépouille.

VII. — Son fils Amon, qui lui succéda à l'âge de vingt-deux ans, suivit son exemple en favorisant l'idolâtrie. Quelques officiers de la cour conspirèrent contre Amon et le tuèrent dans son palais; il avait à peine régné deux ans (640). La sépulture royale lui fut refusée, comme à son père. Le peuple fit mourir les assassins d'Amon et mit sur le trône son fils Josias, qui n'était âgé que de huit ans.

VIII. — Le règne de Josias fut la dernière lueur de la

maison de David, la dernière époque brillante du royaume de Juda, qui allait être bientôt englouti dans les grandes révolutions dont l'Asie devint alors le théâtre. Le jeune roi fut élevé sans doute par les prêtres et les prophètes; car nous le voyons, très-jeune encore, manifester un grand zèle pour le rétablissement du culte orthodoxe et prendre pour modèle son aïeul David. Il se maria de bonne heure, et il était à peine âgé de quatorze ans lorsque sa première femme, Zebida, lui donna un fils qui reçut le nom d'Eliacim. Deux ans après, une autre femme, Hamital, lui donna un second fils, appelé Joachaz, et environ treize ans plus tard il eut de la même femme un dernier enfant, appelé Mathanias.

Selon les Paralipomènes ou Chroniques, Josias commença, dès la douzième année de son règne, ses réformes religieuses, en sévissant contre les idoles et les idolâtres; et, quoique le livre des Rois ne rapporte aucun fait de Josias avant la dix-huitième année de son règne, la réparation du Temple, qui fut ordonnée dans cette même année, indique d'elle-même la suppression de l'idolâtrie. Le jeune Jérémie, fils de Helcias, prêtre de la ville d'Anathoth, qui prêcha comme prophète depuis la treizième annee du règne de Josias, exerça probablement par ses discours quelque influence sur l'esprit du roi; car persécuté dans sa ville natale, et menacé même de mort, il se rendit bientôt à Jérusalem. Le prophète Sophonias florissait également sous Josias, et très-probablement dans la première moitié de son règne.

IX. — La dix-huitième année de Josias fut signalée par un événement important, qui contribua à rendre encore plus ardent le zèle du roi pour le rétablissement du culte mosaïque. Le grand-prêtre Helcias, en dirigeant les réparations du Temple, retrouva dans une cachette le livre de la Loi, c'est-à-dire probablement quelque précieux et antique exemplaire des écrits de Moïse, ca-

ché sous le règne de Manassé pour être dérobé à sa fureur et que l'on croyait perdu depuis. Le livre fut porté au roi, qui, peu versé dans la Loi, s'en fit faire la lecture. En entendant toutes les prescriptions, jusqu'alors si mal observées et les menaces du châtiment céleste qui devait atteindre les transgresseurs, Josias fut saisi de terreur et déchira ses vêtements. Il fit aussitôt convoquer les anciens de son conseil et se rendit avec eux au parvis du Temple; les prêtres, les lévites, les prophètes et les gens du peuple y accoururent en foule. Placé sur une tribune, Josias lut à haute voix dans le livre de l'alliance et fit renouveler au peuple le serment d'alliance avec Jéhovah. Il ordonna ensuite la destruction totale de tous les monuments des cultes païens et de tout ce qui pouvait rappeler l'idolâtrie des temps passés. On brûla un grand nombre d'idoles, et on en jeta les cendres dans le torrent de Cédron. Les hauts-lieux au midi de la montagne des Oliviers, consacrés jadis par Salomon à différentes divinités du paganisme asiatique, furent rendus impurs par des ossements humains qu'on y déposa. On sévit également contre les hauts-lieux ou les autels particuliers destinés au culte du vrai Dieu; car le roi, conformément aux stricts préceptes des lois mosaïques, ne voulut plus tolérer d'autre autel que celui du sanctuaire central de la nation. Les réformes de Josias s'étendirent même à la portion de l'ancien royaume d'Israël qui s'était réunie à Juda après la retraite de Sennachérib. Josias se rendit en personne à Béthel, fit détruire le temple du veau d'or, établi par Jéroboam, tuer les prêtres et souiller l'autel. A son retour à Jérusalem, il fit célébrer la Pâque avec un éclat qu'on n'avait pas vu à cette cérémonie, même sous Ezéchias. La cité de David redevint alors le centre du culte, et pour les habitants du pays de Juda, et pour les débris des Dix Tribus qui étaient restés sur l'ancien territoire d'Israël. Jérémie prêcha sur les places publiques au sujet de la nouvelle

alliance et prononça la malédiction contre ceux qui voudraient s'y soustraire.

X. — La piété et l'énergie de Josias, unie au courageux dévouement de Jérémie, auraient peut-être suffi pour rétablir l'unité religieuse d'une manière durable et pour constituer solidement l'État sur les bases de la loi mosaïque; mais les événements de l'Asie, dans lesquels le pays de Juda fut entraîné malgré lui, hâtèrent la ruine du petit royaume, qui était déjà affaibli par tant de secousses. La Judée avait échappé à l'invasion des Scythes, qui, en 625 et 624, avaient traversé la Palestine et menacé l'Égypte, et qui, arrêtés dans leur course par les prières et les cadeaux du Pharaon, avaient pillé, en se retirant, le temple d'Atergatis à Ascalon; sans doute les montagnes de Juda s'étaient trouvées inaccessibles aux cavaliers scythes, qui n'avaient toute leur force que dans les plaines. L'affaiblissement de l'empire assyrien, tombé en pleine décadence entre les mains débiles et efféminées d'Assaracus, et dont la Mèdes, capitale s'était déjà vue à la veille d'être prise par les avait permis aux Hébreux de respirer depuis trente ans que régnait Josias. Mais dans le roi chaldéen de Babylone, Nabopolassar, qui commençait à se former un empire avec les débris de celui de Ninive, et déjà menaçait les pays en deçà de l'Euphrate, l'Égypte voyait naître un nouvel et redoutable ennemi. Néchao, fils et successeur de Psamétik Ier, voulant arrêter les progrès des Chaldéens et prendre aussi sa part des dépouilles de la monarchie assyrienne, marcha sur l'Euphrate, à l'exemple des Pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, pour s'emparer de la forteresse de Karkemisch ou Circésium et se rendre ainsi maître du point où, depuis des siècles, les armées passaient le plus facilement et le plus habituellement l'Euphrate. Néchao n'avait pas d'intentions hostiles contre le royaume de Juda, qu'il ne toucha

même pas dans sa marche. Il traversa le pays des Philistins, qui lui était soumis en grande partie, car Psamétik, après un siége de vingt-neuf ans, s'était emparé de la ville d'Azoth, et lui-même avait pris Gaza. L'armée égyptienne tourna au nord du pays de Juda, par l'ancien territoire d'Israël, et voulut traverser la plaine d'Esdrelon; mais là elle fut arrêtée dans sa marche par Josias, qui vint l'attaquer auprès de Mageddo, cédant aux folles suggestions du parti militaire qui voulait chercher à tout prix une occasion de victoire pour achever de relever Juda. Néchao fit dire à Josias qu'il n'en voulait nullement à ses états, qu'il avait hâte de marcher contre ses ennemis, et que Josias ne devait pas engager sans but une lutte qui ne pouvait que lui devenir funeste. Malgré ces avertissements, Josias persista à combattre contre les Egyptiens; mais ses troupes furent battues et lui-même tomba mortellement blessé par la flèche d'un archer d'Egypte. Son corps fut ramené à Jérusalem (610). La mort du pieux roi répandit partout le deuil et la consternation; avec lui le dernier soutien de la religion descendit dans les sépulcres de Sion, et dès ce moment le royaume de Juda, dont on avait pu espérer un moment la régénération religieuse et politique, marcha à grands pas vers sa ruine totale. Jérémie et tous les poëtes de l'époque composèrent des lamentations sur la mort du roi Josias; on les récitait encore longtemps après, à l'anniversaire de la fatale journée de Mageddo.

§ 14. — Agonie du royaume de Juda. — Nabuchodonosor. — Prise de Jérusalem.

(610-588)

I. — Joachaz ou Sallum, second fils de Josias, succéda à son père à l'âge de vingt-trois ans, par la volonté du peuple et au détriment de son aîné Eliacim, qui peut-

être se montrait disposé à capituler avec le roi d'Egypte, auquel on espérait encore résister. Pendant ce temps Néchao avait continué sa marche vers le Nord et avait pris Kadesch sur l'Oronte, la Cadytis d'Hérodote; il avait renoncé pour le moment à la prise de Karkemisch, voulant d'abord conquérir la Syrie et la Palestine. Il s'arrêta à Riblath, ville syrienne sur le territoire de Hamath, et de là il envoya un corps de troupes occuper Jérusalem. Le roi Joachaz fut conduit à Riblath, et Néchao l'envoya captif en Egypte, où il resta jusqu'à sa mort. Il n'avait régné que trois mois. A sa place Néchao mit sur le trône Eliacim, fils aîné de Josias, dont il changea le nom en celui de Joakim : en même temps il imposa au pays de Juda un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or.

II. — Joakim n'était pas plus propre que son frère à relever l'espérance des prêtres et des prophètes; tout au contraire, sa tyrannie et la protection qu'il accorda à l'idolâtrie le firent exécrer par tous les gens de bien. Non content de l'impôt dont il fut forcé de surcharger le peuple pour payer le tribut au roi d'Egypte, il opprima ses sujets et les soumit au régime des corvées pour élever au milieu de la misère publique de somptueuses constructions. La mort menaçait tous ceux qui osaient élever la voix contre l'abominable tyrannie du roi, et le sang innocent coulait à flots dans Jérusalem. Joakim fit poursuivre jusqu'en Egypte le prophète Urie pour le faire mettre à mort. Jérémie aurait eu le même sort, s'il n'avait pas été protégé par quelques personnages importants; mais le danger qui le menaçait ne put étouffer sa voix; il ne cessait de flétrir dans les termes les plus énergiques la tyrannie de Joakim et la dépravation de ses courtisans, parmi lesquels on remarquait même des hommes appartenant à la classe des prêtres ou qui prêchaient comme prophètes.

III. — Dans la quatrième année du règne de Joakim, Néchao, après avoir soumis peu à peu les peuples en deçà de l'Euphrate, crut pouvoir entreprendre le siége de Karkemisch. Mais à ce moment Nabuchodonosor, prince royal de Babylone, s'avança contre lui à la tête d'une forte armée, tandis que son père Nabopolassar prenait et détruisait Ninive avec Cyaxare, roi des Mèdes ; une grande bataille fut livrée devant Karkemisch, et Néchao, vaincu, dut se retirer en toute hâte en Egypte, abandonnant ses récentes conquêtes. C'est à ce moment qu'Habacuc prononça sa prophétie sur la puissance redoutable des Chaldéens, qui menaçait d'engloutir Juda, mais qui devait tomber à son tour, après avoir servi d'instrument à la colère du ciel.

L'année qui suivit la bataille de Karkemisch, les Chaldéens s'avancèrent jusqu'aux frontières de l'Egypte et soumirent toute la Syrie, sans pourtant toucher au royaume de Juda, car ils parvinrent devant Péluse en deux colonnes, dont l'une passa par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab. Les Egyptiens dès lors n'osèrent plus sortir de leurs limites. Au mois de décembre de cette année 605, on proclama à Jérusalem un jeûne public, pour implorer le secours de Dieu contre les Chaldéens. Jérémie profita de cette occasion pour faire lire publiquement dans le parvis du Temple, par son secrétaire Baruch, le livre de ses prophéties. Joakim, l'ayant appris, se fit apporter le livre, et après l'avoir lu, le brûla ; en même temps il donna l'ordre d'arrêter Jérémie et Baruch, et de les livrer au dernier supplice. Mais ils parvinrent à se cacher dans une sûre retraite, d'où ils ne sortirent qu'après la mort de Joakim et où Jérémie dicta de nouveau les discours qui avaient été brûlés, en y ajoutant une prophétie fulminante contre le roi.

Cependant Joakim échappa cette fois au danger; Nabuchodonosor, ayant reçu la nouvelle de la mort

de son père (604), prit le chemin du désert pour retourner en toute hâte à Babylone et s'y faire proclamer, remettant à un autre moment la soumission de Joakim et de quelques autres alliés de l'Egypte. Il ne revint en Syrie que deux ans après, mais alors pénétra dans le cœur du royaume de Juda, qu'il rendit tributaire, prit Jérusalem et força Joakim de le reconnaître pour suzerain (602). Ce fut alors que Nabuchodonosor emporta pour la première fois à Babylone une partie des vases sacrés du Temple, et qu'il emmena plusieurs jeunes gens des familles nobles, tels que Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, afin de servir d'otages de la fidélité de Joakim, qu'il avait eu d'abord l'intention de jeter en prison, mais qu'il se décida ensuite à laisser à Jérusalem. Trois ans plus tard (599), Joakim, séduit par la fausse politique de certains orateurs ou faux prophètes et comptant sur le secours de Psamétik II, roi d'Egypte, osa se révolter contre le roi de Babylone. Nabuchodonosor prépara une nouvelle expédition en Judée, et en attendant fit ravager le pays par des bandes de cavalerie chaldéenne, arabe, syrienne et ammonite. Joakim mourut sur ces entrefaites, à l'âge de trente-six ans, laissant sur son fils Joachin tout le poids des conséquences de sa rébellion.

IV. — Joachin, appelé aussi Jéchonias, monta donc, à l'âge de dix-huit ans, sur un trône entouré des plus formidables dangers. L'armée chaldéenne ne tarda pas à paraître devant Jérusalem, qu'elle assiégea, et bientôt elle fut suivie du roi Nabuchodonosor. Joachin n'était pas en état de soutenir un long siége; ne voyant pas arriver d'Egypte le secours qu'il attendait, il capitula et descendit du trône qu'il avait occupé trois mois et dix jours (599). Les Babyloniens entrèrent alors dans la ville, s'emparèrent de tous les trésors du Temple et du palais royal, et démontèrent tous les ustensiles d'or

qui se trouvaient dans le sanctuaire depuis le temps dè Salomon. Dix mille des principaux habitants, nobles et industriels, particulièrement tous les forgerons et armuriers, furent transportés à Babylone; ce fut le commencement des soixante-dix ans de la captivité de Juda Parmi les transportés se trouva Ezéchiel, alors âgé de vingt-cinq ans, qui cinq années plus tard commença à prêcher et à prophétiser parmi ses frères exilés à Babylone et dans la Chaldée. Le roi Joachin, qui s'était rendu à discrétion, fut enfermé dans une étroite prison à Babylone et y resta plus de trente-six ans, jusqu'à ce qu'Evilmérodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, l'en fit sortir et lui permit de passer ses dernières années en liberté. Mathanias, dernier fils de Josias et oncle du malheureux Joachin, fut alors nommé roi de Juda, par Nabuchodonosor, qui changea son nom en celui de Sédécias, se déclarant par là son souverain, comme Néchao avait fait pour Eliacim.

V. — Sédécias, dernier des successeurs de David, n'était donc en réalité qu'un satrape du roi de Babylone. Jeune homme sans expérience, manquant de jugement et d'énergie, il devint le jouet des intrigants de la cour, qui par leurs mauvais conseils hâtèrent sa chute et l'entière ruine de Juda. En observant la foi jurée au monarque babylonien, Sédécias aurait pu jouir d'une certaine tranquillité, pendant laquelle les forces de son petit peuple se seraient réparées. Jérémie et quelques hommes clairvoyants montrèrent que c'était là le seul parti à prendre pour éviter les plus grands malheurs. Mais le parti aristocratique ne trouvait pas son compte à cette politique prudente, et il usait de toute son inffluence auprès de Sédécias pour l'engager à secouer le joug des Chaldéens en s'alliant avec les peuples voisins et avec l'Egypte. Il était secondé par les conseils exaltés que les exilés de Babylone adressaient dans toutes leurs

paravant. Jérémie ne cessait de répéter ses lugubres prophéties et de dire ouvertement que ceux-là seuls auraient la vie sauve qui se rendraient aux Babyloniens, ce qui irrita les officiers de Sédécias au plus haut degré, d'autant plus que les rangs des défenseurs de Jérusalem commençaient à s'éclaircir par de nombreuses désertions. Ils obtinrent du roi l'ordre d'enfermer le prophète dans une prison, où le parti militaire chercha à le faire périr. Sédécias vint l'y voir et Jérémie lui répéta ses conseils de soumission, que le roi reconnut pour les seuls salutaires, mais qu'il n'osa pas mettre à exécution, par crainte de la vengeance de Nabuchodonosor.

VIII. — Tant qu'il resta des vivres dans la ville, les habitants résistèrent héroïquement à l'armée chaldéenne. La dixième année entière du règne de Sédécias s'écoula sans que les assiégeants fussent parvenus à pratiquer une brèche. Beaucoup de maisons furent démolies pour fortifier les murailles contre les machines de guerre de l'ennemi, dont les approches devenaient chaque jour plus formidables. Mais à la fin, les défenseurs de Jérusalem, dont le courage n'avait pas un seul instant fléchi, succombèrent à la faim et à la fatigue. Ce fut en juillet 588 que les vivres manquèrent entièrement à la ville; la résistance devint impossible. Une nuit, profitant de l'épuisement des soldats, les Chaldéens purent sans beaucoup de peine pénétrer dans Jérusalem du côté du Nord. Sédécias s'enfuit avec le reste de ses troupes par une poterne donnant accès au jardin royal. Les fugitifs se dirigèrent vers le Jourdain; mais les Babyloniens se mirent à leur poursuite et les atteignirent dans la plaine de Jéricho. La petite troupe de Sédécias se débanda et l'infortuné roi, fait prisonnier, fut conduit au quartier général de Nabuchodonosor, qui était à Riblath, sur le territoire de Hamath. Un affreux traitement l'y

attendait; ses jeunes fils, ainsi que tous les nobles de Juda qui l'avaient encouragé à la révolte, furent égorgés devant lui; lui-même eut les yeux crevés et fut traîné chargé de chaînes à Babylone, où il pourrit dans un cachot jusqu'à sa mort.

On délibéra ensuite sur le sort de Jérusalem et de ses habitants, et il résulta de l'enquête que tous les personnages importants avaient trempé dans le complot contre l'autorité du monarque babylonien. Un mois après la conquête, Nabuzardan, chef des gardes de Nabuchodonosor, fit son entrée à Jérusalem. Par son ordre on mit le feu au Temple, au palais du roi, à l'hôtel de ville, et à tous les principaux édifices de la capitale de Juda. En peu de jours, la magnifique Jérusalem fut changée en un monceau de ruines. On arrêta le grand-prêtre Séraïas, son vicaire Séphanias, plusieurs grands dignitaires et soixante des principaux habitants, qui furent conduits à Riblath, et là mis à mort. La plupart des citoyens et des soldats s'étaient réfugiés dans les campagnes et dans les pays voisins. Les plus considérables de ceux qui restaient dans la ville furent emmenés captifs à Babylone; leur nombre ne montait qu'à 832 personnes.

IX. — Mais cette affreuse catastrophe ne devait pas être le dernier acte de la lugubre tragédie de la fin du royaume de Juda. Nabuchodonosor, se bornant à châtier Jérusalem, avait laissé sur leurs terres la plupart des habitants des campagnes. Il avait installé à la tête du pays, comme satrape, sous la surveillance de son général Nabuzardan chargé de maintenir l'occupation militaire pendant quelque temps encore, non un Chaldéen ou un Syrien, mais un Hébreu nommé Godolias, homme pieux, bon patriote, aimé et estimé de la population. Celui-ci avait fixé sa résidence à Misphath, où Jérémie, d'abord emmené prisonnier, puis relâché, était venu le rejoindre et composa ses sublimes lamentations sur la destruction

de Jérusalem. L'installation de Godolias, en rassurant sur les intentions de Nabuchodonosor, avait fait reparaître les fugitifs, et parmi eux les principaux capitaines qui avaient dirigé la défense de la ville sainte. L'ordre se rétablissait, on avait repris les travaux de l'agriculture, un culte provisoire avait été reconstitué sur les ruines du Temple. Mais bientôt un traître vint détruire l'espérance des derniers débris de Juda, Sur l'instigation de Baalis, roi des Ammonites, dont la haine traditionnelle voyait avec dépit subsister encore un noyau compact de nationalité hébraïque, un personnage du nom d'Ismaël, appartenant à la maison de David, assassina Godolias, puis, après ce crime inutile, car il ne pouvait pas espérer de remplacer sa victime ni de se maintenir contre les Chaldéens, s'enfuit dans le pays d'Ammon.

Une panique universelle suivit l'assassinat de Godolias. Tout ce qui était resté de gens considérables dans le pays, craignant la vengeance des Babyloniens, émigra en Égypte, entraînant de force Jérémie, qui ne voulait pas quitter le sol de Juda. Les émigrés s'établirent à Taphnès, dans la partie orientale du Delta, et quelques années après, ajoutant un nouveau crime à tous ceux qui avaient perdu le peuple hébreu, ils y lapidèrent le prophète Jérémie, qui essayait de s'opposer aux progrès de l'idolâtrie égyptienne parmi eux. Nabuzardan, pour châtier le meurtre de Godolias, transporta encore à Babylone 745 notables et installa dans le pays de Juda de nombreuses colonies étrangères. A dater de ce moment jusqu'au retour de Zorobabel, sous Cyrus, la Judée, définitivement écrasée, cessa d'avoir le moindre vestige d'une vie nationale et obéit à des gouverneurs chaldéens, envoyés de Babylone.

CHAPITRE IV

L'ÉGYPTE. — LE NIL ET SES INONDATIONS. — PRINCIPAUX ROIS.

§ 1. — Géographie physique de l'Égypte. — Le Nil. — Ses inondations.

I. — L'Égypte est cette contrée, allongée du sud au nord, qui occupe l'angle nord-est de l'Afrique, ou, comme le disaient les anciens, de la Libye, là où elle communique avec l'Asie par l'isthme de Suez. L'Égypte est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'isthme et la Mer Rouge, au sud par la Nubie, que le Nil traverse avant d'entrer en Égypte aux cataractes de Syène, à l'ouest enfin par des déserts parsemés de quelques oasis, ou terres habitables fertilisées par des fontaines. Le désert s'étend jusqu'auprès de la mer, au nord-ouest de l'Égypte comme dans les parages de la Mer Rouge.

Mais de plus il pénètre bien loin dans l'intérieur de l'Égypte elle-même. Tout ce qui n'est pas arrosé par les inondations annuelles du Nil est inhabitable et ne produit ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbe même; l'eau ne s'y rencontre point: tout au plus trouve-t-on de loin en loin quelques puits, plus ou moins exposés à tarir

sous une atmosphère constamment embrasée. Dans la Haute-Égypte ou Égypte méridionale, la pluie est un phénomène extrêmement rare; des sables ou des rochers occupent tout le sol, excepté la vallée du Nil, vallée qui jusqu'à sa bifurcation, c'est-à-dire dans plus des trois quarts de la longueur de l'Égypte, ne dépasse pas une largeur moyenne de quatre ou cinq lieues; en certains cantons, elle est bien loin de l'atteindre.

C'est donc avec toute raison qu'Hérodote a dit : « L'Égypte entière est un présent du Nil. » Si le Nil était supprimé, rien ne viendrait rompre l'aride uniformité du désert ; en détournant le cours supérieur du fleuve, on anéantirait l'Égypte. L'idée en est venue à un empereur d'Abyssinie, qui vivait au XIII[e] siècle, et plus tard au Portugais Albuquerque. En effet, le Nil, dans toute la partie inférieure de son cours, offre cette particularité remarquable qu'il ne reçoit aucun affluent, et qu'à l'encontre de tous les fleuves, au lieu d'augmenter en avançant, il diminue, car il alimente les canaux de dérivation, et rien ne lui rend ce qu'il perd ainsi.

II. — Presque partout la vallée du Nil est resserrée entre deux chaînes de montagnes, nommées *Arabique* à l'est, et *Libyque* à l'ouest. Ces montagnes, surtout vers le sud, se rapprochent quelquefois jusqu'à former de véritables défilés. Cependant la province actuellement appelée Fayoum, et dans l'antiquité Heptanomide, à l'ouest du Nil, dans la moyenne Égypte, un peu au-dessus de l'emplacement de Memphis, est fertilisée par des canaux et par un lac. L'Égypte, qui depuis les cataractes n'était autre chose qu'un vallon, occupe dans cette province une certaine largeur. Puis, un peu au-dessous de la ville du Caire, capitale actuelle de l'Égypte, située non loin des restes de Memphis, le Nil se partage en deux branches, dont l'une (celle de Rosette) se dirige au nord-ouest, et l'autre (celle de Damiette) au nord, puis au

nord-est. C'est ce qu'on appelait autrefois les branches Bolbitine et Phatnitique ou Bucolique. Mais les anciens en connaissaient cinq autres, qui, depuis, se sont comblées ou du moins sont devenues impropres à la navigation. C'étaient : 1o la branche Canopique, à l'ouest de la Bolbitine, dont elle est un embranchement : Hérodote pensait que c'était l'ancien lit de ce canal et que l'embouchure Bolbitine était artificielle ; 2o la Sébennytique, détachée à l'ouest de la Phatnitique ; 3o la Mendésienne, et 4o la Tanitique, qui se séparent à l'est de la même branche ; enfin 5o la Pélusiaque, la plus orientale de toutes, et qui a d'abord une partie commune avec la Tanitique. Ces cinq canaux prenaient leurs noms de villes situées près de leurs embouchures. Un grand nombre de canaux secondaires découpent l'intérieur de la Basse-Égypte ; mais le terrain y étant peu solide et fort détrempé par les inondations, le cours naturel ou artificiel des eaux y a beaucoup changé dans la durée des âges et change encore souvent.

III.—Le Nil forme, près de la mer, plusieurs grandes lagunes, fermées par des langues de terre ou de sable et communiquant avec la Méditerranée par des coupures. Les principales sont : le lac Menzaleh, à l'est, qui ne paraît pas de formation très-ancienne, à l'issue des branches Tanitique et Mendésienne ; le lac Bourlos, contenant l'ancien lac Bouto, dans la partie centrale de la côte, et tenant à la mer par un reste de la branche Sébennytique ; enfin, à l'ouest, près de la fameuse Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, au lieu déjà plus antiquement habité qui portait le nom de Racotis, le lac appelé par les anciens Maréotis. L'espace compris entre les branches les plus éloignées est ce qu'on appelle le *Delta*, à cause de sa forme presque triangulaire qui l'a fait comparer à un *delta* grec majuscule.

IV. — Chaque année au solstice d'été, c'est-à-dire vers les derniers jours de juin, le Nil commence à se gonfler. Peu après ses eaux atteignent et dépassent la hauteur de ses bords, et alors elles se répandent subitement dans toute la vallée, attendu que celle-ci est généralement plus basse que les rives du Nil. On est aussi parvenu, par un arrosage artificiel, à étendre un peu au-delà des limites de l'inondation proprement dite le bienfait qu'elle apporte au sol. A la fin de septembre, les eaux atteignent leur plus grande hauteur, la conservent quelques jours seulement, puis commencent à décroitre, et au mois de décembre elles sont rentrées dans leur état premier. Les semailles commencent et se continuent à mesure que les eaux baissent, c'est-à-dire dès la première moitié d'octobre pour la Haute-Égypte, et quinze jours plus tard pour le Delta, la baisse comme la crue des eaux retardant à mesure que l'on descend plus bas sur le cours du fleuve. La récolte se fait en mars; les opérations du labourage sont faciles dans une terre fertile et bien préparée. Pendant le débordement du fleuve, les habitants, retirés dans les villes et villages qui sont placés sur des élévations de terrain naturelles ou artificielles et forment comme des îles au milieu d'un vaste lac, attendent avec anxiété le moment où ils pourront juger à quelle hauteur s'élèvera l'inondation de l'année, car de là dépend l'abondance des moissons.

Cette merveille d'un fleuve sortant de son lit à époques fixes pour fertiliser la terre, avait beaucoup frappé les anciens, qui ne savaient pas que toutes les rivières dont les sources ou les cours sont dans la zône torride, présentent un phénomène semblable. Ils avaient recours, pour s'en rendre compte, à mille suppositions bizarres, qu'on peut voir dans Hérodote et Diodore de Sicile. La véritable cause de ces débordements, soupçonnée par quelques géographes de l'antiquité comme Eratosthène

et Agatharchide, est dans les pluies périodiques qui inondent la Haute-Abyssinie, d'où le Nil descend.

§ 2. — Sources principales de l'histoire d'Égypte.

I.— Pendant bien longtemps, pour écrire l'histoire de l'Égypte, on a dû se contenter des récits des écrivains grecs, nul n'ayant encore pénétré les profonds mystères du système graphique des anciens Egyptiens. Mais les témoignages grecs relatifs à la terre des Pharaons et à ses annales sont en complet désaccord entre eux. Au milieu de leurs contradictions, on croyait devoir accorder la préférence aux données fournies par Hérodote et par Diodore de Sicile. Aujourd'hui les conditions de la science sont tout autres, grâce à l'immortel découverte de Champollion, qui a permis de lire avec certitude ces hiéroglyphes dont le déchiffrement paraissait un problème insoluble. C'est aux écrits tracés par les Egyptiens eux-mêmes, à leurs inscriptions monumentales et à leurs papyrus, que nous demandons maintenant de nous révéler les annales de cette antique contrée. Depuis que l'histoire est ainsi entrée en possession des documents originaux des rives du Nil, l'autorité des deux auteurs classiques que l'on suivait jadis presque exclusivement pour guides s'est entièrement évanouie. Hérodote est un voyageur d'une exactitude merveilleuse, qui raconte à la fois avec une charmante naïveté et une rare intelligence ce qu'il a vu par lui-même. Pour tout ce qui est de la description des mœurs et des usages des Egyptiens, dont il a été témoin oculaire, son livre est infiniment précieux, et chaque jour les monuments viennent en confirmer le témoignage. Mais en ce qui touche à l'histoire, ne connaissant pas la langue de l'Égypte, il n'a pas pu recourir

directement aux sources, et il a dû se contenter des récits que lui faisaient ses guides et les prêtres des temples qu'il visitait. Aussi ne donne-t-il pas en réalité, et lui-même l'avoue le premier, même un essai d'histoire complète et sérieuse des dynasties pharaoniques, mais seulement une série d'anecdotes de *ciceroni* sur un certain nombre de princes. Encore ces anecdotes ne se suivent-elles pas dans leur ordre chronologique véritable ; il est facile de voir que l'ingénieux voyageur d'Halicarnasse a brouillé les feuillets des notes qu'il avait prises à Memphis sur ce sujet, et il en résulte chez lui des interversions d'époques qui seraient autrement inexplicables. Quant à Diodore de Sicile, c'est un simple compilateur, qui a confusément et indigestement rassemblé des données puisées de toutes mains. Ses récits sur l'histoire de l'Égypte n'ont vraiment aucune valeur, et c'est à peine si l'on peut, du moins, en extraire quelques-unes de ces anecdotes d'origine en réalité égyptienne, comme Hérodote nons en fournit un grand nombre. De tous les écrivains grecs qui ont traité de l'histoire des Pharaons, il n'en est qu'un dont le témoignage ait, depuis le déchiffrement des hiéroglyphes, conservé une très-grande valeur, une valeur qui grandit même toujours davantage, à mesure qu'on peut le confronter avec les monuments originaux, c'est Manéthon. Jadis on le traitait avec mépris, on contestait sa véracité, on regardait comme fabuleuse la longue suite de dynasties qu'il déroule devant nos regards; aujourd'hui ce qui reste de son ouvrage est la première de toutes les sources pour la reconstitution de l'histoire ancienne de l'Égypte.

II.—Manéthon, prêtre de la ville de Sébennytus dans le Delta, écrivit en grec, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, une histoire d'Égypte d'après les archives officielles conservées dans les temples. Comme tant d'au-

tres livres de l'antiquité, cette histoire a disparu; nous n'en possédons aujourd'hui qu'un petit nombre de fragments et la liste de tous les rois, que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, liste heureusement conservée dans les écrits de quelques chronographes de l'époque chrétienne. Cette liste partage en dynasties ou familles royales tous les souverains qui ont successivement régné sur l'Égypte jusqu'à Alexandre. Pour la plupart des dynasties, Manéthon fait connaître le nom des rois, la durée de leur règne, la durée de la dynastie. Pour d'autres (et les moins nombreuses), il se contente de brefs renseignements sur l'origine de la famille royale, le nombre de ses rois et les chiffres des années pendant lesquelles cette famille régna.

Nous ne saurions donner ici ces listes complètes, dans lesquelles les noms des rois ont été, d'ailleurs, très-souvent altérés par les copistes grecs, absolument ignorants de la langue égyptienne, et ne peuvent se rétablir que par l'étude des monuments directement égyptiens. Mais nous en résumerons du moins les traits principaux dans le tableau suivant :

DYNASTIES.	BERCEAU OU SIÉGE.	NOMS MODERNES.	DURÉE.	AV. J.-C.
I.......	Thinis	Harabat-el-Madfouneh	253 ans	5004
II......	—	—	302 —	4751
III.....	Memphis	Myt-Rahyneh.........	214 —	4449
IV	—	—	284 —	4235
V.......	—	—	248 —	3951
VI	Eléphantine..	Gezyret-Asouan	203 —	3703
VII .. .	Memphis	Myt-Rahyneh.........	70 j.	3500
VIII ...	—	—	142 ans	3500
IX	Héracléopolis	Ahnas-el-Medineh	109 —	3358
X.......	—	—	185 —	3249

XI	Thèbes	Medynet-Abou........	213 —	3064
XII	—	—		
XIII ...	—	—	453 —	2851
XIV....	Xoïs.........	Sakha	184 —	2398
XV.....	Pasteurs.....	Sân		
XVI....	—	—	511 —	2214
XVII...	—	—		
XVIII ..	Thèbes	Medynet-Abou	241 —	1703
XIX....	—	—	174 —	1462
XX.....	—	—	178 —	1288
XXI....	Tanis........	Sân	130 —	1110
XXII...	Rubastis.....	Tell-Basta............	170 —	980
XXIII..	Tanis........	Sân	89 —	810
XXIV ..	Saïs	Sâ-el-Hagar..........	6 —	721
XXV ...	Ethiopiens ..	....	50 —	715
XXVI ..	Saïs	Sâ-el-Hagar	138 —	665
XXVII..	Perses.......	....	121 —	527
XXVIII.	Saïs	Sâ-el-Hagar	7 —	406
XXIX ..	Mendès......	Aschmoun-er-Rouman	21 —	399
XXX ...	Sébennytus ..	Samanhoud..........	38 —	378
XXXI ..	Perses.......	....	8 —	340

III.— Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'énorme total de temps auquel l'addition des dynasties de Manéthon fait arriver. Par la liste du prêtre égyptien, nous remontons en effet jusqu'aux temps qui passent pour mythiques chez tous les autres peuples, et qui, en Egypte, sont certainement déjà de l'histoire.

Embarrassés par ce fait, et, d'ailleurs, ne trouvant en en aucune façon à mettre en doute l'authenticité et la véracité de Manéthon, quelques auteurs modernes ont supposé que l'Égypte avait été, à diverses périodes de son histoire, partagée en plusieurs royaumes, et que Manéthon nous donne comme *successives* des familles royales dont le règne aurait été *simultané*. Selon eux, la V[e] dynastie, par exemple, aurait régné à Éléphantine en même temps que la VI[e] gouvernait à Memphis. La commodité de ce système pour certaines combinaisons

arrêtées à loisir et en vue d'idées préconçues, n'a pas besoin d'être démontrée. En rapprochant certains chiffres, en en corrigeant d'autres, on peut, avec un arrangement ingénieux et même savant des dynasties, raccourcir presque à volonté les listes de Manéthon, et c'est ainsi que là où, dans le tableau précédent, nous arrivons à l'année 5004 avant notre ère pour la fondation de la monarchie égyptienne, d'autres auteurs, comme M. Bunsen, ne font remonter le même événement qu'à l'année 3623.

De quel côté est la vérité? Plus on étudie cette question, plus on s'aperçoit qu'il est difficile d'y répondre. Le plus grand de tous les obstacles à l'établissement d'une chronologie égyptienne régulière, c'est que les Égyptiens eux-mêmes n'ont jamais eu de chronologie. L'usage d'une ère fixe leur était inconnu, et jusqu'ici on ne saurait prouver qu'ils aient jamais compté autrement que par les années du roi régnant. Or, ces années étaient loin d'avoir elles-mêmes un point initial fixe, puisque tantôt elles partaient du commencement de l'année dans laquelle était mort le roi précédent, tantôt du jour des cérémonies du couronnement du roi. Quelle que soit la précision apparente de ses calculs, la science moderne échouera toujours dans ses tentatives pour restituer ce que les Egyptiens ne possédaient pas.

Au milieu de ces doutes, ce qui paraît encore à une science sérieuse et prudente éloigner le moins de la vérité est l'adoption pure et simple des listes de Manéthon. Il serait aujourd'hui contraire aux faits les mieux constatés de prétendre que, de Ménès à la conquête grecque, l'Egypte a toujours formé un royaume unique, et peut-être des découvertes inattendues prouveront-elles un jour que, pendant presque toute la durée de ce vaste empire, il y eut encore plus de dynasties collatérales que les partisans de ce système n'en admettent aujourd'hui. Mais tout montre que le travail d'élimination était déjà fait dans les listes de Manéthon, telles qu'elles nous

sont parvenues. Si en effet ces listes contenaient les dynasties collatérales, nous y trouverions, avant ou après la XXIe, la dynastie de grands-prêtres qui régna à Thèbes pendant que cette XXIe occupait Tanis ; nous aurions de même à compter avant ou après la XXIIIe les sept ou huit rois indépendants qui furent ses contemporains, et qui devraient, si Manéthon ne les avait pas écartés, ajouter autant de familles royales successives à la liste du prêtre égyptien ; de même la dodécarchie compterait au moins pour une dynastie qui se placerait entre la XXVe et la XXVIe, et enfin les rois thébains, rivaux des Pasteurs, prendraient leur rang avant ou après la XVIIe.

Il y eut donc incontestablement en Egypte des dynasties simultanées ; mais Manéthon les a rejetées pour n'admettre que celles qui furent réputées légitimes, et elles ne sont plus dans ses listes. Autrement, ce n'est pas 31 dynasties que nous aurions à compter dans la série des familles royales antérieures à Alexandre, c'est jusqu'à 60 peut-être qu'il faudrait monter.

Jamais aucun des savants qui se sont efforcés de raccourcir les chiffres donnés par Manéthon n'est encore parvenu à produire un seul monument d'où il résultât que deux dynasties données comme successives dans ces listes aient été contemporaines. Au contraire, les preuves monumentales surabondent et ont été recueillies en grand nombre par les égyptologues, qui démontrent que toutes les races royales énumérées par le prêtre de Sébennytus ont occupé le trône les unes après les autres.

IV.—Il n'est pas en effet de pays, en dehors de l'Egypte, dont l'histoire puisse être écrite sur le témoignage d'un plus grand nombre de preuves vraiment originales. On trouve des monuments égyptiens, non-seulement en Egypte, mais encore en Nubie, au Soudan et jusqu'en Syrie. A cette série déjà si nombreuse il faut ajouter la quantité considérable d'objets antiques qui depuis cin-

quante ans ont formé les musées que toutes les grandes capitales possèdent et parmi lesquels le musée du Caire tient maintenant un des premiers rangs, grâce aux belles recherches de notre compatriote M. Mariette.

Les monuments historiques de l'Egypte peuvent être distingués en deux séries : ceux qui touchent à l'ensemble de l'histoire et ceux qui se rattachent plus spécialement à une dynastie déterminée, nous la révèlent et servent, pour ainsi dire, à en certifier l'existence.

Nous dirons d'abord quelques mots des plus importants monuments qui fournissent des lumières générales sur l'ensemble des annales de l'Égypte antique.

V. — Le premier est un papyrus conservé au musée de Turin, auquel il a été vendu par M. Drovetti, consul général de France. Si ce papyrus était intact, la science des antiquités égyptiennes ne posséderait pas un monument plus précieux. On y trouve en effet une liste de tous les personnages mythiques ou historiques qui étaient regardés comme ayant régné sur l'Égypte depuis les temps fabuleux jusqu'à une époque que nous ne pouvons apprécier, puisque nous ne possédons pas la fin du papyrus. Rédigée sous Rhamsès II (XIXe dynastie), c'est-à-dire à l'une des époques les plus florissantes de l'histoire d'Égypte, cette liste a tous les caractères d'un document officiel, et nous serait d'un secours d'autant plus efficace que chaque nom de roi y est suivi de la durée du règne, et qu'après chaque dynastie intervient le total des années pendant lesquelles elle a gouverné les affaires de l'Égypte. Malheureusement cet inappréciable trésor n'existe plus qu'en minimes fragments (au nombre de 164), qu'il est le plus souvent impossible de rapprocher.

VI. — Un autre monument précieux a été enlevé du temple de Karnak et rapporté à la Bibliothèque Impé

riale de Paris. C'est une petite chambre sur les parois de laquelle est représenté Thouthmès III (XVIII[e] dynastie) faisant des offrandes devant les images de soixante-et-un de ses prédécesseurs; on l'appelle la *Salle des Ancêtres*. Ici nous n'avons plus affaire à une série régulière et non interrompue; un choix a été fait par Thouthmès III parmi ses prédécesseurs, et à ceux-là seuls il adresse ses hommages. A première vue, la Salle des Ancêtres ne peut donc être traitée que comme un extrait des listes royales de l'Égypte. Le rédacteur, guidé par des motifs qui nous échappent, a pris çà et là quelques noms de rois, tantôt acceptant une dynastie entière, tantôt écartant absolument de longues périodes. Notons, en outre, que l'artiste chargé de l'ornementation de la salle en a conçu le plan au point de vue de la décoration, sans se soucier de donner partout aux figures qu'il employait un ordre strictement chronologique. Enfin de regrettables mutilations (douze noms royaux manquent) font perdre à la liste conservée à Paris une partie de son importance. Il s'ensuit que la Salle des Ancêtres n'apporte pas à la science tout le secours qu'on semblait en droit d'attendre d'elle. Elle a cependant rendu le service de préciser mieux qu'aucune autre liste les noms portés par les rois de la XIII[e] dynastie.

VII.—C'est encore un choix du même genre, et fait sous l'inspiration de motifs que nous ne connaissons pas, qui nous est offert par la *Table d'Abydos*, tirée des ruines de cette ville célèbre et conservée au Musée Britannique. L'hommage aux ancêtres est fait cette fois par Rhamsès II. Originairement les noms cités étaient au nombre de cinquante; il n'en reste plus que trente, plus ou moins complets. Cet état déplorable de mutilation enlevait à la Table d'Abydos presque toute valeur historique réelle, lorsque M. Mariette en a tout récemment, dans un autre temple de la même ville, découvert un

nouvel exemplaire, beaucoup plus complet et remplissant presque toutes les lacunes du premier exemplaire, datant du règne de Séti Ier, père et prédécesseur de Rhamsès II. Cette *nouvelle Table d'Abydos* a fourni à la science une liste des rois des six premières dynasties, presque aussi complète que celle de Manéthon, qu'elle contrôle de la manière la plus heureuse. Elle a en même temps révélé que les noms royaux, au classement jusqu'alors impossible, par lesquels commençait le monument conservé à Londres dans son état de mutilation, devaient désormais servir à combler une partie du vide monumental que l'on observe entre la VIe et la XIe dynastie.

VIII. — Le témoignage de la *nouvelle Table d'Abydos*, en ce qui regarde les dynasties primitives, est confirmé par la *Table de Sakkarah*, découverte aussi par M. Mariette et maintenant déposée au musée du Caire. Ce monument n'a pas, comme les autres, une origine royale. Il a été trouvé dans la tombe d'un simple prêtre qui vivait sous Rhamsès II et se nommait Tounar-i. Dans les croyances égyptiennes, un des biens réservés aux défunts qui avaient mérité la vie éternelle était d'être admis dans la société des rois. Tounar-i est représenté pénétrant dans l'auguste assemblée : cinquante-huit rois y sont présents; ce sont sans doute ceux dont Memphis honorait le plus la mémoire. Le choix en ressemble beaucoup à celui qui avait été fait à Abydos. Cependant il y a quelques différences intéressantes à noter. Une ou deux fois, un prince omis dans une liste, a été enregistré par l'autre; même quelquefois, de deux princes dont le règne a été incontestablement simultané, l'un figure à Sakkarah. Ainsi, du temps de la XIXe dynastie, parmi les compétiteurs qu'avaient présentés les annales égyptiennes, on ne s'accordait pas d'une manière absolue sur ceux qui devaient être tenus pour souverains légi-

times, et la liste en variait suivant les villes, sans doute suivant que leur pouvoir s'y était ou non exercé.

IX. — Quant aux documents qui se rapportent seulement à l'histoire d'une dynastie ou d'un règne, ils sont en si grand nombre que l'on comprendra facilement que nous ne puissions pas en tenter même ici l'énumération. Nous serons, du reste, tout naturellement amenés à en signaler les plus importants dans le cours de notre récit. Il y en a de deux genres, les manuscrits sur papyrus, poëmes sur les exploits des princes, compositions littéraires, correspondances ou registres de comptes des administrations publiques, et les inscriptions monumentales. Dans ces dernières il faut encore distinguer deux catégories principales, les monuments publics et les monuments privés. Les inscriptions officielles, gravées sur des stèles détachées ou sur les murailles des temples, où elles sont souvent accompagnées de grands bas-reliefs coloriés, racontent surtout les événements saillants et les exploits militaires; il en est qui, longues comme des poëmes, rapportent dans un style tout biblique les incidents d'une ou de plusieurs campagnes jusque dans leurs moindres détails. Les inscriptions des particuliers nous font pénétrer dans la vie intime de la société égyptienne et nous initient au mécanisme de son organisation; elles fournissent aussi les bases les plus solides et les plus précieuses de la chronologie, car il n'est pas rare d'y rencontrer des épitaphes relatant que tel personnage né tel jour de tel mois, de telle année de tel règne, est mort tel jour de tel mois de telle année de tel autre, et a vécu tant d'années, tant de mois et tant de jours.

§ 3. — L'Ancien Empire. — Fondation de la monarchie. — Premières dynasties.

I. — Ainsi que nous l'avons déjà dit dans le premier chapitre de ce manuel, la population de l'Egypte formait un des rameaux de la race de Cham. Elle était venue de l'Asie s'établir dans la vallée du Nil, par la route du désert de Syrie. C'est là un fait désormais acquis d'une manière certaine à la science, et qui confirme pleinement les données de la Genèse. Quant à l'opinion généralement admise autrefois, que le peuple égyptien appartenait à une race africaine dont le premier centre de civilisation aurait été à Méroé et qui aurait graduellement descendu les bords du Nil jusqu'à la mer, elle ne saurait plus se soutenir aujourd'hui. Nous savons, en effet, par les monuments que le plus ancien centre de civilisation en Egypte a été dans la région autour de Memphis, dans l'Egypte inférieure et moyenne, avant même la fondation de Thèbes, et nous pouvons suivre la marche graduelle de la culture, remontant le Nil dans la direction de l'Ethiopie, en sens exactement inverse à celui que l'on avait d'abord supposé.

Les souvenirs des premiers temps du séjour des fils de Mitsraïm sur la terre où ils avaient fixé leur demeure sont entièrement perdus dans la nuit des traditions mythiques. C'est l'époque que Manéthon remplit par les dynasties fabuleuses des dieux, des héros et des mânes, que les inscriptions hiéroglyphiques, à plusieures reprises appellent « le temps des *Hor-schesou*, » c'est-à-dire des « servitenrs d'Horus, » le dieu national par excellence et le pasteur spécial du peuple égyptien. Arrivèrent-ils avec une civilisation déjà développée pendant leur séjour en Asie et étroitement apparentée à celle des

premiers Kouschites de Babylone, de l'empire de Nemrod, ou bien, ayant opéré leur migration à l'état barbare, se développèrent-ils par leurs propres efforts, indépendamment de toutes les autres nations? Voilà des questions auxquelles la science ne pourra probablement jamais fournir de réponse, et sur lesquelles on sera toujours réduit aux conjectures.

Ce qui paraît seulement évident, c'est que la population de l'Egypte se composa d'abord de tribus distinctes, quoique de même origine, qui avaient des existences séparées. Le chapitre X de la Genèse en nomme quatre, représentées chacune par un fils de Mitsraïm. Ce sont d'abord les *Ludim* ou la race égyptienne proprement dite etdominante, appelée en égyptien *rout* ou *lout*, c'est-à-dire « la race des hommes » par excellence, puis les *Pathrusim* ou habitants du pays méridional, c'est-à-dire de la Thébaïde, en égyptien *p-to-rès*, les *Naphthuim* ou gens de Memphis, dont le nom sacerdotal était « le domaine de Phtah, » *Na-Phtah*, enfin les *Anamim*, qui sont les *Anou* des monuments égyptiens, population dont les tribus paraissent avoir été à l'origine dispersées un peu partout dans la vallée du Nil, qui a laissé son nom aux villes d'Héliopolis (en égyptien *An*), Tentyris ou Dendérah (appelée aussi quelquefois *An*) et Hermonthis (*An-rès*, l'An du Sud), dont un rameau enfin garda pendant assez longtemps une vie propre dans une portion de la péninsule du Sinaï. Mais l'histoire de l'Egypte ne commence en réalité qu'au moment où ces diverses populations furent réuniesen un seul tout sous le même sceptre, où un pouvoir héréditaire, purement politique et marqué d'une forte empreinte militaire, fonda la monarchie en se substituant à l'autorité théocratique, par laquelle avaient été gouvernées jusque-là les tribus divisées.

II. — L'auteur de cette révolution était originaire de

la ville de Thinis, plus tard Abydos, dans l'Egypte moyenne. Il s'appelait Ménès. « Ménès, dit Hérodote, « fut le premier roi d'Egypte et fit bâtir, au rapport des « prêtres, la ville de Memphis. Le Nil, jusqu'au règne « de ce prince, coulait le long de la montagne sablon« neuse qui est du côté de la Libye, mais ayant comblé « le coude que formait le fleuve du côté du midi et « construit une digue environ à cent stades au-dessus « de Memphis, il mit à sec son ancien lit et lui fit « prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il « coulât à égale distance des montagnes. Il fit ensuite « construire la ville dans l'endroit même d'où il avait « détourné le fleuve et qu'il avait converti en terre « ferme. Il éleva aussi dans la même ville un grand et « magnifique temple en l'honneur de Vulcain (Phtah). » Tous les auteurs classiques qui ont parlé de l'Egypte mentionnent le nom de Ménès, et les monuments égyptiens en confirment le témoignage en représentant ce prince comme le fondateur de l'empire.

Les descendants directs de Ménès forment la première dynastie, qui, d'après Manéthon, régna pendant 253 ans. Aucun monument contemporain de ces princes n'est parvenu jusqu'à nous. Le successeur immédiat de Ménès, Téta (l'Athothis de Manéthon), est signalé comme ayant bâti un palais à Memphis et ayant composé des livres de chirurgie; le nom du cinquième roi de la dynastie, Hesep-ti (Usaphaïdos. M.)[1], est cité à plusieurs reprises dans le *Rituel funéraire* comme celui de l'auteur d'écrits sacrés; enfin les fragments de Manéthon enregistrent sous le règne du septième, Sémempsès, une peste terrible. Il résulte de la comparaison des listes de Manéthon, de la *nouvelle Table d'Abydos* et de la *Table de Sakkarah* que l'unité gouvernementale de l'Egypte,

[1] C'est ainsi que nous indiquons les formes données pour les noms royaux dans les listes de Manéthon.

fondée par Ménès, ne s'affermit pas du premier coup et sans secousses, mais qu'au contraire une grande partie du temps de la première dynastie se passa en compétitions entre des princes dont les uns régnaient sans doute à Memphis et les autres à Abydos.

III. — La deuxième dynastie, à laquelle Manéthon donne neuf rois, dura 302 ans. Elle était, elle aussi, originaire de Thinis et probablement apparentée à la première, car elle n'en est pas distinguée dans le papyrus de Turin. Des vraisemblances très-puissantes donnent à croire que la grande pyramide à degrés que l'on voit encore à Sakkarah fut bâtie pour servir de sépulture au second roi de cette dynastie, nommé Kékéou (Céchoüs. M.), celui même par lequel fut établi, dit-on, le culte des animaux sacrés, entre autres celui du bœuf Apis, considéré comme une manifestation vivante du dieu Phtah et adoré à Memphis. Ce serait ainsi le plus vieux monument de l'Égypte, et du monde même après les ruines de la Tour de Babel. La porte basse et étroite, au linteau de calcaire blanc chargé d'hiéroglyphes, aux jambages décorés, d'après un système d'ornementation sans autres exemples, par une alternance de pierres calcaires de petit appareil et de cubes de terre émaillée verte, qui donnait entrée dans la chambre sépulcrale de cette pyramide, a été enlevée par M. Lepsius en 1845 et transportée au musée de Berlin. Elle porte en bien des points la marque d'un art encore dans l'enfance et débutant dans la voie de ses premiers essais; mais elle montre l'ingénieux système d'écriture de l'Egypte déjà constitué.

On attribuait au troisième roi de la deuxième dynastie, Ba-neter-en (Binothris. M.) une loi qui déclarait les femmes aptes à occuper le trône d'Egypte; on racontait des prodiges légendaires arrivés sous le septième, Néferkéra (Néphercherès. M.); enfin on prétendait que le

huitième, Sésochris, avait été un véritable géant. Nous possédons quelques monuments de sculpture que l'on peut hardiment rapporter aux derniers règnes de cette dynastie, d'abord le tombeau d'un haut fonctionnaire appelé Thoth-hotep, que les fouilles de M. Mariette ont découvert dans la nécropole de Sakkarah, dans laquelle se déposaient les morts de la grande cité de Memphis; puis trois statues debout, en pierre calcaire, représentant un autre fonctionnaire du nom de Sépa et deux de ses fils, dont s'enorgueillit le musée du Louvre. En les étudiant, on y remarque une rudesse et une indécision de style qui montrent qu'à la fin de la deuxième dynastie, l'art égyptien cherchait encore sa voie et n'était qu'imparfaitement formé.

IV. — Après l'extinction de cette famille, une dynastie originaire de Memphis saisit le pouvoir; c'est la troisième, à laquelle on attribue 214 ans de durée. Le deuxième de ses rois, Tses-hor-tsa (Tosorthrus. M.) est donné comme s'étant occupé spécialement de la médecine, de l'écriture et de l'art de la taille des pierres. C'est dans cette maison royale que se rencontrent les premiers conquérants sortis de la terre des Pharaons; Manéthon dit que le chef de la race, Sekerneferké (Néchérophès. M.) soumit une portion des Libyens, terrifiés par la vue d'une éclipse; sur les rochers du Sinaï l'on a trouvé un bas-relief qui représente le roi Snéfrou (Séphouris. M.), avant-dernier prince de la dynastie, domptant les tribus nomades des Anou de l'Arabie Pétrée.

Le tombeau d'un des grands officiers de ce dernier roi, nommé Amten, a été découvert à Sakkarah et transporté au musée de Berlin. L'art y est plus avancé que dans les œuvres de la deuxième dynastie, mais cependant il n'a pas encore atteint sa perfection. Les représentations de cette tombe, qui remonte à une date si prodigieusement reculée qu'elle écrase l'imagination,

nous font pénétrer dans la vie intime de l'époque où elle fut construite. Elles nous montrent la civilisation égyptienne aussi complètement organisée qu'elle l'était au moment de la conquête des Perses ou de celle des Macédoniens, avec une physionomie complètement individuelle et les marques d'une longue existence antérieure. Les habitants de la vallée du Nil ont déjà domestiqué toutes les espèces d'animaux utiles à l'homme, et même certains mammifères que nous ne connaissons plus qu'à l'état sauvage. Le bœuf, le chien, les palmipèdes, leur fournissent le service depuis longtemps, et les soins des éleveurs ont su produire de nombreuses variétés de chacune de ces espèces. La langue égyptienne est complètement formée avec ses caractères propres et séparée des autres idiomes congénères. L'écriture hiéroglyphique se montre à nous dans les monuments des premières dynasties avec toute la complication qu'elle a conservée jusqu'au dernier jour de son existence.

§ 4. — Suite de l'Ancien Empire. — Quatrième et cinquième dynasties: — Age des grandes pyramides.

I. — Avec la quatrième dynastie, Memphite comme la troisième et qui régna 284 ans, l'histoire s'éclaircit et les monuments se multiplient. C'est l'âge de la construction des trois plus grandes pyramides, élevées par les trois rois Khoufou (le Chéops d'Hérodote) Schafra (Chéphren) et Menkéra (Mycérinus). Khoufou fut un roi guerrier : les bas-reliefs du Sinaï célèbrent ses victoires sur les Anou qui barcelaient les colonies d'ouvriers égyptiens établies dans cette contrée pour l'exploitation des mines de cuivre. Mais c'est à sa pyramide qu'il doit d'avoir vu son nom traverser les siècles, assuré de l'im-

mortalité tant qu'il y aura des hommes. Hérodote donne sur la construction de ce gigantesque monument des détails qui, bien que mêlés à quelques anecdotes puériles, doivent remonter à une tradition exacte et authentique. Cent mille hommes qui se relayaient tous les trois mois furent, dit-il, employés pendant trente ans à construire la véritable montagne artificielle dont l'orgueil du roi avait conçu le plan pour abriter sa dépouille, et qui est demeurée la plus prodigieuse des œuvres humaines, au moins par sa masse. Toute la population du pays se trouvait successivement requise pour cette corvée. Les travaux étaient d'autant plus pénibles que, les Egyptiens n'ayant à leur disposition que des câbles et des rouleaux et ne connaissant pas les machines, on devait traîner à force de bras les pierres sur des levées en plan incliné, pour les conduire à la hauteur où on voulait les monter. Celle qui servit à conduire des carrières de Tourah sur l'autre rive du Nil, au sommet du plateau des Pyramides, les blocs gigantesques du revêtement extérieur subsistent encore de nos jours ; elle avait été conservée comme formant à elle seule un monument digne de l'admiration des générations futures. Les efforts ne durent pas être beaucoup moins grands pour élever les pyramides de Schafra et de Menkêra. La science de construction que révèlent ces monuments est immense, et n'a jamais été surpassée. Avec tous les progrès des sciences ce serait, même de nos jours, un problème bien difficile à résoudre que d'arriver, comme les architectes égyptiens de la quatrième dynastie, à construire dans une masse telle que celle des Pyramides, des chambres et des couloirs intérieurs qui, malgré les millions de kilogrammes qui pèsent sur eux, conservent au bout de soixante siècles toute leur régularité première et n'ont fléchi sur aucun point.

Les Pyramides ne sont pas, du reste, le seul grand

monument d'architecture que nous ait légué l'âge de ces rois. Le grand sphinx de Gizeh, voisin des trois principales Pyramides, rocher énorme sculpté et complété par des additions de maçonnerie, paraît avoir été terminé sous le règne de Schafra. Tout à côté, M. Mariette a découvert, enfoui sous les sables du désert, un vaste temple qui doit, d'après des indices très-sûrs, dater du même règne. Il est tout entier construit en blocs énormes de granit noir ou rose et d'albâtre oriental, sans une seule sculpture, même de pure ornementation. La ligne droite seule, dans sa pureté sévère, le décore.

II. — Les premiers règnes de la quatrième dynastie marquent le point culminant de l'histoire primitive de l'Égypte. La splendeur et la richesse intérieure du pays paraissent avoir été immenses sous ces princes, et sont suffisamment attestées par leurs prodigieuses constructions. Les limites de la monarchie allaient alors jusqu'aux cataractes; la capitale était à Memphis, et le centre de la vie de l'empire demeurait dans ses environs.

Mais les gigantesques travaux des Pyramides n'avaient pu s'exécuter qu'au prix d'une monstrueuse oppression; les corvées avaient accablé le pays d'un insupportable fardeau. Manéthon, Hérodote et Diodore de Sicile se sont faits l'écho de traditions qui prouvent que les princes qui avaient imposé de si rudes obligations à leurs peuples avaient laissé dans la mémoire populaire, à travers les âges, un souvenir odieux. Suivant ces traditions, Khoufou n'aurait pas seulement opprimé les Égyptiens dans les conditions matérielles de leur existence, mais encore fermé les temples et empêché les sacrifices; se repentant ensuite, il aurait été l'auteur d'un livre religieux tenu en grande estime. Schafra aurait suivi l'exemple de la tyrannie et de l'impiété de son prédécesseur, à tel point que tous les deux auraient été

exclus par un jugement populaire des sépultures qu'ils s'étaient préparées si splendides. Menkéra aurait aussi fait de même au commencement de son règne; mais bientôt il aurait changé de voie, aurait rouvert les temples et rendu au culte une extrême splendeur, dernier détail qui concorde avec ce fait qu'un des plus importants chapitres mystiques du *Rituel funéraire* est dit, dans une clause additionnelle placée à la fin, avoir été découvert dans un ancien manuscrit sous le règne de Menkéra et publié par ce prince. Tout ceci sans doute n'est que de la légende populaire, remplie de traits fabuleux; par exemple, la fermeture des temples sous Khoufou et Schafra est formellement démentie par les inscriptions de leurs règnes. Mais la légende n'en avait pas moins un fondement historique réel. Tout semble indiquer que la fin de la quatrième dynastie, immédiatement après les princes constructeurs des grandes pyramides, fut un temps de révolutions et de troubles causés par l'oppression précédente. La comparaison de la liste de Manéthon et des monuments de la nécropole de Sakkarah, révèle pendant ce temps des compétitions violentes. Les splendides statues de Schafra en diorite, en granit rose, en albâtre, en basalte, qui décoraient le temple voisin du Sphinx, ont été retrouvées en morceaux dans un puits où elles avaient été précipitées dans un mouvement révolutionnaire évidemment très-peu postérieur à son règne.

III. — La cinquième dynastie était originaire d'Éléphantine, à l'extrémité méridionale de la Haute Egypte, et y fixa peut-être sa résidence habituelle, bien que sous sa domination Memphis ne soit pas déchue de son éclat. Elle se composa de neuf rois, dont on a retrouvé tous les noms sur les monuments et qui occupèrent le trône pendant 248 ans. Leurs règnes paraissent avoir été florissants et paisibles, mais nous n'avons à y signaler

aucun prince dont le pouvoir ait été marqué par quelque événement bien saillant.

Les monuments privés du temps de cette dynastie, comme de la quatrième, sont très-multipliés. Autour de Memphis, particulièrement à Gizeh et à Sakkarah, la pioche des fouilleurs a rendu à la lumière les hypogées d'un grand nombre de personnages qui tenaient les premiers rangs à la cour de l'une comme de l'autre dynastie.

IV. — Grâce aux inscriptions de ces tombeaux, la science contemporaine est en état de reconstituer l'almanach royal de l'Égypte sous Khoufou, Schafra ou Menkéra, ainsi que sous les rois originaires d'Éléphantine. A ces époques si vieilles, la société égyptienne se montre constituée sur un pied tout aristocratique. Il semble que Ménès, en établissant la royauté, ait été le chef d'une révolution pareille à celles qui, à plusieurs reprises dans l'Inde antique, soumirent les Brahmanes à la suprématie absolue des *Kchatryas* ou guerriers. Dans les monuments des dynasties primitives de l'Égypte, nous voyons tout le pouvoir concentré dans les mains d'une caste militaire peu nombreuse, d'une aristocratie qui, par certains côtés, a l'air composée de conquérants, et à laquelle le peuple est docilement soumis. Ne seraient-ce pas les *Ludim* de la Genèse, qui, en établissant leur suprématie sur les *Pathrusim*, les *Naphthuim* et les *Anamim* auraient réalisé l'unité du pays? Les familles de cette aristocratie sont peu nombreuses et toutes apparentées plus ou moins étroitement à la race royale, grâce aux nombreux enfants qui naissaient dans le harem des souverains. Véritables grands feudataires, les membres de ces familles occupent héréditairement toutes les fonctions élevées de l'ordre militaire et de l'ordre politique, et se transmettent de père en fils le gouvernement des provinces. Ils se sont même,

comme toutes les vieilles aristocraties du paganisme, emparés du sacerdoce, dont ils font un monopole entre leurs mains.

Ce sont constamment des scènes de la vie domestique et agricole qui sont représentées sur les parois des tombeaux memphites de la quatrième et de la cinquième dynastie. A l'aide de ces représentations, nous pénétrons dans tous les secrets de l'existence de féodalité patriarcale que menaient les grands de l'Égypte il y a soixante siècles. Nous visitons les fermes vastes et florissantes, éparses dans leurs domaines; nous connaissons leurs bergeries où les têtes de bétail se comptent par milliers, leurs parcs où des antilopes, des cigognes, des oies de toute sorte d'espèces sont gardées en domesticité. Nous les voyons eux-mêmes dans leurs élégantes demeures, entourés du respect et de l'obéissance de leurs vassaux, on pourrait presque dire de leurs serfs. Nous connaissons les fleurs qu'ils cultivent dans leurs parterres, les troupes de chant et de ballet qu'ils entretiennent dans leurs maisons pour leur divertissement. Les détails les plus minutieux de leur *sport* nous sont révélés par leurs tombeaux. Ils se montrent à nous passionnés amateurs de chasse et de pêche, deux exercices dont ils trouvaient autant d'occasions qu'ils pouvaient désirer sur les nombreux canaux dont le pays était sillonné dans tous les sens. C'est encore pour le compte des hauts personnages de l'aristocratie que de grandes barques aux voiles carrées, fréquemment figurées dans les hypogées, flottaient sur le Nil, instruments d'un commerce dont tout révèle l'extrême activité.

V. —L'art, dans ces monuments de la quatrième et de la cinquième dynastie, atteint le plus remarquable degré de perfection. Il est tout entier dans la voie du réalisme; il s'efforce avant tout de rendre la vérité de la nature, sans chercher aucunement à l'idéaliser. Le type des

hommes y a quelque chose de plus trapu et de plus rude que dans les œuvres des écoles postérieures; les proportions relatives des diverses parties du corps y sont moins exactement observées, les saillies musculaires des jambes et des bras rendues avec trop d'exagération. Mais il y a également dans les sculptures des tombes memphites primitives une élégance de composition, une naïveté et une vérité de mouvement, une vie dans toutes les figures, que les lois hiératiques et immuables du canon des proportions firent disparaître plus tard, tandis que sur d'autres points l'art se perfectionnait. Dans ce premier développement complètement libre de l'art égyptien, quelque imparfait qu'il fût, il y avait les germes de plus encore que l'Égypte n'a donné dans ses plus brillantes époques. Il y avait la vie, que les entraves sacerdotales étouffèrent ensuite. Si les artistes pharaoniques en avaient gardé le secret, alors qu'ils acquirent ces incomparables qualités d'harmonie des proportions et de majesté qu'ils possédèrent à un plus haut degré que personne autre dans le monde, ils auraient été aussi loin que les Grecs; deux mille ans avant eux, ils auraient atteint la perfection absolue de l'art. Mais une partie de leurs qualités natives fut éteinte dès le berceau, et ils demeurèrent incomplets, laissant à d'autres la gloire d'atteindre ce point qui ne sera jamais dépassé.

VI. — Dans l'ornementation des hypogées dont nous venons de parler et des sarcophages que l'on y rencontre quelquefois, on remarque un style d'architecture tout particulier et différent de celui qu'offriront les monuments d'époques moins reculées, style qui paraît caractéristique de l'âge des Pyramides. Dans ce système d'architecture, toute la décoration consiste dans l'arrangement de bandes horizontales et verticales étroites à surface convexe. C'est l'imitation de bâtiments cons-

truits en bois légers comme ceux du sycomore et du palmier, les deux arbres principaux de l'Egypte, dont on n'aurait pas même équarri les troncs pour les employer. De même, le plus souvent, dans ces tombeaux, la chambre sépulcrale est couverte par des poutres de pierre, arrondies de manière à reproduire l'aspect de troncs de palmiers. Ainsi les Egyptiens n'avaient pas commencé, comme on l'a cru si longtemps, par mener la vie de troglodytes ou d'habitants de cavernes. Leurs plus anciens édifices ont été des constructions de bois, élevées dans le milieu de la vallée du Nil ; et, dans les premiers hypogées qu'ils ont creusés au flanc de la chaîne Arabique et de la chaîne Libyque, ils ont copié le style et la disposition de ces constructions légères, dont le type est toujours demeuré celui de leurs habitations.

VII. — Mais nous n'avons pas seulement des monuments de ces âges auxquels on croirait volontiers que l'humanité tout entière aurait dû être encore dans un état de complète barbarie. Sous le climat miraculeusement conservateur de l'Egypte, de fragiles feuillets de papyrus ont traversé plus de cinquante siècles et sont parvenus intacts jusqu'à nous. La Bibliothèque Impériale possède un livre daté du règne d'Assa-Tatkéra (Tanchérès. M.), avant-dernier roi de la cinquième dynastie, et composé par un vieillard de sang royal, du nom de Phtah-hotep. C'est une sorte de code de civilité puérile et honnête, un traité de morale toute positive et pratique, apprenant la manière de se guider dans le monde, qui ne s'élève pas jusqu'à une sphère plus haute que les livres de Confucius à la Chine. On y trouve des règles pour respecter l'ordre établi de police sociale et pour faire rapidement son chemin dans le monde sans gêner aucune de ses passions, ou, comme on dit

maintenant dans le jargon d'une certaine fausse philosophie, aucun des instincts de la nature.

La base première de la morale et du bon ordre dans le livre de Phtah-hotep est l'obéissance filiale, étendue aux rapports avec le gouvernement établi, que l'on considère comme investi d'une véritable autorité paternelle. « Le fils qui reçoit la parole de son père, y est-il « dit, deviendra vieux à cause de cela..... L'obéissance « d'un fils envers son père, c'est la joie..... Il est cher à « son père et sa renommée est dans la bouche des vi- « vants qui marchent sur la terre. Le rebelle voit la « science dans l'ignorance, les vertus dans les vices; il « commet chaque jour avec audace toute sorte de « fraudes, et en cela il vit comme s'il était mort. Ce « que les sages savent être la mort, c'est sa vie de « chaque jour; il avance dans ses voies, chargé d'une « foule de malédictions. »

§ 5. — Fin de l'Ancien Empire. — De la sixième dynastie à la onzième. — Éclipse temporaire de la civilisation égyptienne.

I. — A la mort du dernier roi de la Ve dynastie, une famille nouvelle parvint au trône. Manéthon la dit originaire de Memphis. Le premier roi de cette maison, Ati (Othoès. M.) fut, dit-il, au bout de trente ans de règne, assassiné par ses gardes. Une partie de son pouvoir dut être en effet remplie par des troubles, car les monuments nous montrent contre lui deux compétiteurs qui pourraient bien être descendus de la race royale précédente, Téta et Ouserkéra. Mais son fils et successeur, Pépi-Mérira (Phios. M.), fut un des rois les plus glorieux et les plus puissants. Il posséda sous son sceptre toute la contrée, car on a trouvé de ses monuments dans toutes les

parties de l'Egypte, depuis Syène jusqu'à Tanis. Comme Khoufou, Pépi Ier fut un roi guerrier. A cette époque, les cataractes du Nil (surtout la seconde, celle de Ouadi-Halfa) n'offraient pas comme maintenant un insurmontable obstacle à la navigation, et vers le sud, la frontière de l'Egypte était ouverte aux incursions des Ouaoua, peuplade remuante de nègres : Pépi réduisit ces ennemis à l'obéissance. Une peuplade inconnue de bédouins méridionaux (peut-être les Bischaris actuels) fut également soumise par les armes égyptiennes. Enfin, du côté du nord, les tribus hostiles des nomades reçurent de Pépi le châtiment qu'elles s'étaient attiré par leurs aggressions contre les ouvriers égyptiens préposés, à l'exploitation des mines de cuivre de la presqu'île du Sinaï. On remarque dans les inscriptions relatives à ces campagnes du roi Pépi-Mérira, un fait d'une importance capitale pour l'histoire des migrations des peuples. Les nègres y sont représentés comme venant toucher immédiatement la frontière de l'Egypte et on n'y trouve aucune trace des Ethiopiens Kouschites, que tous les témoignages postérieurs nous montrent occupant précisément cette partie de la vallée du Nil, après avoir rejeté les nègres plus au sud. Lorsque la VIe dynastie dominait en Egypte, la race chamite de Kousch n'était donc pas encore venue s'établir en Afrique, où elle pénétra sans doute par le détroit de Bab-el-Mandeb ; elle demeurait encore tout entière en Asie, où elle s'était fondé un puissant empire à Babylone. Pépi-Mérira ne fut pas, du reste, seulement un prince guerrier ; il s'occupa des travaux publics. Il ressort d'un de ses monuments que ce fut lui qui ouvrit la route par laquelle on va, au travers du désert, de Kéneh dans la Haute-Egypte au port de Kosseïr sur la Mer Rouge, qui y établit des stations et y fit creuser des puits pour abreuver les caravanes.

Un second Pépi, surnommé Néferkéra (Phiops. M.), est signalé comme ayant présenté le phénomène, unique

dans l'histoire, d'un règne séculaire, sur les événements duquel nous ne savons, d'ailleurs, presque rien.

Mais immédiatement après ce règne si long, et peut-être même déjà dans ses dernières années, les troubles et les discordes civiles éclatèrent avec une violence et une gravité que l'Egypte ne leur avait pas encore vues. Mentemsaf (Menthesouphis. M.), successeur de Pépi-Néferkéra fut assassiné au bout d'un an seulement de règne. Sa sœur Neth-aker, la Nitocris des Grecs, dont le nom signifie » Neith » ou « Minerve victorieuse, » saisit alors les rênes du gouvernement. Manéthon l'appelle *la belle aux joues roses*, et il est d'accord avec Hérodote pour vanter, d'après les traditions sacerdotales, sa sagesse ainsi que sa beauté. Elle lutta énergiquement contre l'esprit de révolution qui tendait à diviser le pays et qui gagnait jusqu'à la capitale. En même temps, pendant un règne de douze ans troublé par les plus violentes agitations, Neth-aker répara ou plutôt acheva les travaux de la troisième pyramide de Gizeh, et l'on croit qu'elle la destina à sa propre sépulture, sans néanmoins s'approprier la salle funèbre de Menkéra. Elle semble avoir été obligée par les circonstances de ménager pendant une partie de son règne les meurtriers de son frère, mais elle méditait toujours d'en tirer vengeance; un jour elle les attira dans une galerie souterraine, et pendant les joies d'un repas, les eaux du Nil, introduites secrètement, les y noyèrent tous. Mais bientôt elle-même fut obligée de se donner la mort, pour échapper aux représailles de leurs partisans. Neth-aker fut la dernière de sa dynastie.

II. — L'histoire, si cruellement mutilée qu'elle soit pour l'époque suivante, induit à croire du moins que l'Egypte entre alors dans une longue série de déchirements, de démembrements et d'affaissement politique. La VII[e] dynastie compta, suivant un récit, cinq rois en

moins de trois mois ; et, suivant une autre tradition plus expressive encore, soixante-dix rois en soixante-dix jours.

L'art primitif avait atteint son apogée sous la VIe dynastie. C'est dans les tombes exécutées alors que l'on trouve ces belles statues élancées, au visage rond, à la bouche souriante, au nez fin, aux épaules larges, aux jambes musculeuses, dont le musée du Louvre possède un des plus remarquables échantillons dans la figure d'un scribe accroupi que l'on a placée au centre d'une des salles du premier étage. Mais à dater des troubles civils dans lesquels périt Neth-aker, une éclipse subite et jusqu'à présent inexplicable se produit dans la civilisation égyptienne. De la fin de la VIe dynastie au commencement de la XIe, Manéthon compte 436 ans, pendant lesquels les monuments sont absolument muets. L'Egypte semble alors avoir disparu du rang des nations, et quand ce long sommeil se termine, la civilisation paraît recommencer à nouveau sa carrière, presque sans tradition du passé. L'empire des Pharaons, durant cet intervalle de nuit absolue, subit-il quelque invasion inconnue à l'histoire et les listes de Manéthon ne tiennent-elles compte alors que des familles légitimes et indigènes, reléguées dans leur capitale? Sans doute, quand il s'agit de l'Egypte, l'idée d'une invasion doit être plus qu'autre part facilement admise. Par sa position géographique et par les inépuisables ressources de son sol, cette contrée a toujours attiré les convoitises de ses voisins. Il est à noter d'ailleurs qu'en comparant les squelettes tirés des tombeaux antérieurs à la VIe dynastie et les momies postérieures à la XIe, on observe dans la forme des crânes des différences assez sensibles pour donner à croire que la population a dû être dans l'intervalle profondément modifiée par l'introduction d'un élément nouveau.

Mais quand les preuves monumentales font absolu-

ment défaut, il serait téméraire d'affirmer que l'éclipse soudaine qui se manifeste dans la civilisation de l'Égypte, immédiatement après la VIe dynastie, n'eut pas uniquement pour cause une de ces crises de défaillance presque inexplicable, par lesquelles la vie des nations comme celle des hommes est quelquefois traversée. La décadence absolue qui se produit alors est toute positive, et la première civilisation de l'Égypte finit avec la VIe dynastie pour renaître plus tard.

III. — Ainsi se termine la période de dix-neuf siècles à laquelle le nom d'*ancien empire* a été donné par les savants modernes. « Le spectacle qu'offre alors l'É« gypte, » dit M. Mariette dans son excellente histoire de ce pays, « est bien digne de fixer l'attention. Quand le « reste de la terre est encore plongé dans les ténèbres de « barbarie, quand les nations les plus illustres qui joue« ront plus tard un rôle si considérable dans les affaires « du monde sont encore à l'état sauvage, les rives du « Nil nous apparaissent comme nourrissant un peuple « sage et policé, et une monarchie puissante, appuyée « sur une formidable organisation de fonctionnaires et « d'employés, règle déjà les destinées de la nation. Dès « que nous l'apercevons à l'origine des temps, la civili« sation égyptienne se montre ainsi à nous toute for« mée, et les siècles à venir, si nombreux qu'ils soient, « ne lui apprendront presque plus rien. Au contraire « dans une certaine mesure, l'Égypte perdra ; car, à « aucune époque elle ne bâtira des monuments comme « les Pyramides. »

Les prêtres égyptiens avaient donc bien le droit de dire à Solon, quand il visitait leurs sanctuaires : « Vous « autres Grecs, vous n'êtes que des enfants. »

§ 6. — Le Moyen Empire. — Onzième et douzième dynasties. — Le Labyrinthe et le lac Mœris.

I. — Thèbes n'existait pas encore au temps de l'éclat de l'*ancien empire*. La ville sainte d'Ammon paraît avoir été fondée pendant la période d'anarchie et d'obscurité qui succéda, comme nous venons de le dire, à la VIe dynastie. Elle fut le berceau de la renaissance qui produisit la nouvelle floraison de la monarchie et de la civilisation égyptiennes que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *moyen empire*, et qui est en effet comme le moyen-âge de la vieille Egypte, un moyen-âge antérieur à toute autre histoire.

C'est de Thèbes que sortirent les six rois de la XIe dynastie, appelés alternativement Entef et Montouhotep, qui luttèrent énergiquement contre les séparatistes du Delta, représentés par les IXe et X^e dynasties de Manéthon, peut-être contre des conquérants étrangers, et finirent par soumettre à leur sceptre toute l'Égypte. Un de ces princes est constamment désigné par l'épithète de « grand » (*aa*); ce fut sans doute celui qui parvint à obtenir ce dernier résultat. Ici nous citerons encore une fois les judicieuses observation de M. Mariette : « Quand, « avec la XIe dynastie, on voit l'Egypte se réveiller de son « long sommeil, les anciennes traditions sont oubliées. « Les noms propres usités dans les anciennes familles, « les titres donnés aux fonctionnaires, l'écriture elle-« même et jusqu'à la religion, tout en elle semble nou-« veau. Thinis, Eléphantine, Memphis, ne sont plus les « capitales choisies : c'est Thèbes qui, pour la première « fois, devint le siége de la puissance souveraine. L'E-« gypte est en outre dépossédée d'une partie notable de « son territoire, et l'autorité de ses rois légitimes ne « s'étend plus au-delà d'un canton limité de la Thébaïde.

« L'étude des monuments confirme ces vues générales.
« Ils sont rudes, primitifs, quelquefois grossiers, et à les « voir, on croirait que Egypte, sous la XIe dynastie, « recommence cette période d'enfance qu'elle avait déjà « traversée sous la IIIe. »

II. — Une dynastie, probablement apparentée à la famille de ces premiers princes thébains et originaire de la même ville, leur succéda. C'est celle que Manéthon désigne comme la XIIe. Tous les princes de cette dynastie s'appelèrent Osortasen ou Amenemhé, sauf le dernier, qui fut une reine, appelée Ra-Sevek-nofréou (Skémiophris. M.). La XIIe dynastie régna pendant 213 ans, et son époque fut une époque de prospérité, de paix intérieure et de grandeur au dehors. Dès le temps de son second prince, Osortasen Ier, non-seulement l'Égypte avait repris ses frontières naturelles, mais encore elle avait conquis de nouveau l'Arabie Pétrée, perdue pour les Egyptiens pendant le temps des discordes civiles, et la Nubie se trouvait déjà soumise à l'autorité des Pharaons. Osortasen Ier gravait en même temps sur la stèle de Ouadi-Halfa, au fond de la Nubie, et sur les rochers du Sinaï, le souvenir de ses exploits.

L'Egypte, sous la XIIe dynastie, commença en effet à combattre pour cette grande politique qui devait être désormais la sienne pendant trente siècles, et qui devait la pousser sans cesse à revendiquer comme un patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil. A cette époque s'étendait au delà de la première cataracte, presque jusqu'au fond de l'Abyssinie, un État qui était à l'Égypte ancienne, ce qu'est le Soudan à l'Égypte moderne: c'était le *pays de Kousch*, ou l'Ethiopie. Sans limites bien précises, sans unité d'organisation ou de territoire, l'Ethiopie nourrissait des populations nombreuses, diverses d'origine et de race; mais le gros de la nation était formé par les Kouschites du sang de Cham, qui

étaient venus s'y établir depuis le temps de la VI[e] dynastie égyptienne. Or, les Kouschites paraissent avoir été sous la XII[e] dynastie les vrais ennemis de l'Égypte; c'est vers l'Ethiopie qu'alors toutes les forces de la nation sont tournées; c'est contre les peuples de Kousch que sont élevées de chaque côté du Nil, au-delà de la deuxième cataracte, les forteresses de Kumneh et de Semneh, qui marquent la limite méridionale à laquelle s'était alors arrêté l'empire des Pharaons. Quel qu'ait été à ce moment l'état politique des autres parties du monde, l'Égypte, sous la XII[e] dynastie, ne s'éloigna pas des rives de son fleuve sacré.

Amenemhé II continua les guerres d'Osortasen I[er] dans le sud; mais le vrai conquérant de l'Ethiopie, le grand prince militaire de la dynastie fut Osortasen III, le fondateur de la forteresse de Semneh. Le temple qui lui fut élevé dans ce lieu plusieurs siècles plus tard, temple où deux autres dieux lui servaient en quelque sorte d'assistants, témoigne de la réalité de sa puissance et de l'impression profonde que la grandeur de son règne avait laissée dans le pays. Ce prince, qui fut enterré dans la pyramide en briques de Daschour et dont le nom religieux était Ra-scha-kéou, paraît en outre devoir être assimilé à l'antique et sage législateur Asychis dont parle Hérodote, comme de celui qui avait réglé le régime des hypothèques. Deux inscriptions du règne de son successeur Amenemhé III parlent d'une grande victoire qu'il aurait remportée sur les nègres, et constatent que le pays asiatique des mines de cuivre lui appartenait toujours.

III. — Pendant ces guerres qui ont donné au nom des Osortasen et des Amenemhé un lustre qui ne s'est jamais effacé, l'Egypte se fortifiait à l'intérieur par l'élan vigoureux qu'elle imprimait à toutes les branches de la civilisation. Des travaux aussi prodigieux que ceux de

la IVe dynastie, mais au moins en partie plus utiles, le Labyrinthe et le lac Mœris, s'exécutaient alors. Nous reparlerons plus loin du Labyrinthe, lorsque nous indiquerons en peu de mots les principaux monuments de l'Egypte. Quant au lac Mœris, c'était, de l'aveu de tous les anciens qui l'ont vu, l'une des merveilles des siècles pharaoniques, et rien ne pouvait mieux montrer le degré jusqu'auquel s'était élevée la science des ingénieurs égyptiens de la XIIe dynastie, que ce travail dont un de nos compatriotes, M. Linant, a reconnu le premier les vestiges.

Nous avons déjà dit tout-à-l'heure ce qu'est le Nil pour l'Egypte. Si son débordement périodique est insuffisant, une partie du sol n'est pas inondée, et, par conséquent, reste inculte; si le fleuve, au contraire, sort avec trop de violence de son lit, il emporte les digues, submerge les villages et bouleverse les terrains qu'il devrait féconder. L'Egypte oscille ainsi perpétuellement entre deux fléaux également redoutables. Frappé de ces dangers, Amenemhé III conçut et exécuta un projet gigantesque. Il existe à l'ouest de l'Egypte une oasis de terres cultivables, le Fayoum, perdue au milieu du désert et rattachée par une sorte d'isthme à la contrée qu'arrose le Nil. Au centre de cette oasis s'étend un large plateau, dont le niveau général est celui de la vallée de l'Egypte; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de longueur, le Birket-Kéroun, emplit de ses eaux. C'est au centre du plateau qu'Amenemhé III entreprit de creuser, sur une surface de dix millions de mètres carrés, un autre lac artificiel. La crue du Nil était-elle insuffisante, l'eau était amenée dans le lac et comme emmagasiné pour servir à l'arrosement, non-seulement du Fayoum, mais de toute la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. Une trop forte inondation menaçait-elle les digues, les vastes réservoirs du

lac artificiel restaient ouverts, et quand le lac a son tour débordait, le trop-plein des eaux était rejeté par une écluse dans le Birket-Kéroun.

Les deux noms que l'Egypte avait donnés à l'admirable création d'Amenemhé III ont, du reste, mérité de rester populaires. De l'un, *méri*, c'est-à-dire « le lac » par excellence, les Grecs ont en effet tiré *Mœris*, mal appliqué par eux à un roi, tandis que l'autre, *pi-om*, qui signifiait « la mer, » est devenu, dans la bouche des Arabes, l'appellation de la province tout entière (*Fayoum*), que le génie d'un des rois de la XII[e] dynastie avait dotée de ce précieux élément de fécondité.

IV. — Le temps de la XII[e] dynastie est donc, on le voit, une des plus splendides époques de l'histoire égyptienne; elle marque peut-être l'apogée le plus complet et le plus florissant épanouissement de la civilisation pharaonique. L'invasion des Pasteurs, survenue quelque temps après, et dont la rage paraît s'être principalement exercée sur tout ce qui rappelait le souvenir des princes de cette dynastie, n'en a laissé subsister aucun grand édifice. Des constructions officielles des Osortasen et des Amenemhé, il ne reste plus que les deux obélisques d'Héliopolis et du Fayoum, et quelques beaux colosses exhumés dans les fouilles de M. Mariette à Tanis et à Abydos. En revanche, nous avons de magnifiques spécimens de l'état de l'art à cette époque dans une foule de stèles funéraires privées qui remplissent les musées et dans les célèbres tombeaux de Béni-Hassan, dont les façades offrent le type premier et originaire de l'ordre dorique, adopté plus tard par les Grecs. On peut juger par ces tombeaux que l'architecture de la XII[e] dynastie n'avait plus aucun rapport avec celle des âges primitifs. C'est un art tout nouveau, dont les règles seront reprises lorsque, après une seconde éclipse, la culture égyptienne renaîtra encore une fois, à l'au-

rore de la période historique que l'on appelle le *nouvel empire.*

Mais ce que nous connaissons le mieux dans l'art de la XII[e] dynastie est la sculpture; elle se montre, dans les œuvres de cette époque, parvenue, à l'abri de la paix publique, à un degré de progrès et de perfection que les plus beaux travaux de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie ont pu à peine surpasser. La qualité prédominante dans la sculpture de cet âge est la finesse, l'élégance et l'harmonie des proportions. La réalité et la vie de l'école primitive ne se retrouvent déjà plus; l'art n'a plus la même liberté; il est soumis aux entraves des règles sacerdotales. Le canon hiératique des proportions est fixé tel qu'il sera repris après l'expulsion des Pasteurs; il ne reste plus de vestiges de l'art primitif que dans l'énergie et la hardiesse avec laquelle sont encore rendus les muscles des bras et des jambes. Les matières les plus dures et les plus réfractaires sont travaillées avec une délicatesse et un fini d'exécution qui, même dans les œuvres colossales, atteint celui du camée. Mais si la sculpture de la XII[e] dynastie est beaucoup plus fine que celle des monuments les plus parfaits de la XVIII[e], elle n'égale pas la grandeur monumentale des productions de cette dernière époque.

V.—Les hypogées si curieux de Béni-Hassan, dont nous venons de parler, sont ceux de grands personnages, investis des plus hautes fonctions de l'État et gouverneurs de province, qui menaient la même existence que les grands seigneurs de l'ancien empire et probablement encore constituaient une aristocratie héréditaire. Le plus intéressant peut-être est celui d'un nommé Améni; là, l'Égypte de la XII[e] dynastie se trouve en quelque sorte prise sur le fait. D'un côté ce sont les bestiaux qu'on engraisse, la terre qu'on laboure avec des charrues construites sur le modèle de celles que les fel-

lahs de l'Égypte moderne emploient encore aujourd'hui; c'est le blé qu'on récolte et qu'on fait dépiquer par des animaux qui en foulent aux pieds les gerbes. D'un autre côté, c'est la navigation du Nil, les grandes barques que l'on construit ou que l'on charge, les meubles élégants que l'on façonne dans des bois précieux, les vêtements que l'on apprête. Dans une longue inscription, Améni prend lui-même la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne en Éthiopie et il a été chargé de protéger les caravanes qui apportaient à Coptos, au travers du désert, l'or du Djebel-Atoky. Comme gouverneur de province, il résume ainsi son administration : « Toutes « les terres étaient ensemencées du nord au sud. Des « remercîments me furent adressés de la part de la mai-« son du roi pour le tribut amené en gros bétail. Rien « ne fut volé dans mes ateliers. J'ai travaillé et la pro-« vince entière était en pleine activité. Jamais petit « enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée « par moi; jamais je n'ai troublé de pêcheur ni entravé « de pasteur. Jamais disette n'eut lieu de mon temps et « je ne laissai jamais d'affamé dans les années de mau-« vaise récolte. J'ai donné également à la veuve et à la « femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit « dans tous les jugements que j'ai rendus. »

§ .7 — Suite du Moyen Empire. — Treizième et quatorzième dynasties.

I. — Si l'histoire de la XIIe dynastie est claire et bien connue, établie par de nombreux monuments, les annales de l'Égypte ne présentent pas, au contraire, de période plus osbcure que celle qui s'étend de là jusqu'à la XVIIIe dynastie, période longue et remplie de révolutions, de troubles, de déchirements, marquée enfin par

une catastrophe terrible, la plus grande et la plus durable qu'enregistre l'histoire égyptienne, qui vint une seconde fois interrompre la marche de la civilisation sur les bords du Nil et rayer l'Egypte du rang des nations. Les dynasties de cette époque ne sont représentées dans les extraits de Manéthon que par des chiffres totaux de durée, et encore les différentes versions que nous possédons de ces extraits ne se trouvent-elles pas d'accord pour le nombre des rois, la longueur du règne des dynasties et quelquefois l'indication de leur origine. Ajoutons, pour comble d'obscurité, que cette partie de l'histoire est la seule pour laquelle Manéthon avait indubitablement (le témoignage des chronographes est formel) admis dans ses listes des dynasties collatérales, mais qu'en même temps, dans les extraits que nous en avons, aucune indication positive n'indique celles qui furent contemporaines.

II. — La treizième dynastie fut originaire de Thèbes, comme les deux précédentes. Manéthon lui donne 60 rois et 453 ans de durée. On a retrouvé sur les monuments les noms de la plupart de ses princes, qui s'appelaient presque tous Sevekhotep ou Nofréhotep. Aucun édifice de cette dynastie n'est, du reste, parvenu jusqu'à nous. Mais on peut juger par les stèles et les statues de son temps qui ont été découvertes dans les fouilles de Tanis et d'Abydos, ainsi que par quelques admirables morceaux de sculpture conservés dans les musées de l'Europe, que l'Egypte, du moins pendant les premiers siècles de domination de la nouvelle maison royale, n'avait rien perdu de son ancienne prospérité, qu'elle restait maîtresse de tout son territoire et aussi florissante intérieurement que sous la XIIe dynastie. Quant aux guerres que les rois de cette époque entreprirent, le silence des monuments permet à peine même les conjectures. On doit conclure cependant de la présence

d'un colosse de la XIIIe dynastie dans l'île d'Argo, près de Dongolah, que l'Egypte avait encore élargi, du côté du sud, sous cette dynastie, les frontières qu'elle possédait sous la précédente. En outre, c'est à la XIIIe dynastie que paraît, d'après son style, devoir être rapporté le fragment d'un colosse en granit rose usurpé plus tard par le roi Amenhotep III (de la XVIIIe dynastie), fragment que possède le Louvre, et dont la base porte une longue liste de nations nègres subjuguées.

III. — Une particularité curieuse qui se rapporte à cette époque mérite d'être notée et jette un jour tout nouveau sur l'histoire physique de la vallée du Nil. Il existe à Semneh des rochers à pic situés au-dessus du fleuve et qui portent, à sept mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles, des inscriptions hiéroglyphiques. Or, de la traduction de ces inscriptions il résulte que sous la XIIe et la XIIIe dynastie le Nil, qui sous la XVIIIe dynastie avait déjà le même niveau qu'aujourd'hui, montait à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut. Cet énorme changement doit être attribué à la lente destruction de masses granitiques, qui, comme un barrage naturel, maintenaient jadis la partie supérieure du fleuve à un niveau beaucoup plus élevé, et qui, à l'une des cataractes du Nil, probablement à Semneh, produisaient une véritable cascade, semblable à celle du Niagara ou à la chute du Rhin près de Schaffouse. Alors le Nil, étendant ses eaux en une profonde et large nappe en amont de Semneh, devait baigner de vastes régions aujourd'hui stériles en partie, telles que le Dongolah, le Fazo'glou, la Nubie méridionale et l'île de Méroé. Mais le fleuve, par l'action séculaire de ses eaux, rongea, molécule à molécule, la barrière de rochers que la nature lui avait opposée, et dont les débris embarrassent encore aujourd'hui son courant. C'est par le même procédé que l'Amazone a creusé dans le roc vif le

célèbre défilé de Manzeriche ; que le Danube a desséché l'un après l'autre ses cinq bassins ou lacs primitifs ; que le Rhin s'est frayé un passage entre la Forêt-Noire et les Vosges ; que le Niagara enfin, corrodant sans cesse le rocher du haut duquel il tombe, recule insensiblement, avec une vitesse que l'on a pu calculer à quelques centaines d'années près, vers le lac Érié, qui restera à sec, ainsi que sa fameuse cataracte, le jour où celle-ci l'aura rejoint en arrière. L'étude des alluvions du Nil a révélé l'existence de trois niveaux successifs. Un savant anglais, sir Gardner Wilkinson, fait remonter, d'après ses observations géologiques, à quinze ou dix-sept siècles av. J.-C., la principale de ces révolutions. Mais, comme les données monumentales les plus positives prouvent qu'elle était déjà accomplie avant l'expulsion des Pasteurs, on doit reculer de trois ou quatre siècles encore la rupture des barrages naturels du Haut-Nil, et la placer dans l'intervalle entre la XIIIe et la XVIIIe dynastie.

IV. — Tous les monuments de la XIIIe dynastie que nous avons cités tout à l'heure, et qui prouvent une domination s'étendant sur la totalité du territoire égyptien, appartiennent aux premiers règnes. Des princes qui continuèrent cette maison, nous n'avons pas de monuments contemporains ; leurs noms sont seulement connus par des listes royales, comme celle de la salle des ancêtres de Karnak, ou les fragments du papyrus de Turin. Rien ne s'oppose donc formellement à ce que nous adoptions l'opinion proposée déjà par plusieurs érudits modernes, et qui paraît la plus vraisemblable, d'après laquelle la XIVe dynastie de Manéthon, originaire de Xoïs, se serait élevée dans le Delta, en compétition avec la XIIIe dynastie thébaine, pendant toute la fin de celle-ci. La division de l'Egypte en deux royaumes rivaux et ennemis, ainsi que la décadence qui avait dû résulter de

ces troubles, aurait été la cause principale qui facilita le succès le l'invasion des Pasteurs. Nous ne savons rien, d'ailleurs, de l'histoire de la dynastie xoïte. Les extraits de Manéthon lui donnent soixante-dix rois, nombre évidemment exagéré ; quant à sa durée, les chiffres varient, mais parmi ceux qui sont donnés, celui qui paraît avoir pour lui les meilleures autorités est celui de 184 ans. La XIII[e] dynastie thébaine, si l'on admet comme nous la contemporanéité, aurait donc régné 269 ans seule sur toute l'Egypte, et le reste du temps sur les provinces méridionales, en antagonisme avec les rebelles du Delta.

§ 8. — Invasion et domination des Pasteurs.

I. — « Il y eut, » dit Manéthon dans un fragment que nous a conservé l'historien juif Josèphe, « un roi nommé « Amintimaos (nom évidemment corrompu par les co- « pistes grecs), sous le règne de qui le souffle de la « colère de Dieu s'éleva, je ne sais pourquoi, contre « nous. Contrairement à toute attente, des hommes « obscurs, venant du côté de l'Orient, s'enhardirent à « faire une invasion dans notre pays, dont ils s'emparè- « rent à main armée, facilement et sans combat. Ils as- « sujettirent les chefs qui y commandaient, brûlèrent « cruellement les villes et renversèrent les temples des « dieux ; ils firent aux habitants tout le mal possible, « égorgeant les uns, réduisant en esclavage les femmes et « les enfants des autres. » Il ajoute un peu plus loin : « Toute cette race fut appelée Hyksôs, c'est-à-dire « rois « pasteurs », car dans la langue sacrée *hyk* signifie roi, « et *sôs* veut dire pasteurs dans le dialecte commun. » Les deux mots cités ici se sont retrouvés dans les inscriptions hiéroglyphiques, le premier sous la forme *hak*,

désignant les chefs de tribus sémitiques, le second sous la forme *Schasou*, comme désignation des Bédouins. Cependant, jusqu'à présent, tous les monuments égyptiens connus désignent les envahisseurs appelés *Hyksôs* dans le fragment de Manéthon par le nom de *Mêna* (Pasteurs).

L'étude des monuments atteste la réalité des affreuses dévastations du premier moment de l'invasion. A l'exception d'un seul, tous les temples antérieurs à cet événement ont disparu, et l'on n'en retrouve que des débris épars, qui portent les traces d'une destruction violente. Bientôt, du reste, après le passage du torrent sur tout le pays, le royaume indigène de la Thébaïde se reforma et réunit les patriotes qui s'étaient d'abord réfugiés en Éthiopie; la Basse et la Moyenne-Egypte demeurèrent seules sous la tyrannie directe des étrangers. Pendant quatre siècles, les princes de la Thébaïde, qui formèrent alors deux dynasties successives, la XVe et la XVIe, eurent pour voisins, et très-probablement pour maîtres, ces barbares envahisseurs. Dire ce que durant ces quatre cents ans l'Egypte eut à subir de bouleversements est impossible. Le seul fait qu'il soit permis de donner comme certain, c'est que pas un monument de cette époque désolée n'est venu jusqu'à nous pour nous apprendre ce que devint, sous les Hyksôs, l'antique splendeur de l'Egypte. Nous assistons donc, sous la XVe et la XVIe dynastie, à un nouveau naufrage de la civilisation égyptienne. Si vigoureux qu'il ait été, l'élan donné par les Osortasen s'arrête subitement; la série des monuments s'interrompt, et l'Egypte nous instruit, par son silence même, des calamités dont elle fut frappée.

II. — Qu'étaient les Pasteurs ? On peut le dire aujourd'hui que leur histoire, longtemps obscure et sans aucun document contemporain, commence à s'éclaircir par les récentes découvertes de M. Mariette. C'était un ramassis de toutes les hordes nomades de l'Arabie et de

la Syrie, mais la masse principale en était, comme le disent d'ailleurs les extraits de Manéthon, formée par les Chananéens ; ceux qui tenaient le premier rang, la tribu dirigeante du mouvement, étaient les Khétas des monuments pharaoniques, les Héthéens de la Bible, qu'Abraham avait trouvés établis déjà dans la terre de Chanaan. Nous verrons plus loin, dans le chapitre de ce manuel qui sera consacré à l'histoire de la Phénicie, que l'invasion de l'Egypte fut le dernier épisode de la grande migration qui, quelques générations auparavant, avait amené la race de Chanaan des bords du golfe Persique, son berceau premier, dans la Palestine. Lorsqu'Abraham y arriva, les Chananéens étaient depuis très-peu de temps dans le pays. Et en effet un papyrus du musée de Berlin contient le rapport d'un explorateur égyptien envoyé dans la Palestine sous la XIIe dynastie; il n'y avait trouvé que des tribus nomades de Sémites, et sa relation ne parle pas une seule fois des Chananéens.

III. — « A la fin, dit Manéthon dans la suite du fragment dont nous avons déjà rapporté le commencement, « les Pasteurs firent roi l'un d'entre eux, nommé « Saïtès (suivant d'autres versions, Salatis). Celui-ci, qui « résidait à Memphis, soumettait au tribut la haute « et la basse région, laissant garnison dans les lieux « les plus convenables. Il se fortifia surtout du côté de « l'Orient, craignant que les Assyriens, alors plus puis- « sants que lui »(c'était précisément en effet, comme on le verra plus loin, le temps du premier grand empire sémitique de Chaldée), « ne vinssent envahir son royaume. « Trouvant, dans la province de Tanis » (les manuscrits portent par erreur : de Saïs), « une ville très-convena- « ble à son dessein, et nommée Avaris d'après une an- « cienne tradition religieuse, il la rebâtit, la fortifia « beaucoup et y plaça, pour garder complétement le « pays, une colonie de 240,000 hommes complétement

« armés. C'est là qu'il résidait pendant l'été, distribuant « à ses soldats le blé et la solde, et les exerçant avec soin « aux armes, par crainte des ennemis du dehors. » Suivent quelques détails sur les successeurs de Saïtès, dont la liste paraît plus exactement conservée dans les extraits faits par le chronographe Jules l'Africain, qui leur donnent 284 ans de règne et les appellent Anon (dans d'autres versions Bnon), Pachnan (ou Apachnas), Staan, Archlès et Apophis. Les mêmes extraits mentionnent l'existence contemporaine d'une dynastie indigène, la XVIIe, dans la Thébaïde.

Nous voyons en effet par les monuments qu'après un long temps de barbarie absolue et de dévastations sauvages, les Pasteurs dans la Basse-Egypte, comme les Tartares en Chine, se laissèrent conquérir par la civilisation supérieure de leurs vaincus et se constituèrent en dynastie régulière, en adoptant les mœurs égyptiennes et en se désignant par des noms égyptiens. Le premier roi de la dynastie, le Saïtès de Manéthon, qui s'appelait en réalité Set-aa-pehti Noubti, est mentionné dans une stèle de Rhamsès II (XIXe dynastie), trouvée à Tanis, la même ville qu'Avaris, comme ayant, 400 ans avant ce prince, relevé la ville et y ayant élevé le temple du dieu Set ou Soutekh, le dieu national des Khétas. Le nom de l'Anon des listes de Manéthon, Annoub, se lit dans un fragment du papyrus de Turin, suivi du commencement de celui d'un autre roi, Ap..., qui doit être Apachnas. Enfin la forme réelle du nom du dernier prince de la dynastie, Apépi, transcrit en grec Apophis, a été trouvée sur plusieurs monuments. C'est cet Apépi, qui régna 61 ans, sous lequel, d'après le témoignage formel des extraits de Manéthon, Joseph vint en Egypte et fut fait premier ministre. On voit par les récits du la Genèse que sa cour était tout égyptienne.

Quant aux rois contemporains de la Thébaïde, nous ne connaissons les noms que des deux derniers, Tiaaken

et Kamès. Une particularité très-importante par rapport à l'histoire biblique se rattache à ce dernier prince. Dans son protocole royal on lit le titre de « nourrisseur du monde, » écrit précisément sous la même forme (Tsafen-to, transcrit en hébreu *Tsaphnath*), que la Genèse donne pour le surnom reçu à la même époque par Joseph à la suite de la famine dont il avait sauvé la population de la Basse-Egypte. Ne faut-il pas en conclure que les réformes économiques de Joseph et ses sages mesures contre la disette avaient été aussitôt copiées par le souverain national de la Haute-Egypte?

IV.—Le moment où la civilisation égyptienne, d'abord comme anéantie par l'invasion, reprit ainsi le dessus, dans la Thébaïde sous une forme complétement nationale, dans le Delta en se mettant au service des dominateurs d'origine barbare, est représenté dans les monuments par un certain nombre de débris importants. « La « renaissance qui se manifeste à Thèbes, remarque M. Mariette, sur la haute expérience duquel nous aimons à nous appuyer, « offre des analogies singu- « lières avec celle que l'on constate au commencement « de la XIe dynastie. Les mêmes vases, les mêmes armes, « les mêmes meubles se retrouvent dans les tombes. » Le type des sarcophages redevient ce qu'il était sous la XIe dynastie, type tout particulier qui ne se retrouve absolument qu'à ces deux époques. Par allusion au mythe de la déesse Isis protégeant le cadavre de son frère Osiris, auquel le mort est assimilé, en étendant sur lui ses bras armés d'ailes, les cercueils sont couverts d'un système d'ailes peintes en couleurs variées et éclatantes. En outre, les individus, au moment de la nouvelle renaissance thébaine d'où finit par sortir la délivrance nationale s'appellent, comme sous la XIe dynastie, Entef, Améni, Ahmès, Aahhotep, si bien qu'aujourd'hui l'œil le plus exercé a peine à distinguer entre eux des monu-

ments que plusieurs siècles et une longue invasion séparent.

La découverte des monuments des rois de la dynastie des Pasteurs est l'un des plus beaux résultats des fouilles de M. Mariette. C'est à Tanis, dans la ville même où les Pasteurs avaient fixé la capitale de leur monarchie et qu'ils avaient dû s'étudier à embellir plus que toutes les autres, c'est à Tanis qu'ont été retrouvés ces monuments. L'art en est plus beau, le travail plus fin et plus parfait que dans les monuments de la dynastie contemporaine de la Thébaïde. Et, en effet, à ce moment l'Etat que gouvernaient les rois de la race des envahisseurs devait être plus riche et plus paisible que les quelques provinces du sud qui luttaient péniblement pour secouer leur joug. Ces monuments nous font voir jusqu'à quel degré les Pasteurs étaient devenus de véritables Pharaons, qui prenaient les mêmes titres que ceux des anciennes dynasties. Ils avaient embrassé la religion de l'Égypte, faisant entrer de force dans son panthéon leur dieu Set ou Soutekh, qui finit par y rester définitivement, mais en perdant le premier rang qu'ils lui avaient donné. Leurs mœurs et celles de leurs sujets étaient celles des Égyptiens, mêlées à quelques usages particuliers, en petit nombre, qu'ils avaient apportés de l'Asie.

On n'a, du reste, de l'âge des Pasteurs que des œuvres de sculpture et pas un seul monument d'architecture. Les morceaux capitaux, tous conservés au musée du Caire, sont d'abord un groupe en granit de la plus splendide exécution, qui représente deux personnages en costume égyptien, mais avec une barbe épaisse et une coiffure en grosses tresses absolument inconnue au vrai sang de Mitsraïm, tenant leurs mains étendues sur une table d'offrandes chargée de poissons, de fleurs de lotus et d'oiseaux aquatiques, en un mot des diverses productions naturelles des lacs du Delta ; puis quatre grands sphinx (lions à tête humaine) en diorite, sur lesquels est gravé

lenom du roi Apépi, celui même que servit Joseph. Ces derniers, au lieu de la coiffure ordinaire des sphinx égyptiens, ont la tête couverte d'une épaisse crinière de lion, qui leur donne une physionomie tout à fait particulière. Les diverses sculptures de l'époque des Pasteurs représentent, du reste, une race dont le type est radicalement différent de celui des Égyptiens, une race évidemment sémitique, aux traits anguleux, sévères et vivement accentués. Des fouilles de Tanis est aussi résultée la constatation de ce fait que les derniers rois Pasteurs avaient relevé, dans les temples qu'ils reconstruisaient, les statues d'âges antérieurs provenant des édifices religieux renversés au premier moment de l'invasion, en y gravant seulement leurs noms comme une nouvelle consécration.

§ 9. — Expulsion des Pasteurs. — Ahmès.

I. — Cependant cette situation ne pouvait durer indéfiniment; une crise suprême se préparait. A mesure que la puissance des princes indigènes et légitimes de la Thébaïde s'affermissait, à mesure qu'ils se sentaient plus forts, ils tendaient à secouer le joug de vasselage que faisaient peser sur eux les étrangers, à attaquer ceux-ci dans leurs forteresses du Delta et à purger de ces barbares le sol sacré de l'Égypte.

Un précieux papyrus du Musée Britannique, qui paraît le fragment d'une chronique assez étendue de la délivrance nationale, raconte le commencement de la lutte. Il débute ainsi: « Il arriva que le pays d'Égypte « tomba aux mains des ennemis, et personne ne fut « plus roi (du pays entier) au moment où cela arriva. Et « voici que le roi Tiaaken fut seulement un *hak* (prince « vassal) de la Haute-Egypte. Les ennemis étaient dans

que les Israélites. Seulement ils n'eurent pas d'Exode, et, par une destinée singulière, ce sont eux que nous retrouvons dans ces étrangers aux membres robustes, à la face sévère et allongée, qui peuplent encore aujourd'hui les bords du lac Menzaleh.

III.—Ahmès, pour avoir un appui dans sa lutte contre les envahisseurs asiatiques, s'était tourné vers le sud et avait épousé une princesse éthiopienne, nommée Nofrét-ari, que les monuments représentent toujours avec les traits réguliers, le nez droit, mais les chairs peintes en noir. Ce mariage fut la source des prétentions que ses successeurs élevèrent constamment à la souveraineté de l'Ethiopie. Ahmès, du reste, possédait la Nubie, comme les princes thébains de la XVII[e] dynastie. Mais pendant les péripéties et les embarras de la guerre du nord, les Nubiens avaient profité des circonstances pour se révolter. Aussitôt Tanis prise, Ahmès se retourna vers la Nubie et en quelques combats dompta les rebelles; nous le savons par l'épitaphe du chef des nautoniers, Ahmès, qui prit également part à cette expédition.

La fin du règne fut occupée aux travaux de la paix, à relever les ruines et à guérir les plaies de la domination étrangère. Une inscription de la montagne du Mokattam, auprès du Caire, nous apprend qu'Ahmès fit rouvrir les carrières, dans la vingt-deuxième année de son règne, pour relever les temples de Memphis et de Thèbes. La délivrance du territoire et l'entière destruction du pouvoir des étrangers fut le signal d'une explosion magnifique et immédiate de la vie nationale et de la civilisation, si longtemps comprimées. En quelques années, l'Égypte reconquit les cinq siècles que l'invasion des Pasteurs lui avait fait perdre. De la Méditerranée aux cataractes, les deux rives du Nil se couvrirent d'édifices. Des voies nouvelles furent ouvertes au com-

merce; l'agriculture, l'industrie, les arts, prirent un prodigieux essor. Les incomparables bijoux découverts par M. Mariette sur la momie de la reine Aah-hotep, veuve de Kamès et mère d'Ahmès, bijoux qui font la gloire du musée du Caire et que l'on a pu voir à Paris pendant l'Exposition universelle de 1867, prouvent à quel degré de perfection l'art et l'industrie étaient revenus en Égypte quelques années seulement après la fin de l'invasion. A voir la longue chaine d'or, le pectoral découpé à jour, le diadème et ses deux sphinx d'or, le poignard rehaussé d'ornements en or damasquiné, tous les objets en général qui composent ce trésor, on a peine à croire qu'au moment où ils sortaient de l'atelier des bijoutiers de Thêbes, le pays voyait à peine se terminer des désastres de plusieurs siècles.

IV. — La chronologie elle-même se débrouille à cette époque en même temps que l'histoire. La liste conservée par Josèphe, et contenant la durée des règnes depuis Thoutmès 1er jusqu'à Rhamsès II, peut, malgré quelques erreurs, généralement faciles à rectifier dans l'état actuel de la science, nous conduire assez près du règne de Rhamsès III, fixé par une observation astronomique à la fin du quatorzième siècle avant notre ère. Il en résulte que la XVIIIe dynastie commence à peu près avec le dix-septième siècle : c'est la date qu'il faut donner à l'expulsion des Pasteurs.

§ 10. — La dix-huitième dynastie. — Premiers successeurs d'Ahmès.

(XVIIe siècle.)

I. — L'entière délivrance du sol national inaugure le règne de la grande et glorieuse dynastie que l'on

compte comme la XVIIIe. Bien que descendu des rois thébains antérieurs, Ahmès a dû à la gloire de ses exploits d'être compté comme chef de race. C'est aussi lui qui ouvre la troisième période historique, désignée par le nom de *nouvel empire*.

A dater de ce moment, et pour plusieurs siècles, la puissance extérieure de l'Égypte va prendre un développement énorme ; la monarchie des Pharaons va principalement tourner ses efforts vers des conquêtes en Asie. Elle a reconnu, par l'expérience douloureuse des cinq derniers siècles, que c'est de là que désormais le danger peut venir pour elle. Aussi, pour prévenir une nouvelle invasion des Pasteurs, sa politique devient-elle d'aller chercher en Asie, sur leur propre territoire, les ennemis et les envahisseurs possibles, de les combattre à outrance et de les soumettre à son sceptre. Mais elle n'abandonne pas pour cela les traditions politiques inaugurées par les rois de la XIIe dynastie, la revendication de toute la vallée du Haut-Nil, comme un patrimoine dépendant légitimement de l'Égypte. Ainsi les expéditions guerrières vers le sud et vers le nord-est alternent constamment et ne cessent pas un seul instant pendant toute la durée de la XVIIIe dynastie.

II.—Presque aussitôt après la prise de Tanis ou Avaris sur les Pasteurs, nous voyons Ahmès aller en poursuivre les derniers débris dans le pays de Chanaan, où ils commençaient à se reformer, les vaincre de nouveau, les disperser et s'emparer de plusieurs places fortes qui dominaient le pays. Ses successeurs le suivirent dans cette voie et y marchèrent à pas rapides. Bientôt ils eurent soumis toute l'Asie occidentale. Mais avant d'entamer le récit de leurs guerres et de leurs conquêtes d'après les témoignages monumentaux, très-nombreux pour cette époque, je crois nécessaire d'exposer briève-

ment l'état dans lequel les Egyptiens de la XVIII[e] dynastie trouvèrent les contrées et les populations asiatiques, et d'en esquisser le tableau, tel que leurs inscriptions historiques nous en font connaître les principaux traits. On pourra déjà juger par ce tableau des facilités et des obstacles que les Pharaons trouvèrent pour leurs entreprises dans cet état des choses.

Immédiatement sur la frontière nord-est de l'Egypte, le désert qui la sépare de la Syrie était occupé par les tribus de Bédouins nomades que les textes hiéroglyphiques appellent toujours Schasou. Les principaux et les plus voisins de l'Egypte étaient les Amalécites de la Bible, les Amâlika des historiens arabes; mais ce nom s'appliquait également aux Edomites ou Iduméens et aux Madianites, qui sont quelquefois désignés parmi les Schasou, et même en général à toutes les tribus errantes du désert d'Arabie. La Palestine était tout entière aux mains des Chananéens, qui ne formaient plus, depuis la chute des Pasteurs, une monarchie puissante, mais se trouvaient dans l'état de morcellement où Josué les retrouva encore un peu plus tard lorsqu'il conduisit les Hébreux dans leur pays. Ils étaient divisés en une infinité de petites principautés, chaque ville presque ayant son roi particulier, souvent rival ou même ennemi de ses voisins. Cet état de morcellement et de particularisme local faisait des Chananéens de la Palestine une proie facile pour toute conquête, car il ne leur permettait guère de se grouper tous ensemble contre un ennemi commun. Mais en même temps il rendait difficile une soumission absolue et complète du pays, car il était essentiellement de nature à favoriser des insurrections partielles et sans cesse renaissantes.

Les populations syriennes qui occupaient, au nord des Chananéens, les provinces désignées dans la Bible par le nom commun de pays d'Aram, jusqu'aux rives de l'Euphrate, appartenaient à la confédération des Rotennou

Éthiopie, et on peut juger du point jusqu'où il recula de ce côté les limites de l'empire égyptien en voyant une inscription de la deuxième année de son règne gravée sur les rochers en face de l'île de Tombos, presque aussi haut sur le cours du Nil que celle d'Argo. Mais ce fut au nord qu'une entreprise plus hardie illustra le nom de Thoutmès I[er]. Ayant achevé la soumission des Chananéens de la Palestine, il poussa plus loin et vint, dans les environs de Damas, se heurter aux Rotennou, qui avaient rassemblé des forces considérables pour repousser un ennemi dont ils n'avaient pu voir qu'avec terreur la puissance grandir rapidement. Les Rotennou furent vaincus, mais le roi Thoutmès, qui avait mesuré leur force, jugea que la domination égyptienne en Syrie ne serait jamais solidement établie s'il ne les réduisait pas à l'impuissance en allant les chercher au cœur de leur territoire et en forçant les provinces de la Mésopotamie à se soumettre à son sceptre. Franchissant le désert, il marcha sur l'Euphrate, qu'il atteignit et franchit à Karkémisch, le Circésium de la géographie classique. L'Assyrie, comme l'Éthiopie, sentit alors le poids des armes égyptiennes, et sur l'Euphrate aussi bien que sur le Haut-Nil, Thoutmès laissa des stèles commémoratives de son passage. Son règne marque donc un nouveau pas en avant dans la voie où le pays était désormais engagé; il inaugure l'ère des grandes expéditions en Asie, des conquêtes lointaines. C'est aussi de la guerre de Thoutmès I[er] en Mésopotamie que les Égyptiens rapportèrent pour la première fois le cheval, qui apparaît seulement alors dans leurs sculptures et qui semble leur avoir été jusqu'alors inconnu. Le roi établit des haras dans les pâturages de la Basse-Égypte ; l'animal qui venait d'être une de leurs plus précieuses conquêtes y prospéra, et, en peu de temps, la vallée du Nil devint un pays de grande production chevaline.

Thoutmès I[er] régna vingt et un ans et mourut en lais-

sant la couronne à son fils Thoutmès II. Cette fois l'Éthiopie se montre à la fin soumise, et pour de longs siècles ; sur les rochers de Syène on commence à lire les noms des « princes gouverneurs des pays du sud, » titre alors donné aux fonctionnaires, généralement pris dans la famille royale, qui allaient de l'autre côté des cataractes représenter l'autorité des Pharaons. Il ne paraît pas d'ailleurs que Thoutmès II, dont le règne fut assez court, ait été un prince guerrier. Il eut pour successeur son frère Thoutmès III.

§ 11. — Suite de la dix-huitième dynastie. — Thoutmès III. — Apogée de la puissance militaire de l'Égypte.

(Vers 1600; règne d'environ un demi-siècle.)

I. — A son avénement au trône, Thoutmès III était encore un enfant. Sa sœur aînée, Hatasou, qui avait déjà joué un certain rôle dans les affaires publiques sous le règne précédent, se chargea de la tutelle du jeune prince. Mais sa régence fut une véritable usurpation, et en effet, pendant les dix-sept ans que dura son gouvernement, Hatasou s'attribua toutes les prérogatives de la puissance royale. Son règne fut, du reste, éclatant. L'histoire d'Égypte ne connaît pas de roi qui, déjà grand par ses conquêtes et son influence politique, n'ait laissé après lui des preuves de son goût pour les arts et les monuments magnifiques. Hatasou fut de ce nombre. Parmi les œuvres principales dues à l'initiative de cette reine, on doit noter les deux gigantesques obélisques dont l'un est encore debout au milieu des ruines de Karnak. Les inscriptions nous apprennent que la reine avait élevé ces deux obélisques en souvenir de son père

Thoutmès Ier. Les légendes gravées sur les bases font connaître quelques particularités dignes d'être rapportées. On y voit, par exemple, que le sommet des obélisques devait être recouvert d'un pyramidion formé de l'or enlevé aux ennemis. Dans un autre passage, l'inscription raconte que l'érection du monument tout entier, depuis son extraction de la montagne de Syène, n'avait duré que sept mois. On juge par ces détails des efforts qu'il fallut faire pour transporter et mettre debout en si peu de temps une masse qui a 30 mètres de hauteur et pèse 374,000 kilogrammes.

Le temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, est également un monument dû à la magnificence de Hatasou. Les exploits guerriers de la reine sont l'objet des représentations gravées sur les murs de cet édifice. Là, de grands bas-reliefs, sculptés avec une hardiesse et une largeur de ciseau qui étonnent, font assister à tous les incidents de la conquête du pays de Poun, c'est-à-dire de l'Yémen ou Arabie-Heureuse, pays admirablement fertile et riche par lui-même, et qui, devenu l'entrepôt du commerce de l'Inde, devait être l'objet de toutes les convoitises de la monarchie égyptienne, pour qui sa possession était nécessairement une source presque inépuisable de trésors. On voyait une copie de ces intéressantes représentations historiques à l'Exposition universelle de 1867.

En résumé, Hatasou fut la digne sœur des Thoutmès et n'occupe pas une des moindres places dans la série des souverains illustres qui, sous la XVIIIe dynastie, ont laissé leurs pas si profondément marqués sur le sol égyptien. Nous savons déjà que pendant dix-sept ans elle s'attribua la puissance royale. Mais la majorité de son frère Thoutmès III ne fut pas encore pour elle un motif de retraite. Comme sous Thoutmès II, elle continua pendant quelques années encore à prendre part au gouvernement. Elle mourut enfin, laissant celui dont elle avait usurpé le pouvoir maître définitif de l'Egypte.

II. — De tous les Pharaons de cet âge, et peut-être de toutes les annales égyptiennes, le plus grand sans contredit est Thoutmès III. Sous son règne, l'Egypte est à l'apogée de sa puissance. A l'intérieur, une prévoyante organisation des forces du pays assure partout l'ordre et le progrès. A l'extérieur, l'Egypte devient par ses victoires l'arbitre de tout le monde alors civilisé; suivant l'expression poétique du temps, « elle pose ses frontières « où il lui plaît, » et son empire s'étend sur l'Abyssinie actuelle, le Soudan, la Nubie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak-Araby, l'Yémen, le Kurdistan et l'Arménie.

Thoutmès III raconte lui-même, dans les annales de son règne, gravées sur la muraille du sanctuaire du temple de Karnak, qu'il a fait sa première expédition de conquête l'an vingt-deux de son règne, compté en y comprenant sa minorité. Il est sans doute bien difficile, et quelquefois même impossible, malgré les beaux travaux de MM. Birch, Brugsch et de Rougé, qui se sont spécialement occupés de ce long texte, de reconnaître quel est, dans notre géographie, l'équivalent exact de tous les noms de villes ou de peuples successivement énumérés dans l'histoire des guerres de Thoutmès. Mais on en connaît assez aujourd'hui pour se faire une idée satisfaisante de l'ensemble. C'est aux travaux des savant nommés tout à l'heure que nous empruntons l'analyse des données fournies par le monument que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom d'*Annales de Thoutmès III* ou de *Mur numérique de Karnak*, à cause du grand nombre d'indications numériques qu'il contient sur les prisonniers faits ou le butin enlevé. Ces chiffres précis et modestes sont pour nous un garant inappréciable de la sincérité d'une relation pour ainsi dire officielle et statistique, où l'emphase superbe ordinaire aux monarques orientaux ne se retrouve pas.

III. — Les Rotennou venaient de refuser le tribut,

tière dispersion de l'armée des Asiatiques. Quelques jours après, la ville de Mageddo, bloquée et réduite à la famine, fut forcée de se rendre sans combat ; comme tous les princes ligués y avaient cherché un refuge, ce fait d'armes décida du succès de la campagne. Thoutmès ne rencontra plus de résistance sérieuse; le reste de sa marche, à travers la Palestine jusqu'au Liban et les provinces syriennes jusqu'à l'Euphrate, ne fut qu'une marche triomphale. Les chefs qui ne s'étaient pas trouvés à la bataille de Mageddo se hâtèrent de faire leur soumission et de protester de leur fidélité ; les forteresses ouvrirent leurs portes et celles qui essayèrent de tenir furent rapidement enlevées. Avant même la fin de la campagne, Thoutmès avait incorporé dans son armée des légions entières de soldats pris parmi les vaincus, qui s'empressaient de demander à le servir. Après avoir mis garnison dans les trois principales villes des Rotennou d'en-deçà de l'Euphrate, il rentra en Egypte, emmenant des milliers de prisonniers et d'otages. Mais dès le printemps suivant il était de nouveau à la tête de ses troupes et passait l'Euphrate à Karkémisch, où il élevait, pour s'assurer toujours la traversée facile du fleuve, une puissante forteresse dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Cette fois il n'eut pas même à combattre; les Rotennou d'au-delà de l'Euphrate, c'est-à-dire les Assyro-Chaldéens, se soumirent sans essayer de résistance, et Thoutmès reçut les tributs de leurs princes, parmi lesquels sont nommés le roi de Resen et le roi d'Assur ou Elassar, aujourd'hui Kalah-Scherghât.

IV. — Quatre ans de paix absolue succédèrent à ces campagnes victorieuses. Mais les annales du sanctuaire de Karnak font recommencer les guerres dans la vingt-neuvième année du règne. Jusqu'alors les conquérants égyptiens, désireux de se porter au plus vite sur

l'Euphrate, afin d'y atteindre les Rotennou au cœur de leur puissance, avaient laissé de côté le massif que forment les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, embrassant entre elles la plaine fertile que les Egyptiens appelaient Tsahi, et qui, dans la géographie classique, porte le nom de Cœlésyrie ou Syrie creuse. Toutmès III y pénétra et soumit toute la contrée, ainsi que la côte phénicienne, à son sceptre. Le vin (sans doute le fameux « vin d'or » du Liban), le blé, les bestiaux, le miel et le fer figurent parmi les tributs qu'il en exigea. Tounep, ville située dans l'Anti-Liban, non loin de Damas, et Aradus, à l'extrémité septentrionale de la Phénicie, sont au nombre des cités alors conquises.

L'année suivante, une expédition nouvelle, désignée comme la sixième du règne, fut dirigée contre le pays des Rotennou, dans lequel des soulèvements venaient de se produire. Aradus, qui s'était révoltée, est forcée de nouveau à se soumettre. Kadesch, ville forte qui jouera plus tard un grand rôle dans les guerres des rois de la XIXe dynastie, et dont les ruines ont été retrouvées sur l'Oronte, un peu au-dessus d'Emèse, est prise d'assaut. Au bruit de ces succès, les princes assyriens d'au-delà de l'Euphrate se hâtent de renouveler leur soumission ; la mention qu'on trouve de cet événement dans la grande inscription de Karnak est faite dans des termes qui nous éclairent sur la nature du pouvoir exercé par les pharaons dans les contrées asiatiques qu'ils soumettaient à leurs armes : « Voici qu'on amena les fils des « princes et leurs frères pour être remis au pouvoir du « roi et conduits en Egypte. Si quelqu'un des chefs ve- « nait à mourir, Sa Majesté devait faire partir son suc- « cesseur pour occuper sa place. » On le voit, c'est exactement l'organisation des royaumes soumis sous l'empire romain. Chaque contrée conservait un gouvernement national et un roi, mais en reconnaissant la suzeraineté du pharaon, en lui payant tribut et en fournissant à son

armée des contingents auxiliaires. Les jeunes princes étaient gardés en ôtages à la cour de Thèbes, où ils recevaient sans doute uue éducation tout égyptienne, et c'était parmi eux que le pharaon choisissait et investissait du pouvoir les successeurs des rois vassaux qui venaient à mourir.

L'an 31 de son règne, Thoutmès se rendit en Mésopotamie pour recevoir en personne les tributs et les hommages des rois assyro-chaldéens. A son retour en Egypte, il reçut aussi les tributs de diverses contrées africaines, composés d'ivoire, de poudre d'or, de bois d'ébène, de peaux de lions et de panthères. Dans les années suivantes, on voit Thoutmès retourner encore une fois en Mésopotamie, y faire des captifs et y élever une stèle commémorative « pour avoir élargi les frontières » de l'Egypte. » Ninive, Singar et Babylone font alors partie de son empire, et dans la Syrie les villes d'au-delà du Jourdain, Hésebon et Rabbath-Ammon, viennent pour la première fois lui payer tribut. Quelques révoltes partielles en Mésopotamie et dans le nord de la Syrie sont victorieusement réprimées. Enfin, à la suite d'une grande expédition dans les montagnes du nord de la Mésopotamie, à laquelle le roi ne paraît pas avoir pris part en personne, les Remenen ou Arméniens se soumettent et payent le tribut dans les dernières années du règne.

V. — Tels sont les faits qu'énumèrent les annales gravées sur la muraille du sanctuaire de Karnak; mais elles ne comprennent que les événements des guerres d'Asie. Tandis que Thoutmès III poussait ses légions jusqu'à Babylone et jusqu'en Arménie, il était le premier des souverains égyptiens à se créer une flotte considérable sur la Méditerranée, sur les eaux de laquelle il acquérait en peu d'années une suprématie absolue. Cette flotte était sans doute montée par des marins phé-

niciens, car jamais, à aucune époque, les Egyptiens n'ont été navigateurs, et, du reste, il ressort des monuments qu'à dater de leur soumission à Thoutmès III les cités de Phénicie, à qui sans doute la monarchie égyptienne avait fait des conditions particulièrement favorables, gardèrent pendant plusieurs siècles à cette monarchie une inébranlable fidélité, qui contraste avec la conduite des autres populations chananéennes. Les résultats des campagnes de la flotte de Thoutmès et ses conquêtes dans le bassin de la Méditerranée sont principalement connus par l'inscription d'une stèle monumentale découverte à Karnak par M. Mariette, inscription d'un style tout biblique et d'une admirable poésie, qui a été traduite par M. de Rougé. On y voit que les flottes du grand pharaon, après avoir conquis d'abord Cypre et la Crète, avaient aussi soumis à son sceptre les îles méridionales de l'Archipel, une notable portion des côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, et peut-être même l'extrémité de l'Italie. Il me paraît que l'on doit conclure du même monument que les navires de Thoutmès III montaient assez habituellement jusque dans la Mer Noire, où Hérodote prétend que les Egyptiens avaient fondé en Colchide une colonie pour l'exploitation des mines. Je crois, en effet, reconnaître les ancêtres des Ases germaniques, alors habitant sur les bords des Palus Méotides, les descendants de l'Askenaz du chapitre X de la Genèse, dans l'énumération des peuples septentrionaux qui payaient tribut à la flotte de Thoutmès. Dans une autre direction, les mêmes flottes avaient fait reconnaître la souveraineté du pharaon sur tout le littoral de la Lybie. On a trouvé des monuments du règne de Thoutmès III à Cherchell, en Algérie ; il n'y a rien d'impossible à ce qu'ils marquent en réalité jusqu'où s'étendait le pouvoir de ce prince sur les côtes septentrionales de l'Afrique.

VI. — D'autres faits montrent que la domination de Thoutmès était paisiblement assise sur tout le pays de Kousch ou l'Ethiopie. Une grotte d'Ibrim, dans la Basse-Nubie, nous montre le « gouverneur des pays du sud » présentant au pharaon les tributs en or, en argent et en grains provenant de cette contrée. C'est Thoutmès III qui fonda et dédia au Soleil le temple d'Amada. A Semneh il restaura le temple où l'on adorait le roi de la XII[e] dynastie Osortasen III; Kumneh, en face de Semneh, le mont Dosche et l'île de Saï, un peu au-dessous de celle de Tombos, puis, plus près de l'Egypte, Korte, Pselcis, Talmis, nous ont aussi conservé sa mémoire. Au-delà des limites de l'Ethiopie proprement dite, dans le pays des nègres, les expéditions sous le même règne furent fréquentes et victorieuses. Dans un bas-relief de Karnak nous voyons 115 prisonniers africains défiler devant le roi, chacun portant le nom d'une tribu soumise. Autant qu'on en peut juger, car l'assimilation de ces noms de populations africaines à des contrées connues est encore plus difficile que celle des noms relatifs à l'Asie et à l'Europe, la liste qui résulte de ce monument embrasse la plus grande partie de l'Abyssinie actuelle et s'étend fort à l'ouest dans le Soudan.

VII. — Un règne aussi glorieux et aussi prospère ne pouvait manquer de laisser sur le sol de l'Egypte de nombreux et magnifiques monuments. Ceux de Thoutmès III sont en effet très-multipliés du Delta aux cataractes, tous du plus admirable style, d'une exécution savante et pleine de finesse. C'est à Héliopolis, à Memphis, à Ombos, à Eléphantine et surtout à Thèbes, que se remarquent encore aujourd'hui les plus importants vestiges des grandes constructions élevées par ce prince.

§ 12. — Derniers rois de la dix-huitième dynastie. — Troubles religieux.

(XVIe siècle.)

I. — Amenhotep (ou Aménophis) II fut le succcesseur de Thoutmès III. Il réprima une tentative de la Mésopotamie pour échapper au joug de l'Egypte, et reçut la soumission de Ninive. Une inscription du temple d'Amada en Nubie raconte qu'il battit les ennemis dans le pays d'Assur, que sept rois succombèrent sous ses coups et furent tous portés (leurs corps embaumés, je suppose) sur les bords du Nil, où six furent pendus sous les murs de Thèbes, et le septième à Napata, capitale de l'Éthiopie, « pour que les nègres pussent voir les victoires de Sa « Majesté durant l'éternité, parmi toutes les terres et « tous les peuples du monde, depuis qu'elle prit pos- « session des peuples du sud et châtia les peuples du « nord. » Une grotte d'Ibrim, au fond de laquelle la statue du roi siège sans façon entre les dieux du pays, contient aussi une inscription qui énumère les tributs apportés par le « prince gouverneur des pays du sud. » Mais tout indique que le règne d'Amenhotep II fut court. Les listes extraites de Manéthon ne le nomment pas, et les inscriptions le font seules connaître.

Le pouvoir de Thoutmès IV, qui lui succéda, ne fut pas long non plus. Des fragments de Manéthon lui donnent neuf ans et l'on n'en connaît pas d'inscription postérieure à l'an 7 ; la plus récente représente ce prince comme vainqueur des noirs. Dans un autre monument, il reçoit les tributs de la Mésopotamie. Les limites de l'empire se maintenaient.

II. — L'époque des grandes guerres renaît avec

Amenhotep III. On connaît une date de sa trente-sixième année et l'on pourrait faire une longue énumération des contrées asiatiques ou africaines qui, de gré ou de force, lui ont été soumises; son empire, dit une inscription, s'étendait du nord au sud depuis la Mésopotamie jusqu'au pays de Karo en Abyssinie. Mais il faut avouer que les expéditions de ses troupes n'étaient pas toujours fort chevaleresques et semblent avoir eu souvent pour but (surtout celle que l'on faisait dans le Soudan) la chasse aux esclaves, si l'on en juge par une inscription de Semneh, où il est question de 740 prisonniers nègres, dont la moitié sont des femmes et des enfants.

Amenhotep III, durant son long règne, fut un prince essentiellement bâtisseur. Il couvrit les rives du Nil de monuments remarquables par leur grandeur et la perfection des sculptures dont ils sont ornés. Le temple de Djebel-Barkal, l'antique Napata, capitale de l'Ethiopie égyptienne, est l'œuvre de ce règne, ainsi que celui de Soleb, près de la troisième cataracte. A Syène, à Eléphantine, à Silsilis, à Ilithyia, au Sérapéum de Memphis, dans la presqu'île du Sinaï, se rencontrent aussi des souvenirs d'Amenhotep III. Il ajouta des constructions considérables au temple de Karnak et fit bâtir toute la portion du temple de Louxor ensevelie aujourd'hui sous les maisons du village qui porte ce nom. L'emphatique inscription dédicatoire qu'il y fit graver mérite d'être rapportée pour donner au lecteur une idée de ce qu'était le fastueux protocole des souverains égyptiens. « Il est l'Horus, le taureau puissant, celui qui « domine par le glaive et détruit tous les barbares; il « est le roi de la Haute et de la Basse-Egypte, le maître « absolu, le fils du Soleil. Il frappe les chefs de toutes « les contrées. Aucun pays ne tient devant sa face. Il « marche et il rassemble la victoire, comme Horus, fils « d'Isis, comme le soleil dans le ciel. Il renverse leurs

« forteresses elles-mêmes. Il obtient pour l'Egypte les « tributs de toutes les nations par sa vaillance, lui, le « seigneur des deux mondes, le fils du Soleil. »

Mais ce n'est pas par ses conquêtes que ce pharaon a obtenu sa grande célébrité; ce n'est pas même sous son véritable nom. C'est par la statue colossale qu'il s'éleva à Thèbes en avant d'un temple aujourd'hui détruit, et que l'on y voit encore, statue qui, sous le nom de Memnon, a tant occupé l'imagination des Grecs et des Romains, aux deux premiers siècles de l'empire. Ils croyaient y voir, ou plutôt y entendre Memnon l'Ethiopien, l'un des défenseurs de Troie, saluant sa mère l'Aurore. Un savant mémoire de Letronne, s'appuyant sur les observations physiques de M. de Rosière, a complétement expliqué ce prétendu prodige, auquel l'empereur Hadrien vint assister en personne. Le bruit mystérieux était produit par le crépitement de la pierre granitique qui forme le colosse, lorsque les premiers rayons du soleil la frappaient tout imprégnée de la rosée de la nuit, qui avait pénétré dans les fissures de cette roche. C'est un phénomène d'histoire naturelle bien constaté; il ne se produisit dans le colosse de Thèbes qu'à partir du tremblement de terre qui, vers le temps de Tibère, en abattit la partie supérieure et découvrit ainsi dans la masse des veines plus sensibles à l'action de la rosée; il cessa lorsque la statue fut réparée et mise par Septime Sévère dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

III. — Amenhotep III fut remplacé sur le trône par son fils Amenhotep IV. Celui-ci, dans sa politique extérieure, suivit l'exemple de ses prédécesseurs, et certains monuments nous le font voir, debout sur son char et suivi de ses sept filles qui combattent avec lui, foulant aux pieds de ses chevaux les Asiatiques vaincus. Mais à l'intérieur, le règne de ce prince présente des aits tout

particuliers, qui constituent un des épisodes les plus extraordinaires des annales pharaoniques.

Le type de son visage n'a rien d'égyptien, et ses traits, sur tous les monuments, portent l'empreinte d'un idiotisme parfaitement caractérisé, qui devait le livrer tout entier à l'influence qui saurait s'emparer de lui. Le premier peut-être, depuis le commencement de la monarchie égyptienne, il porta la main sur la religion du pays et prétendit la réformer, ou plutôt la détruire de fond en comble pour y substituer un autre culte. A la place de la religion jusqu'alors constituée et demeurée invariable, il voulut établir le culte d'un dieu unique, adoré dans la splendeur du disque solaire, sous le nom d'*Aten*, que l'on a comparé, non sans raison, à l'*Adonaï* sémitique. Une persécution en règle sévit dans tout l'empire : les temples des anciens dieux furent fermés, et leurs figures, ainsi que leurs noms, partout effacés des monuments, surtout la figure et le nom d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes. Le roi lui-même changea son nom, qui contenait comme composante celui du dieu proscrit, et au lieu d'Amenhotep se fit appeler Chou-en-Aten, ce qui signifie *éclat du disque solaire*. Voulant rompre avec toutes les traditions de ses ancêtres, le roi réformateur abandonna Thèbes et se bâtit une capitale dans une autre partie de la Haute-Egypte, au lieu appelé aujourd'hui Tell-el-Amarna. Les ruines de cette ville, délaissée après sa mort, nous ont conservé beaucoup de monuments de son règne, d'un art fort avancé, où on le voit présidant à toutes les cérémonies de son nouveau culte.

Il semble aujourd'hui prouvé que c'est la mère d'Amenhotep IV, la reine Taïa, femme au-dessus de l'ordinaire et toute-puissante sur l'esprit de son fils, qui l'inspira et le guida dans ses entreprises religieuses. Cette reine n'était pas égyptienne; les monuments la représentent avec les cheveux blonds, les yeux bleus,

les chairs peintes en rose, comme les femmes des races septentrionales. Une inscription conservée au musée du Caire, la cite comme issue d'un père et d'une mère dont les noms ne sont pas égyptiens et qui n'appartenaient cependant pas à un sang royal étranger; c'était donc l'enfant de quelqu'une des familles d'origine non égyptienne qui peuplaient alors le Delta, épousée pour sa beauté par le roi Amenhotep III. En dressant des autels à un dieu que l'Égypte n'avait pas connu jusqu'alors, Chou-en-Aten aurait avant tout obéi aux traditions du sang étranger qui, par sa mère, coulait dans ses veines. Il fit pour Aten ou Adonaï ce que les Pasteurs avaient fait pour Soutekh. Avec lui un certain parti étranger triompha, et c'est peut-être par là que peuvent être expliqués les bas-reliefs de Tell-el-Amarna, qui nous montrent ce prince entouré de fonctionnaires à la physionomie aussi singulière et aussi peu égyptienne que la sienne.

Les Hébreux, dont le nombre s'était énormément multiplié depuis près de dix générations qu'ils habitaient l'Égypte, n'eurent-ils pas une part dans la tentative étrange et bien imparfaite de monothéisme d'Amenhotep IV? Je crois que l'on est en droit de le supposer. Il y a de curieux rapprochements à faire entre les formes extérieures du culte des Israélites dans le désert et celles que révèlent les monuments de Tell-el-Amarna; certains meubles sacrés, comme la *Table des pains de proposition*, que le livre de l'Exode décrit dans le Tabernacle, se retrouvent au milieu des objets du culte d'Aten et ne figurent dans les représentations d'aucune autre époque. Mais ce qui est bien plus significatif, c'est que le début de la persécution contre les Hébreux, qui se termina par l'Exode, coïncide assez exactement avec la fin des troubles religieux excités par les tentatives de réforme ou plutôt de révolution absolue dans le culte, du fils de la reine Taïa. Nous avons vu plus haut, dans le

deuxième chapitre de ce manuel, que, pendant leur séjour en Egypte et avant la mission de Moïse, le monothéisme des descendants de Jacob s'était fort altéré. Il s'était surtout matérialisé: entourés d'idolâtres, les Hébreux avaient peine à se décider à ne pas adorer Jéhovah sous une forme précise, visible et matérielle. Corrompue de cette manière, leur religion devait être bien près de celle que prétendit établir le roi Amenhotep IV.

IV. —Après la mort de ce prince, l'Égypte demeura désorganisée et en proie aux factions. L'histoire de l'empire des Pharaons est alors pleine d'obscurités et des découvertes ultérieures pourront seules pleinement l'éclaircir. On voit plusieurs personnages, dont quelques-uns grands-officiers de la cour d'Amenhotep Chou-en-Aten et maris de ses filles, se succéder rapidement et se disputer le pouvoir. Le plus important et celui dont l'autorité paraît avoir été le mieux assise est un certain Amontouonkh, autre fils d'Amenhotep III, dont on retrouve des monuments mutilés en Éthiopie, à Thèbes et à Memphis, qui posséda donc toute l'Egypte, sauf peut-être le Delta. Il fit des campagnes en Asie et reçut une ambassade des Assyriens.

Au milieu de tous ces désordres, dont les listes de Manéthon portent la trace manifeste, apparaît aussi la figure du dernier enfant d'Amenhotep III, Har-em-hébi (l'Horus des fragments de Manéthon), qui dans la suite fut tenu pour le seul prince légitime de cette époque. Le début de son règne fut brillant. Une inscription datée de sa deuxième année accompagne à Silsilis le tableau de son triomphe, au retour d'une campagne victorieuse sur le haut Nil. Un chef égyptien reproche aux captifs d'avoir refusé d'entendre celui qui leur disait: « Voici « que le lion s'approche de la terre d'Éthiopie. » Plus loin, l'inscription dit du roi: « Le dieu gracieux revient, porté « par les chefs de tous les pays,..... ce roi, directeur des

« mondes, approuvé par le dieu Soleil, fils du Soleil... « Le nom de Sa Majesté s'est fait connaître dans la terre « de Kousch, que le roi a châtiée conformément aux « paroles que lui avait adressées son père Ammon. » Puis, après cette deuxième année, silence complet dans l'histoire, bien que Har-em-hébi ait régné nominalement, et suivant le système des listes officielles postérieures, trente-six à trente-sept ans. On connaît seulement un petit nombre de monuments qui furent érigés par les ordres de ce prince. On distingue aussi les traces de réactions violentes contre les réformes d'Amenhotep IV et contre tout ce qui tenait à lui. Les noms des prétendants, ses successeurs, sont partout martelés; les édifices construits par eux sont jetés à terre; la nouvelle ville de Tell-el-Amarna est détruite et systématiquement dévastée. Tout indique donc un temps rempli de troubles, de révolutions continuelles, de discordes civiles, de secousses violentes en sens contraires. Sans doute une partie des compétitions dont les monuments nous offrent les vestiges durent être contemporaines de Har-em-hébi et remplir peut-être la presque totalité de son règne officiel. Il y a là, nous le répétons, des obscurités encore impénétrables dans l'état actuel de la science, et que la découverte de nouveaux monuments pourra seule un jour dissiper. C'est au milieu de ces obscurités, au milieu des troubles que nous venons d'indiquer, que se termine, avec le règne de Har-em-hébi, la XVIIIe dynastie, qui, pendant les deux cent quarante et un ans qu'elle occupa le trône, avait su porter au plus haut point la gloire et la puissance de l'Égypte.

§ 13. — Commencement de la XIXe dynastie. — Séti Ier.

(XVe siècle)

I. — Sous la XIXe dynastie, à laquelle le trône passe après

la mort de Har-em-hébi, la fortune de l'Égypte se maintient avec un certain éclat; mais, à travers les lueurs que jettent sur cette époque quelques rois guerriers, on commence à apercevoir divers symptômes qui présagent une dislocation prochaine. Si menaçante sous la XVIIIe dynastie, l'Égypte devient désormais presque toujours menacée.

Le prince qui commence cette série royale est Rhamsès Ier. Il paraît avoir été petit-fils, par les femmes, de Har-em-hébi, et peut-être fils d'un des prétendants qui se disputèrent la couronne à la fin de la XVIIIe dynastie, nommé Aï; aussi le classe-t-on quelquefois comme le dernier roi de cette race. Nous n'avons, du reste, qu'un très-petit nombre de monuments de son règne. Au milieu des désordres qui, pendant bien près d'un demi-siècle, avaient suivi la mort d'Amenhotep III, les possessions asiatiques de la monarchie égyptienne s'étaient trouvées fort ébranlées. Des révoltes s'étaient produites dans la plupart des provinces; les petits princes locaux avaient cessé presque tous de payer le tribut : les conquêtes de Thoutmès III étaient en grande partie à recommencer. Mais c'était surtout la Syrie qui était menacée; la suprématie égyptienne dans cette contrée était devenue beaucoup plus précaire que plus loin, dans la Mésopotamie. Sur les rives de l'Oronte et dans tout le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, région laissée jusqu'alors de côté par les conquérants égyptiens, le royaume des Khétas ou Héthéens de la race de Chanaan, qui paraît n'avoir donné aucun ombrage aux Thoutmès et aux Amenhotep, était devenu tout-à-coup très puissant, avait saisi la prépondérance sur les nations voisines, groupé autour de lui quelques autres tribus chananéennes et même étendu son influence dans tout le midi de l'Asie Mineure. Constitués en monarchie unique, possesseurs d'une nombreuse et redou-

table armée, les Khétas, descendants des Pasteurs, aspiraient ouvertement à dominer toute la Syrie et à prendre leur revanche des exploits d'Ahmès, en écrasant la puissance extérieure de l'Egypte. Leurs prétentions étaient d'autant plus dangereuses que les Chananéens de la Palestine se sentaient portés, par la communauté de race, à préférer ces dominateurs aux Egyptiens.

Rhamsès Ier fit une campagne contre les Khétas sur leur territoire même, et une inscription de Karnak atteste qu'il fut le premier pharaon qui alla les chercher dans la vallée de l'Oronte. Peu de faits d'armes signalèrent d'ailleurs son passage sur le trône, qui fut très-court. Il eut pour successeur Séti Ier, le Séthos de la tradition grecque.

II. — Bien qu'une inscription du palais de Medinet-Abou, à Thèbes, qualifie Séti de fils de Rhamsès Ier, il paraît en avoir été seulement le fils adoptif et le gendre. Dans le temple d'Abydos, récemment déblayé par M. Mariette, il est dit de son fils Rhamsès II, qu'il avait été roi dès le ventre de sa mère et avant sa naissance ; ailleurs, que Séti n'avait gouverné que pour son fils Rhamsès, avant même que ce dernier eût vu le jour. De ces expressions étranges et insolites, il semble résulter que Séti Ier était un général renommé, un officier de fortune, étranger par sa naissance à la maison royale, qu'un mariage avec l'héritière de la couronne, fille de Rhamsès Ier, avait fait asseoir sur le trône, et qu'au point de vue du droit de légitimité, son règne avait été regardé comme une sorte de régence, grâce à laquelle le trône était conservé à son fils Rhamsès, dans les veines duquel, par sa mère, coulait le sang des anciens rois de la XVIIIe dynastie.

Non seulement Séti Ier n'était pas d'origine princière, mais même il ne semble pas avoir été de pure race égyptienne. Les traits de son visage et de celui de son fils

Rhamsès, tous deux fort beaux et aux lignes d'une régularité classique, ne sont aucunement ceux du sang de Mitsraïm ; ils révèlent une origine empruntée à quelque autre peuple. Mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que des indices auxquels il est difficile de ne pas ajouter foi révèlent que la race étrangère dont descendait Séti, et par suite tous les princes de la XIXe dynastie, était celle des Pasteurs, demeurés comme colons dans le Delta. C'est ainsi seulement que peut s'expliquer le fait inattendu qui est résulté d'une inscription découverte à Tanis par M. Mariette. Cette inscription est relative au rétablissement, par Rhamsès II, du culte de Soutekh, le dieu national des Hyksôs, dans leur ancienne capitale. Or, le fils de Séti Ier y donne au roi Set-aa-pehti Noubti, fondateur de la dynastie régulière des Pasteurs, le titre de « son père » ou « son ancêtre », et fait dater une ère du règne de ce prince.

III. — Séti Ier, surnommé Mérenphtah, fut un des plus grands et des plus guerriers parmi les souverains de l'Égypte. Ce fut aussi un prince essentiellement bâtisseur. Il fit élever en entier le grand temple d'Osiris à Abydos, long de 162 mètres, et l'une des merveilles de l'Égypte, rendu à la lumière par les fouilles récentes. A Thèbes, il fut le fondateur d'un magnifique palais, celui de Kournah, ainsi appelé aujourd'hui d'un village moderne bâti en partie dans la cour même de cet édifice. Le tombeau souterrain du même roi, dont on a peine à comprendre qu'un architecte ait osé même concevoir le plan, doit être aussi rangé parmi les œuvres les plus remarquables de l'art pharaonique. Mais le plus éclatant des souvenirs monumentaux que Séti ait laissés est la fameuse *salle hypostyle* ou salle des colonnes, dans cet immense palais de Karnak à Thèbes, auquel tant de générations successives ont travaillé, salle pour laquelle les voyageurs de nos jours ont épuisé le langage

de l'admiration et dont nous reparlerons encore un peu plus loin.

Les exploits de Séti lui-même sont représentés dans les sculptures des murailles de cette salle gigantesque. Un de ces tableaux, toujours ornés d'inscriptions, représente Séti attaquant les Arabes du désert, les Schasou, que nous connaissons déjà. Ailleurs, les Remenen ou Arméniens, que le roi a domptés avec leurs voisins d'Assyrie, coupent des arbres dans leurs forêts comme pour lui en ouvrir le passage. Les Assyriens sont taillés en pièces et se soumettent au tribut. De grandes batailles sont livrées contre les Khétas du nord de la Syrie. Enfin le roi reparaît en Égypte avec de nombreux captifs. Il est accueilli sur la frontière par les grands de son empire, puis il présente au dieu Ammon, dans Thèbes, ses prisonniers asiatiques. C'est toute une épopée guerrière, une Sétéide complète, qui se déroule en une série d'immenses tableaux de la plus puissante sculpture.

Ainsi la plus belle œuvre d'art de ce règne est en même temps un monument historique d'une très-haute importance et contribue largement à nous en faire connaître les annales. En combinant les faits qui ressortent de ces tableaux et de leurs inscriptions avec le témoignage des inscriptions trouvées ailleurs, on arrive à un résultat dont nous ne pouvons malheureusement présenter ici qu'une rapide esquisse.

IV. — Avant de porter ses armes en Syrie, Séti dut tout d'abord, dès la première année de son règne, assurer la tranquillité des frontières de l'Égypte elle-même, du côté de l'isthme de Suez, en châtiant les Schasou, c'est-à-dire les Bédouins, dont les déprédations étaient depuis quelque temps parvenues à leur comble, et qui avaient poussé l'audace jusqu'à venir attaquer la ville de Zal, chef-lieu du quatorzième nome (province) de la Basse-Égypte, dans laquelle on a reconnu l'Héroo-

égyptienne de la Mer Rouge, qui vint croiser sur les côtes du pays de Poun, ou de l'Yémen, et y fit reconnaître de nouveau la suzeraineté pharaonique, établie pour la première fois sous Hatasou.

VI. — Rien n'indique que Séti Ier ait dû recommencer ses grandes expéditions en Asie. Tout semble prouver au contraire que jusqu'à sa mort, la domination qu'il avait rétablie sur la Syrie et la Mésopotamie demeura incontestée. La terreur inspirée par son nom et par l'ascendant de ses armes suffit sans doute, tant qu'il vécut, pour conserver les peuples dans la soumission. Les Khétas eux-mêmes observaient fidèlement le traité, et, tout en se préparant dans le silence à de nouvelles et plus terribles guerres, respectaient avec soin les provinces soumises à l'Egypte. Nous n'avons plus un seul monument daté du règne de Séti postérieurement à sa trentième année, et pourtant, d'après tous les extraits de Manéthon, il occupa le trône plus de cinquante ans. Il semble donc que nul grand événement ne se soit produit durant la dernière partie de son règne, et que l'Egypte ait joui d'un de ces repos heureux pendant lesquels les peuples n'ont pas d'histoire. A moins toutefois, ce qui est peut-être le plus probable, qu'il ne faille résolûment corriger le chiffre des listes de Manéthon et inscrire trente ans seulement, au lieu de cinquante, pour le règne de Séti Ier.

Dans tous les cas, il est certain que des courses sanglantes à travers l'Asie et des constructions fastueuses n'ont pas seules occupé la monarchie égyptienne sous ce règne. Sachant que des mines d'or, situées dans le désert au midi de l'Egypte, étaient d'un accès difficile et d'un séjour plus difficile encore à cause de l'extrême sécheresse du pays, Séti Ier ordonna, la neuvième année de son règne, d'y creuser un puits artésien (fait important pour connaître l'habileté des ingénieurs égyptiens

d'alors), où l'eau vint en abondance. Encouragé par ce succès, le roi résolut de fonder là une forteresse et un temple, où il vint en personne adorer ses dieux; on avait eu soin de le placer lui-même en leur compagnie, comme une des divinités du lieu. Tel est le récit que fournit une longue inscription. Mais quelque importante qu'ait pu être la création d'un lieu habitable au milieu du désert, un fait d'une bien plus grande valeur nous est révélé par un monument d'une autre espèce. Le bas-relief de la salle hypostyle de Karnak qui représente Séti revenant de ses conquêtes et rentrant en Egypte, offre l'image de plusieurs villes ou châteaux de l'orient du Delta ou de l'isthme de Suez, qui se trouvaient sur son passage. Or, l'une de ces villes, Zal (Héroopolis), est représentée sur un canal contenant des crocodiles et débouchant dans une grande masse d'eau, probablement un lac. M. Brugsch, le savant qui a le plus approfondi l'étude de la géographie pharaonique, en décrivant cette curieuse figure, déclare nettement qu'à ses yeux ce ne saurait être autre chose que le fameux canal du Nil à la Mer Rouge, passant par un lac qu'on nomme encore aujourd'hui dans le pays le Lac des Crocodiles (lac Timssah). Il rappelle que dans les âges postérieurs, la tradition confiée aux Grecs a confondu souvent ensemble les deux règnes de Séti et de son fils, et l'on sait que Sésostris a passé pour le premier auteur de cette magnifique entreprise, que les rois grecs d'Egypte reprirent plus tard et menèrent à bonne fin, et qui, ruinée par la barbarie d'une autre époque, renaît aujourd'hui, grâce au génie et à l'indomptable persévérance d'un Français.

§ 14. — Rhamsès II - Sésostris.

(Fin du XVe et première moitié du XIVe siècle)

I. — Rhamsès II, surnommé Mériamoun (l'aimé

d'Ammon), avait été, comme nous l'avons déjà dit, associé à la couronne de son père dès sa naissance et même, pour ainsi dire, avant que de naître. Cependant il ne compta ses années de règne que de la mort de Séti et du moment où il devint seul maître du pouvoir, à l'âge d'environ dix-huit à vingt ans. Son règne fut un des plus longs des annales égyptiennes; il occupa seul le trône pendant soixante-sept ans. C'est parmi les Pharaons le constructeur par excellence. Il est pour ainsi dire impossible de rencontrer en Egypte une ruine, une butte antique, sans y lire son nom. Les deux magnifiques temples souterrains d'Ibsamboul en Nubie, le Ramesséum de Thèbes, une notable portion des temples de Karnak et de Louxor, le petit temple d'Abydos, sont ses œuvres; il éleva aussi des édifices considérables à Memphis, où un magnifique colosse retrace ses traits, dans le Fayoum et à Tanis. Rhamsès II dut à la longueur de son règne d'avoir pu réaliser tant de travaux; il le dut aussi à ses guerres, qui lui livrèrent un nombre considérable de prisonniers qu'il employa, selon l'usage égyptien, aux constructions publiques. A ces causes ajoutons encore la présence sur les bords du Nil de tribus nombreuses de race étrangère, que la fertilité du sol et la politique du gouvernement sous les règnes précédents avaient attirées des plaines de l'Asie dans le Delta. Par les ouvriers qu'ils fournissaient aux travaux des temples, à l'édification des villes, au curage des canaux, ces étrangers rendaient à l'Egypte l'hospitalité qu'elle leur fournissait, et c'est ainsi que, sous ce même Rhamsès II, la Bible nous montre les Israélites occupés dans l'est du Delta à la construction de deux villes, dont l'une s'appelait Rhamsès, comme le roi.

II. — Rhamsès II a été célèbre en Europe bien avant notre siècle, bien avant que les monuments de l'Egypte n'aient été intelligibles pour nous. Hérodote l'avait ap-

pelé Sésostris, et le nom avait fait fortune; mais l'écrivain grec ne l'avait pas inventé. Rhamsès avait reçu de son vivant, et par une cause qui nous échappe, les surnoms populaires de Sestesou et de Sesou, qui, joints au mot Ra (soleil), qualification ordinaire des rois d'Egypte, ont dû produire un son accommodé plus tard aux oreilles grecques par la prononciation Sésostris.

Autour de ces surnoms populaires une légende s'était formée peu à peu dans le cours des siècles, qui réunissait sur la tête d'un même personnage tous les exploits des conquérants et des princes guerriers de l'Egypte, aussi bien des Thoutmès et de Séti que des différents Rhamsès, et qui les amplifiait encore en y englobant tous les pays connus, comme fait constamment la légende. Ce sont ces traditions légendaires, ces récits fabuleux courant dans la bouche du peuple, que les Grecs, aussi bien l'intelligent et exact Hérodote que le compilateur Diodore de Sicile, ont avidement recueillis de leurs *ciceroni* en Egypte, incapables qu'ils étaient de recourir directement aux véritables sources historiques. C'est avec ces récits que pendant des siècles et des siècles on a écrit l'histoire d'Egypte, histoire aussi positive et aussi vraie jusqu'à la découverte de Champollion que le serait celle de Charlemagne, si on prétendait la tirer de nos *Chansons de geste* du moyen âge.

Sésostris, suivant les légendes dont les Grecs se sont fait les échos, avait été merveilleusement préparé par son éducation au rôle de conquérant. Dès son enfance, son père avait réuni autour de lui les enfants nés dans le même jour, et lui avait fait faire, ainsi qu'à ses jeunes compagnons, l'apprentissage de la guerre par de rudes exercices, par de longues courses, par des luttes continuelles contre les animaux du désert et contre ses sauvages habitants. Après la mort de son père, Sésostris aspira à d'autres exploits et rêva d'autres conquêtes. L'Ethiopie fut la première contrée qu'il soumit. Il lui

imposa un tribut en or, en ébène et en dents d'éléphants. Ensuite il équipa sur le golfe Arabique une flotte de 400 vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Egypte eût vus. Tandis que cette flotte subjuguait les rivages de la Mer Rouge, Sésostris, à la tête de son armée de terre, envahissait l'Asie. Il subjugua la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Perse, la Bactriane et l'Inde et pénétra jusqu'au-delà du Gange. Remontant ensuite vers le nord, il soumit les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, établit dans l'isthme qui sépare la Mer Noire de la mer Caspienne une colonie qui fonda l'Etat de Colchos, passa en Asie Mineure, où il laissa des monuments de ses victoires[1]; enfin, traversant le Bosphore, s'avança dans la Thrace, où la disette, la rigueur du climat, la difficulté des lieux, mirent un terme à ses triomphes. Au bout de neuf ans, Sésostris revint dans ses états, traînant à sa suite une foule de captifs, chargé d'immenses dépouilles et couvert de gloire.

Telle est la légende. Le lecteur a déjà pu s'apercevoir qu'elle attribue à Sésostris la conquête de pays depuis longtemps déjà soumis à l'Egypte, comme l'Ethiopie, et des gloires qui appartiennent à des souverains antérieurs, comme la création de la marine et la réduction des côtes de la Mer Rouge; mais surtout elle fait parcourir triomphalement par ce prince des pays où jamais, à aucune époque, les armes égyptiennes ne pénétrèrent, par exemple l'Inde et la Perse, et en général tous les pays aryens situés au-delà du Tigre, ainsi que les provinces plus septentrionales que l'Arménie. C'est le pendant exact de ceux de nos poëmes du moyen âge qui, enchérissant toujours sur les exploits de Char-

[1] Un de ces monuments, que la légende attribuait à Sésostris et qu'Hérodote dit avoir vu, subsiste encore à Nymphi, près de Smyrne, et l'auteur du présent manuel peut en parler *de visu*. Ce n'est en aucune façon une œuvre de l'art égyptien.

lemagne et amplifiant ses conquêtes, lui font prendre Jérusalem et délivrer le Saint-Sépulcre.

Si nous recherchons maintenant la réalité des faits, telle qu'elle ressort du témoignage des monuments officiels de Rhamsès-Sésostris eux-mêmes, bien emphatiques pourtant dans leur langage et souvent suspects d'exagération, nous voyons s'évanouir tout le mirage de ces prodigieuses conquêtes. Rhamsès II, sans doute, fut un prince guerrier, qui passa la plus grande partie de son règne à combattre ; mais il ne fut pas un conquérant. Il n'ajouta pas une seule province à l'Égypte ; au sud, au nord, à l'ouest, il fut toujours réduit à la défensive, en butte à chaque instant à des révoltes des peuples soumis par les Thoutmès et les Amenhotep, et la gloire de son règne se réduit à avoir maintenu, au prix d'énormes efforts, l'intégrité de l'empire. Bien loin qu'il ait pu pénétrer jusqu'aux rives du Gange, il ne porta jamais en Asie ses armes plus loin que Thoutmès III et que Séti, et presque toutes ses campagnes furent concentrées dans la Syrie septentrionale. En un mot, la gigantesque renommée de Sésostris est entièrement fabuleuse; c'est une de ces gloires légendaires et sans fondement, que les Grecs acceptaient trop facilement et qui disparaissent devant la critique ainsi que devant le progrès de la connaissance des faits positifs de l'histoire.

III. — Voyons maintenant ce que fut en réalité le règne de Rhamsès II, tel que les monuments des rives du Nil nous le font connaître.

Les changements de règne ont toujours été des moments critiques pour les empires trop vastes et établis seulement par la conquête sur d'immenses étendues de territoire. Presque toujours ils sont accompagnés de révoltes des provinces les plus imparfaitement soumises et les plus éloignées, de celles qui ont le plus souffert

Tout ceci se passait vers la fin de la quatrième année du règne de Rhamsès. Le jeune roi ne pouvait se résigner à perdre ainsi la plus grande partie de son empire et ses plus précieuses provinces. Dès le printemps de l'année suivante, ayant rassemblé toutes ses forces militaires et groupé autour de lui les vieux capitaines formés dans les guerres de son père, il se mit en campagne pour reconquérir les possessions asiatiques de ses prédécesseurs et avant tout pour abattre l'arrogance des Khétas, qui étaient l'âme du soulèvement asiatique.

L'armée de Rhamsès traversa d'abord le pays de Chanaan. Aucune inscription ne raconte cette première partie de la campagne, mais il est probable que le pharaon eut à y combattre plusieurs fois, et à réduire un certain nombre de révoltes dans cette contrée, soumise depuis plusieurs siècles déjà aux souverains de l'Egypte, car il fit sculpter sur les rochers des stèles triomphales à Adloun, près de Tyr, et au passage du Nahar-el-Kelb, auprès de Beyrouth. Mais il parvint jusqu'aux environs de Kadesch et à la vallée de l'Oronte sans avoir encore rencontré la grande armée des ennemis. C'est alors que se place un exploit personnel de Rhamsès, éternellement rappelé sur ses monuments, où la louange en revient à satiété jusqu'à la fin de son règne, sculpté sur les murailles de tous les temples élevés par ce prince, exploit qui prouve plus de bravoure que de vrais talents militaires. Cet épisode de l'histoire du Sésostris des Grecs fait le sujet d'un poëme épique, long environ comme un chant de l'*Iliade*, que composa un scribe du nom de Pentaour et dont on a trouvé le texte, toujours malheureusement très-mutilé, en trois endroits, gravé tout au long sur la muraille du Ramesséum de Thèbes et sur celle du temple d'Ibsamboul, puis écrit en caractères cursifs, dits *hiératiques*, dans un papyrus qui fait partie des collections du musée Britannique. Ce précieux texte

a été traduit en 1856 par M. de Rougé ; nous croyons utile d'en placer ici l'analyse avec quelques citations textuelles, pour donner à nos lecteurs une idée de ce qu'est un poëme égyptien, une épopée historique, composée par un des plus fameux lettrés de l'époque, deux ans seulement après l'événement qu'elle célèbre.

V. — On était dans l'été de la cinquième année du règne de Rhamsès. Le pharaon, cherchant les ennemis qui se repliaient lentement devant lui pour faire tête seulement sur leur propre territoire, avait pénétré jusque dans le nord de la Cœlésyrie, non loin de Kadesch, et se trouvait campé sous la forteresse de Schebtoun (lieu encore indéterminé), quand deux Bédouins (Schasou) se présentèrent devant lui. Ils se disaient envoyés par leurs chefs pour rejoindre l'armée égyptienne et lui apporter des nouvelles certaines des Khétas, qui les avaient fait marcher de force avec eux. Ils assuraient que l'ennemi effrayé s'était retiré dans la direction d'Alep, où il se concentrait. Mais c'était là une perfidie, un mensonge tramé par les chefs des Khétas pour faire tomber le pharaon dans un piége; avec leurs nombreux alliés, ils s'étaient mis en embuscade à quelque distance au nord-ouest de Kadesch. Trompé par les rapports des faux transfuges, Rhamsès marchait sans défiance de ce côté, n'ayant avec lui que sa garde, tandis que le gros de son armée se dirigeait du côté d'Alep, dans l'espoir d'y trouver l'ennemi, quand deux hommes, saisis par les serviteurs du roi, furent amenés en sa présence. Forcés de parler sous le bâton, ils avouèrent que, loin de s'enfuir, les Khétas étaient pleins de confiance dans le nombre de leurs troupes et de leurs alliés, parmi lesquels figuraient les peuples de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure, et qu'ils se tenaient tout près de là pour le surprendre. Les généraux égyptiens, mandés par Rhamsès, furent très-déconcertés de s'être laissé

tromper par le premier rapport et de l'avoir ainsi entraîné lui-même dans une erreur si dangereuse. On envoya en toute bâte courir après l'armée pour la rappeler vers le lieu où se trouvait l'ennemi. Mais avant qu'elle ne fût arrivée, toutes les forces des Khétas sortirent de leur embuscade et se jetèrent sur la petite troupe qui entourait Rhamsès, espérant enlever le pharaon et le faire prisonnier. Avec la téméraire ardeur de la jeunesse, Rhamsès, qui devait alors avoir environ vingt-trois ans, rejeta bien loin les timides conseils des officiers qui voulaient le faire retirer en arrière, et, sans attendre le gros de son armée, engagea le combat.

« Les fantassins et les cavaliers, dit alors le poëte, « faiblirent devant l'ennemi, qui était maître de Ka- « desch, sur la rive gauche de l'Oronte... Alors Sa Ma- « jesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu « Month, prit la parure des combats ; couvert de ses ar- « mes, il était semblable à Baal dans l'heure de sa puis- « sance... Lançant son char, il entra dans l'armée du « vil Khéta ; il était seul, aucun autre avec lui... Il se « trouva environné par 2500 chars, et sur son passage « se précipitèrent les guerriers les plus rapides du vil « Khéta et des peuples nombreux qui l'accompagnaient... « Chacun de leurs chars portait trois hommes, et le « roi n'avait avec lui ni princes, ni généraux, ni ses ca- « pitaines des archers ou des chars. »

Devant un pareil danger, le roi est un instant troublé. Il invoque le grand dieu de Thèbes, Ammon, et lui demande de le secourir, en lui rappelant l'éclat dont il a environné son culte et les temples magnifiques qu'il lui a élevés, comme les héros d'Homère rappellent à Jupiter toutes les hécatombes qu'ils ont immolées en son honneur. « Mes archers et mes cavaliers m'ont aban- « donné ! Pas un d'eux n'est là pour combattre avec moi. « Quel est donc le dessein de mon père Ammon ?... N'ai-

« je pas marché sur ta parole[1] ? Ta bouche n'a-t-elle « pas guidé mes expéditions, et tes conseils ne m'ont-« ils pas dirigé ?... N'ai-je pas célébré en ton honneur « des fêtes éclatantes, et n'ai-je pas rempli ta maison de « mon butin ?... Je t'ai immolé trente mille bœufs... Je « t'ai construit des temples avec des blocs de pierre, « et j'ai dressé pour toi des arbres éternels..... J'ai « amené des obélisques d'Éléphantine[2], et c'est moi qui « ai fait apporter des pierres éternelles... Je t'invoque, « ô mon père ! Je suis au milieu d'une foule de peuples « inconnus, et personne n'est avec moi. Mes archers et « mes cavaliers m'ont abandonné quand je criais vers « eux, aucun d'eux ne m'a écouté quand je les appelais « à mon secours. Mais je préfère Ammon à des milliards « d'archers, à des millions de cavaliers, à des myriades « de jeunes héros, fussent-ils tous réunis ensemble. Les « desseins des hommes ne sont rien, Ammon l'emportera sur eux. »

Ici la divinité intervient au milieu de la lutte, comme dans les combats d'Homère ; Ammon a entendu la prière de Rhamsès ; il relève son courage abattu, il lui rend des forces et l'excite par ses paroles : « Je suis près de « toi, je suis ton père, le soleil : ma main est avec toi, « et je vaux mieux pour toi que des millions d'hommes « réunis ensemble. C'est moi qui suis le seigneur des « forces, aimant le courage ; j'ai trouvé ton cœur ferme « et mon cœur s'est réjoui. Ma volonté s'accomplira... « . . . Je serai sur eux comme Baal dans sa fureur. Les « 2,500 chars, quand je serai au milieu d'eux, seront « brisés devant tes chevaux. . . . . Leurs cœurs failliront dans leurs flancs et tous leurs membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer les flèches et ne

[1] Sans doute sur la foi d'un oracle.

[2] Entre autres celui qui s'élève maintenant à Paris sur la place de la Concorde.

« trouveront plus de cœur pour tenir la lance. Je vais « les faire sauter dans les eaux, comme s'y jette le « crocodile ; ils seront précipités les uns sur les autres « et se tueront entre eux. »

Raffermi et encouragé par ce secours divin, le roi s'élance sur les Khétas qui s'arrêtent, stupéfaits de sa témérité. Il fait mordre la poussière aux plus vaillants de leurs guerriers, et s'ouvre un passage sanglant sur leurs cadavres. Mais l'ennemi un instant effrayé reprend courage, voyant que l'armée égyptienne n'accourt pas aux cris de son roi. Rhamsès est de nouveau enveloppé par les chars de guerre des plus braves chefs de l'armée des Héthéens. « Lorsque mon écuyer[1] vit que je restais « entouré par des chars si nombreux, il faiblit, et le « cœur lui manqua ; une grande terreur pénétra dans « tous ses membres. Il dit à Sa Majesté : Mon bon maî« tre, roi généreux, seul protecteur de l'Egypte au jour « du combat, nous restons seuls au milieu des ennemis; « arrête-toi et sauvons le souffle de nos vies. »

Mais le roi n'écoute pas ces conseils de la crainte. La grandeur du danger exalte son courage ; confiant dans la protection d'Ammon, il lance son char, six fois se précipite au travers des ennemis, et six fois abat quiconque s'oppose à son passage. Il rejoint alors ses gardes, et avec des paroles sévères il reproche à ses généraux et à ses soldats de l'avoir abandonné. Il leur rappelle les bienfaits et les faveurs dont il les a comblés, tout le bien qu'il répand sur l'Egyple du haut de son trône : « A toute plainte qui s'adresse à moi, dit-il, je « rends justice tous les jours. » S'adressant en particulier aux officiers chargés de gouverner les provinces de la Syrie et de veiller à la garde des frontières, il leur

[1] Le poëte égyptien, par une forme d'emphase assez commune dans les textes de cette langue, a changé la personne du discours et met le récit dans la bouche du roi lui-même.

reproche vivement la négligence qu'ils ont mise à s'informer des mouvements de l'ennemi. Enfin, il les réprimande tous de leur lâcheté, à laquelle il oppose le courage dont il a fait preuve. « J'ai montré ma valeur, et ni « les fantassins ni les cavaliers ne sont venus avec moi. « Le monde entier a donné passage aux efforts de mon « bras, et j'étais seul, aucun autre avec moi, ni les princes, ni les généraux, ni les chefs des archers ou de la « cavalerie. . . . Les guerriers se sont arrêtés; ils se « sont retournés en arrière, en voyant mes exploits; « leurs myriades ont pris la fuite et leurs pieds ne pouvaient plus s'arrêter dans leur course. Les traits lancés « par mes mains dispersaient leurs guerriers aussitôt « qu'ils arrivaient vers moi. »

Les soldats égyptiens célèbrent par leurs acclamations unanimes la valeur de leur roi et contemplent avec étonnement les cadavres que sa main a renversés. Mais Rhamsès ne répond que par des reproches aux éloges de ses généraux, et, opposant à leur conduite imprudente et pusillanime la constance des deux fidèles animaux qui l'ont arraché au danger, il ordonne de les combler de soins et d'honneurs, comme Alexandre qui, après la défaite de Porus, fonda une ville à laquelle il donna le nom de Bucéphalia, en l'honneur de son cheval qui l'avait porté dans toute la bataille et l'avait plusieurs fois tiré du plus grave péril. « C'est eux (mes chevaux) « qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au milieu « des ennemis..... Je veux qu'on leur serve des grains « devant le dieu Ra (le Soleil), chaque jour, lorsque je « serai dans mon palais, parce qu'ils se sont trouvés au « milieu de l'armée ennemie. »

Dans la nuit, le gros de l'armée arrive enfin. Dès que le jour apparaît, Rhamsès fait recommencer la bataille. Elle s'engage avec fureur, car d'un côté les Khétas veulent venger la mort de leurs plus braves officiers, et de l'autre les Égyptiens ont à se laver du reproche de

savons du moins que les vicissitudes de succès et de revers y furent très-grandes. Ainsi, dans la onzième année du règne de Rhamsès, les Égyptiens étaient presque rejetés par les Asiatiques dans la vallée du Nil, la majeure partie de la Palestine était perdue pour eux et ils se trouvaient réduits à considérer la prise d'Ascalon comme un grand succès, digne d'être représenté sur les monuments publics. Plus tard, il est vrai, la fortune sourit de nouveau à leurs armes; ils chassèrent les armées de la coalition de la Palestine, de la Phénicie et de la Cœlésyrie, emportèrent d'assaut Kadesch, descendirent la vallée de l'Oronte jusqu'à son extrémité et pénétrèrent ainsi dans le cœur du pays des Khétas, poussant même peut-être encore plus loin, dans la direction de la Cilicie et de la Pisidie. Rhamsès, pendant cette longue guerre, vint plusieurs fois prendre en personne le commandement de son armée d'Asie.

Un des tableaux historiques du Rhamesséum de Thèbes le montre, après une grande bataille contre les Khétas et leurs alliés, recevant de ses généraux le compte des ennemis tués, dont les mains coupées sont entassées à ses pieds. Dans un autre, il assiste au combat; deux de ses fils sont à la poursuite des ennemis en déroute, qui fuient vers une ville sous les remparts de laquelle sont déjà deux autres fils du roi, se préparant à livrer l'assaut.

VII. — Enfin, la vingt-et-unième année du règne de Rhamsès et la quatorzième de la guerre, un traité de paix sérieux et définitif fut conclu entre les deux parties belligérantes, traité dont les conditions étaient au moins aussi honorables pour les Héthéens que pour le pharaon. Le texte de ce traité, le plus antique monument sans contredit de la diplomatie, nous a été conservé dans une inscription de Thèbes, et M. de Rougé l'a traduit. On y lit que le roi d'Égypte reçut, dans la

forteresse de son nom qu'il avait fait construire en Cœlésyrie pour mettre la Palestine à l'abri d'une nouvelle invasion, la visite du roi des Khétas lui-même, qui vint lui proposer les articles de la paix. Ils stipulaient amitié et alliance perpétuelle entre les deux nations, en des termes qui montrent que toutes deux traitaient sur un pied d'égalité absolu. Les formules qui interdisent le retour de toute hostilité, soit directe, soit indirecte, sont les mêmes de part et d'autre ; les deux rois se promettent réciproquement de ne pas donner asile aux serviteurs ou sujets qui voudraient changer de patrie. Liberté entière est accordée pour le commerce réciproque des Égyptiens chez les Héthéens et des Héthéens dans les possessions égyptiennes. Telles étaient les stipulations qui mettaient fin à la guerre. Après quatorze ans d'une lutte non interrompue, qui n'était pas sortie des limites de la Syrie, le fameux Sésostris, loin d'avoir subjugué ses adversaires, reconnaissait leur indépendance et l'intégrité de leur territoire ; il y a loin de là aux légendes rapportées par Hérodote et par Diodore de Sicile. Comme gage de l'alliance, Rhamsès prit au nombre de ses femmes une fille du roi Khêtasar, qui reçut un nom égyptien signifiant : « Bienfait du grand Soleil de justice. » Pour montrer sa bienveillance aux Héthéens, il rétablit dans Tanis le culte de Soutekh, leur dieu national qui avait été celui des Pasteurs, et éleva en son honneur un des temples les plus vastes et les plus magnifiques de l'Égypte, tandis que Khêtasar ne paraît avoir rien fait de semblable dans son pays en l'honneur des dieux égyptiens.

Mais en traitant avec Rhamsès, le roi des Héthéens s'était séparé de ses alliés; il n'avait rien stipulé pour eux, et, se contentant d'excellentes conditions pour lui-même, il les avait laissé se tirer d'affaire comme ils pourraient. Ceux de l'Asie-Mineure, Pisidiens, Lysiens, Mysiens, Dardaniens, rentrèrent paisiblement dans leurs foyers et ne furent pas inquiétés, car il aurait fallu tra-

verser le pays dés Héthéens pour venir les attaquer. Quant à ceux de la Mésopotamie et des contrées entre le Liban et l'Euphrate, ils ne se sentirent pas en état de continuer la lutte et se hâtèrent de faire leur soumission au roi d'Égypte, avant qu'il n'eût envahi leur pays. Un des tableaux du Rhamesséum représente Rhamsès donnant alors l'investiture aux chefs des Rotennou, c'est-à-dire des Araméens, des Assyriens et des Chaldéens, qui reconnaissent sa suzeraineté. Les conquêtes asiatiques de Thoutmès et de Séti furent ainsi recouvrées sans que le roi franchit l'Euphrate de sa personne; la Mésopotamie recommença à payer tribut; on y envoya des résidents égyptiens à côté des princes indigènes pour surveiller leur conduite; on rétablit des garnisons de soldats du pharaon dans quelques-unes des plus importantes places fortes, entre autres à Karkemisch; mais les liens de sujétion de ces contrées furent beaucoup moins étroits qu'ils ne l'avaient été sous Thoutmès III; par prudence, on se contenta de beaucoup moins, de satisfactions d'amour-propre plutôt qu'un pouvoir réel.

A dater de ce moment jusqu'à la fin du règne de Rhamsès, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, la paix la plus entière ne cessa pas de régner dans l'Asie occidentale, fatiguée d'une longue et sanglante guerre. Les hostilités ne recommencèrent pas entre les Egyptiens et les Khétas, et la bonne harmonie ne paraît pas avoir été troublée entre les deux empires rivaux. On ne trouve non plus dans les monuments aucune trace de révoltes dans la Mésopotamie et dans la Syrie, qui demeurèrent à l'état de demi-soumission rétabli à la fin de la guerre contre les Héthéens. Un papyrus du Musée Britannique contient la lettre d'un fonctionnaire égyptien envoyé à cette époque en mission dans la Phénicie; il y décrit les villes qu'il a traversées dans ce pays soumis au sceptre de son maître, Byblos, « la ville des mystères, » Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr, alors simple

bourgade de pêcheurs. Un autre papyrus de la même collection renferme des ordres relatifs aux préparatifs à faire pour le passage d'un corps de troupes dans le midi de la Palestine. Ségor ou Zoar, la seule ville qui eût survécu aux désastres de la Pentapole maudite, y est nommée.

VIII. — Après avoir réduit à leurs justes proportions les fameuses conquêtes de Sésostris, nous devons parler de son gouvernement intérieur, sur lequel la légende ne racontait pas des choses moins fabuleuses. Plus on pénètre dans la connaissance intime de son histoire, moins Rhamsès II se montre digne du surnom de Grand, que lui avaient d'abord décerné les premiers interprètes des monuments égyptiens, sur la foi des traditions grecques. On en sait maintenant assez sur lui pour pouvoir dire que c'était, en somme, un homme médiocre enivré de son pouvoir, un despote effréné, dévoré d'ambition et fastueux à l'excès, poussant la vanité jusqu'à faire effacer des monuments, partout où il le pouvait, les noms des rois ses prédécesseurs qui les avaient construits, afin d'y substituer le sien propre.

Ce roi-soleil de l'Egypte donna au harem royal un développement qu'il n'avait jamais eu jusqu'alors. Dans les soixante-sept ans que dura son règne, il eut 170 enfants, dont 59 fils. Se considérant comme au-dessus de toutes les lois morales, il en vint jusqu'à épouser une de ses propres filles, la princesse Bent-Anat ! Un curieux papyrus du musée de Turin, traduit par M. Théodule Devéria, contient le dossier du procès criminel relatif à une conspiration de harem qui eut lieu sous son règne, et où nombre de ses femmes se trouvèrent impliquées. On y voit de quelle manière Rhamsès respectait les formes et les principes constitutifs de la justice. Trouvant que les juges n'avaient pas prononcé des peines assez sévères, il transforma, par un acte de sa volonté

souveraine, tous leurs jugements en sentences de mort, et les fit décapiter eux-mêmes par mesure administrative, afin d'enseigner le zèle au reste de sa magistrature.

IX. — Le livre de l'Exode présente Rhamsès comme un tyran, à cause des persécutions qu'il fit peser sur les Hébreux. C'est, en effet, lui qui tenta de les écraser à force de travaux et qui rendit l'édit de cannibale par lequel tous leurs enfants mâles devaient être mis à mort. Mais les Hébreux ne furent pas ses seuls opprimés et le jugement définitif de l'histoire sur son règne confirmera la qualification sévère que lui inflige la Bible.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des gardes-chiourmes, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toute nature, en élevant en qualité de forçats les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Rhamsès il n'y a pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine. Puis, quand les guerres d'Asie furent terminées, il fallait toujours des captifs pour les constructions. Alors la chasse à l'homme dans les malheureuses populations nègres du Soudan s'organisa sur un pied monstrueux, inconnu aux époques antérieures. Il ne s'agissait plus, comme sous les Thoutmès et les Amenhotep, d'étendre de ce côté les frontières de l'empire égyptien pour y englober les pays qui fournissaient l'ivoire et la poudre d'or. Le but principal et pour ainsi dire unique était de se procurer des esclaves. Presque chaque année de grandes razzias partaient de la province d'Etiopie et revenaient traînant après elles des milliers de captifs noirs de tout âge et de tout sexe, chargés de chaînes. Et les principaux épisodes de ces expéditions de négriers étaient sculptés sur les murailles des temples comme des exploits glorieux !

Rhamsès fut aussi le premier parmi les rois d'Egypte à mettre en pratique, pour rendre les révoltes plus difficiles, le système des transplantations en masse de populations conquises, système qui devint plus tard celui des rois d'Assyrie et de Babylone. Il transporta en Asie des tribus entières de nègres arrachées à leurs foyers et envoya en Nubie les populations asiatiques dont il prenait les terres pour les donner à ces nègres.

Toutes les tribus étrangères, de race sémitique, que la politique de ses prédécesseurs avait attirées dans le Delta pour y coloniser les terres conquises sur les eaux, furent soumises à la même oppression, au même régime de corvées et de travaux forcés que les Hébreux. La population rurale indigène et proprement égyptienne n'en fut même pas à l'abri. Le règne d'un despote qui aime la guerre et a la manie de la bâtisse, est toujours et par tous pays une effroyable calamité pour le peuple des campagnes. L'Egypte sous Rhamsès II ne fit pas exception à cette règle constante de l'histoire. Un papyrus du Musée Britannique nous a conservé la correspondance du chef des bibliothécaires de Rhamsès, Ameneman, avec son élève et ami Pentaour, l'auteur du poëme épique que nous avons analysé un peu plus haut. Une de ces lettres décrit dans les termes suivants l'état des campagnes et les conditions de la vie des cultivateurs. « Ne t'es tu jamais représenté ce qu'est l'existence du paysan qui cultive la terre? Avant même « qu'il n'ait moissonné, les insectes détruisent une portion de sa récolte..., des multitudes de rats sont dans « les champs, puis viennent les invasions de sauterelles, « les bestiaux qui ravagent sa moisson, les moineaux « qui s'abattent en troupes sur ses gerbes. S'il néglige « de rentrer assez vite ce qu'il a moissonné, les voleurs « viennent le lui enlever;... son cheval meurt de fatigue « en tirant la charrue. Le collecteur des finances arrive « au débarcadère du district; il a avec lui des agents

« armés de bâtons, des nègres armés de branches de « palmier ; tous disent « Donne-nous de ton blé, » et il « n'y a pas moyen de repousser leurs extorsions. Puis « le malheureux est saisi, lié et envoyé de force tra- « vailler aux corvées des canaux ; sa femme est liée, « ses enfants sont dépouillés. Et pendant ce temps-là ses « voisins sont à chacun son travail. »

X. — L'art, chez aucun peuple et à aucune époque, n'a résisté à l'influence dégradante d'un certain degré de despotisme. Les monuments de Rhamsès II nous font assister à une décadence radicale de la sculpture égyptienne, qui se précipite avec une incroyable rapidité à mesure qu'on s'avance dans ce long règne. Il débute par des œuvres dignes de toute admiration, qui sont le *nec plus ultra* de l'art égyptien, comme les colosses de Memphis et d'Ibsamboul; mais bientôt l'oppression universelle, qui pèse sur toute la contrée comme un joug de fer, tarit la source de la grande inspiration des arts. La sève créatrice semble s'épuiser dans les entreprises gigantesques conçues par un orgueil sans bornes. Une nouvelle génération d'artistes ne vient pas remplacer celle qui s'était formée sous les souverains précédents. A la fin du règne, la décadence est complète, et dans les dernières années de Rhamsès, ainsi que sous son fils Merenphtah, nous voyons apparaître des œuvres tout à fait barbares, des sculptures de la plus étrange grossièreté.

XI. — La fin de ce règne si prolongé et si fastueux de de Rhamsès Sésostris fut du reste un temps de complète décadence en toutes choses, un temps de désastres que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement, quelque chose comme la fin du règne de Louis XIV, mais sans uue bataille de Denain pour en relever la gloire au dernier moment. Le pays, énervé par soixante ans d'un

despotisme sans frein et guidé par la main débile d'un prince octogénaire, n'était plus en état de résister à ses ennemis. Mais ce ne fut pas cette fois de l'Asie que lui vint le danger et l'invasion, ce fut de la côte septentrionale d'Afrique et de la mer Méditerranée; de nouveaux adversaires entrèrent en lice contre la puissance égyptienne.

Depuis le temps de Thoutmès III, qui avait possédé toute la côte de Libye ainsi que l'Archipel, un grand changement s'était opéré dans la population de ces contrées. Un flot de barbares aux cheveux blonds, aux yeux bleus, appartenant à la race japhétique ou indo-européenne, s'était abattu par mer sur la côte africaine, y avait refoulé vers l'intérieur l'ancienne population, issue de la race chamitique de Phut, et y avait fixé sa demeure. C'étaient les ancêtres des populations blondes que nos soldats ont trouvées encore conservées dans l'intérieur des montagnes de la Kabylie, c'étaient les Libyens proprement dits, les Lebou des inscriptions hiéroglyphiques, et les Maschouasch, les Maxyes d'Hérodote. Les Egyptiens les désignaient sous les deux appellations génériques de Tamahou, « hommes du « nord, » et Tahennou, « hommes des brouillards. » Ils étaient étroitement alliés, et sans doute apparentés aux nations pélasgiques, qui venaient de se créer une puissante marine et dominaient sur la Méditerranée, ainsi qu'aux habitants de quelques grandes îles, comme les Sardones, les Sicules et les gens de la Crète.

Le flot de ces envahisseurs septentrionaux montant toujours et ne s'arrêtant pas, ils débordèrent bientôt de la Libye, et vers la fin du règne de Séti commencèrent à menacer la Basse-Egypte du côté de l'Occident. Les fertiles campagnes du Delta étaient l'objet de leurs convoitises. Pendant toute la première partie du règne de Rhamsès, les troupes égyptiennes parvinrent à les contenir, non sans peine. Dans ses guerres d'Asie, le

roi avait plusieurs corps composés de soldats recrutés parmi les prisonniers de ces nations. Mais quand Rhamsès fut devenu vieux, il n'eut plus assez de force pour arrêter le torrent des Libyens japhétiques. Les frontières de la terre de Mitsraïm furent violées, des incursions continuelles dévastèrent toute la Basse-Egypte; la masse de la nation elle-même s'abattit sur les terres fecondes qui demeuraient ouvertes à ses déprédations, et, refoulant la population égyptienne, occupa toute la partie occidentale du Delta. Ainsi l'orgueilleux Sésostris mourut, laissant une partie considérable du royaume de ses pères, du cœur même de sa monarchie, envahie par les barbares.

§ 15. — Fin de la XIXe dynastie. — Invasions étrangères. — L'Exode.

(XIVe siècle)

I. — Rhamsès II eut pour successeur son treizième fils, nommé Merenphtah (chéri de Phtah). Ses monuments et ses inscriptions se trouvent surtout à Memphis, ville fameuse par le culte du dieu Phtah, où il semble avoir transporté sa résidence. Son règne fut un des plus malheureux de l'histoire d'Égypte; il ne présente qu'une longue succession de désordres, d'invasions et de fléaux de toute nature, préparés par la tyrannie de son père.

Ce fut d'abord aux Libyens et à leurs alliés Pélasges que Merenpthah eut affaire. Sa guerre contre eux est racontée dans une longue inscription du temple de Karnak, traduite par M. de Rougé. Nous en extrairons les traits principaux de l'événement.

Les peuples septentrionaux de la Libye et de l'Archipel, déjà maîtres depuis quelque temps d'une portion

du Delta, avaient vu dans le changement de règne une occasion favorable pour envahir et subjuguer toute l'Egypte. Une invasion formidable s'organisa sous la conduite de Maourmouiou, roi des Libyens. Les Libyens et les Maschouasch formèrent le gros des envahisseurs, avec les Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie, ancêtres des Etrusques; mais il s'y joignit de nombreux contingents des Sardones, des Sicules, des Achéens du Péloponnèse et des Laconiens. Le récit égyptien donne ce précieux renseignement que « le Tyrrhénien avait pris l'initia-« tive de la guerre et que chacun de ses guerriers avait « amené sa femme et ses enfants, » ce qui indique bien clairement l'intention de chercher un établissement nouveau. Un discours placé par le rédacteur de l'inscription dans la bouche du Pharaon lui-même, décrit les maux que les envahisseurs faisaient peser sur l'Egypte. « Ces barbares pilleut les frontières; ces impies les vio-« lent chaque jour; ils volent..... Ils pillent les ports; « ils envahissent les champs de l'Égypte, en venant « par le fleuve. Ils se sont établis : les jours et les mois « s'écoulent, et ils restent à demeure. » Les souffrances du pays sont données comme plus grandes mêmes que lors de l'invasion des Pasteurs. « On n'a rien vu de sem-« blable même au temps des rois de la Basse-Egypte, « quand ce pays d'Egypte était en leur pouvoir et que « la calamité persistait, au temps où les rois de la Haute-« Egypte n'avaient pas la force de repousser les étran-« gers. »

Les barbares avançaient sans rencontrer de résistance sérieuse. Déjà Héliopolis et Memphis étaient débordées; l'armée d'invasion avait atteint la ville de Paari dans l'Egypte Moyenne. Il n'était que temps de les arrêter si l'on voulait sauver l'Egypte. Merenphtah, réfugié à Thèbes, rassembla une armée dans la Haute Egypte. Mais il n'osa pas s'exposer personnellement aux chances d'une défaite en se mettant à la tête de ses sol-

dats. Il les envoya donc au combat sous la conduite des survivants des généraux de son père, tandis qu'un second corps d'armée, traversant le désert, pénétrait dans la Libye pour y opérer une diversion sur les derrières de l'ennemi. Une grande bataille fut livrée auprès de Paari. Elle dura six heures et se termina par l'entière déroute des Libyens et de leurs alliés. Le récit officiel donne les chiffres de la perte des envahisseurs étrangers, chiffres que leur modération même indique comme exacts, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les bulletins égyptiens. Les Libyens eurent 6,359 morts, les Maschouasch 6,103, les Kehak, autre tribu japhétique établie dans l'Afrique septentrionale, 2,362, les Tyrrhéniens 790, les Sicules 250; le chiffre de la perte des Sardones, des Achéens et des Laconiens est malheureusement détruit. On fit 9,376 prisonniers; on s'empara d'un très-grand butin dans le camp des ennemis, entre autres de 1,307 têtes de gros bétail, enfin on releva sur le champ de bataille une quantité d'armes de bronze abandonnées par les fuyards. Ils furent poursuivis jusqu'en dehors des frontières, sur lesquelles on se hâta de relever les forteresses et de rétablir les garnisons. Maourmouiou, roi des Libyens, avait disparu dans le combat sans que l'on pût savoir quel avait été son sort; la nation élut un autre chef, qui s'empressa de traiter avec le pharaon.

C'est ainsi que se termina et que fut repoussée cette formidable invasion, qui avait couvert de ruines une partie de l'Égypte. Mais la victoire ne fut pas si complète que Mérenphtah n'en fût réduit à faire comme ces empereurs romains de la décadence, qui, impuissants à refouler complétement les barbares, leur assignaient des terres dans les provinces de l'empire après les avoir vaincus. Les tribus étrangères, appartenant principalement aux Maschouasch, qui s'étaient fixées depuis un certain temps dans le Delta et y avaient formé de véritables colonies, ne furent pas expulsées; on les conserva

dans le pays, en leur imposant de reconnaître l'autorité du roi d'Egypte, et on leur accorda même le privilége de fournir un corps de troupes spécial, qui fit désormais partie de la garde des pharaons.

II. — C'est très-peu de temps après l'invasion des Libyens et des Pélasges que doit être placé l'Exode des Israélites. Ce fut encore un événement désastreux pour l'Égypte, à laquelle il enleva trois millions d'âmes d'une population laborieuse et utile, sans compter les fléaux que l'obstination du pharaon à résister aux ordres divins annoncés par Moïse fit tomber sur le pays et la destruction de l'élite de l'armée dans les flots de la Mer Rouge. Nous ne recommencerons pas ici le récit, déjà donné dans le deuxième chapitre du présent manuel, de ces événements où la main de Dieu est si manifestement empreinte. Les monuments officiels se taisent à leur sujet, comme ils se taisent sur tous les désastres qu'un succès postérieur n'a pas rachetés. Mais le récit de la Bible porte les traces les plus irrécusables d'une vérité historique absolue, et concorde de la manière la plus saisissante avec l'état des choses en Égypte à cette époque. Ainsi, les allées et venues continuelles de Moïse et d'Aaron de la terre de Gessen auprès du pharaon supposent nécessairement que celui-ci résidait à Memphis; or, Mérenphtah est précisément le seul roi de la XIX[e] dynastie qui ait fait de cette seconde capitale de l'Égypte sa résidence habituelle.

Nous avons déjà remarqué plus haut que la Bible ne dit en aucune façon, comme on l'a cru souvent, que le pharaon avait péri dans la Mer Rouge avec son armée; nous avons montré que le contraire ressortait nettement de son langage. Et, en effet, Mérenphtah survécut longtemps aux calamités de l'Exode. Il régna trente ans, et son tombeau se voit parmi les sépultures royales de Thèbes.

III. — C'est à la fin du règne de Mérenphtah que se place encore un événement très-malheureux pour l'Egypte, une nouvelle invasion étrangère, que nous connaissons seulement par un récit de Manéthon. Ce récit a été conservé par Josèphe; mais malheureusement l'historien juif, avec sa mauvaise foi habituelle dans la polémique, y a fait manifestement subir des altérations considérables pour y introduire de force le nom de Moïse et le transformer en un récit de l'Exode des Israélites, avec lequel l'événement raconté n'avait en réalité aucun rapport. Cependant, à travers les interpolations de Josèphe on peut encore distinguer les principaux traits de la narration primitive. Le roi Amenophthis (Mérenphtah) ayant réuni dans une même partie de l'Égypte « tous les lépreux et tous les impurs » pour les employer aux travaux forcés des carrières, ceux-ci, au nombre de 80,000, se révoltèrent sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph. Cherchant partout des auxiliaires, ils appelèrent à leur secours les descendants des Pasteurs retirés en Asie, c'est-à-dire bien évidemment les Khétas, possesseurs d'une « ville sainte, » dont Josèphe a fait Jérusalem aussi bien que de la Cadytis d'Hérodote, tandis que ce devait être en réalité, comme cette dernière, la Kadesch (la sainte) des inscriptions hiéroglyphiques, la fameuse forteresse des bords de l'Oronte. Les descendants des Pasteurs répondirent à cet appel avec empressement. Au nombre de 200,000 ils vinrent au secours des « impurs » révoltés et s'abattirent sur la vallée du Nil. « Ils exercèrent en- « vers les habitants de l'Égypte la plus cruelle et la plus « sacrilége tyrannie. Non-seulement ils brûlèrent villes « et bourgs, pillèrent et saccagèrent les statues des « dieux, mais ils firent cuire les animaux sacrés, obli- « geant leurs prêtres et leurs prophètes à les immoler « eux-mêmes, et chassant ces prêtres après les avoir « dépouillés. » Le roi ne jugea pas possible de résister à

cette invasion et résolut de laisser passer le torrent sans y opposer d'obstacle. Il se retira donc dans la Haute Égypte avec son armée composée de 300,000 hommes, après avoir envoyé son fils et héritier Séthos (Séti), âgé de cinq ans, en Éthiopie, où il devait trouver un asile inviolable. Amenophthis (Mérenphtah) mourut bientôt après, quand les envahisseurs étaient encore dans le pays.

IV. — Si les monuments égyptiens parvenus jusqu'à nous ne mentionnent pas l'invasion, ils offrent à nos regards les traces nombreuses des troubles qui en furent la conséquence. Mérenphtah étant mort en laissant le pays foulé par les étrangers et son successeur légitime caché dans les provinces du Haut-Nil, un prince de la famille royale nommé Amenmésès, dont on ne connaît pas très-exactement la place généalogique, ceignit la couronne dans la ville de Chev, l'Aphroditopolis des Grecs, dans le Fayoum. Il paraît être parvenu à recouvrer au bout de quelques années la plus grande partie de l'Égypte. Son fils, proclamé après sa mort dans la ville de Chev, Mérenphtah II Siphtah lui succéda. Pour légitimer son pouvoir, il épousa une fille de Mérenphtah Ier, la princesse Taouser, dont le grand chancelier Baï fit reconnaître dans tout le pays les droits, contestés d'abord par un parti assez nombreux. Sur tous ses monuments, ce prince donne le pas à sa femme, comme reconnaissant qu'elle avait plus de titres que lui à la couronne. Le prince Séti lui-même, héritier légitime de Mérenphtah, toujours réfugié en Éthiopie, accepta le fait accompli de la royauté de Merenphtah Siphtah, et reçut de ce prince le titre de vice-roi des provinces du sud. Mais au bout d'un certain temps, treize ans suivant le récit de Manéthon, il changea d'avis et résolut de faire valoir ses propres droits au trône. Ayant réuni une armée, il descendit le Nil, entra triom-

phalement à Thèbes et à Memphis, et s'empara de la royauté. Les deux princes successivement proclamés à Chev furent alors traités en usurpateurs et leurs noms martelés sur les monuments. Mais en revanche, Amenmèsès et Taouser figurent comme souverains réguliers et légitimes dans les listes de Manéthon; le jugement définitif de la postérité leur avait donc reconnu cette qualité. Le règne de Séti II dut être assez long, mais nous n'en savons aucune particularité et nous n'en possédons presque pas de monuments. Ce prince mourut sans enfants, et avec lui finit la XIX[e] dynastie, qui avait duré 174 ans.

V. — L'entrée des Hébreux en Palestine et la conquête de la Terre Promise par Josué furent des événements contemporains du règne de Séti II. Les Égyptiens n'y apportèrent aucun obstacle et ne paraissent pas s'en être beaucoup inquiétés. Ils se considéraient pourtant comme toujours souverains du pays de Chanaan, et les provinces plus lointaines de Syrie et de Mésopotamie continuaient à leur payer tribut. Mais nous avons déjà vu quel était le système de la monarchie égyptienne pour le gouvernement des pays asiatiques. Elle les laissait administrer par les princes indigènes sous la surveillance de résidents égyptiens. Comme les Assyriens et les Perses plus tard, comme le gouvernement turc encore aujourd'hui, pourvu que la suzeraineté du pharaon continuât à être reconnue, que le tribut fût exactement payé, que les provinces fournissent toujours à réquisition des contingents militaires, elle s'inquiétait peu des querelles de tribus et voyait au contraire une garantie du maintien de son pouvoir dans les divisions des petits princes locaux et dans les querelles où ils usaient leurs forces. Les Israélites en s'établissant dans la Terre Promise durent accepter les conditions de la suzeraineté égyptienne; le livre de Josué sans doute ne

le dit pas, mais il ne dit aussi rien de formellement contraire. L'Égypte ne leur demandait pas autre chose. Toute troublée elle-même, il eût été pour elle difficile et souverainement imprudent d'essayer de s'opposer à l'irrésistible élan des Israélites, exaltés par la foi religieuse. D'ailleurs, au lendemain d'une nouvelle invasion des Khétas chananéens, la royauté égyptienne ne devait pas voir sans un certain plaisir l'anéantissement des nations chananéennes de la Palestine, toujours disposées par la communauté de race à se tourner du parti de ces redoutables ennemis. Une seule chose eût sans aucun doute motivé une intervention directe des Égyptiens dans les affaires du pays de Chanaan et les eût mis aux prises avec les Israélites. C'eût été si ceux-ci avaient sérieusement menacé la route militaire qui longeait la Méditerranée et mettait l'Égypte en communication avec ses provinces de Syrie et de Mésopotamie. Là les Égyptiens exerçaient une autorité plus directe; là ils avaient leurs forteresses, leurs garnisons; là ils ne pouvaient tolérer aucun trouble. Mais précisément Josué ne se sentit pas assez fort pour attaquer les villes de la côte, qui demeurèrent dans l'état antérieur. Leur route militaire n'étant ni atteinte, ni menacée, les Égyptiens demeurèrent paisibles spectateurs des luttes entre les Chananéens et les Israélites.

§ 16. — Commencement de la XXIe dynastie. — Rhamsès III.

Fin du XIVe siècle.)

I. — Séti II étant mort sans héritiers directs, une nouvelle dynastie, que les listes de Manéthon notent comme thébaine, monta sur le trône. Nous ignorons quelle pouvait être sa parenté avec la précédente et en vertu de

quels titres elle parvint au pouvoir. Son fondateur s'appelait Nekht-Set et n'eut qu'un règne très-court, qu'aucun événement important ne paraît avoir signalé.

II. — Mais ce règne insignifiant fut suivi de celui d'un prince glorieux, qui sut jeter un dernier éclat sur les armes de l'Égypte à la veille de leur entière décadence. Le fils de Nekht-Set, Rhamsès III, qui d'après un des titres de son protocole royal paraît avoir exercé du vivant de son père une sorte de vice-royauté sur la Basse Égypte, avec Héliopolis pour capitale, monta sur le trône dans un âge encore fort jeune. La tâche qui lui incombait était difficile à remplir. Les troubles et les revers de l'époque précédente avaient plus que compromis la prépondérance égyptienne en Asie; les frontières de l'empire étaient attaquées, et il fallait reprendre sur de nouveaux frais une grande partie des conquêtes des dynasties antérieures. Rhamsès III fut un habile et vaillant guerrier. Mais ses campagnes furent uniquement défensives; comme les Trajan, les Marc-Aurèle et les Septime-Sévère, ses efforts furent consacrés à tenir tête au flot toujours montant des barbares, qui battait de tous les côtés les marches de la monarchie et en présageait la ruine prochaine. Ses efforts, du reste, furent heureux, et il parvint à maintenir intact l'édifice gigantesque de puissance territoriale élevé par Thoutmès III et Séti. Le palais de Médinet-Abou, à Thèbes, est le Panthéon élevé à la gloire de ce grand pharaon. Chaque pylone, chaque porte, chaque chambre, nous y raconte les exploits qu'il accomplit. De grandes compositions sculptées retracent ses principales batailles.

III. — La première guerre eut lieu dans la cinquième année du règne de Rhamsès III. Les Libyens de race blanche, unis aux Zakkaro, peuple des îles ou des côtes septentrionales de la Méditerranée, dont le pays précis

n'est pas encore déterminé et qui possédait comme les Tyrrhéniens une marine considérable, vinrent attaquer par terre les frontières de l'Egypte du côté de l'occident. Ils furent repoussés avec perte. Malheureusement les détails de cette lutte ne sont pas connus. Trois des grands bas-reliefs historiques de Médinet-Abou en retracent les principales phases ; mais le texte qui les accompagne est si peu développé qu'il ne nous apprend pour ainsi dire rien.

IV. — En revanche, une inscription très-longue nous a conservé, malgré de grandes et déplorables lacunes, tous les traits essentiels du récit d'une autre guerre, la plus importante du règne de Rhamsès III, qui se produisit dans la neuvième année et eut l'Asie antérieure pour théâtre. Malgré les défaites successives qu'elles avaient éprouvées, les nations pélasgiques de la Méditerranée n'avaient pas renoncé à leur projet de s'établir dans quelqu'une des fertiles contrées appartenant à l'Egypte. Mais deux désastres l'un après l'autre leur avaient fait voir qu'il y avait peu de chances de succès en débarquant en Libye et en venant attaquer la partie occidentale du Delta. Elles résolurent alors de tenter une nouvelle voie et de se jeter sur la Syrie, où elles pouvaient trouver un point d'appui dans les irréconciliables ennemis qu'y conservaient les Egyptiens. Une alliance se noua entre les Khétas d'une part, les Pélasges et leurs alliés les Libyens de l'autre. Il fut convenu que les Khétas attaqueraient par terre les provinces araméennes dont ils essayeraient de s'emparer, tandis que les peuples de la Méditerranée arriveraient par mer et débarqueraient sur le littoral. Parmi ces derniers, les Philistins, alors établis en Crète, et les Zakkaro paraissent avoir eu l'initiative du projet d'expédition, comme les Tyrrhéniens au temps de Mérenphtah, car ce sont eux qui fournirent la masse de l'invasion, venant avec leurs

femmes et leurs enfants comme des gens qui cherchent de nouvelles demeures; les autres peuples de la même race leur fournirent seulement des détachements auxiliaires.

Rhamsès, averti de l'attaque des Khétas et du débarquement de la première division des envahisseurs venus par mer, comprit que le salut était pour lui dans la rapidité de ses mouvements, qu'il n'avait de chances de succès qu'en combattant ses ennemis successivement, en détail, avant qu'ils ne se fussent réunis en une seule masse. Il fit donc grande diligence. Un des bas-reliefs de Médinet-Abou représente son départ de Thèbes : « Le « roi, dit l'inscription, part pour le pays de Cœlésyrie, « comme une image du dieu Month, pour fouler aux « pieds les peuples qui ont violé les frontières. Les soldats « sont comme des taureaux qui se précipitent sur des « moutons; les chevaux comme des éperviers au milieu « de petits oiseaux. » Un second tableau montre le prince traversant avec son armée, pour rejoindre l'ennemi, un pays montagneux, boisé et infesté de lions, qui doit être un des contreforts du Liban. On arriva ainsi dans la Cœlésyrie ou pays de Tsahi, dans lequel l'armée des Khétas avait pénétré. Les Héthéens avaient pour auxiliaires les gens d'Aradus, ceux de Karkémisch et les Katti; les nations de l'Asie-Mineure n'avaient pas pris parti dans la lutte, comme sous Rhamsès II, et il ne paraît pas que la Mésopotamie se fut soulevée, car ses habitants ne sont jamais nommés parmi les peuples coalisés alors contre l'Egypte. La bataille contre les Khétas et leurs alliés est figurée dans un bas-relief. Elle fut livrée dans le pays des Amorrhéens de la vallée de l'Oronte, probablement en avant de Kadesch. Ce fut une victoire pour l'armée égyptienne; Rhamsès dit fièrement dans la longue inscription qui contient le récit de toute la campagne : « J'ai effacé ces peuples et leur pays, « comme s'ils n'eussent jamais existé. »

Les Khétas battus et rejetés dans leur pays, Rhamsès courut au plus vite vers le littoral, le long duquel s'acheminait lentement vers le sud le premier convoi de l'invasion des nations du nord, débarqué depuis déjà quelque temps. Il se composait principalement des Philistins, soutenus et accompagnés par des Maschouasch ou Maxyes africains en assez grand nombre; les sculptures de Médinet-Abou relatives à cette portion de la guerre nous font voir les Philistins suivis de leurs femmes et de leurs enfants portés dans de lourds chariots que traînent des bœufs. C'est ainsi que les historiens latins décrivent la marche des Cimbres et des Teutons. Assaillie par les troupes disciplinées et aguerries des Egyptiens, cette masse confuse fut facilement vaincue. On lui tua 12,500 hommes, on emporta son camp, on la cerna; et toute l'émigration philistine, après cette défaite, n'eut plus d'autre salut que de se rendre à discrétion.

Sur le lieu même de sa victoire, qui était celui où devait débarquer la seconde division des peuples du nord, Rhamsès se hâta d'élever une forteresse qui reçut le nom de « Tour de Rhamsès. » Sa flotte vint le rejoindre à cet endroit; elle était nombreuse et l'inscription dit « qu'elle « paraissait sur les eaux comme un mur puissant. » Tout était prêt pour recevoir les navires qui allaient apporter un autre flot d'ennemis. Bientôt ils arrivèrent : c'étaient les Zakkaro qui constituaient le fond de cette seconde armée d'invasion; mais à eux s'étaient joints des Sardones en assez grand nombre, des Libyens, des Sicules, des Tyrrhéniens et des gens du Péloponèse, qui dans les inscriptions de Médinet-Abou ne sont plus appelés Achéens mais Danaëns. Et en effet, précisément dans l'intervalle entre le règne de Mérenphtah et celui de Rhamsès III, la dynastie de Danaüs s'était substituée sur le trône d'Argos à la dynastie achéenne d'Inachus. Un gigantesque bas-relief nous fait assister au combat

naval livré devant la Tour de Rhamsès et à la défaite de la flotte des coalisés. Les navires égyptiens manœuvrent à la voile et à l'aviron, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un vaisseau des Zakkaro a coulé bas, et leur flotte se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel le roi Rhamsès en personne et ses fantassins lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Le récit de la grande inscription concorde très-exactement avec cette représentation, unique dans les monuments égyptiens. « Les vaisseaux étaient « garnis, de la proue à la poupe, de braves guerriers, « munis de leurs armes. Sur le rivage, les fantassins, « l'élite des armées d'Égypte, étaient comme le jeune « lion rugissant sur les montagnes; les cavaliers s'élan-« çaient, se rangeaient auprès de leurs braves capitaines; « les chevaux eux-mêmes semblaient réunir toutes leurs « forces pour fouler aux pieds les barbares. Quant à « moi, continue le roi dans la bouche duquel est placé « le récit, j'étais vaillant comme le dieu Month ; je res-« tais à leur tête, ils ont vu les exploits de mes bras. « Moi, le roi Rhamsès, j'ai agi comme le héros qui con-« naît sa force, qui sort son bras et défend ses hommes « au jour des massacres. Ceux qui se sont approchés de « mes frontières ne moissonneront plus dans ce monde; « le temps de leur âme est compté dans l'éternité. »

Cependant, par suite de sa victoire sur les Philistins, Rhamsès se trouvait avoir entre les mains toute une nation prisonnière. C'était un sérieux embarras; on ne pouvait la massacrer depuis le premier jusqu'au dernier; force était de l'établir quelque part et de lui donner des terres, de réaliser donc en réalité le but de son émigration. Rhamsès établit les Philistins sur la côte du pays de Chanaan, autour des villes de Gaza, d'Azoth et d'Ascalon, dont il pensait sans doute que les fortes garnisons égyptiennes les tiendraient en respect. Ce fut là que, fortifiés graduellement par de nouveaux

flots d'émigrants venus de la Crète, ils fondèrent, dans la décadence de la monarchie égyptienne, une puissance qui fut quelque temps si redoutable aux Israélites et aux Phéniciens.

V. — D'autres bas-reliefs de Médinet-Abou représentent encore des combats livrés par les Égyptiens à des Asiatiques, l'assaut donné à une forteresse des Khétas et Rhamsès III marchant contre eux dans une nouvelle guerre. Divers combats de la onzième et de la douzième année du règne sont désignés dans les monuments comme autant de victoires remportées sur divers peuples tant d'Asie que de Libye. Une inscription affirme que les chefs du sud apportaient leurs tributs à l'Égypte. « J'accorde, dit aussi le dieu Harmachou s'adressant au « roi dans ce texte, que des peuples qui ne connais- « saient pas l'Égypte viennent chez toi. . . . . chargés « d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de toutes les pierres « précieuses. » A l'est, Rhamsès III, ayant reformé la flotte de la Mer Rouge, l'envoyait sur les côtes de l'Yémen ou pays de Poun et soumettait de nouveau cette contrée à un tribut. Enfin des révoltes des tribus du Haut-Nil, du côté du Soudan et de l'Abyssinie, étaient vigoureusement réprimées.

On ne connaît pas jusqu'à présent de monuments de Rhamsès III portant une date postérieure à l'an 12. Le tombeau de ce prince, vaste édifice souterrain creusé de son vivant, selon l'usage des rois d'Égypte, est un des plus beaux de la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes.

VI. — C'est à dater du règne de Rhamsès III que la chronologie égyptienne prend pour la première fois une base fixe et certaine. Elle résulte d'une date précise et astronomique fournie par le monument de Médinet-Abou. Sur une muraille de ce palais, Rhamsès fit graver un grand calendrier des fêtes religieuses. Or, le iour

où dans ce calendrier est marquée la fête du lever de l'étoile Sothis (Sirius) indique qu'il fut gravé en commémoration de ce que l'an 12 de Rhamsès III se trouva être une de ces années qui ne se représentaient qu'à de bien longs siècles d'intervalles, qui servaient de point de départ à la grande période astronomique des Égyptiens, et dans lesquelles leur année vague de 365 jours seulement concordait avec l'année solaire exacte. Les calculs de l'illustre Biot ont établi que cette coïncidence rare et solennelle s'était produite en l'année 1300 av. J.-C. Par conséquent nous pouvons inscrire avec une certitude mathématique et absolue l'avénement de Rhamsès III à l'an 1311.

§ 17. — Fin de la XXe dynastie. — XXIe maison royale.

(Du XIIIe au commencement du Xe siècle.)

I. — Après le prince guerrier à qui l'on doit le palais de Médinet-Abou, quatorze autres rois du nom de Rhamsès, et peut-être même plus, continuèrent la XXe dynastie pendant plus d'un siècle et demi. Mais ils ne forment pas tous une série successive ; les listes de Manéthon n'en admettaient que huit dans la suite des rois légitimes. Au milieu des obscurités qui enveloppent cette période historique, sur laquelle nous n'avons qu'un très-petit nombre de documents monumentaux, on discerne quelques troubles, quelques compétitions et surtout, à plusieurs reprises, des partages à l'amiable de l'Egypte entre plusieurs princes. C'est par exemple ce qui arriva entre les fils puînés de Rhamsès III après la mort de son premier héritier Rhamsès IV, qui paraît avoir gouverné seul et mourut sans enfants. Aucun de

ces nombreux rois n'a laissé un nom illustre. Les timides successeurs du héros de Médinet-Abou ne surent pas conserver intact le glorieux dépôt de ses traditions. C'était en vain que Rhamsès III avait, par l'éclat de ses victoires, arrêté un instant l'Egypte sur le bord de l'abîme où elle allait tomber; cette fois, les temps étaient venus. Bien que la monarchie pharaonique eut encore des gouverneurs en Syrie, la dépendance de ce pays devint de plus en plus fictive. Par son contact prolongé avec les Asiatiques, l'Egypte avait, en outre, perdu cette unité qui jusqu'alors avait fait sa force. Elle avait laissé des mots sémitiques s'introduire dans sa langue. Des dieux étrangers avaient fait invasion dans ses sanctuaires, jusqu'alors inaccessibles. Pendant cette période de défaillance générale, une autre cause d'affaiblissement se produit encore. Les grands-prêtres d'Ammon à Thèbes, constitués en race héréditaire, se mettent à jouer le même rôle que plus tard les Maires du Palais sous nos derniers rois mérovingiens; ils s'emparent successivement de toutes les hautes fonctions civiles et militaires, minent peu à peu la puissance royale et aspirent à renverser les rois légitimes. L'Egypte paie ainsi l'ambition des conquérants de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie. Humiliée autant qu'elle a été superbe, elle va voir bientôt son sol foulé encore une fois par les étrangers, et après avoir dominé en même temps sur les Kouschites, les Libyens et les Asiatiques, elle recevra d'eux des rois. Comme le dit très-justement M. Mariette, « c'est pour n'a-« voir pas su rester sur le terrain qui est véritablement le « sien, c'est-à-dire sur les bords du Nil, aussi loin qu'ils se « prolongent vers le sud, c'est pour avoir essayé de s'im-« poser là où mille questions de race et de climat com-« promettent son autorité, que son empire trop vaste « va se démembrer. » Telle en effet sera la fin de la plus brillante période de l'histoire d'Egypte. Impuissant à faire face à tant de dangers, l'empire de Ménès, après

Rhamsès III, marche douloureusement vers sa décadence. Au nord comme au sud, ses conquêtes lui échappent une à une, et au moment où, sous le dernier roi de la XXe dynastie, les grands-prêtres placent enfin sur leur tête la couronne des Pharaons, nous voyons l'Égypte réduite à ses plus petites frontières et entourée d'ennemis désormais plus puissants qu'elle.

II. — La soumission nominale de l'Asie antérieure et le paiement d'un tribut pour la Mésopotamie se prolongèrent pourtant assez tard dans le cours de la XXe dynastie. Non-seulement sous Rhamsès IV nous voyons les Assyriens rendre hommage au pharaon, mais près d'un siècle et demi plus tard, sous Rhamsès XII, vers 1150, nous savons avec certitude que la Mésopotamie reconnaissait encore la suzeraineté égyptienne et fournissait un tribut. C'est ce qui ressort d'une stèle provenant de Thèbes et conservée à la Bibliothèque Impériale de Paris, dont la longue inscription a été l'objet des études successives de M. Birch et de M. de Rougé. Le récit de cette stèle est assez curieux pour meriter d'être ici analysé. Rhamsès XII était allé faire une tournée en Mésopotamie pour y recevoir les tributs, quand il rencontra la fille d'un chef qui lui plut et qu'il épousa. Quelques années plus tard, Rhamsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi que celui-ci envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, atteinte d'un mal inconnu. Un médecin égyptien partit en effet avec le messager. La jeune fille souffrait d'une maladie nerveuse, et, selon la croyance du temps, on pensait qu'un esprit demeurait en elle. En vain le médecin eut-il recours à toutes les ressources de l'art; l'esprit, dit la stèle, refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi. Ceci se passait en l'an 15 de Rhamsès. Onze ans plus tard, en l'an 26, un

nouvel envoyé se présenta. Cette fois le beau-père du roi d'Égypte ne demandait plus un médecin; selon lui, c'était l'intervention directe d'un des dieux de Thèbes qui pouvait seule amener la guérison de la princesse. Comme la première fois, Rhamsès consentit à la demande du père de la reine, et l'arche sacrée d'un des dieux de Thèbes, nommé Chons, partit pour opérer le miracle demandé. Le voyage fut long : il dura un an et six mois. Enfin le dieu thébain arriva en Mésopotamie, et l'esprit vaincu fut chassé du corps de la jeune fille, qui recouvra immédiatement la santé. Mais à ce dénoûment ne s'arrête pas le récit gravé sur la stèle. Un dieu dont la seule présence amenait des guérisons si miraculeuses était précieux à bien des titres, et, au risque de se brouiller avec son puissant allié, le père de la jeune princesse résolut de le garder dans son palais. Effectivement, pendant trois ans et neuf mois l'arche de Chons fut retenue en Mésopotamie. Mais, au bout de ce temps, le chef qui avait ordonné cette mesure violente eut un songe. Il lui sembla voir le dieu captif qui s'envolait vers l'Égypte sous la forme d'un épervier d'or, et, en même temps, il fut attaqué d'un mal subit. Le beau-père de Rhamsès prit ce songe pour un avertissement céleste. Il donna immédiatement l'ordre de renvoyer le dieu, qui, en l'an 33 du règne, était de retour dans son temple de Thèbes.

Rhamsès XII, on le voit par le début de ce récit, au milieu du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, se considérait donc encore comme le maître légitime de la Mésopotamie, y faisait quelquefois acte de souveraineté et y percevait des tributs. Mais en dehors de cette marque de vasselage, l'autorité des rois d'Egypte sur les provinces asiatiques était dès lors bien fictive. Au delà de l'Euphrate ils n'avaient pas été en mesure d'empêcher la formation de l'empire assyrien, dont la puissance, inaugurée dans le commencement du XIVe siècle, suivait

une marche graduelle et toujours ascendante. Plus près de leurs frontières, ils avaient laissé les Philistins s'emparer des villes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, et se rendre ainsi maîtres de la route militaire, jadis si soigneusement gardée, qui permettait à l'Égypte de communiquer avec la Syrie et la Mésopotamie. Ils n'étaient pas intervenus dans les querelles des Philistins avec les Israélites et avec les Phéniciens, même quand ceux-ci avaient pris et détruit Sidon, pas plus qu'ils n'étaient intervenus lorsqu'un roi de la Mésopotamie araméenne, Chusan-Rasathaïm, avait conquis momentanément la Syrie septentrionale et toute la Palestine. Fort peu de temps après Rhamsès XII, le grand-prêtre d'Ammon, Her-Hor, exerça la puissance suprême, et c'est alors que se montre la dernière trace de la puissance des Pharaons en Asie.

III. — Vers ce temps, en effet (dans la seconde moitié du XII[e] siècle), la puissance de l'empire assyrien prenait un essor subit, les rois de Ninive entraient dans la voie des grandes conquêtes, et bientôt il ne fut plus question, entre le Tigre et l'Euphrate, d'autre domination que de celle-là. Dans l'intérieur de l'Égypte, Her-Hor (l'Horus suprême), après avoir uni à son titre sacerdotal ceux de surintendant des travaux publics et de généralissime des troupes, finit par prendre, sur les monuments, le titre et les marques de la royauté, tout en conservant le sacerdoce. Ce fut lui qui le premier renonça définitivement à toute prétention à la souveraineté de l'Asie et à tout souvenir de la politique constante des Pharaons depuis Thoutmès I[er]. Entrant dans une voie absolument contraire, il s'allia étroitement avec les rois de Ninive, dans l'amitié desquels il chercha un appui pour son usurpation ; cette alliance intime se marque dans les noms purement assyriens qu'il donna à la plupart de ses enfants. Après la mort de Her-Hor, la lignée des descen-

dants légitimes de Rhamsès III, qui subsistait encore, paraît avoir un instant repris le dessus ; le titre de grand-prêtre est seul accolé au nom du fils de ce personnage, Piankh. Mais bientôt, avec Pinetsem Ier, les dénominations royales reparaissent dans la famille pour s'y continuer pendant plusieurs générations. La race des Rhamsès est définitivement détrônée, et pour se donner une légitimité, la famille des prêtres usurpateurs s'allie par mariage à la descendance des compétiteurs de Séti II, dans la personne de la princesse Isi-em-Chev.

IV. — Cependant une dynastie rivale s'élevait dans la Basse Égypte, à Tanis, où les listes de Manéthon en placent le berceau et où l'on a trouvé le petit nombre de monuments qui en subsistent. Il paraît aujourd'hui démontré qu'elle ceignit la couronne dans cette ville quand les derniers Rhamsès régnaient encore de nom et les grands-prêtres d'Ammon de fait, dans la ville de Thèbes. C'est pendant les compétitions de cette dynastie et de la famille du prêtre Her-Hor que David régna sur les Israélites et parvint à leur créer momentanément une grande puissance territoriale, dont l'existence était alors possible par l'affaiblissement de l'Egypte et par ce fait que l'empire assyrien, encore imparfaitement développé, n'osait pas à ce moment faire franchir l'Euphrate à ses armées.

Les rois Tanites parvinrent, après une lutte assez prolongée, à triompher de leurs adversaires et à régner sur toute l'Égypte. Aussi ce furent eux que, plus tard, les historiens tels que Manéthon admirent comme continuant la série des souverains légitimes. L'un d'eux, contemporain de Salomon, lui donna sa fille en mariage, preuve évidente de ce que cette dynastie avait renoncé à toute revendication de l'ancienne puissance de l'Égypte en Asie. Elle ne régna pas, du reste, en tout beaucoup plus d'un siècle, et eut pour héritière une

autre famille, également venue de la Basse Egypte, de Bubastis.

Au moment où la dynastie tanite triompha définitivement en Egypte, les descendants de Her-Hor, qui continuaient à unir les titres du sacerdoce suprême à ceux de la royauté, se retirèrent dans la province d'Ethiopie, qu'ils s'étaient occupés à fortifier avec un soin tout particulier, et là ils se formèrent un État indépendant et rival de l'Egypte, bien qu'ayant la même langue et la même civilisation. La ville de Napata (aujourd'hui Djebel Barkal) fut celle qu'ils choisirent pour leur capitale; ils y fondèrent un sanctuaire d'Ammon avec un oracle, en antagonisme avec celui de Thèbes, et leur prétention constante fut désormais d'y avoir transféré les droits du sacerdoce légitime.

§ 18. — XXIIe, XXIIIe et XXIVe dynasties.

(x^e^, ixe et viiie siècles.)

I. — Un fait capital à remarquer en ce qui se rapporte à la XXIIe dynastie, que Manéthon qualifie de Bubastite, est celui-ci, que dans la série des rois de cette dynastie et dans les ancêtres paternels de son fondateur, connus par quelques monuments, presque tous les noms ont une physionomie asiatique incontestable et tout spécialement assyrienne. Nemrod, Teglath, Sargin; c'est un indice décisif de son origine. Au reste, à dater de la défaite des prêtres souverains de la famille de Her-Hor, la prépondérance de Thèbes avait cessé définitivement. Toutes les dynasties postérieures sont issues de la Basse Égypte et y fixent leur résidence. Ce sont désormais de vraies dynasties de *mamelouks,* comme celles qui gouvernèrent l'Egypte musulmane au moyen âge; toutes sortent des corps de soldats étrangers qu'à partir

de ce moment nous voyons former exclusivement la garde des souverains qui règnent sur les bords du Nil.

La manière dont la famille étrangère de la XXIIe dynastie parvint au trône nous est connue par le témoignage des monuments. Un certain Sargin, d'origine sémitique et établi à Bubastis, officier supérieur de l'armée, dont la famille s'était antérieurement alliée par mariage à la lignée des usurpateurs thébains descendus de Her-Hor, épousa la fille d'un roi qui paraît avoir été le dernier de la dynastie tanite. L'enfant né de cette union, Scheschonk, adopté par son aïeul maternel, fut d'abord régent de l'empire et gouverna ensuite comme roi. Ce fut lui qui fut le chef de la nouvelle dynastie.

II. — Scheschonk, que la Bible appelle Sésac, donna asile dans sa cour à Jéroboam fugitif, vers la fin du règne de Salomon; puis, quand ce personnage se fut mis à la tête des dix tribus schismatiques, Scheschonk, suivant la même politique et d'accord avec lui, envahit le royaume de Juda. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la cinquième année du règne de Roboam (970), il lança sur ce pays 1,200 chars de guerre, 60,000 cavaliers et une foule innombrable de soldats égyptiens, libyens, éthiopiens et troglodytes; il pénétra jusqu'à Jérusalem et enleva les trésors du Temple, ainsi que ceux du monarque. Ces conquêtes sont retracées sur un grand bas-relief de Karnak, daté du règne de Scheschonk lui-même, où l'on voit figurer, avec leurs noms, les 133 villes du royaume de Juda prises par l'armée égyptienne; la plupart de ces noms sont connus par les Livres Saints; la capitale du royaume n'y porte pas son appellation ordinaire de Jérusalem, mais elle se reconnaît avec certitude dans le nom *Iehoudaha-Malek*, « Juda la royale. »

III.—La durée exacte du règne de Scheschonk Ier n'est pas connue d'une manière certaine; mais on sait du moins qu'il atteignit sa vingt-et-unième année. L'histoire d'Osorchon ou plus exactement Sargin Ier, son fils, est encore pleine d'obscurités. On a seulement lieu de penser que ce fut sous lui ou son successeur que Azerch-Amen, roi d'Ethiopie, partant de Napata, envahit l'Egypte et la traversa dans toute sa longueur, jusqu'aux embouchures du Nil, la soumit momentanément à son sceptre et pénétra dans la Palestine à la tête d'une armée d'Ethiopiens et de Libyens. Nous avons déjà raconté (dans notre chapitre III) comment ce prince fut vaincu sur le territoire du royaume de Juda par Asa, le petit-fils de Roboam. La défaite du roi d'Ethiopie fut si complète qu'il ne paraît pas même avoir tenté de se maintenir en Egypte et qu'il s'enfuit jusqu'au fond de ses États. Mais la voie que son invasion avait ouverte devait être bientôt suivie par d'autres conquérants éthiopiens.

IV. — La généalogie et la chronologie de la dynastie bubastite, bien qu'élucidées complétement par les découvertes de M. Mariette au Sérapéum de Memphis, ne nous arrêteront pas, car aucun des Scheschonk, des Sargin et des Teglath qui la continuèrent n'a marqué dans l'histoire par un acte saillant. Disons seulement que la XXIIe dynastie se prolongea plus d'un siècle encore après Sargin Ier, et que les règnes s'y sont suivis en général par voie d'association, de manière à occuper en réalité un espace de temps très-inférieur à la somme qui résulterait de leur addition totale.

V. — La XXIIIe dynastie, tanite comme la XXIe, ne compte dans Manéthon que quatre rois, dont trois se retrouvent sur les monuments connus et dont un s'appelle Sargin comme dans la famille précédente; elle nous conduit jusqu'au milieu du VIIIe siècle av. J.-C., et il y

a lieu de penser que le système des associations de l'héritier à la couronne du vivant de son père y fut suivi comme il l'avait été constamment sous la XXIIe dynastie. Mais les listes de Manéthon ne donnent qu'une très-inexacte idée de l'histoire d'Egypte à cette époque. Ici, comme dans tous les temps de troubles, le prêtre de Sébennytus n'a enregistré que la dynastie tenue par lui et par les autorités auxquelles il se conformait comme légitime; il n'a fait aucune mention ni tenu aucun compte de ses rivaux et de ses compétiteurs. Mais dans la réalité le siècle de la XXIIIe dynastie fut un temps de troubles, de révolutions, de division du pays entre des familles rivales, de discordes civiles. Les monuments nous fournissent un certain nombre de noms royaux qui se placent forcément à cette époque, et nous font connaître des princes proclamés dans telle ou telle partie de l'Egypte en antagonisme avec les souverains de Tanis. L'existence de plusieurs familles qui se disputaient le trône et possédaient chacune une portion du territoire est, du reste, nettement indiquée dans un passage du prophète Isaïe, qui vivait alors et prédit que l'anarchie conduirait bientôt l'Egypte à la domination étrangère. « Les princes de Tanis, dit-il, sont devenus insensés, les « princes de Memphis se sont égarés; ils ont séduit « l'Egypte, ceux qui étaient le soutien de ses peuples. « Et je livrerai l'Egypte entre les mains d'un maître « violent, qui la dominera avec empire. »

Le tableau de l'état de désordre complet et d'anarchie où l'Egypte, déchirée par les prétentions rivales, se trouvait alors, peut être facilement tiré de la longue inscription d'une stèle découverte par M. Mariette dans les ruines de Napata, stèle qui était destinée à célébrer la soumission de l'Egypte entière par un roi nommé Piankhi, lequel fit de la Thébaïde une simple province dépendant de l'Ethiopie et soumit la Basse Egypte à un tribut. L'inscription traduite par M. de Rougé raconte

en grands détails cet événement, les combats livrés contre les chefs du Delta, et la prise de possession du pouvoir à Thèbes par le prince éthiopien, qui là fut favorablement accueilli de la population. Il semble en effet que la famille des grands-prêtres d'Ammon, même après sa retraite en Ethiopie, avait gardé de nombreux partisans dans cette ville de son sacerdoce, et pendant toute la période de l'histoire égyptienne à laquelle nous sommes parvenus, Thèbes se montre constamment mieux disposée pour les rois éthiopiens et leurs prétentions que pour les princes qui règnent dans le Delta. Quant à la situation de la Basse Egypte au moment où Piankhi entrait pacifiquement à Thèbes et s'emparait de Memphis par la force, il résulte de la stèle de Napata que les deux dynasties contemporaines mentionnées par Isaïe, celle de Tanis que Manéthon a enregistrée comme légitime et celle de Memphis dont trois rois sont connus par les fouilles du Sérapéum, n'étaient pas les seules à s'y disputer le pouvoir. La Basse et la Moyenne Egypte, et surtout le Delta, étaient divisés en treize petits états rivaux, auxquels commandaient des princes sortis pour la plupart des rangs de la garde libyenne des Maschouasch, véritables janissaires qui avaient peu à peu escaladé les marches du trône sous les rois obscurs et fainéants de la fin de la XXII[e] dynastie. Cinq seulement parmi ces chefs portaient le titre de rois. Les plus puissants, au temps de l'invasion de Piankhi, étaient Osorchon ou Sargin, de la lignée tanite admise comme légitime par Manéthon, Tafnekht de Saïs, le Tnéphactus de Diodore de Sicile, et Pefaabast qui régnait à Héracléopolis dans la Moyenne Egypte. Un tel état d'anarchie et de division devait naturellement faire de l'Egypte une proie facile pour toute invasion étrangère qui viendrait s'abattre sur elle. C'est ainsi que Piankhi réussit sans obstacles sérieux à soumettre momentanément tout le pays et à en conserver la partie méridionale, et que

bientôt après, la vie nationale allait se trouver pour quelque temps interrompue par une nouvelle conquête, venue des rives du Haut-Nil.

VI. — La XXIV[e] dynastie se composa d'un seul roi, Bokenranf, le Bocchoris des Grecs, fils du Tafnekht contemporain de l'invasion de Piankhi, lequel ne régna que six ans. Ce prince réussit-il à expulser les Ethiopiens de la Haute Egypte, ou fut-il seulement celui des rois partiels du nord qui plaça la Basse Égypte sous un sceptre unique? On ne sait encore rien de positif sur son règne; les monuments sont muets. Une nouvelle invasion éthiopienne, qui cette fois eut pour résultat de placer pour quelque temps la couronne d'Egypte sur la tête des rois de Napata, emporta bientôt le pouvoir de Bokenranf avec l'indépendance de l'Egypte.

§ 19. — Dynastie éthiopienne.

(725-665 avant Jésus-Christ.)

I. — Nous voici maintenant bien loin des grandes batailles de Osortasen ou des Thoutmès, de ces tributs imposés par le pharaon vainqueur à *la vile race de Kousch*, de ces victoires qui avaient réduit toute la vallée du Nil, jusqu'en Abyssinie, à l'état de province égyptienne. C'est Kousch maintenant qui traite l'Égypte en pays vaincu et vient régner dans les palais de Thèbes tout pleins de la gloire des Thoutmès, des Amenhotep et des Rhamsès.

Bokenranf occupait à peine le trône depuis quelques années lorsque Schabaka, roi d'Éthiopie, le Sabacon des Grecs et le Sua de la Bible [1], descendit des environs des

[1] La syllabe *ka*, par laquelle se terminent les noms de tous les

cataractes à la tête d'une formidable armée d'Éthiopiens et de nègres et soumit toute l'Égypte à son sceptre, jusqu'aux rivages de la Méditerranée. S'étant emparé de la personne du malheureux Bokenranf, il le fit brûler vif, probablement pour décourager toute résistance par ce terrible exemple. Mais cet acte de barbarie n'effraya pas assez les indigènes pour que la domination des Éthiopiens fût partout et toujours incontestée. Alors, comme au temps des Pasteurs, une royauté nationale continua à vivre et à protester contre la conquête dans certains cantons du royaume. La famille qui forma ensuite la XXVI[e] dynastie (dite de Saïs) exerça, selon toute apparence, l'autorité dans la partie occidentale du Delta, pays de défense assez facile dans une guerre de partisans. Hérodote nous met ici sur la voie, en nous parlant d'un roi réfugié dans les marais pendant le règne des Éthiopiens. Nous savons aussi, non par le témoignage direct des monuments égyptiens, mais par celui des inscriptions assyriennes, que les petits dynastes locaux des villes du Delta relevèrent leur autorité vers la fin de la domination éthiopienne et portèrent le titre royal comme vassaux du monarque kouschite, mais vassaux très-indisciplinés et toujours en révolte.

II. — Néanmoins ces résistances partielles n'empêchèrent pas la dynastie éthiopienne d'obtenir au dehors une grande considération. Schabaka fut appelé par Osée, roi d'Israël, à son aide contre les Assyriens. Cet appel

rois de la dynastie égyptienne, était l'article dans la langue de Kousch. On pouvait donc indifféremment l'ajouter ou le retrancher du nom. Les monuments égyptiens et la liste de Manéthon donnent pour le nom du conquérant fondateur de la dynastie la forme Schabaka, avec l'article; la Bible a basé sa transcription sur la forme Schaba ou Schava, sans l'article; dans l'un et dans l'autre cas le nom est le même en ce qui est de ses éléments essentiels.

fut inutile à Osée, mais il paraît que le pharaon fit une expédition lorsqu'il était déjà trop tard pour secourir Samarie, car dans une inscription de Karnak, la flatterie lui attribue la Syrie comme tributaire. Bientôt après, Sargin, roi d'Assyrie, lui fit subir une sanglante défaite à Raphia. Le troisième roi de la dynastie, Tahraka, n'étant encore que prince royal, mais envoyé sans doute par son parent le roi Schabatoka (le Sabacon II de certains écrivains grecs, le Séthos d'Hérodote[1]), marcha contre Sennachérib lorsque ce roi de Ninive envahit le royaume de Juda. Nous avons raconté, dans le chapitre consacré à l'histoire des Hébreux, le désastre vraiment miraculeux qui anéantit alors l'armée de Sennachérib et délivra l'Égypte comme la Palestine d'un formidable danger. Le même Tahraka, devenu roi un peu plus tard, dans les vingt-six ans qu'il occupa le trône, entreprit des guerres considérables en Libye. Il passait pour avoir porté ses armes jusqu'au détroit de Gibraltar, à l'extrémité nord-ouest du continent africain. Un bas-relief de Médinet-Abou le représente tenant d'une main les chevelures réunies de plusieurs chefs vaincus qu'il menace de sa masse d'armes.

Mais les armes de Tahraka ne furent pas toujours aussi heureuses ; il eut avec l'empire assyrien des démêlés dans lesquels il fut vaincu à plusieurs reprises. Ce ne sont pas, comme de raison, ses propres inscriptions officielles qui nous les ont fait connaître; ce sont celles de Ninive. Assarahaddon, fils de Sennachérib, vers 670 ou 669, reprenant et continuant les plans de conquête de son père, entra en Egypte à la tête d'une nombreuse armée, et avec l'alliance des petits roitelets du Delta, qui étaient alors au nombre de dix-neuf, il battit les troupes du roi d'Éthiopie, les chassa de la Basse-

[1] Hérodote a suivi pour ce nom la forme Schabato ou Schavato, sans l'article final *ka*.

Egypte, et réunit cette région à ses états, faisant des princes qui l'avaient soutenu des vassaux de la monarchie assyrienne; aussi ajouta-t-il alors à ses titres ceux de « roi d'Égypte et d'Éthiopie. » A sa mort, en 668, les dynastes du Delta, qui ne trouvaient aucun avantage à avoir échangé la domination éthiopienne contre la domination assyrienne, se soulevèrent et rappelèrent Tahraka. Mais Assourbanipal, qui venait de succéder à son père sur le trône de Ninive, accourut en Egypte. Les princes des villes du Delta, changeant encore une fois de parti, se déclarèrent pour lui. Assourbanipal vainquit l'armée éthiopienne, prit d'assaut d'abord Memphis et ensuite Thèbes, où il installa comme roi de la Haute et Moyenne Egypte sous sa suzeraineté le prince de Saïs, Nèchao, dont la famille s'était toujours montrée la plus énergiquement opposée aux Ethiopiens et la plus vaillante dans ses revendications d'indépendance nationale. Ceci fait, il retourna en Assyrie. A peine était-il parti que Tahraka descendit le Nil avec ses légions éthiopiennes, après avoir acheté l'alliance et l'appui des petits rois du Delta. En vain Nèchao essaya de lui résister; il fut vaincu, pris et mis à mort comme rebelle. Assourbanipal irrité revint une seconde fois en Égypte (666). Il prit de vive force Tanis, Mendès, Saïs et Memphis, battit les Ethiopiens en bataille rangée et reconquit au moins toute l'Égypte inférieure. Ne voulant plus se fier aux dynastes locaux, il les déposa tous et établit dans le pays une administration assyrienne, avec des garnisons dans les principales villes. Mais à peine était-il de nouveau retourné à Ninive que l'édifice de sa conquête s'écroulait encore une fois. Les princes dépossédés par Assourbanipal attaquèrent les garnisons assyriennes qui occupaient leurs cités; ils appelèrent Tahraka à leur aide et le reconnurent pour leur suzerain; de cette manière sa domination fut rétablie. Mais il mourut presque aussitôt, et son fis Rotmen lui succéda.

Alors le monarque ninivite, voulant profiter de la circonstance de ce changement de règne, reprit l'offensive, battit de nouveau les Ethiopiens et remonta en quarante jours de Memphis à Thèbes, qu'il dévasta. Ce succès, du reste, ne le conduisit à aucun résultat sérieux, car il dut reconnaître bientôt l'impossibilité de se maintenir en Egypte et se décider à évacuer définitivement le pays.

III. — Du reste, les souvenirs de cette époque ne sont pas exclusivement belliqueux. Hérodote attribue à Sabacon l'abolition de la peine de mort, à laquelle il substitua les travaux forcés. Diodore de Sicile parle de nombreux canaux et Hérodote de terrassements destinés à exhausser les monticules où s'élevaient les villes au-dessus des eaux débordées, travaux qui seraient dûs à la dynastie éthiopienne. On a objecté que cette législation et ces travaux ne concordent point avec le caractère violent et féroce du meurtrier de Bokenranf et qu'il faut sans doute les rapporter à quelqu'un de ses successeurs; mais, sans même se demander si Bokenranf n'avait pas attiré sur lui l'atroce vengeance dont il fut la victime, peut-être en ordonnant quelques cruautés sur des prisonniers éthiopiens, ou ne fut pas traité par Schabak en vassal rebelle, il faut remarquer que les travaux relatifs à l'inondation du Nil sont d'urgente nécessité, et qu'on dut s'y appliquer promptement pour remédier au désordre apporté par la conquête. On voit à Louxor Schabaka faisant des offrandes aux dieux de Thèbes de la même manière qu'un souverain indigène. Lui et ses successeurs avaient adopté des prénoms égyptiens.

Les historiens grecs racontent que, dans la vingt-sixième année de son règne, Tahraka évacua tout à coup l'Égypte et se retira en Ethiopie. Cette retraite volontaire des Ethiopiens paraît un fait réel, mais elle ne fut

pas celui de Tahraka, qui mourut roi d'Égypte ; il faut l'attribuer à son fils Rotmen. Hérodote prétend qu'elle eut lieu à la suite, d'un songe. Sans doute quelque motif superstitieux put contribuer à cette résolution inattendue, mais il est probable qu'elle fut surtout motivée par une vigoureuse insurrection de la Basse-Egypte.

§ 20. — Dodécarchie. — Les rois Saïtes.

(665-527.)

I. — Après avoir raconté la fin de la dynastie éthiopienne, Diodore de Sicile dit : « Il y eut ensuite en « Egypte une anarchie qui dura deux ans, pendant les- « quels le peuple se livrait aux désordres et aux guerres « intestines. Enfin douze des principaux chefs tramèrent « une conspiration. Ils se réunirent à Memphis, et s'é- « tant engagés par des serments réciproques, ils se pro- « clamèrent rois..... Mais au bout de quinze ans le « pouvoir échut à un seul. »

Le principal événement des deux années d'anarchie complète qui suivirent la retraite des Ethiopiens nous est raconté dans l'inscription d'une stèle découverte à Napata par M. Mariette. Le fils de Tahraka étant mort sans héritiers directs, après un règne très-court, un personnage du nom de Amen-méri Nout, qui devait être son parent plus ou moins éloigné, se fit proclamer à sa place. Un songe prophétique lui avait annoncé cette élévation, et aussi qu'il réunirait sur sa tête la couronne d'Egypte à celle d'Ethiopie. En conséquence, profitant de ce que l'Egypte se trouvait sans roi, il partit à la tête d'une nombreuse armée pour s'y faire reconnaître. Thèbes le reçut avec acclamations ; mais à Memphis les choses se passèrent autrement. Les chefs du Delta, interrompant leurs discordes pour se coaliser contre l'en-

vahisseur éthiopien, lui disputèrent l'entrée de la cité sacrée de Phtah; il fallut un combat sanglant pour lui en ouvrir les portes. Après y avoir séjourné quelque temps, Amen-méri Nout poursuivit ses adversaires jusque dans les marais du Delta; mais il ne put s'emparer de leurs villes, et l'inondation le força bientôt à se retirer à Memphis. Tandis qu'il y préparait une nouvelle expédition, les chefs qui venaient de lui résister avec succès, espérant le voir se retirer après sa cupidité satisfaite, lui envoyèrent un tribut considérable. Content de ce résultat, le roi d'Ethiopie, qui paraît n'avoir en réalité voulu faire en Egypte qu'une de ces grandes razzias dans lesquelles la guerre consiste bien souvent en Orient, reprit la route de ses États, laissant à elle-même la plus grande partie du pays, c'est-à-dire le Delta et l'Égypte Moyenne.

II. — L'invasion d'Amen-méri Nout, en montrant les dangers de l'anarchie, doit avoir été l'une des causes principales qui ramenèrent un ordre relatif, ainsi que l'établissement régulier de la dodécarchie. Les douze chefs ou rois qui se partagèrent alors amiablement la Basse-Egypte appartenaient probablement pour la plupart, comme ceux du temps de la XXIII[e] dynastie, à la milice des Maschouasch, Libyens d'origine, établis dans le Delta depuis le règne de Mérenphtah (XIX[e] dynastie) et devenus le nerf de la contrée au point de vue militaire. Le fait paraît du moins certain en ce qui est de Psamétik, celui de ces chefs qui finit par demeurer seul. Son nom n'a rien d'égyptien, et la forme en est, au contraire, toute libyque. Mais, bien que d'origine étrangère, sa famille avait su s'identifier aux intérêts et aux passions patriotiques de la population; son père et son aïeul, dans le pays de Saïs, avaient maintenu le drapeau de la résistance pendant la plus grande partie de la domination éthiopienne; son père même, Néchao, comme

nous l'avons vu tout à l'heure, était tombé victime de la cause nationale.

Tandis que la dodécarchie gouvernait ainsi la Basse-Égypte, la Thébaïde continuait à appartenir aux rois éthiopiens. Elle était aux mains de Piankhi II, successeur d'Amen-méri Nout, qui paraît n'avoir fait que passer sur le trône. Ce prince, que tout indique comme un simple parvenu, partageait le pouvoir avec sa femme Améniritis, sœur de Schabaka, qu'il avait épousée pour se créer un droit de légitimité en l'absence d'héritiers directs de Tahraka. Améniritis, du reste, était une femme d'une rare intelligence et d'un mérite supérieur; elle avait à plusieurs reprises déjà été chargée de la régence de l'Egypte sous les trois souverains de la dynastie éthiopienne, et elle avait su se créer une grande popularité à Thèbes et dans le pays environnant.

III. — La bonne intelligence entre les douze rois confédérés de la Basse-Egypte dura quinze ans. Un oracle, raconte Hérodote, avait prédit que l'Egypte entière finirait par appartenir à celui d'entre eux qui ferait des libations à Phtah avec un vase d'airain. Un jour que les douze princes offraient un sacrifice, le grand-prêtre leur présenta des coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir. Mais s'étant trompé sur le nombre, il n'en apporta que onze pour les douze rois. Alors Psamétik, qui peut-être avait préparé d'avance cette petite scène pour faire de lui l'homme désigné par l'oracle, voyant qu'il n'avait point de coupe comme les autres, prit son casque, qui était d'airain, et s'en servit pour les libations. Un prompt exil dans les marais du Delta fut la conséquence de cette action, dont les autres rois s'étaient aperçus. Quant à Psamétik, résolu de se venger de l'outrage qui lui était fait, il envoya à son tour consulter l'oracle. Cette fois il lui fut répondu qu'il serait vengé par des hommes de bronze

sortis de la mer. Peu de temps après, des Grecs qui avaient fait naufrage sur les côtes descendirent à terre revêtus de leurs armures. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psamétik dans les marais, et comme jusqu'alors cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes de bronze sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant par ce discours que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Grecs et les engagea par de grandes promesses à prendre son parti. Puis, avec ces troupes auxiliaires et les Egyptiens qui lui étaient restés fidèles, Psamétik se mit en campagne, détrôna les onze rois ses collègues, expulsa les Ethiopiens de la Thébaïde, et rendit à l'Egypte son ancien territoire, de la Méditerranée à la première cataracte. Pour se concilier les nombreux partisans que les princes éthiopiens comptaient, comme nous l'avons déjà dit, dans la Haute-Egypte, il épousa la princesse Schap-en-ap, fille et héritière de Piankhi II et d'Améniritis.

IV. — Psamétik Ier, le Psammitichus des Grecs, une fois maître unique du pouvoir, considéra comme non avenu tout ce qui s'était passé en dehors de lui depuis la mort de Tahraka, pendant les deux ans de désordres et les quinze ans de la dodécarchie ; il se mit à dater ses monuments de la 17e année de son règne.

Elevé par le secours des étrangers, il continua d'en appeler un grand nombre autour de lui. Il fit venir des mercenaires d'Arabie, de Carie et d'Ionie, les combla de présents, et leur assigna pour cantonnement des terres situées entre la bouche Pélusiaque du Nil et la ville de Bubastis, dans un nome qui faisait partie de ceux où la classe militaire était établie. Il confia dans la suite à des étrangers quelques-unes des fonctions les plus élevées du pays. Dans une expédition qu'il fit en Syrie, il alla jusqu'à donner à ses auxiliaires tous les postes

d'honneur et les plaça à la droite de l'armée. La caste militaire, blessée dans son orgueil, lésée dans ses intérêts, émigra et alla s'établir en Ethiopie. Cette désertion de 200,000 hommes, qui représentaient presque toutes les forces militaires du pays, devait naturellement affaiblir beaucoup l'Egypte. En vain Psamétik s'efforça de les rappeler; ils préférèrent rester en Ethiopie. Psamétik alors resserra plus intimement ses liens avec les étrangers, et pour s'assurer au moins l'alliance de la caste sacerdotale, il prodigua ses largesses aux temples des Dieux. Il fit construire à Memphis un pylone devant le temple de Phtah, éleva ou plutôt agrandit l'édifice sacré dans lequel on nourrissait Apis, quand il s'était manifesté. Grâce à ces travaux, l'art égyptien eut une dernière renaissance, qui se prolongea pendant toute la durée de la dynastie saïte et qui, sans atteindre à la vérité et à la grandeur des anciennes écoles, produisit cependant un grand nombre d'œuvres charmantes par leur finesse. Il semble aussi qu'à ce moment on ait procédé à une révision d'une partie au moins des livres sacrés, et particulièrement du fameux *Rituel funéraire.*

Le fondateur du pouvoir réel de la XXVI[e] dynastie s'occupa aussi activement de l'administration de l'Etat, augmenta ses revenus en favorisant le commerce extérieur, établit des relations suivies avec la Grèce et la Phénicie, et fit ainsi sortir l'Egypte du mystérieux isolement dans lequel l'avait renfermée une politique de plusieurs siècles. « Psammitichus, dit Diodore de Sicile, « recevait avec hospitalité les étrangers qui venaient « visiter l'Egypte; il aimait tellement la Grèce qu'il fit « apprendre à ses enfants la langue de ce pays. Enfin, « le premier des rois égyptiens, il ouvrit aux autres « nations des entrepôts de marchandises et donna aux « navigateurs une grande sécurité, car ses prédécesseurs avaient rendu l'Egypte inaccessible aux étran-

« gers, en faisant périr les nns et en condamnant les « autres à l'esclavage. »

Désireux d'affermir sa dynastie par la gloire militaire, Psamétik voulut reprendre la politique de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie dans les pays asiatiques et conquérir la Syrie, où la possession des riches cités phéniciennes, dans lesquelles le commerce avait entassé depuis des siècles les trésors du monde, tentait particulièrement sa cupidité. Mais il fut arrêté dès les premiers pas, et presque sur la frontière d'Egypte, par la ville d'Azoth, dont il ne parvint à s'emparer qu'après un siége de vingt-neuf ans.

V. — Néchao, son fils, continua la guerre et fit d'abord de plus rapides progrès. Il battit près de Mageddo, sur l'ancien champ de bataille de Thoutmès III, les Syriens et les Juifs, commandés par Josias, roi de Juda, qui voulaient s'opposer à son passage (609), et s'empara momentanément de toute la Syrie. Mais à cette époque s'élevait entre le Tigre et l'Euphrate un empire redoutable, qui allait atteindre, sous Nabuchodonosor, le plus haut degré de puissance. C'était la monarchie chaldéo-babylonienne. Le choc de ces deux puissances, qui prétendaient toutes deux à la suprématie de l'Asie, était inévitable. Les rois d'Égypte et de Babylone se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate, près de Circésium ou Karkémisch. Néchao fut vaincu, mis en fuite; une seule bataille lui enleva ses conquêtes et le rejeta en Egypte (604).

Mais la guerre extérieure n'était pas la seule préoccupation de ce prince. Comme son père, il avait entrepris l'œuvre pacifique de l'extension du commerce égyptien. Les communications, devenues plus fréquentes avec les étrangers, et rendues plus faciles par l'institution d'une nouvelle corporation d'interprètes, avaient agrandi les idées de ce prince, et lui avaient inspiré les plus

nobles projets, entre autres celui de rouvrir le canal de Séti I[er] entre le Nil et la Mer Rouge, que l'incurie des princes fainéants de la XX[e] dynastie avait laissé depuis des siècles obstruer par les sables du désert. Le travail était devenu aussi difficile qu'une création nouvelle, et Hérodote prétend que 120,000 hommes y périrent, des épidémies ayant éclaté parmi les ouvriers agglomérés. Mais il ne fut pas achevé; Néchao, après quelques années, fit tout à coup suspendre les travaux, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour les barbares.

Si le canal était abandonné, les expéditions maritimes ne le furent pas. Voulant étendre les relations commerciales de l'Egypte, Néchao fit entreprendre la circumnavigation de l'Afrique. Il chargea des Phéniciens de faire le tour du continent africain, à travers des mers alors inconnues du monde entier, en partant du Golfe Arabique et en revenant par le détroit des Colonnes d'Hercule. Ce voyage dura trois années, et il fut accompagné de circonstances telles que les Phéniciens n'auraient pu les inventer, s'il n'eut été réellement accompli. Mais il resta sans résultat, et les connaissances acquises par cette hardie navigation furent bien vite oubliées.

VI. — Psamétik II, le Psammis des Grecs, qui succéda à son père Néchao, ne règna que six ans, et mourut au retour d'une expédition contre les Ethiopiens. Il élevait en effet des prétentions à leur couronne, et, pour s'y créer des droits en se rapprochant de leur lignée royale, il avait épousé sa propre tante, la princesse Net-aker, fille de la reine Schap-en-ap et petite-fille d'Améniritis.

VII. — Après lui, son fils Ouahprahet (le Soleil agrandit son cœur), appelé par les Grecs Apriès, monta sur le trône, qu'il occupa pendant vingt-cinq ans. Il reprit la

politique des guerres asiatiques, et à la tête d'une nombreuse flotte, après une attaque infructueuse contre l'île de Cypre, il vint assaillir la Phénicie, prit d'assaut la ville de Sidon et répandit la terreur dans toutes les cités phéniciennes. C'est ce même prince, désigné sous le nom d'Ophra par la Bible, qui vint au secours de Sédécias, roi de Juda, menacé par Nabuchodonosor. Mais son intervention fut inutile et attira seulement une invasion babylonienne sur les provinces orientales du Delta.

Quelque temps après, Ouahprahet ayant envoyé une armée contre Cyrène, l'expédition fut malheureuse et l'armée se révolta. Il chargea un certain Ahmès, l'Amasis des Grecs, d'apaiser ce soulèvement. Celui-ci alla trouver les révoltés, mais tandis qu'il les haranguait, un Egyptien qui était derrière lui lui mit un casque sur la tête, en s'écriant : « Qu'il soit notre roi ! » Ahmès ne résista point et marcha contre Ouahprahet; qui se mit à la tête des mercenaires. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis et en vinrent aux mains. Les mercenaires combattirent avec courage, mais, inférieurs en nombre, ils furent défaits. Ouahprahet, fait prisonnier, fut conduit à Saïs et enfermé dans le magnifique palais qu'il avait habité comme roi. Il y était traité généreusement ; mais les Egyptiens que ce malheureux prince avait vivement blessés dans leur amour-propre national, en s'appuyant exclusivement sur les étrangers, exigèrent qu'Ahmès le leur abandonnât. Ils ne l'eurent pas plus tôt entre leurs mains qu'ils l'étranglèrent.

VIII. — Ahmès ou Amasis, en imitation de la politique de ses devanciers, épousa l'héritière des droits de la maison Saïte, la princesse Ankhs-en-Ranofréhet, fille de Psamétik II. Au commencement de son règne, les Egyptiens, d'après ce que nous apprend Hérodote, n'avaient pas pour lui une grande considération, parce

qu'il était d'une naissance obscure; mais il sut se relever par sa prudence et son habileté: il se compara, dans une circonstance solennelle, à un vase d'or employé d'abord à de vulgaires usages, et qui, changé en statue de Dieu, devient l'objet de la vénération de tous. Ce prince, homme d'esprit, sut parfaitement concilier avec ses plaisirs les affaires de l'état. C'était lui qui disait à ses amis: « Ne savez-vous pas qu'on ne bande un arc que quand on « en a besoin, et qu'après qu'on s'en est servi on le dé« tend? Si on le tenait toujours bandé, il se romprait, et « l'on ne pourrait plus s'en servir au besoin. Il en est de « même de l'homme : s'il était toujours appliqué à des « choses sérieuses, sans rien donner à ses plaisirs, il de« viendrait insensiblement, et sans s'en apercevoir, fou « ou stupide. » Du reste, suivant le témoignage d'Hérodote, « l'Egypte ne fut jamais plus prospère ni plus floris« sante que sous le règne d'Amasis, soit par la fécondité « que le fleuve lui procura, soit par l'abondance des « biens que la terre fournit à ses habitants. Il y avait « alors en ce pays 20,000 villes bien peuplées. » Tout est compris sans doute, villages et hameaux, dans ce chiffre donné par les prêtres, qui aimaient, sous la domination des Perses, à exagérer la splendeur de l'Egypte avant son asservissement.

Le grand commerce que la terre des pharaons faisait alors avec les étrangers, et surtout avec les Grecs, fut une des causes principales de la prospérité du pays aux derniers moments de son indépendance. Amasis accorda à ce peuple si industrieux, si actif, une protection toute spéciale, et non-seulement il permit aux Grecs de s'établir à Naucratis, mais il autorisa le libre exercice de leur culte, et leur assigna des places où ils pussent élever à leurs divinités des temples et des autels. Le plus grand et le plus célèbre de ces temples s'appelait Hellénion. Il avait été bâti par les villes grecques de l'Asie Mineure : du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée,

Clazomène; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis; et du côté des Eoliens, Mitylène. Les Éginètes avaient également bâti pour eux un temple à Jupiter, les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon. Amasis voulut même contribuer, pour une somme de 100 talents, à la reconstruction du temple de Delphes qui avait été détruit par un incendie. En même temps il s'alliait aux Grecs de la Cyrénaïque, en épousant la fille d'un de leurs princes, Laodice, et il envoyait à la ville de Cyrène une statue dorée de Minerve avec son portrait. Il donna en outre à divers temples de la Grèce plusieurs statues et des ouvrages de grand prix qu'Hérodote assure avoir vus lui-même. L'historien grec nous apprend aussi que l'île de Cypre fut soumise et réunie à l'Egypte par Amasis.

Ce prince magnifique ne pouvait oublier dans ses libéralités les dieux du pays. Le temple d'Isis dans la ville de Memphis, qu'Hérodote qualifie d'admirable, celui de Neith à Saïs, dont les portiques surpassaient, dit-on, tous les monuments de ce genre, tant par leur élévation que par la grosseur de leurs colonnes, enfin la chambre monolithe qu'il fit élever à Eléphantine, prouvaient que sous son règne les arts n'avaient rien perdu de l'éclat qu'avaient su leur rendre les Psamétik.

L'Egypte paraissait donc, au temps d'Amasis, aussi florissante qu'à aucune autre époque de son histoire. Mais cette prospérité dissimulait mal l'affaiblissement de l'esprit public et des institutions nationales. Les rois Saïtes avaient cru vivifier l'Egypte et rendre un peu de jeune sang à la vieille monarchie fondée par Menès, en permettant au grand courant d'idées libérales dont la Grèce se faisait déjà l'instigatrice de se répandre dans son sein. Sans le savoir, ils avaient par là introduit sur es bords du Nil un nouvel élément de décadence. Exclusivement constituée pour la durée, pour conserver ses traditions en bravant les siècles, la civilisation égyptienne

ne pouvait se maintenir qu'en demeurant immobile. Du jour où elle se trouva en contact avec l'esprit de progrès, personnifié dans la race et dans la civilisation grecque, elle devait forcément périr. Elle ne pouvait se lancer dans une voie nouvelle, qui était la négation de son génie, ni continuer son existence immuable. Aussi, dès que l'influence grecque commença à la pénétrer, tomba-t-elle en pleine dissolution et s'affaissa-t-elle sur elle-même dans un état de décrépitude déjà semblable à la mort. La caste militaire ayant émigré presque tout entière, la nation était restée désarmée. Des étrangers odieux au peuple avaient été chargés veiller à sa défense, et même employés dans des guerres et des conquêtes au dehors qui avaient échoué. L'indignation publique s'était changée en révolte. Un aventurier hardi s'était emparé du trône et avait trouvé le pays si bien lancé dans les voies nouvelles, que lui-même favorisa les étrangers, ce qui contribua à enrichir l'Egypte, mais ce qui excita aussi la cupidité des conquérants. Quand ceux-ci arrivèrent, l'Egypte n'eut à leur opposer qu'un peuple qui avait perdu l'habitude des armes. Aussi, le fils d'Amasis, Psamétik III, le Psamménite des Grecs, ne monta-t-il sur le trône que pour voir, presque aussitôt après son avénement, l'indépendance de l'Egypte succomber définitivement sous les coups des Perses de Cambyse.

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.

§ 1. — Constitution sociale.

I. — La division du peuple en classes était la base de la constitution sociale de l'Égypte; la royauté en était le sommet. Le nombre de ces classes varie dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Le premier en distingue sept: les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les gens de métiers, les interprètes, les pilotes. Le second divise autrement la population. Pour lui, il n'y a que cinq classes: les prêtres, les guerriers, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans. Cette divergence entre les deux historiens, qui avaient tous deux vu et parcouru l'Égypte, indique que les renseignements qu'ils nous ont transmis sur cette matière étaient incomplets et assez légèrement pris. De plus, bien des conditions civiles que nous voyons signalées et mentionnées sur les monuments ne rentrent naturellement dans aucune des classes énumérées par les deux écrivains grecs.

On a longtemps supposé, sur la foi de témoignages

mal interprétés, que le peuple égyptien était sévèrement divisé en castes. Un savant moderne, J. J. Ampère, a victorieusement réfuté cette idée. La caste, en effet, n'existe qu'à trois conditions imposées à ses membres : s'abstenir de certaines professions qui leur sont interdites, se préserver de toute alliance en dehors de la caste, continuer la profession qu'on a reçue de ses pères. Or, pour ne parler que des classes sacerdotale et militaire, au sein desquelles les professions se seraient transmises de père en fils suivant Hérodote et Diodore, voici ce que nous apprennent les monuments : 1° les fonctions sacerdotales et militaires, loin d'être exclusives, étaient souvent associées les unes avec les autres, et chacune d'elles avec des fonctions civiles, le même personnage pouvant porter un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil ; 2° un personnage revêtu d'un titre militaire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale ; 3° les membres d'une même famille, soit le père, soit le fils, pouvaient remplir l'un des fonctions militaires, l'autre des fonctions civiles ; ces fonctions enfin ne passaient pas nécessairement aux enfants.

Il n'y avait donc pas de caste sacerdotale dans le sens rigoureux du mot, puisque les prêtres pouvaient être en même temps généraux ou gouverneurs de province, architectes ou juges. Il en était de même de l'état militaire, dans lequel le même homme était chef des archers et gouverneur de l'Ethiopie méridionale, préposé aux constructions royales et chef de soldats étrangers. L'hérédité n'était pas non plus la loi générale de la société égyptienne. Sans doute le fils héritait souvent de l'emploi de son père, et plus souvent dans les classes sacerdotale et militaire que dans les autres ; mais ce fait, qui se retrouve dans une foule d'autres sociétés, ne prouve nullement que l'hérédité fut absolue et universelle. Il y avait jadis en France une classe essentiel-

lement vouée à la guerre, c'était la noblesse; il y en avait une autre au sein de laquelle les charges se transmettaient à peu près de père en fils; c'était la classe des magistrats. On n'en conclura pas cependant que la France ait jamais été soumise au régime des castes. Il serait donc plus juste de traduire par le mot « corporation, » ainsi que l'a fait Ampère, le mot grec auquel on a donné le sens de « caste. »

II.— De toutes les classes entre lesquelles se partageait la société égyptienne, celles des guerriers et des prêtres jouissaient des plus grands honneurs. Les prêtres, surtout sous les dernières dynasties, formaient dans l'Etat une sorte de noblesse privilégiée. Ils remplissaient les plus hautes fonctions et possédaient la plus grande et la meilleure partie du sol; et pour rendre cette propriété inviolable, ils la représentaient comme un don de la déesse Isis, qui leur avait, dans le temps où elle était sur la terre, assigné un tiers du royaume. Ces terres étaient exemptes de toute espèce d'impôts; elles étaient ordinairement affermées moyennant une redevance qui constituait le trésor commun du temple dont les terres dépendaient, et qui était employée aux dépenses des divinités ainsi qu'à l'entretien des prêtres et de leurs nombreux subordonnés. Ceux-ci, disent les écrivains classiques, ne dépensaient rien de leurs biens propres; chacun d'eux recevait sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donnait cuites; on leur distribuait même chaque jour une grande quantité de bœufs et d'oies; on leur donnait aussi du vin, mais il ne leur était pas permis de manger du poisson.

Les prêtres étaient obligés à la plus extrême propreté sur eux et dans leurs vêtements. « Ils se rasent le corps « entier tous les trois jours, » dit Hérodote dont le récit se trouve pleinement d'accord avec les monuments. « Ils ne portent qu'une robe de lin et des chaussures en

« écorce de papyrus; il ne leur est pas permis d'a-
« voir d'autre habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent
« deux fois par jour dans l'eau froide et autant de fois
« toutes les nuits; en un mot, ils ont mille pratiques
« religieuses qu'ils observent régulièrement. »

III. — Après la classe sacerdotale venait, dans l'ordre d'importance, la classe militaire, qui, elle aussi, jouissait de grands priviléges. Selon Hérodote, la classe des guerriers était divisée en deux corps, qui s'appelaient les *Calasiriens* et les *Hermotybiens*. Ils étaient distribués dans les différents nomes de l'Égypte de la manière suivante : les nomes des Hermotybiens étaient Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis et la moitié de Natho. Ces nomes fournissaient 160,000 hommes. Les Calasiriens occupaient les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphis, de Tanis, de Mendès, de Sébennytus, de Pharbétis, de Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Mycéphoris, d'Athribis. Ces nomes pouvaient mettre sur pied, lorsqu'ils étaient le plus peuplés, 250,000 hommes.

On voit, par la désignation des différents nomes occupés par la classe des guerriers, que les renseignements recueillis par Hérodote se rapportent à l'époque postérieure à la XXI[e] dynastie, où toute la puissance militaire des Égyptiens s'était concentrée dans la Basse-Egypte. Dans l'intérieur du Delta, quatre nomes et demi étaient alors occupés par des Hermotybiens et douze autres par des Calasiriens; il n'y en avait, au contraire, qu'un seul de chacun d'eux dans la Haute et la Moyenne Egypte, savoir les districts de Chemmis et de Thèbes. Les corps d'origine étrangère, mais fixés à demeure dans le Delta depuis plusieurs générations, comme les Maschouasch, avaient été très-probablement englobés dans l'une ou l'autre de ces catégories.

La classe des guerriers, comme celle des prêtres, était très-richement dotée, et elle possédait à peu près le

tiers du sol. Chacun d'eux, au rapport d'Hérodote, avait douze aroures de terres exemptes de toute espèce de charges et redevances. Tous les ans 1,000 hommes, tant des Calasiriens que des Hermotybiens, allaient servir de gardes au roi; pendant leur service, on leur donnait par jour, à chacun, cinq mines de pain (un peu plus de deux kilogr.), deux mines de bœuf (un peu moins d'un kilogr.) et quatre mesures de vin.

Telle fut l'organisation de la force armée en Egypte sous les dernières dynasties de la monarchie pharaonique. Les Egyptiens, pendant des siècles, se servirent principalement de troupes nationales, et chez eux le service militaire fut considéré comme un privilége, comme une distinction. Les corps d'auxiliaires étrangers étaient tenus alors dans une situation très-inférieure à celle des corps indigènes; ils n'arrivaient à y être assimilés que lorsque leur existence, conservée héréditairement pendant plusieurs générations, avait fini par en faire de véritables citoyens de l'Egypte, comme les Matoï sous le *Moyen Empire* et les Maschouasch sous le *Nouveau*. Psamétik désorganisa toute cette constitution de l'armée en donnant aux mercenaires grecs, qu'il engageait, le pas sur les troupes nationales. La classe des guerriers indigènes y vit une violation flagrante de ses priviléges, et 200,000 guerriers quittèrent spontanément la garnison où le roi les avait, à dessein, relégués, pour aller former des établissements au delà des cataractes.

Dès lors, le nerf de la puissance militaire de l'Egypte fut brisé. Les mercenaires Grecs et Cariens, dont se composèrent en majorité les armées égyptiennes, devinrent plutôt les instruments des rois que les défenseurs de la nation. La rivalité s'établit entre eux et le reste des guerriers, et l'Egypte fut livrée aux divisions intestines et à l'anarchie. Le jour où l'invasion persique arriva, le pays ne sut pas se défendre, et il suffit d'une bataille pour rendre Cambyse maître de toute la vallée du Nil.

IV. — Toute la portion de la population libre qui n'appartenait ni au corps sacerdotal ni au corps militaire composait, en Egypte, comme un troisième ordre de l'État, qui lui-même se subdivisait en plusieurs classes, dont le nombre et les attributions sont assez mal déterminés par les historiens anciens.

C'est en effet sur ce chapitre que portent les divergences entre Hérodote et Diodore de Sicile. Le premier répartit le peuple en cinq catégories ; le second n'en admet que trois : les pasteurs, les agriculteurs et les artisans. Sur certains points il semble assez facile de faire cesser le désaccord. Ainsi les artisans, les marchands, les interprètes, dont Hérodote fait autant de catégories, appartenaient vraisemblablement à la même classe, dont ils ne formaient que des subdivisions; les bouviers et les porchers que le même auteur distingue, rentraient aussi sans doute dans une seule classe, les pasteurs. Mais il reste toujours une différence importante entre Hérodote et Diodore de Sicile, le second admettant une classe particulière d'agriculteurs, que le premier ne connaît pas. Heeren croit qu'ils sont désignés par Hérodote sous le nom de κάπηλοι, hommes de métiers, et alors il faudrait comprendre les agriculteurs parmi les artisans. La nature même de la propriété territoriale en Egypte autorise cette interprétation. En effet, ainsi que le raconte Diodore et que le confirment les monuments, tout le sol de l'Egypte était entre les mains des rois, des prêtres et des guerriers, et les agriculteurs n'étaient pas autre chose que des colons attachés à la glèbe, qui cultivaient, moyennant une redevance, les domaines possédés par les classes privilégiées. On les cédait avec la propriété du sol; ils ne pouvaient pas sortir du territoire sans la permission du gouvernement; le régime des corvées pour les travaux publics pesait sur eux dans toute sa rigueur. Leur position était à peu près semblable à celle des modernes *fellahs*, qui n'ont pas de propriété à eux et qui ex-

ploitent le sol de l'Egypte pour le compte du souverain.

La classe des pasteurs comprenait naturellement tous ceux qui faisaient de l'élève du bétail leur principale occupation. Il ne faut pas confondre ceux d'entre eux qui habitaient les villages et nourrissaient de grands troupeaux dans l'intérieur du pays avec les pasteurs nomades répandus sur les frontières. Ceux-ci étaient généralement odieux aux Egyptiens : Moïse et Hérodote l'attestent. Cette antipathie, qui remontait aux temps les plus anciens de la monarchie et qui a toujours existé dans l'Orient entre les habitants sédentaires et les nomades ou bédouins, s'appliquait aussi aux tribus étrangères établies dans les marécages du Delta et dont une grande partie descendait des pasteurs d'Avaris. Ces tribus avaient bien adopté les mœurs égyptiennes; mais, restées à moitié barbares, elles se livraient au brigandage et entretenaient par leurs déprédations la vieille haine qui animait contre elles les autres classes de la société.

La corporation des porchers, qu'Hérodote distingue expressément de celle des bouviers, était méprisée et regardée commeimpure. Elle se composait de gens auxquels on interdisait non-seulement l'accès des temples, mais encore tout mélange avec les autres classes. Le porc était aux yeux des Egyptiens, comme aux yeux des Juifs, un animal immonde. Cependant, d'après un ancien usage, on immolait dans une des fêtes d'Osiris un animal de cette espèce.

La classe des marins ou des pilotes devait se composer surtout d'individus voués à la navigation du Nil. L'inondation qui transformait périodiquement l'Egypte en un vaste lac rendait leurs services indispensables. D'ailleurs il y avait ordinairement sur le Nil et sur les nombreux canaux qui sillonnaient le pays un grand mouvement de bâtiments de toute espèce ; car le transport des marchandises et des matériaux nécessaires aux construc-

tions se faisait par eau. Le fleuve était la grande et presque unique voie du commerce intérieur. Les Egyptiens regardaient la mer comme impure et avaient horreur de s'y aventurer; aussi est-ce une question fort douteuse que celle de savoir s'ils eurent jamais de véritables marins pris parmi eux, et si, dans le temps où les pharaons entretinrent des flottes considérables sur la Méditerranée et sur la Mer Rouge, elles furent montées par d'autres matelots que des Phéniciens.

Les interprètes, dont Hérodote fait encore une classe à part, étaient indispensables aux besoins du commerce, mais ils ne paraissent avoir été organisés en corporation que sous les rois Saïtes, lorsque les relations de négoce avec les étrangers eurent pris un développement et une activité qu'elles n'avaient encore jamais eus.

§ 2. — Organisation politique et administration.

I. — La constitution politique de l'Egypte ne varia pas dans toute l'énorme durée de l'empire des Pharaons. Elle demeura toujours une monarchie, la plus absolue peut-être qui ait existé dans le monde. Ni changements de dynasties, ni compétitions de princes rivaux n'y apportèrent jamais aucune modification.

« Les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, respectent et « adorent leurs rois à l'égal des dieux. L'autorité sou« veraine dont la Providence a revêtu les rois, avec la « volonté et le pouvoir de répandre des bienfaits, leur « paraît être un caractère de la divinité. » Ce passage de l'historien grec est pleinement d'accord avec les faits qui ressortent de l'étude des monuments.

Dès le temps des plus vieilles dynasties on voit exister ce respect sans bornes de la royauté qui se transforme en un véritable culte et fait du pharaon le dieu visible

de ses sujets. Les monarques égyptiens sont plus que des pontifes souverains, ce sont de réelles divinités. La classe sacerdotale est dans leur dépendance absolue. L'épithète de « fils du dieu Soleil » est l'accessoire obligé de tout nom de pharaon. Ils s'intitulent en même temps « le dieu grand, le dieu bon, » ils s'identifient avec la grande divinité Horus, parce que, comme dit une inscription, « le roi est l'image de Ra (le dieu soleil) parmi « les vivants. » Le prince, en montant sur le trône, se transfigurait, pour ainsi dire, aux yeux de ses sujets. De son vivant, il obtenait une complète apothéose. Voilà pourquoi il prenait un nom symbolique et mystérieux, une sorte de nom divin, au moment de son intronisation. Ce nom se lit dès les époques les plus reculées dans les légendes royales sur un étendard que surmonte un épervier couronné. On appelle aussi le monarque « le « soleil seigneur de justice, » parce que c'est de lui que tout est censé émaner dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel ; il règle tout, comme l'astre du jour règle les phénomènes cosmiques.

La divinité du roi, commencée sur la terre, se complète en quelque sorte et se perpétue dans l'autre vie. Tous les pharaons morts deviennent des dieux, de façon qu'après chaque règne le panthéon égyptien s'enrichit d'une nouvelle divinité. La série des pharaons constituait ainsi une succession de dieux auxquels le monarque régnant devait adresser ses hommages et ses invocations. De là ces monuments où l'on voit un pharaon offrant un culte à ses prédécesseurs. La liste en était si longue que, dans les inscriptions commémoratives de leur piété, les rois sont obligés de faire un choix parmi les noms de tous les princes divinisés.

Ce culte des pharaons fut si persistant et si révéré qu'on vit subsister jusqu'à l'époque ptolémaïque l'adoration des rois de l'âge primitif. Ces rois avaient leurs prêtres particuliers, attachés quelquefois aux autels de

de supérieur; c'était là ce qu'on appelait l'immense corporation des scribes. Cette administration était très-paperassière et tenait sa comptabilité de la façon la plus régulière. Parmi les papyrus conservés jusqu'à nous il y a un assez grand nombre de rapports administratifs et de fragments de registres des comptes publics.

Les services dont le personnel était le plus nombreux et le plus savamment monté étaient ceux des travaux publics, de la guerre et de l'intendance des revenus de l'Etat. L'argent monnayé étant inconnu, tous les impôts se percevaient en nature. Le sol était divisé en trois catégories suivant la nature des redevances qu'il fournissait à l'Etat : les canaux (*maou*) payaient la dîme en poissons, les terres arables (*ouou*) en céréales, et les marais (*pehou*) en têtes de bétail. Un cadastre soigneusement établi, et tenu au courant des mutations, comprenait pour chaque district le relevé de toutes les espèces de terres et les noms de ceux qui les possédaient.

IV. — Le territoire de l'Égypte proprement dite était divisé, sous le rapport de l'administration, en un certain nombre de districts auxquels les Grecs donnèrent le nom de *nomes*. Le chef-lieu du nome était le sanctuaire de telle ou telle divinité; et chaque temple principal formait, avec le territoire qui en dépendait, un nome particulier qui se distinguait des autres par son culte et par ses cérémonies. C'est ce que dit Hérodote et que confirment les monuments. Le nombre des nomes ou préfectures était de trente-six, dix dans la Haute-Egypte, seize dans l'Egypte Moyenne, et dix dans la Basse-Egypte; on en trouve des listes sur les parois de certains temples. A la tête de chaque nome était un gouverneur, appelé par les Grecs nomarques. Toute l'administration se rattachait naturellement à cette institution. Il y avait au-dessous des nomarques d'autres magistrats, qui leur étaient subordonnés et qui, nommés par les Grecs

toparques, administraient les districts secondaires et les cantons.

V. — L'organisation judiciaire était presque indépendante du pouvoir royal; les rois ne jugeaient eux-mêmes qu'en suprême ressort, dans des cas très-rares et en général dans des affaires qui tenaient par quelque côté à la politique. La juridiction ordinaire et régulière appartenait à des tribunaux qui étaient tenus d'observer rigoureusement les lois. La classe sacerdotale était en possession de recruter la magistrature égyptienne. Les grandes villes de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes, qui renfermaient les colléges sacerdotaux les plus florissants, fournissaient les principaux juges; chacune en donnait dix. Ces trente juges choisissaient entre eux un président, et la place que celui-ci laissait libre était immédiatement remplie par un autre juge de la même ville. Ces magistrats étaient entretenus aux dépens du trésor royal, et le président avait des appointements considérables. Les affaires se traitaient par écrit, jamais de vive voix, afin, disait-on, de prévenir tout ce qui pouvait troubler l'impartialité du juge en excitant les passions. Le demandeur dans les procès civils, l'accusateur dans les procès criminels (car il n'y avait pas de ministère public) présentait d'abord sa plainte par écrit et indiquait le dédommagement auquel il prétendait ou la peine dont il requérait l'application contre le coupable. Le défendeur ou l'accusé recevait communication de la requête de la partie adverse, et devait répondre aussi par écrit à chacun de ses chefs. Il était permis au demandeur de faire encore une réplique et au défendeur d'y répondre. Le tribunal était alors obligé de prononcer son jugement, qui était rendu par écrit et scellé du sceau du président. Celui-ci portait au col une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une image en pierre précieuse, qui représentait la déesse Ma, la vérité et la

justice, reconnaissable à l'attribut de la plume d'autruche placé au dessus de sa tête. Il fallait que le président mît cette chaîne pour que la séance pût commencer. Quand l'arrêt était rendu, le président imposait cette image de la vérité sur l'une des parties mises en présence, et le procès était jugé.

Nous possédons les dossiers de deux procès criminels égyptiens; le premier, jugé par une commission nommée spécialement par le roi, est celui des conspirateurs du règne de Rhamsès II; le second, jugé par les tribunaux ordinaires, celui d'une bande de voleurs qui, sous Rhamsès IV, s'était organisée pour dévaliser les tombeaux de Thèbes. Malheureusement dans les papyrus jusqu'à présent retrouvés et connus il n'y a aucun document original et authentique relatif à un procès civil.

§ 3. — Lois.

I. — Les lois égyptiennes étaient trop remarquables pour que nous puissions les passer sous silence. « L'É- « gypte, a dit Bossuet, était la source de toute bonne « police. » En effet, quelque imparfaites que soient les notions que nous possédons à cet égard, il est facile de voir, d'après les écrivains anciens, que la législation égyptienne respectait tous les grands sentiments de l'âme humaine et qu'elle répondait aux besoins les plus élevés de l'ordre social. Rappelons quelques-unes de ces lois, et laissons parler Diodore de Sicile, très-complet et très-bien informé à ce sujet.

II. — « D'abord le parjure était puni de mort, parce qu'il est la réunion des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre, l'un contre les dieux et l'autre contre les hommes. Celui qui voyait dans son chemin un

homme aux prises avec un assassin ou subissant quelque violence, et ne le secourait pas lorsqu'il le pouvait, était condamné à mort. S'il avait été réellement dans l'impossibilité de porter du secours, il devait dénoncer les coupables et les traduire devant les tribunaux. S'il ne le faisait pas, il était condamné à recevoir un nombre déterminé de coups de verge et à la privation de toute nourriture pendant trois jours. Ceux qui faisaient des accusations mensongères subissaient, lorsqu'ils étaient démasqués, la peine infligée aux calomniateurs. Il était ordonné à tout Égyptien de déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens de subsistance; celui qui faisait une déclaration fausse ou qui gagnait sa vie par des moyens illicites était condamné à mort. Celui qui avait tué volontairement, soit un homme libre, soit un esclave, était puni de mort; car les lois voulaient frapper, non d'après les différences de fortune, mais d'après l'intention du malfaiteur; en même temps par les ménagements dont on usait envers les esclaves, on les engageait à ne jamais offenser un homme libre. Une femme enceinte, condamnée à mort, ne subissait sa peine qu'après avoir enfanté : on pensait qu'il était souverainement injuste de faire participer un être innocent à la peine du coupable, et de faire expier, par la vie de deux personnes, le crime commis par une seule. Les juges qui faisaient mourir un innocent étaient aussi coupables que s'ils avaient acquitté un meurtrier.

« Parmi les lois qui concernaient les soldats, il y en avait une qui infligeait, non pas la mort, mais l'infamie à celui qui avait déserté les rangs, ou qui n'avait point exécuté l'ordre de ses chefs. Si plus tard il effaçait sa honte par quelque action d'éclat, il était rétabli dans son poste. Ainsi le législateur faisait du déshonneur une peine plus terrible que la mort, pour habituer les guerriers à regarder l'infamie comme le plus grand de tous les malheurs; en même temps ceux qui avaient été

punis de cette façon pouvaient rendre de grands services pour recouvrer la confiance première, tandis que, s'ils avaient été condamnés à mort, ils n'auraient plus été d'aucune utilité pour l'Etat. L'espion, qui avait révélé à l'ennemi des plans secrets, était condamné à avoir la langue coupée. Les faux monnayeurs, ceux qui falsifiaient les poids et les mesures, ou qui contrefaisaient les sceaux, ceux qui rédigeaient des écritures fausses ou altéraient les actes publics, étaient condamnés à avoir les deux mains coupées. Les lois concernant les femmes étaient très-sévères. Celui qui était convaincu d'avoir fait violence à une femme libre devait être mutilé, car on considérait que ce crime comprenait en lui-même trois maux très-grands : l'insulte, la corruption des mœurs et la confusion des enfants. Pour l'adultère commis sans violence, l'homme était condamné à recevoir mille coups de verges, et la femme à avoir le nez coupé. Le législateur voulait qu'elle fût privée de ses attraits, qu'elle n'avait employés que pour la séduction. »

III.—Quelques-unes des lois civiles n'étaient pas moins remarquables. On attribuait au roi Bokenranf (Bocchoris) divers règlements relatifs aux transactions commerciales. Ainsi une dette était nulle si le débiteur affirmait, par un serment solennel, ne rien devoir au créancier qui n'était nanti d'aucun titre. Dans aucun compte, l'intérêt dû ne devait dépasser le capital. Les biens du débiteur étaient engagés pour ses dettes, mais non sa personne. Le législateur avait pensé que la personne du citoyen appartenait à l'Etat, qui, à tout moment, peut le réclamer pour son service, soit dans la guerre, soit dans la paix. La contrainte par corps n'était donc, dans aucun cas, admise. Hérodote parle aussi d'une loi assez singulière attribuée à Osortasen III (Raschakéou-Asychis), et qui autorisait les Egyptiens à emprunter en mettant en gage la momie de leurs pères. Le prêteur était en même

temps mis en possession du tombeau de l'emprunteur. Celui qui ne payait pas sa dette était privé des honneurs de la sépulture de famille, et en privait aussi ceux de ses enfants qui mouraient pendant la durée de cet engagement sacré.

Nombre de contrats de vente et de louage de fonds de terre et de maisons, tracés sur papyrus, nous ont été conservés dans les hypogées funéraires au milieu des papiers de famille des défunts. On y voit de quelles garanties, de combien de formalités protectrices la propriété était environnée dans l'Egypte antique.

§ 4. — Mœurs et Coutumes.

I. — Il faudrait d'immenses détails pour faire connaître tout ce que les monuments nous ont appris sur les coutumes et la vie privée des Egyptiens. Ce peuple était à la fois agriculteur, industriel et guerrier. Le sol fertile de la vallée du Nil fut de tout temps cultivé par sa nombreuse population, et si les machines proprement dites manquèrent toujours aux Egyptiens, si la fabrication des objets de consommation journalière et universelle paraît avoir été chez eux obtenue par des procédés aussi simples que ceux de leur agriculture, les objets de luxe, d'un luxe à la fois élégant et dispendieux, furent de très-bonne heure produits en Egypte; les musées d'Europe en contiennent des preuves trop nombreuses et trop décisives pour laisser un doute à cet égard. Un grand nombre d'ouvriers étaient employés au tissage et à la teinture de riches étoffes. L'art de travailler les métaux, de fabriquer la porcelaine et le verre, de préparer l'émail et le mastic pour les mosaïques, avait atteint sur les bords du Nil un haut degré de perfection; enfin les produits de l'industrie égyptienne étaient exportés par

terre et par mer dans les contrées les plus lointaines. La nation ne connaissait, du reste, pas l'usage de la monnaie; on faisait le commerce par voie d'échange, ou bien en employant les métaux à l'état de lingots pour leur valeur de poids.

Hérodote remarque dans les habitudes industrielles et commerciales des Egyptiens deux particularités absolument contraires aux usages des Grecs : c'étaient des hommes qui travaillaient à la fabrication des tissus et faisaient marcher les métiers: c'étaient souvent des femmes qui s'adonnaient aux opérations du négoce.

II. — En général, le caractère de l'Egyptien était facile, ses mœurs douces et telles qu'on devait les trouver chez un peuple naturellement obéissant, profondément religieux et de très-bonne heure civilisé. « Il n'y a parmi les Grecs, dit Hérodote, que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Egyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards; si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne; si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Lorsque les Egyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux. »

Le même auteur dit encore, et l'étude des monuments confirme sur tous les points son témoignage : « Après les Libyens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Egyptiens... Ils sont persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons... Ils font leur pain avec de l'épeautre ou blé barbu; ils boivent de la bière dans certains districts, et vivent de poissons crus, séchés au soleil ou mis dans la saumure; ils mangent crus, pareillement, les cailles, les canards et quelques petits oiseaux qu'ils ont eu soin de saler auparavant; enfin, à l'exception des

oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

« Leurs habits sont de lin, composés d'une pièce d'étoffe enroulée autour des reins, avec des franges sur les jambes; par dessus ils s'enveloppent d'un manteau de laine blanche, mais ils ne le portent pas dans les temples. On ne les ensevelit pas non plus avec cet habit, les lois de la religion le défendent. »

III. — « Aux festins que font les riches, rapporte encore Hérodote, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée qu'elle représente parfaitement un mort. On la montre à tous les convives, tour à tour, en leur disant: « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez « après votre mort; buvez donc maintenant et vous di« vertissez. »

« La médecine est si sagement distribuée en Egypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une espèce de maladie et non de plusieurs. Aussi y a-t-il un grand nombre de médecins; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux d'estomac, d'autres pour les maladies internes. »

Le soin du corps, le besoin de le soustraire après la mort à toutes les chances de destruction était encore une des préoccupations sérieuses des Egyptiens. De là la coutume des embaumements, qui se rattachait, du reste, à l'ensemble des idées religieuses sur les destinées de l'âme après la mort. Il fallait que le corps fût mis à l'abri de toute profanation, de toute corruption, afin que l'âme pût le retrouver intact au jour de la résurrection. De là ces précautions infinies pour la conservation des cadavres; de là cette quantité énorme de momies qui remplissent nos musées et qu'on retrouve partout en Egypte. Il faut lire dans Hérodote la curieuse

description des procédés employés pour les embaumements, qui différaient suivant le rang et la fortune de chacun.

§ 5. — Écriture.

I. — Les Grecs ont donné le nom d'*hiéroglyphes*, c'est-à-dire « sculptures sacrées, » à l'écriture nationale des Egyptiens, composée tout entière d'images d'objets matériels. Bien que très-impropre, ce nom a été adopté par les modernes et est si complétement passé dans l'usage, que l'on ne saurait plus aujourd'hui le remplacer par une appellation plus exacte. Ni les Grecs, ni les Romains, quand ils ont été les maîtres de l'Egypte, n'ont cherché à s'instruire de la façon de lire cette écriture, qui leur paraissait un arcane et dont cependant les indigènes continuaient à se servir sous leur autorité. Pendant des siècles et des siècles le déchiffrement des hiéroglyphes, pour lequel les écrivains classiques ne fournissaient ainsi aucun secours, est demeuré enveloppé de nuages mystérieux, et l'on désespérait de jamais parvenir à les dissiper. Le génie pénétrant d'un Français est enfin parvenu, il n'y a pas encore cinquante ans, à soulever le voile. Réalisant, par un prodigieux effort d'induction et de divination, la plus grande découverte du XIX[e] siècle dans le domaine des sciences historiques, Jean-François Champollion, né à Figeac (Lot) le 23 décembre 1790, mort à Paris le 4 mars 1832, parvint à fixer sur des bases solides les principes de la lecture des hiéroglyphes. Nombre de savants l'ont suivi dans la voie qu'il avait ouverte; ce sont principalement MM. Ch. Lenormant, Ampère, de Rougé et Mariette en France; MM. Lepsius et Brugsch en Allemagne; M. Birch en Angleterre. Par leurs études approfondies et persévérantes, la découverte de Champollion a été perfectionnée et complétée, les résultats en ont été étendus. Elle ne

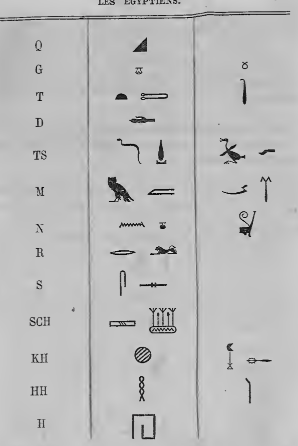
saurait plus maintenant être mise en doute par personne, et les hiéroglyphes de l'antique Egypte se traduisent avec autant de certitude que les livres de la littérature classique.

II. — Il n'est plus possible, dans l'état actuel de la science, de soutenir, comme on l'a fait pendant si longtemps, que les hiéroglyphes étaient une écriture mystérieuse, réservée seulement aux prêtres et les maintenant seuls en possession du dépôt des connaissances. L'écriture hiéroglyphique se retrouve partout, sur les monuments publics et sur des objets de la vie domestique, dans les récits historiques et dans les éloges des rois destinés à la plus grande publicité, s'adressant à la postérité la plus reculée, comme dans l'exposé des plus subtiles doctrines de la religion égyptienne. Ce serait aussi une opinion très-éloignée de la vérité que de regarder les hiéroglyphes comme étant toujours, ou même généralement, des symboles. Il y a sans doute parmi eux des caractères *symboliques*, le plus souvent d'une intelligence facile, comme il y a, et en grand nombre, des caractères *figuratifs* qui représentent l'objet lui-même ; mais la majorité des signes qui se trouvent dans tout texte hiéroglyphique sont des caractères *phonétiques*, c'est-à-dire représentant soit des syllabes (et ceux-là sont assez variés pour offrir quelquefois des difficultés sérieuses), soit des lettres appartenant à un alphabet médiocrement compliqué. Ces lettres sont aussi des dessins d'objets, mais d'objets dont le nom égyptien commençait par la lettre en question, comme les caractères syllabiques (véritables *rébus*) représentaient un objet désigné par cette syllabe. C'est même ainsi que Champollion est parveuu à reconstruire tout le système de l'écriture et de la langue égyptienne, dès que la comparaison des noms propres royaux (désignés par un encadrement ou cartouche) dans des textes

joints à une traduction grecque — comme la fameuse inscription de Rosette — lui eut permis de faire les premiers pas dans le déchiffrement de l'alphabet, s'aidant pour le reste de la connaissance du copte, langue dérivée et très-voisine de l'ancien égyptien, qui est demeurée jusqu'à nos jours la langue liturgique des chrétiens de l'Égypte.

III. — Le tableau suivant contient l'alphabet égyptien proprement dit, tel qu'on peut l'extraire des textes tracés en hiéroglyphes.

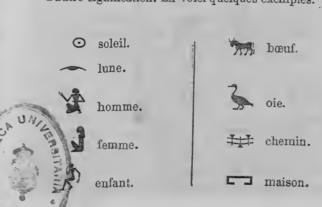
	Signes d'un usage très-habituel.	Signes d'un usage plus rare.
A		
Â		
I		
OU		
F		
B		
P		
K		



IV. — Les mots écrits phonétiquement, c'est-à-dire dont l'écriture représente le son, la prononciation, soit au moyen des lettres de cet alphabet, soit au moyen des nombreux signes syllabiques usités des scribes égyptiens, composent la plus grande partie de tout texte hié-

roglyphique. Mais, de distance en distance, on y rencontre aussi des mots exprimés au moyen d'un caractère *idéographique*, c'est-à-dire d'une figure qui peint à elle seule l'idée exprimée par le mot, indépendamment du son de ce mot et de la prononciation qu'on lui donnait en lisant le texte. Un tel mélange d'éléments de deux natures absolument différentes dans une même écriture n'est pas un fait aussi bizarre, aussi en dehors de nos habitudes qu'il peut le sembler au premier abord. Nous aussi, nous avons nos signes idéographiques, que nous employons souvent au milieu d'une phrase dont tous les autres mots sont écrits alphabétiquement. Tels sont nos signes algébriques (+ plus, — moins, etc.); tels sont surtout nos chiffres, qui pour toutes les nations européennes peignent l'idée des mêmes nombres, d'une manière absolument indépendante de toute lecture prononcée, car chaque nation les lit par un mot différent, qui est celui par lequel elle désigne le nombre.

Ainsi que nous l'avons déjà dit tout à l'heure, ces signes idéographiques sont de deux espèces, *figuratifs* et *symboliques*. Les premiers consistent dans la figure même de l'objet matériel que l'on veut désigner, et n'ont pas d'autre signification. En voici quelques exemples.



Quant aux symboles, ce sont aussi des représentations de choses concrètes employées à représenter des idées abstraites et quelquefois aussi des idées concrètes dont l'expression figurative directe aurait demandé des images trop développées et trop compliquées. Ils sont formés de quatre manières différentes :

1° Par *synecdoche*, en peignant la partie pour le tout; ce sont alors de simples abréviations des caractères figuratifs dont on eût craint la complication. C'est ainsi que l'idée de *combat* est notée par deux bras armés, l'un d'un bouclier et l'autre d'une hache d'armes ; les deux prunelles rendent quelquefois l'idée des *yeux*, et pour écrire *bœuf* on se borne quelquefois à dessiner la tête de l'animal au lieu de sa figure entière.

2° Par *métonymie*, en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'ouvrage produit. Ainsi le *mois* est exprimé par l'image de la lune, le *jour* par celle du soleil, qui en est l'auteur et la cause, le *feu* par une colonne de fumée sortant d'un réchaud, l'action de *voir* par les deux yeux ou les deux prunelles, l'*écriture* par le roseau à écrire uni à un vase à encre et à une palette.

3° Par *métaphore*, en peignant un objet qui avait quelque similitude réelle ou généralement supposée et facile à comprendre avec l'objet de l'idée à exprimer. Le vautour était le symbole de l'idée de *mère*, parce que l'on croyait que cette espèce d'oiseaux ne comprenait que des femelles et produisait sans le concours du mâle; la figure de l'oie du Nil signifiait *fils*, à cause de l'opinion populaire qui attribuait à ce volatile des vertus de piété filiale dignes de servir d'exemple aux hommes. La *priorité*, la *prééminence* ou la *supériorité* s'exprimaient par les parties antérieures du lion ; les idées de *vigilance* et de *vaillance* par la tête du même animal, qu'on disait dormir les yeux ouverts. L'abeille voulait dire *roi*, parce que

II.—Le premier rang y appartient aux livres religieux, et surtout à celui dont on possède le plus de copies, à ce grand ouvrage sacré contenant l'exposé complet des croyances égyptiennes sur le sort de l'âme après la mort, que les savants modernes ont appelé *Rituel funéraire*, mais qui en réalité portait le titre de *Livre de la manifestation à la lumière*. On en déposait dans chaque cercueil de momie un exemplaire plus ou moins complet suivant la fortune du défunt. Une révision de ce livre fut exécutée sous la XXVIe dynastie et il prit alors sa forme définitive. Mais beaucoup de ses parties remontent à la plus haute antiquité. Certains chapitres sont indiqués comme composés sous le roi Hesep-ti de la Ire dynastie, d'autres comme datant du règne de Menkéra (IVe dynastie), et en effet on a trouvé un grand nombre de chapitres du *Rituel* sur des monuments fort antérieurs à l'invasion des Pasteurs.

Toute la série des pélerinages que l'âme, une fois séparée du corps, était censée accomplir dans les régions diverses du ciel infernal se trouve racontée dans ce livre, où l'on rencontre aussi des hymnes, des prières, des formules pour toutes les cérémonies relatives aux funérailles et au culte des morts. La doctrine de l'immortalité de l'âme en fait le fond, mais en même temps il ne s'en détache pas une conception bien nette de sa personnalité. Le *Rituel* nous fait en outre connaître, en même temps que les doctrines religieuses sur l'autre vie, le code de la morale des Égyptiens. En effet, au moment où il se présente au jugement qui va décider de son sort éternel, le mort passe en revue tous les péchés et déclare ne pas les avoir commis.

« Je n'ai pas blasphémé, dit-il. Je n'ai pas trompé. Je « n'ai pas volé. Je n'ai pas tué en trahison. Je n'ai traité « personne avec cruauté. Je n'ai excité aucun trouble. « Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis pas enivré. Je « n'ai pas fait de commandements injustes. Je n'ai pas

« eu une curiosité indiscrète. Je n'ai pas laissé aller ma « bouche au bavardage. Je n'ai frappé personne. Je « n'ai causé de crainte à personne. Je n'ai pas médit « d'autrui. Je n'ai pas rongé mon cœur d'envie. Je n'ai « mal parlé ni du roi ni de mon père. Je n'ai pas in- « tenté de fausses accusations.... Je n'ai pas retiré le lait « de la bouche des nourrissons. Je n'ai pas pratiqué d'a- « vortement.... Je n'ai pas fait de mal à mon esclave « en abusant de ma supériorité sur lui. » Le mort ne se borne pas, du reste, à la dénégation du mal, il parle de ce qu'il a fait de bien dans sa vie : « J'ai fait aux dieux « les offrandes qui leur étaient dues. J'ai donné à man- « ger à celui qui avait faim ; j'ai donné à boire à celui « qui avait soif; j'ai fourni des vêtements à celui qui « était nu. » On est stupéfait, en lisant ces passages de la morale avancée, supérieure à celle de tous les autres peuples de l'antiquité, que les Egyptiens avaient su fonder sur une base aussi fragile que celle de leur religion. C'étaient sans doute ces lumières, ces délicatesses de la conscience qui leur avaient valu la réputation de sagesse dont l'Écriture Sainte n'a pas dédaigné de se faire elle-même l'écho.

III. — La même doctrine exactement que dans le *Rituel funéraire*, mais sous une forme bien plus abrégée, se retrouve dans le *Livre des migrations*, ouvrage fort court déposé quelquefois dans des sépultures de date peu ancienne. On possède aussi quelques exemplaires d'un livre, presque tout en figures avec fort peu de texte, sur les voyages du soleil dans le monde inférieur, et des fragments assez nombreux de recueils d'hymnes, parfois de la plus haute poésie.

Toute cette science de l'homme et du monde, toutes ces notions d'une l'autre vie, avaient été communiquées aux Egyptiens, disaient les prêtres, par Thoth, le premier Hermès, le Trismégiste ou trois fois très-grand,

qui écrivit tous ses livres par l'ordre du dieu suprême. Le premier Thoth fut l'Hermès céleste ou l'intelligence divine personnifiée. Le second Hermès, qui ne fut qu'une imitation du premier, passait pour l'auteur de toutes les institutions sociales de l'Égypte. C'était lui qui avait organisé la nation égyptienne, établi la religion, réglé les cérémonies du culte, enseigné aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie et l'usage des poids et mesures, la langue et l'écriture, les beaux-arts, en un mot tout ce qui constitue la civilisation. Toutes ces connaissances avaient été consignées dans des livres sacrés au nombre de quarante-deux, et les prêtres égyptiens, qui en étaient les dépositaires, devaient en savoir le contenu, en totalité ou en partie, selon l'ordre de leurs fonctions et leur rang dans la hiérarchie. Il est très-vraisemblable que le *Rituel funéraire* était un de ces livres hermétiques. De même qu'Osiris était le modèle des rois, Thoth ou Hermès était le type du prêtre, du ministre de la science et de la religion. Il personnifiait toutes les découvertes faites par les membres de la caste sacerdotale, dont il était tout à la fois l'instituteur et l'image; Thoth enfin, c'était la caste savante elle-même, c'était la science selon les idées égyptiennes.

IV. — Nous avons donné plus haut l'analyse du poëme épique de Pentaour sur l'exploit de Rhamsès II contre les Khétas et cité le fragment d'une chronique de l'expulsion des Pasteurs. Nous avons également signalé l'existence du papyrus de Turin, qui contenait une liste complète des rois avec la durée de leurs règnes. L'histoire, tantôt sous forme de poëme, tantôt sous celle de chroniques ou de résumés de chronologie, tenait une grande place dans la littérature des anciens Égyptiens. Mais, comme on le voit, les échantillons qui en sont parvenus jusqu'à nous sont bien peu nombreux.

Le musée de Turin possède un fragment de carte géographique du temps de Séti Ier, qui embrasse la région des mines d'or de la Nubie. D'autres papyrus, principalement au Musée Britannique, renferment des collections de lettres de scribes célèbres, conservées comme modèles de style et en plus d'un endroit intéressantes pour l'histoire. Nous avons aussi des recueils d'exercices littéraires, analogues aux *déclamations* des rhéteurs grecs ou romains. Comme échantillon de ce genre de morceaux, nous citerons un fragment sur les fatigues du métier des armes, écrit au temps des grandes guerres de la XIXe dynastie et scandé en versets à la façon de la Bible.

« Quand tu recevras cet écrit de prose cadencée, ah!
« puisses-tu trouver agréable l'œuvre de l'écrivain!

« Je veux te dépeindre les nombreuses tribulations de
« l'officier d'infanterie.

« Tout jeune encore, il est renfermé dans la caserne.

« Une armure qui le serre entoure son corps; une
« pièce défensive descend sur ses yeux;

« La visière est sur ses sourcils; sa tête est protégée
« contre les blessures.

« Il se trouve serré comme un rouleau de papyrus, et
« ses mouvements sont gênés dans le combat.

« Te dirai-je ses expéditions en Syrie, ses marches
« vers les régions lointaines?

« Il doit porter son eau sur son épaule, comme les
« ânes leur charge;

« Son dos est enflé comme celui d'une bête de somme
« et son échine est ployée.

« Quand il est désaltéré par une eau corrompue, il
« faut qu'il retourne à la garde de nuit.

« S'il arrive à l'ennemi, il est comme une oie prise au
« filet, et ses membres n'ont aucune vigueur.

« Quand il revient vers l'Égypte, il est comme le bois
« rongé des vers.

« Si la maladie arrive et le force à se coucher, on le « charge sur un âne ;

« Ses effets sont pillés par les voleurs et son serviteur « l'abandonne. »

Ce que l'on se serait moins attendu à trouver dans la littérature de la grave et solennelle Égypte, ce sont des œuvres de pure imagination, des romans. Il en est pourtant quelques-uns, et M. de Rougé a traduit le plus considérable de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces romans, du reste, ont tous au fond un caractère essentiellement religieux, car les religions du paganisme ont constamment employé, pour enseigner leurs dogmes, la voie du conte et de l'apologue. Nous pourrions en citer de nombreux et bien curieux exemples dans des historiettes que la tradition populaire a conservées jusqu'à nos jonrs, à commencer par celle de *Cendrillon*, si bien rajeunie par la plume de Perrault, qui sous sa forme antique, donnée par Lucien, n'est autre chose qu'un mythe des religions de l'Asie.

V. — La littérature des sciences, à en juger par ce que disent les écrivains classiques, devait être assez développée en Egypte. Nous en avons quelques échantillons.

Deux traités de médecine, dont l'un conservé au Musée de Berlin, donnent une assez pauvre idée de ce qu'était cet art dans la civilisation pharaonique. Il consistait dans l'emploi de recettes purement empiriques, et souvent on ne saurait plus bizarres. On remarquera cependant dans ces traités quelques bonnes observations de séméiotique et des indices d'une certaine connaissance de l'anatomie du corps humain, mais en même temps des théories d'une physiologie véritablement fantastique.

Un papyrus, récemment acquis par le Musée Britannique, contient une douzaine de théorèmes d'un traité

de géométrie pratique qui allait au delà des problèmes essentiels et élémentaires de trigonométrie plane.

La science des Egyptiens en astronomie était réelle; ils avaient une année solaire de 365 jours en usage depuis les temps les plus reculés, et plus tard ils avaient inventé une période astronomique très-ingénieuse pour ramener de distance en distance l'accord entre cette année dite *vague*, et l'année réelle et *fixe* de 365 jours 1/4. Mais ils n'avaient pas dépassé ce que peut donner une observation patiente et attentive faite avec le seul secours des yeux, secours insuffisant, même sous un beau ciel, pour noter le moment précis de chaque phénomène. Les instruments leur manquèrent toujours. De plus, leur manière de désigner les constellations différait de la nôtre. Ce n'est qu'aux derniers temps de leur histoire qu'ils empruntèrent le zodiaque des Grecs; aussi l'interprétation des monuments astronomiques remontant aux siècles des pharaons est-elle d'une extrême difficulté, l'assimilation des étoiles à celles que nous connaissons n'ayant pu se faire que pour un très-petit nombre de cas. M. Brugsch est pourtant parvenu à traduire un catalogue d'observations planétaires dont on ignore la date précise.

Les Egyptiens croyaient à l'astrologie et comptaient cette trompeuse superstition au nombre des sciences. Dans un papyrus du Musée Britannique, on a reconnu les fragments d'un calendrier astrologique rédigé sous la XIX[e] dynastie, et contenant pour chaque jour l'indication des actes dont on devait s'y abstenir, l'influence des astres les rendant dangereux et funestes.

§ 7. — Religion.

I. — Hérodote, en visitant l'Egypte, fut frappé de l'extrême dévotion des habitants; aussi nous les repré-

sente-t-il comme les plus religieux des hommes, et surpassant tous les autres peuples par le culte qu'ils rendent aux dieux. En effet, sans parler de ces pompes sacrées dont la majesté frappait vivement les étrangers, de ces fêtes magnifiques où l'on portait processionnellement les *naos* ou arches des divinités et les barques qui leur étaient consacrées, fêtes innombrables dont le calendrier était souvent inscrit à l'entrée des temples, sans rappeler ces vastes sanctuaires où les bas-reliefs, les peintures, les décorations, étaient répandus à profusion, on se trouvait sans cesse, sur les bords du Nil, en présence d'une pensée religieuse. Tout en Egypte portait l'empreinte de la religion. L'écriture était si remplie de symboles sacrés et d'allusions aux mythes divins, qu'en dehors de la religion égyptienne l'emploi en devenait pour ainsi dire impossible. Les lettres et les sciences n'étaient que des branches de la théologie. Les arts ne travaillaient guère qu'en vue du culte et pour la glorification des dieux ou des rois divinisés. Les prescriptions religieuses étaient si multipliées, si itératives, qu'il n'était pas possible d'exercer une profession, de pourvoir même à sa nourriture et à ses premiers besoins sans avoir constamment présentes à la mémoire les règles établies par les prêtres. Chaque province avait ses dieux spéciaux, ses rites particuliers, ses animaux sacrés. Il semble même que l'élément sacerdotal ait présidé dans le principe à la distribution du pays en nomes, et que ç'aient été à l'origine des districts religieux.

II. — La religion chrétienne n'a pas craint de se révéler à tous, et, malgré la profondeur de ses dogmes, elle a su se rendre accessible aux grands et aux petits, aux ignorants et aux savants, parce qu'elle est la vérité éternelle qui s'adresse au genre humain tout entier. Mais il n'en était pas de même des fausses religions de l'antiquité. Ce qu'il y eut de plus élevé, de plus philoso-

phique en elles resta toujours renfermé dans le sanctuaire, pour l'honneur et le profit des prêtres et d'un certain nombre d'initiés. En Egypte, comme partout dans le paganisme, il y avait en réalité deux religions, l'une à l'usage des classes populaires, qui n'était que la forme extérieure de la doctrine ésotérique et présentait un monstrueux assemblage des plus grossières superstitions; l'autre, connue seulement de ceux qui avaient approfondi la science religieuse, renfermait quelques dogmes plus relevés et formait une sorte de théologie savante, au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu. Hérodote nous apprend, en effet, que les Egyptiens de Thèbes reconnaissaient un dieu unique, qui n'avait pas eu de commencement et qui ne devait pas avoir de fin. Cette assertion du père de l'histoire est confirmée par la lecture des textes sacrés de l'antique Egypte, où il est dit de ce Dieu, « qu'il est le seul géné« rateur dans le ciel et sur la terre, et qu'il n'est point « engendré... Qu'il est le seul Dieu vivant en vérité, ce« lui qui s'engendre lui-même... celui qui existe depuis « le commencement... qui a tout fait et n'a pas été « fait. »

Cette idée sublime, qui n'était que le reflet d'une révélation primitive, a peut-être présidé à la construction des plus curieux temples de l'Egypte. C'est ainsi, du moins, que l'on pourrait expliquer ces grands édifices religieux des âges primitifs, sans images sculptées, sans idoles, comme M. Mariette en a découvert un près des pyramides. Malheureusement elle fut obscurcie de très-bonne heure et défigurée par les conceptions des prêtres, ainsi que par l'ignorance de la multitude. L'idée de Dieu se confondit peu à peu avec les manifestations de sa puissance; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, distribués dans un ordre hiérarchique, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est

ainsi que se forma ce polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature entière.

III. — L'esprit des Egyptiens était avant tout préoccupé du sort qui attend l'homme dans l'autre vie. Cette existence future, il croyait en apercevoir dans mille phénomènes naturels les images et les symboles; mais elle lui paraissait plus particulièrement annoncée par le cours quotidien du soleil. Cet astre lui semblait reproduire chaque jour dans la marche qu'il accomplit les transformations réservées à l'âme humaine. Pour un peuple ignorant de la véritable nature des corps célestes, une telle conception n'avait, du reste, rien d'étrange. Le soleil ou, comme disaient les Egyptiens, Ra, passe alternativement du séjour des ténèbres ou de la mort dans le séjour de la lumière ou de la vie. Ses feux bienfaisants font naître et entretiennent l'existence; le soleil joue donc, par rapport à l'univers, le rôle de générateur, de père; il engendre la vie, mais il n'a point été engendré; existant par lui-même, il est à lui-même son propre générateur. Ce symbolisme une fois accepté, il s'accusa de plus en plus, et l'imagination des Egyptiens chercha dans la succession des phénomènes solaires l'indication des phases diverses de l'existence humaine. Chaque point de la course de l'astre lumineux fut regardé comme correspondant aux différentes étapes de cette existence.

Ra ne s'offrait pas d'ailleurs seulement comme le prototype céleste de l'homme qui naît, vit et meurt pour renaître encore; ainsi que chez les autres peuples payens de l'antiquité, il était considéré comme une divinité, comme la divinité suprême, parce qu'il est le plus éclatant, le plus grand des astres, celui dont l'action bienfaisante vivifie le monde. La conception théologique des Egyptiens ne s'arrêta pas là; elle le subdivisa pour

ainsi dire en plusieurs divinités. Envisagé dans ses diverses stations, sous ses divers aspects, il devint un dieu différent, ayant son nom particulier, ses attributs, son culte; c'est un trait què la mythologie égyptienne a de commun avec presque toutes les autres mythologies. Ainsi, le soleil dans son existence nocturne est Atoum; quand il brille au méridien, il est Ra, quand il fait naître et entretient la vie, il est Khéper. Ce furent là les trois formes principales de la divinité solaire, mais on en imagina beaucoup d'autres. La nuit précédant le jour, Atoum fut considéré comme né avant Ra et sorti d'abord seul de l'abîme ou du chaos. On réunit les trois manifestations de la puissance solaire en une triade divine qui devint le prototype d'une foule d'autres triades, composées de divinités qui personnifiaient les diverses relations du soleil avec la nature, ses diverses influences sur les phénomènes cosmiques.

IV. — L'anthropomorphisme, c'est-à-dire la conception des dieux sous figure humaine, s'insinua dans ces premières données sabéistes, et les Egyptiens se représentèrent la génération des dieux comme s'étant opérée par des voies identiques à la génération humaine. Voilà pourquoi ils transportèrent dans leur théogonie les idées qu'ils se faisaient sur le rôle respectif des sexes dans cet acte mystérieux de la nature. Diodore de Sicile dit que, dans l'opinion des Egyptiens, le père est l'unique auteur de l'enfant; la mère ne fait que lui donner la nourriture et la demeure. C'était aussi ce rôle qui était assigné dans la théogonie au principe féminin, personnifié à Thèbes dans la déesse Maut, à Saïs dans la déesse Neith, mère du Soleil. Ce principe ne représentait que la matière purement inerte, que le milieu sans vie au sein duquel la génération s'était opérée. Aussi, pour emprunter le langage mystique des prêtres égyptiens, la mère génératrice des dieux était-elle une création du

dieu Noum ou Chnouphis, individualisation du souffle divin qui anime la matière, symbolisé par le bélier, car ce qui s'était produit pour le soleil se produisit aussi pour la Divinité, conçue d'une manière plus générale et plus élevée. Chacun de ses actes fut personnifié en un dieu séparé, en une nouvelle personne divine. Chnouphis est la divinité animant la matière et lui donnant la vie ; c'est le premier des démiurges ou créateurs. On voit par là que d'après la doctrine de l'Egypte, la matière inerte, réceptacle de la vie, identifiée au principe femelle, n'était pas coéternelle à Dieu, mais créée de son souffle, comme le chaos dans le récit de la Genèse et dans la révélation patriarcale, dont on doit voir ici un écho altéré. L'assimilation du cours du soleil à la génération se compliqua dès lors d'un symbolisme nouveau. L'hémisphère inférieur où l'astre descend après son coucher fut personnifié par la déesse Hathor. Celle-ci était conséquemment donnée comme la mère de Ra; on admettait qu'elle avait porté dans son sein le père des êtres, et la vache lui fut donnée pour symbole. Les Grecs, plus tard, s'imaginèrent y reconnaître leur Aphrodite. Adoré comme sortant des flancs de cette vache divine, le Soleil prenait le nom d'Horus; on le figurait comme un enfant s'élevant au-dessus des eaux sur une fleur de lotus. A son entrée dans le monde, il était reçu par cette même vache, déifiée alors sous le nom de Noub.

V. — La navigation étant en Egypte le mode de transport habituel — car le Nil constituait, comme nous l'avons déjà dit, la grande artère de communication — c'était sur une barque que l'on représentait dans sa course, soit la triade solaire, soit le soleil de l'hémisphère inférieur, emblème de l'autre vie. Ce soleil infernal prenait plus spécialement le nom d'Osiris. On lui assignait pour compagnons et assesseurs les douze heures de la nuit,

personnifiées en autant de dieux, à la tête desquels on plaçait Horus, c'est-à-dire le soleil levant lui-même, et le mythe racontait que ce dieu perçait de son dard le serpent Apophis ou Apap, personnification des vapeurs crépusculaires que l'astre naissant dissipe par ses feux. Cette lutte d'Osiris ou d'Horus, son fils, contre les ténèbres fut tout naturellement rapprochée de celle du bien et du mal, par un symbolisme que l'on retrouve également dans toutes les mythologies. De là une fable devenue fort populaire en Egypte et à laquelle une foule de monuments font allusion. Le mal fut personnifié par un dieu particulier, Set ou Soutekh, appelé aussi quelquefois Baal, qui était le dieu suprême des populations asiatiques voisines et fut plus tard celui des Pasteurs; les Grecs le confondirent avec leur Typhon, et l'on disait qu'Osiris avait succombé sous ses coups. Ressuscité par les prières et les invocations d'Isis, son épouse, qui reproduit les traits de Maut, de Neith et d'Hathor, le dieu bon avait trouvé un vengeur dans son fils Horus. La mort d'Osiris, la douleur d'Isis, la défaite finale de Set, tout cela fournit à la légende un thème inépuisable de créations qui rappellent ce que l'on retrouve en diverses religions de l'Orient, et notamment l'histoire de Cybèle et d'Atys, de Vénus et d'Adonis.

VI. — Une fois la course du soleil regardée comme le type de l'existence dans le monde infernal, la doctrine de l'autre vie chez les Egyptiens n'eut plus pour se constituer qu'à reproduire le même symbolisme. L'homme ne descend dans la tombe que pour ressusciter; après sa résurrection, il reprendra une vie nouvelle à côté ou dans le sein de l'astre lumineux. L'âme est immortelle comme Ra, et elle accomplit le même pèlerinage. Aussi voit-on sur certains couvercles de sarcophages l'âme figurée par un épervier à tête humaine tenant dans ses serres les deux anneaux de l'éternité, et au-dessus,

comme emblême de la vie nouvelle réservée au défunt, le soleil levant, assisté dans son cours par les déesses Isis et Nephthys. Cela explique pourquoi la période solaire symbolisée par l'oiseau *Vennou* (le vanneau), que les Grecs appelèrent le phénix, fut l'image du cycle de la vie humaine; l'oiseau mystérieux était censé accompagner l'homme durant sa course dans le monde inférieur. Le mort ressuscitait après ce pèlerinage infernal; l'âme devait rentrer dans le corps afin de lui rendre le mouvement et la vie, ou, pour parler le langage de la mythologie égyptienne, le défunt arrivait finalement à la barque du Soleil, il y était reçu par Ra, le dieu scarabée, et devait briller de l'éclat qu'il lui empruntait. Les tombeaux, les cercueils de momies abondent en peintures qui retracent les diverses scènes de cette existence invisible. Une des vignettes du *Rituel funéraire* représente la momie couchée sur un lit funèbre, et l'âme ou l'épervier à tête humaine volant vers elle en lui apportant la croix ansée, emblême de la vie.

Cette doctrine, qui avait peut-être été importée d'Asie en Egypte, remonte à la plus haute antiquité; elle conduisait nécessairement à inspirer un grand respect pour les restes des morts, puisqu'ils devaient un jour être rappelés à la vie, et elle a été l'origine de l'usage d'embaumer les cadavres. Les Egyptiens tenaient à conserver intact et à protéger contre toute destruction ce corps destiné à jouir d'une existence plus parfaite. Ils s'imaginaient d'ailleurs qu'ainsi entourées d'enveloppes les momies n'étaient pas privées de toute espèce de vie, et le *Rituel* nous montre que le défunt était supposé se servir encore de ses organes et de ses membres; mais afin de mieux assurer la conservation de la chaleur vitale, on recourait à l'emploi de formules mystiques prononcées au moment des funérailles, à de certaines amulettes que l'on plaçait sur la momie. En général, la plupart des cérémonies funéraires, les enveloppes diverses des mo-

mies, les sujets peints soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des cercueils, ont trait aux différentes phases de la résurrection, telles que la cessation de la raideur cadavérique, le fonctionnement nouveau des organes, le retour de l'âme.

VII. — La croyance à l'immortalité ne s'est jamais séparée de l'idée d'une rémunération future des actions humaines, et c'est ce qu'on observe en particulier dans l'ancienne Égypte. Quoique tous les corps descendissent dans le monde infernal, dans le *Ker-neter*, comme on l'appelait, ils n'étaient pas néanmoins tous assurés de la résurrection. Pour l'obtenir, il fallait n'avoir commis aucune faute grave, soit en action, soit en pensée, comme cela ressort de la scène de la *psychostasie* ou pèsement de l'âme, figurée dans le *Rituel funéraire* et sur plusieurs cercueils de momies. Le mort devait être jugé par Osiris et ses quarante-deux assesseurs; son cœur était placé dans un des plateaux de la balance que tenaient Horus et Anubis; dans l'autre, on voit l'image de la justice; le dieu Thoth enregistrait le résultat du pèsement. De ce jugement, rendu dans « la salle de la double justice, » dépendait le sort irrévocable de l'âme. Le défunt était-il convaincu de fautes irrémissibles, il devenait la proie d'un monstre infernal à tête d'hippopotame; il était décapité par Horus ou par Smou, une des formes de Set, sur le *nemma* ou échafaud infernal. L'anéantissement de l'être était tenu par les Égyptiens pour le châtiment réservé aux méchants. Quant au juste, purifié de ses péchés véniels par un feu que gardaient quatre génies à faces de singe, il entrait dans le *plérome* ou la béatitude, et, devenu le compagnon d'Osiris, l'être bon par excellence (*Ounnofré*), il était nourri par lui de mets délicieux. Toutefois le juste lui-même, parce qu'en sa qualité d'homme il avait été nécessairement pécheur, n'arrivait pas à la béatitude finale sans

avoir traversé bien des épreuves. Le mort, en descendant dans le *Ker-neter*, se voyait obligé de franchir quinze pylones ou portiques gardés par des génies armés de glaives; il n'y pouvait passer qu'en prouvant ses bonnes actions et sa science des choses divines, c'est-à-dire son initiation : il était soumis à de rudes travaux, et devait cultiver, avant de parvenir au jugement définitif, les vastes champs de ce séjour infernal, qui était comme une Égypte souterraine, coupée de fleuves et de canaux; la moisson qu'il y récoltait était celle de la science. Il avait à soutenir contre des monstres, des animaux fantastiques, de terribles combats, et ne triomphait qu'en s'armant de formules sacramentelles, d'exorcismes, qui remplissent onze chapitres du *Rituel*. L'une de ces bêtes, acharnée à la perte de l'âme, véritable démon, était le grand serpent Refrof ou Apap, l'ennemi du Soleil. Entre autres moyens singuliers auxquels le défunt avait recours pour conjurer ces fantômes diaboliques, était celui d'assimiler chacun de ses membres à ceux des divers dieux et de diviniser ainsi en quelque sorte sa propre substance. Le méchant à son tour, avant d'être anéanti, était condamné à souffrir mille tortures, et sous la forme d'esprit malfaisant il revenait ici-bas inquiéter les hommes et s'attacher à leur perte; il entrait dans le corps d'animaux immondes.

Le soleil, personnifié dans Osiris, fournissait, on le voit, le thème de toute la métempsychose égyptienne. Du dieu qui anime et entretient la vie, il était devenu le dieu rémunérateur et sauveur. On en vint même à regarder Osiris comme accompagnant le mort dans son pèlerinage infernal, comme prenant l'homme à sa descente dans le *Ker-neter* et le conduisant à la lumière éternelle. Ressuscité le premier d'entre les morts, il faisait ressusciter les justes à leur tour, après les avoir aidés à triompher de toutes les épreuves. Le mort finissait même par s'identifier complétement avec Osiris, à

se fondre pour ainsi dire dans sa substance au point de perdre toute personnalité; ses épreuves devenaient celles du dieu lui-même; aussi, dès le moment de son trépas, tout défunt était-il appelé « l'Osiris un tel. »

VIII.—Dans ce rapide exposé des doctrines essentielles et fondamentales de la religion de l'antique Égypte, nous n'avons esquissé que les plus grands traits, nous n'avons indiqué que les personnages principaux du panthéon qui s'était formé par la subdivision de l'unité du premier principe, dont la notion se maintenait toujours au fond des sanctuaires où l'on s'efforçait de trouver des combinaisons plus ou moins ingénieuses de la concilier avec le fait du polythéisme. Nous ne saurions entrer ici dans l'énumération des personnages secondaires de l'Olympe pharaonique; leur nombre la rendrait beaucoup trop longue. En effet, ces dieux qui n'étaient à l'origine que des attributs et des qualités du seul être absolu et éternel, mais auxquels on avait fini par attribuer une existence propre et personnelle, pouvaient être indéfiniment multipliés, et certes la superstition populaire ne s'en était pas fait faute. Souvent beaucoup de ces personnages procèdent de la même conception et peuvent être ramenés à une même figure; lorsqu'on les étudie de près, leur diversité extérieure s'efface, on les voit se confondre les uns avec les autres, et on arrive rapidement à cette conclusion que la mythologie égyptienne et tout le peuple de ses dieux se réduisent à un très-petit nombre d'éléments, qui vont en se diversifiant à l'infini dans leur expression extérieure.

Mais dans la religion populaire et visible, dans celle que les cérémonies extérieures des temples étalaient aux yeux du public, tous ces êtres divins se présentaient comme absolument distincts; le peuple les tenait pour tels; les prêtres seuls et ceux qu'ils avaient ins-

truits dans les secrets des choses religieuses savaient à quoi s'en tenir sur le fond des doctrines. Ainsi la religion égyptienne qui avait pour base première une confession formelle de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, se présentait aux regards comme un polythéisme sans frein, aux divinités bizarres et souvent monstrueuses, et pour le peuple, pour les ignorants elle n'était pas autre chose.

IX. — Dans le culte extérieur et public, les divinités, indéfiniment multipliées, se groupaient toujours par triades ou séries de trois, qui plaçaient sous les yeux du peuple l'image du mystère de la génération divine, sous les traits d'une famille constituée comme celles des hommes et composée d'un père, d'une mère et d'un fils. Ces groupes, ces familles divines qui reproduisaient sous une forme matérielle et tangible la conception fondamentale de la doctrine mystérieuse et primitive, étaient censées s'enfanter successivement les unes les autres et formaient ainsi une chaîne continue d'émanations descendant de la divinité suprême, se rapprochant à chaque degré davantage de la terre et finissant par arriver presque au niveau de l'humanité.

Ici la politique était intervenue directement et d'une manière fort habile dans l'organisation du culte public. Chaque triade était adorée dans le sanctuaire d'une des villes capitales des nomes; il n'y avait pas deux villes qui adorassent la même triade. Or le rang que tenait dans l'échelle des émanations le groupe divin adoré dans le temple était en raison directe de l'importance politique et administrative de la ville. C'est à peine si l'on pourrait citer deux ou trois exceptions, qui tiennent à ce que des villes fort importantes à l'époque reculée où le culte officiel avait été organisé, étaient avec le temps déchues de leur importance, sans que leur culte eut perdu son rang hiérarchique.

La triade suprême était celle de Thèbes, composée d'Ammon-Ra (Ammon Soleil) le plus grand dieu du culte officiel de l'Égypte à partir du moment où la XIIe dynastie eut établi la capitale du pays dans la cité d'où elle tirait son origine, de Maut, la mère divine par excellence, et de Chons, fils d'Ammon, mais aussi transformation d'Ammon lui-même, car dans ces groupes divins le fils est toujours identique à son père. Ammon, du reste, est sans contredit la forme la plus élevée et la plus spiritualiste sous laquelle le sacerdoce égyptien ait présenté la divinité aux adorations de la foule dans ses sanctuaires. C'est le dieu invisible et insondable; son nom signifie le *caché*, et en effet il est le ressort mystérieux qui crée, conserve et gouverne le monde. Un précieux passage du *Rituel funéraire* le présente formellement comme le premier et unique principe dont les autres personnages divins ne sont que des attributs. « Ammon-Ra, y est-il dit, crée ses membres; ils deviennent les dieux qui lui sont associés. »

Le dieu-père dans la triade de Memphis était Phtah, le second démiurge, personnification de l'énergie créatrice, mais à un rang d'émanation inférieur à celui de Chnouphis, seigneur de justice et ordonnateur des mondes, considéré comme auteur de l'univers visible, mais dont les attributs expriment une confusion absolue entre le créateur et la créature, entre l'auteur de l'ordre du monde et la matière informe. Son épouse était Pascht, la grande déesse de Bubastis, à tête de lionne et quelquefois de chatte, considérée comme vengeresse des crimes et comme une des formes de Maut; le Soleil était donné comme son fils dans le sanctuaire de la vieille capitale des dynasties primitives.

Month, à tête d'épervier, était la forme terrible et guerrière du Soleil, dont les rayons frappent comme des flèches et sont quelquefois mortels; on l'adorait spécialement à Hermonthis avec la déesse Ritho, son épouse, et

leur fils Harphré (Horus Soleil), nouvel exemple de l'identité du dieu-père et du dieu-fils.

Mais de toutes ces triades, celle qui était le plus rapprochée de l'humanité dans le culte extérieur, bien que sa conception, comme nous l'avons vu, fût une des plus hautes, était celle d'Osiris, d'Isis et d'Horus, objet d'un culte universel dans toutes les parties de l'Égypte. On la disait issue du dieu Seb, personnification de la terre, et de la déesse Nout, la voûte céleste. Osiris, disait la tradition, s'était manifesté au milieu des hommes et avait régné sur l'Égypte. Toute la légende de sa mort sous les coups de Set, de sa résurrection, de la vengeance tirée de ses ennemis par son fils Horus, passait pour s'être réalisée sur la terre, et chacune des villes de la vallée du Nil prétendait avoir été le théâtre d'un des épisodes de ce grand drame.

X. — Le symbolisme était l'essence même du génie de la nation égyptienne et de sa religion. L'abus de cette tendance produisit la plus grossière et la plus monstrueuse aberration du culte extérieur et populaire de la terre de Mitsraïm. Pour symboliser les attributs, les qualités et la nature des diverses divinités de leur panthéon, les prêtres égyptiens avaient eu recours aux êtres du règne animal. Le taureau, la vache, le bélier, le chat, le singe, le crocodile, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, le scarabée, etc., étaient les emblêmes chacun d'un personnage divin. On représentait le dieu sous la figure de cet animal, ou plus souvent encore, par un accouplement étrange et particulier à l'Égypte, on lui en donnait la tête sur un corps humain. Mais les habitants des bords du Nil, éloignés de l'idolâtrie des autres nations païennes par un instinct de leur nature, avaient préféré porter leurs hommages à des images vivantes de leurs dieux plutôt qu'à des images inertes de pierre ou de métal, et ces images vivantes, ils les avaient trouvées

dans les animaux qu'ils avaient choisis pour emblèmes de l'idée exprimée dans la conception de chaque dieu. De là ce culte des animaux sacrés, qui paraissait si étrange et si ridicule aux Grecs et aux Romains. Chacun d'eux était nourri avec beaucoup de soin, et selon ses goûts, dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, il était embaumé. Certaines villes étaient particulièrement destinées à chaque espèce, ou plutôt à quelques individus de chaque espèce, car il ne faut pas croire que tous les animaux de chaque famille fussent sacrés. Quelques-uns seulement étaient entretenus aux frais de l'état et servis par les plus grands personnages. Ainsi, les chats sacrés, après avoir été embaumés, étaient transportés à Bubastis, les éperviers à Bouto, les ibis à Hermopolis. De même on n'adorait pas les mêmes animaux dans toutes les provinces. Les hippopotames n'étaient respectés que dans le nome de Paprémis. Les habitants de la province de Thèbes avaient le crocodile en grande vénération ; ailleurs on lui faisait la guerre. Nous le répétons, dans la conception première et pour ceux qui connaissaient le fond de la religion, ces animaux sacrés n'étaient que des simulacres vivants des divinités; mais la superstition populaire en faisait des dieux réels, et leur culte était peut-être la partie de la religion à laquelle le peuple était le plus invinciblement attaché. « Si, dit Hérodote, on tue quel- « qu'un de ces animaux de dessin prémédité, on est « puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paie « l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais si on « tue un ibis ou un épervier, même sans le vouloir, on « ne peut éviter le dernier supplice. » Un soldat romain, sous les Ptolémées, ayant tué par hasard un chat sacré, fut égorgé par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom si redoutable de Rome. On dit que Cambyse, lorsqu'il envahit l'Egypte, fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les

Egyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas tirer sur eux.

XI. —Il y avait pourtant trois de ces animaux sacrés, les plus vénérés et les plus célèbres de tous, que depuis l'origine de leur culte on considérait, par une conception dégradante, non comme des images, des simulacres, mais comme des incarnations de la divinité. C'étaient ceux dont l'adoration avait été établie, disait-on, par le roi Kékéou de la IIe dynastie, le taureau Mnévis, incarnation d'Osiris, adoré à Héliopolis; le bouc de Mendès, incarnation du dieu Khem, dans lequel se personnifiait de la façon la plus brutale la force productrice; enfin le taureau Apis, incarnation de Phtah, dont le culte tenait le premier rang dans la religion de Memphis. Apis naissait, disaient les prêtres, d'une vache mystérieusement fécondée par un éclair descendu du ciel. Il devait être noir, avoir un triangle blanc sur le front, une marque pareille à une demi-lune sur le dos, et une espèce de bourrelet ou de nœud de chair en forme de scarabée sous la langue. Quand le dieu venait à mourir, l'Egypte entière était en deuil, et partout on se livrait à de solennelles lamentations. Dès qu'il se manifestait de nouveau, chacun se parait de ses plus riches habits, et on se livrait aux plus grandes réjouissances. Mais le taureau divin ne devait vivre qu'un nombre d'années déterminé, et au bout de ce temps, s'il n'était pas mort de mort naturelle, on le tuait, sauf à en porter le deuil.

Apis mort était embaumé et déposé dans les somptueux caveaux du temple appelé par les Grecs le Sérapéum, que les fouilles de M. Mariette ont rendu à la lumière. Il devenait alors l'objet d'un nouveau culte. Par le seul fait de son trépas, il se trouvait assimilé à Osiris, le dieu des régions infernales, et recevait le nom d'Osir-Hapi, d'où les Grecs ont fait Sérapis. D'une importance fort secondaire sous la monarchie pharaonique, le culte

d'Osiris Apis ou Sérapis prit tout à coup un développement et un rôle capital au temps des Ptolémées. Changeant complétement de nature et de physionomie, il devint un culte mixte, dont la politique dès Lagides fit un point de contact et de fusion entre les deux populations, grecque et égyptienne.

XII.—Telle était donc en réalité la religion du peuple égyptien, un mélange bizarre et presque inextricable de quelques vérités sublimes, vestiges plus ou moins oblitérés de la révélation primitive, avec des conceptions métaphysiques et cosmogoniques souvent désordonnées et toujours grandioses, une morale épurée, un culte abject et des superstitions populaires de la dernière grossièreté. « Si vous entrez dans un temple, dit Clé-« ment d'Alexandrie, un prêtre s'avance d'un air grave, « en chantant un hymne en langue égyptienne ; il sou-« lève un peu le voile, comme pour vous montrer le « dieu; que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, un « serpent ou quelqu'autre animal dangereux. Le dieu « des Égyptiens paraît !... C'est une bête sauvage, se « vautrant sur un tapis de pourpre. »

§ 8. — Arts.

I. — Les Egyptiens ont été, avant les Grecs, celui de tous les peuples de l'antiquité qui a porté les arts plastiques au plus haut degré de perfection et de grandeur. Les Hellènes seuls sont parvenus à les surpasser.

Le génie du peuple égyptien se peint tout entier dans le caractère général de son architecture. Les fils de Mitsraïm, comme nous venons de le faire voir, croyaient fermement à l'immortalite de l'âme et désiraient l'immortalité de la matière, dans la pensée que l'âme ren-

trerait un jour dans son corps. Ils regardaient la vie d'ici-bas comme le prélude d'une existence meilleure. Aussi n'avaient-ils guère soin de l'habitation des vivants, tandis qu'ils déployaient une extrême magnificence dans la demeure des morts. Un peuple ainsi préoccupé de la vie future, un peuple qui a conservé des cadavres plus de 4,000 ans, devait développer dans son architecture la dimension qui assure la solidité de l'édifice et lui présage la durée sans fin. L'immense largeur des bases devait être le trait caractéristique de ses monuments : murs, piliers, colonnes, tout en effet dans la construction égyptienne est épais et court. Et, comme pour ajouter à l'évidence de cette inébranlable solidité, la largeur des bases est augmentée encore par une inclinaison en talus, qui donne à toute l'architecture une tendance pyramidale. Les pyramides elles-mêmes, celles de Memphis, dont la plus grande est le bâtiment le plus élevé de la terre, sont assises sur une base énorme : elles sont beaucoup moins hautes que larges. Ainsi, tous les monuments égyptiens, même ceux dont l'élévation est célèbre, sont cependant plus étonnants encore par l'étendue de leur dimension en largeur, dimension qui les rend et les fait paraître impérissables et éternels.

II. — En racontant, dans le chapitre précédent, les annales de l'Egypte, nous avons indiqué les principales époques de sa sculpture et les traits essentiels qui la caractérisent : la première phase de développement entièrement libre et tourné surtout vers une exacte imitation de la nature sous les dynasties primitives ; l'introduction du canon hiératique et invariable des proportions vers la XII[e] dynastie ; l'apogée de son style dans le sens grandiose et religieux sous la XVIII[e] et le commencement de la XIX[e] ; la décadence absolue qui commence à la fin du règne de Rhamsès II ; enfin la dernière renaissance sous les rois Saïtes. Considérée dans son en-

semble, sans tenir compte de ces nuances entre les diverses époques, la sculpture égyptienne présente un caractère éminemment symbolique et rappelle toujours sa première destination, qui fut d'exprimer des idées religieuses et d'en être l'écriture imagée. Son berceau est dans le temple. Elle y figure d'abord à l'état de délinéation, et ne fait que graver ses contours. Puis, elle s'enfonce en creux en dedans du mur ou elle saillit au dehors en bas-relief. Ensuite, elle se dégage de la muraille, non sans y adhérer encore par quelques attaches; et quand enfin la statue est complétement isolée, — ce qui est très-rare, car elle est presque toujours adossée à un pilastre, — elle trahit infailliblement son origine, qui est l'architecture, et sa raison d'être, qui est le symbole. Jetez les yeux sur une figure égyptienne : les formes y sont accusées d'une manière concise, abrégée, non pas sans finesse, mais sans détails. Les lignes en sont droites et grandes. L'attitude est raide, imposante et fixe. Les jambes sont le plus souvent parallèles et jointes. Les pieds se touchent, ou bien, s'ils sont l'un devant l'autre, ils suivent la même direction, ils restent aussi exactement parallèles. Les bras sont pendants le long du corps ou croisés sur la poitrine, à moins qu'ils ne se détachent pour montrer un attribut, un sceptre, la croix ansée, une fleur de lotus ; mais dans cette pantomime solennelle et cabalistique, la figure fait des signes plutôt que des gestes ; elle est en situation plutôt qu'en action, car son mouvement prévu et en quelque sorte immobile ne changera plus ; il ne sera suivi d'aucun autre.

Cependant cet art égyptien, qui semble retenu par certains côtés dans une éternelle enfance, est un art essentiellement grand, majestueux, hautement formulé. Il est majestueux et grand par l'absence du détail, dont la suppression a été voulue et préméditée. Gravée en bas-relief ou sculptée en ronde-bosse, la figure égyptienne est modelée, non pas grossièrement, mais som-

mairement ; elle n'est point dégrossie comme une ébauche ; elle est au contraire finement dessinée, d'une simplicité choisie dans ses lignes et dans ses plans, d'une délicatesse élégante dans ses formes, ou, pour mieux dire, dans ses formules algébriques.

Deux choses y sont évidentes et évidemment volontaires : le sacrifice des petites parties aux grandes, et la non-imitation de la vie réelle. Nue, la figure est vue comme à travers un voile ; vêtue, elle est serrée dans une draperie collante, semblable à un second épiderme, de sorte que le nu se découvre quand il est voilé, et se voile quand il est découvert. Les muscles, les veines, les plis et les contractions de la peau n'y sont pas rendus, ni même la charpente osseuse. La variété qui distingue les êtres vivants, et qui est l'essence de la nature, est remplacée par une symétrie religieuse et sacerdotale pleine d'artifice et de majesté.

Tous les mouvements exécutés par plusieurs figures sont soumis au parallélisme des membres doubles et paraissent obéir à un certain rhythme mystérieux, qui a été réglé dans le sanctuaire. Le plus sûr moyen d'expression dans l'art égyptien, est, en effet, la répétition.

Quels que soient le naturel et la souplesse d'un mouvement, il devient cérémonieux quand il est répété intentionnellement et plusieurs fois d'une manière identique, ainsi que nous le voyons si souvent dans les sculptures de l'antique Egypte. Elle appartient à l'ordre des choses sublimes, cette répétition persistante qui fait de toute marche une procession, de tout mouvement un emblème religieux, de toute pantomime une cadence sacrée.

Le style égyptien est donc monumental par le laconisme du modelé, par l'austérité des lignes et par leur ressemblance avec les verticales et les horizontales de l'architecture. Il est imposant parce qu'il est une pure émanation de l'esprit ; il est colossal, même dans les

petites figures, parce qu'il est surnaturel et surhumain. Il demeure toujours semblable à lui-même, parce qu'il représente la foi qui ne doit point varier ; enfin, le style égyptien est engendré par un principe autre que l'imitation, et c'est volontairement qu'il s'écarte de la vérité imitative, car la faculté de rendre fidèlement la nature n'était pas plus étrangère aux Égyptiens qu'aux Grecs, et la preuve en est dans la vérité que présentent quelquefois les images d'animaux, comparées à la manière convenue et artificielle dont la figure humaine est exprimée, aussi bien que dans les œuvres des écoles primitives mises en regard avec celles qui ont été produites depuis la XII[e] dynastie et l'établissement du canon sacerdotal des proportions du corps de l'homme.

Quand il modèle la tête humaine, le sculpteur égyptien l'imite avec plus de fidélité que le corps, et il montre bien ce qu'aurait pu être son imitation dans un art qui fût resté libre. Avec quelle force est exprimée la conformation de chacune des races que les artistes ont voulu représenter ! Jamais aucun autre peuple, dans les œuvres de son art, n'a aussi bien rendu la vérité ethnographique.

Est-il besoin d'insister sur la tendance au symbolisme, dominante dans la sculpture égyptienne, alors que tant de figures nous y offrent la combinaison monstrueuse de corps humains avec des têtes d'animaux ? « En montrant aux yeux, a fort bien dit Raoul Rochette, un corps d'homme surmonté d'une tête de lion, de chacal ou de crocodile, l'Égypte n'eut certainement pas l'intention de faire croire à la réalité d'un être pareil; c'était une pensée qu'elle voulait rendre sensible plutôt qu'une image vraie qu'elle prétendait offrir. Le mélange des deux natures était là pour avertir que ce corps humain servant de support à une tête d'animal était une pensée écrite, la personnification d'une idée et non pas l'image d'un être réel. » Ainsi, on peut le dire, la sculpture

égyptienne demeura une forme de l'écriture, un art essentiellement symbolique, et ce fut une raison de plus pour qu'elle restât immobile. Le symbole fut pour ce grand art ce qu'étaient pour les morts embaumés les aromates qui les conservaient; il le momifia, mais, en le momifiant, il le rendit incorruptible.

III. — La peinture n'a guère été employée par les Egyptiens que d'une manière décorative, pour accompagner et rehausser l'architecture et la sculpture, qui étaient toujours coloriées. Cependant on rencontre quelques petites stèles en bois où les sujets sont seulement peints, souvent avec une extrême finesse et une grande recherche de style; mais cette peinture est toute sculpturale. Les manuscrits sur papyrus du *Rituel funéraire* nous offrent aussi le plus habituellement des vignettes dessinées à la plume avec une liberté, une sûreté de main et une hardiesse extrêmes, quelquefois avec une pureté dans le trait qui rappelle les décorations des vases grecs.

§ 9. — Principaux Monuments.

I. — *Les Pyramides.* — Les monuments de l'Egypte les plus imposants par leur masse et les plus curieux par leur antiquité sont sans contredit les grandes pyramides de Gizeh. Nous avons raconté plus haut quels travaux immenses leur construction avait réclamés; mais on s'en fera peut-être une idée plus précise quand on saura que la plus grande, la pyramide de Khoufou (Chéops), se compose de plus de 200 assises ou couches de blocs énormes; qu'intacte elle avait 152 mètres de hauteur, à peu près le double de l'élévation des tours de Notre-Dame de Paris; que sa base mesure 233 mètres de lon-

gueur, qu'enfin les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante de 25 millions de mètres cubes, qui pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de 6 pieds et long de mille lieues. Pour soulager du poids immense qu'elle devait porter la chambre destinée au sarcophage royal, on a ménagé au-dessus, dans la masse du monument, des vides formant cinq petites chambres basses. Une seconde chambre sépulcrale est placée presque exactement au-dessous de la première, mais taillée dans le roc et non ménagée dans la construction même. L'orientation de ce gigantesque monument est parfaite; ses quatre faces regardent exactement les quatre points cardinaux.

La disposition des deux autres pyramides est analogue; seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide et les chambres qu'elles renferment sont taillées dans le roc. La seconde diffère par sa hauteur de la première, et cette différence est rendue plus sensible par l'élévation du rocher sur lequel la première est assise; sa construction intérieure est aussi loin d'égaler en beauté celle de la grande pyramide. Elle avait été élevée pour recevoir le corps de Schafra (Chéphren), et est la seule à posséder encore en partie son revêtement extérieur.

La troisième pyramide n'atteint pas en hauteur le tiers de la première, mais elle était plus ornée; on y a trouvé le cercueil en bois du roi Menkéra (Mycérinus), par qui elle fut construite. La salle où il a été découvert était entièrement revêtue de granit; or, pour trouver cette roche, il faut remonter le Nil jusque vers la première cataracte : c'est donc de là qu'on avait dû l'apporter sur des bateaux. Cette pyramide avait aussi un revêtement extérieur tout en granit de Syène, mais un peu moins ancien, paraît-il, que le monument même et ajouté par la reine Neth-aker (Nitocris), de la VIe dynastie.

Le sphinx colossal qu'on voit au pied des grandes pyramides, et qui en forme comme l'appendice, est un

monument achevé, sinon exécuté tout entier, sous le règne de Schafra. Il a près de 90 pieds de long et environ 74 pieds de haut; sa tête a 26 pieds du menton au sommet. Il est taillé dans le rocher sur lequel il repose; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches. Le grand sphinx était une image du dieu Harmachou, le soleil à son coucher, dieu essentiellement funèbre; entre ses deux pattes de devant se trouvait un petit sanctuaire consacré à cette divinité, qui fut reconstruit par Thoutmès III. « Cette grande figure mutilée, dit Ampère, est d'un effet prodigieux; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif; on dirait qu'il entend et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé; ses yeux tournés vers l'orient semblent épier l'avenir; le regard a une profondeur et une vérité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur. »

Outre Gizeh, nombre d'autres localités, plus ou moins voisines de Memphis, possèdent des pyramides, moins considérables, il est vrai. On en reconnaît encore aujourd'hui soixante-sept, et en effet ce genre de sépultures royales a été en usage jusque sous la XII[e] dynastie. A Gyzeh même, il y en a neuf en tout. On en voit encore des groupes importants à Zaouyet-el-Arriân et à Abousir au S.-S.-E. de Gyzeh; l'une de celles de cette dernière localité porte inscrits les noms de trois rois de la V[e] dynastie, qui y ont été enterrés. Sakkarah offre aussi plusieurs pyramides; la plus grande, disposée par étages, est, comme nous l'avons dit plus haut, le plus antique monument de l'Egypte, car elle paraît avoir servi de sépulture au roi Kékéou, de la II[e] dynastie. Enfin le village de Daschour possède aussi cinq de ces monuments, dont le plus élevé a 326 pieds de haut; une des pyrami-

des de Daschour est en briques crues; c'était le tombeau d'Osortasen III (XIIe dynastie), elle est précédée d'un petit sanctuaire qui servait au culte du roi défunt.

II. — *Le Labyrinthe.* — Le Labyrinthe, fondé, comme le raconte Manéthon, par un roi de la XIIe dynastie, Amenemhé III, mais peut-être achevé ou réparé après le départ des Ethiopiens, s'il faut ajouter foi au témoignage d'Hérodote, avait, presque autant que les pyramides elles-mêmes, attiré l'attention et la surprise des anciens voyageurs grecs. Hérodote le place même au-dessus, et le dépeint comme formé de « douze cours couvertes, opposées l'une à l'autre par leurs entrées, six « au nord et six au midi, toutes enveloppées d'une enceinte commune et renfermant trois mille chambres, « moitié sur terre, moitié dessous. » Il ajoute qu'il n'a vu que les premières; on ne voulut pas le conduire dans les lieux souterrains qui renfermaient, lui dit-on, les tombeaux des princes auteurs du Labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. « Les issues des appartements et les « détours si variés pour traverser les cours me causaient, « dit-il encore, un étonnement inépuisable, quand je passais des appartements dans les galeries, des chambres « d'un palais dans un autre palais. Le toit est partout de « pierre comme les murs; ceux-ci sont en grande partie « ornés de sculptures. Chaque palais a un péristyle de « pierre blanche assez régulier, à chaque angle du Labyrinthe est une pyramide de quarante orgyes de hauteur, « où sont gravés des hiéroglyphes; on y entre par un « chemin souterrain. »

Vingt-trois siècles après Hérodote, le 25 juin 1843, M. Lepsius écrivait sur les ruines du même monument : « C'est du Labyrinthe que vous iront chercher ces lignes; non d'un Labyrinthe douteux ou du moins toujours contesté, dont je n'avais pu me faire une idée d'après les descriptions toujours défectueuses des voyageurs, qui le

plaçaient tantôt ici, tantôt là. Il en reste encore une masse considérable de ruines; au milieu d'elles un grand espace où étaient les cours, avec les restes de grandes colonnes de granit, formées d'une seule pierre, et d'autres recouvertes d'une pierre calcaire blanche, dure, luisante presque comme du marbre....... La première vue du terrain découvre à l'œil un nombre vraiment labyrinthique de chambres brouillées entre elles (*verwirrter*, dit en allemand M. Lepsius) tant au-dessus qu'au-dessous du sol..... Nous y trouvons à la lettre des centaines de chambres, l'une auprès de l'autre, souvent de très-petites auprès de grandes, de grandes pièces soutenues par de petites colonnes, liées par des corridors, sans régularité pour l'entrée et la sortie, en sorte que sur ce point la description d'Hérodote et de Strabon est pleinement justifiée..... Quant à la disposition de l'ensemble, il consiste en trois masses de constructions, épaisses de trois cents pieds et dessinant un espace de six cents pieds de long sur cinq cents de large. Le quatrième côté, l'un des petits, est occupé par la pyramide, qui a trois cents pieds en carré à sa base..... Du côté oriental, surtout à l'extrémité sud, les murs des chambres s'élèvent à dix pieds au-dessus des décombres, à vingt au-dessus du sol; et du haut de la pyramide on découvre un plan régulier de tout l'édifice. » Le docte voyageur y a vu plusieurs fois inscrit le nom d'Amenemhé III, fondateur du monument.

III. — *Grottes funéraires.* — « Les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, appellent les demeures des vivants des « gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps; les tombeaux, au contraire, ils les appellent « maisons éternelles, » parce qu'on y est toujours. Voilà pourquoi « ils ont peu de soin d'orner leurs maisons, tandis qu'ils « ne négligent rien pour la splendeur de leurs tombeaux. » Nous ne pouvons pas ici énumérer et décrire

les innombrables grottes funéraires de particuliers, toutes décorées de sculptures, qui se succèdent comme d'étape en étape tout le long de la vallée du Nil, et dont les plus remarquables sont celles des environs de Memphis (Gizeh et Sakkarah) et celles de Béni-Hassan dans l'Egypte Moyenne. Mais il faut du moins s'arrêter aux célèbres tombes royales de Thèbes, décrites par tous les voyageurs archéologues qui ont visité l'Egypte. Ce sont des édifices souterrains presque aussi étonnants que les grandioses constructions du voisinage.

Les plus anciens tombeaux thébains remontent à la XI[e] dynastie; ce sont ceux des Entef, découverts auprès du village de Drah-abou'l-Neggah. A cette époque le sarcophage seul est orné. Les rois de la XII[e] dynastie, bien que Thébains d'origine, paraissent s'être fait enterrer au Fayoum et dans les environs de Memphis, sous des pyramides. L'époque de décadence, puis de désastres, qui suit celle-là n'a pas laissé de grands monuments; on ne connaît les tombeaux ni des Sévekhotep, ni d'aucun des princes thébains qui luttèrent contre les Pasteurs. C'est à Drah-abou'l-Neggah qu'a été découvert celui de la reine Aah-hotep, mère d'Ahmès. A la XVIII[e] dynastie appartiennent les sépulcres de la vallée d'Assassif, où furent ensevelis Amenhotep III et Aï, l'un des usurpateurs de la fin de cette période. Ce n'est pas cependant du temps de la XVIII[e] dynastie, mais de l'âge des Rhamsès de la XIX[e] et de la XX[e], que datent les plus magnifiques des sépultures royales de Thèbes, celles de Biban-el-Molouk, que les Grecs appelaient *les Syringes* et qu'ils rangeaient au nombre des merveilles de l'Egypte.

Le tombeau de Rhamsès V est le plus remarquable par la longue série de sculptures ou de peintures qui ornent, dans les flancs de la montagne, une succession de salles ou de galeries qu'il faut traverser pour parvenir à la salle du sarcophage. Ce sont des scènes mythologiques et astronomiques, représentant la marche du soleil et les

peines ou les récompenses que l'âme doit rencontrer dans l'autre vie. La salle du sarcophage, décrite en grands détails dans les lettres de Champollion, reproduit la marche du soleil, et les parois en sont couvertes de milliers d'hiéroglyphes. Parmi les seize tombes de la vallée de Biban-el-Molouk, une partie seulement ont leur décoration achevée dans toute leur étendue ; ce sont celles des princes qui ont régné le plus longtemps ; car on commençait à travailler à la sépulture royale dès le commencement du règne, et on pouvait l'achever plus ou moins suivant le temps que le souverain demeurait sur le trône. Une fois le corps déposé dans le sépulcre, la porte en était fermée pour ne plus s'ouvrir. Au nombre des sépulcres les plus achevés et les plus curieux, il faut compter ceux de Séti Ier et de Rhamsès III. C'est dans le premier que sont représentées les différentes races humaines, telles que les concevaient les Egyptiens ; les sculptures du second représentent, comme dans les tombeaux des âges primitifs, des objets relatifs à la vie privée, mais aussi le tableau symbolique de l'année égyptienne figurée par six images du Nil et six images de l'Egypte personnifiée, portant chacune les productions particulières à la division de l'année que ces images représentent. On sait, en effet, que ce sont les eaux du Nil qui déterminent en Egypte la succession des saisons agricoles.

IV.—*Temples et Palais.* — La division de l'armée française que commandait le général Desaix, lancée dans la Haute-Egypte à la poursuite de Mourad-bey et de ses Mamelouks, manquant de tout, dénuée de vivres, accablée par la chaleur, lorsqu'elle aperçut pour la première fois les ruines de Thèbes, oublia tout d'un coup sa fatigue, ses souffrances, le voisinage de l'ennemi, et saisie d'enthousiasme, se mit à battre des mains d'un mouvement unanime. C'est qu'en effet Thèbes, malgré tous les désastres qui ont fondu successivement pendant tant

de siècles sur cette ville sainte d'Ammon, malgré l'œuvre destructrice du temps et des barbares, présente encore le plus grandiose et le plus prodigieux ensemble de constructions elevées par la main des hommes qui existe dans le monde.

A Karnak, d'abord, dans la partie nord-est de l'ancienne ville et sur la rive droite du Nil, se présente une série de constructions à laquelle ont travaillé presque toutes les dynasties, depuis Osortasen Ier jusqu'au Ptolémée père de la fameuse Cléopâtre. La description de cette vaste réunion de monuments demanderait à elle seule un volume entier. Pour donner une idée de son étendue, il nous suffira de dire que l'enceinte consacrée de Karnak s'étend sur une longueur de 1,170 pieds, sans compter les avenues de sphinx qui s'étendent devant le pylône extérieur, ni le second temple élevé sur le même axe par Rhamsès II, mais en arrière du mur postérieur du premier, en sorte que la longueur totale est d'environ 2000 pieds. C'est là que se trouve cette salle hypostyle de Séti Ier, dont les paroles ne peuvent donner qu'une imparfaite idée. «L'imagination, dit Champollion, qui en Europe s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle de Karnak.... Je me garderai bien de rien décrire, car ou mes expressions ne vaudraient pas la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très-décolorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou. » — « Imaginez, dit à son tour Ampère, une forêt de tours ; représentez-vous 140 colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont 70 pieds de haut (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et 11 pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes ; les chapiteaux ont 65 pieds de circonférence; la salle a 319 pieds de lon-

gueur et plus de 150 de large. Cette salle était entièrement couverte, et on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. »— « Il est impossible, écrivait à son tour M. Lepsius, de rendre l'impression qu'on éprouve, quand on entre pour la première fois dans cette forêt de colonnes et qu'on s'y promène de rang en rang, entre ces grandes figures de dieux et de rois qui les couvrent, tantôt en entier tantôt en partie. Tous les murs sont couverts de sculptures peintes, les unes en relief, les autres en creux; elles n'ont été achevées que sous les héritiers de Séthos et surtout sous Rhamsès, son fils. »

Une série de colonnades, de béliers colossaux en granit formant des avenues, et de chaussées, relie les édifices de Karnak à ceux de Louxor. Ici encore nous avons affaire à un assemblage de monuments de différentes époques, où chaque génération a apporté sa pierre. La partie la plus ancienne, le temple principal, est l'œuvre d'Amenhotep III; au nord de ce premier temple, une galerie de colonnes conduit à un second, élevé par Rhamsès II, qui couvre encore une superficie de 2500 mètres. C'est en avant de la cour qui précédait ce temple que Rhamsès avait fait élever les deux obélisques dont l'un orne aujourd'hui la place de la Concorde à Paris.

Sur la rive gauche du Nil, non loin du village de Gournah, se trouve un édifice où tout rappelle Rhamsès II et sa famille; aussi Champollion l'a-t-il nommé le Rhamesséum. C'était bien manifestement le palais de ce prince. Il se compose d'une suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques qui racontaient les exploits du roi. Un colosse en granit de 17 mètres de haut représentait Rhamsès assis sur son trône. C'est la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir; son pied seul a plus de quatre mètres de long.

Du palais d'Amenhotep III, situé tout auprès, il ne reste plus que d'informes débris et les deux fameux colosses, dont l'un avait reçu des Grecs le nom de Memnon. A Gournah même sont les ruines d'un autre édifice important, commencé pendant la jeunesse de Thoutmès III, continué par Séti et son fils. Enfin, un peu plus au sud on rencontre l'immense et magnifique palais de Médinet-Abou, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, à propos des tableaux historiques qui y retracent les principaux événements du règne de Rhamsès III.

Les ruines de Thèbes sont les plus considérables et les plus majestueuses de toute l'Égypte. Aussi devions-nous en parler avec quelques développements. Mais il ne faudrait pas croire qu'elles fussent les seules qui subsistent sur les bords du Nil. Nombre d'autres localités, Philæ, Ombos, Edfou, Esné, Hermonthis, Dendéra, possèdent des temples somptueux, dont quelques-uns presque intacts, mais pour la plupart reconstruits sous les Ptolémées conformément aux traditions de l'âge pharaonique. A Abydos les fouilles de M. Mariette ont rendu au jour dans son intégrité l'un des temples les plus grands et les plus beaux comme art qui existent dans toute l'Égypte, temple datant du règne de Séti Ier; il mesure 486 pieds de longueur. Le sanctuaire de Soutekh à Tanis, œuvre de Rhamsès II, de Mérenphtah et de Séti II, a été découvert en ruines par notre savant compatriote; mais onze obélisques, de nombreuses colonnes monolithes de granit, des stèles colossales retirées des décombres, prouvent que cet édifice pouvait presque marcher de pair avec les constructions que la même époque a laissées à Thèbes.

Aucun monument de Memphis ne subsiste encore debout; les débris qui peuvent en demeurer sont cachés sous le sol. Un seul des temples de cette grande ville a été déblayé; c'est le Sérapéum, retrouvé par M. Mariette, qui renferme dans son enceinte les sépultures des

Apis, depuis la XIXe dynastie jusqu'à la domination romaine.

Il faut enfin, avant de terminer ce chapitre, signaler en quelques mots les nombreux édifices de l'âge pharaonique qui s'échelonnent sur les rives du Nil en Nubie, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, et surtout le prodigieux temple souterrain d'Ibsamboul, avec les sculptures historiques et religieuses qui couvrent ses parois et sa façade garnie de quatre colosses représentant Rhamsès II assis, hauts de 65 pieds chacun et sculptés dans le rocher. « Ces masses extragigantesques, dit Charles Lenormant, sont traitées dans une manière plutôt large que précieuse, sauf les têtes auxquelles je n'ai rien vu d'égal pour la vérité, la vie et le modelé. Winckelmann n'a pas tracé d'autres règles pour cette beauté calme qu'il regarde comme le comble de l'art. La Junon Ludovisi, quatre fois au moins plus petite, ne l'emporte pas par le sentiment de l'ensemble, par l'harmonie de tant de parties simultanément étendues. Donnez le mouvement à ces rochers et l'art grec sera vaincu. »

CHAPITRE VI

LES ASSYRIENS. — NINIVE ET BABYLONE. — DYNASTIES PRIMITIVES. — PREMIER EMPIRE CHALDÉEN. — LES DEUX EMPIRES D'ASSYRIE. — PRINCIPAUX ROIS.

§ 1. — Le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

I. — L'immense étendue de déserts qui traverse d'ouest en est tout l'hémisphère oriental du globe, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Mer Jaune, interrompu une première fois, à la frontière de l'Afrique et de l'Asie, par la vallée du Nil, est interrompu de nouveau, vers le centre de son développement en largeur, par un second oasis, plus vaste que celui de l'Egypte, mais non moins fertile, qui marque précisément le point où le désert change de nature géologique, et d'une plaine basse devient un plateau très-élevé. A l'ouest de cette terre privilégiée, les solitudes de l'Afrique et de l'Asie sont des mers de sable, qui dépassent à peine le niveau de l'Océan, quand elles n'y sont pas inférieures ; à l'est, au contraire, dans la Perse, le Kerman, le Séïstan, la Tartarie chinoise et la Mongolie, le désert consiste en une série de plateaux étagés, qui ont de 3,000 à 10,000 pieds d'élévation.

Ce sont les deux grands fleuves de l'Euphrate et du

Tigre qui forment, en l'enveloppant de leurs eaux, ce vaste oasis, appelé des anciens Sémites Naharaïn et des Grecs Mésopotamie, et que désignent également les noms, employés seulement dans les plus anciens récits de la Bible, de pays de Sennaar et d'Ur-Kasdim. Les deux fleuves, d'un volume environ égal, prennent leur source tout près l'un de l'autre dans les flancs du mont Niphatès (le Keleschin d'aujourd'hui) en Arménie; mais ils coulent d'abord dans deux directions absolument opposées, et ils débouchent dans la plaine aux deux extrémités de la chaîne du mont Masius (le Karadjeh-dagh actuel), le Tigre à l'est et l'Euphrate à l'ouest. A partir de ce moment ils vont en se rapprochant graduellement jusqu'au 34° de latitude, où ils se mettent à couler parallèlement pendant 80 lieues; puis ils se réunissent en un même lit, actuellement appelé Schat-el-Arab, et se jettent dans le Golfe Persique.

II. — Par la construction géologique de son sol, aussi bien que par l'aspect de ses campagnes et leur fertilité, la Mésopotamie se divise en deux parties bien distinctes, celle du nord et celle du sud, dont la limite se trouve au point où les deux fleuves commencent à avoir un cours parallèle, à la hauteur de Hit sur l'Euphrate et de Samarah sur le Tigre. Toute la partie septentrionale, partagée à son tour en deux par le fleuve Chaboras (le Khabour moderne), qui, sorti du mont Masius, coule du nord au sud et va se jeter dans l'Euphrate à Karkémisch, séparant l'Assyrie, à l'orient, de la Mésopotamie araméenne ou Osrhoëne des Grecs, à l'occident; toute la partie septentrionale, disons-nous, constitue une grande plaine de formation secondaire, qui n'est fertile que là où existent des sources et des cours d'eau abondants, comme dans l'Osrhoëne et les environs du mont Singar, mais qui dans le reste de son étendue participe encore des déserts voisins et a toujours dû être comme

eux stérile et impropre à la culture. La portion méridionale, au contraire, c'est-à-dire la Babylonie et la Chaldée, est une plaine encore plus basse, entièrement formée par les alluvions modernes (dans le sens géologique du mot) des deux fleuves. Ils ne sont plus alors qu'à une journée de distance l'un de l'autre, et le pays offre l'aspect d'une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. Les chaleurs de l'été dans cette région paraissent excessives, même aux Orientaux; mais les hivers sont tempérés et délicieux. L'Euphrate et le Tigre voient leurs eaux grossir périodiquement chaque année et inondent les terres basses, quoiqu'ils n'y apportent pas de limon comme le Nil; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art comme elles l'étaient dans l'antiquité, feraient encore de la Chaldée le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un; aujourd'hui, les canaux étant négligés, le produit n'est que le dixième de l'ancien. Le pays manque d'arbres autres que les dattiers, qui y forment de véritables forêts, quelquefois d'une énorme étendue.

III. — On voit par cette esquisse quelle analogie de conditions naturelles le bassin de l'Euphrate et du Tigre, surtout dans la Chaldée, sa partie méridionale, présente avec l'Égypte. C'est de même un présent du fleuve, une terre d'une incomparable fécondité produisant presque sans travail au milieu de déserts. La nature elle-même a préparé les deux contrées pour être le théâtre où les premières sociétés humaines pourraient se constituer et entrer dans la voie de la civilisation. Aussi est-ce dans les plaines arrosées par les deux grands fleuves de l'Asie occidentale que se sont successivement rencontrées toutes les races de l'ancien monde, et que, depuis Nemrod jusqu'aux successeurs de Mahomet, elles se sont disputé l'empire de l'Asie. L'Égypte et la Méso-

potamie ont été les deux plus antiques foyers de culture. presque aussi antiques l'un que l'autre, bien que la priorité appartienne à Babylone plutôt qu'à Memphis; elles ont été également les deux rivales aux mains desquelles s'est toujours trouvée placée alternativement la domination de l'Asie occidentale. L'Euphrate et le Nil communiquent librement par des chemins faciles et propices au passage de grandes armées. Toutes les fois que l'Egypte s'est trouvée entre les mains d'un homme énergique, elle a prétendu soumettre la Mésopotamie à son pouvoir, comme si une loi inévitable ne permettait pas la coexistence de ces deux empires rivaux, munis des mêmes ressources et placés dans des conditions analogues. Un Thoutmès III ou un Séti à Thèbes, comme un Saladin au Caire et un Méhemet-Ali à Alexandrie, n'ont pas eu de plus constante préoccupation que de diriger leurs troupes sur l'Euphrate et d'en tenter la conquête. De même, toutes les fois qu'un pouvoir fort s'est élevé sur les rives de ce fleuve, à Bagdad aussi bien qu'à Babylone ou à Ninive, il a menacé l'Egypte et cherché à l'asservir. L'histoire de l'Asie antique et celle de l'Asie musulmane se composent presque exclusivement des oscillations de l'antagonisme politique des empires de l'Égypte et de la Mésopotamie, interrompues seulement lorsque la puissance militaire de l'Occident européen est entrée en lice avec sa supériorité morale, comme au temps de la conquête d'Alexandre et au temps des Croisades.

§ 2. — Origine des États d'Assyrie et de Chaldée. — Nemrod. — Premier empire Kouschite.

I. — La Bible nous reporte au bassin de l'Euphrate et du Tigre pour nous faire assister au début de l'histoire

des sociétés humaines. « Les peuples, dit la Genèse, « étant venus de l'Orient, trouvèrent une campagne « dans le pays de Sennaar, et ils y habitèrent. » C'est là que les Livres Saints leur font construire Babel, la première grande ville post-diluvienne, et placent l'histoire de la confusion des langues ainsi que de la dispersion des peuples. On a vu plus haut ce récit, dont nous avons établi, grâce aux découvertes de la science moderne, le caractère positivement historique. Nous n'y reviendrons donc pas.

Après la dispersion des Noachides, d'abord agglomérés dans les immenses plaines de Sennaar, il resta dans le pays un noyau de population très-considérable, de races diverses et mélangées. C'est ce qui ressort du texte de la Bible et ce qu'attestaient aussi les traditions babyloniennes, recueillies soigneusement à l'époque des Séleucides par l'historien Bérose, prêtre chaldéen qui traduisit en grec les annales de son pays. « Il y eut d'abord à Babylone, dit-il, une grande quantité d'hommes de nations diverses, qui avaient colonisé la « Chaldée. »

II. — Babel devint naturellement le noyau des populations environnantes et le centre d'un État, constitué dès une époque si antique qu'elle paraissait déjà légendaire à l'auteur de la Genèse. Dans cet État, le premier régulièrement organisé du monde, entre toutes les races diverses qui le peuplaient, la prépondérance et la domination appartinrent d'abord aux Chamites du sang de Kousch.

« De Kousch, dit la Genèse, naquit Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre,

« Et fut un fort chasseur devant le Seigneur. De là « vint le proverbe : un fort chasseur devant le Seigneur « comme Nemrod.

« L'origine de son empire fut Babel, Arach, Accad et « Chalanné, dans le pays de Sennaar.

« De ce pays sortit Assur, qui bâtit Ninive et les rues « de cette ville, et Chalé,

« Et aussi Resen, entre Ninive et Chalé, qui est la « grande ville. »

De cet inappréciable passage du livre inspiré ressortent deux faits d'une haute importance pour l'histoire des races de la Mésopotamie : d'abord que les Kouschites, à l'origine de l'empire de Nemrod, n'étaient pas les seuls habitants de la Chaldée, mais qu'ils s'y trouvaient mêlés aux Sémites de la race d'Assur; puis que la masse principale de ces descendants de Sem, au bout de quelque temps, sans doute pour se soustraire à la domination des Chamites, émigra vers le nord, où elle forma un nouvel État, distinct du premier, en fondant les villes assyriennes. Mais l'émigration ne dut pas être générale; il resta toujours dans la Chaldée et à Babylone un puissant élément sémitique et assyrien, qui finit, au bout d'un grand nombre de siècles, par y prendre le dessus et par y dominer, de telle façon qu'à Babylone et à Ninive on parla la même langue, on eut la même civilisation, le même culte.

III. — La fondation de l'Etat Kouschite de Babel dut à peu de chose près coïncider avec l'établissement d'un autre rameau des fils de Cham en Égypte, et avec l'apparition des premiers germes de civilisation sur les bords du Nil. Les fragments de Bérose mentionnent cette première dynastie de la Chaldée, à laquelle ils donnent 86 rois et dont ils appellent le fondateur Evéchoüs. Dans le dernier élément de ce nom il semble que l'on reconnaisse celui de Kousch. Peut-être l'appellation conservée par Bérose était-elle un surnom traditionnel du chef de la dynastie chamite, qui aurait signifié quelque chose comme « le fils de Kousch, » de même que le nom donné par la Genèse à ce personnage, Nemrod, est une

épithète sémitique signifiant « le rebelle. » Evéchoüs, toujours suivant Bérose, eut pour successeur Chomasbélus.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il subsiste encore des restes imposants de la Tour de Babel, réparée par Nabuchodonosor; mais dans l'état actuel de la science on ne connaît pas d'autre monument que l'on puisse rapporter au temps des rois Kouschites.

IV. — Nous ne savons rien, du reste, de l'histoire des princes successeurs de Nemrod, ni de celle des premiers temps de l'Assyrie. Ce qu'il est seulement permis d'entrevoir à travers les traditions plus ou moins fabuleuses des annales babyloniennes conservées par Bérose, c'est que la Chaldée et l'Assyrie eurent d'abord une existence distincte. Les Assyriens Sémites occupèrent la plaine stérile qui s'étend au sud des montagnes de l'Arménie, entre le Chaboras et le Tigre, et la région montueuse située au delà du Tigre, jusqu'à la Médie. Ce fut dans cette dernière région, sur la rive gauche du fleuve, qu'ils fondèrent Ninive. La civilisation matérielle avec tous ses raffinements paraît s'être développée chez eux moins vite que dans la Chaldée; habitants d'un sol plus rebelle et d'un climat moins énervant, ils restèrent toujours plus rudes, mais en même temps plus virils et plus guerriers que leurs voisins du sud. Toutes les vraisemblances paraissent aussi indiquer que les Assyriens ne formèrent pas à l'origine un empire unique, une grande monarchie, mais bien une confédération de tribus avec des chefs essentiellement militaires. Leurs principales villes, Ninive, Résen, Chalé, Assur ou Ellassar et Singar, dont le plus grand nombre se trouvaient à l'orient du Tigre, eurent certainement, dans les temps primitifs, chacune son roi séparé.

Les Chamites de Babylone, au contraire, s'étendirent librement dans les campagnes fécondes de la Chaldée,

jusqu'au Golfe Persique. Leur domination y fut marquée par cette culture industrielle et ces progrès scientifiques, liés à des idées et à des traditions superstitieuses et mythologiques, que l'on a reconnus partout où les Kouschites ont porté leurs établissements, et qui constituent leur part dans l'histoire du développement de l'humanité : agriculture, exploitation des métaux usuels et précieux, commerce par terre et par mer. La population s'accrut rapidement sur un sol fertile ; les villes se multiplièrent, les arts et les sciences commencèrent à se développer ; l'astronomie prit naissance sous un ciel splendide ; en même temps s'établit, sur les ruines des croyances primitives que la révélation avait enseignées aux ancêtres de la race humaine, le culte du soleil et des autres corps célestes, qui devait servir de fondement à la religion de ces contrées.

C'est au même temps que doit remonter la vieille dénomination de Soumir et d'Accad pour désigner les deux parties, nord et sud, de la Chaldée, qui a été conservée par tradition dans les protocoles officiels des rois Assyriens et Babyloniens jusqu'à la fin de leur empire, bien qu'elle n'eut plus alors de signification réelle. Cette dénomination ne s'explique par aucune langue aujourd'hui connue ; elle avait probablement un sens dans l'idiome des vieux Kouschites de Nemrod et de ses successeurs.

§ 3. — Dynasties aryenne et touranienne.

I. — Après une durée pour l'appréciation de laquelle nous n'avons aucune donnée, le premier empire chamite de Babylone fut renversé par une invasion étrangère, un peu plus de 2,400 ans avant notre ère. Les envahisseurs étaient les Aryâs de race japhétique, et cet

événement paraît avoir coïncidé avec la grande migration par laquelle les populations indo-européennes de l'occident, issues de Japhet, quittant leur patrie primitive des bords de l'Oxus, se dirigèrent à l'ouest pour chercher de nouvelles demeures dans la Médie et la Perse, tandis qu'un autre rameau de la même race descendait sur l'Inde.

Bérose qualifie de Mèdes, c'est-à-dire d'appartenant au rameau iranien, ceux qui vinrent en Mésopotamie et, après avoir détrôné les rois kouschites, régnèrent à Babylone pendant 224 ans. Il rattache à cette conquête un nom célèbre dans les traditions de l'Orient, celui de Zoroastre, chef des Bactriens, conquérant et législateur tout à la fois, et dont les doctrines religieuses, propagées par la guerre, laissèrent dans les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement en Perse et en Médie, une si profonde empreinte. Que Zoroastre en personne soit venu à Babylone, c'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, et sans doute l'intervention de son nom à cette époque dans les traditions historiques chaldéennes indique seulement que les envahisseurs aryens professaient déjà la religion dualiste, sur laquelle nous reviendrons avec détail plus loin. Au reste, si les souvenirs traditionnels des anciens Perses nous apprennent que les doctrines de Zoroastre furent répandues par lui dans la Bactriane, qui devint le berceau de cette croyance, antérieurement à la migration des Iraniens vers la Perse, elles ne nous enseignent rien de positif ni sur la patrie de Zoroastre lui-même, ni surtout sur l'époque précise où il vécut.

II. — Mais le règne des Aryâs à Babylone et dans la Mésopotamie dut bientôt finir. Leur domination ne put jamais s'établir autrement que d'une façon éphémère dans l'Asie en deçà du mont Zagrus ; elle prit fin pour toujours en Assyrie et pour quelques siècles en Médie,

par la défaite de l'élément aryen, sur lequel l'élément touranien ou tartaro-finnois, indiqué dans la Genèse comme la descendance de Magog, prit le dessus.

La Médie n'était pas, comme on se l'est souvent figuré, uniquement peuplée par la race indo-européenne ; au contraire, la majeure partie de ses habitants appartenait, alors comme aujourd'hui, à la grande famille de Touran. Le nom même de « Médie » est un mot purement touranien, qui signifie *pays, contrée*. Il suffirait à lui seul pour prouver, si bien d'autres indications positives ne venaient le démontrer, que le fond de la population de cette contrée a toujours, jusqu'à notre temps, appartenu à la race tartaro-finnoise, quoiqu'à dater d'une certaine époque la classe dominante et aristocratique fût de race aryenne. Et cette Médie touranienne ne cessa que très tard de lutter, avec des chances diverses, contre le dualisme de la religion de Zoroastre.

Les Touraniens descendaient même encore plus bas ; ils formaient une portion notable de la population de la Susiane, sur la rive gauche du Tigre dans son cours inférieur, et pendant longtemps leur langage y fut prédominant. Ce curieux pays, placé à la limite commune de toutes les races diverses de l'Asie occidentale, les voyait, du reste, toutes confondues et enchevêtrées sur son sol. On y rencontrait en même temps les Elamites de la race de Sem, les Susiens proprement dits et les Apharséens issus de la famille touranienne, les Uxiens, rameau des Aryâs, et les Cosséens descendus de Cham par la branche de Kousch, conservant tous leur nationalité distincte, et superposés les uns aux autres comme le sont aujourd'hui les populations d'origines diverses qui peuplent la Hongrie.

III. — Les Touraniens ou Scythes asiatiques des écrivains grecs étaient de temps immémorial avec les Aryâs dans un antagonisme national, politique et religieux qui

serenouvelait incessamment. Le centre de leur nation et de leur puissance était vers l'orient du lac d'Aral. Là, depuis une époque extrêmement ancienne, ils étaient en possession d'une civilisation propre, caractérisée par un sabéisme grossier, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation morale, mais en même temps un développement extraordinaire de certaines connaissances, par de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle, tandis que d'autres restaient à un état tout à fait rudimentaire. Cette civilisation étrange et incomplète exerça sur une très-notable portion de l'Asie une prépondérance absolue, à laquelle l'historien Justin attribue 1500 ans de durée. Ce fut elle qu'environ à la même époque où un des rameaux de la race devenait maître de Babylone et de la Mésopotamie, les *Cent familles*, premier noyau de la nation chinoise, portèrent au milieu des Miao-Tseu et des autres populations autochthones du Céleste Empire, et qui devint le point de départ du développement de culture de la Chine, si à part de celui des autres nations du monde.

IV. — Bien que la domination des Touraniens en Mésopotamie n'ait pas duré plus de deux siècles, leur civilisation propre laissa une empreinte ineffaçable dans cette contrée. Les belles recherches de M. Jules Oppert ont en effet prouvé que ce fut ce peuple qui apporta dans la Babylonie et l'Assyrie le singulier système d'écriture que l'on appelle *cunéiforme*, chaque caractère y étant composé d'un assemblage de traits ayant chacun la forme d'un coin ou d'un clou.

Ce système d'écriture a été déchiffré seulement dans les dernières années, et nous en expliquerons plus loin tout le mécanisme d'une manière détaillée. Les caractères qui le composent représentent ou des valeurs idéographiques ou des valeurs syllabiques ; le plus souvent

même ils sont, suivant la place où on s'en sert, susceptibles des deux emplois. Ils offraient à l'origine le dessin grossier ou l'image symbolique, bien altérée depuis, de l'objet concret ou de l'idée abstraite exprimé ou rappelé par la syllabe qui constitue leur valeur phonétique, non dans la langue assyrienne, mais dans un idiome de la famille tartaro-finnoise. Ainsi l'idée de « dieu » se rend en assyrien par le mot *ilou;* mais le caractère qui représente idéographiquement cette idée, et qui avait primitivement la forme d'une étoile, se prononce *an* quand il est employé comme signe syllabique, parce que, dans la langue scythique, « dieu » se disait *annap.* Ainsi encore, le caractère qui signifie « aller » se trouve dans d'autres cas avec la prononciation *mat,* parce que les Scythes touraniens d'Asie exprimaient ce verbe par *mati* ou *mit.*

V. — L'emploi du nom purementtouranien d'*Ur-kasdim* pour désigner la Mésopotamie au début de l'histoire d'Abraham, dans le livre de la Genèse, prouve que le départ du patriarche pour la terre de Chanaan eut lieu du temps de la domination des Scythes, qui, suivant Bérose, fournirent onze rois à Babylone et exercèrent la suprématie dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre des environs de l'an 2200 à ceux de l'an 2000 av. J.-C.

On reconnait encore clairement l'âge de la domination touranienne dans le récit de la guerre de Chodorlahomor, roi d'Elam, qui vint avec ses vassaux, Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Ellassar, et Targal, « roi des nations, » conquérir momentanément toute la Syrie jusqu'aux frontières de l'Egypte, pilla les villes de Sodome et de Gomorrhe, emmena Loth prisonnier et fut enfin battu par Abraham. Aucun des noms de ces princes n'est assyrien, ni même en aucune façon sémitique. Celui du suzerain, Chodorlahomor, appartient incontestablement à l'idiome des Touraniens de Suse.

Quant au nom du « roi des nations, » le texte hébraïque des Massorets l'écrit Tidal et la version grecque des Septante Targal ; cette dernière forme doit être préférée sans hésitation, car elle fournit le mot *Tourgal* qui, dans un des antiques idiomes touraniens révélés par les inscriptions cunéiformes (le casdo-scythique), signifie « grand chef. » Les « nations » à la tête desquels ce personnage se trouvait placé étaient probablement des tribus scythiques menant encore la vie nomade. Entendu de cette manière, le récit biblique de l'expédition de Chodorlahomor coïncide d'une manière frappante avec ce que dit Justin d'une très-ancienne invasion qui amena les Scythes jusqu'aux frontières de l'Egypte, où ils furent arrêtés par les marais du Delta.

VI. C'est aussi à l'époque de la domination touranienne que nous serions disposé à rapporter l'établissement des Chaldéens à Babylone, événement encore des plus obscurs. Les Chaldéens, qui donnèrent leur nom à la partie méridionale de la Mésopotamie, n'étaient pas une des populations primitives de cette contrée. Tou indique qu'ils s'y imposèrent par voie de conquête postérieurement à l'époque de la dynastie kouschite, et ils y restèrent depuis ce temps à l'état de caste supérieure et savante, en possession à la fois du sacerdoce et de la suprématie guerrière. Ils n'appartenaient ni à la race de Sem, comme les Assyriens, ni à celle de Cham, comme les Kouschites. Leur patrie originaire paraît avoir été dans les montagnes au nord-est de la Mésopotamie, à côté desquelles la Bible place la race d'Arphaxad, dont le nom signifie en hébreu « limite du Chaldéen, » montagnes où les géographes classiques signalent des populations du nom de *Carduchi*, *Gorducei*, et où habitent encore les tribus kurdes. Lors de leur conquête, le Chaldéens surent fonder leur domination politique et leur ascendant moral d'une manière assez forte pour

qu'il se maintînt au travers de toutes les révolutions que le pays eut à subir. Ils eurent le talent de s'assimiler complètement avec la population au-dessus de laquelle ils s'étaient constitués et demeurèrent à l'état d'aristocratie dominante. Quand, à dater du xxe siècle, l'élément sémitique finit par l'emporter à Babylone sur tous ses rivaux, ils adoptèrent sa langue et sa culture, amalgamée avec la leur propre, et conservèrent leur situation de supériorité. Mais tout en adoptant dans l'usage ordinaire et dans leurs rapports avec le reste de la population l'idiome sémitique commun à Babylone et à Ninive, ils ne cessèrent pas pour cela de se servir entre eux, sans doute comme d'un langage impénétrable au vulgaire, de l'antique idiome propre à leur nation et qui en révèle décidément l'origine, idiome de la famille tartaro-finnoise, mais différent à la fois de celui des premiers inventeurs de l'écriture cunéiforme et de celui des Mèdes Touraniens, et dont on a trouvé quelques monuments écrits en caractères assyriens. Les savants lui ont donné le nom de *casdo-scythique*.

§ 4. — Empire Chaldéen.

(2017-1559.)

I. — Enfin l'élément sémitique, à la suite d'une révolution dont il nous est impossible de déterminer aujourd'hui la nature et les causes, et dont nous ne pouvons que constater les effets, prit définitivement la prépondérance à Babylone et dans la Chaldée pour ne plus la perdre. A dater de ce moment il n'y a plus en réalité qu'une seule nation, celle des Chaldéo-Assyriens, dans toute l'étendue des plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate, aussi bien au midi qu'au septentrion. Cette grande et nombreuse nation se montre encore quelque-

fois à nous divisée en deux empires. Ninive et Babylone n'obéissent pas toujours au même sceptre. Mais une invincible tendance à l'unité se manifeste désormais en elle, et le plus souvent ses deux portions sont réunies sous l'autorité d'un seul monarque. Depuis l'époque historique où nous sommes maintenant parvenus jusqu'à la conquête des Perses, les changements principaux qui s'opèrent dans la longue série des rois Chaldéo-Assyriens se réduisent aux fluctuations du centre de gravité de leur puissance, qui oscille entre la Babylonie et l'Assyrie. Déplacé, tantôt du midi, où il avait pris naissance, au nord, tantôt du nord au sud, l'empire sémitique de la Mésopotamie s'appelle, suivant ces changements, *Empire Chaldéen* ou *Empire Assyrien*. Mais le culte, les mœurs, le langage et l'étendue de ces deux royaumes alternants restent essentiellement les mêmes.

Les indications de Bérose, dont les chiffres paraissent avoir une très-haute valeur et être basés sur une chronologie à la fois savante et régulière, placent la naissance du premier empire sémitique en Chaldée à l'an 2017 avant notre ère. Le berceau paraît en avoir été la Basse-Chaldée, la partie la plus méridionale du pays, audessous même de Babylone; et le centre de la vie de cet empire, jusqu'à la fin de son existence, demeura toujours dans les cités d'Arach (aujourd'hui Warkah) et de Chalanné (aujourd'hui Mougheïr), où semble avoir été alternativement la résidence habituelle des rois, de Larsam (aujourd'hui Senkereh), de Nipour (aujourd'hui Niffar), et de Sippara, l'Héliopolis des géographes grecs (aujourd'hui Soufeira). Babylone était la ville sainte, la ville savante, la métropole religieuse; mais on est en droit de supposer qu'elle n'appartint pas aux premiers rois et qu'elle fut postérieurement conquise et réunie à l'empire, né plus au sud. Cet empire, du reste, ne demeura pas toujours borné à la Chaldée; il s'étendit aussi à l'Assyrie et réunit dans la même domination tous les

Chaldéo-Assyriens. Pendant une partie au moins de son existence, il comprit le nord aussi bien que le sud de la Mésopotamie, depuis le pied des montagnes d'Arménie jusqu'aux rivages du Golfe Persique.

II.—Bérose donne à ce premier empire chaldéen quarante-neuf rois qui occupèrent le trône pendant 458 ans. Les monuments ont déjà fourni une cinquantaine de noms royaux qui appartiennent à cette époque, et certainement ils nous en feront connaître d'autres. Mais la liste de Bérose avait bien évidemment le même caractère que celles de Manéthon pour l'Egypte. Extraite des archives officielles des temples, elle ne devait contenir que la série des princes considérés comme légitimes; les compétiteurs qui s'étaient élevés contre eux devaient en être sévèrement exclus. Or il n'est pas douteux qu'à différentes époques de l'histoire du premier empire Chaldéen il n'y ait eu de violentes compétitions, pendant lesquelles plusieurs princes ceignirent à la fois la couronne et se disputèrent le pouvoir les armes à la main. L'élément touranien, vaincu et dépossédé par l'élément sémitique après avoir dominé pendant deux siècles, n'accepta pas docilement cette déchéance. A plusieurs reprises il releva son drapeau, disputa la suprématie à ses vainqueurs et parvint à obtenir des succès temporaires, suivis de revers. Nous en avons la preuve et l'indication, sur laquelle il est impossible de se méprendre, quand, au milieu des noms royaux appartenant à cette période de l'histoire et dont la masse est purement sémitique, nous voyons apparaître de distance en distance des noms incontestablement touraniens, que l'on rencontre à d'autres époques dans les inscriptions de la Susiane, tels que Sagaraktiyas, Kansoukallou, Chodormapouk, Pournapouryas, Kourigalzou. Un fait très-curieux à noter est que ces princes aux noms touraniens ont plusieurs fois des fils qui portent des noms assyriens : Sagaraktiyas est père

de Naram-Sin (celui qui exalte le dieu de la lune), Chodormapouk père de Zikar-Sin (le serviteur du dieu de la lune). Sans doute ces monarques étaient des Chaldéens qui, fidèles à la politique de leur caste, à cette politique habile qui lui permit de se maintenir à travers tous les événements, suivaient docilement les fluctuations par lesquelles tel ou tel élément de la population se trouvait prédominer et exercer la suprématie, se faisant touraniens quand c'étaient les Touraniens qui l'emportaient, et Sémites quand ils étaient obligés de céder à leurs rivaux.

III. — Nous ne donnerons pas ici la liste des cinquante noms royaux que la science contemporaine reconnait appartenir au premier empire sémitique de la Mésopotamie, et dont la plupart ont été déchiffrés dans les ruines des cités de la Basse-Chaldée. De la majorité de ces rois nous ne connaissons absolument que les noms, sans rien savoir de leur histoire ni même de leur ordre respectif de succession. Nous nous bornerons donc à parler de ceux, en bien petit nombre, dont on sait quelque chose de plus et dont les règnes, d'après les monuments connus, ont été marqués par des œuvres importantes.

Ourcham (lumière du soleil) est le premier qui mérite d'être cité. Il a été connu de l'antiquité classique, qui le considérait comme tellement légendaire, qu'Ovide a placé dans sa famille l'histoire mythologique de Clytie et de Leucothée; c'était, dit-on, le septième roi de la dynastie. Grâce aux découvertes les plus récentes de la science, sa figure, de fabuleuse, est redevenue pleinement historique. Il fut le roi constructeur par excellence dans l'empire chaldéen : c'est lui qui éleva dans Chalanné le grand temple pyramidal de Sin, le dieu de la lune, et l'enceinte fortifiée de la ville; dans Nipour un temple à la déesse du firmament, et un autre à Mylitta Taauth, la mère des dieux; dans Arach un second temple à Mylitta;

dans Sippara enfin et dans Larsam des sanctuaires monumentaux en l'honneur du soleil. Son nom, estampé sur les briques des constructions, a été retrouvé dans les décombres de toutes les villes de la Basse-Chaldée; mais on ne découvre aucun souvenir de ce règne important au nord de Babylone. Il est donc probable que de son temps la domination des rois chaldéens ne s'étendait pas encore à l'Assyrie. Ilgi, fils d'Ourcham, acheva la construction du temple de Sin à Chalanné.

Sagaraktiyas, qui dut vivre aussi vers les débuts de la dynastie et peut-être même avant Ourcham, car Kourigalzou II, l'un des derniers rois de l'empire chaldéen, le considérait déjà comme antique, fut celui qui construisit à Sippara le temple le plus considérable de cette ville sacrée, longuement mentionné par Bérose, sur l'emplacement où l'on prétendait que le roi mythique Xisuthrus avait, au moment du déluge, caché en terre les tables contenant le récit des premiers temps de l'humanité et la révélation des mystères de la cosmogonie. Un vase d'albâtre portant le nom de son fils Naram-Sin paraît, d'après les indices paléographiques, le plus ancien monument écrit que le sol de la Mésopotamie ait encore rendu à la lumière; la forme des lettres de son inscription est plus antique que sur les briques au nom d'Ourcham.

Chodormapouk, sans doute d'un petit nombre de générations postérieur, fut un prince conquérant. Il s'intitule dans une inscription de Chalanné « vainqueur de l'occident, » et dans un autre texte son fils, Zikar-Sin, dit de lui : « Mon père a augmenté l'empire de Chalan- « né. » D'après la mention de l'occident, il est probable que les conquêtes de Chodormapouk durent porter sur le pays situé à droite de l'Euphrate et actuellement appelé par les Orientaux Irâk-Araby. Les rois chaldéens ne devaient pas encore à ce moment avoir dirigé leurs armes vers le nord et réuni l'Assyrie à leur empire. En

effet, un prince très-voisin de date de celui que nous venons de nommer et plutôt l'un de ses successeurs qu'un de ses prédécesseurs, Kourigalzou Ier, voulant mettre à couvert la frontière septentrionale de la Chaldée, du côté des Assyriens, y bâtit une forteresse importante, désignée encore mille ans plus tard, sous Sargon, comme la clef du pays; on l'appelait Hisr-Kourigalzou, « le château de Kourigalzou, » et des ruines très-considérables en subsistent encore aujourd'hui dans la localité d'Akarkouf, à l'ouest de Bagdad.

IV. — En revanche, il est certain que sous le roi Ismidagan (Dagon l'entend) et sous ses fils Goungounoum et Samsi-Hou, qui occupèrent le trône après lui, la domination des rois chaldéens embrassait toute l'Assyrie. On a trouvé des inscriptions de ces princes à Chalanné, où ils avaient leur résidence royale; mais en même temps le temple du dieu Oannès à Ellassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât) sur le Haut-Tigre, en pleine Assyrie, avait été édifié par Ismidagan, qui faisait ainsi acte de souveraineté dans ce pays. C'est Teglatphalasar Ier qui nous l'apprend dans les récits officiels de son règne, en racontant qu'il releva ledit temple 701 ans après sa première construction. Teglatphalasar Ier, nous le verrons plus loin, régnait en 1100 av. J.-C.; la donnée chronologique fournie par son inscription reporte donc vers l'année 1800 le règne d'Ismidagan. Et c'est là précisément le temps où la puissance de l'empire chaldéen dut prendre son essor et atteindre son apogée, par la réunion de l'Assyrie et de la Chaldée, car c'est le moment même où Manéthon nous montre en Egypte le premier roi de la dynastie régulière des Pasteurs, Set-aa-pehti Noubti, effrayé du développement de cet empire et se fortifiant dans Avaris, par crainte d'une attaque partie de l'Euphrate.

C'est également à cette époque culminante de la force

et de la prospérité du premier empire chaldéen, lorsqu'il embrassait toute la Mésopotamie, que doit être rapporté Hammourabi, le mieux connu actuellement des rois de cet empire, grâce au travail spécial qu'un jeune assyriologue français, M. Ménant, a consacré à ses inscriptions. Hammourabi fut un roi puissant, qui éleva des constructions nombreuses dans les diverses parties de ses états, principalement dans la Chaldée et dans l'Irâk. Mais l'œuvre capitale de son règne, la plus grande en même temps et la plus bienfaisante, fut la création du fameux Canal Royal de Babylone, artère principale et centre du système d'irrigations de la Haute-Chaldée, que Nabuchodonosor répara plus tard et dont Hérodote parle comme d'une des merveilles de la Babylonie ; ce canal reçut d'abord le nom du roi son créateur. « J'ai fait, dit « le prince dans une inscription, creuser le Nahar-Ham- « mourabi (canal de Hammourabi), la bénédiction des « hommes de la Babylonie..... J'ai dirigé les eaux de ses « branches sur les plaines désertes, je les ai fait déverser « dans les fossés desséchés; j'ai donné ainsi des eaux « perpétuelles aux peuples..... J'ai réparti les habitants « des pays des Soumir et des Accad dans des bourgs « étendus; j'ai changé les plaines désertes en terres ar- « rosées, je leur ai donné la fertilité et l'abondance ; j'en « ai fait une demeure de bonheur. »

Un fragment de liste royale en écriture cunéiforme, inscrit sur une tablette que possède le Musée Britannique, enregistre après Hammourabi 22 noms de souverains sur l'histoire desquels nous n'avons aucun renseignement. Cette série de rois doit nous mener bien près de la fin de la dynastie chaldéenne, qui tombe en 1559 av. J.-C., d'après les chiffres de Bérose.

§ 5. — Monuments de l'empire chaldéen.

I. — L'époque du premier empire chaldéen a laissé dans la portion la plus méridionale du bassin de l'Euphrate et du Tigre des vestiges monumentaux nombreux et des proportions les plus grandioses. Les ruines d'Arach, de Chalanné, de Sippara, de Nipour et de Larsam remontent pour la plus grande partie à cet âge si reculé. Les rois babyloniens de la dernière époque, Nabuchodonosor et ses successeurs, n'ont guère fait que réparer les temples et les enceintes de ces villes; mais ils ne les ont pas construits.

La pierre manque absolument dans les plaines d'alluvion de la Chaldée; il faudrait la faire venir de loin et à grands frais. Aussi toutes les constructions des rois du premier empire sémitique, comme antérieurement celles de la Tour de Babel, comme celles de Babylone à toutes les époques, étaient exclusivement faites en briques. C'est sur ces briques que l'on estampait le nom du roi qui élevait l'édifice, et la plupart des inscriptions que nous possédons des princes chaldéens de la première époque sont des légendes de cette espèce. Le plus ordinairement la masse intérieure des maçonneries est en briques simplement séchées au soleil, auxquelles de distance en distance un lit de roseaux entrelacés et noyés dans le bitume vient prêter plus de cohésion; c'est le procédé décrit par Hérodote quand il parle de la construction des murs de Babylone. Quelquefois aussi des chaînes de briques cuites sont placées à diverses hauteurs dans la maçonnerie pour donner plus de solidité à l'ensemble. Le massif en briques crues est presque constamment, sauf de rares exceptions, enveloppé d'un revêtement en briques cuites, destiné à le protéger contre l'action des pluies et à l'empêcher de s'ébouler.

II. — Les édifices sacrés de cette époque reproduisent tous le même type. C'est une pyramide à étages, composée d'une série de hautes terrasses carrées superposées, en retraite les unes sur les autres sur toutes leurs faces, de telle façon que celle d'en bas occupe une très-grande surface, tandis que celle du sommet est fort étroite. C'est ainsi que la Tour de Babel était déjà disposée, et c'est le même type que reproduisent les plus antiques parmi les pyramides d'Egypte, celle de Sakkarah, par exemple. Cette donnée des constructions sacrées était en rapport avec la nature essentiellement astronomique du culte chaldéen dès sa première origine. On croyait ainsi se rapprocher des corps célestes, objets de l'adoration publique, et on créait de véritables observatoires pour en suivre le cours. Sur la plate-forme supérieure s'élevait une petite chapelle ou chambre carrée, richement ornementée, dans laquelle était l'image de la divinité du temple. Le revêtement de chacune des terrasses superposées était en briques d'une dimension et d'une couleur différentes de celles des autres. Quelquefois, comme au grand temple de Chalanné, l'étage inférieur, qui supportait le poids de l'ensemble et réclamait une solidité toute spéciale, était contre-butté par de puissants contreforts en briques cuites, disposés avec une grande intelligence.

Construits avec les mêmes matériaux, qui se désagrégent si facilement, les palais et les habitations de l'époque primitive, dans les villes de la Chaldée, n'ont laissé sur leur emplacement que des amas de décombres informes où l'on ne peut reconnaître aucune disposition d'édifice. On est cependant parvenu à y constater, grâce aux fouilles du colonel Taylor, que les salles étaient longues et étroites, presque comme de vrais couloirs, car on ne peut donner qu'une très-faible portée à des voûtes en pisé ou en briques crues. Les parois intérieures en étaient revêtues d'un épais enduit de mortier,

dans lequel étaient fichés des cônes en terre cuite de couleur, présentant au dehors leur section inférieure et dessinant sur la muraille des losanges, des chevrons ou des damiers. On y voit aussi de distance en distance des saillies semi-circulaires qui ressemblent à des colonnes engagées, mais sans bases et très-probablement aussi sans chapiteaux.

Les tombeaux du même âge, dont on a observé un grand nombre à Chalanné, se composent d'une petite chambre longue de sept pieds, large de trois et demi et haute de cinq, maçonnée en briques cuites. On y remarque des essais de voûte pointue formée par une série d'assises avançant en encorbellement les unes sur les autres, système dont on trouve également des exemples dans quelques monuments de l'Égypte et dans les constructions pélasgiques de la Grèce.

III. — Les poteries exhumées de ces tombeaux sont en général grossières, et la plupart ont été modelées à la main, sans l'aide du tour. Cependant cet utile appareil était déjà connu, car on rencontre en même temps des vases plus soignés, qui portent la trace de son emploi.

Les ustensiles également recueillis dans les sépultures prouvent que les Chaldéens du temps de la première dynastie sémitique étaient maîtres des secrets de la métallurgie de l'or, du bronze, du plomb et même du fer, legs de la période kouschite. Mais, bien que connus et habilement travaillés, les métaux étaient encore peu répandus chez eux; aussi continuaient-ils à faire grand usage d'instruments en silex taillé et poli, couteaux, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus usuel était le bronze; c'est en bronze que sont tous les ustensiles et tous les instruments métalliques. Quant au fer, il était encore assez rare pour être regardé comme un métal précieux; au lieu d'en faire des outils, on le ré-

servait pour en faire des bracelets et d'autres parures grossières.

IV. — Pour ce qui est des arts plastiques proprement dits, de ceux qui ont pour objet l'imitation de la nature vivante et spécialement de la figure humaine, nous n'avons ni sculpture, ni peinture babylonienne ou chaldéenne d'ancienne date, à part le fragment d'une statue en basalte qui représentait peut-être le roi Ourcham et que possède le Musée Britannique. Mais un certain nombre de ces cylindres de pierres dures à gravure en creux qui servaient de cachets, cylindres de travail babylonien avec des inscriptions en caractères cunéiformes d'un type archaïque, doivent remonter aux temps de l'empire chaldéen. Le fait est au moins certain pour un, celui que possédait Ker-Porter et qu'il a fait graver dans la relation de ses voyages; c'était, en effet, le propre sceau du roi Ourcham. L'art y est le même que dans les pierres gravées babyloniennes de temps très-postérieurs, jusqu'à Nabuchodonosor et à la domination des Perses, et il s'y montre pour le moins aussi avancé. On trouve aussi une certaine science de modelé dans l'épaule du fragment de statue du Musée Britannique, seule partie de cette figure qui ne soit pas déplorablement mutilée.

V. — Nous avons déjà dit que la science astronomique s'était constituée chez les habitants de la Chaldée à l'état d'une véritable science dès les temps les plus reculés, et que ses premiers progrès remontaient jusqu'à l'empire presque légendaire fondé par Nemrod. Dès l'époque du premier empire sémitique, l'astronomie était, à Babylone et dans la Chaldée, beaucoup plus avancée qu'elle ne le fut jamais en Égypte. Tous les progrès que l'on pouvait réaliser dans cette science avec le simple secours des yeux et sans l'aide d'instruments d'optique

perfectionnés avaient déjà été accomplis par les Chaldéens. Ils avaient même reconnu le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique, dont on attribue d'ordinaire la découverte à l'astronome grec Hipparque. Mais, faute d'instruments précis, ils l'avaient mal calculé, comme le fit du reste également Hipparque. Ils avaient cru observer que la précession annuelle était de 30 secondes, tandis qu'elle est en réalité de 50. C'est sur cette base qu'ils avaient admis une grande période astronomique de 43 200 années solaires, qui représentait, d'après leur manière de calculer la période totale de la précession des équinoxes (laquelle est en réalité de 26000 ans), et dont les divisions, appelées *sare*, *nère* et *sosse* servaient de fondement à leurs computs chronologiques.

La science des nombres, indispensable à toute astronomie un peu savante, était aussi fort avancée chez ce peuple. On pourrait déjà l'induire avec certitude de l'établissement de ces périodes; mais on en a de plus la preuve matérielle et positive par une tablette de terre cuite découverte dans les ruines de Larsam et conservée au Musée Britannique, qui contient une liste des carrés des nombres fractionnaires depuis $\frac{1}{60^2}$ jusqu'à $\frac{60}{60^2}$ ou $\frac{1}{60}$ calculés avec une parfaite exactitude.

§ 6. — Epoque de la prépondérance égyptienne et des rois arabes.

(1559-1314.)

I. — Nous avons montré que, vers la fin du XIXe siècle avant l'ère chrétienne et pendant toute la durée du XVIIIe,

l'empire chaldéen, dont le siége était à Chalanné, avait embrassé toute la Mésopotamie et compris les Assyriens au nombre de ses peuples. Ce grand développement de puissance ne dura pas longtemps, et bientôt l'Assyrie échappa à la domination des Chaldéens pour revenir à son état antérieur. L'histoire de la Mésopotamie est alors pendant quatre siècles écrite sur les monuments de l'Égypte.

Lorsque, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, Thoutmès Ier, vainqueur de la Syrie, franchit l'Euphrate à Karkémisch, et, le premier entre les pharaons, fait fouler à ses légions le sol de la Mésopotamie, il n'est plus question d'un empire unique englobant tout le bassin des deux grands fleuves asiatiques. L'Assyrie, dans les bulletins des campagnes égyptiennes, se montre à nous avec une existence politique séparée de la Babylonie; elle ne forme même plus un seul royaume. Les Rotennou (appellation égyptienne des Assyriens) sont une confédération de petits États gouvernés par des princes égaux entre eux, dont aucun ne paraît exercer une suzeraineté sur les autres; et cette confédération étend son influence sur l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne, ainsi que sur les plaines qui s'étendent de l'Euphrate à l'Anti-Liban; les princes syriens de ces dernières contrées font partie de la ligue et y figurent au même rang que les chefs assyriens. Quant au successeur des puissants monarques tels qu'Ismidagan et Hammourabi, il n'est plus qu'un simple « roi de Babel, » l'égal des rois de Ninive, d'Assur ou de Singar.

II. — Thoutmès Ier n'avait fait que pousser une pointe hardie au-delà de l'Euphrate; il n'y avait pas établi de domination sérieuse. Vers le milieu du XVIe siècle, dans les grandes guerres dont nous avons donné plus haut le récit d'après les inscriptions hiéroglyphiques, Thout-

mès III soumit au sceptre égyptien toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, et y installa des garnisons dans les places fortes pour assurer l'obéissance du pays. Nous avons expliqué de quelle manière il organisa l'administration des contrées asiatiques conquises par ses armes. Les pharaons n'en firent pas des provinces directement administrées par des gouverneurs égyptiens; ils conservèrent partout les petites royautés locales, en les réduisant à l'état de vasselage. Seulement, ils leur imposèrent de payer un tribut, de fournir des contingents militaires ; les princes locaux durent recevoir l'investiture du roi d'Egypte et furent obligés d'envoyer leurs fils à la cour de Thèbes, pour y recevoir une éducation tout égyptienne et y demeurer comme otages jusqu'au moment où ils seraient à leur tour installés sur le trône. Comme de raison, le pharaon suzerain se réservait le droit de détrôner et de remplacer par d'autres les princes vassaux qui se révolteraient ou dont la fidélité lui deviendrait suspecte. C'était, on le voit, le système que les Romains renouvelèrent plus tard dans l'administration des royaumes *alliés*.

III. — Ce furent évidemment les campagnes de Thoutmès III qui renversèrent du trône les derniers descendants de la dynastie chaldéenne. En effet, l'an 1559, date assignée par Bérose à la fin de cette dynastie, tombe précisément dans son règne ; on serait même en droit de regarder la date de 1559 comme identique avec l'an 31 de Thoutmès, année où nous savons par les annales inscrites sur la muraille de Karnak que ce prince prit Babylone. Bérose dit que les princes chaldéens furent remplacés par neuf rois arabes, qui régnèrent 245 ans, c'est-à-dire de 1559 à 1314. Plusieurs savants ont cherché à assimiler ces rois arabes aux Khétas des monuments égyptiens ; mais, quelle que soit l'autorité de ceux qui l'ont proposée, nous ne saurions admettre cette assimila-

tion. En 1559 av. J.-C., il n'était encore aucunement question des Khétas ou Héthéens, qui n'apparaissent avec un rôle prépondérant dans les affaires de l'Asie antérieure qu'un siècle plus tard. De plus, le territoire des Khétas et les limites de leur puissance sont parfaitement déterminés par les textes historiques de l'Égypte ; ils s'étendirent quelquefois assez loin vers le sud, le long de l'Euphrate, mais ils ne franchirent pas ce fleuve, et l'on ne parle jamais de Khétas dans la Mésopotamie, où sont toujours les Rotennou.

Pour nous, les rois arabes de Bérose ne sont et ne sauraient être autres que les princes sémites installés à Babylone par les rois d'Égypte à la place de la dynastie chaldéenne, pour y représenter leur autorité. Ils commencent, comme nous venons de le voir, juste au moment où les Égyptiens se rendent pour la première fois maîtres de Babylone; ils durent précisément autant que la suprématie réelle des Égyptiens au-delà de l'Euphrate, pendant la fin de la XVIIIe dynastie et toute la XIXe; enfin, leur pouvoir se termine en 1314, c'est-à-dire au moment même où les annales de l'Égypte enregistrent une révolte générale de l'Asie antérieure coïncidant avec l'avénement de la XXe dynastie, révolte que le dernier conquérant égyptien, Rhamsès III, réprima sévèrement dans la Syrie et la Haute-Mésopotamie, mais qu'il ne paraît pas avoir osé poursuivre jusqu'à Babylone.

IV. — Nous avons quelques doutes sur l'exactitude de la désignation de ces rois comme *Arabes*, terme qui, du reste, dans l'antiquité classique, avait le sens le plus vague et le plus étendu, et s'appliquait quelquefois à tous les Sémites. Il nous semble plus conforme aux vraisemblances de supposer que les princes installés à la tête du gouvernement de Babylone par les Pharaons devaient être Chananéens d'origine. Et précisément le

livre de l'*Agriculture nabatéenne,* livre écrit à Babylone peu après le commencement de l'ère chrétienne et traduit en arabe au xe siècle, qui au milieu d'un fatras de données sans valeur sérieuse contient quelques extraits précieux de traditions indigènes ou plutôt d'ouvrages aujourd'hui perdus qui avaient été composés sous les successeurs d'Alexandre, mentionne à cette époque même de l'histoire de Babylone une dynastie de rois Chananéens qui « après de longs combats » aurait renversé et supplanté la dynastie chaldéenne. Le chronographe byzantin George le Syncelle donne, on ne sait d'après quel historien, six noms de rois qu'il attribue à cette dynastie dite arabe; leurs formes purement babyloniennes sont de nature à inspirer des doutes sérieux sur l'exactitude du renseignement. Cependant nous devons remarquer qu'un de ces noms, Nabou (le Nabius du Syncelle), a été trouvé estampé sur des briques d'Arach et de Babylone, qui paraissent au savant M. J. Oppert appartenir effectivement au temps des rois arabes de Bérose.

§ 7. — Fondation du premier empire assyrien. — Fables sur cet empire. — Ninus et Sémiramis.

I. — Les témoignages précis et concordants d'Hérodote et de Bérose placent les débuts de l'empire assyrien à la date de 1314 av. J.-C. C'est alors que les écrivains grecs font apparaître dans l'histoire les noms fabuleux de Ninus et de Sémiramis. Diodore de Sicile nous a laissé, d'après Ctésias, un brillant tableau du règne de ces deux personnages. Les progrès de la science, l'étude directe des monuments assyriens et de leurs inscriptions, permettent aujourd'hui d'affirmer de la manière la plus positive que ni Sémiramis ni son époux Ninus n'ont ja-

mais existé, que leur histoire est une pure légende, une fable sans fondement réel qu'il faut rayer désormais des annales de l'Asie. Mais elle a eu tant de cours pendant vingt siècles, il y est fait si souvent allusion dans la littérature classique, que nous ne saurions la passer sous silence avec le mépris qu'elle mériterait et qu'il nous faut la rapporter ici, tout en la déclarant d'un bout à l'autre apocryphe.

II. — Suivant le récit légendaire que Ctésias fit le premier connaître aux Grecs, la Babylonie venait d'être démembrée à la suite d'une invasion d'Arabes, lorsque Ninus, le chef des Assyriens, entreprit de délivrer le pays de ces barbares. Avant d'attaquer la Babylonie, il organisa un corps d'armée composé de jeunes gens d'élite et les prépara par des exercices multipliés à toutes les fatigues et à tous les dangers de la guerre. Ensuite il fit alliance avec un chef arabe jaloux comme lui de la fortune de Babylone, et avec une forte armée il assaillit les Babyloniens.

« Leur pays, continue le récit extrait de Ctésias, avait beaucoup de villes bien peuplées ; mais les habitants, inexpérimentés dans l'art de la guerre, furent facilement vaincus et soumis au tribut. Ninus emmena prisonniers le roi et ses enfants, et les mit à mort. De là il marcha sur l'Arménie et épouvanta les indigènes par le sac de quelques villes. Barzanès, le roi de cette contrée, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de l'ennemi avec des présents et lui offrit sa soumission. Ninus le traita généreusement, lui laissa son royaume et n'exigea de lui qu'un contingent de troupes auxiliaires. Le roi de Médie, attaqué ensuite, voulut résister ; mais, abandonné des siens, il fut fait prisonnier et mis en croix. En dix-sept ans, Ninus se rendit ainsi maître de toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus.

« Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, il reconstruisit Ninive, qu'il appela de son nom. Cette ville eut la forme d'un quadrilatère oblong. Ses côtés les plus longs avaient 150 stades et les plus courts 90 ; de telle sorte que la totalité de l'enceinte était de 480 stades (89 kilomètres) ! Les tours qui la défendaient étaient au nombre de 15,000 et avaient chacune 70 mètres d'élévation ! Outre les Assyriens, qui formaient la partie la plus riche et la plus puissante de la population, Ninus admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la plus grande et la plus florissante cité du monde.

« Ces travaux ne firent pas perdre à Ninus ses goûts guerriers; il entreprit la conquête de la Bactriane, qu'il avait déjà vainement tentée. C'est dans le cours de cette guerre que se montre pour la première fois Sémiramis, qui allait bientôt attacher à son nom une si grande célébrité. Elle était fille de Dercéto ou Atergatis, déesse de la nature génératrice, dont le culte avait son siége principal à Ascalon. Dercéto avait exposé le fruit de son amour clandestin pour un jeune mortel, et un berger du nom de Simas avait recueilli et élevé cet enfant. Oannès, gouverneur de la Syrie, avait ensuite épousé Sémiramis pour sa beauté et elle l'avait suivi à l'armée royale dans la guerre de Bactriane. Un acte de bravoure lui valut le rang de sultane-reine. Ninus, après avoir battu les Bactriens en rase campagne, assiégeait inutilement leur capitale lorsque Sémiramis, travestie en guerrier, trouva moyen d'escalader la forteresse, et, par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus, qui emportèrent la place. Ninus, émerveillé d'une telle bravoure, l'enleva à Oannès et en fit son épouse; il mourut quelque temps après, et laissa Sémiramis souveraine de l'empire.

« Sémiramis, une fois en possession du pouvoir suprême, donna l'essor à son génie naturellement entre-

prenant. Jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçut le dessein de bâtir une ville dans la Chaldée. Vivement frappée des avantages de la situation de Babylone, elle voulut en faire une des capitales de l'empire assyrien.

« L'enceinte de la ville, dit toujours Diodore de Sicile d'après Ctésias, fut formée par un mur de 360 stades de longueur (66 kilomètres), flanqué de beaucoup de tours; l'Euphrate passait au milieu. Telle fut la magnificence de l'ouvrage que la largeur des murs suffisait au passage de six chars de front. Quant à la hauteur, Ctésias la portait à 86 mètres, tandis que d'autres écrivains grecs l'estiment à 25 mètres seulement et disent que la largeur n'était que celle de deux chars. Les mêmes auteurs estiment le circuit à 365 stades, par la raison que Sémiramis aurait voulu imiter le nombre des jours de l'année. Ces murs furent faits de briques crues enduites d'asphalte. Les tours, d'une hauteur et d'une largeur proportionnées, ne furent qu'au nombre de 250... Le premier travail étant fini, Sémiramis choisit l'endroit où l'Euphrate était le plus étroit et elle y jeta un pont de la longueur de cinq stades. Par des moyens ingénieux, on fonda dans le lit du fleuve des piles espacées de douze pieds, dont les pierres furent jointes avec de fortes agrafes de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu, qui fut coulé dans leurs mortaises. L'avant-bec de ces piles eut la forme d'un angle qui, divisant l'eau, la fît glisser plus doucement sur ses flancs obliques et modérât ainsi l'effort du courant contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles on étendit des poutres de cèdre et de cyprès, avec de très-grands troncs de palmiers, de manière à former un tablier de trente pieds de large... La reine fit ensuite construire à grands frais, sur chaque rive du fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur que celui de la ville, pendant une longueur de 160 stades (près de 30 kilomètres). En face des deux en-

trées du pont, elle fit élever deux châteaux flanqués de tours et entourés d'une triple enceinte de murailles... Sur les briques encore crues qui servirent à ces constructions, on moula des figures d'animaux de toute espèce, coloriés de manière à représenter la nature vivante. Sémiramis exécuta encore un autre ouvrage prodigieux : ce fut de creuser, dans un terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré... Ce travail fait, on dériva le fleuve dans le bassin, et aussitôt on se hâta de construire dans son lit, mis à sec, une galerie couverte qui s'étendait de l'un à l'autre château. La construction fut achevée en sept jours, au bout desquels, le fleuve étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer à pied sec par-dessous l'eau de l'une à l'autre de ses forteresses. Elle fit poser aux deux extrémités de cette galerie des portes de bronze, qui, prétend Ctésias, subsistèrent jusqu'au temps des Perses. Enfin elle bâtit au milieu de la ville le temple du dieu Bel.

« Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages dans la Babylonie, entreprit une expédition contre les Mèdes, qui s'étaient revoltés. Elle soumit de nouveau ce pays et y laissa des monuments immortels de son passage. Arrivée en face du mont Bagistan, elle y fit construire une maison royale. Une des parois de la montagne est formée de rochers taillés à pic d'une hauteur effrayante; elle fit graver sur ce roc son image entourée de celles de cent de ses gardes, avec une inscription racontant ses exploits. Diodore lui attribue aussi la fondation d'Ecbatane, où les rois d'Assyrie, dit-il, vinrent dans la suite passer chaque été. Comme la ville manquait d'eau et qu'il n'y avait aucune source dans le voisinage, elle amena à grands frais et à l'aide de travaux prodigieux une eau pure et abondante dans tous les quartiers. Pour cela elle perça le mont Oronte et y creusa un canal de trois mètres de largeur sur treize mètres de profondeur, qui

communiquait avec un lac situé de l'autre côté de la montagne. »

De la Médie, Sémiramis se dirigea vers la Perse et parcourut toutes les autres contrées qu'elle possédait en Asie. En Arménie, elle éleva, près du lac de Van, une ville avec un palais immense. Partout où elle allait, dit Ctésias, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des collines qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition ou de fondement à des villes nouvelles.

Toujours suivant le même auteur, elle soumit également l'Egypte et la plus grande partie de l'Ethiopie. Elle entreprit aussi une expédition contre l'Inde, dont les richesses excitaient ses convoitises. Stratobatis, roi des Indiens, instruit des immenses préparatifs de la reine de Babylone, mit sur pied des forces considérables, puis défia Sémiramis elle-même, dans une lettre où il lui reprochait les débauches de sa vie privée, et la menaçait de la mettre en croix dans le cas où il serait vainqueur. Sémiramis n'en attaqua pas moins le monarque indien. Mais les éléphants de Stratobatis lui assurèrent la victoire. L'armée de Sémiramis fut mise en fuite et détruite aux deux tiers.

A la suite de cet échec, elle rentra dans ses états d'où elle ne sortit plus. Elle poursuivit l'exécution de ses grands travaux; et telles furent l'activité et la renommée de cette reine qu'après elle, suivant Strabon, tout grand ouvrage en Asie lui fut attribué par la voix populaire. Alexandre trouva, raconte-t-on, son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme la borne du monde habité. C'est cette inscription dont le texte prétendu nous a été conservé par Polyen et dans laquelle Sémiramis, parlant d'elle-même, se serait exprimée ainsi :

« La nature m'a donné le corps d'une femme ; mais

« mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. « J'ai régi l'empire de Ninus qui vers l'Orient touche au « fleuve Hinaman (l'Indus), vers le sud au pays de l'en- « cens et de la myrrhe (l'Arabie Heureuse), vers le nord « aux Saces et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien « n'avait vu de mers ; j'en ai vu quatre, que personne « n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint « les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu « qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu féconde « la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé « des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer « des routes à travers les rochers impraticables. J'ai « frayé à mes chariots des chemins que les bêtes fé- « roces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. Et au mi- « lieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour « mes plaisirs et pour mes amours. »

Cependant, ayant appris que son fils Ninyas lui tendait des embûches, elle prit le parti d'abdiquer. Loin de punir le conspirateur, elle lui remit l'empire, ordonna à tous les gouverneurs d'obéir au nouveau souverain, et disparut, changée en colombe. On l'adora comme une déesse.

III. — Telle est la légende que Ctésias a le premier propagée chez les Grecs. Nous le répétons, elle ne contient pas un seul mot authentique; les monuments assyriens la démentent sur tous les points. Les personnages de Ninus et de Sémiramis n'appartiennent en aucune façon à l'histoire réelle; ils n'ont jamais existé. Ninus, son nom même l'indique suffisamment, est une personnification collective de la ville de Ninive et de sa puissance, sous le nom de laquelle les récits populaires ont groupé tous les exploits, toutes les couquêtes des rois des différentes dynasties assyriennes, et même, car ces récits amplifient toujours, des conquêtes que n'a jamais faites aucun monarque de Ninive. De même que les ex-

péditions militaires ont été réunies autour du nom de Ninus, bien qu'on en ait aussi attribué à Sémiramis, la légende a surtout gratifié cette reine fabuleuse de la gloire de tous les travaux utiles ou gigantesques exécutés aux époques les plus diverses par des souverains asiatiques, quelle qu'en fût l'origine. Elle lui a attribué toutes les constructions de Babylone, depuis celle de la Tour de Babel, dont ne diffère pas le temple de Bel, jusqu'à celles du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs; elle a placé de même sous son nom les travaux du roi Déjocès à Ecbatane, et l'exécution des grandioses sculptures du mont Bagistan dans la Médie (aujourd'hui Behistoun), qui datent du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

Le nom de Sémiramis a été emprunté à une reine véritablement historique, qui vivait cinq siècles après l'époque où la légende plaçait la Sémiramis fabuleuse, Sammouramit, femme de Houlikhous III, reine qui fit exécuter quelques travaux importants à Babylone, mais à laquelle aucun autre trait du récit de Ctésias ne peut s'appliquer. Mais, en réalité, ce que nous devons reconnaître dans la fameuse Sémiramis, avec tous les savants modernes, c'est un des personnages mythologiques de la religion des bords de l'Euphrate. La légende la caractérise bien, du reste, comme une déesse, quand elle en fait la fille de Dercéto et quand elle raconte sa métamorphose finale et son culte. Et en effet, tous les traits fondamentaux de son caractère et des aventures qu'on lui attribuait concordent pour montrer en elle une forme héroïque de la grande déesse de la religion de Babylone, qui réunissait en elle les deux attributions, en apparence opposées, d'être à la fois voluptueuse et guerrière, et dont un des principaux symboles était la colombe. Avec son époux Ninus, le guerrier, et son fils Ninyas, le prince efféminé caché dans le fond de son harem, Sémiramis reproduit exactement sur la terre la

triade suprême du culte babylonien. Et la conception n'en était pas propre aux Chaldéo-Assyriens Semites; ils l'avaient empruntée, comme la plus grande partie de leur religion, aux Kouschites leurs prédécesseurs, car le même groupe de personnages mythiques se trouve placé par la tradition populaire en tête des dynasties primitives, partout où la race de Kousch a inauguré la civilisation, dans l'Inde aussi bien que dans la Mésopotamie.

IV. — Au reste, la légende de Ninus et de Sémiramis ne fait son apparition que fort tard. Elle n'est pas assyrienne ou babylonienne, mais bien exclusivement perse. Bérose, qui travaillait sur les archives officielles de l'Assyrie et de la Chaldée, ne l'a pas connue, non plus qu'Hérodote, qui savait toujours si bien se renseigner; et qui, ayant été de sa personne à Babylone, s'était fait raconter par les Chaldéens l'histoire de leur pays. C'est à la cour de Perse que Ctésias, médecin du roi Artaxerxe Mnémon, avait entendu faire ce récit, qu'il admit avec la plus entière crédulité, et qu'il s'empressa de faire connaître à ses compatriotes comme bien préférable aux données d Hérodote. Il faut le reconnaître, c'était bien mal s'adresser pour des renseignements en pareille matière que de s'adresser aux Perses, car ce peuple a toujours été et est encore maintenant, avec ses proches voisins les Indiens, celui dans le monde qui a le moins le sens de l'histoire. Le sens historique manque absolument dans les fameuses annales gravées sur le rocher de Behistoun, où Darius indique les jours et les mois des principaux événements de son règne, mais oublie d'en noter les années; le même défaut se manifeste chez les Persans modernes, seul peuple dont le grand poëte soit en même temps l'unique historien et qui n'ait pas d'autre récit de son passé qu'un *Livre des rois* dont la valeur historique est encore bien au-dessous de celle de nos chansons de geste du moyen-âge. Cette infir-

mité scientifique m'a souvent frappé dans des conversations avec des Persans qui passaient pour des lettrés de leur pays, et qui sur l'histoire moderne de l'Asie avaient les idées les plus étranges. Quelle valeur pouvaient avoir les renseignements fournis sur ses ennemis vaincus par une nation qui dans sa propre histoire a oublié de très-bonne heure le nom du grand Cyrus, fondateur de son empire, et présente comme liés par une étroite parenté des personnages qui ont vécu à dix-sept siècles de distance?

V. — La légende adoptée à la cour de Perse sur Ninus et Sémiramis, et en général sur l'ensemble de l'histoire de l'empire d'Assyrie, avait d'ailleurs en partie sa source dans un intérêt facile à démêler. On s'en rendra compte par la fin de l'histoire.

Ninyas, disait-elle, succéda à sa mère. Ce prince n'eut pas les mœurs guerrières de ses prédécesseurs; uniquement occupé de ses plaisirs, il mena au fond de son palais une vie pacifique et obscure; il se bornait à assurer la sécurité de son empire et à maintenir ses sujets dans l'obéissance, en tenant sur pied une armée nombreuse, levée annuellement dans toutes les provinces. Il rassemblait ses troupes près de Ninive, donnait à chaque nation un gouverneur très-dévoué à sa personne, puis, à la fin de l'année, il congédiait ses soldats, que d'autres, en nombre égal, venaient remplacer. Ce renouvellement incessant de l'armée empêchait qu'il ne se formât des relations trop intimes entre les chefs et les soldats, et prévenait tout complot contre le souverain. D'un autre côté, en se rendant invisible, il voilait à tous les regards sa vie voluptueuse; et, comme s'il eût été un dieu, personne n'osait en mal parler. Ses successeurs, jusqu'à Sardanapale, l'imitèrent; aussi, ces rois sont-ils restés ensevelis dans la plus complète obscurité. Mais pendant treize cents ans ils se succédèrent tranquillement, sans

que leur pouvoir fût jamais contesté ni que l'étendue de leurs domaines reçût aucune atteinte.

La politique des monarques perses avait un intérêt capital à faire ainsi remonter jusqu'à la plus haute antiquité l'exemple d'un empire maintenu sur les nations de l'Asie par l'obéissance qu'inspirait le nom d'un souverain, fût-il enseveli dans ses plaisirs et invisible au fond de son palais; maintenu aussi par une politique ombrageuse qui ne permettait pas à ses sujets de contrées diverses d'acquérir une expérience complète du métier des armes et de se connaître dans les camps, mais envoyait dans chaque province les agents de son pouvoir absolu. Comme ils se prétendaient substitués aux droits de l'empire assyrien, en prêtant à cet empire un semblable caractère, ils donnaient à leur propre domination, fondée sur la force des armes, l'autorité d'une tradition bien des fois séculaire et un caractère de véritable légitimité. Cette intention devient encore plus manifeste si l'on a soin de remarquer l'étendue que la légende rapportée par Ctésias attribuait aux domaines de l'empire assyrien, et la durée qu'elle assignait à cet empire. Les conquêtes de Ninus et de Sémiramis excèdent de beaucoup la réalité de celles d'aucun monarque de l'Assyrie, même des plus puissants, mais elles embrassent précisément toute l'étendue de l'empire des Achéménides depuis le règne de Darius fils d'Hystaspe. Quant à la question de durée, le lecteur, par ce qui précède, est déjà en état de juger à quel degré est absurde et contraire à l'histoire cette tradition d'un empire remontant à treize siècles au-delà de l'insurrection qui renversa Sardanapale, d'une dynastie dont la vingtième génération vivait au temps de la guerre de Troie, n'ayant éprouvé ni démembrement ni révolte de ses provinces, n'ayant pas même eu besoin de se montrer en armes à ses sujets. Mais le nombres de siècles ainsi indiqué représente précisément, à bien peu de chose

près, la somme totale de la durée des dynasties d'origines diverses qui se succédèrent depuis l'établissement du premier empire chaldéen jusqu'à la destruction de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens sous Sardanapale. Ainsi toute l'histoire de la Mésopotamie était présentée par les rois de Perse pour l'instruction de leurs sujets comme celle d'un seul et même empire, dont l'unité et l'autorité n'auraient jamais été contestées et dont ils auraient eux-mêmes été les héritiers et les successeurs. C'est de cette manière que chez tous les peuples l'intérêt politique a bien souvent fait écrire l'histoire officielle.

§ 8. — Première dynastie assyrienne.

(1314-1080.)

I. — Nous nous trouvions obligé de parler des récits légendaires de Ctésias pour en rejeter et pour en montrer le caractère entièrement fabuleux. Mais en voici bien assez sur ce sujet; il est grand temps de revenir à l'histoire réelle, telle qu'elle nous est enseignée par l'étude des monuments originaux des rois assyriens.

L'empire d'Assyrie prit naissance, comme nous l'avons déjà dit, en 1314 av. J.-C. ou dans les environs de cette date. Les commencements, comme ceux de toute chose ici-bas, en furent modestes. A l'avénement de la dynastie ce dut être simplement le petit royaume de Ninive, tel qu'il existait dans la confédération de Rotennou. Loin de débuter par des conquêtes du genre de celles que l'on attribuait à Ninus, il ne s'agrandit que peu à peu, absorba graduellement les autres petits États de même race, ses voisins, réunit ainsi en un seul

corps de nation toute l'Assyrie, puis, gagnant encore du terrain, s'étendit du côté de la Chaldée en tendant à embrasser la Mésopotamie entière dans un même ensemble monarchique. L'historien arménien Moïse de Khorène nous a conservé à ce sujet un précieux document, qui devait provenir d'une source ancienne et authentique ; c'est une liste de noms qu'il a pris pour ceux des premiers rois d'Assyrie : Ninus, Chalaos, Arbelus, Anebos, Babios. Malgré quelques altérations, on reconnaît dès le premier coup d'œil ces noms pour être, non pas ceux d'hommes, mais ceux de villes importantes et bien connues, énumérées dans l'ordre de leur incorporation aux états des monarques assyriens : Ninive, Chalé, Arbèles, Nipour et Babylone. Ainsi cet inappréciable fragment, conservé par un historien qui n'en comprenait plus la véritable signification, nous fait assister pour ainsi dire aux progrès de l'empire et à l'extension successive de ses limites.

De la liste de Moïse de Khorène il résulte que Babylone dut tomber de bonne heure sous le sceptre des rois de Ninive. C'est aussi ce qui ressort des fragments de Bérose, puisque cet écrivain traitait spécialement de l'histoire de Babylone, et qu'aussitôt après la chute des rois arabes il parle de la dynastie assyrienne, qui commençait alors à naître, sans s'occuper des princes locaux de la grande cité chaldéenne. En effet, si nous sommes autorisés à conjecturer que Babylone dépendit des monarques de la dynastie assyrienne dès un temps très-rapproché de la naissance de cette dynastie, il est certain que la métropole de la Chaldée ne fut, ni alors, ni jamais, sous les rois d'Assyrie, traitée comme une simple ville de province, soumise à un gouverneur nommé par le roi. Elle garda ses princes particuliers, qui se succédèrent héréditairement et furent seulement vassaux du roi de Ninive. Ce fut, du reste, le système constant de la monarchie assyrienne pour le gouverne-

ment des pays conquis, que de conserver les royautés locales en les réduisant à l'état de vasselage et en les transformant pour ainsi dire en satrapies héréditaires. Le système allait même plus loin, et l'un de ses principes, continué plus tard par les Perses, était le respect absolu de l'hérédité régulière du pouvoir et de la légitimité monarchique dans les familles royales des contrées conquises. Lorsqu'un roi vassal se révoltait, son suzerain d'Assyrie le traitait personnellement avec la dernière rigueur ; il n'était pas rare qu'il le fît empaler ou écorcher vivant ; mais c'était toujours le fils et l'héritier légitime du vaincu qu'il instituait à sa place. Avec un semblable système, qui au lendemain d'un exemple terrible sur un révolté remettait l'autorité à son fils, sans s'inquiéter des ferments de haine et de vengeance que son cœur pouvait renfermer, les rébellions devaient se renouveler fréquemment, l'unité de l'empire devait dépendre uniquement du plus ou moins de fermeté de la main qui, au sommet, en tenait les rênes ; la soumission de certaines provinces devait être toujours à recommencer, car périodiquement elles essayaient de se soustraire à la domination dès qu'elles apercevaient un indice de faiblesse dans le pouvoir suprême. Aussi, pour nous restreindre actuellement à ce qui regarde en particulier Babylone et la Chaldée, si la grande cité fut de très-bonne heure, après la fondation de l'empire assyrien, soumise à la suzeraineté de Ninive, sa soumission ne fut jamais qu'imparfaite et précaire. A chaque instant, dans le cours des annales assyriennes, nous voyons les princes de Babylone se soulever et chercher à reconquérir leur pleine indépendance ; toujours châtiés, ils recommencent toujours. De la plupart des premiers rois d'Assyrie dont on a relevé la mention sur les monuments, nous ne connaissons les noms que par leurs démêlés avec leurs vassaux babyloniens, énumérés dans une tablette que possède le Musée Britannique.

II. — L'histoire de l'empire assyrien et de sa première dynastie, pendant plus d'un siècle après sa fondation, est, du reste, encore pour nous pleine de lacunes et d'obscurités inextricables. Nous ignorons le nom du fondateur de cet empire, et savons seulement que le second ou troisième prince, 600 ans avant Sennachérib, c'est-à-dire dans les environs de 1300 av. J.-C., s'appelait Teglath-Samdan, fils de Salmanassar I[er], et s'intitulait déjà « roi d'Assyrie et de Chaldée. » A la fin du XIII[e] siècle appartient une série de quatre rois successifs fournie par divers monuments et dont les deux derniers sont Houlikhous I[er] et Salmanassar II. Enfin, dans les larges lacunes que présente encore la succession de ces premiers souverains d'Assyrie, il faut placer, mais nous ne savons où ni comment, les rois Assourbelnisisou, Bousour-Assour et Assouroubalat, dont la tablette du Musée Britannique, signalée par nous tout à l'heure, mentionne les démêlés avec les princes de Babylone Karatadas, Pournapouryas et Karahardas.

III. — L'histoire de la première dynastie de l'empire assyrien s'éclaircit, et la succession des princes y devient certaine un peu après l'an 1200 avant notre ère. C'est alors qu'arrive au trône un prince du nom de Ninippallassar (Ninip — l'Hercule assyrien — a donné un fils), dont il est dit dans une inscription « qu'il organisa le pays « d'Assur et qu'il institua le premier les armées d'As- « syrie. » Ce roi, comme ses prédécesseurs, devait n'avoir pas encore secoué complétement la suprématie égyptienne, qui, même depuis la cessation des grandes campagnes pharaoniques, continuait à s'étendre encore sur l'Assyrie, en tendant chaque jour davantage à devenir nominale. Nous avons vu plus haut, par un texte positif, que sous Rhamsès XII, vers 1150, le roi d'Égypte percevait encore, plus ou moins régulièrement, un tribut de la Mésopotamie; mais nous avons vu aussi que

presque immédiatement après, toute suprématie cessa, et même toute prétention de ce genre, à la suite de l'usurpation du grand-prêtre Her-Hor. Le roi d'Assyrie sous lequel eut lieu cet événement dut être Assourdayan, fils et successeur de Ninippallassar ; c'est en effet à la cessation des derniers vestiges de vasselage étranger que s'appliquent naturellement les expressions qui le caractérisent dans l'inscription où tous ces princes sont mentionnés : « *Il porta le sceptre suprême*, il illustra « la nation de Bel... *et obscurcit ce qui était avant lui.* »

Son fils Moutakkil-Nabou (confiant dans le dieu Nébo) lui succéda ; puis vint Assourrisili (Assur est le chef des dieux), « roi puissant, dit l'inscription, qui attaqua les « contrées rebelles, qui annexa les pays de toute la terre. » Nous savons d'ailleurs qu'il réprima la révolte d'un prince de Babylone nommé Nabuchodonosor ; mais les expressions que nous venons de citer prouvent qu'en outre il agrandit l'empire par de nouvelles conquêtes. Son fils, Teglathphalasar Ier, fut aussi un conquérant et débuta glorieusement dans le pouvoir. Une longue inscription tracée sur un prisme de terre cuite, dont on a trouvé quatre exemplaires dans les fondations d'un temple d'Ellassar (Kalah-Scherghât), raconte les campagnes de la première partie de son règne ; elle est devenue célèbre dans la science, parce que c'est elle dont la Société asiatique de Londres s'est servie pour l'épreuve qu'elle a proposée aux principaux assyriologues, MM. le général Rawlinson, Fox Talbot, le docteur Hincks et Oppert, pour vérifier la valeur de leur méthode, leur en demandant à chacun séparément une traduction ; et toutes, ajoutons-le en passant, se sont trouvées concordantes. Le récit de cette inscription est aussi en désaccord avec la vie attribuée par Ctésias aux successeurs du fabuleux Ninyas, qu'avec la géographie politique qui résulterait pour leur époque des légendes dont il s'est fait l'écho. Nous y voyons Teglathphalasar soumettre péni-

blement des tribus obscures des montagnes au nord de la Mésopotamie, guerroyer dans la Commagène et le pays des Moschiens. Ensuite, le premier de sa race, il franchit l'Euphrate, s'empare de Karkémisch, impose un tribut aux Khatti, les Khétas des monuments égyptiens, les Héthéens septentrionaux de la Bible, et pénètre jusque dans la chaîne de l'Amanus (Koumani).

IV. — Mais le règne de ce prince, qu'il faut assimiler au Delcétadès des écrivains grecs, après avoir commencé par des victoires, finit par un désastre complet. Mardochidinakh (le dieu Mérodach a donné des frères), prince de Babylone, s'étant révolté, marcha sur Ninive, prit d'assaut cette capitale de l'empire et enleva les statues de ses temples. Le grand Sennachérib se vante en effet, dans une inscription, d'avoir rapporté à Ninive, après une défaite des Babyloniens, les idoles que Mardochidinakh avait prises à Teglathphalasar 418 ans auparavant, c'est-à-dire vers 1100 av. J.-C.

Teglathphalasar ne paraît pas avoir survécu à ce désastre, et la dynastie à laquelle il appartenait ne s'en releva pas. Son fils Assourbelkala, le Béléus des Grecs, auteur d'une statue mutilée de déesse qui a été retrouvée à Ninive et que possède le Musée Britannique, lui succéda sur le trône. Mais au bout de peu de temps, l'intendant des jardins royaux Belkatirassou (le dieu Bel a fortifié ma main), le Bélitaras des auteurs grecs, se mit à la tête d'une conspiration, renversa son maître et devint le chef d'une nouvelle famille de rois.

§ 9. — Premiers princes de la dynastie de Bélitaras. — Assournasirpal.

(1080-899.)

I. — Belkatirassou, autrement dit Bélitaras, est appelé

« l'origine de la royauté » dans une inscription émanée d'un de ses descendants, laquelle nous fait connaître la série des premiers successeurs de ce chef de dynastie. Salmanassar III régna immédiatement après lui, et fut le premier fondateur du magnifique palais de la ville de Chalé ou Calach (aujourd'hui Nimroud), reconstruit un peu plus tard par Assournasirpal.

Assouridinakh (le dieu Assur a donné des frères) vint ensuite, puis un quatrième Salmanassar et un prince du nom d'Assouridilili (Assur est l'arbitre des dieux). De ces rois, nous ne connaissons aucun fait précis ni aucune date; ce furent eux, nous pouvons le conjecturer avec une entière confiance, qui s'emparèrent de la Médie et la réunirent à l'empire assyrien. Il est en effet certain que cette contrée n'était pas encore soumise sous Teglathphalasar Ier, et nous allons la voir maintenant, sous tous les princes postérieurs, énumérée parmi les dépendances de la monarchie.

Avec Houlikhous II, la chronologie devient certaine; les Assyriens avaient un magistrat spécial qui donnait son nom à l'année, comme les archontes à Athènes et les consuls à Rome; or nous possédons une liste presque complète de ces éponymes avec l'indication des règnes auxquels ils correspondaient, à partir de Houlikhous II, liste tracée en caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite qui font partie des collections du Musée Britannique. Houlikhous régna 20 ans, de 949 à 929 avant notre ère, et son fils Teglath-Samdan II six ans, de 929 à 923. Les annales de ce dernier prince nous manquent, mais les rois postérieurs le citent comme un grand guerrier; il fit entre autres une campagne vers les sources du Tigre, au milieu des montagnes, et y dressa une stèle commémorative de son passage.

II. — Si nous ne possédons pas de documents du règne de ce monarque, en revanche, ceux de son fils Assour-

nasirpal, (le dieu Assur protége son fils), abondent. Le grand palais de Chalé (Nimroud), avec ses salles magnifiques décorées de sculptures et sa grande pyramide qui servait à observer les astres et au sommet de laquelle un sanctuaire leur était consacré, monument fouillé par le voyageur anglais M. Layard, a été rebâti par ce prince; partout on y rencontre ses traces, ou, comme il le dit lui-même, « la gloire de son nom. » Dans toutes les grandes collections de l'Europe, on possède de ses bas-reliefs, ordinairement défigurés par une bande d'inscriptions qui passe sur le corps des personnages et contient partout le même texte. De gigantesques taureaux à face humaine et des lions non moins colossaux portent ses textes gravés au-dessous de leurs jambes; une stèle, actuellement à Londres, renferme le récit de ses campagnes; le même récit se retrouve, encore plus développé, sur un immense monolithe qui formait le seuil du temple de Ninip-Samdan, l'Hercule assyrien, à Chalé; c'est la plus longue de toutes les inscriptions assyriennes connues.

Seul parmi les monarques asiatiques, Assournasirpal nous a laissé sa statue, que possède le Musée Britannique. Il est debout; d'une main il tient une faux et de l'autre une massue. Sur sa poitrine, on lit:

« Assournasirpal, grand roi, roi puissant, roi des « légions, roi d'Assyrie, fils de Teglathphalasar, grand « roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de « Houlikhous, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie.

« Il posséda les terres depuis les rives du Tigre jus« qu'au Liban; il soumit à sa puissance les grandes « mers et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher « du soleil. »

III. — Le fils de Teglatphalasar III régna 24 ans, de 923 à 899. Il fut la première affirmation de la puissance as-

syrienne dans ses vues sur la domination de l'Asie et surtout des contrées occidentales.

Le récit officiel des guerres de ce prince jusqu'à sa vingtième année de règne, gravé sur le monolithe de Chalé, peint en traits saisissants le caractère belliqueux et féroce d'un prince qui ne manqua jamais de faire écorcher vivants ses vassaux révoltés, et qui disait dans l'inscription d'une stèle élevée sur l'emplacement d'une ville rasée par lui : « Sur les ruines ma figure s'épanouit, « dans l'assouvissement de mon courroux je trouve ma « satisfaction. »

Il n'y eut pas une seule année de son règne qui ne fut marquée par des expéditions militaires. La plupart eurent lieu dans les montagnes de l'Arménie, dans la Commagène et dans le Pont, où dominaient alors les Moschiens. Assournasirpal eut aussi à réprimer, surtout dans les premières années de son règne, des révoltes nombreuses dans le nord de l'Assyrie et dans la Basse-Chaldée ; il les punit avec une impitoyable rigueur. Mais ni Babylone ni la Médie ne paraissent avoir remué sous son autorité, car il n'en dit pas un mot.

Franchissant l'Euphrate, Assournasirpal réduisit à l'obéissance toute la Syrie septentrionale, le pays des Khatti ou Héthéens, la chaîne de l'Amanus (Koumani), et le bassin de l'Oronte (Aranta). Bien qu'il se dise maître du Liban et qu'il raconte que dans l'année qui correspond à 9!6 av. J.-C., après être descendu en personne dans la Phénicie jusqu'au bord de la mer Méditerranée, il reçut un tribut des villes de Tyr, Sidon, Byblos et Aradus, il ne paraît pas avoir subjugué réellement les cités phéniciennes et avoir fait dans ce pays autre chose qu'une pointe momentanée. De ce côté, il n'osait pas s'aventurer trop avant ; les royaumes de Juda et d'Israël étaient encore très-puissants et pouvaient en se coalisant lui opposer une résistance redoutable ; ainsi Josaphat et Achab, ses contemporains, avaient pu l'un et l'autre sou-

tenir avec succès la guerre contre les Araméens du royaume de Damas, qu'Assournasirpal, du reste, n'attaqua pas non plus.

§ 10. — De Salmanassar V à Houlikhous et Sammouramit.

(899-822.)

I. — Les exploits de ce prince guerrier furent encore surpassés par ceux de son fils Salmanassar V, qui régna de 889 à 870. C'est à partir du règne de ce prince que l'histoire assyrienne commence à se trouver dans une connexion étroite et constante avec l'histoire biblique, aux récits de laquelle elle apporte la plus précieuse et la plus éclatante des confirmations. Salmanassar fut le constructeur du grand palais central à Chalé (aujourd'hui Nimroud), fouillé par M. Layard. C'est là que l'on a trouvé les inscriptions qui nous ont fait connaître ses annales et dont la plus importante est celle d'un obélisque de basalte, actuellement au Musée Britannique, où sont énumérées sommairement toutes les campagnes entreprises par lui-même ou par ses ordres. Il fortifia, comme gardienne de l'Assyrie proprement dite du côté de la Chaldée, toujours remuante et disposée à l'insurrection, la ville d'Assur ou Ellassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), ainsi que le démontrent les inscriptions des briques des murailles, qui portent son nom, et le texte gravé sur le piédestal d'une statue, malheureusement mutilée.

La plupart des expéditions de Salmanassar V, qui se succèdent d'année en année, sont dirigées, comme celles de son père, tantôt au nord, dans l'Arménie et le Pont, tantôt à l'orient, dans la Médie, où commencent à se

produire quelques mouvements, tantôt au sud, dans la Chaldée, où les révoltes se renouvellent à chaque instant, tantôt enfin à l'ouest, vers les pays syriens et la région de l'Amanus. Mais de ce côté il pousse plus loin que ses prédécesseurs, et c'est alors qu'il se trouve entrer en rapports avec les personnages bibliques. La partie de ses annales qui a trait aux campagnes où il se rencontra avec les rois de Damas et d'Israël a pour nous un intérêt tout particulier, bien plus grand que celui qui s'attache aux guerres poursuivies dans d'autres directions. Aussi, après avoir simplement indiqué ces dernières, citerons-nous ce que Salmanassar, dans ses relations officielles, dit lui-même de ses campagnes dans la Syrie méridionale.

« Dans ma sixième campagne, je m'avançai vers les « villes des rives du Balikh » (le fleuve Bélias des géographes classiques, qui part des environs d'Edesse et va se jeter dans l'Euphrate en amont de Thapsacus), « je tuai « Giammou, le chef de leur ville.... Je traversai l'Eu- « phrate dans un bac et je perçus un tribut des rois de « Syrie.

« Dans ces jours, Banhidri de Damas, Irkhoulina de « Hamath, et les rois de Syrie et ceux des rivages de « la mer se fièrent à leurs pieds rapides et vinrent à « moi pour me livrer bataille. Avec l'aide d'Assur, le « grand maître, mon seigneur, je combattis contre eux, « je les vainquis. Je leur pris leurs chars, leur cavalerie, « leurs armes de guerre, et je mis hors de combat « 20,500 de leurs soldats. »

C'est à l'occasion de cette bataille, livrée à Karkar, que la stèle découverte aux sources du Tigre, en énumérant les forces des confédérés, mentionne « 10,000 « hommes d'Achab d'Israël, » témoignage précieux de l'intimité momentanée d'Achab et de Banhidri, que signalaient les récits de la Bible.

« Dans ma dixième campagne, dit une autre inscrip-

« tion, je franchis l'Euphrate pour la huitième fois, je « détruisis les villes de Sangar, de Karkémisch, je les « démolis, je les brûlai par le feu.... Banhidri de Da- « mas, Irkhoulina de Hamath et douze rois des bords « de la mer eurent confiance dans leurs... ; ils s'avan- « cèrent vers moi pour me livrer bataille. Je combattis « avec eux et les vainquis. Je capturai leurs chars, leur « cavalerie, leurs armes. Ils s'enfuirent pour sauver « leurs vies.

« Dans ma onzième campagne, je sortis de Ninive, je « franchis, pour la neuvième fois, l'Euphrate dans un « bac.... Je me tournai vers le mont Amanus, j'attaquai « le pays de Iarak. Je descendis vers Hamath, j'occupai « Astamakou et 89 autres villes ; j'y fis un massacre « général, j'en emmenai les habitants captifs. Dans ces « jours, Banhidri de Damas, Irkhoulina de Hamath et « douze rois de la côte eurent confiance dans leurs... ; « ils s'avancèrent vers moi pour me livrer bataille, et « je les mis en fuite ; 10,000 soldats tombèrent sous les « coups de mes armes ; je capturai leurs chars, leur « cavalerie et leurs approvisionnements de guerre.

« Dans ma quatorzième campagne, » continue le roi plus loin, « je fis un recensement de mes vastes terri- « toires sans nombre ; je franchis l'Euphrate par un gué « avec 120,000 hommes. Alors, Banhidri de Damas, « Irkhoulina de Hamath, et les douze rois de la côte, « haute et basse, qui avaient compté leurs armées in- « nombrables, s'avancèrent vers moi. Je les combattis « et les mis en fuite ; j'enlevai leurs chars, leur cava- « lerie, je pris leurs armes. Ils s'enfuirent pour sauver « leur vie. »

La seizième campagne de Salmanassar V ouvre une nouvelle période de combats ; le roi franchit le Zab ou Zabat pour porter la guerre aux peuples aryens des montagnes de la Perse. Toutefois il n'abandonne pas pour cela les contrées de l'ouest, où il va se trouver dé-

sormais en lutte avec le roi qu'une révolution, provoquée par l'influence du prophète Elisée, a fait asseoir sur le trône de Damas à la place de Banhidri.

« Dans ma dix-huitième campagne, » lisons-nous sur l'obélisque de Nimroud, « je franchis l'Euphrate pour « la seizième fois. Hazaël, roi de Damas, vint à ma ren« contre pour me livrer bataille. Je lui pris 1121 chars « et 470 cavaliers, avec son camp.

« Dans ma dix-neuvième campagne, je traversai « l'Euphrate pour la dix-huitième fois; je marchai vers « le mont Amanus, et j'y coupai des poutres de cèdre.

« Dans ma vingt-et-unième campagne, je traversai « l'Euphrate pour la vingt-deuxième fois; je marchai « vers les villes de Hazaël de Damas. Je reçus des tri« buts de Tyr, de Sidon et de Byblos. »

C'est évidemment à la suite de cette campagne que Jéhu, roi d'Israël, dont Hazaël ravageait cruellement les provinces, mendia l'appui de Salmanassar contre ce redoutable ennemi. L'inscription de l'obélisque dit que le roi d'Assyrie reçut un tribut de Jéhu et l'appelle à cette occasion « fils d'Amri, » car la grande renommée du fondateur de Samarie faisait considérer par les Assyriens tous les rois d'Israël comme ses descendants. Un des bas-reliefs du même monument représente Jéhu se prosternant à terre devant Salmanassar, comme s'il se reconnaissait son vassal.

Les annales de Salmanassar ne parlent plus après cela, ni des rois de Damas, ni de ceux d'Israël. Elles enregistrent comme la vingt-septième campagne une grande guerre en Arménie, qui amène la soumission de toutes les parties de ce pays qui résistaient encore au monarque assyrien. Dans la trente-et-unième campagne, la dernière qui soit mentionnée sur l'obélisque, le roi envoie de nouveau le général en chef (*tartan*) de ses armées en Arménie, où il livre au pillage cinquante villes, dont celle de Van; pendant ce temps il se rend de sa personne

en Médie, soumet une partie des districts du nord de cette contrée, qui s'étaient mis en état de rébellion, châtie ceux qui environnent le mont Elvend et, enfin, s'en va guerroyer dans les montagnes de l'ouest de la Perse, touchant à la Susiane.

II. — La chronologie officielle des Assyriens termine le règne de Salmanassar V en 870; cependant il ne mourut que cinq ans plus tard, en 865. Mais pendant ces cinq dernières années son pouvoir fut annulé, réduit aux deux seules villes de Ninive et Chalé. Son second fils, Assourdaninpal, à la suite d'événements qui demeurent inconnus pour nous, leva contre son père l'étendard de la révolte, prit le titre royal et fut aussitôt soutenu par 27 villes, des plus importantes de l'empire, qui se déclarèrent en sa faveur. Un monument nous a conservé la liste de ces villes, parmi lesquelles nous voyons figurer Amida (aujourd'hui Diarbekir), Arbèles, Ellassar et toutes les places des bords du Tigre. Une guerre s'engagea entre le père et le fils rebelle; l'armée passa du côté de ce dernier; il se fit reconnaître par toutes les provinces et tint Salmanassar jusqu'à sa mort confiné dans la capitale, où il le bloquait étroitement. Comme il fut le souverain de fait dans tout l'empire, sauf Ninive, c'est son règne qui, dans les tables officielles des éponymes conservées au Musée Britannique, remplit l'espace de temps de 870 à 865.

III. — Salmanassar étant mort dans cette dernière année, son fils Samas-Hou continua la lignée légitime. Il parvint à réprimer rapidement la révolte de son frère Assourdaninpal et à le dépouiller de l'autorité qu'il avait usurpée. Du reste, le monument dans lequel il nous fait connaître les exploits des premières années de son règne ne donne aucun détail sur cette guerre civile; il se borne, après avoir énuméré les villes qui étaient les

foyers originaires du parti d'Assourdaninpal, à dire simplement : « Avec l'aide des grands dieux, mes « maîtres, je les soumis à mon empire. »

L'usurpation du second fils de Salmanassar et une guerre civile de cinq ans avaient amené bien des désordres dans l'empire et ébranlé la fidélité de bien des provinces. Les premières années de Samas-Hou furent occupées à tout faire rentrer dans l'ordre. Dans le récit qui nous en a été conservé et qui ne va que jusqu'à l'an 4 du règne, nous voyons ce prince réduire et châtier d'une manière terrible l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne (*Nahiri*, le pays des fleuves), qui avait fait défection, ramener à l'obéissance les districts montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent naissance, puis l'Arménie proprement dite. Dans la quatrième année, il marche contre Mardochbalatirib, qui s'était depuis un certain temps proclamé roi de la Basse-Chaldée, et que soutenaient les Susiens ou Elamites; il le défait complétement et le force à fuir dans le désert, tue beaucoup d'hommes de son armée dans le combat, prend 200 chars de guerre et fait 7000 prisonniers, dont 5000 sont égorgés sur le champ de bataille, pour servir d'exemple. Malheureusement nos renseignements s'arrêtent à cette date, et nous ne savons absolument rien sur les neuf dernières années de Samas-Hou, ainsi que sur ses entreprises contre l'ouest de l'Asie, la Syrie et la Palestine, qui durent succéder alors aux campagnes qui avaient pour but de rétablir l'autorité royale dans toutes les anciennes provinces de l'empire. Ce prince demeura en effet sur le trône jusqu'en 851.

IV. — Houlikhous III, qui vint après, régna dix-neuf ans, de 851 à 822. Une inscription émanée de lui, décrivant l'étendue de son empire, dit qu'il gouverna, d'un côté, « depuis les pays de Silouna, qui est au soleil le« vant, les pays d'Elam, l'Albanie (au pied du Caucase),

« Kharkhar, Arazias, Misou, la Médie, Giratbounda (portion de la Médie dont il est fréquemment fait mention dans les inscriptions cunéiformes), les pays de Mounna, Parsoua (la Perse occidentale), Allabria, Abdadana, Nahri, jusqu'à toutes les tribus d'Andiou (tribus scythiques ou touraniennes), dont le site est lointain, le pays montagneux dans son ensemble jusqu'à la mer du soleil levant (la mer Caspienne), de l'autre côté, à partir de l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie entière, les pays de Tyr, de Sidon, de la demeure d'Amri (Samarie), d'Edom, des Philistins, jusqu'à la mer du soleil couchant (la Méditerranée). » A tous ces pays il dit qu'il « imposa la prestation des tributs. »

« Je marchai, dit-il encore, contre le pays de Syrie, et je pris Marih, roi de Syrie, dans Damas, la ville de sa royauté. La crainte immense d'Assur, son maître, l'entraîna, il embrassa mes genoux et fit sa soumission. »

Houlikhous III paraît cependant ne pas avoir été précisément un prince guerrier; la plupart des contrées étrangères dont il percevait des tributs et qui n'en payaient pas encore du temps de Salmanassar V avaient dû être réduites en vasselage sous son prédécesseur Samas-Hou. Pour lui, son attention se porta principalement vers les grands travaux publics. L'inscription d'un obélisque mutilé, découvert dans les ruines d'Ellassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), et conservé au Musée Britannique, énumère les grandes œuvres de ce genre qu'il accomplit dans cette ville et dans ses environs, remparts relevés, palais construits, canaux et digues refaits entièrement, et dit qu'il en avait fait autant dans toutes les villes d'Assyrie; la même inscription raconte les grandes chasses dans lesquelles, comme tous les rois asiatiques, il aimait à percer de ses flèches les fauves du désert et des montagnes. Elle ajoute aussi ce petit fait assez curieux : « Le roi d'Égypte lui envoya, comme cadeau extraordinaire,

« un crocodile de son fleuve et des baleines de la grande « mer. »

V. — Mais le monument le plus intéressant du règne de Houlikhous III est la statue de Nébo, l'un des grands dieux de Babylone, découverte par M. Loftus et actuellement au Musée Britannique. L'inscription gravée sur la base de cette statue mentionne l'épouse du prince et la nomme « la reine Sammouramit. » C'est la seule Sémiramis historique, celle dont parle Hérodote, qui la place fort exactement un siècle et demi environ avant Nitocris, la femme de Nabopolassar, roi de Babylone. « Sémiramis, « ajoute le père de l'histoire, fit faire ces digues magni- « fiques qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'em- « pêchent d'inonder la campagne autour de Babylone. » Mais comment Hérodote et la tradition babylonienne, dont il est le fidèle rapporteur, ont-ils attribué ces utiles travaux à la reine et non à son mari Houlikhous? On a supposé d'abord, pour résoudre ce problème, que Sammouramit avait gouverné pendant quelque temps seule, comme reine régnante, après la mort de son époux. Mais cette conjecture est absolument démentie par la table des éponymes du Musée Britannique, où l'on voit qu'il n'y eut jamais de règne de Sammouramit seule. Dans notre opinion, l'unique explication possible serait celle qui consisterait à regarder Houlikhous et Sammouramit comme les Ferdinand et Isabelle de la Mésopotamie. La tendance de Babylone et de la Chaldée à former un état séparé de l'Assyrie allait en se prononçant toujours davantage; au temps de Houlikhous elle était déjà bien puissante, et le jour n'était pas éloigné où en effet la séparation allait s'opérer d'une manière définitive, en entraînant la chute de Ninive. Dans une pareille situation des choses, n'est-il pas tout naturel qu'un roi d'Assyrie ait cherché à assurer son autorité en Chaldée par son mariage avec une fille du sang des princes de cette con-

trée, ses vassaux, qui lui apportait aux yeux du peuple de Babylone des droits légitimes à la possession du pays, en même temps que le bénéfice de l'affection qui s'attachait à la maison princière propre à la contrée? Sammouramit est donc pour nous une princesse babylonienne épousée par Houlikhous, qui aura régné de nom à Babylone, en même temps que son mari à Ninive, et que les Babyloniens auront enregistré seule dans leurs annales nationales. Et en effet il faut que sa situation fût bien particulière et qu'on la regardât comme reine de son chef dans une partie de l'empire, pour l'avoir nommée en reine et sur le même rang que le roi dans les monuments officiels comme l'inscription de la statue de Nébo. C'est la seule princesse que mentionnent jamais les textes assyriens, chose toute naturelle, car, à moins d'une circonstance exceptionnelle comme celle que nous supposons pour Sammouramit, dans l'organisation de la vie de harem, telle qu'elle était établie chez les monarques assyriens et qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, il ne saurait y avoir des reines, mais seulement des concubines favorites.

§ 11. — Assourlikhous ou Sardanapale. — Chute du premier empire d'Assyrie.

(822-788.)

I. — Le développement exagéré qu'avait pris l'empire assyrien était un fait contre nature ; les monarques de Ninive n'étaient aucunement parvenus à réunir en un seul corps de nation les peuples nombreux qu'ils avaient soumis par les armes et à étouffer en eux l'esprit d'indépendance ; ils ne l'avaient même pas cherché. L'empire manquait absolument de cohésion ; son système admi-

nistratif était si imparfait, le lien qui rattachait les diverses provinces entre elles et avec le centre de la monarchie était si fragile, qu'à chaque commencement de règne, pour ainsi dire, on voyait la révolte éclater, tantôt sur un point et tantôt sur un autre. Il était donc facile de prévoir qu'aussitôt qu'une main véritablement virile cesserait de tenir le gouvernail, aussitôt que le roi d'Assyrie ne serait plus un prince actif et guerrier, toujours en campagne, toujours à la tête de son armée, l'ensemble laborieusement créé par les conquérants du xe et du xie siècle tomberait en dissolution, que l'édifice de l'empire s'écroulerait rapidement, et que cette immense monarchie s'évanouirait en fumée avec une facilité qui étonnerait le monde. C'est ce qui arriva après Houlikhous III.

II. — Ses deux successeurs, Salmanassar VI, qui régna de 822 à 814, et Assouridilili II, qui occupa le trône de 814 à 796, furent des rois fainéants, qui se tinrent confinés dans le harem, ne firent rien de mémorable, et, abandonnant la vie active, ne se montrèrent plus à la tête de leurs soldats. Tandis qu'ils cessaient ainsi de s'occuper d'affaires sérieuses et laissaient les choses du gouvernement aller au hasard, l'esprit de révolte grandit dans toutes les provinces ; une grande révolution devint imminente, et la première occasion devait la faire éclater.

Elle se présenta bientôt. Assourlikhous avait reçu le sceptre en 796 ; c'est le Sardanapale des Grecs, type à jamais fameux du prince voluptueux et efféminé. Comme ses deux derniers prédécesseurs, il se plongea tout entier dans les débauches du harem et ne sortit plus de son palais, négligeant les soins du gouvernement, renonçant à toute vie virile et guerrière. Il régnait ainsi depuis six ans, et le mécontentement allait toujours croissant, le désir d'indépendance se propageait parmi les

provinces soumises, le lien de leur obéissance se relâchait chaque année davantage et devenait plus près de se rompre, quand Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de voir au fond du palais de Ninive le roi vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. Il jugea que l'on aurait facilement raison d'un prince ainsi dégradé, qui serait incapable de renouveler les traditions vaillantes de ses ancêtres; le temps lui parut donc venu, pour les provinces que la force des armes retenait seule, de seconer définitivement le joug du despotisme assyrien. Arbace communiqua ses pensées et ses projets au prince alors placé à la tête de Babylone, le Chaldéen Phul, surnommé Balazou (le terrible), ce que les Grecs ont rendu par Bélésys; celui-ci y adhéra avec un empressement que l'on pouvait attendre de cette nation des Babyloniens dont on avait vu depuis un siècle les soulèvements se renouveler périodiquement. Arbace et Balazou se concertèrent avec les autres chefs des contingents étrangers, avec les princes vassaux des pays qui aspiraient à l'indépendance; tous résolurent de renverser Sardanapale. Arbace s'engagea à soulever les Mèdes et les Perses, tandis que Balazou insurgerait Babylone et la Chaldée. Au bout de l'année, les chefs rassemblèrent leurs soldats au nombre de quarante mille devant Ninive, sous prétexte de relever, selon l'usage, les troupes qui y avaient fait le service l'année précédente. Une fois là, les soldats se mirent en état de rébellion ouverte.

III. — Sardanapale, tiré brusquement de ses débauches par un péril qu'il n'avait pas su prévoir, se montra tout à coup plein d'activité et de courage; il se mit à la tête des troupes proprement assyriennes, qui lui restaient fidèles, affronta les rebelles et les battit complé-

tement à trois reprises successives. Déjà les conjurés commençaient à désespérer du succès, lorsque Phul, appelant la superstition au secours d'une cause qui paraissait perdue, leur déclara que s'ils voulaient tenir encore cinq jours, les dieux, dont il avait consulté la volonté en observant les astres, leur assureraient infailliblement la victoire.

En effet, quelques jours après, un corps considérable que le roi avait appelé à son secours des provinces voisines de la mer Caspienne passa en arrivant du côté des insurgés et leur donna la victoire. Sardanapale alors se renferma dans Ninive, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort. Le siége dura deux ans, car les murs de la ville défiaient les machines et il fallait la réduire par la famine. Sardanapale ne redoutait rien, confiant dans un oracle qui avait déclaré que Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Mais la troisième année il tomba des pluies si abondantes que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent une muraille de ses fortifications sur une étendue de 20 stades. Alors le roi, persuadé que l'oracle était accompli, désespéra de son salut, et pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, il fit dresser dans son palais un immense bûcher, sur lequel il plaça son or, son argent, ses vêtements royaux; puis, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il disparut dans les flammes.

Ninive ouvrit ses portes aux assiégeants; mais cette soumission tardive ne sauva pas l'orgueilleuse cité. Elle fut pillée, livrée aux flammes, puis rasée avec un soin haineux dans lequel on peut voir quelles colères les implacables sévérités des conquérants assyriens avaient amassées dans le cœur des peuples qu'ils avaient soumis. Les Mèdes et les Babyloniens ne laissèrent pas pierre sur pierre des remparts, du palais, des temples

ou des maisons de la cité qui pendant deux siècles avait dominé sur toute l'Asie antérieure, à tel point que les fouilles des explorateurs modernes sur l'emplacement de Ninive n'ont pas encore fait retrouver *un seul pan de mur* antérieur à la prise de la ville par Arbace et Balazou. Ce que nous possédons de la première Ninive se réduit à une statue et à un obélisque brisé. L'histoire n'offre pas un second exemple d'une destruction anssi radicale. L'empire assyrien fut renversé comme sa capitale, et les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des états indépendants, les Mèdes sous Arbace, les Babyloniens sous Phul ou Balazou, les gens de Suse sous le prince Soutrouk-Nakounta. Quant à l'Assyrie, réduite à la condition d'esclavage où elle avait tenu les autres contrées, elle devint pour quelque temps une dépendance de Babylone.

Ce grand événement s'accomplit en l'an 788 avant l'ère chrétienne.

§ 12. — Règne de Phul. — Rétablissement de l'empire assyrien.

(788-721.)

I. — Ninive renversée, tandis que les Mèdes, contents pour le moment d'avoir reconquis leur indépendance, se retiraient dans leurs montagnes sans plus se soucier des affaires de la Mésopotamie, le Chaldéen Phul-Balazou, autrement dit Bélésys, s'empara de l'Assyrie, qu'il rendit pour quelque temps dépendante de Babylone, et s'assura également de la possession des provinces occidentales de la monarchie assyrienne, c'est-à-dire des pays araméens de l'un et de l'autre côté de l'Euphrate.

On n'a encore retrouvé aucune inscription de ce prince

et les historiens classiques ne rapportent aucun de ses actes après la prise de Ninive. Aussi tout ce que nous savons de son histoire se réduit au récit de la Bible sur l'invasion qu'en 770 il fit dans le royaume d'Israël. Manahem venait d'y monter sur le trône, qu'il avait souillé du meurtre de son prédécesseur; mais des factions ardentes et redoutables lui disputaient encore le pouvoir. Incapable, au milieu de ces troubles civils, de repousser un invasion étrangère, il ne put détourner l'orage qui le menaçait qu'en se reconnaissant tributaire de Phul, auquel il paya mille talents; en échange de cette humiliation, il obtint l'appui du monarque assyrien, qui l'aida à s'affermir sur le trône.

II. — Cette expédition, du reste, marqua le terme des prospérités de Phul; l'année suivante, le vainqueur de Ninive perdait l'Assyrie et devait se considérer comme heureux d'arriver à maintenir son indépendance à Babylone et dans la Chaldée. Les Assyriens étaient de beaucoup la plus belliqueuse des populations de la Mésopotamie; c'était un peuple essentiellement viril et militaire, chez lequel, au VIIIe siècle, l'esprit des grandes guerres des deux siècles précédents ne s'était pas encore éteint, malgré le désastre de Sardanapale. Il n'avait été écrasé que par une coalition des Mèdes, des Susiens et des Babyloniens, descendus en masse devant sa capitale avec l'irrésistible ardeur d'une haine sans bornes. Mais lorsque les Mèdes et les Susiens furent rentrés dans leurs frontières, où ils se tinrent tranquilles, satisfaits d'avoir rasé la ville orgueilleuse qui les avait longtemps opprimés, lorsque les Assyriens n'eurent plus en face d'eux que les Babyloniens, qui les avaient momentanément asservis, ceux-ci étaient trop faibles, trop amollis, trop peu doués de puissance et d'énergie guerrière en regard de leurs voisins du nord, pour que leur domination pût se maintenir longtemps. L'esprit d'in-

dépendance se réveilla rapidement dans les populeuses cités assyriennes, si jamais il s'y était éteint, et dix-neuf ans après la ruine de Ninive une insurrection générale chassa les Babyloniens de l'Assyrie. La maison royale des descendants de Belkatirassou ne s'était pas entièrement éteinte avec Assourlikhous, et sur son bûcher. Il en était resté des princes cachés quelque part dans le pays; ce fut l'un d'eux, Teglathphalasar II, que les Assyriens soulevés placèrent à leur tête. M. Jules Oppert a établi, par la coïncidence des dates fournies par les monuments assyriens eux-mêmes et par la Bible, que son avénement eut lieu en 769 avant Jésus-Christ. Phul se vit réduit à la possession de la Chaldée, et ne mourut, à Babylone, qu'en 747.

III. — L'Osrhoëne et le nord de la Syrie avaient été si complétement écrasés par les conquérants assyriens du xe et du IXe siècles que ces contrées n'étaient plus en état d'avoir une vie propre et d'aspirer à l'indépendance. Désormais satellites de Ninive, elles changeaient de maître au gré des révolutions de l'Assyrie et elles obéissaient à quiconque y régnait. Après la chute d'Assourlikhous ou Sardanapale, elles avaient passé sous le joug de Phul; le royaume d'Assyrie étant rétabli, elles reçurent docilement leurs lois de Teglathphalasar. Il en fut de même du royaume d'Israël. Une inscription de la huitième année de Teglathphalasar II (761) nous fait voir Manahem de Samarie payant à ce prince le tribut qu'il avait antérieurement fourni à Phul.

La mort de Manahem et le renversement de son fils interrompirent pendant quelques années ce lien de vasselage. Phacée se déclara indépendant du monarque assyrien et noua avec Rasin, roi de Damas, une alliance pour lui résister. Teglathphalasar attendait une occasion favorable pour en tirer vengeance et pour châtier sévèrement ces princes qu'il regardait comme des vassaux

révoltés. Elle lui fut fournie par l'appel que lui adressa dans son désespoir Achaz, roi de Juda, sérieusement menacé par Phacée et Rasin. Il accourut à la tête d'une nombreuse armée, prit Damas, tua son roi Rasin et raya de la carte le royaume de Syrie, enleva à Phacée la moitié de son territoire et le réduisit pour le reste au plus humiliant vasselage, le condamnant à payer un tribut très-considérable. C'est dans cette guerre que nous voyons employer pour la première fois par Teglathphalasar le barbare système des transplantations en masse de populations vaincues dans des contrées éloignées de leur sol natal, système qui semble avoir été inconnu aux rois assyriens du premier empire, mais que ceux du second, et après eux les Babyloniens, pratiquèrent constamment et qui leur paraissait sans doute propre à empêcher les révoltes. L'aristocratie du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus ; les tribus israélites de Ruben, de Gad et de Manassé emmenées captives en Assyrie. Des colonies militaires assyriennes et chaldéennes les remplacèrent dans leurs foyers. Quant à Achaz, roi de Juda, il paya cher le service que lui avait rendu le roi d'Assyrie en le débarrassant de ses ennemis ; il dut, lui aussi, se reconnaître vassal de Teglathphalasar, auquel il alla rendre hommage à Damas, et il s'engagea envers lui à un tribut, qui fut payé jusqu'à sa mort et à l'avénement d'Ezéchias.

IV. — Salmanassar VII succéda à Teglathphalasar en 726. Nous n'avons pas de monuments de son règne, et nous n'en connaissons la durée précise que par les tables des éponymes conservées au Musée Britannique. Les seuls événements que nous connaissions du temps de ce prince nous sont racontés par la Bible. Osée, parvenu au trône d'Israël en 730 par le meurtre de Phacée, avait commencé son règne en se soumettant au même tribut que son prédécesseur. Mais au bout de quelques années,

ayant conclu avec le roi éthiopien Schabak, devenu maître de l'Égypte en 725, une alliance offensive et défensive contre l'Assyrie, il se crut assez fort pour se déclarer indépendant. Salmanassar, voulant couper court à cette révolte avant que le conquérant éthiopien n'eut eu le temps de réaliser les promesses qu'il avait faites à Osée, rassembla son armée en hâte et fondit sur le royaume d'Israël. Il s'empara de la personne d'Osée et l'enferma en prison, se rendit sans difficulté maître du territoire exigu que son prédécesseur avait laissé à Israël et vint mettre le siége devant Samarie, la capitale. Cette ville, devenue le dernier rempart de la nationalité israélite, se défendit avec une énergie désespérée. Salmanassar dut renoncer à l'enlever de vive force et se résoudre à la réduire par un blocus; mais il ne vit pas succomber Samarie. Un an après le commencement du siége, en 721, il mourut; nous ne savons pas si ce fut en Assyrie, où il serait retourné, laissant ses généraux devant la place, ou bien sur le territoire du royaume d'Israël.

§ 13. — Sargin.

(721-702.)

I. — Salmanassar en mourant ne laissait qu'un fils en bas âge. Le *tartan* ou général en chef de ses troupes, nommé Belpatisassour, homme d'une naissance obscure, mais véritable capitaine et sans doute très-populaire dans l'armée, s'empara alors du pouvoir et ceignit la couronne, en changeant son nom pour celui de Sarkin ou Sargin (le roi véritable). Il ne gouverna, du reste, pendant les trois premières années que comme tuteur et corégent du jeune Ninipilouya (Ninip — l'Hercule assyrien — est mon dieu), fils de Salmanassar. Les tables

des éponymes du Musée Britanique nous apprennent que ce fut seulement à partir de 718 que Sargin régna seul.

Cet usurpateur fut un grand roi, un conquérant redoutable, qui rendit à l'empire d'Assyrie toute son ancienne gloire, avec l'étendue qu'il avait eue avant le désastre d'Assourlikhous, et même l'accrut de territoires nouveaux, qui n'avaient jamais été soumis à Ninive. Grâce aux longues inscriptions du palais de Khorsabad, fouillé par M. Botta, son règne est connu dans tous ses détails et mieux que ceux de plus d'un empereur romain.

II. — « Voici ce que j'ai fait, » dit Sargin dans la plus longue des inscriptions où il raconte ses annales, « depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma « quinzième campagne.

« J'ai défait, dans les plaines de Kalou, Khoumbanigas, « roi d'Elam.

« J'ai assiégé, pris, occupé la ville de Samarie et em- « mené en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient... « J'ai changé les établissements antérieurs du pays et « institué au-dessus d'eux mes lieutenants. »

La chute de Samarie et l'anéantissement du royaume d'Israël eurent lieu, comme nous l'avons dit plus haut, en 720. Les habitants de la capitale, ainsi que les principales familles de l'aristocratie éphraïmite, furent transportés à Chalé (aujourd'hui Nimroud), qui depuis la ruine de Ninive était devenue la résidence habituelle des rois, sur les rives du fleuve Chaboras et dans quelques villes de Médie récemment reconquises. A leur place, Sargin établit dans le pays des colonies de captifs des provinces du bas Tigre, tombés en son pouvoir pendant la guerre contre le roi d'Elam. La Bible, complétement d'accord avec l'inscription, nous apprend que le pays d'Israël ne fut pas alors reconstitué en royaume

tributaire, mais en province directe, occupée militairement et gouvernée par un fonctionnaire assyrien.

« Hanon, roi de Gaza, et Sebeh (Schabak), sultan « d'Égypte, se réunirent à Raphia pour me livrer bataille ; ils vinrent en ma présence, je les mis en déroute. Sebeh s'enfuit... Je pris de ma main Hanon, « roi de Gaza.

« J'imposai des tributs au Pharaon d'Égypte, à Samsié, reine d'Arabie, à Yatâamir le Sabéen, de l'or, des « aromates, des chevaux, des chameaux. »

Nous passons ici ce que dit l'inscription de la conquête de contrées qui doivent appartenir à l'intérieur de l'Asie Mineure, mais que l'on n'est pas encore parvenu à identifier à des noms connus dans la géographie classique, comme celles de Sinoukhta et de Khoulli. Sargin avait accordé la Cilicie au roi de ce dernier pays ; mais comme il s'était ensuite révolté, il fut interné en Assyrie avec tous les grands de sa cour.

« Iaoubid d'Hamath n'était pas le légitime maître du « trône... Il excita contre moi les villes d'Arpad, de « Simyra, de Damas et de Samarie, et se prépara à la « bataille. J'emmenai toutes les troupes du dieu Assur ; « j'assiégeai dans la ville de Karkar, qui s'était déclarée pour le rebelle, lui et ses guerriers ; je pris Karkar « et la réduisis en cendres. Je le pris lui-même, je lui « fis arracher la peau, je tuai les chefs des rebelles « dans chacune de ces villes et j'en fis des lieux de désolation.....

« Tant qu'Iranzou de Van vivait, il était soumis et dévoué à mon empire, mais la mort l'enleva. Ses sujets « placèrent son fils Aza sur le trône. Ursa l'Arménien « intrigua avec les peuples du mont Mildis, de Zikarta, « de Misiandi (localités de l'Arménie, inconnues d'ailleurs), avec les grands de Van, et les entraîna à la défection. Il abandonnèrent le corps de leur maître Aza « sur les sommets des montagnes. Ullousoun de Van,

« son frère, qu'ils avaient mis sur le trône, s'inclina de« vant Ursa et lui donna vingt-deux places fortes avec « leurs garnisons. Dans la colère de mon cœur, je « comptai toutes les armées du dieu Assur, et je m'a« vançai pour attaquer ce pays. Ullousoun de Van, « voyant mon approche, sortit avec ses troupes et se « tint en lieu sûr dans les ravins des hautes montagnes. « J'occupai Ikoulki, la ville de sa royauté, les villes « d'Ysibia et d'Armit, ses redoutables forteresses; je les « réduisis en cendres. Je tuai tout ce qui appartenait à « Ursa l'Arménien; je pris de ma main 250 membres de « sa famille; j'occupai 55 villes murées.... et les réduisis « en cendres. Les 22 villes fortes d'Ullousoun, dont « Ursa était devenu maître, je les incorporai à l'As« syrie. »

Sargin raconte ensuite comment il ravagea, toujours en Arménie, les états de Mitatti, roi de Zikarta, et pilla vingt-trois de ses villes, comment il s'empara de la personne de Sagadatti, roi du mont Mildis, et le fit écorcher vivant. Vient après le récit d'autres campagnes dans l'Arménie, où le roi Ursa demeure encore pendant plusieurs années son ennemi le plus irréconciliable, fomentant sans cesse de nouvelles défections parmi les princes vassaux, jusqu'au jour où, vaincu, il est obligé de se donner la mort pour ne pas tomber aux mains de Sargin; dans la Médie, dont beaucoup de districts reviennent sous le joug assyrien; dans la Parthie, où la grande ville de Sourgadia est prise d'assaut; dans l'Albanie du Caucase et dans les montagnes de la Cilicie. Pendant que ces guerres ont lieu dans le nord, une flotte, partie sans doute des ports de la Cilicie, aborde à l'île de Cypre et s'empare de Paphos, dont les habitants sont transportés à Damas. Le même système de transplantation des vaincus est, du reste, appliqué dans toutes les conquêtes de Sargin.

« Azouri, roi d'Azoth, s'obstina à ne plus fournir son

« tribut; il envoya aux rois ses voisins des messages « hostiles à l'Assyrie. Je méditai une vengeance et je le « remplaçai par un autre; j'élevai, à sa place, son frère « Akhimit à la royauté. Mais le peuple, avide de révolte, « se lassa du gouvernement d'Akhimit, et éleva Iaman, « qui ne fut pas maître légitime du trône. Dans ma co- « lère... je marchai contre Azoth avec mes guerriers, « qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales.

« Iaman apprit de loin mon approche et s'enfuit au- « delà de l'Egypte, du côté de Méroé, et jamais on ne « revit plus sa trace. J'assiégeai, je pris Azoth...; j'en- « levai comme captifs ses dieux, sa femme, ses fils, ses « filles, ses trésors, le contenu de son palais et les habi- « tants de son pays. Je rebâtis de nouveau ses villes et « j'y plaçai les hommes que mon bras avait conquis « dans les pays du soleil levant; je mis au-dessus d'eux « mon lieutenant pour les gouverner, et je les traitai « comme des Assyriens. »

Cette guerre d'Azoth, qu'une autre inscription fixe à l'an 710, est aussi mentionnée par la Bible.

« Le roi de Méroé demeure dans un pays désert. » (Il ne faut pas confondre ce prince avec l'Éthiopien Schabak, dont la capitale était à Napata) « ..... Depuis les jours les « plus reculés, ses pères n'avaient jamais envoyé d'am- « bassadeurs aux rois mes ancêtres pour demander paix « et amitié, et pour reconnaître la puissance de Méro- « dach. Mais la terreur immense qu'inspirait ma majesté « agit sur lui, et la crainte tourna autrement ses inten- « tions. Il reconnut la grandeur du dieu Ninip, dirigea « ses pas vers l'Assyrie, et se prosterna devant moi. »

Vient ensuite le récit d'une révolte de la Commagène, sévèrement châtiée, et d'une guerre civile en Albanie au sujet de la succession à la couronne, dans laquelle Sargin intervient et place un des prétendants sur le trône.

« Mérodach-Baladan, fils d'Iakin » (sans doute le Kin-

zirus du canon des rois de Babylone conservé par l'astronome grec Ptolémée), « roi de Chaldée, ne respectait « pas la mémoire des dieux;... il éluda leurs préceptes « et négligea sa dévotion. Il s'était adjoint pour l'assister « Khoumbanigas, roi d'Elam. Il avait excité contre moi « toutes les tribus nomades (de l'Irâk-Araby). Il se pré- « para à une bataille et se porta en avant. » Sargin continue son récit en disant comment il rassembla toutes ses forces pour combattre Mérodachbaladan. Celui-ci, prenant peur, évacua Babylone et se replia sur la Basse-Chaldée, auprès d'une forteresse construite par son père sous le nom de Hisr-Iakin. Là une bataille sanglante s'engagea, que l'inscription raconte en grands détails; elle se termina par la défaite du roi chaldéen et de ses alliés, qui s'empressèrent de faire leur soumission le soir même. « Mérodachbaladan, continue Sargin, aban- « donna dans son camp les insignes de sa royauté, la « tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre « d'or, le char d'argent...; clandestinement il se sauva. « J'assiégeai, j'enlevai la ville de Hisr-Iakin. Je pris « comme dépouilles et captifs, lui-même et sa femme, « ses fils, ses filles, l'or, l'argent, tout ce qu'il possé- « dait... Je rendis responsable de leur péché chacune « des familles et chacun des hommes qui s'étaient sous- « traits à ma domination. Je réduisis la ville en cendres; « je minai et détruisis ses murailles. »

Cette bataille de Hisr-Iakin, revanche de la destruction de Ninive, qui replaçait Babylone sous la domination assyrienne dont Phul l'avait délivrée, eut lieu en 709, d'après le canon chronologique conservé par Ptolémée. Sargin, après avoir détrôné Mérodachbaladan, ne rétablit pas à Babylone un prince vassal, comme l'avaient fait les autres monarques d'Assyrie, mais bien un simple satrape à la nomination royale, appelé Naboupakidili. Les captifs faits antérieurement dans la Commagène furent établis dans la Basse-Chaldée et dans la Susiane, ou

pays d'Elam. En retour, ceux que l'on enleva de ces contrées allèrent rejoindre les colonies déjà envoyées quelques années auparavant sur le territoire du royaume d'Israël.

« Les sept rois du pays de Iatnan (l'île de Cypre), « qui, à sept jours de navigation au milieu de la mer « du soleil couchant, ont établi leur demeure, et dont « personne parmi les rois mes pères, en Assyrie et en « Chaldée, n'avait entendu prononcer le nom, avaient « appris mes hauts faits en Chaldée et en Syrie, et « ma gloire qui s'était étendue de loin jusqu'au mi« lieu de la mer. Ils abaissèrent leur orgueil et s'humi« lièrent eux-mêmes; ils se présentèrent ensemble de« vant moi à Babylone, portant des métaux, de l'or, de « l'argent, des vases, du bois d'ébène, et les fabrica« tions de leur pays; ils s'inclinèrent devant moi. » Cette soumission générale de l'île de Cypre au monarque assyrien est placée par une autre inscription à l'an 708. On a découvert il y a quelques années, dans cette île, à Larnaca, l'ancienne Citium, une grande stèle de granit à inscription cunéiforme qui représente le roi Sargin.

III. — La grande inscription à laquelle nous avons emprunté toutes ces citations, et qui est connue dans la science sous le nom de *Fastes de Sargin*, n'enregistre que les victoires du roi et passe complétement sous silence le grave échec qu'au milieu de ses prospérités il essuya devant Tyr. Une autre inscription le transforme en succès, mais n'y consacre qu'une phrase, ne voulant pas insister sur ce souvenir pénible pour l'orgueil royal. A la suite du récit de la bataille de Raphia, on y lit : « Arbitre « des combats, je traversai la mer de Jamnia dans des « vaisseaux comme un poisson. J'annexai Koui et Tyr. » Or, voici comment les annales de Tyr, citées par l'historien juif Josèphe, racontaient les choses; et ici c'est plu-

tôt elles qu'il faut croire. « Elouli régna trente-six ans. « Il réduisit à l'obéissance avec sa flotte les gens de Ci- « tium, qui s'étaient révoltés. Peu après, le roi d'Assy- « rie à la tête de son armée parcourut toute la Phénicie, « dont il se retira quand les villes eurent fait leur sou- « mission. Sidon, Acco, Palætyr et la plupart des autres « villes abandonnèrent alors Tyr et se donnèrent au roi « d'Assyrie. Mais Tyr refusa de se soumettre, et le roi « revint pour lui faire la guerre, ayant reçu des autres « Phéniciens 60 grands navires et 800 rameurs. Les « Tyriens, avec 12 navires seulement, battirent sa flotte « et lui firent 500 prisonniers, d'où rejaillit sur eux un « grand honneur. Alors le roi bloqua leur ville par « terre et intercepta les aqueducs qui amenaient l'eau, « espérant déterminer par là leur soumission. Mais les « Tyriens, ayant creusé des puits dans l'intérieur de « leur ville, résistèrent cinq ans. » Au bout d'un aussi long temps d'un siége inutile, les Assyriens durent se retirer.

IV. — En 711, au milieu de ses succès militaires, Sargin entreprit de construire, « pour remplacer Ninive », qui ne s'était pas encore relevée de ses ruines, à seize kilomètres de l'emplacement de cette ancienne capitale, une grande et nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Hisr-Sargin (le château de Sargin). C'est la localité appelée aujourd'hui Khorsabad, où les premières œuvres connues de l'art assyrien ont été trouvées et dont le palais magnifique, tout entier l'œuvre de Sargin, a été déblayé dans les travaux successifs de deux de nos compatriotes, M. Botta et M. Victor Place. Les plus belles sculptures en sont conservées au Musée du Louvre, dont elles font l'ornement. Nous reviendrons un peu plus loin sur les ruines de cette ville et de son palais, dont la construction fut achevée en 706. Pour le moment, nous citerons seulement ce qu'en dit Sargin

lui-même dans l'inscription de ses Fastes. Il y a là des détails sur certaines parties de la structure d'un palais assyrien, qui sont précieux à recueillir. « Au pied des « Mousri, pour remplacer Ninive, j'ai élevé, d'après la « volonté divine et le vœu de mon cœur, une ville que « j'ai appelée Hisr-Sargin. Nisroch, Sin, Samas, Nébo, « Ao, Ninip et leurs grandes épouses, qui règnent éter- « nellement en Mésopotamie, ont béni les merveilles « splendides, les rues superbes de la ville de Hisr- « Sargin..... J'ai bâti dans la ville un palais couvert en « peaux de veaux marins, avec des boiseries en santal, « ébène, lentisque, cèdre, cyprès, pistachier sauvage, « un palais d'une incomparable splendeur, pour le siége « de ma royauté..... J'y ai écrit la gloire des dieux. Au « dessus j'ai bâti une charpente en bois de cèdre. J'ai « entouré les poutres de rosaces en terre émaillée..... « J'ai fait un escalier en spirale sur le modèle de celui « du grand temple de Syrie qu'on nomme Bethilanni.... « J'ai sculpté avec art des pierres de la montagne. Pour « décorer les portes, j'ai fait des enjolivements dans les « linteaux et les montants; j'ai placé au dessus des tra- « verses en pierre de gypse..... Mon palais renferme de « l'or, de l'argent, des vases de ces deux métaux, des « couleurs, du fer, les produits de nombreuses mines, « des étoffes teintes en safran, des draps bleus et pour- « pres, de l'ambre, des peaux de veaux marins, des « perles, du bois de santal et d'ébène, des chevaux d'É- « gypte, des ânes, des mulets, des chameaux, du butin « de toutes sortes. »

V. — Les données que les inscriptions de Khorsabad fournissent sur le règne de Sargin s'arrêtent en 706, année où les constructions de ce palais furent terminées. Nous ne possédons aucun renseignement monumental sur les événements des trois dernières années de ce fondateur de la troisième dynastie assyrienne. Mais on ap-

prend par le canon des rois de Babylone dans Ptolémée que cette ville s'insurgea en 704 et chassa la garnison assyrienne. Ce fut un second Mérodachbaladan, probablement fils du vaincu de la bataille de Hisr-Iakin, Ptolémée ne le dit pas, mais il faut l'inférer des inscriptions de Sennachérib, qui ne parvint à réduire Babylone qu'après la mort de son père, survenue en 702.

§ 14. — Sennachérib.

(702-680.)

I. — Sennachérib, ou plus exactement Sinakhérib (Sin — le dieu de la lune — a multiplié les frères), est le plus célèbre des conquérants assyriens, grâce aux récits concordants d'Hérodote et de la Bible. Nous possédons la narration officielle de ses guerres jusqu'en 684, dans une énorme inscription en 480 lignes d'écriture très-serrée, tracée sur les six faces d'un prisme de terre cuite que possède le Musée Britannique. Nous allons, comme pour les Fastes de Sargin, en rapporter les passages les plus importants pour l'histoire; ils montreront ce que fut le règne d'un prince qui disait avec tant de superbe : « J'ai réduit sous ma puissance tous ceux qui portaient « haut la tête.

« Dans ma première campagne, je vainquis Méro« dachbaladan, roi de Chaldée, et les armées d'Elam, « dans le voisinage de Kis. Au milieu de la bataille, il « s'éloigna furtivement.... Les chariots, les chevaux, « qui étaient dans la mêlée, se tournèrent contre lui; « seul, il s'échappa vers son palais de Babylone. Mais « j'ouvris son trésor, j'y saisis de l'or, de l'argent, son « mobilier, ses vêtements, sa femme, ses hommes, ses « grands, les esclaves mâles et femelles, les domestiques

« du palais, les soldats; je les fis sortir et je les vendis « comme esclaves. Avec l'aide d'Assur, mon seigneur, « j'asiégeai 79 grandes villes fortes de la Chaldée, et « 820 petites bourgades des environs..... Les tribus « d'Urbi, d'Aram, de Kaldu, qui se trouvaient dans les « villes d'Arach, de Nipour, de Kis, de Chalanné et de « Cutha, je les fis sortir, je les vendis comme esclaves. » Le canon chronologique de Ptolémée nous fait savoir qu'après cette victoire Sennachérib établit à Babylone, non plus un simple satrape, comme avait fait son père, mais un prince vassal, qu'il appelle Bélibus.

Dans le cours de sa deuxième campagne, Sennachérib tourna ses armes contre les tribus belliqueuses du nord et de l'est, en Arménie, en Médie, en Albanie, chez les Parthes et en Commagène; il y remporta des victoires signalées.

II. — « Dans ma troisième campagne, je marchai « vers la Syrie. Elouli était roi des Sidoniens; la grande « réputation de ma majesté l'avait terrifié, et il s'était « enfui sur les îles au milieu de la mer et avait aban- « donné son pays. Les villes de la grande Sidon et de la « petite Sidon, Betzitti, Sarepta, Ecdippa, Acé, les gran- « des villes, les citadelles, les places de pélerinage et « de dévotion, les temples, tout avait été terrifié par la « gloire d'Assur, mon maître; ils se rendirent à moi. « J'instituai Toubaal sur le trône de la royauté. Je lui « imposai le tribut et la dîme de la suzeraineté.

« Phabaal de Sidon, Abdilit d'Aradus, Mitenti d'Azoth, « Pedouil d'Ammon, Chamosoussatbi de Moab, Yau- « rammou d'Edom, les rois de la Phénicie entière ap- « portèrent avec lui en ma présence de nombreux tri- « buts et s'inclinèrent devant moi.

« Mais Sidka d'Ascalon ne se soumit pas à moi; j'en- « levai ses dieux de la maison de ses pères, je l'emmenai « captif, lui, sa femme, ses fils et ses filles, ses frères,

« rejetons de sa race, et je les conduisis en Assyrie....

« Les vicaires, dignitaires et habitants de Migron « avaient trahi leur roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle « pour l'Assyrie, le protégé de Ninip, et ils l'avaient livré « à Ezéchias de Juda....

« Mais leur cœur redoutait les rois d'Egypte; car les « archers, les chars, les chevaux du roi d'Ethiopie, des « multitudes innombrables, se réunirent et marchèrent « contre moi. Leurs chefs disposèrent l'ordre de bataille « en vue de la ville d'Altakou et inspectèrent leurs ser- « viteurs. Dans l'adoration du dieu Assur, mon maître, « je combattis avec eux et je les mis en fuite. Les con- « ducteurs des chars et les fils du roi d'Egypte, ainsi « que les conducteurs des chars du roi de Méroé, furent « atteints vivants par ma main au milieu de la bataille. « J'assiégeai et je pris les villes d'Altakou et de Tamna, « et j'enlevai leurs captifs.

« Alors je revins vers Migron ; je dégradai les vicaires « et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai ; « je mis en croix leurs cadavres sur les enceintes de la « ville; je vendis comme esclaves les hommes de la « ville qui avaient commis des violences et des crimes. « Quant à ceux qui n'avaient pas commis de crimes ou « de péchés, et qui ne méprisaient pas leurs maîtres, « je prononçai leur absolution. Je fis sortir Padi, leur « roi, de Jérusalem et je le réintégrai sur le trône de sa « royauté. Je lui imposai le tribut qui est la reconnais- « sance de ma suzeraineté.

« Mais Ezéchias de Juda ne se soumit pas. Il y eut « 44 villes murées et un nombre infini de bourgs que « je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant « leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats « et les tours de siége, je les emportai, je les occupai; « j'en fis sortir 200,150 personnes grandes et petites, « hommes et femmes, des chevaux, des ânes, des mu- « lets, des chameaux, des bœufs et des moutons sans

« nombre, et je les emmenai comme butin. Quant à lui, « je l'enfermai dans Jérusalem, la ville de sa puissance, « comme un oiseau dans sa cage. J'investis et je bloquai « les forts au-dessus d'elle; ceux qui sortaient de la « grande porte de la ville furent saisis et faits prison- « niers. Je séparai les villes que j'avais pillées de son « pays, et je les donnai à Mitinti, roi d'Azoth, à Padi, roi « de Migron et à Ismibil, roi de Gaza.

« Alors la crainte immense de ma majesté terrifia cet « Ezéchias de Juda; il donna congé aux hommes du « guet et aux troupes gardiennes qu'il avait assemblées « pour la défense de Jérusalem. Il les envoya vers moi à « Ninive, la ville de ma souveraineté, avec 30 talents d'or « et 400 talents d'argent, des métaux, des rubis, des « perles, de grandes escarboucles, des selles en peau, « des trônes garnis de cuir, de l'ambre, des peaux de « veaux marins, du bois de santal, du bois d'ébène, le « contenu de son trésor, ainsi qu'avec ses filles, les « femmes de son palais, ses esclaves mâles et femelles. « Il délégua son ambassadeur pour présenter ces tributs « et faire sa soumission. »

Les inscriptions de Sennachérib lui-même confirment, on le voit, d'une manière éclatante, le récit de la Bible sur la rançon qu'Ézéchias dut se résigner à payer pour sauver Jérusalem, devant laquelle le conquérant assyrien s'était présenté une première fois. Mais Sennachérib n'a pas tout dit, et ses annales se taisent sur le désastre qu'éprouva son armée dans sa seconde tentative sur la capitale de Juda. Il y passe si bien tout cet épisode de son histoire, qu'il ne mentionne même pas le siége de Lachis, pendant lequel il envoya sommer Ézéchias de lui rendre sa ville; la soumission de Lachis est pourtant représentée dans un grand bas-relief du palais de Ninive même, que possède actuellement le Musée Britannique.

III. — Désireux de rendre à ses armes l'éclat qu'avait momentanément compromis leur échec devant Jérusalem, Sennachérib, l'année suivante (699 avant Jésus-Christ), marcha contre Babylone, où de graves événements s'étaient accomplis pendant son absence. Un fragment de Bérose raconte que le prince installé dans la grande cité chaldéenne par Sennachérib, la première année de son règne, et qui était, dit-il, son propre frère, étant venu à mourir, fut remplacé par un nommé Arcisès, qui ne se maintint que trente jours, et qu'alors le pouvoir revint à Mérodachbaladan, évadé de sa prison. Cet indomptable champion de l'indépendance babylonienne se mit aussitôt en état de défense contre le monarque assyrien, de la part duquel il s'attendait à une guerre sans trève. La Bible nous le montre sollicitant l'alliance d'Ézéchias après le désastre de Sennachérib devant Jérusalem. Malheureusement, la partie de l'inscription de Londres qui avait trait à la campagne contre Mérodachbaladan est très-mutilée. On y voit seulement que Sennachérib poursuivit le prince babylonien jusque dans les marais de la Basse-Chaldée, où il le vainquit dans une grande bataille; Mérodachbaladan s'enfuit alors dans l'Elymaïs et y mourut bientôt. « A mon retour, dit Sennachérib, je plaçai sur « le trône de sa royauté (à Babylone) Assournadin, mon « fils aîné, le rejeton de ma bénédiction. » Ceci est également attesté par Bérose et par le canon de Ptolémée.

Les trois années suivantes furent occupées à guerroyer dans la Susiane ou pays d'Élam, dont le roi, Koudour-Nakounta, avait soutenu Mérodachbaladan et avait donné asile aux patriotes chaldéens. La lutte paraît y avoir été très-rude, et Sennachérib énumère beaucoup de villes qu'il prit d'assaut; mais au moment où une bataille décisive allait être livrée, le roi d'Assyrie se retira, les augures ayant été défavorables. A peu de temps de là, Koudour-Nakounta mourut et fut remplacé par son frère

Oumman-Minanou. Pendant ces guerres d'Élam, en 696, une nouvelle révolte de Babylone, dirigée par un nommé Souzoub, fut rapidement comprimée.

IV. — Quelques années de paix succédèrent à ces terribles guerres, mais bientôt il fallut encore combattre Babylone, qui, toujours vaincue, se relevait toujours, et dont les insurrections incessantes étaient devenues la principale préoccupation des rois d'Assyrie. Assournadin, fils aîné de Sennachérib, qu'il avait installé comme prince dans cette ville, étant venu à mourir en 693, Babylone proclama aussitôt son indépendance, et Souzoub ainsi que Naboubalariskoun, fils de Mérodachbaladan, se mirent à la tête du mouvement, qui s'étendit à toute la Chaldée et reçut le concours du roi d'Élam. « Le cœur « rempli de courroux, dit Sennachérib, je montai en « hâte sur mon char de bataille le plus élevé, qui balaye « les ennemis. Je pris dans mes mains l'arc puissant que « le dieu Assur m'a donné... Je me ruai comme le feu « dévorant sur toutes ces armées rebelles, comme le dieu « Ao l'inondateur. Par la grâce d'Assur, mon maître, je « marchai vers ma proie pour la détruire; comme un « tempête dévastatrice, je versai la stupeur sur mes ad- « versaires. Par la protection d'Assur et l'ouragan de la « bataille, j'ébranlai la force de leur résistance, et je fis « chanceler leur fermeté. L'armée des rebelles, à cause « de mes attaques terribles, se replia, et leurs chefs dé- « libérèrent, réduits au désespoir. » Sennachérib raconte alors comment il acheta la trahison du général des troupes du roi d'Elam, qui abandonna les insurgés chaldéens. Quand à ces derniers, une bataille rangée acheva de les détruire. « Sur la terre mouillée, les har- « nais, les armes prises dans mes attaques, nageaient « dans le sang des ennemis comme dans un fleuve; car « les chars de bataille, qui enlèvent hommes et bêtes, « avaient dans leur course écrasé les corps sanglants et

« les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats « comme des trophées, et je leur coupai les extrémités. « Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de « paille ; et pour punition, je leur coupai les mains. » Le canon de Ptolémée nous apprend qu'à la suite de cette victoire Sennachérib installa comme vice-roi à Babylone un nommé Irigibel, qui mourut au bout d'un an, et auquel il substitua un personnage appelé Mesisimordach, que la forme de son nom révèle comme un Babylonien d'origine.

V. — Sennachérib profita des années de paix et de tranquillité qui suivirent, années pendant lesquelles son pouvoir, affermi par tant de succès, n'était plus contesté nulle part, pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de rebâtir Ninive et d'y fixer le siége de sa puissance, à l'exemple des grands monarques du xe et du ixe siècle. Déjà cette ville fameuse commençait à se relever de ses ruines, des habitants étaient revenus se fixer snr son emplacement, mais elle n'avait plus rien de son éclat d'autrefois; l'antique capitale n'était plus qu'une simple bourgade. Sennachérib en refit la reine de l'Asie, une cité assez magnifique pour rivaliser avec les splendeurs de Babylone. « J'ai relevé, dit-il dans une « inscription, tous les édifices de Ninive, ma royale « cité. J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les « plus étroites, j'ai fait de la ville entière une cité res- « plendissante comme le soleil. » Hisr-Sargin, construite par son père, perdit son importance, et une grande partie de sa population vint s'établir à Ninive. Cependant elle continua à subsister, car trois siècles après Xénophon la mentionne sous le nom de Mespila. Au milieu de la capitale ressuscitée, Sennachérib rebâtit le palais royal « en albâtre et en cèdres, » avec une extrême magnificence. C'est le palais que les habitants actuels de la contrée appellent Koyoundjik et qui a été

fouillé par le voyageur anglais M. Layard. Les principales sculptures en ont été ransportées à Londres. En l'élevant, Sennachérib croyait à l'éternité de sa dynastie, et il adressait à ses successeurs, dans une inscription, ces paroles dont la destruction nouvelle de Ninive, bien peu de temps après, ont fait une amère ironie : « Ce palais « vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours. « Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse « les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. « Qu'il restaure les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs « et qu'il les remette en place ! Alors Assur et Istar « écouteront sa prière. Mais celui qui altérerait mon écri- « ture et mon nom, qu'Assur, le grand dieu, le père des « des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son « sceptre et son trône, qu'il brise son glaive. »

VI. — En 688, Babylone se révolta encore une fois et demeura quelque temps dans l'anarchie, sans parvenir à créer un roi qu'elle pût opposer au monarque assyrien. Sennachérib profita de cette anarchie pour dompter la rébellion, et n'osant pas, malgré tant de sujets de colère, châtier complétement Babylone en lui enlevant son privilége antique de posséder un roi dépendant de celui de Ninive, il y installa son quatrième fils, Assarahaddon (le dieu Assur a donné des frères). Ce fut aussi vers la fin de son règne que ses troupes, suivant le récit de Bérose, eurent en Cilicie une collision sérieuse avec les Grecs, qui tentaient d'y fonder des colonies; les Assyriens furent vainqueurs et élevèrent une stèle commémorative de cet événement. Bérose ajoute que ce fut alors que fut fondée par Sennachérib, sur la côte de la Cilicie, la ville de Tarse, dont d'antres auteurs attribuaient l'origine à un Sardanapale.

Sennacherib, après vingt-deux ans de règne, en 680, fut assassiné dans le temple du dieu Nisroch par ses deux fils, Adrammelech et Sarazer.

§ 15. — Les derniers Sarginides. — Ruine définitive de Ninive.

(680-606.)

I.—Les deux assassins de Sennachérib ne tirèrent aucun profit de leur parricide. Assarahaddon accourut de Babylone à Ninive, les contraignit de fuir en Arménie devant l'indignation publique, et monta sur le trône.

Assarahaddon (680-668) fut un des derniers rois ninivites qui portèrent au loin les armes victorieuses de l'Assyrie. Les monuments de son règne nous le représentent dans ses premières années domptant la révolte d'un nommé Samasdaroukin dans les environs de Babylone et établissant comme satrape de cette grande cité un Chaldéen appelé Nabousallim ; réduisant à l'obéissance la portion de la Chaldée riveraine du Golfe Persique, qui fut plus tard appelée Characène et où le fils de Mérodachbaladan était parvenu à se former un état ; dirigeant une campagne victorieuse dans la Susiane, dont le roi est assujetti à un tribut; châtiant enfin les mouvements de quelques tribus de la Médie et de la Perse occidentale.

Il dirige ensuite ses efforts vers la Phénicie, dont la soumission, comme celle de Babylone, était toujours précaire. « J'ai attaqué la ville de Sidon qui est au milieu « de la mer, dit-il dans une inscription. J'ai mis à mort « tous ses grands; j'ai anéanti ses murailles et ses mai- « sons, je les ai jetées dans la mer. J'ai anéanti l'empla- « cement de ses autels. Abdimilkut, le roi de la ville, « avait fui ma puissance jusqu'au milieu de la mer. « Comme un poisson, j'ai traversé les flots et j'ai abattu « son orgueil. J'ai emporté tout ce que j'ai pu de ses trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de « l'ambre, des peaux de veaux marins, du bois de santal « et d'ébène, des étoffes teintes en pourpre et en bleu,

« tout ce que contenait sa maison. J'ai transporté en « Assyrie les hommes et les femmes en nombre im- « mense, les bœufs, les moutons et les bêtes de somme. « J'ai réparti les habitants de la Syrie et du rivage de la « mer, tous dans des pays étrangers; j'ai bâti en Syrie « une forteresse que j'ai appelée Hisr-Assarahaddon; « j'y ai établi les hommes que mon arc a domptés dans « les montagnes et près de la mer du soleil levant (la « mer Caspienne). »

C'est à la suite de cette campagne en Phénicie qu'Assarahaddon vint attaquer le royaume de Juda. Le roi Manassé, ayant voulu le combattre, fut vaincu, fait prisonnier et interné pour quelque temps à Babylone. Mais le monarque assyrien l'en fit bientôt revenir et le replaça sur le trône aux conditions d'un vassal; aussi ses inscriptions enregistrent-elles Manassé parmi ses tributaires. Assarahaddon, vers le même temps, compléta la colonisation de l'ancien territoire d'Israël, en y établissant de nouveaux essaims de gens de la Basse-Chaldée et du pays d'Elam, réduits en captivité dans ses guerres.

Ayant ainsi vaincu et soumis le royaume de Juda, Assarahaddon reprit les projets de son père sur l'Égypte, en profitant des mécontentements des petits princes qui gouvernaient alors chacune des cités du Delta contre le roi éthiopien Tahraka, leur suzerain. Il triompha des troupes de ce dernier et s'empara de toute la Basse-Égypte, qu'il garda pendant au moins deux ans, jusqu'à sa mort; aussi les monuments de son règne nous le montrent-ils s'intitulant « roi d'Égypte et d'Ethiopie, » en même temps que roi d'Assyrie et « vicaire des dieux à Babylone. »

II. — Le fils et successeur d'Assarahaddon, Assourbanipal (668-660), fut encore un prince guerrier, sous lequel les armes assyriennes ne déchurent pas de leur réputation. Tahraka l'Ethiopien ayant profité de la mort

d'Assarahaddon pour recouvrer la Basse-Egypte, Assourbanipal inaugura son règne par trois expéditions sur les rives du Nil, dans deux desquelles il pénétra jusqu'à Thèbes, la première fois pour y installer sur le trône, comme son vassal, le prince saïte Néchao, la seconde pour venger ce prince, mis à mort par Tahraka. Il donna alors à l'Égypte une administration tout assyrienne. Mais, après son départ, ses officiers ne purent pas s'y maintenir, et dans sa troisième campagne il dut se borner à faire une simple razzia sur une énorme échelle et à dévaster une partie des provinces dépendant de Rotmen, fils de Tahraka, qui venait de succéder à son père. Assourbanipal soumit ensuite au tribut les Nabatéens, qui jusqu'alors étaient demeurés indépendants de l'Assyrie. Il dirigea une grande expédition contre les Arabes du Hedjaz, auxquels il prit un grand nombre de villes, entre autres Yathrib, qui fut plus tard Médine, et Yambo, sur la côte de la Mer Rouge. Se tournant d'un tout autre côté, le fils aîné d'Assarahaddon fit avec succès la guerre aux Susiens, qui s'étaient révoltés contre la suzeraineté assyrienne; il les vainquit en plusieurs rencontres, les poursuivit jusque dans leurs dernières retraites, détrôna leur roi Tiiumman et fit de leur pays une province directe de sa monarchie. Enfin nous ne saurions passer sous silence ses guerres heureuses contre la Lydie et le roi Gygès, que raconte une tablette de terre cuite conservée au Musée Britannique.

III.— Ces guerres firent connaître des Grecs Assourbanipal, et tout concorde à montrer en lui le Sardanapale guerrier et conquérant dont parlent plusieurs historiens classiques, en le distinguant soigneusement du Sardanapale voluptueux et efféminé entre les mains duquel périt le premier empire de Ninive.

A propos de ce prince, les historiens grecs de l'épo-

que alexandrine ont commis deux erreurs assez curieuses pour être notées, et qui tiennent l'une et l'autre bien manifestement à des confusions dans la lecture d'inscriptions assyriennes, preuve qu'il y avait alors parmi les Hellènes quelques savants qui étudiaient l'écriture cunéiforme et ses monuments, ce qu'aucun ne fit pour les hiéroglyphes de l'Égypte.

Clitarque raconte que dans une inscription existant à Tarse, où l'on peut en effet admettre que ce prince ait passé dans le cours de ses expéditions et ait laissé un monument de son passage, Sardanapale se disait « fils « d'Anakyndaraxarès. » Mais ce prétendu nom patronymique n'est autre que le titre inscrit presque toujours à la suite du nom des monarques assyriens, « moi, au- « guste roi d'Assyrie, » *Anaku nadu sarru Assur*, d'où un lecteur inexpérimenté a fait Anakyndaraxare, qu'il a pris pour un nom d'homme. D'autres écrivains disent que Sardanapale était surnommé Conosconcoléros; ici encore c'est un titre royal qui a été regardé par erreur comme un nom propre. Les rois d'Assyrie s'intitulent très-habituellement « moi, le roi, vicaire du dieu « Assur, » et ce titre est presque toujours écrit idéographiquement, au moyen de signes qui, si on se trompait sur leur valeur et si on les prenait comme phonétiques, donneraient la prononciation *Kounousskounkilassour*; de là le prétendu Conosconcoléros. Beaucoup des erreurs que les historiens grecs, surtout ceux de l'âge alexandrin, ont commis au sujet de l'histoire des monarques assyriens, doivent tenir à de fausses lectures de ce genre.

C'est Assourbanipal qui termina le magnifique palais de Ninive, commencé par Sennachérib; les sculptures de la partie qu'il en fit élever sont les œuvres les plus fines et les plus achevées que nous connaissions jusqu'à présent de l'art assyrien. Il y avait établi une riche bibliothèque, dont les débris, retrouvés par

M. Layard, sont maintenant à Londres et ont puissamment servi au déchiffrement de l'écriture cunéiforme.

Le second fils d'Assarahaddon, Teglatphalasar III (660-647), succéda à son frère aîné. Il paraît avoir été un prince fainéant, sans gloire militaire, et sous son règne Saosdoukin, vice-roi de Babylone, parvint à se rendre indépendant de Ninive.

IV. — Son successeur, Assouridilili III (647-625), fils d'Assourbanipal, est le Chiniladan des auteurs grecs, mais non, comme on l'a dit souvent, le Nabuchodonosor du livre de Judith, lequel raconte, sous le voile de noms assyriens, babyloniens et perses, un des épisodes les plus glorieux de la lutte nationale des Juifs sous les Macchabées, la mort de Nicanor, général d'Antiochus. Sous ce règne, l'Assyrie compta son dernier succès militaire; Assouridilili parvint, après une lutte très-vive, à se rendre maître de Babylone et y installa un satrape assyrien. Mais l'empire touchait à sa fin; ses forces militaires tombaient en décadence, ses trésors s'épuisaient, et pendant ce temps ses voisins grandissaient. Depuis la mort de Sennachérib, un royaume unique avait succédé en Médie à la confédération anarchique de chefs locaux qui avait offert à Sargin et à son fils tant de facilités pour leurs conquêtes. Cet Etat s'était rapidement développé, et avait chassé les Assyriens d'abord de tout le territoire mède, puis de la plus grande partie de l'Arménie. En 625, son roi Cyaxare, vainqueur de l'Asie Mineure, qu'il avait conquise jusqu'au fleuve Halys, profitant de la mort d'Assouridilili et du trouble dans lequel elle avait jeté l'empire d'Assyrie, vint mettre le siége devant Ninive, tandis que le Chaldéen Nabopolassar soulevait Babylone, s'y faisait proclamer roi et y rétablissait l'indépendance. Ninive allait succomber lorsque l'invasion des Scythes vint pour quelques années encore la sauver, en tombant comme un torrent dévastateur sur le pays

des Mèdes et en asservissant ce peuple pendant 19 ans.

V. — Assaracus, c'est-à-dire peut-être un nouvel Assarahaddon, dont nous ne possédons pas de monuments (625-606), prit alors le sceptre, et, grâce au répit accordé à Ninive par l'invasion des Scythes, gouverna tout ce temps assez tranquillement, mais gouverna un empire affaibli, abaissé, démembré, sans force et sans vie, qu'il n'essaya pas même de relever. Puis, quand Cyaxare fut parvenu à délivrer son royaume des hordes touraniennes, il revint sous les murs de Ninive, plus résolu que jamais à reprendre l'œuvre d'Arbace et à anéantir pour toujours la cité qui avait fait peser sur l'Asie un joug si dur et si implacable. Nabopolassar et ses Babyloniens lui fournirent leur concours avec la même ardeur que Phul avait apportée à soutenir Arbace. Après un siége long et meurtrier, Ninive succomba, et Assaracus, dans son désespoir, se tua, comme son prédécesseur Assourlikhous. Les vainqueurs détruisirent la ville, incendièrent ses palais et ses temples, et la splendide Ninive de Sennachérib, une des gloires de l'Asie, ne fut plus qu'un monceau de ruines (606).

Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est rappelé sur aucun monument connu, et il n'a pas laissé la moindre trace dans les écrivains de l'antiquité classique (à part Bérose), lesquels ont confondu la prise et la ruine de Ninive avec la chute du premier empire assyrien en 788. Seul le peuple hébreu, par la voix de ses prophètes, nous a transmis le souvenir de cette grande destruction, où sa foi ardente et le sentiment de ses malheurs lui montrèrent le redoutable effet des vengeances divines.

« Jéhovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur, « s'écrie le prophète Nahum; Jéhovah fait éclater sa « vengeance et le fait avec fureur.

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive! Il vient

« assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles « sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de « forces que tu pourras.

« Ce sera en vain; car Jéhovah va punir l'insolence « avec laquelle tu as traité Jacob et Israël.

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes; « ils iront à l'attaque d'une course précipitée, ils se hâ- « teront de monter sur la muraille et ils prépareront « des machines où ils seront à couvert.

« Enfin ces portes par où les peuples entraient comme « des fleuves seront ouvertes. Le temple est détruit jus- « qu'aux fondements. Ninive est remplie d'habitants « comme une piscine remplie d'eau. Ils prennent la « fuite. Elle crie : « Demeurez; » mais personne ne « tourne la tête.

« Pillez l'argent, pillez l'or; ses richesses sont infinies; « sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on peut « imaginer.

« Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est « déchirée, les cœurs sèchent d'effroi; les genoux trem- « blent, les reins sont pénétrés de douleur, tous les vi- « sages sont noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions? Où sont « ces viandis de lionceaux? Où est cette caverne où se « retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que « personne les y vînt troubler?

« Je viens à toi, dit le dieu des armées; je mettrai le « feu à tes chars de guerre et je les réduirai en fumée; « l'épée dévorera tes jeunes lions; je te mettrai hors « d'état d'enlever la proie de dessus terre, et on n'en- « tendra plus la voix insolente des ambassadeurs que « tu envoyais.

« O roi d'Assur! tes généraux se sont endormis, tes « princes ont été ensevelis dans le sommeil, ton peuple « a été dispersé dans les montagnes, et il n'y a personne « pour le rassembler.

« Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est « mortelle ; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé « ont applaudi à tes maux. »

La malédiction des prophètes s'accomplit à la lettre. Deux siècles seulement après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux avec les Dix Mille, ne prononce même pas le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. La localité de Ninus, dont parlent Tacite et Ammien Marcellin, représente non la ville royale de Ninive, mais quelque bourgade obscure comme le village actuel de Ninoua ; c'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée, toute en ruines, sous le sol où elle était ensevelie depuis 2450 ans.

CHAPITRE VII

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE.

§ 1. — Organisation politique et sociale.

I. — La monarchie assyrienne réalisait, sans doute à exemple de la première monarchie chamite de Babylone à laquelle elle devait une partie de sa civilisation, le type qu'ont reproduit depuis toutes les monarchies asiatiques, aussi bien celle des khalifes musulmans que celles des Perses Achéménides et Sassanides, type que la monarchie des Ottomans à Constantinople et l'empire de Russie offrent encore de nos jours en Europe comme une monstrueuse dénégation des progrès de la liberté et de la civilisation. C'était un despotisme sans limites et sans frein, traversé seulement de temps à autre par de sanglantes révolutions de palais.

Le roi cependant n'était pas en Assyrie, de même qu'en Égypte, considéré comme un dieu ; les monuments de Ninive et des villes voisines ne nous offrent aucun vestige de ce culte religieux que les monuments pharaoniques font voir rendu à la personne du souverain, on

n'y trouve même pas de traces d'une apothéose après sa mort; le roi était toujours regardé comme un homme. Mais cet homme réunissait dans ses mains le double pouvoir spirituel et temporel, il était à la fois souverain pontife et autocrate; on l'appelait « le vicaire des dieux « sur la terre, » et son autorité, tenue ainsi pour émanant d'une source divine, était absolue sur les âmes comme sur les corps.

Les monuments nous font pénétrer dans la vie de la cour de Ninive, dont les représentations alternent avec celles des guerres qui agrandissent sans cesse l'étendue de la monarchie. Dans son palais, qui est en même temps une citadelle, le roi des rois est entouré d'une cour nombreuse, où les eunuques remplissent les premières fonctions. Le chef de ceux-ci exerce une surveillance générale sur tout ce qui vit à la cour; comme le *Kizlar-aga* ou chef des eunuques noirs encore aujourd'hui à Constantinople, il est, après le souverain, le premier personnage de l'empire. Il suit le roi à la guerre, ainsi que le chef des prêtres et la cour entière, y compris les femmes, que l'on transporte à la suite de l'armée dans des *arabas* soigneusement fermés. Parmi les grands officiers de la maison royale figurent, en outre, le préfet du palais, le grand échanson et le chef des gardes, chargé des fonctions de grand-prévôt et de la direction des exécutions capitales. Ces officiers du palais, attachés directement à la personne du roi et à son service intime, sont en même temps les premiers personnages de l'État, les chefs du gouvernement. Ils forment une sorte de conseil des ministres, qui dirige l'administration de l'empire sous la haute autorité du roi, souvent enseveli dans les voluptés du harem et indifférent aux affaires. Mais ils n'exercent pas leurs fonctions à titre héréditaire, comme dans une monarchie féodale; ils sont à la nomination exclusive et à la merci du souverain, dont le caprice va quelquefois les chercher dans les rangs inférieurs du

peuple et peut aussi les précipiter en un instant du faîte des honneurs dans la poussière.

II.—Les nombreuses provinces de la vaste monarchie assyrienne étaient divisées en deux classes, celles que les agents du roi administraient directement et celles qui étaient simplement vassales. Nous avons déjà parlé de l'organisation de ces dernières, qui comprenaient la plupart des contrées conquises. Les provinces vassales conservaient, les inscriptions assyriennes nous l'attestent formellement, leur organisation traditionnelle et leurs lois particulières, révisées seulement quelquefois par le monarque suzerain; leur maison royale était maintenue sur le trône, mais obligée de reconnaître le roi des rois pour son maître, de lui payer annuellement un tribut considérable et de fournir un contingent nombreux à ses armées. Nous avons fait remarquer plus haut l'étrange respect que les rois d'Assyrie, surtout ceux du premier empire, avaient pour l'ordre légitime d'hérédité monarchique dans ces familles royales des pays vassaux, respect qui allait jusqu'à réinstaller presque constamment à la tête du pouvoir le fils et héritier naturel d'un vassal dont on venait de châtier la révolte en le faisant périr dans les plus atroces supplices. Ce n'était que dans des cas très-rares, après une série de rébellions incessamment renouvelées, après une haute trahison trop éclatante, que le roi d'Assyrie dépouillait une province jusque-là tributaire de ses priviléges et, suivant la formule officiellement consacrée, « la traitait comme les Assyriens, » c'est-à-dire en faisait une province directement gouvernée par un simple préfet envoyé de Ninive, ainsi que Sargin le fit pour le royaume d'Israël et tenta de le faire pour Babylone.

Les provinces directes comprenaient l'Assyrie même et quelques contrées conquises que l'on voulait tenir dans une sujétion plus étroite. Elles étaient gouvernées

par des satrapes ou préfets, nommés et révoqués par le roi et choisis parmi les officiers de la cour; tous n'étaient pas dû même rang, suivant le plus ou moins d'importance de la province et de la ville qu'ils avaient à administrer; les trois premiers dans la hiérarchie des honneurs paraissent avoir été le préfet de Chalé, celui d'Ellassar et celui d'Arbèles. Un des principaux devoirs des satrapes ou préfets était le recouvrement des impôts, qu'ils percevaient, soit en argent, soit en nature, et sur le produit desquels ils faisaient un prélèvement pour eux-mêmes. Comme les satrapes de l'empire perse plus tard et les pachas turcs de nos jours, ils avaient le commandement des garnisons militaires de leur province, levaient et organisaient le contingent annuel pour l'armée. Ils étaient assistés d'un grand juge et d'un intendant des finances, à la suite desquels venaient une multitude de juges et de fonctionnaires subordonnés, répartis dans les divisions et subdivisions des provinces. Tout au bas de la hiérarchie, dans chaque bourg, était un administrateur local, qui ne pouvait rien sans l'assentiment d'une espèce de conseil municipal qu'il présidait.

III. — Pour les travaux de l'administration centrale, le gouvernement des provinces directes et les relations quasi-diplomatiques entre le pouvoir souverain et les principautés vassales, l'Assyrie n'avait pas un corps de scribes moins nombreux que l'Egypte, une bureaucratie aux rouages moins compliqués et moins savamment organisés. Dominant des populations de races absolument diverses, les monarques assyriens ne pouvaient ni avoir une seule langue officielle, ni rédiger leurs actes et leurs pièces administratives dans tous les langages locaux des provinces conquises; il avait fallu faire un choix. Trois langues avaient été prises pour servir dans l'usage officiel, et à cette division correspondait l'existence de trois

chancelleries distinctes, chargées de l'administration des trois grandes divisions ethnographiques de la monarchie. C'est le système que sont obligés d'adopter tous les empires qui, au lieu de se borner à une seule nation compacte et nettement délimitée, embrassent des mosaïques de peuples divers; c'est encore aujourd'hui celui qui préside à l'organisation bureaucratique de l'administration autrichienne. Dans l'empire d'Assyrie les trois chancelleries, dont l'existence nous est attestée par des textes et des monuments nombreux, étaient la chaldéo-assyrienne, la touranienne et l'araméenne. La première avait dans ses attributions les provinces centrales, celles du bassin de l'Euphrate et du Tigre, l'Assyrie et la Babylonie. Le domaine de la seconde embrassait tous les pays du nord et de l'est, où, somme toute, l'élément touranien, mêlé à certains autres très-divers, était le plus nombreux dans la population et où le gouvernement assyrien le trouvait plus docile, plus soumis, moins désireux d'indépendance que l'élément aryen ou japhétique, et s'étudiait par suite à lui donner la prépondérance. Quant à la chancellerie araméenne, toutes les provinces occidentales lui étaient confiées, même la Phénicie, le royaume d'Israël et les tribus arabes, qui parlaient d'autres langues que le syriaque, mais recevaient les décrets du roi des rois dans cette langue. La race syrienne ou d'Aram avait, en effet, après avoir d'abord énergiquement résisté à la conquête ninivite dans l'Osrhoëne et le nord de la Syrie, fini par se donner complétement au grand empire mésopotamien, et elle apporta plus tard au service des Babyloniens, puis des Perses, le même zèle qu'à celui des Assyriens. Aussi les Araméens étaient-ils devenus les agents dévoués et constants du grand empire dans toute la moitié occidentale du monde sémitique, et dans ces contrées l'extension de la puissance effective et guerrière de l'Assyrie était toujours accompagnée d'une extension

de l'influence et de la langue araméennes. Quand les royaumes d'Israël et de Juda furent tombés sous les coups, l'un de Sargin et l'autre de Nabuchodonosor, il suffit d'un très-petit nombre de générations pour que, sous le joug du grand empire, la population y perdit l'usage de l'hébreu pour adopter celui d'un dialecte syrien.

IV. — Une institution propre à la monarchie assyrienne, et que ne paraît pas avoir connue la Chaldée, était celle des *éponymes*, entièrement analogue à ce qu'était devenue l'institution des consuls à Rome sous les empereurs. Tous les ans, le roi désignait un magistrat qui n'avait pas d'autre fonction que de donner son nom à l'année dans les fastes chronologiques. L'éponyme était toujours choisi dans les rangs supérieurs de l'administration, mais aucune fonction plutôt qu'une autre ne donnait droit à cet honneur. Le plus ancien que nous connaissions, sous Teglatphalasar Ier, était un chef des esclaves du palais. Sous Assournasirpal nous connaissons l'éponymie de Dayan-Assour, « grand *tartan* des armées du roi, » sous Sennachérib celles de Naboulih, préfet d'Arbèles, et de Belsimiani, préfet de Karkémisch. Le roi se réservait l'éponymie de la première année après son avénement. Sans doute cette institution, comme celle des consulats romains sous l'empire, devait être un dernier vestige traditionnel d'une époque où les tribus assyriennes étaient constituées en gouvernement républicain avec un magistrat annuel.

V. — Nous n'avons pas de données suffisantes pour reconstituer l'organisation complète et la hiérarchie des fonctions sacerdotales et judiciaires. Quant à l'armée, dont le roi était le chef suprême et qu'il dirigeait souvent en personne dans ses expéditions, elle avait à sa tête le généralissime, appelé en assyrien *tartan*, qui paraît avoir

été une sorte de ministre de la guerre. Elle se composait de deux éléments : les troupes proprement assyriennes qui en formaient le noyau le plus fidèle et la véritable force, puis les contingents des principautés vassales. Les Assyriens étant un peuple essentiellement guerrier et la nation dominante de l'empire, tous sans exception paraissent avoir été pendant un certain nombre d'années astreints au service militaire ; mais, à moins qu'ils n'entrassent dans quelque corps permanent comme la garde du prince, ils ne semblent jamais avoir été retenus bien longtemps de suite sous les drapeaux. Chaque année on faisait un nouvel appel, plus ou moins nombreux suivant les circonstances et les besoins, mais dont le chiffre était en général réparti sur les diverses provinces de manière à n'arrêter dans aucune d'elles les travaux de l'agriculture. Quant aux contingents des pays vassaux, le gouvernement central en fixait seulement le chiffre et imposait au prince du pays de le fournir à une certaine date ; celui-ci le levait comme il voulait ou comme il pouvait. Chacun de ces contingents était commandé par des chefs de son pays. En guerre, le roi plaçait généralement à la tête de chacun des corps de son armée un des grands officiers de sa cour, les exploits militaires étant un des principaux moyens, chez un peuple belliqueux et sous l'autorité de princes presque tous préoccupés de conquêtes, de s'élever dans la hiérarchie politique et de parvenir aux fonctions du palais.

L'art militaire avait, du reste, fait de très-grands progrès chez les Assyriens, surtout en tout ce qui tient à l'art de l'ingénieur. Ce que nous connaissons de leurs fortifications, et par les ruines qui en subsistent et par les sculptures historiques des palais, révèle une grande science et une grande habileté dans les flanquements de tours et dans le commandement réciproque des divers ouvrages. Ils avaient aussi poussé très-loin la poliorcétique et la construction des machines de guerre. Dans

les bas-reliefs qui représentent les siéges de forteresses par les monarques assyriens, nous les voyons employer le bélier protégé par une tortue roulante que recouvrent des peaux de bêtes constamment mouillées contre les projectiles incendiaires ; à côté sont de grandes tours roulantes en bois, chargées d'archers et de frondeurs et dominant la crête du rempart ennemi ; tortues et tours sont poussées sur des chaussées en plan incliné que l'on a conduites jusqu'au pied des murailles de la place ; des mineurs, enfermés dans leurs galeries souterraines, sapent le pied des remparts ; d'autres renversent la contre-escarpe maçonnée du fossé pour remplir avec ses débris le fossé lui-même ; des archers habiles, protégés chacun par un soldat qui tient devant lui une sorte de mantelet ou de grande targe d'osier à hauteur d'homme, revêtue de cuir, se sont avancés jusqu'au bord du fossé et de là tirent aux créneaux pour éloigner les défenseurs ou lancent par-dessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées qui doivent mettre le feu aux maisons ; enfin des fantassins appliquent de grandes échelles articulées aux remparts et se préparent à donner l'assaut, sous la protection des tours mobiles et des archers.

VI. — Il n'y avait en Assyrie ni castes, ni classes rigoureusement délimitées dans la population, ni aristocratie héréditaire et constituée d'une manière stable. L'égalité sociale y régnait, mais cette égalité qu'établit et aime le despotisme parce qu'elle facilite son action, cette égalité où le niveau commun est donné par le joug qui pèse sur tous et où il n'y a entre les hommes d'autre hiérarchie que celle des fonctions où les appelle la volonté sans contrôle et souvent le caprice du maître. Il n'y avait même pas dans l'empire une distinction constante et tranchée entre les Assyriens et les peuples subjugués. Souvent des hommes de ces peuples se trouvaient appelés par la volonté royale aux plus éminentes fonc-

tions, et les grandes charges de la cour, qui donnaient part à la direction suprême des affaires de l'Etat, n'étaient pas exclusivement remplies par des Assyriens. L'organisation de la triple chancellerie conduisait, du reste, par une pente naturelle, à ce résultat, en attirant au centre du gouvernement, pour y occuper des postes administratifs d'une certaine importance, des hommes des contrées soumises, qui avaient ainsi l'occasion de faire preuve de leurs talents sur un théâtre favorable.

VII. — Les écrivains classiques ne nous fournissent pas sur les lois assyriennes des renseignements aussi détaillés que sur celles de l'Egypte. En matière criminelle nous savons seulement que la procédure était sommaire, la loi draconienne et les peines atroces; la torture était admise pour arracher des aveux aux accusés, et la peine de mort ne s'appliquait presque jamais sans des raffinements de cruauté que l'Egypte, par exemple, ne connut pas. La simple décapitation était rare et passait pour un traitement plein de douceur ; dans certains cas on mettait en croix, dans d'autres on empalait, dans d'autres enfin le condamné était écorché vif. Les cadavres des suppliciés étaient privés de sépulture et exposés à la dent des animaux sauvages. Pour des fautes de moindre importance que celles qui méritaient la mort, la mutilation d'un ou de plusieurs membres était une peine très-habituelle, ainsi que celle de crever les yeux.

Nous en savons un peu plus long sur les lois civiles, grâce à plusieurs contrats de vente ou de louage de propriétés foncières ou d'esclaves, qui sont parvenus jusqu'à nous, tracés sur des tablettes d'argile que l'on passait ensuite au four pour les conserver. On y apprend de combien de garanties civiles et religieuses la propriété territoriale était environnée en Assyrie. La transmission ne pouvait en avoir lieu que par des formules solennelles et d'un caractère sacré, ainsi que par un

acte reçu par un officier public et auquel intervenaient un certain nombre de témoins. Un cadastre soigneusement établi et tenu au courant des mutations servait de contrôle à l'état de possession des terres et de base à la répartition des impôts. Les canaux d'irrigation, multipliés dans tout le pays et source principale de sa prospérité agricole, étaient l'origine d'un grand nombre de servitudes et d'obligations réciproques entre les propriétaires, et leur régime devait servir de point de départ à la majorité des procès civils portés devant les tribunaux de l'Assyrie.

Comme chez tous les peuples antiques, non-seulement les biens, mais la personne même du débiteur répondaient de sa dette envers le créancier. Celui qui était déclaré insolvable devenait l'esclave de son créancier, qui pouvait le vendre ou l'employer à son service, et l'esclave à perpétuité, car en Assyrie la loi ne limitait pas, comme chez les Hébreux, à un certain nombre d'années la servitude du citoyen tombé dans les fers d'un créancier impitoyable. Une portion des esclaves en Assyrie se composait donc d'Assyriens, réduits à cette condition par l'impossibilité d'acquitter leurs dettes. Le reste était des captifs étrangers saisis dans les guerres et vendus à l'encan, ou bien amenés du dehors par les marchands d'esclaves qui affluaient à Ninive et dans les grandes villes. Les peuples du Caucase, à cette époque reculée comme aujourd'hui, avaient déjà l'habitude de vendre eux-mêmes leurs fils et leurs filles, après les avoir élevés dans cette intention. La vente des esclaves en Assyrie était soumise aux mêmes formalités que celle des fonds de terre; il fallait de même un acte authentique et la présence de témoins.

La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'État et avait un monstrueux développement.

Les inscriptions trouvées dans l'intérieur du harem de Sargin au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot.

§ 2. — Mœurs et Coutumes.

1. — Les Assyriens, que l'on a appelés avec assez de raison « les Romains de l'Asie antique, » étaient par essence un peuple rude et belliqueux. Leurs propres monuments nous les montrent petits de taille, mais trapus et vigoureux, avec des muscles qui indiquent une force extraordinairement développée; leur nez est fort et busqué, leurs yeux sont grands, leur visage porte les caractères les plus accentués du type sémitique. Au moral, ils peuvent, par leurs qualités et leurs vices, être regardés comme un des types les plus complets de ce qu'a toujours été un peuple conquérant en Asie. Intrépides dans les combats, mais féroces au plus haut point, amoureux du sang et du pillage, pleins d'un dévouement exalté pour leurs princes, remplis d'un incommensurable orgueil et se croyant supérieurs à tous les autres peuples, infatigables dans les privations, enclins à la ruse et à la trahison, doués par excellence des instincts de la domination, actifs, persévérants, ils constituaient une de ces nations que la Providence semble avoir formées pour faire passer les autres pendant un certain temps sous le joug, et pour servir de ministres de ses châtiments. La rudesse et l'énergie de leurs natures était telle qu'ils résistèrent des siècles entiers à l'influence énervante du luxe, qui, à la suite de tant de

conquêtes, avait envahi leurs cités, où affluaient toutes les richesses du monde, et qu'après le désastre de Sardanapale il leur suffit de trente ans pour se relever et reprendre le cours de leurs conquêtes, plus terribles que jamais. Aucun autre peuple de l'Asie n'a su conserver aussi longtemps sa suprématie militaire et échapper de même pendant plusieurs siècles aux conséquences corruptrices de ses propres succès, en rencontrant des résistances aussi persistantes dans les peuples qu'il soumettait et en étant environné d'aussi redoutables voisins.

Les Assyriens étaient un peuple naturellement religieux, dans la vie desquels le culte des dieux tenait une grande place. Sans être aussi dévots que les Égyptiens, tout révèle chez eux une piété qui, mise au service d'une autre religion que leur dégradant polythéisme, eût pu être la source de grandes vertus. Ils étaient de plus une race intelligente autant que guerrière, apte aux occupations les plus variées et supérieure dans des ordres de choses très-divers.

II. — Le sol de l'Assyrie était et est encore extrêmement fertile partout où l'on peut amener de l'eau. L'agriculture, enseignée aux Assyriens par leurs voisins de Babylone qui avaient commencé par être leurs maîtres, était arrivée au plus haut degré de perfection dès une époque fort ancienne dans toute la Mésopotamie, aussi bien dans l'Assyrie que dans la Chaldée. Les méthodes les plus savantes y étaient en vigueur, basées à la fois sur une pratique remontant aux âges les plus reculés et sur une théorie ingénieusement raisonnée. Aucun autre peuple de l'antiquité n'alla plus loin dans le domaine de l'art agricole, et sur bien des points de cet art les modernes ont réinventé, mais n'ont point dépassé ce que faisaient les Babyloniens et les Ninivites. Un système d'irrigations étendu à toute la contrée, et d'autant plus nécessaire qu'il n'y pleut presque ja-

mais, était la première base de cette agriculture ; il était poussé au plus haut point de perfection. C'était dans les plaines basses et facilement arrosables de la Chaldée que ce système avait pris naissance et avait été d'abord pratiqué ; mais ensuite il avait été appliqué à l'Assyrie entière, où sa réalisation offrait cependant de plus grandes difficultés, réclamait plus de science et de travail. Tous les cours d'eau du pays y fournissaient leur tribut, et l'on peut dire que les Assyriens, sur leur territoire, ne laissaient pas perdre une seule goutte du précieux élément auquel est attaché, sous les climats orientaux, le secret de la fécondité du sol.

III. — Mais l'industrie n'était pas moins développée chez les Assyriens que l'agriculture. Là encore, au moins pour certaines fabrications, ils avaient été précédés par les Babyloniens et en avaient suivi les enseignements. Les étoffes d'Assyrie aux couleurs éclatantes étaient célèbres dans tout le monde antique, et par la beauté de leurs teintures et surtout par les merveilleuses broderies de figures humaines ou symboliques, de processions d'animaux, de symboles divins, de fleurs, qui les couvraient. Dans les sculptures assyriennes tous les personnages importants, le roi et les dieux tous les premiers, ont des vêtements entièrement décorés de ces fameuses broderies, et nous pouvons juger par là de ce qu'était leur splendeur ; ce sont elles qui, apportées par le commerce, ont servi de types à la décoration des plus anciens vases peints de la Grèce.

Le travail des métaux était très-perfectionné en Assyrie. Les meubles incrustés ou revêtus de métal tenaient une grande place dans le mobilier des palais. On employait, dans la décoration intérieure des salles, de longues frises composées de feuilles de bronze travaillées au repoussé et représentant des figures d'animaux ou des monstres fantastiques. On exécutait en grand nom-

bre des vases de bronze, d'argent ou d'or soigneusement ciselés et couverts de sujets ; ces pièces d'orfévrerie assyrienne étaient portées très-loin par le commerce. On voit par un passage des lettres de Thémistocle qu'elles étaient fort recherchées à Athènes au temps des guerres médiques, et l'on en a trouvé jusque dans les tombeaux de l'Etrurie.

Les Assyriens employaient les outils de fer et d'acier, mais ils ne paraissent pas les avoir fabriqués eux-mêmes. Sans doute ils les tiraient des provinces voisines du Caucase, où la métallurgie de l'acier par les Chalybes remontait aux âges les plus primitifs de l'humanité. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls produits manufacturés d'un usage habituel chez eux qu'ils dussent au commerce étranger. Les étoffes teintes en pourpre ou en azur leur venaient de la Phénicie, ainsi que les verreries; les mousselines diaphanes de l'Egypte. Tous les ivoires sculptés que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais assyriens, où on les employait en grand nombre à l'ornementation des meubles, paraissent de travail phénicien. L'Assyrie, du reste, exportait dans les pays avec lesquels elle était en relations de commerce autant de produits manufacturés qu'elle en importait. Si l'on a trouvé à Ninive un certain nombre d'objets évidemment fabriqués en Egypte, les sépultures des bords du Nil ont également fourni à leurs explorateurs des œuvres de l'industrie assyrienne, surtout de petits meubles en bois précieux et des objets en terre émaillée.

La céramique émaillée, produite par un tout autre procédé que celle de l'Egypte, au moyen d'une glaçure silico-alcaline appliquée sur l'argile ordinaire au lieu de l'être sur une fritte sableuse, et susceptible de beaucoup plus d'applications variées, était en effet une des industries les plus florissantes et les plus développées dans la Mésopotamie, qui dès le temps de la XVIIIe dynastie égyptienne acquittait une partie de son tribut

au pharaon en produits de ce genre. Elle avait été créée par les Babyloniens, mais elle avait fini par n'être pas moins développée en Assyrie qu'en Chaldée. Les revêtements de murailles en briques émaillées composant par leur réunion de véritables tableaux, scènes de guerre ou de chasse, images de divinités, processions d'animaux, étaient un des grands éléments de décoration dans l'architecture chaldéo-assyrienne; Ctésias les décrit dans les palais de Babylone, le prophète Nahum dans ceux de Ninive, et on en a retrouvé des débris dans les édifices que l'on a fouillés, particulièrement à Khorsabad. L'usage s'en est conservé traditionnellement depuis l'antiquité dans cette partie de l'Asie, car les carreaux émaillés sont encore aujourd'hui le principal ornement des palais et des mosquées de la Perse, et le moyen-âge a produit en ce genre à Ispahan de véritables merveilles.

IV. — Le costume des Assyriens se composait d'une robe ouverte sur le côté, souvent bordée de franges et décorée de riches broderies, descendant jusqu'aux pieds et serrée à la taille par une large ceinture, exactement semblable, en un mot, au *djubeh* des Orientaux de nos jours. Les gens du bas peuple et les soldats portaient la tunique plus courte, descendant seulement jusqu'aux genoux pour laisser la démarche libre. Le roi, en costume de cérémonie, mettait par-dessus la robe une sorte de longue dalmatique passée obliquement sur une seule épaule et splendidement ornementée, qui est également attribuée sur les monuments de l'art aux figures des dieux. Une haute tiare de forme conique surmontait sa tête et il avait à la main un long sceptre en bâton, presque de hauteur d'homme. Les insignes extérieurs de son pouvoir, quand il sortait en public, étaient ceux que les monarques asiatiques ont encore conservés de nos jours, le parasol et les grands chasse-mouches de plumes portés derrière lui par des esclaves.

Les Assyriens portaient tous les cheveux longs et bouclés à l'extrémité, la barbe en coin, soigneusement frisée et disposée par étages. Ils aimaient à se charger de bijoux, grandes boucles d'oreilles, anneaux, bracelets. Des soldats, les uns étaient revêtus d'une cuirasse en petites pièces de métal protégeant le torse et laissant passer au-dessous la tunique : c'étaient probablement les vélites; les autres, de longues cottes de mailles descendant jusqu'aux pieds, avec un casque conique auquel était attaché un voile de mailles descendant sur la nuque et revenant encadrer le menton, comme en portent encore aujourd'hui les Circassiens.

Nous ne parlons pas du costume des Assyriennes, que l'on ignore presque entièrement, les auteurs classiques ne donnant aucun renseignement à son sujet, et les femmes ne figurant dans les sculptures des palais que parmi les populations vaincues et traînées en captivité. Cette absence de représentations féminines dans les œuvres de l'art assyrien était, du reste, une conséquence naturelle et presque forcée du confinement des femmes derrière les clôtures du harem. Nous n'y connaissons qu'une seule exception : c'est un petit bas-relief tiré des appartements intérieurs d'Assourbanipal à Koyoundjik, qui retrace un repas du roi dans la demeure de ses femmes.

V. — Parmi les usages que l'Assyrie offre pour la première fois à nos regards et qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans les cours de l'Asie, on ne saurait oublier ces grandes chasses où les monarques ninivites se plaisaient à entasser les victimes et à percer de leurs flèches les fauves du désert. Dans les plaines immenses de l'Assyrie, quelque bien cultivé que fût le pays, il y avait de vastes espaces, des steppes à perte de vue où, l'irrigation n'étant pas possible, la culture devait s'arrêter, qui par conséquent demeuraient inhabitées et dé-

sertes. Là pullulaient les lions, les onagres, les taureaux sauvages, les autruches; Xénophon, qui traversa ces contrées avec les Dix Mille, nous l'atteste, et les monuments joignent leur témoignage au sien. Ce sont ces animaux que les rois allaient chasser en grande pompe, entourés de tout l'attirail d'une expédition militaire, comme le font encore les schahs de Perse et comme le faisaient au siècle dernier dans l'Inde les descendants du Grand Mogol. Les voyageurs qui ont assisté à ces chasses gigantesques, tels que Tavernier et Chardin, racontent que ce sont de véritables boucheries, où l'on tue les animaux par centaines, mais où le monarque ne court aucun danger. Un corps de troupes tout entier, répandu dans la campagne en rabatteurs, force, par ses cris et par un charivari le plus bruyant possible, les animaux, féroces ou inoffensifs, à se réfugier dans une enceinte préparée à l'avance où ils s'entassent en nombre énorme. Là le prince, embusqué en toute sécurité et protégé contre les bonds des lions ou des tigres par de puissantes palissades, choisit à loisir les animaux qu'il veut tirer et les abat sans avoir rien à craindre d'eux. Il est probable que les choses devaient dans la réalité se passer de même en Assyrie. Mais la flatterie des artistes, dans les représentations de ces chasses, dont les monarques aimaient à couvrir les murailles de leurs palais, ont donné aux princes une attitude plus héroïque. Ils parcourent dans leur char les forêts et les steppes où les lions bondissent autour d'eux, ils luttent presque corps à corps avec les animaux les plus terribles, s'exposent à des dangers sans nombre de la part de ces monstres et font preuve de leur courage autant que de leur adresse. C'est plus noble, plus grandiose, plus épique; mais nous doutons fort que ces scènes soient conformes à l'exacte réalité. Dans tous les cas, les rois assyriens, quand ils faisaient rédiger leurs annales officielles pour les graver sur les parois des temples ou des palais, avaient au-

tant de soin d'y mentionner le nombre de lions, de taureaux sauvages et même de sangliers qu'ils avaient tués de leur main, que d'y raconter leurs campagnes et les villes qu'ils avaient prises. C'était une manière pour eux de s'assimiler aux dieux destructeurs de monstres.

§ 3. — **Écriture.**

I. — Nous avons déjà dit quelques mots de l'écriture *cunéiforme* des inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie, dont nous avons rapporté l'origine à l'époque de la domination des Scythes touraniens dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, antérieurement à l'établissement du premier empire sémitique en Chaldée. Ce système est l'un des plus compliqués dont les hommes se soient jamais servis pour écrire leurs pensées. Le déchiffrement en présentait d'énormes difficultés ; il est accompli maintenant, fondé sur des bases désormais certaines, et il doit être mis au nombre des plus magnifiques et des plus fécondes découvertes de ce siècle dans le domaine des sciences historiques.

La découverte, du reste, n'en est pas sortie tout armée du cerveau d'un seul homme, comme celle de la lecture des hiéroglyphes égyptiens. Plusieurs érudits ont part à la gloire qui s'attache aux premiers déchiffreurs de l'écriture cunéiforme, et au lieu d'être le résultat d'une illumination subite du génie, le succès a été ici la conséquence d'une longue série d'efforts répétés et patients. Avant même que la pioche des fouilleurs n'eut commencé à révéler au jour les palais ensevelis sous le sol de l'Assyrie, lorsqu'on ne possédait encore qu'un nombre imperceptible de monuments de cette étrange écriture, un des esprits les plus ingénieux de la science allemande dans notre siècle, Grotefend, sut poser pour

l'étude quelques jalons que les progrès postérieurs n'ont pas fait changer ; par une véritable divination, il parvint à lire dans quelques inscriptions provenant de Babylone le nom de Nabuchodonosor. Vinrent les grandes trouvailles de MM. Botta et Layard, les fouilles des palais de Khorsabad, de Nimroud et de Koyoundjik. Elles fournissaient à l'étude une masse énorme de documents. M. de Longpérier et M. de Saulcy les abordèrent les premiers, en firent jaillir des résultats importants, et, s'ils ne consommèrent pas la découverte définitive du déchiffrement, préparèrent merveilleusement le terrain à leurs successeurs.

Le point de départ de la lecture des hiéroglyphes égyptiens avait été pour Champollion la fameuse *Pierre de Rosette*, qui contenait une partie d'un décret rendu sous les Ptolémées par les prêtres de l'Égypte, à la fois en hiéroglyphes et en grec. Un secours de cette nature était indispensable pour arriver à des résultats décisifs dans la lecture des caractères cunéiformes. Il fut fourni par l'inscription de Behistoun, immense texte où Darius, fils d'Hystaspe, a raconté toute sa vie et qu'il a fait graver sur un rocher de la Médie, à la fois dans les écritures et les langues des Perses, des Mèdes et des Assyriens. On lisait, depuis le commencement du siècle actuel, avec certitude l'écriture, aussi cunéiforme, et la langue des Perses ; la portion du monument de Behistoun écrite dans cet idiome devait donc jouer dans l'analyse et le déchiffrement des textes médique et assyrien du même monument un rôle identique à celui du texte grec dans l'inscription de Rosette. Aussi, à partir de la publication du monument de Behistoun, faite par M. le général Rawlinson, qui avait été en chercher la copie au travers de mille difficultés, l'étude des écritures cunéiformes prit une nouvelle physionomie et se mit à marcher à pas de géant dans la voie du progrès.

Trois savants de premier ordre, M. le général Raw-

linson en Angleterre, M. le docteur Hincks en Irlande, et M. Jules Oppert en France, la poursuivaient concurremment avec une noble émulation et un égal succès. Sur un grand nombre des points les plus essentiels, il leur est arrivé plus d'une fois d'atteindre le résultat en même temps, chacun de son côté, et de le publier au même moment, sans qu'il soit possible d'établir la priorité, ni pour l'un ni pour l'autre. Enfin, grâce à leurs efforts, en quelques années, la science de l'assyriologie s'est trouvée fondée, et le déchiffrement de l'antique système graphique de Ninive et de Babylone est devenu un fait acquis. A M. Oppert revient l'honneur, après ces premiers travaux décousus et un peu confus, d'avoir systématisé la découverte, d'avoir dégagé les faits essentiels et les lois qui en découlaient, d'avoir enfin, avant tout autre, établi la grammaire de l'écriture et de la langue des Assyriens. Ce sont ces grands et méritoires travaux que l'Institut de France, en 1863, a récompensés en lui décernant le prix qui, tous les dix ans, couronne la plus belle découverte faite dans le domaine des études de chacune de ses académies.

II. — Les savants ont donné le nom d'*anarien* au système cunéiforme des inscriptions de Ninive et de Babylone, par opposition avec le système cunéiforme *aryen* en usage chez les Perses. Il a fallu choisir un nom aussi général et aussi vague, parce que l'écriture qu'il désigne ne s'appliquait pas seulement à l'idiome des Chaldéo-Assyriens, mais pour le moins à cinq langues différentes, appartenant même aux groupes les plus divers :

1° L'*assyrien*, langue de la famille sémitique qui était parlée également à Babylone et à Ninive ;

2° L'*arméniaque*, idiome aryen ou indo-européen, dont se servaient les populations de l'Arménie au IXe et au VIIe siècle avant notre ère, et dans lequel sont conçues

les nombreuses inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers voisins de la ville de Van;

3° Le *susien*, ou langue de toutes les inscriptions de Suse et du pays d'Élam, qui se rattache à la famille touranienne;

4° Le *médo-scythique*, idiome touranien qui prévalait dans la Médie; toutes les inscriptions officielles des Perses Achéménides sont rédigées à la fois en perse, en médo-scythique et en assyrien;

5° Le *casdo-scythique*, autre idiome touranien, qui avait été primitivement la langue nationale des Chaldéens avant leur établissement à Babylone comme caste supérieure, et dont ils conservèrent jusqu'à la fin de leur suprématie l'usage entre eux, quand ils ne voulaient pas communiquer leurs pensées au reste de la population.

Il y avait peut-être, et même probablement, d'autres langues encore à l'expression desquelles le système de l'écriture cunéiforme anarienne avait été appliqué, mais celles-ci sont celles dont jusqu'à présent on a retrouvé des monuments.

III. — L'écriture cunéiforme anarienne, la science l'a aujourd'hui démontré, fut à son origine hiéroglyphique, c'est-à-dire composée d'images d'objets matériels, dont on peut arriver à restituer la forme dans un certain nombre de cas donnés. Une inscription tout entière tracée avec ces hiéroglyphes existe à Suse; on le sait positivement, mais elle n'a pas encore été copiée et par conséquent elle ne se trouve malheureusement pas à portée de l'étude. Bientôt, et par une pente naturelle, la représentation figurée subit dans l'usage une transformation qui reproduisit le phénomène par lequel l'écriture hiératique égyptienne était sortie des hiéroglyphes, et l'écriture chinoise actuelle des images qui en furent

'origine. Le besoin de simplifier amena à remplacer l'image par quelques traits, qui, sans en rendre exactement la forme. en rappelaient du moins les apparences les plus caractéristiques. Les plus anciens monuments de Babylone et de la Chaldée, comme le vase du roi Naramsin, ont leurs inscriptions tracées avec ce type d'écriture, qui n'est pas encore cunéiforme, et que les savants ont appelé *hiératique*.

C'est de là que se forma la véritable écriture cunéiforme, qui apparaît vers le XIX[e] siècle avant notre ère, et dont la particularité distinctive est celle-ci que tous les signes, quel que fût leur forme originaire, y ont été ramenés de gré ou de force à figurer une combinaison plus ou moins compliquée de traits en *clou* ou en *coin*, 𒁹 ou 𒀸. La forme de cet élément générateur de toutes les figures des signes employés dans l'écriture cunéiforme devint chez les Assyriens un des symboles sacrés de l'intelligence divine, mais au début elle n'était que le résultat de la manière d'écrire. Les Assyriens et les Babyloniens ne traçaient les signes de leur écriture, ni à l'encre avec le calame ou le pinceau sur le papyrus, des peaux préparées ou des bandelettes de toile, ni à la pointe sèche sur des planchettes, des feuilles de palmier ou des écorces d'arbre. Faute d'autres ressources facilement à leur portée, ils les dessinaient en creux sur des tablettes d'argile molle qu'ils faisaient cuire quand ils voulaient les conserver. Or l'élément tout particulier qui produit l'aspect original de l'écriture cunéiforme, le *clou*, n'est autre que le sillon tracé dans l'argile par le style triangulaire dont on se servait pour cet usage, et dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive. Le clou s'exécute aussi en deux coups de ciseau, et il était plus facile et plus expéditif de graver sur pierre une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi trans-

formée, se simplifia ; on oublia peu à peu l'image qui avait servi de prototype à chaque caractère, et on réduisit le nombre de traits cunéiformes qui composaient ces caractères, de telle façon qu'ils finirent par prendre l'aspect de combinaisons purement conventionnelles.

Ainsi, de l'*image hiéroglyphique* est sortie d'abord une écriture *hiératique;* de celle-ci la première écriture *cunéiforme*, dite *archaïque*. Elle était encore fort compliquée, mais elle se simplifia dans un quatrième type, qui ut le plus employé de tous, et au moyen duquel sont écrites la plupart des inscriptions assyriennes, celui que les érudits ont appelé *moderne*. Enfin ce dernier même, dans ses applications à l'usage journalier, prit une forme spéciale plus abrégée encore et d'un tracé plus rapide, que l'on nomme le type *cursif*. Les monuments du premier empire sémitique de la Chaldée n'offrent jamais que le type *archaïque* de l'écriture cunéiforme, qui paraît avoir été le seul connu alors. Au contraire, du temps des rois assyriens dont nous avons des monuments en grand nombre, c'est-à-dire du xe au viie siècle avant l'ère chrétienne, le type *cursif* servait pour les textes écrits sur l'argile molle, qui étaient comme les manuscrits de l'Assyrie et de la Chaldée; quant aux inscriptions monumentales, on y employait également, au choix du lapicide, le type *archaïque* ou le type *moderne*, comme chez nous on grave les inscriptions tantôt en lettres gothiques et tantôt en lettres romaines.

Le type *archaïque* est le même dans tous les pays où ' écriture cunéiforme anarienne était en usage; le type *moderne* offre, au contraire, des différences paléographiques assez sensibles entre Ninive, Babylone et la Médie.

IV. — Comme toutes les écritures hiéroglyphiques, e cunéiforme anarien a débuté par l'idéographisme pur et en a gardé jusqu'à la fin de son existence de nombreux vestiges. Les signes d'idées de cette écriture,

comme ceux du système égyptien, étaient sans doute à l'origine, quand ils étaient des hiéroglyphes, les uns figuratifs, les autres symboliques. Mais il n'y en a qu'un bien petit nombre dans le tracé cunéiforme desquels on puisse retrouver l'ancienne représentation figurative, comme ceux-ci, par exemple :



La grande majorité, dans l'état où nous les offrent les monuments, ne sont plus que de purs groupes conventionnels dont on devait connaître la signification d'une manière empirique.

V. — A cet élément idéographique se joint et se mêle, de même que dans les hiéroglyphes de l'Égypte, un élément phonétique ou de peinture des sons, qui est en majorité dans tous les textes de l'époque assyrienne, en minorité dans ceux qui datent de l'âge du premier empire sémitique de Chaldée. Mais cet élément n'est pas *alphabétique* comme chez les Egyptiens ; il est *syllabique*, car aucun des peuples qui se servaient de l'écriture cunéiforme anarienne ne s'était élevé assez haut dans l'analyse philosophique du langage pour arriver à décomposer la syllabe et à y distinguer la consonne muette par elle-même du son vocal qui lui sert de motion. Le tableau suivant comprend le syllabaire essentiel de l'écriture cunéiforme anarienne, c'est-à-dire la série des signes de l'usage le plus habituel, qui représentent les syllabes *simples* ou formées d'une seule consonne et d'une seule voyelle; ce sont ceux qui constituent la base fondamentale de tout texte assyrien. Quant aux syllabes *com-*

plexes, qui présentent un son vocal entre deux consonnes, on les rendait quelquefois par des signes spéciaux, mais plus souvent par la juxtaposition de deux signes de syllabes simples, l'un à voyelle désinente et l'autre à voyelle initiale ; ainsi *mat* s'écrivait *ma-at*, *bir bi-ir*, etc. Notre tableau est divisé en trois colonnes, qui présentent la forme du même caractère dans les trois variétés paléographiques du type moderne de l'écriture, le type dont les monuments sont les plus nombreux.

	Babylone.	Ninive.	Médie.
a			
l			
u			
â			
î			
û			
ba			
bi			
bu			
ga			

gi			
gu			
da			
di			
du			
za			
zi			
zu			
kha			
khi			
khu			
akh			
ka			
ki			
ku			

ak			
ik			
uk			
la			
li			
lu			
al			
il			
ul			
ma			
mi			
mu			
am			
im			
ŭm			

na			
ni			
nu			
an			
in			
un			
ça			
çi			
çu			
aç			
iç			
uç			
pa			
pi			
pu			
ap			

ip			
up			
qa			
qi			
qu			
ra			
ri			
ru			
ar			
ir			
ur			
sa			
si			
su			
sí			
as			

is			
us			
ta			
ti			
tu			
at			
it			
ut			

VI. — A bien peu d'exceptions près, les valeurs idéographiques et les valeurs phonétiques des signes de l'écriture sont exactement les mêmes, que le texte soit conçu en assyrien, en arméniaque, en susien ou en médo-scythique. Mais la plupart du temps les caractères sont susceptibles, suivant la place où on les emploie, d'avoir une double valeur, idéographique et phonétique, et alors dans toutes les langues qu'écrit ce système graphique, sauf dans celle des Mèdes touraniens, le son affecté au signe dans son rôle phonétique se trouve sans aucune espèce de rapport avec la prononciation qui dans l'idiome parlé représentait sa signification idéographique. Prenons, par exemple, dans un texte assyrien le caractère : idéographiquement il rend la notion de « dieu, » et alors s'articulait *ilou;* phonétique-

ment il peint la syllabe *an*. De même, le caractère comme idéogramme veut dire « père, » et se lisait *abou*, et en même temps il est le signe de la syllabe *at*.

L'explication de ce phénomène réside dans l'origine étrangère de l'écriture. Nous avons déjà dit que la science est arrivée à démontrer que le système cunéiforme anarien avait été inventé et introduit dans la Mésopotamie par un peuple de race touranienne ou tartaro-finnoise, les Scythes, qui succédèrent aux Aryens dans la domination de Babylone et y précédèrent les Sémites. Ce peuple paraît avoir parlé une langue très-voisine de l'idiome touranien de la Médie. Chez lui la valeur phonétique et la valeur idéographique des signes se trouvaient en rapport, l'une avait amené l'autre ; la prononciation de chaque caractère comme phonétique était la syllabe initiale du mot représentant dans la langue sa signification comme idéogramme. notait la syllabe *an* parce qu'il voulait dire « dieu, » ce qui se prononçait AN*nap* ; la syllabe *at* parce qu'il voulait dire « père » et que cette idée était rendue par le mot AT*ta*. Quand l'écriture passa de ses inventeurs Scythes à d'autres peuples, Chaldéo-Assyriens, Arméniens, Susiens, etc., ceux-ci empruntèrent à la fois les valeurs phonétiques et les valeurs idéographiques, et comme ces dernières se trouvaient désormais répondre à des mots d'un son tout différent, l'accord fut rompu.

VII. — Mais là ne s'arrêtaient pas les complications de l'écriture cunéiforme anarienne. A ce premier fait, déjà passablement embarrassant, de la possibilité de se servir de presque tous les caractères dans deux emplois absolument en désaccord, l'un comme phonétique et l'autre comme idéogramme, il faut joindre le phénomène

de la *polyphonie*, source de bien autres difficultés. Il consiste dans l'existence de deux ou trois valeurs différentes pour un même signe dans les cas où il est pris comme phonétique. Ainsi , qui signifie idéographiquement « donner l'onction » et alors correspond en assyrien au mot *naçak*, représente, comme phonétique, tantôt la syllabe simple *pa*, tantôt la syllabe complexe *khat*. Le fait est si étrange que sa première annonce n'a rencontré d'abord qu'incrédulité dans le monde scientifique; mais il est établi sur des preuves tellement positives qu'il a bien fallu finir par se rendre à l'évidence et par l'accepter; on a, du reste, signalé un fait analogue pour quelques caractères dans les hiéroglyphes égyptiens. Il dérive de ce que les caractères idéographiques, tout comme les mots de la langue parlée, étaient susceptibles de recevoir quelquefois plusieurs acceptions voisines, par exemple une acception concrète et une acception abstraite, ou bien une acception de substantif et une acception de verbe. Or, ces acceptions diverses correspondaient souvent dans la langue à des mots tout différents comme son, d'où avaient découlé plusieurs valeurs phonétiques.

Nous ne saurions nous étendre plus longuement sur ce sujet, mais nous en avons assez dit pour faire voir combien était compliqué, rempli d'obscurités et prêtant à de nombreuses chances d'erreur dans la lecture, le système de l'écriture cunéiforme anarienne, en usage dans l'Assyrie et à Babylone depuis le XXII[e] siècle avant Jésus-Christ jusque sous la domination des Séleucides. Sans doute les Assyriens devaient se tirer d'affaire plus facilement que nous dans cette inextricable confusion, mais cependant elle était encore très-grande pour eux; nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler aux dis-

ciples des hiérogrammates d'Assourbanipal les arcanes du système graphique national que l'on a trouvés en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme anarienne se composent de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Assur. Mais si ces débris des syllabaires, composés par les Assyriens eux-mêmes pour s'aider à lire leur propre écriture, fournissent de bien précieux secours à la science moderne pour le déchiffrement du système cunéiforme, ils prouvent quelle a été de tout temps la complication et l'obscurité de ce système, puisque, pour le bien comprendre et s'en servir régulièrement, au temps de son emploi le plus florissant et le plus étendu, le peuple même dont il était alors l'écriture exclusive et nationale avait un indispensable besoin de secours de ce genre.

§ 4. — Littérature et Sciences.

I. — Bérose nous apprend que les Babyloniens et les Assyriens possédaient des livres sacrés, au nombre de huit, qu'ils attribuaient au dieu Oannès, instituteur mythique de la première civilisation de la Basse-Chaldée. C'est de ces livres qu'il a tiré les précieux renseignements qu'il nous donne sur le système cosmogonique de Babylone; c'est aussi de la même source, mais indirectement, que proviennent les notions si exactes sur la religion chaldéo-assyrienne qu'a conservées le philosophe grec Damascius.

Aucun fragment des livres d'Oannès n'est parvenu jusqu'à nous dans son texte original, non plus qu'aucun

fragment des chroniques qui racontaient dans toute son étendue l'histoire de Ninive et de Babylone. Mais par leur développement insolite, certaines des inscriptions où les monarques assyriens ont raconté en détail les annales de leurs règnes équivalent réellement à des livres, et nous pouvons nous y faire une idée de ce qu'était le style proprement littéraire des Assyriens dans les matières historiques. Même au travers d'une traduction, comme le lecteur a pu l'observer par les fragments que nous en avons cités, ces documents ont une puissante et fière tournure. Le style en est grandiose, l'allure ferme et nerveuse, les métaphores hardies et saisissantes, la tournure de la pensée poétique; un certain souffle d'épopée anime ces récits, dans lesquels se complaisait l'orgueil des souverains du grand empire.

II. — Tous les débris que nous connaissons de livres proprement dits de l'antiquité assyrienne ont été trouvés dans les fouilles de M. Layard, et proviennent de la bibliothèque fondée par le roi Assourbanipal dans une des salles de son palais de Ninive. Singulière bibliothèque! qui se composait exclusivement de tablettes plates et carrées en terre cuite portant sur l'une et l'autre de leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche. Chacune était numérotée et formait le feuillet d'un livre, dont l'ensemble était constitué par la réunion d'une série de tablettes pareilles, sans doute empilées les unes sur les autres dans une même case de la bibliothèque.

L'immense majorité des tablettes encore subsistantes de la bibliothèque d'Assourbanipal, lesquelles sont aujourd'hui conservées au Musée Britannique, contiennent les restes d'une vaste encyclopédie grammaticale, qui traitait des difficultés de l'écriture au moins autant que de la langue. Nous y voyons que la gram-

maire était parvenue chez les Assyriens à l'état d'une véritable science très-avancée, et dont on s'occupait beaucoup, conséquence naturelle et presque inévitable de la complication du système graphique, qui exigeait des études longues et approfondies. Nous y voyons aussi, par la formule placée au bas d'une tablette qui contient la fin d'un des traités de l'encyclopédie grammaticale, que la bibliothèque du palais de Ninive, dans la pensée même de son fondateur, devait être une bibliothèque publique : « Palais d'Assourbanipal, roi « du monde, roi d'Assyrie, à qui le dieu Nébo et la « déesse Tasmit (la déesse de la science) ont donné des « oreilles pour entendre et ouvert les yeux pour voir, ce « qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé aux « rois mes prédécesseurs cette écriture cunéiforme, la « manifestation du dieu Nébo, du dieu de l'intelligence « suprême ; je l'ai écrite sur des tablettes, je l'ai signée « je l'ai rangée, je l'ai placée de mon palais pour l'ins- « truction de mes sujets. »

L'encyclopédie grammaticale rédigée par les ordres d'Assourbanipal était divisée en plusieurs traités. Nous avons les fragments de cinq :

1° Un lexique de la langue casdo-scythique avec le sens de ses mots en assyrien ; il devait servir à l'interprétation de certains traités de religion et de science que les savants ou les prêtres Chaldéens avaient sans doute rédigés dans leur langue particulière pour les rendre inaccessibles au vulgaire profane ;

2° Un dictionnaire des synonymes de la langue assyrienne ;

3° Une grammaire de la même langue, avec les paradigmes des conjugaisons verbales ;

4° Un dictionnaire des signes de l'écriture cunéiforme anarienne, avec leurs significations idéographiques et l'indication de leurs valeurs phonétiques ;

5° Un autre dictionnaire des mêmes signes, mis en regard des hiéroglyphes primitifs dont ils dérivent.

III. — Là ne se bornent pas les richesses de la bibliothèque du palais de Ninive. Les fragments des traités grammaticaux sont ceux qui ont acquis la plus grande célébrité dans la science et dont on s'est le plus occupé, car ils fournissaient un secours inappréciable pour le déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Mais les tablettes d'argile rapportées par M. Layard contiennent les restes de bien d'autres livres.

On y a reconnu les fragments d'un traité de droit privé, dont malheureusement rien n'a encore été traduit. Les débris de la table des éponymes, embrassant presque sans lacunes un espace de bien près de trois siècles, prouvent qu'il y avait là des livres de chronologie. Une tablette fragmentée est l'unique débris subsistant d'un manuel d'histoire de Ninive et de Babylone, où les annales des deux cités étaient disposées parallèlement. On a trouvé aussi des fragments mythologiques, jusqu'à présent non interprétés, et des restes de collections d'hymnes, dont le style rappelle quelquefois celui des Psaumes. Viennent ensuite les restes d'une sorte d'encyclopédie ou de dictionnaire géographique, où se trouvaient énumérées les contrées, les villes, les montagnes, les fleuves connus des Assyriens, ceux d'un répertoire des noms propres en usage dans la contrée, enfin des documents statistiques d'un prix inestimable sur la hiérarchie des fonctions administratives, sur les diverses provinces de la monarchie, leurs productions et leurs revenus.

Mais les sciences qui, après la grammaire, tiennent le plus de place dans ces fragments, dont une faible partie seulement a été publiée, sont les mathématiques et l'astronomie. La bibliothèque fondée par Assourbanipal contenait plusieurs traités d'arithmétique, dont les dé-

bris donnent à penser que ce fut à la civilisation de la Mésopotamie que Pythagore emprunta le système de la fameuse table de multiplication à laquelle son nom est demeuré attaché. Elle contenait aussi des catalogues d'observations stellaires et planétaires, dont les débris sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons déjà parlé, dans le chapitre précédent, de l'antiquité des progrès de la science astronomique à Babylone. Les Assyriens avaient été sur ce terrain les élèves des Babyloniens et leur science était la même. Les astronomes de la Mésopotamie antique étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours avait été pour eux le principe de la mesure du temps; et par la période de 223 lunaisons qu'ils reconnurent, ils étaien. arrivés à prédire les éclipses de lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 av. J.-C., leur est due, et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Moins habiles à calculer les éclipses de soleil, qui offrent de plus grandes difficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire, et se contentaient de les observer et de les enregistrer. Ainsi l'observation d'une éclipse totale de soleil sous le règne de Teglathphalasar II est mentionnée dans une des tablettes de Ninive. En déterminant les points équinoxiaux et solsticiaux, les astronomes de la Mésopotamie avaient aussi, du même coup, trouvé à peu de chose près l'année vraie avec ses quatre saisons, et divisé l'écliptique en douze parties égales, ce qui les conduisit à cette construction tout à la fois astronomique et symbolique qu'on appelle le *zodiaque*.

§ 5. — Religion.

1. — Grâce aux savantes explorations dont les contrées

voisines du Tigre et de l'Euphrate ont été le théâtre depuis vingt-cinq ans, nous avons sur la mythologie assyro-babylonienne des notions un peu plus précises que celles qui nous avaient été transmises par les Grecs. Toutefois il reste encore de grandes obscurités sur bien des points de cette religion, qui, sauf quelques différences, était commune aux deux grandes cités sémitiques de la Mésopotamie.

La religion de l'Assyrie et de Babylone était, dans ses principes essentiels et dans l'esprit général qui présidait à ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Egypte, et qu'en général toutes les religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au-delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'être divin en un dieu-monde, dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce dieu suprême et unique, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, sont échelonnés, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, tout un peuple de dieux secondaires, émanés de sa substance, qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les diverses religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. Ainsi que nous l'avons fait voir plus haut, l'imagination des Egyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil; ils y avaient vu la manifestations la plus impo-

sante de la divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Assyriens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent dans l'ensemble du système sidéral et surtout planétaire la révélation de l'être divin. Ils considérèrent les astres comme ses vraies manifestations extérieures, et ils en firent dans leur système religieux l'apparence visible des hypostases divines émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage.

II. — Le dieu suprême, le premier et unique principe d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou, dont le nom signifie « le dieu » par excellence. Sa conception était trop compréhensive, trop vaste, pour recevoir une forme extérieure bien déterminée et par conséquent les adorations habituelles du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui avaient trouvé une certaine analogie avec leur Cronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié; mais à Ninive, et en général dans toute l'Assyrie, il recevait le nom exclusivement national d'Assur. A ce titre il était le grand dieu du pays, le protecteur spécial des Assyriens, celui qui donnait la victoire à leurs armes. Les inscriptions le qualifient de « maître ou chef des dieux. » C'est lui qu'il faut reconnaître dans une représentation très-rare sur les monuments assyriens et adoptée plus tard par les Perses pour figurer leur Ormuzd, représentation composée d'un buste humain coiffé de la tiare royale, sortant d'un cercle porté sur deux grandes ailes d'aigle ouvertes et la queue du même animal.

III. — Au-dessous d'Ilou, la source universelle et mystérieuse, venait une triade composée de ses trois pre-

mières manifestations extérieures et visibles, qui occupait le sommet de l'échelle des dieux dans le culte populaire. Anou, l'Oannès des écrivains grecs, le chaos primordial, première émanation matérielle de l'être divin ; Bel, le démiurge, l'organisateur du monde ; Ao, la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre. Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation, mais regardées au contraire comme issues les unes des autres, Ao d'Oannès et Bel de Ao. Oannès, « le seigneur du monde inférieur, le seigneur des ténèbres, » était figuré sur les monuments sous la figure étrange d'un homme muni d'une queue d'aigle, et coiffé d'un énorme poisson dont la gueule ouverte se dresse au-dessus de sa tête et dont le corps couvre ses épaules ; c'est sous cette forme, dit Bérose d'après les traditions babyloniennes, qu'à l'origine des choses il flottait à la surface des eaux du chaos. Bel, « le père des dieux, » était habituellement représenté avec une figure entièrement humaine, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance. Mais ce dieu était aussi susceptible de plusieurs autres formes secondaires, dont la plus importante était celle de Bel-Dagon, au buste humain saillant d'un corps de poisson. Nous ne connaissons pas exactement le type figuré d'Ao, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie ; » le serpent paraît avoir été son symbole principal.

A chacun des dieux de cette triade suprême correspondait une divinité féminine, qui en était le dédoublement, la forme passive, et, pour nous servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, « le reflet. » Anat, l'Anaïtis des inscriptions grecques, la matière passive et féconde répondait à Oannès ; Bilit ou Mylitta, « la mère des dieux, » à Bel ; enfin Taauth,

« la grande dame, » souvent confondue avec Mylitta, était le dédoublement féminin d'Ao.

IV. — La première triade représentait, comme on vient de le voir, la génération du monde matériel, émané de la substance de l'être divin : d'abord le chaos primordial, la matière increée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses ; puis l'intelligence, nous dirions volontiers le Verbe, qui l'anime et la rend féconde; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. La série des émanations se continuait alors et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Assyriens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la divinité : c'étaient Samas, le soleil; Sin, le dieu-lune, et une nouvelle forme d'Ao, inférieure à la première, dans laquelle il se caractérisait comme dieu de l'atmosphère et du firmanent.

V. — Au-dessous de cette seconde triade, dans la hiérarchie divine et dans l'ordre des émanations, se classaient les dieux des cinq planètes. Ninip (Saturne), Mérodach (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus) et Nébo (Mercure). Mérodach, dont le culte, très-secondaire à Ninive, avait une haute importance à Babylone, où on le regardait comme un des plus grands dieux, était une forme secondaire, une manifestation de Bel à un degré inférieur de la hiérarchie; on l'appelait « l'ancien des dieux, le juge suprême, le maître de l'horoscope; » il était figuré sous les traits d'un homme debout et marchant, un glaive nu à la main. Ninip, dit aussi Samdan, bien que sa planète ait été appelée Saturne par les Grecs,

était en réalité l'Hercule assyrien; ses qualifications sont « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui réduit les désobéissants, l'exterminateur des rebelles, » et dans d'autres cas « le fils du Zodiaque. » Sur quelques monuments il est représenté en pendant avec Mérodach et de la même manière; c'est aussi lui qu'il faut reconnaître dans les magnifiques colosses du Musée du Louvre, où l'on voit un dieu à l'aspect terrible, étouffant sous son bras un lion figuré tout petit par rapport à lui. En général ces dieux des planètes ne sont que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur. Tel est le rapport entre Nébo et Ao; Nébo est aussi qualifié « d'intelligence suprême, » il est le dieu de l'inspiration prophétique et de l'éloquence, et en même temps celui de l'onction royale, le protecteur spécial des rois et le type qu'ils reproduisent sur la terre. De même qu'à Bel, on lui donne dans les monuments de l'art une figure purement humaine, avec la tiare et le costume des rois; trois paires de cornes rangées l'une au-dessus de l'autre garnissent sa tiare, et quatre grandes ailes sont souvent attachées à ses épaules; le sceptre est aussi un de ses attributs habituels. Istar reproduit parmi les dieux des planètes Anat et Mylitta, la grande déesse nature, mère de tous les dieux et de tous les êtres; elle en est la forme active et guerrière, car on l'appelle « la déesse des batailles, la reine des victoires, celle qui conduit au combat les armées, celle qui juge les exploits de la guerre; » mais sa force est double, elle réunit les deux attributs de déesse farouche et sanguinaire et de déesse voluptueuse, car sous les noms de Zarpanit et de Nana elle préside à la reproduction des êtres et aux plaisirs des sens; on la représente alors entièrement nue, toujours de face, les deux mains sur la poitrine. Quant à Nergal, dont l'image, fort rare, est portée sur des pieds de coq et tient un glaive à la main, l'application

du nom de Mars à son astre était toute naturelle, car les titres qu'il reçoit dans les inscriptions sont « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, » et aussi « le dieu de la chasse. »

VI. — Tels étaient les grands dieux de Ninive et de Babylone. Au-dessous d'eux la superstition populaire admettait un peuple de personnifications d'ordre inférieur, de petits dieux ou plus exactement de génies, qui ne méritent pas de nous arrêter. Nous signalerons plutôt, avant de terminer, quelques personnages encore qui se montrent à nous sur les monuments comme tenant un rang considérable dans le panthéon chaldéo-assyrien, qui étaient évidemment des formes des dieux nommés tout à l'heure, mais dont la place exacte n'a pas encore pu être jusqu'à présent déterminée d'une manière suffisamment précise. Tel est Nisroch, appelé aussi Salman, « le roi des fluides, » celui qui « préside au cours des destinées humaines, » et qui dans d'autres cas est donné comme le protecteur des mariages; c'est ce dieu, muni d'une tête d'aigle et de grandes ailes, dont l'image est si fréquente dans les sculptures des palais assyriens. On a vu plus haut que ce fut dans le temple de ce dieu à Ninive que Sennachérib fut assassiné par ses fils. Peut-être faudrait-il voir en lui une forme d'Oannès. Tels sont encore Adrammelech et Anammelech, en l'honneur de qui les gens de Sippara faisaient passer leurs enfants par le feu.

Les grands dieux sont souvent tous invoqués, les uns après les autres, en tête des inscriptions solennelles des rois d'Assyrie. Sargin avait donné les noms de huit d'entre eux aux portes de la ville qu'il fonda. « Le Soleil « me fait acquérir ce que je possède, dit-il dans une in- « scription: Ao m'apporte le bonheur; j'ai nommé les « grandes portes de l'Orient portes du Soleil et d'Ao. « Bel-Dagon pose les fondements de ma ville, Mylitta

« Taauth.....; j'ai donné aux grandes portes du midi « les noms de portes de Bel-Dagon et de Mylitta Taauth. « Oannès active les œuvres de ma main; Istar conduit « au combat les armées; j'ai appelé les grandes portes « de l'occident portes d'Oannès et d'Istar. Nisroch-Salman dirige les mariages ; la souveraine des dieux pré« side aux enfantements; j'ai consacré les grandes portes « du nord à Nisroch et à Mylitta. »

§ 6. — Arts.

I. — Pendant bien longtemps il fallut croire sur parole les auteurs, tels que Ctésias, dans ce qu'ils disaient d'un grand développement des arts chez les Assyriens et dans les descriptions qu'ils donnaient des splendeurs des édifices de Ninive et de Babylone. C'est seulement en 1844, sur l'emplacement d'un pauvre petit village du nom de Khorsabad, situé non loin de Mossoul, que notre compatriote M. Botta, alors consul de France dans cette dernière ville, fit la première découverte d'un palais assyrien. Cette découverte en amena bientôt d'autres, et maintenant tout le monde connaît un art dont, il y a si peu de temps encore, on ne pouvait soupçonner l'existence et la grandeur que sur la foi de témoignages littéraires. Il est donc possible maintenant, grâce aux spécimens de cet art qui remplissent les grandes collections de l'Europe, surtout celles du Louvre et du Musée Britannique, grâce aux splendides publications dont les fouilles de l'Assyrie ont été l'objet en France et en Angleterre de la part de MM. Botta, Place et Layard, d'esquisser les caractères essentiels et distinctifs de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chez les Assyriens.

II. — En général, les Assyriens avaient l'habitude

d'élever des tertres considérables ou collines factices, qui servaient de plate-forme aux temples, aux palais, aux villes qu'ils construisaient. Ninive était presque entièrement bâtie sur des éminences artificielles de cette nature, qui s'étendaient sur une ligne immense. Ses murs avaient 360 stades de circuit, d'après le témoignage d'une inscription de Sennachérib; ils étaient construits à l'extérieur en briques; l'intérieur se composait de terres rapportées, ce qui explique comment, quand le revêtement de briques fut enlevé, cette masse de terre s'éboula et se confondit avec le sol. La vaste enceinte de la cité reine de l'Assyrie présentait la forme d'un quadrilatère, elle se reconnaît encore, indiquée par une série d'éminences consécutives, éparses dans la plaine.

Les monticules artificiels qui servaient de soubassement aux grands édifices, et dont le sommet en recèle encore les débris, se rencontrent au nombre de plusieurs centaines dans les diverses parties de l'Assyrie. On n'en a encore fouillé que trois, qui contenaient les palais de Khorsabad (Hisr-Sargin), Nimroud (Chalé) et Koyoundjik (Ninive).

Portés sur des collines factices, ces palais, par leur mode de construction, étaient en réalité comme une seconde colline faite de main d'homme et superposée à la première, dans les flancs de laquelle les salles auraient été creusées, disposition qui paraît avoir été commandée à la fois par la nature des matériaux et par le besoin de créer des demeures fraîches sous un climat brûlant. Le sol de l'Assyrie fournit en abondance des pierres propres à bâtir, et en outre un albâtre gypseux de couleur grise, très-facile à sculpter, mais trop peu solide pour que l'on pût songer à en former les murailles d'édifices gigantesques. Mais les Babyloniens, instituteurs des Ninivites, avaient été conduits, par la nature du sol de leurs plaines, exclusivement composé d'allu-

vions argileuses, à élever toutes leurs constructions en briques, les unes cuites, les autres simplement séchées au soleil.

Les Assyriens ne s'écartèrent pas des traditions de leurs maîtres, mais ils préférèrent à la brique le pisé, c'est-à-dire la pure et simple argile tassée avec le pilon dans des formes de bois, de manière à ce que chaque muraille, chaque voûte, une fois séchée, constitue une seule masse compacte. C'est là l'unique élément de la construction de tous les édifices assyriens que l'on a fouillés jusqu'à présent; la pierre n'y apparaît que formant des revêtements, disposée en grandes plaques sculptées de peu d'épaisseur le long des parois des salles décorées avec le plus de luxe, en parements appareillés sur les faces extérieures des terrasses. La nature des matériaux employés exerce une influence décisive sur les dispositions de l'architecture, qu'elle impose d'une manière impérieuse. Construisant exclusivement en pisé, les Assyriens durent donner une énorme épaisseur aux murailles, ne faire jamais que des salles très-étroites et très-basses pour leur longueur, car une voûte en pisé ne peut avoir qu'une faible portée, ne pas élever leurs édifices de plus d'un étage, enfin en surcharger la couverture d'une masse de terres extrêmement épaisse, afin que la pluie ne la traversât pas et qu'elle ne pût pas se fendre dans toute son épaisseur sous l'action desséchante des rayons du soleil. De là le caractère essentiel et l'aspect général de leur architecture, qui a, pour sa hauteur, un développement à la base encore bien plus grand que celle de l'Égypte.

III. — Quelques-uns des palais assyriens occupent une énorme étendue. Celui de Sennachérib à Koyoundjik couvre une surface presque égale à celle du grand temple de Karnak en Égypte. Le plan, du reste, en est toujours le même : ce sont des successions d'immenses cours car-

rées, plus ou moins nombreuses suivant le développement donné à l'édifice, autour desquelles se groupent des salles disposées en enfilade, sans aucun passage de dégagement. D'autres cours ou esplanades sont placées entre l'édifice lui-même et la muraille en terrasse qui borde extérieurement le monticule sur lequel il est bâti. Les salles n'ont jamais plus de 40 pieds de largeur, mais leur longueur est souvent très-considérable, ce qui leur donne l'aspect de véritables galeries. La plus grande de celles du palais de Khorsabad a 116 pieds de long; dans le palais d'Assournasirpal à Nimroud, on en trouve une qui a 140 pieds ; enfin la longueur de la principale salle du palais de Koyoundjik est de 180 pieds. Ces longues galeries, qui servaient de salles de cérémonies, constituent une des particularités les plus caractéristiques de l'architecture assyrienne. Les parois intérieures des grandes salles étaient, comme nous l'avons déjà dit tout à l'heure, décorées de revêtements en pierres sculptés jusqu'à une certaine hauteur, et au-dessus de briques émaillées. D'autres salles étaient uniquement décorées par ce dernier procédé. Les simples chambres ou les salles moins luxueuses, destinées à des occasions moins solennelles, avaient leurs murailles recouvertes d'un enduit de stuc coloré, quelquefois avec des peintures à fresque.

Pour les réunions auxquelles les grandes galeries intérieures ne suffisaient pas, c'étaient les cours elles-mêmes, décorées de gigantesques sculptures sur toutes leurs faces et couvertes d'un *velum* étendu dans ces occasions, qui servaient de salles. De minces colonnes, quelquefois en pierre, plus souvent en bois revêtu de métal, soutenaient autour de ces cours des portiques en bois peints de couleurs éclatantes. Quelquefois elles imitaient des palmiers ou d'autres arbres, le plus souvent elles étaient terminées par des chapiteaux à volutes, origine première de l'ordre ionique ; quelquefois enfin

elles étaient surmontées par des figures de métal représentant des animaux réels ou fantastiques.

Toutes les grandes portes qui s'ouvrent sur les cours et les esplanades et qui donnent accès aux principales parties des édifices sont décorées de statues colossales représentant des taureaux ailés à face humaine ; la face de ces animaux symboliques est tournée vers l'extérieur, et leur corps est appliqué contre les parois de la porte. La proportion des taureaux, qui est toujours colossale, varie suivant la largeur et l'importance de la baie qu'ils accompagnent. Quelques érudits ont cru reconnaître dans ces animaux fantastiques l'image du dieu Ninip ou de Bel-Mérodach, placé comme protecteur à l'entrée du palais. Mais, pour nous, nous croyons que les taureaux de Ninive, prototypes des *Chéroubim* de l'Arche d'alliance, ne représentent aucune divinité déterminée, mais offrent aux regards l'expression d'une conception emblématique analogue à celle du sphinx égyptien, un symbole générique de la puissance divine, protectrice et gardienne, qui réunit la force matérielle et l'intelligence, de même que cette figure unit en elle le corps du plus vigoureux des animaux à la tête de l'homme. Quelquefois à la place des taureaux on trouve des lions, également ailés et à tête humaine, prototypes du sphinx de la Grèce, qui doivent être une variante du même symbole. Enfin, à la porte d'un des édifices de Nimroud, ces monstres emblématiques sont remplacés par de simples lions de dimensions colossales, debout, en attitude de gardiens vigilants et terribles. Au-dessus des figures de taureaux ou de celles qui, comme nous venons de le voir, les remplacent quelquefois, les grandes portes étaient disposées en voûte cintrée, à l'archivolte décorée à l'extérieur en briques émaillées. Une de ces voûtes a été découverte intacte, avec toute son ornementation, dans les fouilles de M. Place à Khorsabad.

Les toits des édifices assyriens étaient plats, en ter-

rasse, bordés de tous les côtés par un feston de créneaux en gradins, dont la disposition a été conservée par l'architecture arabe du moyen-âge pour le couronnement des murailles extérieures des édifices, ainsi qu'on peut le voir aux belles mosquées du Caire. Il résulte cependant d'indications tout à fait positives que l'on a pu constater dans les fouilles de Khorsabad, que quelques salles de forme carrée et d'une médiocre étendue étaient couvertes de coupoles hémisphériques moulées d'un seul bloc en pisé, qui faisait saillie au-dessus des terrasses. Les salles étaient sans doute éclairées par des ouvertures dans le plafond, comme le sont encore aujourd'hui les habitations de l'Arménie, car on n'a trouvé aucune trace de fenêtres; d'ailleurs les palais présentent souvent des salles que d'autres entourent de tous les côtés, et qui par conséquent ne pouvaient recevoir de jour que par ce système.

Ajoutons un dernier fait qui a bien son importance dans l'histoire de l'art de bâtir. C'est que les Assyriens, dès le temps d'Assournasirpal, connaissaient et employaient la voûte à claveaux en forme de cintre ou en forme d'ogive. On a trouvé un aqueduc voûté de cette manière en briques cuites, qui servait à emmener les eaux, sous la portion la plus ancienne du palais de Nimroud.

Les cours et les salles des édifices assyriens étaient pavées en grandes briques cuites au four ; les seuils des portes en pierre sculptée de manière à imiter une natte d'un riche dessin. Les murs reposaient sur une couche de sable dans laquelle sont mêlées, suivant un usage superstitieux dont parlent plusieurs inscriptions, des amulettes de diverses natures, principalement des colliers composés de gros grains de cornaline enfilés. Sous le seuil de la porte d'entrée étaient cachées des idoles d'argile, placées là comme pour empêcher toute mauvaise influence de pénétrer dans l'intérieur.

IV. — Un seul des palais de l'Assyrie a été jusqu'à présent déblayé d'une manière complète dans toutes ses parties. C'est celui de Khorsabad, qui précisément offre l'intérêt d'une grande unité de plan, ayant été élevé en peu d'années sous un même règne et d'après une conception d'ensemble. On peut donc le prendre comme un excellent type de la manière dont les Assyriens entendaient le plan et la disposition d'un palais. Il se compose de trois grands bâtiments bien distincts et de dimensions différentes, reliés entre eux et formant une seule habitation royale, élevée sur un énorme monticule factice. Ces bâtiments correspondent précisément aux trois divisions que présente encore aujourd'hui toute habitation luxueuse et soignée de Bagdad ou de Bassora : le *sérail* ou palais proprement dit, qu'habitent les hommes et où se trouvent les appartements de réception ou *sélamlik*; le *harem*; et le *khan*, c'est-à-dire les dépendances de service, ce que dans nos châteaux français on appelle les *communs*. L'analogie est si absolue que, dans l'ignorance où l'on est des appellations assyriennes de chacune d'elles, il est impossible de ne pas appliquer aux diverses parties du palais de Khorsabad et des autres palais assyriens les noms actuellement en usage dans la contrée pour désigner les grandes divisions de l'habitation.

Les différents bâtiments du palais de Khorsabad s'élevaient sur deux plate-formes de hauteurs différentes disposés en forme de T. L'une, la plus haute était carrée, avec ses angles très-exactement dirigés vers les quatre points cardinaux ; l'autre, notablement plus basse et en forme de rectangle allongé, s'appliquait le long de la face sud-est de la terrasse carrée qu'elle dépassait par ses deux extrémités. La terrasse supérieure servait de soubassement au palais proprement dit, dont l'entrée principale était au nord-est, du côté de la campagne, et donnait sur le terre-plein des remparts de la ville. Cette entrée, du reste, n'était pas au milieu de la façade, car jamais peuple ne

s'est montré moins préoccupé que les Assyriens de la régularité et du parallélisme dans son architecture; ainsi toutes les cours de leurs palais présentent quatre grandes portes sur leurs quatre faces, mais jamais on n'en trouve une placée exactement en face de celle qui devrait lui faire pendant. La masse générale du *sérail* ou palais dessine en plan une forme carrée, sauf quelques petites irrégularités, peu marquées pour une construction assyrienne. L'entrée principale du nord-est donne accès dans une immense cour d'honneur de forme rectangulaire, entourée de bâtiments de tous les côtés. Ceux placés sur trois de ses faces, très-peu développés, devaient contenir des logements pour les esclaves et les gardes en service auprès du souverain; celui du fond était le corps de logis principal du palais. Chose tout à fait insolite, il avait une façade très-régulière, avec sa porte, la plus splendidement ornementée de tout l'édifice, exactement placée au milieu. Quant à la distribution intérieure de ce corps de logis, le plus vaste dans l'ensemble des constructions de Khorsabad, elle n'offrait ni régularité ni symétrie: les deux tiers nord-ouest du bâtiment étaient occupés par l'appartement de réception ou *sélamlik*, avec ses grandes et somptueuses galeries aux murailles revêtues de bas-reliefs, le tiers sud-est par l'appartement d'habitation, aux chambres plus petites et moins splendidement ornées. Des passages s'ouvraient dans les deux faces latérales de la cour d'honneur. L'un, celui de la face nord-ouest, conduisait à une esplanade carrée occupant l'angle nord du monticule artificiel du monticule artificiel du palais, laquelle servait de cour en avant d'un bâtiment appuyé à la face nord-ouest du *sérail*, avec lequel il n'avait aucune communication par l'intérieur. Ce bâtiment était décoré avec le plus grand luxe; il comprenait six vastes salles garnies de sculptures et quelques autres pièces plus petites; c'était comme un palais greffé sur le premier, comme un second *sélam-*

lik rivalisant de splendeur avec celui du *sérail*. Quelle pouvait en être la destination? Il serait bien téméraire de rien affirmer à ce sujet ; mais peut-être pourrait-on conjecturer que c'était le palais du prince héritier, car Sennachérib était déjà un grand personnage du vivant de son père Sargin et devait avoir, dans l'ensemble des édifices de la demeure royale, son palais particulier. Le passage ouvert dans la face sud-est de la cour d'honneur du *sérail* conduisait à la plate-forme inférieure et à la grande cour des dépendances.

La plate-forme inférieure du monticule factice amoncelé pour porter le palais de Sargin était en effet occupée par le *khan* et par le *harem*. C'était la partie des constructions qui regardait la ville et communiquait directement avec elle. Au milieu était le *khan* proprement dit, c'est-à-dire une immense cour carrée entourée sur ses quatre côtés de bâtiments qui comprenaient les écuries, les logements des palefreniers et de la plupart des esclaves. On y accédait de la ville par un énorme perron à deux rampes, placé au milieu de la terrasse du sud-est. Un passage richement décoré conduisait, comme nous venons de le dire, de cette cour du *khan* dans la cour d'honneur du *sérail* ; deux petites portes de dégagement la mettaient aussi en communication directe avec les appartements d'habitation du palais. A droite de la vaste cour dont nous venons de parler et à laquelle doit être spécialement appliqué le nom de *khan*, s'élevait un bâtiment assez étendu présentant plusieurs cours et de nombreuses chambres, qui faisait aussi partie des dépendances ou des *communs* du palais. Pour continuer à y appliquer les dénominations en usage encore dans les palais orientaux modernes, si analogues à ceux de l'Assyrie, il faudrait le distinguer du *khan* et lui donner le nom de *khazneh* ou trésor, car c'était là, comme l'ont prouvé les fouilles de M. Place, qu'étaient les magasins d'approvisionnements et d'ustensiles pour le service de

la maison royale, ainsi que les salles renfermant les richesses de toute nature, conquises par la force des armes, que Sargin, dans l'inscription dédicatoire, dit avoir entassées dans son palais.

Le *harem* fait pendant au *khazneh*; c'est un bâtiment d'une moindre étendue, qui comprend trois cours, dont l'une aux murailles couvertes de la plus riche décoration en briques émaillées, plusieurs longues galeries destinées sans doute à des fêtes ou à des festins, enfin un grand nombre de chambres d'habitation. La clôture de ce harem était aussi rigoureuse que possible, et toutes ses communications avec le dehors étaient interceptées, les femmes s'y trouvaient dans une véritable prison. Un seul vestibule gardé par un poste d'eunuques y donnait accès; il avait deux issues: l'une communiquant avec la grande cour des dépendances, c'était l'entrée par laquelle on pénétrait du dehors pour le service; l'autre s'ouvrant sur une cour longue et étroite qui conduisait aux appartements d'habitation du *sérail*, c'est par là que le roi se rendait librement, et sans être vu du public, au milieu de ses femmes.

En arrière du *harem* s'élevait une énorme tour ou pyramide à sept étages, haute de 43 mètres. On remarque les vestiges de constructions pareilles à Nimroud (Chalé) et à Kalah-Scherghât (Ellassar), et il y en avait certainement dans les dépendances de tous les palais assyriens. Les sept étages, égaux entre eux en hauteur et disposés en retraite les uns sur les autres, étaient revêtus d'un stuc coloré différemment pour chacun, et présentaient ainsi aux regards les couleurs sacrées des sept corps sidéraux, superposées de manière à commencer en bas par celle du moins important, et à finir en haut par celle du premier de tous, blanc (Vénus), noir (Saturne), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la lune) et, or (le soleil). C'était l'antique pyramide à étages du premier empire sémitique de Chaldée, adoptée par les Assyriens, et très-légèrement

modifiée dans sa forme par une extension moins grande de sa base et une retraite un peu moins prononcée des étages les uns sur les autres, de manière à être plutôt désormais une tour qu'une pyramide. Mais cette espèce de construction, qne l'on appelait *zikurat* et dont l'érection est très-fréquemment mentionnée par les rois dans leurs propres annales, ne servait plus de temple en Assyrie comme en Chaldée sous le premier empire, et comme elle continuait encore à Babylone jusqu'à la ruine de cette ville. Le sanctuaire qui couronnait l'étage supérieur des pyramides chaldéennes avait été supprimé. La *zikurat* assyrienne n'était plus qu'un simple observatoire au sommet duquel les prêtres astrologues, élèves des Chaldéens, cberchaient à lire l'avenir dans les étoiles. L'astronomie avait, en effet, rapidement dégénéré en astrologie dans la Chaldée; l'opinion de l'influence directe des astres sur les choses terrestres faisait partie des croyances les plus fermement enracinées à Babylone, et de là elle avait passé en Assyrie. Les rois ninivites, comme ceux de Babylone, ne faisaient rien sans avoir consulté les présages du ciel, et c'est pour cela qu'ils tenaient à avoir toujours auprès d'eux, dans leur palais, des astrologues et leur observatoire. Nous avons vu plus haut Sennachérib lui-même raconter comment il renonça à une expédition entreprise avec les chances les plus grandes de succès, et refusa une bataille décisive où tout devait lui faire espérer la victoire, parce que les conjonctions des astres s'étaient montrées défavorables.

V. — Les *zikurats* n'étaient donc pas des sanctuaires du culte, comme l'avaient cru d'abord quelques érudits, par analogie avec ce qui avait lieu en Chaldée. Mais les Assyriens avaient de véritables temples, dont le style architectural ressemblait fort à celui de leurs palais. On n'a encore fouillé aucun des grands édifices sacrés

de l'Assyrie, dont la splendeur devait sans doute pouvoir rivaliser sur certains points avec ceux de l'Égypte. Mais les explorateurs des monuments de cette contrée ont retrouvé à Nimroud, à Khorsabad et à Koyoundjik des temples de dimensions restreintes, mais décorés avec un très-grand soin, qui font partie des dépendances des palais et doivent reproduire en plus petit les dispositions des grands sanctuaires. Celui de Khorsabad est situé à l'angle ouest de la plate-forme supérieure, derrière le sérail; ceux de Nimroud (car il y en a deux) sont auprès de la *zikurat*. La partie essentielle de ces temples, le sanctuaire proprement dit, est toujours formé par une grande salle longue, à l'une des extrémités de laquelle une niche carrée de dimensions considérables renfermait la statue du dieu. Quelquefois cette salle est précédée d'une autre plus petite, qui forme vestibule ou *pronaos*, alors l'entrée est à l'extrémité opposée à celle où se trouve la niche sacrée; d'autres fois il n'y a pas de vestibule, alors l'entrée se trouve placée sur le côté de la *cella*, de manière à ce qu'il ne fût pas possible d'apercevoir de l'extérieur l'image divine. Quelques petites pièces destinées au service du culte et à la garde des ustensiles sacrés environnent la salle principale ou *cella*. Des bas-reliefs représentant des sujets exclusivement religieux décorent les parois de cette dernière salle; la porte d'entrée est flanquée de lions ou de taureaux, comme celles des palais. Les murailles extérieures des temples étaient revêtues de briques émaillées.

VI. — La sculpture était de tous les arts celui qui avait fait le plus de progrès en Assyrie, et celui dont le développement y avait pris la physionomie la plus originale. Nous ne savons ce qu'il était au début de la monarchie, mais quatre siècles après, sous Assournasirpal, il était encore empreint des caractères incontes-

tables du plus complet archaïsme, rempli de rudesse et d'une grandeur encore sauvage. Sous Sargin et Sennachérib, il avait acquis plus de finesse dans le détail, d'habileté dans l'exécution, en gardant encore sa grande tournure; il excellait surtout alors dans les représentations colossales. Enfin, sous Assourbanipal, à la fin de la monarchie, il atteignit son suprême degré d'élégance, de finesse, de vie, de perfection dans l'imitation de la nature, mais en perdant le grandiose des œuvres plus anciennes.

La sculpture assyrienne est un des grands arts de l'antiquité ; c'est elle dont les enseignements, adoptés et transmis par les populations de l'Asie-Mineure, ont présidé aux premiers pas de la sculpture grecque. Entre les œuvres du ciseau des artistes ninivites et celles des Hellènes de l'époque archaïque, jusqu'aux Éginètes, on observe une étonnante parenté; le célèbre bas-relief primitif d'Athènes, connu sous le nom vulgaire de *Guerrier de Marathon*, semble détaché des parois de Khorsabad ou de Koyoundjik. Comme tous les arts primitifs, la sculpture assyrienne offre, aussi bien que la sculpture égyptienne, une imparfaite imitation de la nature, une roideur maladroite et presque architecturale dans le dessin des figures, des partis pris conventionnels en grand nombre, dans le genre de ceux que les enfants de tous les pays adoptent pour leurs premiers essais de dessin. Toutes les figures, par exemple, dans les bas-reliefs, sont posées de profil, au risque même de déranger la composition, parce qu'il est plus facile de modeler en méplat un profil qu'une face. Mais l'art assyrien dérive d'un tout autre principe que l'art égyptien; il n'en a pas la gravité solennelle et monumentale. Au lieu de procéder par grandes masses, de dégager pour ainsi dire les formules algébriques des formes de la nature, de simplifier les plans et les lignes en réduisant le modelé, par un choix systématique et intelligent

à la fois, à ses éléments essentiels et caractéristiques, il cherche à rendre le détail avec un soin minutieux, il n'oublie ni une broderie du vêtement, ni une mèche des cheveux ou de la barbe, ni un muscle des bras ou des jambes. A force de s'étudier à reproduire les détails, l'art assyrien arrive à s'éloigner de la réalité autant que l'art égyptien, mais dans la voie diamétralement opposée. Les choses secondaires prennent une importance exagérée qui nuit aux lignes de l'ensemble; la musculature des membres, à force d'être accentuée, devient monstrueuse; les proportions entre les diverses parties du corps ne sont plus exactes, et, à ce point de vue, la sculpture assyrienne demeure fort au-dessous de la sculpture égyptienne. Elle n'a pas non plus le même souffle d'idéal, la même hauteur d'inspiration, le même caractère de grandeur calme et religieuse; mais en revanche elle a une énergie, une vie, un mouvement que l'art de l'Égypte n'a jamais connu. La manière dont les sculptures assyriennes sont exécutées ajoute encore à cette impression d'énergie; le ciseau assyrien était maladroit, il ne réussissait que lorsqu'il avait affaire à cet albâtre gypseux assez tendre qui forme toutes les plaques de revêtement des palais; et lorsqu'il s'essayait sur les pierres dures comme le basalte, que les artistes égyptiens travaillèrent avec une finesse de camée, ses œuvres étaient étonnamment grossières, comme on peut le voir par l'obélisque de Nimroud. Mais il rachetait cette maladresse par une verve inouïe, par une rudesse pleine de grandeur et de fougue : tantôt il attaquait la pierre avec une vivacité qui y creusait des sillons profonds et de vives arêtes où se jouait la lumière; tantôt il l'égratignait comme la griffe d'un lion.

La sculpture assyrienne, du reste, se montrait dans la représentation des animaux supérieure à ce qu'elle était dans le rendu de la figure humaine. Mais là encore elle procédait du principe opposé à celui de l'art pha-

raonique. Ne pouvant lutter avec la nature qui possède le secret de la vie, les Egyptiens s'étaient élevés au-dessus d'elle en l'abrégeant. Les formes essentielles de l'animal, étant résumées, avaient été par cela même agrandies ; les détails s'effaçant, il n'était resté que l'espèce dans sa signification la plus énergique. Toute la famille des lions étant représentée par un seul lion, toujours le même, la formule était plus puissante et l'image plus grandiose. Au lieu de cet art formidable, laconique et solennel, qui, passant avec finesse des grandes masses aux grands plans, modelait sommairement les formes, les Assyriens cherchaient dans la représentation des animaux une sculpture plus remuée, plus fouillée, plus colorée, qui rendît autant que possible les détails de la nature, et qui, au lieu de se borner pour chaque espèce à un type unique et conventionnel, donnât un caractère individuel à toutes les figures, en peignant avec réalité pour chacune l'action, et, si l'on peut ainsi parler, la passion du moment. En ce genre ils atteignirent la perfection vers le temps d'Assourbanipal, et dans les sculptures du palais de Koyoundjik on voit, au milieu des scènes de chasse, des figures d'animaux auxquelles aucun autre art, même celui des Grecs, ne pourrait en opposer de supérieures comme expression. Nous signalerons surtout comme un incomparable chef-d'œuvre de vie, de pathétique en ce genre et de vérité à la fois individuelle et typique, tout un grand bas-relief d'une chasse au lion actuellement conservé au Musée Britannique, et surtout une certaine figure de lionne qui, la colonne vertébrale brisée par un coup de flèche, a déjà les parties postérieures du corps privées de mouvement, mais se relève péniblement sur les pattes de devant pour rugir après les chasseurs, et les menacer de sa gueule béante.

VII. — La sculpture assyrienne est tout à fait inférieure

à elle-même dans les œuvres de la statuaire ; elle ne déploie ses mérites supérieurs que dans le bas-relief. Les quelques statues assyriennes que nous possédons sont conçues avec une incroyable maladresse. Absolument plates, elles ne peuvent être vues que de face. Aussi les artistes ninivites évitaient-ils d'en faire autant que possible, tandis qu'ils multipliaient à l'infini les bas-reliefs, qui étaient pour eux le grand moyen d'expression de l'art. Les trois époques principales que nous avons signalées plus haut dans le développement de l'art assyrien, tel qu'il est connu de nous jusqu'à présent, correspondent à trois systèmes bien tranchés dans la composition des bas-reliefs. Sous Assournasirpal les figures sont peu nombreuses, groupées dans des compositions simples et fort rudimentaires encore, qui deviennent très-confuses dès que l'on essaye d'y introduire plus de personnages, comme dans certaines représentations de siéges, où l'on remarque aussi l'absence de toute préoccupation des lois de la perspective ; les mouvements des figures sont en général sobres, contenus, mais pleins de vérité et de convenance. Sous Sargin et Sennachérib les artistes deviennent plus ambitieux ; ils veulent combiner de vastes scènes aux nombreux personnages, dans lesquelles ils savent mettre plus de clarté, mais pas plus de perspective que leurs prédécesseurs. A toutes les scènes de chasse ou de guerre ils donnent un fond de paysage grossièrement exécuté, où ils s'efforcent de déterminer la nature du lieu de la scène par ses arbres et ses animaux caractéristiques, mais avec les plus étranges erreurs dans les proportions réciproques des choses; on y voit par exemple, au milieu des flots, des poissons aussi gros que les navires, et dans les bois des oiseaux qui ont la moitié de la taille des guerriers qui les traversent. Les gestes des figures sont plus accentués, plus énergiques qu'à la première époque et non moins vrais. Au temps d'Assourbanipal enfin,

le bas-relief rentre dans des données plus conformes aux conditions réelles et aux sains principes du genre; on renonce aux fonds de paysage, à la prétention de représenter simultanément des scènes disposées sur plusieurs plans différents; la nature des lieux où se passent les épisodes de guerre et de chasse est seulement indiquée par quelques arbres, rendus avec une frappante vérité, ou par quelques édifices, sobrement esquissés; il y a donc moins d'occasions de fautes de perspective. En même temps on remarque encore un grand progrès sur l'époque précédente dans la vie et le mouvement des personnages, ainsi que dans l'art de les grouper et de balancer les divers éléments de la composition.

VIII. — Toutes les sculptures assyriennes étaient peintes de couleurs éclatantes, dont on peut observer les vestiges sur les bas-reliefs conservés dans nos musées. En outre, la peinture proprement dite avait une part importante dans la décoration des édifices de l'Assyrie, soit sous la forme de revêtements en briques émaillées, soit sous la forme de fresques. Aucune grande composition de cette nature n'est parvenue jusqu'à nous; mais cependant on en connaît assez de fragments pour être en état d'affirmer que les peintures assyriennes étaient conçues dans le sentiment et dans les données du bas-relief. Les figures, qui se détachaient isolément sur un fond de couleur uniforme, n'étaient aucunement modelées, mais formées par des teintes plates que cerne un gros trait noir ou blanc, dessinant tous les contours et remplissant exactement le même rôle que les armatures en plomb dans les vitraux de nos églises du XIIIe siècle.

IX. — Un art fort cultivé des Assyriens, et qui était parvenu chez eux à un haut degré de perfection, était

encore celui de la gravure en creux sur pierres dures. Elle était principalement appliquée à ces cylindres qui servaient de cachets, et dont on prenait l'empreinte en les roulant. Les sujets qui y sont figurés ont pour la plupart un caractère religieux; ce sont des réunions de symboles sacrés ou des images de divinités adorées par un ou plusieurs personnages humains. Quelquefois aussi on y voit des scènes de chasse. La grande majorité de ces cylindres sont des productions de pacotilles, dont le travail est très-négligé. Mais il en est aussi d'une exécution soignée, qui se font alors remarquer par une extrême finesse de gravure et qui, malgré leurs petites dimensions, ne le cèdent comme beauté d'art à aucun des meilleurs bas-reliefs de Khorsabad ou de Koyoundjik.

FIN DU PREMIER VOLUME.



avaient absolument besoin de traverser un noviciat d'épreuve et d'être régénérés dans l'isolement. Pour devenir digne de ses hautes destinées, il fallait que la nation fût séparée pendant quelque temps, dans la solitude du désert, des populations païennes au milieu desquelles elle n'avait que trop longtemps vécu, et surtout de la corruption des villes. C'est seulement de cette manière que pouvait être réveillée chez elle la foi au Dieu de ses pères, obscurcie pendant la servitude ; c'est uniquement ainsi que Moïse pouvait façonner conformément aux volontés divines un peuple nouveau, lui donner des lois, le discipliner et le mettre en état non-seulement de conquérir la terre que le Seigneur lui avait promise, mais de s'y constituer de manière à pouvoir y remplir le rôle sublime auquel la Providence l'appelait.

Telles furent les raisons qui décidèrent Moïse, guidé par l'inspiration divine, à conduire les enfants d'Israël dans le désert du Sinaï, afin d'éviter, autant que possible, la rencontre de peuples ennemis, à les y maintenir tout le temps nécessaire à l'établissement de la loi et à l'organisation complète de la nation; enfin, plus tard, à leur faire aborder la Palestine par la frontière du sud-est, que ne couvraient pas les forteresses égyptiennes.

II. — L'entreprise offrait, du reste, d'énormes difficultés, et un secours constant et direct de la Providence pouvait seul la faire réussir. Nous avons dit tout à l'heure quel était au moment de l'Exode, c'est-à-dire de la sortie d'Égypte, le nombre des Hébreux. Mais ils n'étaient pas seuls ; la Bible nous apprend qu'une multitude de gens du peuple les avaient suivis. C'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères à la race égyptienne, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude. On ne peut donc pas évaluer à moins de trois millions le nombre

Jonathas et deux autres de ses enfants, se jeta sur son épée pour ne pas recevoir la mort de la main des Philistins. Les ennemis lui coupèrent la tête et déposèrent ses armes comme trophées à Ascalon, dans le temple de la déesse Astoreth, la Vénus asiatique. Il avait régné quarante ans.

§ 6. — David.

(1055-1016)

I. — David, à la nouvelle de la mort de Saül, fit éclater la douleur la plus vive et la plus sincère; les persécutions qu'il avait essuyées de la part de ce roi ne lui avaient pas fait oublier les bienfaits qu'il en avait d'abord reçus. Mais malgré ses regrets il se hâta de profiter d'un événement qui le mettait à même de revendiquer les droits résultant de l'onction sainte versée sur son front par Samuel.

Il reparut dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda, qui était la sienne; mais les autres tribus reconnurent Isboseth, fils de Saül; il s'en suivit une guerre assez sanglante, marquée par l'assassinat d'Abner, général des troupes d'Isboseth, crime que Joab commit malgré les ordres formels de David. Mais au bout de sept ans Isboseth mourut, et son trépas rétablit l'unité de la nation hébraïque, car toutes les tribus qui l'avaient soutenu s'empressèrent alors de reconnaître le fils de Jessé.

Les Philistins paraissent s'être montrés d'abord assez favorables à David, pendant le temps de la guerre civile. Embarrassés eux-mêmes par des guerres contre les Syriens, les Phéniciens et d'autres peuples, ils avaient vu avec plaisir la division éclater parmi les Hébreux, et pouvaient croire que David leur subordonnerait son peuple, en souvenir de son exil et de l'hospitalité d'Achis.

Mais il n'en fut plus de même lorsqu'ils le virent unanimement reconnu par les Hébreux. Ils vinrent l'attaquer, et par deux fois se montrèrent dans la vallée des Réphaïm, près de Jérusalem; mais par deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute.

II. — Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Israélites. La monarchie s'organise à l'intérieur et la suprématie de la tribu de Juda sur les autres tribus est établie; au dehors, elle étend sa prépondérance sur les peuples voisins, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Pour constituer définitivement l'unité nationale et pouvoir entrer vigoureusement dans la voie de l'expansion extérieure, il fallait de toute nécessité faire disparaître toute chance de danger au cœur même du pays et écraser les quelques peuplades chananéennes qui demeuraient encore isolées au milieu des tribus. C'est par là que David, âgé de trente-sept ans lorsque toute compétition cessa contre lui, commença son règne véritable. Il enleva aux Jébuséens, qui étaient la plus belliqueuse de ces peuplades, leur citadelle de Jébus, sur le territoire de la tribu de Benjamin, et il en fit Jérusalem. L'acropole de Sion fut alors nommée « la cité de David, » et il y transporta le siége de sa puissance, jusqu'alors fixé à Hébron.

Le grand nombre de héros qui entouraient David dès le début de son règne, et qui, pour la plupart, l'avaient accompagné dans ses courses vagabondes, faisait bien augurer de ses entreprises guerrières. L'histoire nous a conservé les noms d'une trentaine de ces héros, dont quelques-uns avaient fait des prodiges de valeur. Le plus célèbre est Joab, homme d'un caractère féroce mais d'une bravoure à toute épreuve, et doué des qualités qui font le capitaine.

La cour de David se fit remarquer aussi, dès son ori-

gine, par un certain luxe, qui contrastait avec la simplicité de Saül. David, dès qu'il fut maître de Jérusalem, s'y fit construire un magnifique palais, pour lequel Hiram, roi de Tyr, avec qui il avait contracté une intime alliance, lui envoya du bois de cèdre du Liban, ainsi que les ouvriers et les artistes nécessaires. Sous le rapport des femmes, il imita la coutume des autres souverains d'Orient. A Hébron déjà, le nombre de ses femmes légitimes, sans compter Michol longtemps séparée de lui, montait à six, dont l'une était la fille de Thalmaï, roi de Gessur en Syrie. Chacune d'elles lui avait donné un fils; Michol seule n'eut jamais d'enfants. Etabli à Jérusalem, David augmenta encore le nombre de ses femmes, et se fit un harem. Ce fut là une première infraction à la loi de Moïse; mais nous verrons plus tard ce roi, entraîné par l'amour des femmes, commettre des fautes bien plus graves encore.

A part cette faiblesse, contre laquelle la loi mosaïque n'élevait pas d'assez fortes digues, David se montra disposé à être un fidèle vassal de Jéhovah, dans le sens où Samuel, interprète du véritable esprit de la Loi, avait entendu le rôle de la royauté. Deux prophètes, disciples de Samuel, furent ses amis et ses conseillers intimes : l'un était Gad et l'autre Nathan. Ces deux hommes, inspirés de Dieu, se distinguèrent par le noble caractère et par la franchise avec laquelle ils reprochèrent au roi en toute occasion les fautes de sa vie privée ou publique; et le roi les écoutait toujours avec déférence.

III. — Le règne de David fut avant tout guerrier. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin du tribut que certains districts des tribus méridionales leur payaient encore; Gath et les bourgs de son territoire furent même conquis et réunis au royaume israélite. C'est alors que David fit enlever l'arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Cariathiarim, où elle était restée

déposée depuis les désastres du temps d'Héli, et la conduisit à Jérusalem, où il la fit entrer avec une procession solennelle, et la déposa dans le Tabernacle, installé sur l'acropole de Sion. Il eut dès lors la pensée d'y élever un temple magnifique et digne de Jéhovah; mais Nathan l'en détourna, lui révélant que la mission de construire le temple était réservée par la Providence à son successeur, et que lui, David, devait se consacrer entièrement aux choses de la guerre, pour asseoir définitivement la puissance d'Israël.

Il porta donc successivement ses armes contre les nations voisines. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Sobah, conduits par leur roi Hadadézer, furent vaincus à leur tour; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, et le roi de Hamath, ennemi du prince de Sobah, envoya son propre fils féliciter David de sa victoire. A l'autre extrémité du royaume, les Amalécites et les Iduméens furent taillés en pièces.

Une insulte faite aux ambassadeurs de David par Hanon, roi des Ammonites, amena une guerre qui paraît avoir été plus difficile. Hanon appela de Syrie des mercenaires, qui vinrent renforcer son armée; mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, voyant fuir leurs alliés, prirent la fuite à leur tour. Mais cette défaite provoqua une vaste coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David ne s'en effraya pas, et, marchant lui-même à la tête de son armée, il vainquit tous ses ennemis, se rendit maître des petits royaumes araméens de Damas, de Sobah, de Hamath, et subjugua les Iduméens orientaux, qui furent écrasés dans la Vallée des Salines. Par ces victoires, il étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. En même temps, au sud, il enlevait aux Iduméens orientaux les

« Beelzébub, le dieu d'Accaron? Allez dire à votre roi « qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est monté; « car il mourra. » Ce fut en effet ce qui arriva bientôt après, et comme Ochozias n'avait point de fils, son frère Joram lui succéda (896).

VIII. — Le nouveau roi d'Israël resserra l'alliance que son père avait conclue avec Josaphat et rejeta le culte de Baal, qu'avaient observé ses deux prédécesseurs, mais sans devenir néanmoins vraiment fidèle à la loi de Dieu. Joram ayant demandé le concours de Josaphat contre les Moabites rebelles, le roi de Juda répondit : « Ce qui « est à moi est à vous, mon peuple est votre peuple et « mes chevaux sont vos chevaux. » Aidés en outre par le roi des Iduméens, vassal de Josaphat, les deux alliés remportèrent une éclatante victoire sur les Moabites, dont le prince fut réduit à se jeter dans une place forte. Là le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola pour fléchir ses dieux son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui s'éloignèrent saisis d'horreur. Élisée, successeur d'Élie, s'était montré pour la première fois dans le camp à l'occasion de cette guerre, et y avait promis le succès aux armes combinées d'Israël et de Juda.

Quelques mois après, les Moabites ayant trouvé des alliés dans les Ammonites et étant parvenus à soulever les tribus iduméennes du mont Séïr, voulant aussi se venger sur Josaphat, qui avait secondé leur ennemi, firent subitement une invasion dans le pays de Juda et pénétrèrent jusqu'à Engaddi. Mais la division ayant éclaté pour un partage de butin entre les hordes indisciplinées des envahisseurs, il fut facile aux troupes de Juda de les mettre en pleine déroute et de les rejeter tous, en quatre jours, au-delà de la frontière.

Après cet événement, Josaphat régna encore cinq ou

six ans en paix, béni de ses sujets et respecté des peuples voisins. Dans les dernières années de son règne, son fils premier-né Joram, beau-frère du roi Joram d'Israël (car les deux royaumes hébraïques se trouvèrent alors avoir à leur tête des princes du même nom), participa aux affaires comme co-régent. Josaphat mourut à l'âge de soixante ans (889); son peuple, qu'il avait ramené aux vrais principes religieux et doté d'institutions utiles, devait fonder sur ses sept fils les plus belles espérances pour l'avenir ; mais bientôt elles s'évanouirent.

IX. — Joram, roi de Juda, oubliant les leçons de son père, et entraîné par sa femme Athalie dans la voie pernicieuse d'Achab et de Jézabel, débuta par le meurtre de ses six frères et de plusieurs grands personnages qui probablement avaient contrarié son penchant pour l'idolâtrie phénicienne. Aussi faible que cruel, il devint un objet de mépris pour ses sujets et ne sut point faire respecter son autorité au dehors. Les Iduméens se révoltèrent et se donnèrent un roi indépendant, après avoir assassiné le prince vassal de Juda. Joram alors marcha contre les rebelles et obtint un succès sur les frontières; mais il n'eut pas la force de reconquérir l'Idumée, qui resta indépendante. En même temps la ville sacerdotale de Libna, dans la plaine de Juda, refusa d'obéir à un roi impie. Des hordes arabes du midi envahirent la malheureuse Judée ; aidées par les Philistins, elles ravagèrent le pays et pillèrent les domaines du roi, dont les fils, à l'exception d'un seul, nommé Joachaz ou Ochozias, périrent dans le désordre.

Pendant ce temps, de graves dangers menaçaient la capitale du royaume d'Israël. La guerre s'était rallumée entre ce royaume et celui de Damas ; Ban-hidri vint mettre le siége devant Samarie, et la ville, étroitement bloquée par l'ennemi, se vit réduite à une si af-

quante hommes de Galaad, une conspiration contre Phacéias, qui fut assassiné dans son palais de Samarie (758). Après ce forfait, Phacée s'empara du trône. Le prophète Osée déroule devant nos yeux le sombre tableau de ce temps d'anarchie et de crimes. « Jéhovah, dit-il, plaide « avec les habitants du pays, car il n'y a dans le pays « ni vérité ni charité, ni connaissance de Dieu. Faux « serment, mensonge, meurtre, vol, adultère, tous ces « crimes se répandent et le sang vient se joindre au sang. « C'est pourquoi le pays sera en deuil, et tous ses habi- « tants seront anéantis, avec les animaux des champs et « les oiseaux du ciel, et jusqu'aux poissons de la mer, ils « périront tous... Ils sont tous échauffés comme un four, « et ils dévorent leurs juges : tous leurs rois tombent, « nul d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné « des rois sans moi ; ils ont élevé des princes sans que « je le susse ; de leur argent et de leur or, ils se sont « fait des idoles, afin qu'ils soient exterminés. »

A la fin de la première année de Phacée (758), Ozias, roi de Juda, mourut dans la maladrerie de Jérusalem, où il était relégué, à l'âge de soixante-huit ans et après un règne de cinquante-deux ans. Son fils, le régent Joathan, lui succéda dans le titre royal.

§ 12. — Intervention des Assyriens en Palestine. — Déclin du royaume d'Israël et chute de Samarie.

(758-720)

I. — Joathan, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, succéda à son père sur le trône de Juda, se distingua par son énergie et sa piété, et son règne fut un des plus heureux de la monarchie. La Bible lui reproche cependant d'avoir laissé subsister les *hauts-lieux* et permis que le

peuple y offrît des sacrifices. Aux fortifications élevées par son père il en ajouta d'autres pour prévenir les dangers qui menaçaient le pays. Il restaura le Temple et éleva d'importantes constructions à Jérusalem. Il combattit avec succès les Ammonites et les força de payer pendant trois ans un tribut considérable. Phacée, roi d'Israël, craignant l'invasion des Assyriens, avait fait alliance avec Rasin, roi de Damas. Les deux princes formèrent le projet de renverser du trône la dynastie de David, et d'installer comme roi à Jérusalem un certain Ben-Tabeël, leur créature, probablement afin de pouvoir opposer aux Assyriens une force plus compacte; mais les sages mesures de Joathan ne leur permirent pas de mettre ce projet à exécution. Malheureusement Joathan mourut après seize ans de règne, à peine âgé de quarante-deux ans (741).

II. — Son fils et successeur Achaz, jeune homme de vingt et quelques années, ne possédait aucune des qualités paternelles. Il encouragea par son propre exemple l'idolâtrie phénicienne; il fit élever des statues de Baal, et alla jusqu'à prendre part à l'abominable culte de Moloch, en faisant passer par le feu un de ses enfants dans la vallée de Hinnom. Faible et craintif, il ne put tenir en respect ses dangereux voisins; dès les premiers temps de son règne, Phacée et Rasin envahirent le pays de Juda, et Jérusalem fut menacée d'un siége. Achaz résolut de se jeter dans les bras du roi d'Assyrie et d'acheter son secours par un honteux tribut. Le prophète Isaïe essaya en vain de l'en détourner par ses conseils et par ses menaces.

Le danger s'éloigna de Jérusalem même, mais Phacée et Rasin firent subir de sérieux échecs aux troupes d'Achaz. Réalisant alors son projet antipatriotique, le roi de Juda appela à son secours Teglathphalasar II, roi d'Assyrie, dont il acheta la protection

9.

l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient contre le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, et qu'ils rendaient un culte à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sous tous les arbres touffus; ils y brûlaient de l'encens sur les autels, ils adoraient les astres du ciel, ils servaient Baal, ils faisaient passer par les flammes leurs fils et leurs filles, et pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot ils commettaient toutes sortes d'abominations devant le Seigneur. » C'est en vain que les prophètes avaient multiplié les avertissements; Israël était demeuré sourd à toutes les menaces, et l'invasion même du roi d'Assyrie, traînant une partie de la population en captivité, n'avait pas amené le reste à résipiscence. Aussi le jour des châtiments divins était-il arrivé.

Osée, l'assassin de Phacée, était enfin parvenu à monter sur le trône, trois ans avant l'avénement d'Ezéchias (730); il était vassal du roi d'Assyrie et payait un tribut à Salmanassar VI, successeur de Teglathphalasar. Nous savons par les discours des prophètes de cette époque que, dans le royaume d'Israël comme dans celui de Juda, il y avait alors beaucoup de partisans d'une alliance avec l'Égypte, qui se trouvait gouvernée par le belliqueux conquérant éthiopien Schabak, le Sua de la Bible, qui seule était capable d'opposer une digue aux envahissements de l'Assyrie et qui était intéressée elle-même à éloigner de ses frontières une puissance dont la soif de domination extérieure ne paraissait pas devoir se borner à l'Asie. Les prophètes se méfiaient d'une telle alliance et la désapprouvaient avec énergie. Le roi Osée crut cependant y trouver son salut. Il signa un traité avec Schabak, et aussitôt refusa le tribut au roi d'Assyrie. Salmanassar, à cette nouvelle, fondit comme la

foudre sur le pays d'Israël, saisit Osée et le jeta en prison, occupa toute la contrée, et vint mettre le siège devant Samarie, la capitale, où s'était retranchée la turbulente et guerrière aristocratie éphraïmite (722). Samarie opposa aux attaques de l'ennemi une résistance opiniâtre, et bientôt le siége, se relâchant du côté des Assyriens, tourna en blocus. De graves événements étaient en effet survenus à Ninive; Salmanassar était mort et Sargin avait usurpé le pouvoir. Enfin, dans la troisième année du siége, le nouveau roi vint en personne devant Samarie; il reprit les opérations avec vigueur et le dernier boulevard de l'indépendance d'Israël fut emporté (720). Selon le principe constamment suivi par les conquérants assyriens de cette époque, tous les principaux habitants qui pouvaient donner quelque sujet de crainte, notamment les riches et les guerriers, furent forcés d'émigrer, et le pays conquis fut repeuplé successivement, sous Sargin et ses successeurs, par différentes peuplades de la vaste monarchie assyrienne, tirées principalement de la Chaldée.

Au moment où le royaume d'Israël tombait ainsi victime de ses luttes intestines, de ses fréquentes révolutions militaires et d'une politique faussement dirigée, le pays de Juda se ranimait d'une vie nouvelle sous le roi Ézéchias. Là, malgré les écarts de plusieurs rois et d'une partie du peuple, le sanctuaire central et la dynastie de David avaient toujours empêché les débordements de l'irréligion et des passions politiques, qui furent si funestes à Israël. Les prophètes étaient mieux écoutés; les prêtres exerçaient une grande influence, et l'État et la dynastie leur avaient dû le salut aux funestes jours d'Athalie. Israël n'avait eu que quelques jours d'éclat et de bonheur sous le roi Jéroboam II, tandis que Juda avait joui de nombreuses années de gloire et de prospérité sous les règnes heureux d'Asa, de Josaphat et d'Ozias. En outre, la position géographique de Juda était des plus

lettres à Jérusalem, et contre lesquels Jérémie avait toutes les peines du monde à réagir dans l'esprit des prêtres et du peuple.

La quatrième année du règne de Sédécias (595), des ambassadeurs des rois d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon vinrent à Jérusalem ; il s'agissait d'un vaste complot à organiser contre l'oppresseur commun. Jérémie, effrayé des conséquences de ces conciliabules et prêchant de ses actes comme de ses paroles, envoya à chacun des ambassadeurs un joug de bois, emblème de la servitude babylonienne, pour leur dire que tous les peuples à l'entour devaient supporter patiemment cette servitude jusqu'à ce que la puissante Babylone à son tour vît arriver son heure suprême, ce qui ne tarderait pas beaucoup. Lui-même se montra dans les parvis du Temple, portant le joug sur les épaules. Les discours de Jérémie parvinrent à détourner pour quelque temps Sédécias de ses projets imprudents de révolte, et le roi se rendit de sa personne à Babylone pour rendre hommage à son suzerain et pour dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir conçus sur sa fidélité.

VI. — Mais Sédécias ne conserva pas longtemps les dispositions pacifiques que le prophète était parvenu à lui inspirer. Entraîné par la fausse politique de ses conseillers, que tous les prophètes depuis Isaïe combattaient, il entama des négociations avec l'Egypte, où régnait alors Ouahprahet, l'Ophra de la Bible, l'Apriès des écrivains grecs. Celui-ci ayant promis son secours à Sédécias, le roi de Juda se crut assez fort pour briser le joug babylonien, qu'il avait supporté huit ans ; il refusa donc le tribut. Les Chaldéens envahirent de nouveau le royaume de Juda, en 590, et occupèrent tout le pays à l'exception des villes fortes de Lachis et de Jérusalem, qui, comptant sur la prochaine arrivée des troupes égyptiennes, se préparèrent à la résistance. Le siége de Jé-

rusalem commença dans les premiers jours de janvier 589. Jérémie, interrogé au nom du roi par le prêtre Séphanias, répondit par une prophétie sinistre. Prévoyant que la ville serait forcée de se rendre tôt ou tard, il insista de nouveau pour que le roi réparât sa faute envers Nabuchodonosor par une soumission volontaire, lui faisant espérer qu'en ce cas il pourrait un jour mourir en paix et reposer dans le tombeau de ses ancêtres; mais il ne fut pas écouté. Pour augmenter le nombre des combattants et se rattacher le peuple, mécontent de le voir soumis à l'influence exclusive de l'aristocratie, Sédécias se souvint de la loi mosaïque, fort peu observée pendant toute la période des rois, qui ne permettait pas de détenir un Hébreu en esclavage plus de six ans; il ordonna de la mettre en pratique et de rendre la liberté à tous les esclaves israélites.

VII. — Sur ces entrefaites, les troupes égyptiennes entrèrent en Judée pour attaquer les Chaldéens, et ceux-ci levèrent le siége de Jérusalem pour aller au devant des ennemis. Alors le roi et les grands, se croyant délivrés de tout danger, révoquèrent la mesure relative aux esclaves et voulurent ressaisir ceux auxquels ils avaient donné la liberté. L'indignation de Jérémie à ce spectacle ne connut plus de bornes. « Puisque, dit-il, vous « avez refusé la liberté à votre prochain, Jéhovah don- « nera la liberté au glaive, à la peste et à la famine, « qui vous rendront l'effroi de tous les royaumes de la « terre. Sédécias et ses grands tomberont aux mains de « leurs ennemis, les Babyloniens, qui prendront Jéru- « salem, la brûleront, et toutes les villes de Juda seront « dévastées. »

Mais bientôt, conformément aux prédictions de Jérémie, les Egyptiens s'étant retirés presque sans combattre, les Chaldéens vinrent reprendre le siége de Jérusalem, qu'ils poussèrent avec plus de vigueur qu'au-

« Héliopolis et leur chef Apépi dans Avaris... Le roi « Apépi se choisit le dieu Soutekh comme seigneur, et « ne fut pas serviteur d'aucun autre dieu existant dans « le pays entier... Il lui bâtit un temple en bon travail « durant à toujours. » La chronique montre ensuite le Pasteur Apépi apprenant que le prince de la Thébaïde Tiaaken refuse de reconnaître son dieu Soutekh et de l'adorer, ce qui était une déclaration formelle de rejet de la suzeraineté jusqu'alors acceptée. Apépi s'indigne et envoie une sommation à son vassal rebelle. Tiaaken y répond avec mépris, alors on fait des armements des deux côtés, et bientôt la guerre s'engage.

II. — Elle fut longue et sanglante, et sans doute marquée par bien des péripéties que nous ignorons. Elle remplit la fin du pouvoir de Tiaaken, le règne entier de Kamès, qui paraît, du reste, avoir été fort court, et une grande partie de celui de son fils Ahmès, l'Amosis des listes de Manéthon ; ce n'est que sous ce dernier prince qu'elle se termina. La lutte avait dû présenter des alternatives de succès et de revers, mais les Égyptiens y avaient gagné pied à pied le territoire occupé par les envahisseurs. « A la fin, » dit Manéthon dans un fragment qui nous a été encore conservé par Josèphe, « les Pasteurs, vaincus, furent chassés du reste de l'Egypte et « renfermés dans un terrain de dix mille aroures (mesure de superficie), nommé Avaris. Ce terrain avait été « entouré par les Pasteurs d'un mur haut et solide, pour « y garder en sûreté leurs richesses et leur butin. Le fils « du roi essaya de prendre la ville par force et l'assiégea « avec 480,000 hommes ; mais, désespérant d'y réussir, « il traita à ces conditions : que les ennemis abandonneraient l'Egypte et se retireraient en sûreté, où ils « voudraient. Ils se retirèrent donc, emportant leurs « biens ; leur nombre montait à 240,000, et ils prirent « par le désert la route de Syrie. Mais craignant la

« puissance des Assyriens, alors dominateurs de l'Asie, « ils s'arrêtèrent dans le pays qu'on nomme aujourd'hui Judée. »

Ici encore l'autorité de Manéthon est appuyée, non pour tous les détails, il est vrai, mais pour l'ensemble des faits, par le témoignage des monuments et spécialement par l'inscription funéraire d'un officier supérieur égyptien, Ahmès, chef des nautoniers, qui prit part à la guerre de délivrance. Cette inscription, d'un prix extrême pour l'histoire, raconte toute la vie du personnage ; elle a été l'objet des études particulièrement approfondies de notre éminent égyptologue, M. de Rougé. « Lorsque je suis né dans la forteresse d'Ilithyia « (dans la Haute-Egypte), dit le défunt Ahmès dans son « épitaphe, mon père était lieutenant du feu roi Tiaa- « ken... Je fis le lieutenant tour à tour avec lui dans le « vaisseau nommé *le Veau,* au temps du feu roi Ahmès... « J'allai à la flotte du nord pour combattre. J'avais le « service d'accompagner le souverain lorsqu'il monta « sur son char. Et l'on assiégea la forteresse de Tanis « (Avaris), et je combattis sur mes jambes devant Sa « Majesté. Voici que je passai sur le vaisseau nommé « *l'Intronisation à Memphis.* On livra un combat naval « sur l'eau qui porte le nom d'eau de Tanis (le lac Men- « zaleh)... La louange du roi me fut accordée et je reçus « le collier d'or pour la bravoure... Le combat se fit « dans la partie sud de la forteresse... On prit la forte- « resse de Tanis, et j'en enlevai un homme et deux « femmes, en tout trois têtes, que Sa Majesté m'accorda « comme esclaves. » La capitale des Pasteurs une fois enlevée, le gros de la nation passa l'isthme et se réfugia en Asie, où il rejoignit ses frères, les Chananéens de la Palestine. Aux autres, Ahmès permit de garder, pour les cultiver, une partie des terres dont leurs ancêtres s'étaient emparés. Ils formèrent dans l'orient de la Basse-Egypte une colonie étrangère, tolérée au même titre

ou Retennou, qui s'étendait au-delà du fleuve et embrassait également toute la Mésopotamie (Naharaïna). Ce que nous avons dit plus haut des Kouschites peut se répéter de cette confédération. Les Rotennou n'ont ni territoire bien défini, ni unité de race bien constante. Ils possèdent déjà des villes puissantes comme Ninive et Babylone, mais plusieurs tribus sont encore errantes sur les limites indécises de la confédération. Leur nom vient de la ville de Resen, qui paraît avoir été la plus ancienne et originairement la plus importante ville de l'Assyrie. Le noyau de la confédération des Rotennou était formé par la nation sémitique des Assyro-Chaldéens, qui ne formait pas alors une monarchie compacte, mais une réunion de petites principautés ayant chacune son souverain et rattachées entre elles par un lien dont la nature nous échappe. Le premier grand empire chaldéen, fondé quatre siècles auparavant, et qui avait englobé sous son autorité tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre, achevait en effet à ce moment d'expirer, et les derniers descendants de ses rois, relégués à Babylone et peut-être même à Arach, leur premier berceau, n'étaient plus que de simples membres de la confédération des Rotennou. Aux Assyro-Chaldéens, qui la dirigeaient, la confédération joignait les Araméens en deçà et au delà de l'Euphrate, que l'histoire montre toujours en sympathie et en intime liaison avec l'Assyrie.

Les montagnes au nord de la Mésopotamie étaient habitées par les Remenen ou Arméniens, de race japhétique. Enfin, à l'ouest des Rotennou, dans la vallée de l'Oronte et le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, celle des nations chananéennes qui paraît avoir été toujours la plus virile et la plus puissante, les Khètas ou Héthéens, dont une petite fraction était demeurée en Palestine auprès de Hébron, avaient fondé un empire guerrier et redoutable, une monarchie fortement centralisée.

C'est là qu'ils habitaient encore au temps de Salomon, lorsque ce prince s'alliait avec eux et épousait la fille de leur roi. Mais la puissance du royame des Héthéens ne paraît pas avoir été encore sous la XVIII[e] dynastie assez florissante pour donner ombrage aux Egyptiens, et ce n'est que sous la dynastie suivante que nous les voyons prendre un grand rôle dans les affaires de l'Asie occidentale.

III. — Le premier successeur d'Ahmès fut Amenhotep (sérénité d'Ammon), nommé Aménophis par les Grecs. Sous son règne les Schasou du désert furent soumis, autant du moins que des Bédouins peuvent l'être, car presque tous les autres rois, même les plus puissants, durent envoyer des expéditions châtier de temps en temps leurs brigandages. La conquête du pays de Chanaan fit aussi de grands progrès pendant ce règne, où les troupes égyptiennes furent occupées presque constamment à réduire les bicoques des roitelets de la Palestine. Les Pharaons ne changèrent pas, du reste, l'organisation de ce pays et n'en supprimèrent pas les petites principautés; ils se bornèrent à imposer à chacune d'elle leur suprématie, à leur faire payer tribut et à faire fournir à leurs rois le service militaire. L'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautoniers, à laquelle nous avons emprunté déjà plusieurs citations, relate une autre guerre d'Amenhotep I[er], dirigée cette fois vers le sud. « J'ai conduit, dit-il, le vaisseau du roi « Amenhotep lorsqu'il fit l'expédition contre l'Éthiopie, « pour élargir les frontières de l'Egypte. Sa Majesté en- « leva captif le chef montagnard au milieu de ses guer- « riers. »

IV.—Thoutmès I[er] (appelé Thouthmosis dans les transcriptions grecques de Manéthon) monta ensuite sur le trône. Il poursuivit les succès de son prédécesseur en

croyant sans doute que le jeune roi, privé des conseils de l'expérience de sa sœur Hatasou, ne saurait pas les réduire. Bien plus, une formidable insurrection, fomentée et soutenue par eux, avait mis les armes aux mains des Chananéens de la Palestine, dont les petits princes s'étaient groupés dans un effort commun contre la domination pharaonique. A peine quelques places fortes, comme Gaza, étaient-elles restées aux Egyptiens dans cette contrée. L'année 22 fut surtout occupée en préparatifs, et l'on s'y borna au siége de quelques places fortes du midi de la Palestine, attribuées plus tard à la tribu de Siméon, et par la prise desquelles le prince rétablit les communications par terre entre l'Egypte et Gaza. Ce fut cette dernière ville qui fut choisie comme base des grandes opérations de l'année suivante.

Au printemps de l'an 23, le 3 ou le 4 du mois de pachons [1], le roi se trouvait de sa personne à Gaza et prenait le commandement des troupes. Le 5, une forteresse voisine était obligée de se rendre, et Thoutmès se portait aussitôt en avant. Il apprit le 16 que les princes syriens et chananéens confédérés contre lui, sous la conduite du roi de Kadesch, étaient en marche et concentraient leurs forces à Mageddo, dans la plaine d'Esdrelon, champ de bataille où maintes fois s'est décidé le sort de la Syrie. Rejetant le conseil de suivre un chemin plus long pour tourner les montagnes qui le séparaient de l'ennemi et éviter le danger de l'aborder de front, le pharaon marcha droit aux confédérés et campa le 19 sur les premiers escarpements, à l'entrée d'un col difficile, où l'on n'avait pas eu le soin de le prévenir avec des

1 Le 1er pachons, régulièrement et théoriquement, était censé correspondre au solstice d'été, ce qui eut lieu effectivement en 1785 et en 280 avant Jésus-Christ; mais l'année égyptienne étant de 365 jours, sans années bissextiles, on perdait 97 jours en 400 ans sur l'année vraie, et, sous Thoutmès III, le 1er pachons tombait vers le milieu de mai.

forces assez nombreuses ; il le franchit malgré tous les obstacles, et le 20 il était avec ses troupes sur les bords du ruisseau de Kina, qui sépara plus tard les tribus de Manassé et d'Ephraïm et qui traverse la plaine au sud de Mageddo. Les annales de Karnak contiennent à cet endroit une courte proclamation adressée par le pharaon à ses troupes, à la veille d'engager la bataille.

Le 21 pachons, à l'aube du jour, il disposa son armée pour l'attaque, appuyant sa droite au ruisseau de Kina et étendant sa gauche jusqu'au nord-ouest de Mageddo : Thoutmès commandait en personne le centre de sa ligne. L'énumération des contingents que lui opposaient les ennemis comprend toutes les villes importantes de la Palestine et des provinces araméennes situées entre l'Anti-Liban et l'Euphrate. Dès le premier choc, les Asiatiques culbutés s'enfuirent vers Mageddo ; mais les défenseurs de la place, saisis d'effroi, avaient fermé leurs portes, et les chefs furent obligés de se faire hisser sur les remparts à l'aide de cordes pour échapper à la poursuite des Egyptiens. Les nombres très-modérés que le texte nous donne pour les morts des ennemis et les captifs faits dans la bataille annoncent un esprit de véracité qui rehausse fort l'intérêt de ce récit. 83 morts et 340 prisonniers sont seulement comptés pour le jour de la bataille de Mageddo. La poursuite avait cependant été vive, car le texte dit qu'au moment où les chefs ennemis gagnaient la forteresse, « les guerriers de Sa Majesté ne « firent pas même attention à saisir le butin qu'ils lais- « saient tomber. » Le petit nombre des morts peut s'expliquer par le voisinage des montagnes, où le mouvement des Egyptiens refoula les vaincus ; chez les anciens, à cause de leurs armes défensives et des conditions dans lesquelles on combattait, la déroute était beaucoup plus meurtrière que la bataille. Mais la prise de 2,132 chevaux et de 924 chars de guerre, ainsi que les chiffres très-considérables du butin, attestent l'en-

polis des Grecs, auprès des Lacs-Amers. Le pharaon les battit sans peine, les rejeta dans le désert, et, les y poursuivant, força leurs tribus à rentrer dans l'obéissance.

L'année suivante, Séti se rendit de sa personne en Syrie à la tête d'une très-nombreuse armée. Il ne paraît pas avoir rencontré de résistance en Palestine, où tous les petits princes chananéens se hâtèrent de lui apporter leurs tributs et de fournir des contingents à ses troupes. Marchant droit au danger le plus menaçant, au lieu de se diriger immédiatement vers l'Euphrate comme ses prédécesseurs, il se porta contre les Khétas et assaillit la frontière méridionale de leur pays. La guerre de ce côté fut longue et acharnée, et il ne semble pas que les Égyptiens soient parvenus à pénétrer bien avant sur le territoire ennemi. Cependant, Séti finit par enlever d'assaut la principale forteresse qui couvrait le pays des Khétas, Kadesch, clef de toute la vallée de l'Oronte ; elle n'était pas occupée par les Héthéens proprement dits, mais par une autre tribu de la race de Chanaan, vassale de leur roi : les Amorrhéens, frères de la nation du même nom, que les Hébreux rencontrèrent un peu plus tard dans la Palestine. Après ce succès, un traité de paix intervint entre Séti et les Khétas, traité par lequel ces derniers conservèrent leurs possessions intactes, même Kadesch qui leur fut rendue, mais s'engagèrent à ne plus attaquer les provinces égyptiennes, à ne plus y fomenter de rébellions contre l'autorité du pharaon et à laisser celui-ci combattre et réduire en toute liberté les nations, alors révoltées, qui avaient obéi à ses prédécesseurs et qu'il regardait toujours comme ses sujets.

Rassuré de ce côté, Séti se retourna contre les Rotennou, qui ne reconnaissaient plus la suprématie égyptienne et avaient cessé de payer le tribut. Ceux d'entre le Liban et l'Euphrate, c'est-à-dire les Araméens, furent facilement subjugués. Les Rotennou d'au-delà de l'Euphrate donnèrent plus de peine au conquérant égyptien;

mais quelques grandes batailles amenèrent la soumission complète de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de la Chaldée; Séti reçut les chefs de Ninive, de Babylone et de Singar. Une dernière campagne, dirigée dans les montagnes de l'Arménie, rétablit la domination du pharaon sur cette contrée. Toutes les conquêtes territoriales de Thoutmès III se trouvaient recouvrées et l'empire asiatique de l'Egypte complétement reconstitué.

En revanche, Séti Ier ne paraît pas avoir fait aucun effort pour reprendre les conquêtes maritimes de Thoutmès. Aucun indice ne permet de supposer qu'il ait eu sur la Méditerranée une flotte considérable et qu'il ait cherché à rétablir sa domination sur les îles, perdues pendant les troubles de la fin de la XVIIIe dynastie. Il est vrai que de ce côté venait de se former une puissance redoutable, que nous verrons bientôt se mesurer avec les rois d'Egypte, celle de la marine des Pélasges, qui ne paraît pas avoir encore existé sous Thoutmès III.

V — Du côté du sud, les troubles religieux et politiques n'avaient aucunement ébranlé la paisible possession de l'Ethiopie par les Pharaons. Séti n'eut donc aucune entreprise bien sérieuse à tourner de ce côté. Il se borna à lancer de temps à autre, comme ses prédécesseurs, quelques expéditions, autant de chasse aux esclaves que de guerre, contre les populations à demi barbares limitrophes de l'Ethiopie, et en particulier contre les nègres. Dans les sculptures d'un temple construit vers les frontières de la Nubie, à l'est du lieu nommé présentement Radesieh, ce prince est représenté tenant par la chevelure un groupe de prisonniers noirs; c'est une représentation destinée à exprimer avec énergie que leurs tribus étaient réduites à sa discrétion.

Sur la frontière nord-ouest de l'Egypte, Séti réprima les menaces des Libyens et envoya quelques expéditions heureuses sur leur territoire. Enfin, il reforma la flotte

de l'oppression et qui se croient le plus en état de s'affranchir par les armes. L'avénement de Rhamsès à la place de son père Séti, qui venait de mourir, se passa sans encombre en Asie. Le nouveau prince fut paisiblement reconnu jusque dans la Mésopotamie, et une inscription de la deuxième année de son règne dit que ses ordres y étaient alors fidèlement obéis. Mais les choses ne se passèrent pas de même sur le Haut-Nil. Le midi de l'Ethiopie se souleva, et avec une partie des Ethiopiens toutes les tribus nègres soumises au sceptre des pharaons. Il fallut une guerre assez longue, sanglante et acharnée pour rétablir les choses dans l'ordre antérieur et dompter les rebelles. Les murs des temples souterrains d'Ibsamboul et de Beit-Oually en Nubie sont couverts de grands tableaux sculptés et peints qui représentent les victoires remportées par les vice-rois d'Ethiopie sur les vassaux révoltés du Haut-Nil. On voit Rhamsès figurer en personne dans quelques-uns de ces tableaux, et en effet, pour encourager son armée, il dut paraître lui-même au milieu d'elle dans une campagne au sud de l'Ethiopie, pendant la deuxième ou la troisième année de son règne.

IV. — Les embarras causés par cette révolte des populations du Haut-Nil, en attirant pendant quelques années vers le sud l'attention et les forces militaires du gouvernement égyptien, parurent aux Khétas ou Héthéens, qui désormais jouaient le premier rôle dans les affaires de l'Asie occidentale, fournir l'occasion favorable pour recommencer la guerre et provoquer un soulèvement général des provinces asiatiques ramenées une première fois à l'obéissance par Séti. L'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Aramée se révoltèrent à la fois et chassèrent les garnisons égyptiennes. Les Khétas se mirent à la tête du mouvement et groupèrent autour d'eux une confédération nombreuse autant que

redoutable, composée non-seulement des nations révoltées, mais aussi de la plupart de celles de l'Asie Mineure, qui redoutaient l'accroissement de la puissance pharaonique, et avaient déjà senti le poids de ses armes par mer, sous le règne de Thoutmès III. Une grande armée se réunit dans la Syrie septentrionale, menaçant à la fois la Palestine, où déjà des révoltes partielles éclataient parmi les petits princes chananéens auxquels avait été laissé le gouvernement des différentes villes, et la frontière de l'Egypte elle-même. Les monuments du règne de Rhamsès nous ont conservé les noms des douze états dont les troupes coalisées formaient cette armée. C'étaient d'abord les Khétas ou Héthéens, avec le royaume de Kadesch ou des Amorrhéens septentrionaux, et les Gergéséens de la Pérée (habitants du pays actuel de Djerasch), tous issus de la race de Chanaan, et les Phéniciens d'Aradus, seuls infidèles à la monarchie égyptienne pour laquelle tenaient toujours ceux de Byblos et de Sidon; les populations Araméennes y étaient représentées par les états de Helbon (Alep), de Karkemisch, où Thoutmès III avait bâti sa forteresse pour assurer le passage de l'Euphrate; de Katti, dont il est aussi question dans la Bible, mais dont on ignore la position précise; d'Aloun, ville qui appartint plus tard à la tribu de Dan; de Gadara dans la Cœlésyrie, d'Anaoukas, la principale cité des Rotennou d'en-deçà de l'Euphrate, et de Gazonatan, localité dont le site exact est encore à déterminer. La Mésopotamie, désignée ici commme toujours par le nom de Naharaïn, avait fourni de très-nombreux contingents. Enfin les peuples de l'Asie Mineure qui avaient envoyé des soldats à l'armée commandée par Maoutnour, roi des Héthéens, étaient les Mysiens, les Lyciens, les Pisidiens, les Dardaniens de Troie et une dernière nation appelée Mouschanet dans les textes égyptiens, qui pourrait bien correspondre aux Mosynœques de la géographie classique.

lâcheté que leur a adressé leur souverain ; ils brûlent d'effacer leur honte de la veille. Bientôt l'armée des Héthéens est enfoncée, l'élite de leurs soldats tombe sous les coups des *enfants du Soleil*. Rhamsès renouvelle encore une fois les prodiges de sa valeur. « Le « grand lion qui marchait auprès de ses chevaux com- « battait avec lui : la fureur enflammait tous ses mem- « bres, et quiconque s'approchait tombait renversé. Le « roi s'emparait d'eux et les tuait sans qu'aucun pût « échapper. Taillés en pièces devant ses coursiers, leurs « cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau « de débris sanglants. »

Le roi des Khétas, voyant la fleur de son armée détruite et le reste fuyant de tous côtés, se résigne à se soumettre au roi d'Égypte et à lui demander l'*aman*, pour nous servir de l'expression moderne des Arabes. Il envoie un parlementaire qui s'adresse au pharaon. « Fils du Soleil...... que l'Égypte et le peuple de Khéta « soient esclaves sous tes pieds : Ra t'a accordé leur « domination..... Tu peux massacrer tes esclaves, ils « sont en ton pouvoir ; aucun d'eux ne résistera. Tu es « arrivé d'hier et tu en as tué un nombre infini ; tu viens « aujourd'hui, ne continue pas le massacre..... Nous « sommes couchés à terre, prêts à exécuter tes ordres; « ô roi vaillant ! l'honneur des guerriers : accorde-nous « les souffles de la vie. »

Le roi consulte ses principaux officiers sur le message du chef des Khétas et sur la réponse à y faire. D'après leur avis unanime, satisfait de l'éclat donné à ses armes par la double victoire qu'il a remportée, et ne voulant pas pousser à bout ses belliqueux adversaires, Rhamsès fait la paix, et, reprenant la route du midi, se dirige vers l'Égypte avec ses compagnons de gloire. Il entre en triomphe dans sa capitale, et le dieu Ammon l'accueille dans son sanctuaire, en lui disant : « Salut à « toi, notre fils chéri, Rhamsès. Nous t'accordons des

« périodes d'années innombrables. Reste à jamais sur « le trône de ton père Ammon, et que les barbares « soient écrasés sous tes sandales. »

Sans doute il est impossible de prendre à la lettre cette poésie de cour, qui attribue au bras de Rhamsès des exploits fabuleux et impossibles par leur grandeur même. Mais ce qui paraît en ressortir, c'est qu'auprès de Kadesch, Rhamsès, tombé dans une embuscade, fut abandonné d'une partie de ceux qui l'accompagnaient, et qu'avec une faible escorte il soutint ou prévint par des charges impétueuses le premier choc des Khétas, en sorte que l'armée eut le temps d'accourir pour le tirer du péril : au moment des événements on exagère sans doute, surtout quand on est poëte et courtisan ; il est difficile de tout inventer dans un événement.

VI. — Mais où le poëte avait certainement exagéré, et s'était trop hâté de chanter victoire, c'était en annonçant une soumission complète et définitive des Khétas et de leurs alliés. Le faisceau de la confédération n'avait aucunement été rompu ; Rhamsès s'était contenté d'une soumission nominale des chefs et d'une demande d'*aman*, faite après la bataille de Kadesch, et aussitôt il était retourné en Égypte, sans aller de sa personne dans les provinces de l'Aramée et de la Mésopotamie, sans y relever les forteresses, y laisser des garnisons et y exiger les tributs à la tête de son armée. Aussi la prétendue paix conclue dans l'an 5 ne fut-elle en réalité qu'une trève très-courte. Deux ans après, c'est-à-dire l'année même où Pentaour écrivait son épopée sur la prouesse du fils de Séti, Maournout, roi des Khétas, étant mort et ayant eu pour successeur son frère Khétasar, la guerre recommença plus acharnée que jamais. Elle dura quatorze années entières, sans trève ni interruption. Nous n'avons malheureusement que peu de détails sur les événements successifs qui la marquèrent ; mais nous

deux ou plusieurs monarques à la fois. Mais ce n'est pas tout. Le pharaon était si bien homme et dieu, il réunissait en lui si véritablement les deux natures dans l'opinion des Égyptiens, qu'il s'adressait à lui-même un culte. Divers monuments figurent le prince présentant des offrandes à sa propre image, à son propre nom.

On comprend quel prestige une pareille exaltation de la royauté devait donner en Égypte à la puissance souveraine. Cette puissance, déjà si grande chez les peuples de l'Asie voisins de cette contrée, prenait le caractère d'une véritable idolâtrie. Les Égyptiens n'étaient à l'égard de leur roi que des esclaves tremblants, obligés par la religion même d'exécuter aveuglément ses ordres; les plus hauts et les plus puissants fonctionnaires ne constituaient que l'humble domesticité du pharaon. Les plus insignifiantes faveurs de celui-ci à leur égard sont mentionnées dans leurs épitaphes comme leurs titres de gloire les plus éclatants. L'un, par exemple, a été autorisé à toucher les genoux du roi et dispensé de se prosterner jusqu'à terre devant lui; l'autre a obtenu le privilége de garder ses sandales dans le palais du prince. Pour s'accommoder d'un semblable régime, pour consentir à s'annuler complétement comme individu et à n'être que le docile ouvrier de la gloire du maître, il fallait que l'Egyptien, comme l'ont été presque tous les peuples de l'Orient, fût totalement dépourvu de ce sentiment d'indépendance, de dignité personnelle, qui est la force et le titre de noblesse des nations modernes et perce déjà chez les Grecs et les Romains; mais pour que ce régime ait duré tant de siècles sans se modifier notablement, il a fallu aussi que l'Egyptien fût profondément pénétré de l'idée que le gouvernement auquel il était soumis émanait de la volonté divine. Une vive foi religieuse dévoyée dans ce sens dégradant pouvait seule lui inspirer la résignation nécessaire à sa condition servile.

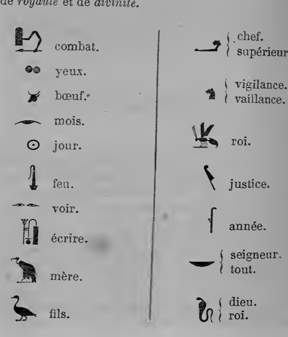
II. — Autour d'un roi-dieu, l'étiquette ne pouvait manquer d'être rigoureuse. Non-seulement tous les actes de la vie publique des rois, mais aussi ceux de leur vie privée et journalière, étaient réglés d'une manière invariable. Éveillé dès le matin, le roi devait d'abord recevoir et lire les lettres qui lui étaient envoyées de toutes parts, afin de prendre une exacte connaissance de ce qui se passait dans son empire. Ensuite, après s'être baigné et revêtu des insignes de la royauté, il offrait un sacrifice aux dieux. Les victimes étaient amenées à l'autel; le grand-prêtre se tenait près du roi, lui servant d'assistant, et, en présence du peuple, il suppliait à haute voix les dieux de conserver au prince la santé et les autres biens. En même temps il énumérait les vertus du roi, parlait de sa piété envers les dieux et de sa douceur envers les hommes. Il le représentait tempérant, magnanime, ennemi du mensonge, aimant à faire le bien, etc. En un mot, toutes les vertus, toutes les qualités lui étaient attribuées, et nulle part plus qu'en Égypte ne régnait le principe que « le roi ne peut mal « faire. »

Quant à ce qui est des assemblées populaires pour juger les rois après leur mort, dont parlent plusieurs auteurs grecs, c'est un pur et simple roman. Le roi mort était aussi bien dieu que le roi vivant. S'il y a eu dans la série des annales égyptiennes quelques rois privés de sépulture et dont les noms ont été effacés sur les monuments, ce n'a pas été par suite d'un jugement populaire, mais bien par l'ordre d'un autre roi qui voulait traiter son rival en usurpateur.

III. — L'administration de l'Egypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête des Perses, était aux mains d'une bureaucratie puissante, nombreuse, savamment constituée, avec une hiérarchie à laquelle les pays les plus bureaucratiques du monde moderne n'ont rien

cet insecte est soumis à un gouvernement régulier et en apparence monarchique.

4° Par *énigmes*, en employant, pour exprimer une idée, l'image d'un objet physique n'ayant que des rapports très-cachés, excessivement éloignés, souvent même de pure convention, avec l'objet de l'idée à noter. D'après cette méthode, fort vague de sa nature, une plume d'autruche signifiait la *justice*, parce que, disait-on, toutes les plumes de cet oiseau sont égales; un rameau de palmier représentait l'*année*, parce qu'on supposait que cet arbre poussait douze rameaux par an, un dans chaque mois; une corbeille tressée en joncs était le symbole des idées de *seigneur* et de *totalité;* le serpent uræus de celles de *royauté* et de *divinité*.



V. — Outre les hiéroglyphes proprement dits, dont nous avons essayé de faire comprendre la nature, les Égyptiens avaient une écriture cursive, à laquelle on a donné, d'après les Grecs, le nom tout à fait inexact d'*hiératique*. Les caractères en sont une abréviation plus ou moins altérée des hiéroglyphes. C'est dans ce système que sont écrits presque tous les *livres* sur papyrus que nous possédons aujourd'hui, ainsi que les registres de comptes et les contrats du temps de la XVIIIe et de la XIXe dynastie. Enfin, au VIIe siècle avant Jésus-Christ (du moins on n'en connaît pas d'exemple antérieur) on commença à faire usage d'une écriture plus abrégée encore, que les Grecs ont appelée *démotique*. Bien que l'on n'y reconnaisse plus le tracé d'aucune des images primitives, cette écriture renferme encore le même mélange de phonétisme et d'idéographie que les hiéroglyphes.

§ 6. — Littérature et sciences.

I. — La littérature égyptienne était nombreuse et célèbre; les auteurs classiques parlent fréquemment des livres de l'Égypte. Dans le Rhamesséum de Karnak on a retrouvé la salle de la bibliothèque, placée sous la protection de Thoth, dieu des sciences et des arts, et de la déesse Saf, *dame des lettres*.

Nous ne possédons malheureusement plus que bien peu de choses de toutes ces richesses littéraires où allèrent puiser quelques-uns des plus beaux génies de l'antiquité grecque. Mais ce que l'on a pu jusqu'à présent retrouver et lire de manuscrits sur papyrus peut donner une certaine idée de la variété des sujets traités dans les livres égyptiens.